





COLLECTION
Complette
DES
ŒUVRES
DE
M. DE V***.

TOME DIX-SEPTIÈME.

MÉLANGES

PHILOSOPHIQUES,

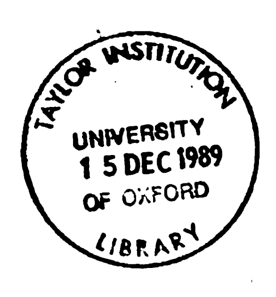
LITTÉRAIRES,

HISTORIQUES, &c.

TOME QUATRIÈME.

GENÈVE.

M. DCC. LXXI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC 1989
OF OXFORD
LIBRARY

DES
SINGULARITÉS
DE LA NATURE.

ON se propose ici d'examiner plusieurs objets de notre curiosité avec la défiance qu'on doit avoir de tout systême, jusqu'à ce qu'il soit démontré aux yeux ou à la raison. Il faut bannir autant qu'on le pourra toutes plaisanteries dans cette recherche. Les railleries ne sont pas des convictions ; les injures encore moins. Un médecin plus connu par son imagination impétueuse que par sa pratique, en écrivant contre le célèbre *Linneus* qui range dans la même classe l'hippopotame, le porc & le cheval, lui dit : *cheval toi-même.* Je l'interrompis lorsqu'il lisait cette phrase, & je lui dis : « Vous m'avouerez que si M. » *Linneus* est un cheval, c'est le premier des chevaux ». Il n'est pas adroit de débuter par de telles épithètes, & il n'est pas honnête de conclure par elles.

L'examen de la nature n'est pas une satyre. Tenons-nous seulement en garde contre les apparences qui trompent si souvent, contre l'autorité magistrale qui veut subjuguer, contre le charlatanisme qui accompagne & qui corrompt si souvent les sciences, contre la foule crédule qui est pour un tems l'écho d'un seul homme.

Souvenons-nous que les tourbillons de *Descartes* se sont évanouis ; qu'il ne reste rien de ses trois élémens, presque rien de sa description de l'homme, que deux de ses loix du mouvement sont fausses, que son systême sur la lumière est erroné, que ses idées innées sont rejettées, &c. &c. &c.

Songeons que les systêmes de *Burnet*, de *Woodward*, de *Whiston* sur la formation de la terre n'ont pas aujourd'hui un partisan, qu'on commence en Allemagne même à regarder les

monades, l'harmonie préétablie, & la théodicée de l'ingénieux & profond *Leibnitz* comme des jeux d'esprit oubliés en naissant dans tout le reste de l'Europe. Plus on a découvert de vérités dans le siècle de *Newton*, plus on doit bannir les erreurs qui souilleraient ces vérités. On a fait une ample moisson, mais il faut cribler le froment & rejetter l'ivraie.

Dans la physique comme dans toutes les affaires du monde, commençons par douter.

Examinons par nos yeux & par ceux des autres. Craignons ensuite d'établir des règles générales. Celui qui n'ayant vu que des bipèdes & des quadrupèdes, enseignerait que la génération ne s'opère que par l'union d'un mâle & d'une femelle, se tromperait lourdement.

Celui qui avant l'invention de la greffe aurait affirmé que les arbres ne peuvent jamais porter que des fruits de leur espèce, n'aurait avancé qu'une erreur.

Il y a près d'un siècle qu'on crut avoir découvert un satellite de Vénus. Depuis, un célèbre observateur Anglais vit ou crut voir ce satellite; on a cru aussi le voir en France: cependant les astronomes en doutent. Il est probable qu'il existe; mais on a besoin de perfectionner les télescopes pour s'en assurer.

L'analogie pourrait attribuer à plus forte raison un satellite à Mars, qui est beaucoup plus éloigné du soleil que nous. Ce satellite serait plus aisé à découvrir; cependant on ne l'a jamais apperçu. Le plus sûr est donc toujours de n'être sûr de rien, ni dans le ciel ni sur la terre, jusqu'à ce qu'on en ait des nouvelles bien constatées.

Caliginosâ nocte premit Deus: DIEU couvre, dit *Horace*, ses secrets d'une nuit profonde.

M'apprendra-t-on jamais par quels subtils ressorts
L'Eternel artisan fait végeter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère
N'ont jamais dépouillé leur cruel caractère;
Et que reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?

Comment ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre & ressuscite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes?
Le sage Dufey parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains honteuse & fugitive?

. . . .

Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digère,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines?
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penser mon cerveau?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce Dieu, qui nous donna la vie.

Ce n'est point là ce qu'on appelle *la raison paresseuse;* c'est la raison éclairée & soumise qui sait qu'un être chétif ne peut pénétrer l'infini. Un fêtu suffit pour nous démontrer notre impuissance. Il nous est donné de mesurer, calculer, peser & faire des expériences; mais souvenons-nous toujours que le sage *Hippocrate* commença ses aphorismes par dire que *l'expérience est trompeuse*; & qu'*Aristote* commença sa métaphysique par ces mots, *qui cherche à s'instruire doit savoir douter.*

Pour voir de quels effets étonnans la nature est capable, examinons quelques-unes de ses productions qui sont sous nos mains, & cherchons (en doutant) quels résultats évidens nous en pourrions former.

CHAPITRE PREMIER.

Des pierres figurées.

CES pierres, soit agathes, soit espèces de marbres & de cailloux, sont fort communes; on les appelle *dendrites* quand elles représentent des arbres, *herborisées* ou *arborisées* lorsqu'elles ne figurent que de petites plantes, *zoomorfites* quand le jeu de la nature leur a imprimé la ressemblance imparfaite de quelques animaux. On pourrait nommer *domatistes* celles qui représentent des maisons. Il y en a quelques-unes de très-étonnantes de cette espèce. J'en ai vu une sur laquelle on discernait un arbre chargé de fruits, & une face d'homme très-mal dessinée; mais reconnaissable.

Il est clair que ce n'est ni un arbre, ni une maison qui a laissé l'empreinte de son image sur ces petites pierres dans le tems qu'elles pouvaient avoir de la mollesse & de la fluidité. Il est évident qu'un homme n'a pas laissé son visage sur une agathe. Cela seul démontre que la nature exerce dans le genre des fossiles, comme dans les autres, un empire dont nous ne pouvons révoquer en doute la puissance, ni démêler les ressorts.

Dire qu'on a vu sur ces dendrites des empreintes de feuilles d'arbres qui ne croissent qu'aux Indes, n'est-ce pas avancer une chose peu prouvée? Une telle fiction n'est-elle pas la suite du roman imaginé par quelques-uns, que la mer des Indes est venue autrefois en Allemagne, dans les Gaules & dans l'Espagne? Les Huns & les Goths y sont bien venus: oui, mais la mer ne voyage pas comme les hommes. Elle gravite éternellement vers le centre du globe. Elle obéit aux loix de la nature. Et quand elle aurait fait ce voyage, comment aurait-elle apporté des feuilles des Indes pour les déposer sur des agathes de Bohême? Nous commençons par cette observation; parce qu'elle nous servira plus qu'aucune autre à nous défier de l'opinion que les petits poissons des mers les plus éloignées sont venus habiter les carrières de Montmartre & les sommets des

Alpes & des Pyrénées. Il y a eu sans doute de grandes révolutions sur ce globe : mais on aime à les augmenter : on traite la nature comme l'histoire ancienne, dans laquelle tout est prodige.

CHAPITRE SECOND.

Du corail.

EST-ON bien sûr que le corail soit une production d'insectes, comme il est indubitable que la cire est l'ouvrage des abeilles ? On a trouvé de petits insectes dans les pores du corail ; mais où n'en trouve-t-on pas ? Les creux de tous les arbres en fourmillent, les vieilles murailles sont tapissées de républiques ; mais ces petits animaux n'ont pas formé les murailles & les arbres ? On serait bien mieux fondé si on voyait un vieux fromage de Sassenage pour la première fois, à supposer que les mites innombrables qu'il renferme, ont produit ce fromage.

Un de ceux qui ont dit que les coraux étaient composés de petits vers, prétendit en même tems que le lapis était fait d'ossemens de morts, parce qu'on avait découvert quelques lapis imparfaits auprès d'un ancien cadavre. Il se pourrait bien que les coraux ne fussent pas plus l'ouvrage d'un ver, que le lapis n'est l'ouvrage d'un os de mort.

Mille insectes viennent se loger dans les éponges sur le bord de la mer ; mais ces insectes ont-ils produit les éponges ? De très-habiles naturalistes croient le corail un logement que des insectes se font bâtir. D'autres s'en tiennent à l'ancienne opinion que c'est un végétal ; & le témoignage des yeux est en leur faveur.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des polipes.

EST-il bien avéré que les lentilles d'eau qu'on a nommées *polipes d'eau douce*, soient de vrais animaux? Je me défie beaucoup de mes yeux & de mes lumières; mais je n'ai jamais pu appercevoir jusques à présent dans ces polipes que des espèces de petits jones très-fins qui semblent tenir de la nature des sensitives. L'héliotrope ou la fleur au soleil qui souvent se tourne d'elle-même du côté de cet astre, a pu paraître d'abord un phénomène aussi extraordinaire que celui des polipes. La mimose des Indes qui semble imiter le mouvement des animaux, n'est pourtant point dans le genre animal. La petite progression très-lente & très-faible qu'on remarque dans les polipes nageant dans un gobelet d'eau, n'approche pas de la progression beaucoup plus rapide & plus visible des petites pierres plates qui descendent des bords d'un plat dans le milieu, quand ce plat est rempli de vinaigre. Les bras du polipe pourraient bien n'être que des ramifications, ses têtes de simples boutons, son estomac des fibres creuses, ses mouvemens des ondulations de ces fibres. Les petits insectes que cette plante semble quelquefois avaler, peuvent entrer dans sa substance pour s'y nourrir & y périr, aussi bien qu'être attirés par cette substance pour être mangés par elle. Le polipe subsiste très-bien sans que ces petits insectes tombent dans ses fibres, il n'a donc pas besoin d'alimens: on peut donc croire qu'il n'est qu'une plante. Ce qu'on a pris pour ses œufs peut n'être que de la graine. Sa reproduction par bouture paraît indiquer que c'est une simple plante. Enfin elle jette des rameaux quand on l'a retournée comme on retourne un gant; certainement la nature ne l'a pas faite pour être ainsi retournée par nos mains; & il n'y a rien là qui sente l'animalité.

Feu M. *Dufey* avait sur sa cheminée une belle garniture de polipes de la grande espèce dans des vases. Ses parens & moi nous regardions de tous nos yeux, & nous lui disions que

nous ressemblions à *Sancho Pança* qui ne voyait que des moulins à vent où son maître voyait des gens armés. Notre incrédulité ne doit pourtant pas dépouiller ces polipes de la dignité d'animaux. Des expériences frappantes déposent pour eux. Je ne prétends pas leur ravir leurs titres ; mais ont-ils la sensibilité & la perception qui distinguent le règne animal du végétal ? Reconnaissons-nous pour nos confrères des gens qui n'ont pas avec nous la moindre ressemblance ? Certainement le flûteur de M. *Vaucanson* a plus l'air d'un homme qu'un polipe n'a l'air d'un animal. Peut-être devrait-on n'accorder la qualité d'animal qu'aux êtres qui feraient toutes les fonctions de la vie, qui manifesteraient du sentiment, des desirs, des volontés & des idées.

Il est bon de douter encore jusqu'à ce qu'un nombre suffisant d'expériences réitérées nous ait convaincus, que ces plantes aquatiques sont des êtres doués de sentimens, de perception, & des organes qui constituent l'animal réel. La vérité ne peut que gagner à attendre.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Des limaçons.

LA reproduction de ces polipes, qui se fait comme celle des peupliers & des saules, est bien moins merveilleuse que la renaissance des têtes des limaçons incoques. Qu'il revienne une tête à un animal assez gros, visiblement vivant, & dont le genre n'est point équivoque (*a*), c'est là un prodige inouï ; mais un prodige qu'on ne peut contester. Il n'y a point là de supposition à faire, point de microscope à employer, point d'erreurs

(*a*) J'ai coupé la tête entière à quinze limaces incoques, toutes ont repris des têtes en moins de six semaines, les unes plus tôt, les autres plus tard. Aucun limaçon à coquille n'a reproduit de tête. Un seul à qui je n'avais coupé la tête qu'entre les quatre antennes a reproduit la partie de tête coupée. Les expériences sur les limaces sont les plus étonnantes qu'on ait jamais faites, & on n'est pas au bout.

à craindre. La raiſon humaine, & ſur-tout la raiſon de l'école, eſt confondue par le témoignage des yeux. On croit la tête dans tous les êtres vivans le principe, la cauſe de tous les mouvemens, de toutes les ſenſations, de toutes les perceptions : ici c'eſt tout le contraire. La tête qui va renaître reçoit du reſte du corps en quinze ou vingt jours des fibres, des nerfs, une liqueur circulante qui tient lieu de ſang, une bouche, des dents, des téleſcopes, des yeux, un cerveau, des ſenſations, des idées, je dis des idées, car on ne peut ſentir ſans avoir une idée au moins confuſe que l'on ſent. Où ſera donc déſormais le principe de l'animal? Sera-t-on forcé de revenir à *l'harmonie* des Grecs? Et dix mille volumes de métaphyſique deviendront-ils abſolument inutiles?

Si du moins la reproduction de ces têtes pouvait forcer certains hommes à douter, les colimaçons auraient rendu un grand ſervice au genre humain.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Des huîtres à l'écaille.

LES huîtres ſont un grand prodige pour nous, non pas pour la nature. Un animal toujours immobile, toujours ſolitaire, empriſonné entre deux murs auſſi durs qu'il eſt mou, qui fait naître ſes ſemblables ſans copulation, & qui produit des perles ſans qu'on ſache comment, qui ſemble privé de la vue, de l'ouie, de l'odorat & des organes ordinaires de la nourriture : Quelle énigme! On les mange par centaines ſans faire la moindre réflexion ſur leurs ſingulières propriétés. Il faudrait faire ſur eux les mêmes tentatives que ſur les limaçons, leur couper ſur leur rocher ce qui leur ſert de tête, refermer enſuite leur écaille, & voir au bout d'un mois ce qui leur ſera arrivé. Sont-ils des zoophites? Quelles bornes diviſent le végétal & l'animal? Où commence un autre ordre de choſes? Quelle chaîne lie l'univers? Mais y a-t il une chaîne? Ne voit-on pas une diſproportion marquée entre les planètes

&

& leurs distances? Entre la nature brute & l'organisée? Entre la matière végétante & la sensible, entre la sensible & la pensante? Qui sait si elles se touchent, qui sait s'il n'y a pas entr'elles un infini qui les sépare? Qui saura jamais seulement ce que c'est que la matière?

CHAPITRE SIXIÈME.

Des abeilles.

JE ne sais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'est pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête.

Je ne sais pas qui leur donna ensuite une reine au lieu d'un roi, ni qui supposa le premier que cette reine était une Messaline qui avait un sérail prodigieux, qui passait sa vie à faire l'amour & à faire ses couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin; on a prétendu qu'elle pondait trois espèces différentes, des reines, des esclaves nommés *bourdons*, & des servantes nommées *ouvrières*, ce qui n'est pas trop d'accord avec les loix ordinaires de la nature.

On a cru qu'un physicien, d'ailleurs grand observateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ cinq mille ans par les Egyptiens, ne considérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte; on a dit encore, que ce physicien inventa de même le royaume des abeilles sous une reine, mère de trois espèces.

Tous les naturalistes ont répété cette invention. Enfin il est venu un homme qui étant possesseur de six cents ruches, a mieux examiné son bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes sur cette république industrieuse, qu'on ne connaît guères mieux que celle des fourmis. Cet homme est M. *Simon* qui ne se pique de rien, qui écrit très-simplement; mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en sait plus que M. le prieur de

Jonval, & que M. le comte du Spectacle de la nature, il a examiné ses abeilles pendant vingt années; il nous assure qu'on s'est moqué de nous, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une espèce de roi & de reine qui perpétuent cette race royale & qui président aux ouvrages, il les a vus, il les a dessinés, & il renvoie aux *Mille & une nuit* & à l'*Histoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec son serrail. Il y a ensuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première, & enfin la grande famille des abeilles ouvrières qui sont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. Ce sont les abeilles femelles qui déposent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine seule pourrait-elle pondre & loger quarante mille œufs l'un après l'autre? Il est très-vraisemblable que M. *Simon* a raison. Le système le plus simple est presque toujours le véritable. Je me soucie d'ailleurs fort peu du roi & de la reine. J'aurais mieux aimé que tous ces raisonneurs m'eussent appris à guérir mes abeilles, dont la plupart moururent il y a deux ans pour avoir trop sucé des fleurs de tilleul.

On nous a trompés sur tous les objets de notre curiosité, depuis les éléphans jusqu'aux abeilles & aux fourmis, comme on nous a donné des contes arabes pour l'histoire depuis *Sésostris* jusqu'à la donation de *Constantin*, & depuis *Constantin* & son *labarum* jusqu'au pacte que le maréchal *Fabert* fit avec le diable. Presque tout est obscurité dans les origines des animaux, ainsi que dans celles des peuples; mais quelque opinion qu'on embrasse sur les abeilles & sur les fourmis, ces deux républiques auront toujours de quoi nous étonner & de quoi humilier notre raison. Il n'y a point d'insecte qui ne soit une merveille inexplicable.

On trouve dans les proverbes attribués à Salomon, qu'*il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre, & qui sont plus sages que les sages. Les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson; le lièvre, peuple faible qui couche sur des pierres; la sauterelle, qui n'ayant pas de rois,*

voyage par troupes; le lézard qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des rois. J'ignore pourquoi *Salomon* a oublié les abeilles qui paraissent avoir un instinct bien supérieur à celui des lièvres, qui ne couchent point sur la pierre, & des lézards dont j'ignore le génie. Au surplus je préférerai toujours une abeille à une sauterelle.

CHAPITRE SEPTIÈME.

De la pierre.

LA nature se joue à former autant de sortes de pierres que d'animaux. Elle produit des pierres qui ressemblent à des lentilles & qu'on appelle *lenticulaires*, des cubes, des cailloux ronds, des pierres un peu ressemblantes à des langues, & qu'on a nommées *glossopètres*, d'autres qui ont la forme approchante d'un œuf, d'autres dont la figure est celle de l'oursin de mer. Il y en a beaucoup de tournées en spirales. On leur a donné très-improprement le nom de *cornes d'Ammon*; car dans toutes les sciences on a eu la petite vanité d'imposer des noms fastueux aux choses les plus communes. Ainsi les chymistes ont appellé une préparation de plomb, *du sucre de Saturne*, comme un bourgeois ayant acheté une charge prend le titre de *haut* & de *puissant seigneur* chez son notaire.

J'ai vu de ces cornes d'Ammon qui paraissent nouvellement formées & qui ne sont pas plus grandes que l'ongle du petit doigt. J'en ai vu d'à-demi formées & qui pèsent vingt livres. J'en ai vu qui font une volute parfaite, d'autres qui ont la forme d'un serpent entortillé sur lui-même, aucune qui ait l'air d'une corne. On a dit que ces pierres sont l'ancien logement d'un poisson qui ne se trouve qu'aux Indes, que par conséquent la mer des Indes a couvert nos campagnes; nous en avons déjà parlé & nous demandons encore, si cette manière d'expliquer la nature est bien naturelle?

Il y a des coquilles nommées *conchæ Veneris*, conques de Vénus, parce qu'elles ont une fente oblongue doucement arron-

die aux deux bouts. L'imagination galante de quelques physiciens leur a donné un beau titre; mais cette dénomination ne prouve pas que ces coquilles soient les dépouilles des dames.

CHAPITRE HUITIÈME.

Du caillou.

QUEL suc pierreux forme ces cailloux de mille espèces différentes ? Pourquoi dans plusieurs de nos campagnes ne voit-on pas un seul caillou, & que d'autres à peu de distance en sont couvertes ? Pourquoi en Amérique, vers la rivière des Amazones, n'en trouve-t-on pas un seul dans l'espace de cinq cents lieues ?

Au milieu de nos champs nous découvrons souvent des cailloux énormes, depuis trois pieds jusqu'à vingt de diamètre; & à côté il y en a qui paraissent aussi anciens & qui n'ont pas un demi-pouce d'épaisseur. D'autres n'ont que deux ou trois lignes de diamètre. Leur pesanteur spécifique est inégale; elle approche dans les uns de celle du fer, dans d'autres elle est moindre, & dans quelques-uns plus forte.

Quelque pesant, quelque opaque, quelque lisse qu'un caillou puisse être, il est percé comme un crible. Si l'or & les diamans ont autant & plus de pores que de substance, à plus forte raison le caillou est-il percé dans toutes ses dimensions; & un million d'ouvertures dans un caillou peut fournir autant d'asyles à des insectes imperceptibles. C'est un assemblage de parties homogènes dont résulte une masse souvent inebranlable au marteau. Il est vitrifiable à la longue à un feu de fournaise, & on voit alors que ses parties constituantes sont une espèce de crystal; mais quelle force avait joint ces petits crystaux ? D'où résultait ce corps si dur que le feu a divisé ? Est-ce l'attraction qui rendait toutes ses parties si unies entre elles & si compactes ? Cette attraction démontrée entre le soleil & les planètes, entre la terre & son satellite, agit-elle entre toutes les parties du globe, tandis qu'elle pénètre au centre du globe

entier ? Eſt-elle le premier principe de la cohéſion des corps ? eſt-elle avec le mouvement la première loi de la nature ? C'eſt ce qui paraît le plus probable ; mais que cette probabilité eſt encore loin d'une conviction lumineuſe !

CHAPITRE NEUVIÈME.

De la roche.

IL y a pluſieurs ſortes de roches qui forment la chaîne des Alpes & des autres montagnes, par leſquelles les Alpes ſe rejoignent aux Pyrénées. Je ne parlerai dans cet article que de la fameuſe opération d'*Annibal* ſur le haut des Alpes. Une pointe de roche eſcarpée lui fermait le paſſage. Il la rendit calcinable, ou du moins facile à diviſer par le fer en l'échauffant par un grand feu & en y verſant du vinaigre.

Les ſiècles ſuivans ont douté de la poſſibilité du fait. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'ayant pris des éclats d'une de ces roches à grains qui compoſent la plus grande partie des Alpes, je la mis dans un vaſe rempli d'un vinaigre bouillant, elle devint en peu de minutes preſque friable comme du ſable. Elle ſe pulvériſa entre mes doigts. Il n'y a point d'enfant qui ne puiſſe faire l'expérience d'*Annibal.*

CHAPITRE DIXIÈME.

Des montagnes, de leur néceſſité & des cauſes finales.

IL y a une très-grande différence entre les petites montagnes iſolées & cette chaîne continue de rochers qui règnent ſur l'un & ſur l'autre hémiſphère. Les iſolées ſont des amas hétérogènes compoſés de matières étrangères, entaſſés ſans ordre, ſans couches régulières. On y trouve des reſtes de végétaux, d'animaux terreſtres & aquatiques ou pétrifiés, ou friables,

des bitumes, des débris de minéraux. Ce sont pour la plupart des volcans, des éruptions de la terre, des excrescences causées par des convulsions, leurs sommets sont rarement en pointes ; leurs flammes contiennent des soufres qui s'allument.

La grande chaîne au contraire est formée d'un roc continu, tantôt ressemblant au caillou, tantôt à la roche à grains, tantôt au grès. Elle s'élève & s'abaisse par intervalles. Ses fondemens sont probablement aussi profonds que ses cimes sont élevées. Elle paraît une pièce essentielle à la machine du monde, comme les os le sont aux quadrupèdes & aux bipèdes. C'est autour de leurs faîtes que s'assemblent les nuages & les neiges, qui de là, se répandant sans cesse, forment tous les fleuves, & toutes les fontaines dont on a si long-tems & si faussement attribué la source à la mer.

Sur ces hautes montagnes dont la terre est couronnée, point de coquilles, point d'amas confus de végétaux pétrifiés, excepté dans quelques crevasses profondes où le hasard a jetté des corps étrangers.

Les chaînes de ces montagnes qui couvrent l'un & l'autre hémisphère ont une utilité plus sensible. Elles affermissent la terre ; elles servent à l'arroser, elles renferment à leurs bases tous les métaux, tous les minéraux.

Qu'il soit permis de remarquer à cette occasion, que toutes les pièces de la machine de ce monde semblent faites l'une pour l'autre. Quelques philosophes affectent de se moquer des causes finales rejettées par *Epicure* & par *Lucrèce*. C'est plutôt, ce me semble, d'*Epicure* & de *Lucrèce* qu'il faudrait se moquer. Ils vous disent que l'œil n'est point fait pour voir ; mais qu'on s'en est servi pour cet usage, quand on s'est apperçu que les yeux y pouvaient servir. Selon eux la bouche n'est point faite pour parler, pour manger, l'estomac pour digérer, le cœur pour recevoir le sang des veines & l'envoyer dans les artères, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là pourtant avouaient que les tailleurs leur faisaient des habits pour les vêtir, & les maçons des maisons pour les loger ; & ils osaient nier à la nature, au grand Etre, à l'intelligence universelle ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers.

Il ne faut pas sans doute abuser des causes finales ; on ne doit pas dire, comme M. le prieur dans le *Spectacle de la nature*, que les marées sont données à l'Océan pour que les vaisseaux entrent plus aisément dans les ports, & pour empêcher que l'eau de la mer ne se corrompe : car la Méditerranée n'a point de flux & de reflux, & ses eaux ne se corrompent point.

Pour qu'on puisse s'assurer de la fin véritable pour laquelle une cause agit, il faut que cet effet soit de tous les tems & de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaisseaux en tout tems & sur toutes les mers ; ainsi l'on ne peut pas dire que l'Océan ait été fait pour les vaisseaux. Nous avons remarqué ailleurs que les nez n'avaient pas été faits pour porter des lunettes, ni les mains pour être gantées ; on sent combien il serait ridicule de prétendre que la nature eût travaillé de tout tems pour s'ajuster aux inventions de nos arts arbitraires, qui tous ont paru si tard ; mais il est bien évident que si les nez n'ont pas été faits our les besicles, ils l'ont été pour l'odorat, & qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles sont visiblement destinées à tous les usages que le métacarpe & les phalanges de nos doigts, & les mouvemens du muscle circulaire du poignet nous procurent.

Ciceron qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des causes finales.

Il paraît bien difficile sur-tout, que les organes de la génération ne soient pas destinés à perpétuer les espèces. Ce méchanisme est bien admirable, mais la sensation que la nature a jointe à ce méchanisme est plus admirable encore. *Epicure* devait avouer que le plaisir est divin, & que ce plaisir est une cause finale, par laquelle sont produits sans cesse ces êtres sensibles qui n'ont pu se donner la sensation.

Cet *Epicure* était un grand homme pour son tems ; il vit ce que *Descartes* a nié, ce que *Gassendi* a affirmé, ce que *Newton* a démontré, qu'il n'y a point de mouvement sans vuide. Il conçut la nécessité des atomes pour servir de parties constituantes aux espèces invariables. Ce sont là des idées très-philosophiques. Rien n'était sur tout plus respectable que la morale

des vrais épicuriens; elle consistait dans l'éloignement des affaires publiques incompatibles avec la sagesse, & dans l'amitié, sans laquelle la vie est un fardeau. Mais pour le reste de la physique d'*Epicure*, elle ne paraît pas plus admissible que la matière cannelée de *Descartes*.

Enfin les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémisphères, & plus de six cents fleuves qui coulent jusqu'aux mers du pied de ces rochers, toutes les rivières qui descendent de ces mêmes réservoirs, & qui grossissent les fleuves après avoir fertilisé les campagnes; des milliers de fontaines qui partent de la même source, & qui abreuvent le genre animal & le végétal; tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit & d'une déclinaison d'atomes, que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière, le crystallin qui les réfracte, l'enclume, le marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille qui reçoit les sons, les routes du sang dans nos veines, la sistole & la diastole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.

CHAPITRE ONZIÈME.

De la formation des montagnes.

On ne s'est pas contenté de dire que notre terre avait été originairement de verre. *Maillet* a imaginé que nos montagnes avaient été faites par le flux, le reflux & les courans de la mer.

Cette étrange imagination a été fortifiée dans l'*Histoire naturelle*, imprimée au Louvre, comme un enfant inconnu & exposé est quelquefois recueilli par un grand seigneur; mais le public philosophe n'a pas adopté cet enfant, & il est difficile à élever. Il est trop visible que la mer ne fait point une chaîne de roches sur la terre. Le flux peut amonceler un peu de sable, mais le reflux l'emporte. Des courans d'eau ne peuvent produire lentement dans des siècles innombrables une suite immense de rochers nécessaires dans tous les tems. L'Océan ne peut avoir quitté son lit creusé par la nature, pour aller élever

au

au dessus des nues les rochers de l'Immaüs & du Caucase. L'Océan une fois formé, une fois placé, ne peut pas plus quitter la moitié du globe pour se jetter sur l'autre, qu'une pierre ne peut quitter la terre pour aller dans la lune.

Sur quelles raisons apparentes appuie-t-on ce paradoxe? Sur ce qu'on prétend que dans les vallées des Alpes les angles saillans d'une montagne à l'occident, répondent aux angles rentrans d'une montagne à l'orient. Il faut bien, dit-on, que les courans de la mer aient produit ces angles. La conclusion est hasardée. Le fait peut être vrai dans quelques vallons étroits; il ne l'est pas dans le grand bassin de la Savoie & du lac de Genève; il ne l'est pas dans la grande vallee de l'Arno autour de Florence; mais à quelles branches ne se prend-on pas quand on se noie dans les systêmes!

Il vaudrait autant avancer que les montagnes ont produit les mers, que de prétendre que les mers ont produit les montagnes.

Quel est donc le véritable systême? Celui du Grand-Etre qui a tout fait, & qui a donné à chaque élément, à chaque espèce, à chaque genre sa forme, sa place, & ses fonctions éternelles. Le Grand-Etre qui a formé l'or & le fer, les arbres, l'herbe, l'homme & la fourmi, a fait l'océan & les montagnes. Les hommes n'ont pas été des poissons, comme le dit *Maillet*; tout a été probablement ce qu'il est par des loix immuables. Je ne puis trop répéter que nous ne sommes pas des Dieux qui puissions créer un univers avec la parole.

Il est très-vrai que d'anciens ports sont comblés, que la mer s'est retirée de Carthage, de Rosette, des deux Cirtes, de Ravenne, de Fréjus, d'Aiguemortes, &c. Elle a englouti des terrains, elle en a laissé d'autres à découvert. On triomphe de ces phénomènes; on conclut que l'Océan a caché pendant des siècles le mont Taurus & les Alpes sous ses flots. Quoi! parce que des atterrissemens auront reculé la mer de plusieurs lieues, & qu'elle aura inondé d'un autre côté quelques terrains bas, on nous persuadera qu'elle a inondé le continent pendant des milliers de siècles? Nous voyons des volcans, donc tout le globe a été en feu! Des tremblemens de terre ont englouti des villes, donc tout l'univers a été la proie des flammes! Ne doit-on pas

ſe défier d'une telle concluſion? Les accidens ne ſont pas des règles générales.

L'illuſtre & ſavant auteur de l'*Hiſtoire naturelle* dit à la fin de la théorie de la terre, pag. 124. *Ce ſont les eaux raſſemblées dans la vaſte étendue des mers, qui par le mouvement continuel du flux & du reflux, ont produit les montagnes, les vallées, &c.*

Mais auſſi voici comme il s'exprime pag. 139. « Il y a ſur la » ſurface de la terre des contrées élevées qui paraiſſent être des » points de partage marqués par la nature pour la diſtribution des » eaux. Les environs du mont St.-Godard ſont un de ces points » en Europe; un autre point, eſt le pays ſitué entre les provinces » de Belozera & de Vologda en Ruſſie, d'où deſcendent des ri- » vières dont les unes vont à la mer Noire, & d'autres à la mer » Caſpienne, &c. »

Il enſeigne donc ici que cette grande chaîne de montagnes prolongée d'Eſpagne en Tartarie, eſt une pièce eſſentielle à la machine du monde. Il ſemble ſe contredire dans ces deux aſſertions; il ne ſe contredit pourtant pas; car en avouant la néceſſité des montagnes pour entretenir la vie des animaux & des végétaux, il ſuppoſe que *les eaux du ciel détruiſent peu à peu l'ouvrage de la mer, & ramenant tout au niveau, rendront un jour notre terre à la mer, qui s'en emparera ſucceſſivement, en laiſſant à découvert de nouveaux continens*, &c.

Voilà donc, ſelon lui, notre Europe privée des Alpes & des Pyrénées & de toutes leurs branches. Mais en ſuppoſant cette chaîne de montagnes écroulée, diſperſée ſur notre continent, n'en élèvera-t elle pas la ſurface? Cette ſurface ne ſera-t-elle pas toujours au-deſſus du niveau de la mer? comment la mer en violant les loix de la gravitation & celles des fluides, viendra-t-elle ſe placer chez les Baſques ſur les débris des Pyrénées? Que deviendront les habitans hommes & animaux quand l'Océan ſe ſera emparé de l'Europe? Il faudra donc qu'ils s'embarquent pour aller chercher les terrains que les mers auront abandonnés vers l'Amérique. Car ſi l'Océan prend chaque jour quelque choſe de nos habitations, il faudra bien qu'à la fin nous allions tous demeurer ailleurs. Deſcendrons-nous dans les profondeurs de l'Océan qui ſont en beaucoup d'endroits de plus de mille pieds? Mais, quelle puiſſance, contraire à la nature, commandera

aux eaux de quitter ces profondes & immenses vallées pour nous recevoir ?

Prenons la chose d'un autre biais. Presque tous les naturalistes sont persuadés aujourd'hui que les dépôts de coquilles au milieu de nos terres, sont des monumens du long séjour de l'Océan dans les provinces où ces dépouilles se sont trouvées. Il y en a en France à quarante, à cinquante lieues des côtes de la mer. On en trouve en Allemagne, en Espagne, & sur-tout en Afrique. C'est donc ici un événement tout contraire à celui qu'on a supposé d'abord, *ce ne sont plus les eaux du ciel qui détruisent peu à peu l'ouvrage de la mer, qui ramènent tout au niveau, & qui rendent notre terre à la mer.* C'est au contraire la mer qui s'est retirée insensiblement dans la suite des siècles, de la Bourgogne, de la Champagne, de la Tourraine, de la Bretagne où elle demeurait, & qui s'en est allée vers le nord de l'Amérique. Laquelle de ces deux suppositions prendrons nous? D'un côté on nous dit que l'Océan vient peu à peu couvrir les Pyrénées & les Alpes, de l'autre on nous assure qu'il s'en retourne tout entier par degrés. Il est évident que l'un des deux systêmes est faux; & il n'est pas improbable qu'ils le soient tous deux.

J'ai fait ce que j'ai pu jusqu'ici pour concilier avec lui-même le savant & éloquent académicien, auteur aussi ingénieux qu'utile de l'*Histoire naturelle.* J'ai voulu rapprocher ses idées pour en tirer de nouvelles instructions; mais comment pourrai-je accorder avec son systême ce que je trouve au tome XII, pag. 10, dans son discours intitulé: Première vue de la nature? *La mer irritée*, dit-il, *s'élève vers le ciel & vient en mugissant se briser contre des digues inébranlables, qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter. La terre élevée au-dessus du niveau de la mer est à l'abri de ses irruptions. Sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvellée, peuplée de mille & mille espèces d'animaux différens, est un lieu de repos, un séjour de délices*, &c.

Ce morceau dérobé à la poésie, semble être de *Massillon* ou de *Fénélon*, qui se permirent si souvent d'être poëtes en prose; mais certainement si la mer irritée en s'élevant vers le ciel se brise en mugissant contre des digues inébranlables, si elle ne

peut ſurmonter ces digues avec tous ſes efforts, elle n'a donc jamais quitté ſon lit pour s'emparer de nos rivages; elle eſt bien loin de ſe mettre à la place des Pyrénées & des Alpes. C'eſt non-ſeulement contredire ce ſyſtême qu'on a eu tant de peine à étayer par tant de ſuppoſitions; mais c'eſt contredire une vérité reconnue de tout le monde; & cette vérité, eſt que la mer s'eſt retirée à pluſieurs milles de ſes anciens rivages & qu'elle en a couvert d'autres, vérité dont on a étrangement abuſé.

Quelque parti qu'on prenne, dans quelque ſuppoſition que l'eſprit humain ſe perde, il eſt poſſible, il eſt vraiſemblable, il eſt même prouvé, que pluſieurs parties de la terre ont ſouffert de grandes révolutions. On prétend qu'une comète peut heurter notre globe en ſon chemin: & *Triſſotin* dans les *Femmes ſavantes* n'a peut-être pas tant tort de dire:

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, madame, échappé belle!
Un monde près de nous a paſſé tout du long;
Eſt chû tout au travers de notre tourbillon;
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été briſée en morceaux comme verre.

La théorie des comètes n'était pas encore connue lorſque la comédie des *Femmes ſavantes* fut jouée à la cour en 1672. Il eſt très-certain que le concours de ces deux globes qui roulent dans l'eſpace avec tant de rapidité, aurait des ſuites effroyables, mais d'une toute autre nature que l'acheminement inſenſible de l'Océan à l'endroit où eſt aujourd'hui le mont St.-Godard, ou ſon départ de Breſt, & de St.-Malo pour ſe retirer vers le pole & vers le détroit de Hudſon. Heureuſement il ſe paſſera du tems avant que notre Europe ſoit fracaſſée par une comète, ou engloutie par l'Océan.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Des pétrifications d'animaux marins.

MAIS, disent les défenseurs de ce systême, *on a trouvé des pierres lenticulaires à Passi & à Villers-Cotterets. Et* Shaw *rapporte qu'en Phénicie il y a des coquilles & des madrepores sur le bord de la mer* (a).

Eh bien, parce qu'il y a des pierres à Passi, & des coquilles & du corail au bord de la mer de Syrie, les Alpes auront été le lit de l'Océan pendant des siècles innombrables!

On voit des coquillages auprès de Mastricht. Cette ville n'est pas bien loin de la mer. Je n'y ai pourtant point vu de coquillages de mer; mais s'il y en a, quelle preuve en peut-on tirer?

On trouve en France non-seulement des coquilles sur nos côtes, mais encore des coquilles qu'on n'a jamais vues dans nos mers. Qu'on montre ces prétendues coquilles étrangères, & quand on les aura bien examinées, qu'on juge s'il n'est pas très-vraisemblable qu'on les ait rapportées de mille voyages d'outre mer.

Il n'y en pas une seule sur la chaîne des hautes montagnes depuis la Sierra-Morena jusqu'à la dernière cime de l'Apennin. J'en ai fait chercher sur le mont St.-Godard, sur le St.-Bernard, dans les montagnes de la Tarentaise, on n'en a pas découvert.

Un seul physicien m'a écrit qu'il a trouvé une écaille d'huître pétrifiée vers le mont Cenis. Je dois le croire, & je suis très-étonné qu'on n'y en ait pas vu des centaines. Les lacs voisins nourrissent de grosses moules dont l'écaille ressemble parfaitement aux huîtres; on les appelle même *petites huîtres* dans plus d'un canton.

Est-ce d'ailleurs une idée tout-à-fait romanesque de faire réflexion à la foule innombrable de pélerins qui partaient à pied de St.-Jacques en Galice, & de toutes les provinces pour aller

(a) *Théorie de la terre*, tom. I, pag. 283.

à Rome par le mont Cenis chargés de coquilles à leurs bonnets? Il en venait de Syrie, d'Égypte, de Grèce, comme de Pologne & d'Autriche. Le nombre des romipètes a été mille fois plus considérable que celui des hagi qui ont visité la Mecque & Médine, parce que les chemins de Rome sont plus faciles, & qu'on n'était pas forcé d'aller par caravanes. En un mot, une huître près du mont Cenis ne prouve pas que l'océan Indien ait enveloppé toutes les terres de notre hémisphère.

La chaîne des montagnes du continent Américain n'est pas plus chargée d'huîtres que la nôtre, & la réponse, *qu'on en trouvera un jour*, n'est pas une réponse bien satisfaisante.

Mais il y a des fragmens de coquillages à Montmartre & à Courtagnon auprès de Rheims.

Il y en a par tout excepté sur les montagnes qui devraient en être remplies dans le systême de *Maillet*. Oui, sans doute, on l'a dit, & il faut le dire, on rencontre quelquefois en fouillant la terre des pétrifications étrangères, comme on rencontre dans l'Autriche des médailles frappées à Rome. Mais pour une pétrification étrangère il y en a mille de nos climats.

Quelqu'un a dit qu'il aimerait autant croire le marbre composé de plumes d'autruches que de croire le porphyre composé de pointes d'oursin. Ce quelqu'un là avait grande raison, si je ne me trompe.

On découvrit, ou l'on crut découvrir il y a quelques années les ossemens d'un renne & d'un hippopotame près d'Etampes, & de là on conclut que le Nil & la Lapponie avaient été autrefois sur le chemin de Paris à Orléans. Mais on aurait dû plutôt soupçonner qu'un curieux avait autrefois dans son cabinet le squelette d'un renne & celui d'un hippopotame. Cent exemples pareils invitent à examiner long-tems avant que de croire.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Amas de coquilles.

MILLE endroits ſont remplis de mille débris de teſtacées, de cruſtacées, de pétrifications. Mais remarquons encore une fois, que ce n'eſt preſque jamais ni ſur la croupe, ni dans les flancs de cette continuité de montagnes dont la ſurface du globe eſt traverſée; c'eſt à quelques lieues de ces grands corps, c'eſt au milieu des terres, c'eſt dans des cavernes, dans des lieux où il eſt très-vraiſemblable qu'il y avait de petits lacs qui ont diſparu, de petites rivières dont le cours eſt changé, des ruiſſeaux conſidérables dont la ſource eſt tarie. Vous y voyez des débris de tortues, d'écreviſſes, de moules, de colimaçons, de petits cruſtacées de rivière, de petites huîtres ſemblables à celles de Lorraine. Mais de véritables corps marins, c'eſt ce que vous ne voyez jamais. S'il y en avait, pourquoi n'y aurait-on jamais vu d'os de chiens marins, de requins, de baleines ?

Vous prétendez que la mer a laiſſé dans nos terres des marques d'un très-long ſejour. Le monument le plus ſûr ferait aſſurément quelques amas de marſouins au milieu de l'Allemagne. Car vous en voyez des milliers ſe jouer ſur la ſurface de la mer Germanique dans un tems ſerein. Quand vous les aurez découverts & que je les aurai vus à Nuremberg & à Francfort, je vous croirai : mais en attendant permettez moi de ranger la plupart de ces ſuppoſitions avec celle du vaiſſeau pétrifié trouvé dans le canton de Berne à cent pieds ſous terre, tandis qu'un de ſes ancres était ſur le mont St.-Bernard. J'ai vu quelquefois dés débris de moules & de colimaçons qu'on prenait pour des coquilles de mer.

Si on ſongeait ſeulement que dans une année pluvieuſe il y a plus de limaçons dans dix lieues de pays que d'hommes ſur la terre, on pourrait ſe diſpenſer de chercher ailleurs l'origine de ces fragmens de coquillages dont le bord du Rhône & ceux d'autres rivières ſont tapiſſés dans l'eſpace de pluſieurs milles. Il y a beaucoup

de ces limaçons dont le diamètre eſt de plus d'un pouce. Leur multitude détruit quelquefois les vignes & les arbres fruitiers. Les fragmens de leurs coques endurcies ſont par-tout. Pourquoi donc imaginer que des coquillages des Indes ſont venus s'amonceler dans nos climats quand nous en avons chez nous par millions ? Tous ces petits fragmens de coquilles dont on fait tant de bruit pour accrediter un ſyſtême, ſont pour la plupart ſi informes, ſi uſés, ſi méconnaiſſables, qu'on pourrait également parier que ce ſont des debris d'écreviſſes ou de crocodiles, ou des ongles d'autres animaux. Si on trouve une coquille bien conſervée dans le cabinet d'un curieux, on ne ſait d'où elle vient; & je doute qu'elle puiſſe ſervir de fondement à un ſyſtême de l'univers.

Je ne nie pas, encore une fois, qu'on ne rencontre à cent milles de la mer des huîtres pétrifiées, des conques, des univalves, des productions qui reſſemblent parfaitement aux productions marines; mais eſt on bien ſûr que le ſol de la terre ne peut enfanter ces foſſiles ? La formation des agathes arboriſées ou herboriſées, ne doit-elle pas nous faire ſuſpendre notre jugement? Un arbre n'a point produit l'agathe qui repréſente parfaitement un arbre; la mer peut auſſi n'avoir point produit ces coquilles foſſiles qui reſſemblent à des habitations de petits animaux marins. L'expérience ſuivante en peut rendre témoignage.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Obſervation très-importante ſur la formation des pierres & des coquillages.

MONSIEUR *Le Royer de la Sauvagère*, ingénieur en chef, & de l'académie des belles lettres de la Rochelle, ſeigneur de la terre Deplaces en Tourraine auprès de Chinon, atteſte qu'auprès de ſon château une partie du ſol s'eſt métamorphoſée deux fois en un lit de pierre tendre l'eſpace de quatre-

vingts

vingts ans. Il a été témoin lui-même de ce changement. Tous ses vassaux, & tous les voisins l'ont vu. Il a bâti avec cette pierre qui est devenue très dure étant employée. La petite carrière dont on l'a tirée recommence à se former de nouveau. Il y renaît des coquilles qui d'abord ne se distinguent qu'avec un microscope, & qui croissent avec la pierre. Ces coquilles sont de différentes espèces; il y a des ostracites, des griphites qui ne se trouvent dans aucune de nos mers; des cames, des télines, des cœurs dont les germes se développent insensiblement, & s'étendent jusqu'à six lignes d'epaisseur.

N'y a-t-il pas là de quoi étonner du moins ceux qui affirment que tous les coquillages qu'on rencontre dans quelques endroits de la terre y ont été déposés par la mer?

Si on ajoute à tout ce que nous avons déjà dit, ce phénomène de la terre Deplaces, si d'un autre côté on considère que le fleuve de Gambie & la rivière de Bissao sont remplis d'huîtres; que plusieurs lacs en ont fourni autrefois, & en ont encore, ne sera-t-on pas porté à suspendre son jugement? notre siècle commence à bien observer; il appartiendra aux siècles suivans de decider, mais probablement on sera un jour assez savant pour ne décider pas.

CHAPITRE QUINZIÈME.

De la grotte des Fées.

LES grottes où se forment les stalactites & les stalagmites sont communes. Il y en a dans presque toutes les provinces. Celle du Chablais est peut-être la moins connue des physiciens & qui mérite le plus de l'être. Elle est située dans des rochers affreux au milieu d'une forêt d'épines à deux petites lieues de Ripaille dans la paroisse de Féterne. Ce sont trois grottes en voûte l'une sur l'autre taillées à pic par la nature dans un roc inabordable. On n'y peut monter que par une échelle, & il faut s'élancer ensuite dans ces cavités en se tenant à des branches d'arbres. Cet endroit est appellé par les gens

du lieu, *les grottes des Fées*. Chacune a dans son fond un bassin dont l'eau passe pour avoir la même vertu que celle de Ste. Reine. L'eau qui distille dans la supérieure à travers le rocher y a formé dans la voûte la figure d'une poule qui couve des poussins. Auprès de cette poule est une autre concrétion qui ressemble parfaitement à un morceau de lard avec sa couenne, de la longueur de près de trois pieds.

Dans le bassin de cette même grotte où l'on se baigne, on trouve des figures de pralines telles qu'on les vend chez des confiseurs; & à côté la forme d'un rouet ou tour à filer avec la quenouille. Les femmes des environs prétendent avoir vu dans l'enfoncement une femme pétrifiée au dessous du rouet. Mais les observateurs n'ont point vu en dernier lieu cette femme. Peut-être les concrétions stalactiques avaient dessiné autrefois une figure informe de femme; & c'est ce qui fit nommer cette caverne *la grotte des Fées*. Il fut un tems qu'on n'osait en approcher; mais depuis que la figure de la femme a disparu, on est devenu moins timide.

Maintenant, qu'un philosophe à systême raisonne sur ce jeu de la nature, ne pourrait-il pas dire, voilà des pétrifications véritables! Cette grotte était habitée sans doute autrefois par une femme, elle filait au rouet, son lard était pendu au plancher, elle avait auprès d'elle sa poule avec ses poussins, elle mangeait des pralines lorsqu'elle fut changée en rocher elle & ses poulets, & son lard, & son rouet, & sa quenouille, & ses pralines, comme *Edith* femme de *Loth* fut changée en statue de sel. L'antiquité fourmille de ces exemples.

Il ferait bien plus raisonnable de dire, cette femme fut pétrifiée, que de dire, ces petites coquilles viennent de la mer des Indes; cette écaille fut laissée ici par la mer il y a cinquante mille siècles. Ces glossopètres sont des langues de marsouins qui s'assemblèrent un jour sur cette colline pour n'y laisser que leurs gosiers; ces pierres en spirale renfermaient autrefois le poisson *Nautilus* que personne n'a jamais vu.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Du fallun de Touraine.

ON regarde enfin le fallun de Touraine comme le monument le plus inconteſtable de ce ſéjour de l'Océan ſur notre continent dans une multitude prodigieuſe de ſiècles.

Certainement ſi à trente-ſix lieues de la mer il eſt d'immenſes bancs de coquillages marins, s'ils ſont poſés à plat par couches régulières, il eſt démontré que ces bancs ont été le rivage de la mer, & il eſt d'ailleurs très-vraiſemblable que des terrains bas & plats ont été tour-à-tour couverts & dégagés des eaux juſqu'à trente & quarante lieues; c'eſt l'opinion de toute l'antiquité. Une mémoire confuſe s'en eſt conſervée, & c'eſt ce qui a donné lieu à tant de fables,

Nil equidem durare diu ſub imagine eâdem
Crediderim. Sic ad ferrum veniſtis ab auro
Secula. Sic toties verſa eſt fortuna locorum.
Vidi ego quod fuerat quondam ſolidiſſima tellus
Eſſe fretum. Vidi factas ex æquore terras:
Et procul à pelago conchæ jacuere marinæ;
Et vetus inventa eſt in montibus anchora ſummis (a),
Quodque fuit campus, vallem decurſus aquarum
Fecit: & eluvie mons eſt deductus in æquor:
Æque paludoſa ſiccis humus aret arenis:
Quæque ſitim tulerant, ſtagnata paludibus hument.

C'eſt ainſi que *Pythagore* s'explique dans *Ovide*. Voici une imitation de ces vers qui en donnera l'idée.

Le tems qui donne à tous le mouvement & l'être,
Produit, accroît, détruit, fait mourir, fait renaître,

(a) Cela reſſemble un peu à l'ancre de vaiſſeau qu'on prétendait avoir trouvé ſur le grand St. Bernard; auſſi s'eſt-on bien gardé d'inſérer cette chimère dans la traduction.

Change tout dans les cieux, ſur la terre & dans l'air.
L'âge d'or à ſon tour ſuivra l'âge de fer.
Flore embellit des champs l'aridité ſauvage.
La mer change ſon lit, ſon flux & ſon rivage.
Le limon qui nous porte eſt né du ſein des eaux.
Où croiſſent les moiſſons, voguèrent les vaiſſeaux.
La main lente du tems applanit les montagnes;
Il creuſe les vallons, il étend les campagnes;
Tandis que l'Eternel, le ſouverain des tems
Demeure inébranlable en ces grands changemens.

Mais pourquoi cet Océan n'a-t-il formé aucune montagne ſur tant de côtes plates livrées à ſes marées? Et pourquoi s'il a dépoſé des amas prodigieux de coquilles en Touraine, n'a-t-il pas laiſſé les mêmes monumens dans les autres provinces à la même diſtance?

D'un côté je vois pluſieurs lieues de rivages au niveau de la mer dans la baſſe Normandie: Je traverſe la Picardie, la Flandre, la Hollande, la baſſe Allemagne, la Poméranie, la Pruſſe, la Pologne, la Ruſſie, une grande partie de la Tartarie juſqu'au Thibet, ſans qu'une ſeule haute montagne, faiſant partie de la grande chaîne, ſe préſente à mes yeux. Je puis franchir ainſi l'eſpace de deux mille lieues dans un terrain aſſez uni, à quelques collines près. Si la mer répandue originairement ſur notre continent avait fait les montagnes, comment n'en a-t-elle pas fait une ſeule dans cette vaſte étendue?

De l'autre côté ces bancs de coquilles à trente à quarante lieues de la mer, méritent le plus ſérieux examen. J'ai fait venir de cette province dont je ſuis éloigné de cent cinquante lieues, une caiſſe de ce fallun. Le fond de cette minière eſt évidemment une eſpèce de terre calcaire & marneuſe, dans laquelle une grande quantité de coquillages ſe trouve mêlée. Les morceaux purs de cette terre pierreuſe ſont ſalés au goût. Les laboureurs l'emploient pour féconder leurs terres, & il eſt très-vraiſemblable que ſon ſel les fertiliſe. Si ce n'était qu'un amas de coquilles, je ne vois pas qu'il pût fumer la terre. J'aurais beau jetter dans mon champ toutes les coques deſſéchées des limaçons & des moules de ma province, ce ferait comme ſi j'avais

femé fur des pierres. Un naturalifte prétend que rien n'eft meilleur pour faire croître du bled qu'un cabinet de coquilles au lieu de fumier. Il a plus de connaiffance de la phyfique que moi; mais j'ofe dire que je fuis meilleur laboureur que lui; & quoique je fois fûr de peu de chofes, je puis affirmer que je mourrais de faim, fi je n'avais pour vivre qu'un champ de vieilles coquilles caffées (*b*). J'ajouterai même que fi je voulais railler comme lui, je pourrais être auffi plaifant.

En un mot, il eft certain, de la plus grande certitude, que cette marne eft une efpèce de terre, & non pas uniquement un affemblage d'animaux marins qui feraient au nombre de plus de cent mille milliards. Je ne fais pourquoi l'académicien qui le premier après *Paliffi* fit connaître cette fingularité de la nature, a pu dire, *ce ne font que de petits fragmens de coquilles très-reconnaiffables pour en être des fragmens; car ils ont leurs cannelures très-bien marquées, feulement ils ont perdu leur luifant & leur vernis.*

J'ai été étonné de trouver dans la boîte qu'on m'a envoyée, de petits univalves & un coquillage qu'on nomme *vis de mer*, ou *pyramide à cannelures*, auffi frais, auffi brillans, & d'un auffi beau vernis qu'on puiffe en trouver fur le bord de la mer de nouvellement formés. Mais ce qui m'a le plus furpris, c'eft d'y voir une coque de limaçon qui paraît être de l'année paffée, & trois dents qui reffemblent parfaitement à des dents de brochet. Les curieux qui voudront les venir examiner en jugeront beaucoup mieux que moi.

Si les petites coquilles mêlées dans ma boîte à la terre marneufe font réellement des coquilles de mer, il faut avouer qu'elles font dans cette fallunière depuis des tems reculés qui épouvantent l'imagination, & que c'eft un des plus anciens monumens des révolutions de notre globe. Mais auffi, comment une production enfouie quinze pieds en terre pendant tant de fiècles, peut-elle avoir l'air fi nouveau? Comment y a-t-on trouvé la coquille d'un limaçon à côté des petites univalves

(*b*) Tout ce que ces coquillages pourraient opérer, ce ferait de divifer une terre trop compacte. On en fait autant avec du gravier. Des coquilles fraîches & pilées pourraient fervir par leur huile. Mais des coquillages defféchés ne font bons à rien.

marines ? Ces univalves dont la dimension n'est pas le quart du petit doigt, paraissent n'avoir pas une date plus ancienne que la coquille du limaçon qui était mêlée avec la terre. L'expérience de M. de *la Sauvagère* qui a vu des coquillages semblables se former dans une pierre tendre, & qui en rend témoignage avec ses voisins, ne doit-elle pas au moins inspirer quelques doutes sur l'origine de ce fallun ?

Enfin, si ce fallun a été produit à la longue dans la mer, ce qui est très-vraisemblable, elle est donc venue à près de quarante lieues dans un pays plat, & elle n'y a point formé de montagnes. Il n'est donc nullement probable que les montagnes soient des productions de l'Océan.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME,

De Bernard Palissi,

AVANT que *Bernard Palissi* eût prononcé que cette mine de marne de trois lieues d'étendue n'était précisément qu'un amas de coquilles, les agriculteurs étaient dans l'usage de se servir de cet engrais, & ne soupçonnaient pas que ce fussent uniquement des coquilles qu'ils employassent. N'avaient-ils pas des yeux ? Pourquoi ne crut-on pas *Palissi* sur sa parole ? Ce *Palissi* d'ailleurs était un peu visionnaire. Il fit imprimer le livre intitulé : *Le moyen de devenir riche & la manière véritable par laquelle tous les hommes de France pourront apprendre à multiplier & à augmenter leur trésor & possessions, par maître Bernard Palissi inventeur des rustiques figulines du roi.* Il tint à Paris une école, où il fit afficher qu'il rendrait l'argent à ceux qui lui prouveraient la fausseté de ses opinions. En un mot, *Palissi* crut avoir trouvé la pierre philosophale. Son grand œuvre décrédita ses coquilles jusqu'au tems où elles furent remises en honneur par un académicien célèbre qui enrichit les découvertes des *Swammerdam*, des *Leuvenhoeck*, par l'ordre dans lequel il les plaça, & qui rendit de grands services à la physique. L'expérience, comme on l'a déjà dit, est trompeuse ; il

faut donc examiner encore ce fallun. Il est certain qu'il pique la langue par une légère âcreté, c'est un effet que des coquilles ne produiront pas. Il est indubitable que le fallun est une terre calcaire & marneuse. Il est indubitable aussi qu'elle renferme un nombre étonnant de coquilles à dix à quinze pieds de profondeur. D'où viennent-elles? C'est là l'objet de la recherche, objet assurément digne de la curiosité de tous les hommes. Il restera toujours à savoir si de ce que la mer a couvert la Bretagne, la Normandie, la Touraine, on peut conclure qu'elle a formé les montagnes des deux hémisphères. L'auteur estimable de l'*Histoire naturelle*, aussi profond dans ses vues qu'attrayant par son style, dit expressément : *Je prétends que les coquilles sont l'intermède que la nature emploie pour former la plupart des pierres. Je prétends que les craies, les marnes, & les pierres à chaux ne sont composées que de poussière & de détrimens de coquilles.*

On peut aller trop loin quelque habile physicien que l'on soit. J'avoue que j'ai examiné pendant douze ans de suite la pierre à chaux que j'ai employée, & que ni moi ni aucun des assistans n'y avons apperçu le moindre vestige de coquilles.

A-t-on donc besoin de toutes ces suppositions pour prouver les révolutions que notre globe a essuyées dans des tems prodigieusement reculés? Quand la mer n'aurait abandonné & couvert tour-à-tour les terrains bas de ses rivages que le long de deux mille lieues sur quarante de large dans les terres, ce serait un changement sur la surface du globe de quatre-vingt mille lieues quarrées.

Les éruptions des volcans, les tremblemens, les affaissemens des terrains doivent avoir bouleversé une assez grande quantité de la surface du globe; des lacs, des rivières ont disparu, des villes ont été englouties; des isles se sont formées; des terres ont été séparées: les mers intérieures ont pu opérer des révolutions beaucoup plus considérables. N'en voilà-t-il pas assez? Si l'imagination aime à se représenter ces grandes vicissitudes de la nature, elle doit être contente.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Du système de Maillet *qui fait les poissons les premiers pères des hommes.*

Monsieur *Maillet*, dont nous avons déjà parlé, crut s'apercevoir au grand Caire que notre continent n'avait été qu'une mer dans l'éternité passée : & de là il conclut que la race des hommes & des singes venait incontestablement des poissons marins. Les nageoires avec le tems devinrent des bras; la queue fourchue se changeant insensiblement en cuisses & en jambes.

Les anciens habitans des bords de l'Euphrate ne s'éloignaient pas beaucoup de cette idée, quand ils débitèrent que le fameux poisson *Oannès* sortait tous les jours du fleuve pour les venir catéchiser sur le rivage. *Derceto* qui est la même que *Vénus* avait une queue de poisson. La *Vénus* d'*Hésiode* nâquit de l'écume de la mer.

C'est peut être suivant cette cosmogonie qu'*Homère* dit que l'Océan est le père de toutes choses; mais par ce mot d'*Océan* il n'entend, dit-on, que le Nil & non notre mer Océane qu'il ne connaissait pas.

Thalès apprit aux Grecs que l'eau est le premier principe de la nature. Ses raisons sont, que la semence de tous les animaux est aqueuse, qu'il faut de l'humidité à toutes les plantes, & qu'enfin les étoiles sont nourries des exhalaisons humides de notre globe. Cette dernière raison est merveilleuse : & il est plaisant qu'on parle encore de *Thalès* & qu'on veuille savoir ce qu'*Athénée* & *Plutarque* en pensaient.

Cette nourriture des étoiles n'aurait pas réussi dans notre tems; & malgré les sermons du poisson *Oannès*, les argumens de *Thalès*, les imaginations de *Maillet*, il y a peu de gens aujourd'hui qui croient descendre d'un turbot ou d'une morue, malgré l'extrême passion qu'on a depuis peu pour les généalogies. Pour étayer ce système, il fallait absolument que toute

les

les espèces & tous les élémens se changeassent les uns en les autres. Les métamorphoses d'*Ovide* devenaient le meilleur livre de physique qu'on ait jamais écrit.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Des germes.

DES philosophes tâchèrent donc d'établir quelque système qui bannît les germes par lesquels les générations des hommes, des animaux & des plantes s'étaient perpétuées jusqu'à nos jours. C'est en vain que nos yeux voient & que nos mains manient les semences que nous jettons en terre; c'est en vain que les animaux sont tous évidemment produits par un germe. On s'est plu à démentir la nature pour établir d'autres systêmes que le sien.

Celui des animaux spermatiques ne semblait point contredire la physique; cependant on s'en est dégoûté comme d'une mode. Il était très-commun alors que tous les philosophes, excepté ceux de quatre-vingt ans, dérobassent à l'union des deux sexes la liqueur séminale productrice du genre-humain, & que dans cette liqueur on vît à l'aide d'un microscope nager les petits vers qui devaient devenir hommes, comme on voit dans les étangs glisser les têtarts destinés à être grenouilles.

Dans ce systême les mâles étaient les principaux dépositaires de l'espèce : au lieu que dans le systême des œufs qui avait prévalu jusqu'alors, c'étaient les femelles qui contenaient en elles toutes les générations, & qui étaient véritablement mères. Le mâle ne servait qu'à féconder les œufs comme les coqs fécondent les poules. Ce systême des œufs avait un prodigieux avantage, celui de l'expérience journalière est incontestable dans plusieurs espèces. Cependant on a fini par douter de l'un & de l'autre; mais soit que le mâle contienne en lui l'animal qui doit naître, soit que la femelle le renferme dans son ovaire & que la liqueur du mâle serve à son développement, il est certain que dans les deux cas il y a un germe; & c'est ce germe que l'amour de la

nouveauté, la fureur des systêmes, & encore plus celle de l'amour-propre entreprirent de détruire.

L'auteur d'un petit livre intitulé *la Vénus physique*, imagina que le tout se faisait par attraction dans la matrice, que la jambe droite attirait à elle la jambe gauche, que l'humeur vitrée d'un œil, sa rétine, sa cornée, sa conjonctive étaient attirées par de semblables parties de l'autre œil. Personne n'avait jamais corrompu à cet inconcevable excès l'attraction démontrée par *Newton* dans des cas absolument différens; une telle chimère était digne de l'idée de disséquer des têtes de géans pour connaître la nature de l'ame, & d'exalter cette ame pour prédire l'avenir. Cette folie ne servit pas peu à décréditer l'esprit systêmatique qui est pourtant si nécessaire au progrès des sciences, quand il n'est que l'esprit d'ordre & qu'il est réglé par la raison.

CHAPITRE VINGTIÈME.

De la prétendue race d'anguilles formées de farine & de jus de mouton.

PRÉCISÉMENT dans le même tems un jésuite Irlandais nommé *Néedham* qui voyageait dans l'Europe en habit séculier, fit des expériences à l'aide de plusieurs microscopes. Il crut appercevoir dans de la farine de bled ergoté mise au four & laissée dans un vase purgé d'air & bien bouché, il crut appercevoir, dis-je, des anguilles qui accouchaient bientôt d'autres anguilles. Il s'imagina voir le même phénomène dans du jus de mouton bouilli. Aussi-tôt plusieurs philosophes s'efforcèrent de crier merveilles, & de dire il n'y a point de germe, tout se fait, tout se régénère par une force vive de la nature. C'est l'attraction disait l'un; c'est la matière organisée disait l'autre; ce sont des molécules organiques vivantes qui ont trouvé leurs moules. De bons physiciens furent trompés par un jésuite. C'est ainsi (comme nous l'avons dit ailleurs) qu'un commis des fermes en Basse-Bretagne, fit accroire à tous les beaux esprits de Paris qu'il était une jolie femme, laquelle faisait très-bien des vers.

L'erreur accréditée jette quelquefois de si profondes racines que bien des gens la soutiennent encore, lorsqu'elle est reconnue & tombée dans le mépris, comme quelques journaux historiques répètent de fausses nouvelles insérées dans les gazettes, lors même qu'elles ont été rétractées. Un nouvel auteur d'une traduction élégante & exacte de *Lucrèce*, enrichie de notes savantes, s'efforce dans les notes du troisième livre, de combattre *Lucrèce* même à l'appui des malheureuses expériences de *Néedham*, si bien convaincues de fausseté par M. *Spalanzani*, & rejettées de quiconque a un peu étudié la nature. L'ancienne erreur que la corruption est mère de la génération allait ressusciter, il n'y avait plus de germe; & ce que *Lucrèce* avec toute l'antiquité jugeait impossible allait s'accomplir.

Ex omnibus rebus
Omne genus nasci posset, nil semine egeret.
Ex undis homines, ex terrâ posset oriri
Squammiferum genus, & volucres; erumpere cœlo,
Armenta & pecudes.... ferre omnes omnia possent.

Le hasard incertain de tout alors dispose.
L'animal est sans germe, & l'effet est sans cause.
On verra les humains sortir du fond des mers,
Les troupeaux bondissans tomber du haut des airs.
Les poissons dans les bois naissant sur la verdure;
Tout pourra tout produire, il n'est plus de nature.

Lucrèce avait assurément raison en ce point de physique, quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs. Et il est démontré aujourd'hui aux yeux & à la raison, qu'il n'est ni de végétal ni d'animal qui n'ait son germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puissance formatrice préside à tous ces développemens d'un bout de l'univers à l'autre.

Il faut bien reconnaître des germes puisqu'on les voit & qu'on les sème, & que le chêne est en petit contenu dans le gland. On sait bien que ce n'est pas un chêne de soixante pieds de haut qui est dans ce fruit; mais c'est un embrion qui croîtra par le secours de la terre & de l'eau, comme un enfant croît par une autre nourriture.

Nier l'existence de cet embrion parce qu'on ne conçoit pas comment il en contient d'autres à l'infini, c'est nier l'existence de la matière parce qu'elle est divisible à l'infini. Je ne le comprends pas, donc cela n'est pas! Ce raisonnement ne peut être admis contre les choses que nous voyons & que nous touchons. Il est excellent contre des suppositions ; mais non pas contre les faits.

Quelque système qu'on substitue, il sera tout aussi inconcevable & il aura par dessus celui des germes le malheur d'être fondé sur un principe qu'on ne connaît pas, à la place d'un principe palpable dont tout le monde est témoin. Tous les systêmes sur la cause de la génération, de la végétation, de la nutrition, de la sensibilité, de la pensée, sont également inexplicables. Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer? Oui.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

D'une femme qui accouche d'un lapin.

A QUOI ne porte point l'envie de se signaler par un systême! Cette doctrine des générations fortuites avait déja pris tant de crédit dès le commencement du siècle, que plusieurs personnes étaient persuadées qu'une sole pouvait engendrer une grenouille. Il ne faut pour cela, disait-on, que des parties organiques de grenouilles dans des moules de soles. Un chirurgien de Londres, assez fameux, nommé *St.-André*, publiait cette doctrine de toutes ses forces en 1726, & il avait l'enthousiasme des nouvelles sectes.

Une de ses voisines pauvre & hardie résolut de profiter de la doctrine du chirurgien. Elle lui fit confidence qu'elle était accouchée d'un lapreau, & que la honte l'avait forcée de se défaire de son enfant; mais que la tendresse maternelle l'avait empêchée de le manger.

St.-André trouvant dans l'aveu de cette femme la confirmation de son systême, ne douta pas de cette aventure & en triompha avec ses adhérens. Au bout de huit jours cette femme le fait prier de venir dans son galetas, elle lui dit qu'elle ressent des

tranchées comme si elle était prête d'accoucher encore; *St.-André* l'assure que c'est une superfétation. Il la délivre lui-même en présence de deux témoins. Elle accouche d'un petit lapin qui était encore en vie. *St.-André* montre par-tout le fils de sa voisine. Les opinions se partagent, quelques uns crient miracle; les partisans de *St.-André* disent que suivant les loix de la nature il est étonnant que la chose n'arrive pas plus souvent. Les gens sensés rient; mais tous donnent de l'argent à la mère des lapins.

Elle trouva le métier si bon qu'elle accoucha tous les huit jours. Enfin la justice se mêla des affaires de sa famille, on la tint enfermée, on la veilla, on surprit un petit lapreau qu'elle avait fait venir & qu'elle s'enfonçait dans un orifice qui n'était pas fait pour lui. Elle fut punie; *St.-André* se cacha. Les papiers publics s'égayèrent sur cette garenne comme ils se sont égayés depuis sur l'homme qui devait se mettre dans une bouteille de deux pintes, & sur le public qui vint en foule à ce spectacle.

La saine physique détruit toutes ces impostures, ainsi qu'elle a chassé les possédés & les sorciers.

Il résulte de tout ce que nous avons vu qu'il faut se méfier des lapreaux de *St.-André*, des anguilles de *Néedham*, des générations fortuites, de l'harmonie préétablie qui est très-ingénieuse, & des molécules organiques qui sont plus ingénieuses encore.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Des anciennes erreurs en physique.

LES erreurs de la fausse physique sont en bien plus grand nombre que les vérités découvertes. Presque tout est absurde dans *Lucrèce;* voyez seulement le quatrième & le cinquième livre, vous y trouverez que des simulacres émanent des corps pour venir frapper notre vue & notre odorat.

Quàm primùm noscas rerum simulacra vagare, &c.

Ergo multa brevi ſpatio ſimulacra genuntur.

Les voix s'engendrent mutuellement.

Eæ aliis aliæ quoniam gignuntur.

Le lion tremble & s'enfuit à la vue d'un coq.

Neque queunt rapidi contrà conſtare leones.

Les animaux ſe livrent au ſommeil quand des trois parties de l'ame, une eſt chaſſée au dehors, une autre ſe retire dans l'intérieur, & une troiſième éparſe dans les membres ne peut ſe réunir.

. . . . Ut pars inde animai
Ejiciatur & introrſum pars abdita cedat,
Pars etiam diſperſa per artus non queat eſſe
Conjuncta inter ſe, nec motu mutua fungi.

Le ſoleil & les autres feux s'abreuvent des eaux de la terre.

. . . . Cùm ſol & vapor omnis
Omnibus epotis humoribus exſuperarunt.

Le ſoleil & la lune ne ſont pas plus grands qu'ils le paraiſſent.

Nec nimio ſolis major rota, nec minor ardor, &c.

. . . . .

Lunaque...nihilo fertur majore figurâ.

Nous n'avons la nuit que parce que le ſoleil a épuiſé ſes feux durant le jour.

. . . . Efflavit languidus ignes

Ou parce qu'il ſe cache ſous la terre.

. . . . Quia ſub terras curſum convertere cogit.

Il ne faut pas croire qu'on trouve plus de vérités dans les Georgiques de *Virgile*; ſes obſervations ſur la nature ne ſont pas plus vraies que ſa triſte apothéoſe d'*Octave* ſurnommé *Auguſte*, auquel il dit, qu'on ne ſait pas encore s'il voudra bien être Dieu de la terre, ou de la mer, & que le ſcorpion ſe retire pour lui laiſſer une place dans le ciel. Ce ſcorpion aurait mieux fait de s'alonger pour percer de ſon aiguillon l'auteur des proſcriptions & l'aſſaſſin des citoyens de Pérouſe,

Il commence par dire que le lin & l'avoine brûlent la terre.

Urit enim lini campum seges, urit avenæ.

Selon lui les peuples qui habitent les climats de l'ourse sont plongés dans une nuit éternelle, ou bien l'étoile du soir luit pour eux quand nous avons l'aurore.

Illic (ut perhibent) aut intempesta silet nox:
Semper, & obtentâ densantur nocte tenebræ:
Aut redit à nobis aurora, diemque reducit.
Nosque ubi primus equis oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina vesper.

On sait assez que ce sont nos antipodes de l'orient chez qui la nuit arrive quand le soleil commence à luire pour nous, & non pas les peuples du nord qui peuvent être sous le même méridien que nous.

N'entreprenez rien, dit-il, le cinquième jour de la lune: car c'est le jour que les Titans combattirent contre les Dieux.

Quintam fuge, &c.

Le dix-septième jour de la lune est très heureux pour planter la vigne & pour dompter les bœufs.

Septima post decimam felix, &c.

Les étoiles tombent du ciel dans un grand vent.

Sæpe etiam stellas vento impendente videbis præcipites cælo labi.

Les cavales sont fécondées par le zéphir, leur matrice distile le poison de l'hippomanes.

Tous les fleuves sortent du sein de la terre, & enfin les Géorgiques finissent par faire naître des abeilles du cuir d'un taureau.

Quiconque en un mot croirait connaître la nature en lisant *Lucrèce* & *Virgile*, meublerait sa tête d'autant d'erreurs qu'il y en a dans les secrets du petit *Albert*, ou dans les anciens almanachs de Liège. D'où vient donc que ces poëmes sont si estimés? Pourquoi sont ils lus avec tant d'avidité par tous ceux qui savent bien la langue latine? C'est à cause de leurs belles descriptions, de leur saine morale, de leurs tableaux admirables de la

vie humaine. Le charme de la poésie fait pardonner toutes les erreurs, & l'esprit pénétré de la beauté du style ne songe pas seulement si on le trompe.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

D'un homme qui faisait du salpêtre.

IL faudrait avoir toujours devant les yeux ce proverbe espagnol : *De las cosas mas seguras, la mas segura es dudar.* Quand on a fait une expérience, le meilleur parti est de douter longtems de ce qu'on a vu & de ce qu'on a fait.

En 1753 un chymiste Allemand d'une petite province voisine de l'Alsace, crut avec apparence de raison avoir trouvé le secret de faire aisément du salpêtre avec lequel on composerait la poudre à canon à vingt fois meilleur marché & beaucoup plus promptement. Il fit en effet de cette poudre, il en donna au prince son souverain qui en fit usage à la chasse. Elle fut jugée plus fine & plus agissante que toute autre. Le prince dans un voyage à Versailles donna de la même poudre au roi, qui l'éprouva souvent & en fut toujours également satisfait. Le chymiste était si sûr de son secret qu'il ne voulut pas le donner à moins de dix-sept cent mille francs payés comptant, & le quart du profit pendant vingt années. Le marché fut signé, le chef de la compagnie des poudres, depuis garde du trésor-royal vint en Alsace de la part du roi accompagné d'un des plus savans chymistes de France. L'Allemand opéra devant eux auprès de Colmar, & il opéra à ses propres dépens. C'était une nouvelle preuve de sa bonne foi. Je ne vis point les travaux; mais le garde du trésor-royal étant venu chez moi avec son chymiste, je lui dis que s'il ne payait les dix-sept cent mille livres qu'après avoir fait du salpêtre il garderait toujours son argent. Le chymiste m'assura que le salpêtre se ferait. Je lui répétai que je ne le croyais pas. Il me demanda pourquoi. C'est que les hommes ne font rien, lui dis-je. Ils unissent & ils désunissent; mais il n'appartient qu'à la nature de faire.

L'Allemand

L'Allemand travailla trois mois entiers, au bout desquels il avoua son impuissance. Je ne peux changer la terre en salpêtre, dit il, je m'en retourne chez moi changer du cuivre en or; il partit, & fit de l'or comme il avait fait du salpêtre.

Quelle fausse expérience avait trompé ce pauvre Allemand, & le duc son maître, & les gardes du trésor royal & le chymiste de Paris, & le roi? La voici.

Le transmutateur Allemand avait vu un morceau de terre imprégnée de salpêtre, & il en avait tiré d'excellent avec lequel il avait composé la meilleure poudre à tirer; mais il ne s'apperçut pas que ce petit terrain était mêlé des débris d'anciennes caves, d'anciennes écuries & des restes du mortier des murs. Il ne considéra que la terre, & il crut qu'il suffisait de cuire une terre pareille pour faire le salpêtre le meilleur.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

D'un bateau du maréchal de Saxe.

LE maréchal de *Saxe* avait sans doute l'esprit de combinaison, de pénétration, de vigilance qui forme un grand capitaine. Cependant en 1729 il imagina de construire une galère sans rame & sans voile qui remonterait la rivière de Seine de Rouen à Paris en vingt-quatre heures dans l'espace de quatre-vingt dix lieues: car il n'y en a pas moins par les sinuosités de la rivière. On a construit de pareilles machines dans lesquelles on peut se promener sur une eau dormante au moyen de deux roues à larges aubes auxquelles une manivelle donne le mouvement. Il ne faisait pas réflexion que son bateau ne pourrait résister au courant de l'eau, que ce que l'on gagne en tems on le perd en force, & au contraire. Il eut pourtant des certificats de deux membres de l'académie des sciences, & il obtint un privilège exclusif pour sa machine. Il l'essaya; on croira bien qu'il ne réussit pas. Mademoiselle Le Couvreur disait alors comme Géronte: *Que diable allait-il faire dans cette galère?* Cette tentative lui coûta dix mille écus; il

n'étoit pas riche alors. Il répara bien depuis sur terre son erreur sur la rivière de Seine. Il sut ménager plus à propos la force & le tems en faisant les plus savantes manœuvres de guerre.

Ces mécomptes en fait d'hydraulique & de forces mouvantes arrivent tous les jours à plus d'un artiste.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

Des méprises en mathématiques.

CE fut le scandale de la géométrie, lorsque vers le commencement de ce siècle des mathématiciens Français & Allemands disputèrent sur la force des corps en mouvement. Les disciples de *Leibnitz* prétendaient que cette force était en raison composée du quarré de la vîtesse & de la pesanteur des corps. Les Français au contraire ne mesuraient cette force que par la vîtesse multipliée par la masse. M. de *Mairan* exposa le mal-entendu avec beaucoup de clarté. La victoire demeura à l'ancienne philosophie; & il est à remarquer que jamais aucun géomètre Anglais ne voulut entendre parler de la nouvelle mesure introduite en Allemagne par *Leibnitz*.

L'académie des sciences de Paris fut trompée quelque tems sur une matière plus importante: Voici le fait tel qu'il est rapporté dans les *Elémens de Newton*, page 238.

« *Louis XIV* avait signalé son règne par cette méridienne, » qui traverse la France; l'illustre *Dominique Cassini* l'avait » commencée avec monsieur son fils; il avait en 1701 tiré du » pied des Pyrénées à l'Observatoire une ligne aussi droite » qu'on le pouvait, à travers les obstacles presque insurmon» tables que les hauteurs des montagnes, les changemens de » la réfraction dans l'air, & les altérations des instrumens » opposaient sans cesse à cette vaste & délicate entreprise; il » avait donc en 1701 mesuré six degrés dix-huit minutes de » cette méridienne. Mais de quelque endroit que vînt l'erreur, » il avait trouvé les degrés vers Paris, c'est-à-dire, vers le » nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrénées vers

» le midi ; cette mesure démentait & celle de *Norvood* & la » nouvelle théorie de la terre applatie aux poles. Cependant » cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, » que le sécrétaire de l'académie n'hésita point dans son his- » toire de 1701 à dire que les mesures nouvelles prises en » France prouvaient *que la terre est un sphéroïde dont les poles* » *sont applatis*. Les mesures de *Dominique Cassini* entraînaient » à la vérité une conclusion toute contraire ; mais comme la » figure de la terre ne faisait pas encore en France une question, » personne ne releva pour lors cette conclusion fausse. Les de- » grés du méridien de Collioure à Paris passèrent pour exac- » tement mesurés ; & le pole, qui par ces mesures devait né- » cessairement être alongé, passa pour applati.

» Un ingénieur nommé M. *des Roubais*, étonné de la con- » clusion, démontra que par les mesures prises en France, la » terre devait être un sphéroïde oblong, dont le méridien qui va » d'un pole à l'autre, est plus long que l'équateur, & dont les » poles sont alongés (*a*). Mais de tous les physiciens à qui il » adressa sa dissertation, aucun ne voulut la faire imprimer : » parce qu'il semblait que l'académie eût prononcé, & qu'il » paraissait trop hardi à un particulier de réclamer. Quelque » tems après, l'erreur de 1701 fut connue ; on se dédit, & la » terre fut alongée, par une juste conclusion tirée d'un faux » principe ». Enfin l'erreur fut entièrement corrigée.

Une société savante revient bientôt à la vérité. Tout le monde convient aujourd'hui, que la planète de la terre est un sphéroïde inégal, un peu applati vers les poles ; & cela est plus démontré par la théorie d'*Huyghens* & de *Newton* que par toutes les mesures qu'on pourrait prendre, mesures trop sujettes à des erreurs inévitables.

Aussi les Anglais qui aiment tant à voyager n'ont-ils jamais fait aucun voyage pour vérifier d'une manière toujours un peu incertaine ce qui leur paraissait démontré par les loix de la nature.

(*a*) Son mémoire est dans le Journal littéraire.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Vérités condamnées.

VOILA bien des méprises dans lesquelles les plus grands hommes & les corps les plus savans sont tombés, parce que les meilleurs génies & les plus estimables tiennent toujours quelque chose de la fragilité humaine.

On pourrait ajouter à cette liste les sentences portées contre *Galilée*. Deux congrégations de cardinaux le condamnèrent pour avoir soutenu le mouvement de la terre autour du soleil, mouvement qui était presque déjà démontré en rigueur. Il fut forcé de demander pardon à genoux, & d'avouer qu'il avait annoncé une doctrine *absurde*. Les cardinaux lui remontrèrent d'après tous leurs théologiens que *Josué* avait arrêté le soleil sur le chemin de Gabaon. *Galilée* n'avait qu'à leur répondre que c'était aussi depuis ce tems-là que le soleil était immobile. Mais enfin il fut condamné à la honte de la raison; & comme on l'a déjà dit, ce jugement aurait couvert l'Italie d'un opprobre éternel, si *Galilée* ne l'avait couverte de gloire par sa philosophie même que l'on proscrivait.

On sait assez qu'il y a un corps considérable qui proscrivit les idées innées de *Descartes*, & qui ensuite a condamné ceux qui combattaient les idées inées. Cela prouve assez que les théologiens ne doivent point se mêler de philosophie. Il y a l'infini entre ces deux sciences.

On a prononcé dans plus d'un pays des jugemens encore plus étranges sur des points de physique qui ne sont nullement du ressort de *Cujas* & de *Barthole*. On sait à quel point le savant *Ramus* fut persécuté pour n'avoir pas été de l'avis d'*Aristote* qui n'était entendu ni de ses adversaires ni de ses juges. Et enfin il lui en coûta la vie à la journée de la St. Barthelemi.

Les médecins qui tenaient pour les anciens, intentèrent un procès à ceux qui démontraient la circulation. Les maîtres d'erreur ont toujours eu recours à l'autorité quand il s'agissait

de raiſon. Les exemples de ceux qui ont été condamnés pour avoir inſtruit le genre humain ſont preſque auſſi nombreux en phyſique qu'en morale.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

Digreſſion.

SI tant d'erreurs phyſiques ont aveuglé des nations entières, ſi on a ignoré pendant tant de ſiècles la direction de l'aimant, la circulation du ſang, la peſanteur de l'atmoſphère, quelles prodigieuſes erreurs les hommes ont-ils dû commettre dans le gouvernement ? Quand il s'agit d'une loi phyſique on l'examine du moins aujourd'hui avec quelque impartialité, & ce n'eſt pas en recherchant les principes de la nature que la fureur des paſſions & la néceſſité preſſante de ſe déterminer aveuglent l'eſprit ; mais en fait de gouvernement on n'a été ſouvent conduit que par les paſſions, les préjugés & le beſoin du moment. Ce ſont là les trois cauſes de la mauvaiſe adminiſtration qui a fait le malheur de tant de peuples.

C'eſt ce qui a produit tant de guerres entrepriſes par témérité, ſoutenues ſans conduite, terminées par le malheur & par la honte. C'eſt ce qui a donné cours à tant de loix pires que la diſette de toute loi; c'eſt ce qui a ruiné tant de familles par une juriſprudence inventée dans des tems d'ignorance, & conſacrée par l'uſage. C'eſt ce qui a fait des finances publiques un jeu de haſard dangereux.

C'eſt ce qui a introduit dans le culte de la Divinité tant d'énormes abus, tant de fureurs plus abominables peut-être que la ſauvage ignorance de tout culte. L'erreur dans tous ces points capitaux ſe conſacra de père en fils, de livre en livre, de chaire en chaire, & rendit quelquefois les hommes plus malheureux que s'ils ſe diſputaient encore du gland dans les forêts.

Il eſt très-aiſé de réformer la phyſique quand le vrai eſt enfin découvert. Peu d'années ſuffiſent pour faire tourner la terre autour du ſoleil malgré les décrets de Rome, pour établir les

loix de la gravitation en dépit des universités, & pour assigner les routes de la lumière. Les législateurs de la nature sont bientôt obéis & respectés d'un bout du monde à l'autre : mais il n'en est pas de même dans la législation politique. Elle a été & elle est encore un cahos par-tout ; les hommes se sont conduits à l'aventure dans tout ce qui regarde leur vie, leurs biens, & tout leur être présent & à venir.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Des élémens.

Y a-t-il des élémens ? Les trois, imaginés par *Descartes*, que j'ai vu dans mon enfance enseignés par la plupart des écoles, étaient infiniment au dessous des contes des *Mille & une nuit ;* car aucun de ces contes ne répugne aux loix de la nature, & sont d'ailleurs très-agréables. Les cinq principes des chymistes étaient si peu reconnus qu'ils les réduisirent eux-mêmes à trois, puis à deux. Ils revinrent ensuite au feu, à l'eau & à la terre.

Il a bien fallu enfin admettre l'air. Ainsi les quatre élémens d'*Aristote* sont rentrés dans tout leur honneur. Mais ces élémens, de quoi sont-ils faits eux-mêmes ? S'ils sont composés de parties, ils ne sont pas élémens. L'air, le feu, l'eau & la terre se changent-ils les uns dans les autres ? subissent-ils des métamorphoses ? Qu'est-ce à la rigueur qu'une métamorphose ? C'est un être changé en un autre être ; c'est au fond l'anéantissement du premier & la création du second. Pour que l'eau devienne absolument terre, il faut que cette eau périsse & que la terre se forme. Car si l'eau contenait en elle-même les principes de terre dans laquelle elle s'est changée, ce n'est plus une transmutation ; c'est l'eau qui contenait en elle un peu de terre, & qui s'étant évaporée, a laissé cette terre à découvert.

Le célèbre *Robert Boyle* s'y trompa & entraîna *Newton* dans sa méprise. Ayant long-tems tenu de l'eau dans une cornue à un feu égal, le chymiste qui opérait avec lui, crut que l'eau

s'était au bout de quelques mois changée en terre ; le fait était faux ; mais *Newton* le croyant vrai, suppofa que les quatre élémens pouvaient fe changer les uns dans les autres. *Boerhaave* fit voir depuis quelle avait été la méprife de *Boyle*. Cette erreur avait conduit *Newton* à un fyftême qui paraît faux. Si des grands hommes tels que *Boyle* & *Newton* fe font trompés, quel homme pourra fe flatter d'être à l'abri de l'erreur ? Et quelle extrême défiance ne doit-on pas avoir des opinions reçues & de fes idées propres ?

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

De la terre.

QU'EST-CE que la terre ? Son effence eft-elle d'être de l'argile, de la boue ? Non fans doute, puifque de la marne, de la craie, de la glaife, du fable, du plâtre, de la pierre calcaire, font appellés *terre*. Auffi *Beker* diftinguait entre terre vitrifiable, inflammable, & mercuriale. La terre eft-elle un affemblage de tout ce que contient notre globe ? Y entre-t-il de l'eau, du feu & de l'air ? En ce cas comment peut-on l'appeller un élément ?

On a long-tems imaginé qu'il y avait une terre première, une terre vierge qui n'eft rien de ce que nous voyons ; & qui eft capable de recevoir tout ce que notre globe renferme ; mais cette terre eft apparemment dans le paradis terreftre dont perfonne ne peut plus approcher. Nous ne connaiffons plus que différentes fortes de fubftances terreufes, fans que nous puiffions dire d'aucune : Voilà le principe des autres, voilà la matrice dans laquelle tout fe forme, & le tombeau dans lequel tout rentre.

CHAPITRE TRENTIÈME.

De l'eau.

QU'EST-ce que l'eau ? Eſt-elle fluide ou ſolide de ſa nature ? Ne faut-il pas pour qu'elle coule qu'un feu ſecret en déſuniſſe les parties ? Otez une grande quantité de ce feu, elle devient glace. Or qu'eſt-ce qu'un élément qui a beſoin d'un autre élément pour exiſter ?

L'eau de la mer eſt-elle de même nature que nos eaux de fontaines & de rivières ? Y a-t-il dans l'Océan & dans la Méditerranée de grands bancs de ſel & des mines de bitume qui donnent à leurs eaux un goût différent de celui de notre eau ordinaire quand nous l'avons chargée de ſel marin ? Perſonne n'a jamais vu ces prétendues mines de ſel, perſonne n'a jamais extrait du bitume de l'eau de la mer.

Pourquoi l'eau eſt-elle incompreſſible ? pourquoi n'a-t-elle aucun reſſort ? & qu'eſt-ce que le reſſort ? Pourquoi de l'eau, enfermée dans un globe d'or s'échappera-t-elle à travers les pores de l'or quand on frappera ſur ce globe avec un marteau, quoique l'or ſoit près de vingt fois plus denſe que l'eau ? Et pourquoi ne peut-elle paſſer à travers des pores du verre, tout diaphane qu'eſt ce verre ? Comment l'eau en vapeurs fait-elle un effet deux fois plus conſidérable que celui de la poudre à canon ? on ſerait bien embarraſſé de répondre. On ne ſait pas encore même préciſément pourquoi l'eau éteint le feu.

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

De l'air.

QUELQUES philoſophes ont nié qu'il y eût de l'air. Ils diſent qu'il eſt inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais & dont tous les effets s'expliquent ſi aiſément par les

vapeurs

vapeurs qui sortent du sein de la terre. *Newton* a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaisons continuelles s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux ramené tout en sueur dans son écurie en tems d'hiver est entouré d'un atmosphère mille fois moins considérable que notre globe ne l'est de la matière de sa propre transpiration.

Cette transpiration, ces exhalaisons, ces vapeurs innombrables s'échappent sans cesse par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'est ce mouvement continu en tout sens, qui forme & qui détruit sans cesse végétaux, minéraux, métaux, animaux. C'est ce qui a fait penser à plusieurs que le mouvement est essentiel à la matière; puisqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et si la puissance formatrice éternelle qui préside à tous les globes, est l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne pérît jamais. Or ce qui est toujours indestructible a pu paraître essentiel, comme l'étendue & la solidité ont paru essentielles. Si cette idée est une erreur, elle est pardonnable; car il n'y a rien que l'erreur malicieuse & de mauvaise foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme essentiel ou non, il est indubitable que les exhalaisons de notre globe s'élèvent & retombent sans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au dessus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages se former sous ses pieds. Il est arrivé mille fois à des voyageurs d'être au dessus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu qui caché dans l'eau & dans la glace même, est probablement la source impérissable de ces exhalaisons, de ces vapeurs, dont nous sommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un tems serein quand elles sont assez hautes & assez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies, exposées aux rayons du soleil dans la chambre obscure. Ces vapeurs imprégnées de soufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & ensuite dilatées par cette compression dans les entrailles de la terre, elles s'échap-

pent en volcans, forment & détruisent de petites montagnes, renversent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace sans cesse, & sans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ses habitans avec la même force que si nous avions sur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur : & chaque homme en porte environ quarante mille livres.

Tout ceci posé, les philosophes qui nient l'air, disent, Pourquoi attribuerons-nous à un élément inconnu & invisible, des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaisons visibles & palpables ?

Je vois au coucher du soleil s'élever du pied des montagnes, & du fond des prairies, un nuage blanc qui couvre toute l'étendue du terrain, autant que ma vue peut porter. Ce nuage s'épaissit peu-à-peu, cache insensiblement les montagnes, & s'élève au dessus d'elles. Comment, si l'air existait, cet air dont chaque colonne équivaut à trente-deux pieds d'eau, ne ferait-il pas rentrer ce nuage dans le sein de la terre dont il est sorti ? Chaque pied cube de ce nuage est pressé par trente-deux pieds cubes; donc il ne pourrait jamais sortir de terre que par un effort prodigieux, & beaucoup plus grand que celui des vents qui soulèvent les mers, puisque ces mers ne montent jamais à la trentième partie de la hauteur de ces nuages dans la plus grande effervescence des tempêtes.

L'air est élastique, nous dit-on : mais les vapeurs de l'eau seule le sont souvent bien davantage. Ce que vous appellez l'élément de l'air pressé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très-petite distance; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puisse dire de même des vapeurs du globe; elles pèsent comme lui, s'insinuent comme lui, allument le feu par leur souffle, se dilatent, se condensent de même.

Ce système semble avoir un grand avantage sur celui de l'air, en ce qu'il rend parfaitement raison de ce que l'atmosphère ne

s'étend qu'environ à trois ou quatre milles tout au plus ; au lieu que si on admet l'air, on ne trouve nulle raison pour laquelle il ne s'étendrait pas beaucoup plus loin, & n'embrasserait pas l'orbite de la lune.

La plus grande objection que l'on fasse contre les systêmes des exhalaisons du globe, est, qu'elles perdent leur élasticité dans la pompe à feu quand elles sont refroidies, au lieu que l'air est, dit-on, toujours élastique ; mais premièrement il n'est pas vrai que l'élasticité de l'air agisse toujours ; son élasticité est nulle quand on le suppose en équilibre, & sans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevassent & n'éclatassent en cent morceaux, si cet air qu'on suppose être dans eux, conservait son élasticité. Les vapeurs n'agissent point quand elles sont en équilibre ; c'est leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air semble appartenir sensiblement selon ces philosophes aux exhalaisons de notre globe.

Si on leur objecte que l'air est quelquefois pestilentiel, c'est bien plutôt des exhalaisons qu'on doit le dire. Elles portent avec elles des parties de soufre, de vitriol, d'arsenic & de toutes les plantes nuisibles. On dit : l'air est pur dans ce canton, cela signifie : ce canton n'est point marécageux ; il n'a ni plantes ni minières pernicieuses dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'est point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome si mal saine, ce sont les eaux croupissantes, ce sont les anciens canaux qui creusés sous terre de tous côtés sont devenus le receptacle de toutes les bêtes venimeuses. C'est de là que s'exhale continuellement un poison mortel. Allez à Frescati, ce n'est plus le même terrain, ce ne sont plus les mêmes exhalaisons. Mais pourquoi l'élément supposé de l'air changerait-il de nature à Frescati ? Il se chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaisons funestes, & n'en trouvant pas à Frescati il deviendra plus salutaire. Mais encore une fois, puisque ces exhalaisons existent, puisqu'on les voit visiblement s'élever le soir en nuages, quelle nécessité de les attribuer à une autre cause ? Elles montent dans l'atmosphère, elles s'y dissipent, elles changent de forme, le vent dont elles sont la première cause, les emporte, les sépare ; elles s'atténuent, elles deviennent salutaires, de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'eſt que ces vapeurs, ces exhalaiſons renfermées dans un vaſe de verre s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que ſi les exhalaiſons humides tombent au fond de ce cryſtal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs ſèches & élaſtiques qui ſe ſoutiennent dans l'intérieur de ce vaſe? L'air, dites-vous, eſt purifié après une pluie. Mais nous ſommes en droit de vous ſoutenir que ce ſont les exhalaiſons terreſtres qui ſe ſont purifiées, que les plus groſſières, les plus aqueuſes rendues à la terre, laiſſent les plus ſéches & les plus fines au deſſus de nos têtes, & que c'eſt cette aſcenſion & cette deſcente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raiſons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'exiſte pas. Il y en a de très-ſpécieuſes & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune qui paraît établie ſur des principes ſupérieurs à ceux qui n'admettent au lieu d'air que les exhalaiſons du globe.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

Du feu élémentaire & de la lumière.

ON trouve dans les *Élémens de la philoſophie de Newton* donnés en 1738, ces paroles: « *Newton* pour avoir anatomiſe la » lumière, n'en a pas découvert la nature intime. Il ſavait bien » qu'il y a dans le feu élémentaire des propriétés qui ne ſont » point dans les autres élémens.

» Il parcourt cent trente millions de lieues en moins d'un quart » d'heure *de Jupiter à notre globe;* Il ne paraît pas tendre vers un » centre comme les corps; mais il ſe répand uniformément & » également en tout ſens, au contraire des autres élémens. Son » attraction vers les objets qu'il touche & ſur la ſurface deſquels » il rejaillit, n'a nulle proportion avec la gravitation univerſelle » de la matière.

» Il n'eſt pas même prouvé que les rayons du feu élémentaire

» ne se pénètrent pas en quelque sorte les uns les autres; si on ose » le dire. C'est pourquoi *Newton*, frappé de toutes ces singu» larités, semble toujours douter si la lumière est un corps. Pour » moi, si j'ose hasarder mes doutes, j'avoue que je ne crois pas » impossible, que le feu élémentaire soit un être à part, qui ani» me la nature, & qui tient le milieu entre les corps & quelque » autre être que nous ne connaissons pas; de même que cer» taines plantes servent de passage du règne végétal au règne » animal ».

Voici les questions qu'on peut faire sur le feu élémentaire & les rayons de la lumière, dont *Newton* dit si souvent, *Corpora sint nec ne.*

Ce feu est-il absolument une matière comme les autres élémens, l'eau, la terre, & ce qu'on distingue par le terme d'air ou d'*æther?* tout corps, quel qu'il soit, tend vers un centre; mais la lumière & le feu s'en échappent également de tous côtés. Elle n'est donc pas soumise à la loi de gravitation qui caractérise toute matière.

Tout corps est impénétrable; mais les rayons de lumière semblent se pénétrer. Mettez un corps qui aura reçu la couleur rouge à quelque distance d'un corps qui aura reçu des rayons verds; que cent millions d'hommes regardent ce point verd & ce point rouge, ils les voient tous deux également. Cependant, il est d'une nécessité absolue que les rayons verds & les rayons rouges se traversent en angles égaux. Or comment peuvent-ils se traverser sans se pénétrer? On a proposé cette difficulté à plusieurs philosophes, aucun n'y a jamais répondu.

Il est vrai que l'on a prétendu que la lumière pèse. Mais n'a-t-on pas confondu quelquefois les corpuscules joints à la flamme avec la flamme elle même?

Qui ne connait ces expériences par lesquelles le plomb calciné pèse plus étant réduit en chaux qu'auparavant. L'on a soupçonné que cette addition de poids était l'effet seul du feu introduit dans le plomb. Mais n'est-il pas plus vraisemblable que mille petits corps répandus dans l'atmosphère raréfié, se sont jettés en foule sur ce métal en fusion, & en ont ainsi augmenté le poids?

Ce feu nécessaire à tous les corps & qui leur donne la vie,

peut-il être de la nature de ces corps mêmes, & n'est-il pas bien probable que le vivifiant a quelque chose au dessus du vivifié ?

Conçoit-on bien qu'un être qui se meut seize cent mille fois plus vîte qu'un boulet de canon dans notre atmosphère, & dont la vîtesse est peut-être incomparablement plus rapide dans l'espace non résistant, soit ce que nous appellons *matière ?*

N'est-on pas obligé d'avouer aujourd'hui avec Muschembrock, *qu'il n'y a rien qui nous soit moins connu que la cause de l'émanation de la lumière ? il faut avouer que l'esprit humain ne saurait jamais concevoir un phénomène si surprenant.*

Ce feu élémentaire n'est-il pas un principe de l'électricité, puisqu'au même instant, au même clin d'œil le coup électrique se fait sentir à trois cents personnes à la fois rangés à la file ? Le premier est frappé, le dernier sent le coup dans l'instant même.

N'est-il pas dans les animaux le principe de la sensation instantanée qui fait que la moindre piquure aux extrémités du corps ébranle sans aucun intervalle de tems ce qu'on appelle le *sensorium ?* en un mot, cet être agissant si universellement, si singulièrement sur tous les corps, n'est-il pas un être intermédiaire entre la matière dont il a des propriétés, & d'autres êtres qui touchent encore à d'autres, & qui en diffèrent ?

Cette idée que le feu élémentaire est quelque chose qui tient d'un côté à la matière connue, & qui de l'autre s'en éloigne, peut être rejettée, mais ne doit pas être méprisée.

Dans l'ignorance profonde où croupit le vulgaire gouverné, & le vulgaire gouvernant sur ces quatre élémens dont nous tenons la vie, à quoi nous ont servi les découvertes en physique & les inventions du génie ? au lieu de bien cultiver la terre nous l'ensanglantions ; nous employons le feu & l'air à mettre les villes en cendres : les eaux de la mer nous servent à porter la destruction sur tout le globe. La métallurgie inventée d'abord pour l'usage de la charrue, a fait périr mille millions d'hommes. La théorie des forces mouvantes employée d'abord à nous soulager dans nos travaux devint bientôt féconde en machines meurtrières. Enfin l'invention d'un bénédictin chymiste, amenant un nouvel art de la guerre chez toutes les nations, rendant le courage & la force inutiles, a

fait que *Gustave* & *Turenne* ont été tués par des poltrons. Il y a maintenant en Europe, en comptant les Turcs & les Tartares, quinze cent mille soldats portant des fusils. Aucun ne sait qu'il est armé par un moine mathématicien.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

Des loix inconnues.

SI *Newton* a découvert cette clef de la nature par laquelle une pierre, une bombe retombe en cherchant le centre de la terre, & les planètes marchent dans leurs orbites; si cette loi de l'attraction agit non en raison des surfaces comme les loix de l'impulsion, mais en raison des solides; si elle pénètre au centre de la matière en raison inverse du quarré des distances, pourquoi cette loi n'agit-elle pas suivant les mêmes proportions dans les phénomènes de l'aimant, dans ceux de l'électricité, dans l'ascension des liqueurs à travers les tuyaux capilaires, dans la cohésion des corps, dans les rayons du soleil qui rebondissent d'une surface de crystal sans toucher réellement cette surface? On ne peut dans aucun de ces cas avoir recours aux loix du mouvement, à l'impulsion des corpuscules intermédiaires. Il y a donc certainement des loix éternelles, inconnues, suivant lesquelles tout s'opère, sans qu'on puisse les expliquer par la matière & par le mouvement.

Ces loix ressemblent à celles par lesquelles tous les animaux font agir leurs membres à leur volonté. Qui découvrira le rapport de la volonté d'un animal & du mouvement de ses jambes? Il y a donc des loix qui ne tiennent en rien à la matière connue. La philosophie corpusculaire ne peut donc rendre aucune raison des premiers principes des choses. *Descartes* en paraissant s'expliquer en philosophe prononçait donc l'assertion la moins philosophique quand il disait, Donnez-moi de la matière & du mouvement, & je vais faire un monde.

Il y a dans toutes les académies une chaire vacante pour les

vérités inconnues, comme Athènes avait un autel pour les Dieux ignorés.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

Ignorances éternelles.

LA nature de nos ſenſations, de nos idées, de notre mémoire, ne nous eſt-elle pas plus inconnue encore? Comment ſe peut-il faire qu'un animal ſente? Quel rapport y a-t-il entre la matière connue & le ſentiment?

Comment une idée ſe place-t-elle dans notre cervelle? peut-on avoir une ſenſation ſans avoir l'idée, la conſcience; le témoignage interne, qu'on éprouve cette ſenſation?

Comment cet animal à qui j'ai coupé la tête a-t-il encore des ſenſations, privé du cerveau d'où partent les nerfs qui ſont l'origine de tout ſentiment?

Pourquoi vivant ſans tête des années entières ſent-il encore les piqûres que je lui fais? Pourquoi ſe réfugie-t-il dans ſon enveloppe à la moindre ſenſation déſagréable que je lui cauſe?

Qu'eſt-ce que la mémoire? & dans quel magaſin retrouve-t-on quelquefois ſans le vouloir, une foule d'idées & de mots dont on n'avait plus aucun ſouvenir?

Comment les animaux ont-ils en ſonge des ſenſations & des idées qu'ils n'avaient point eues en veillant?

Par quel accord incompréhenſible la volonté fait-elle obéir incontinent certains muſcles, certains viſcères, tandis qu'il y en a d'autres ſur leſquels elle n'aura jamais le moindre empire? Enfin, pourquoi a-t-on l'exiſtence? pourquoi eſt-il quelque choſe?

Si après ces réflexions on ne fait pas douter, il faut qu'on ſoit bien fier.

CHAPITRE

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

Incertitudes en anatomie.

MALGRÉ tous les secours que le microscope a donnés à l'anatomie ; malgré les grandes découvertes de tant d'habiles chirurgiens, de tant de médecins célèbres, que de disputes interminables se sont élevées, & dans quelle incertitude sommes-nous encore ?

Interrogez *Borelli* sur la force exercée par le cœur dans sa dilatation, dans sa diastole ; il vous assure qu'elle est égale à un poids de cent quatre-vingt mille livres. Adressez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'est que de cinq onces. *Jurin* vient qui décide qu'ils se sont trompés ; & il fait un nouveau calcul ; mais un quatrième survenant prétend que *Jurin* s'est trompé aussi. La nature se moque d'eux tous, & pendant qu'ils disputent, elle a soin de notre vie ; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'esprit humain n'a pas encore pénétrées.

On dispute depuis *Hippocrate* sur la manière dont se fait la digestion ; les uns accordent à l'estomac des sucs digestifs ; d'autres les lui refusent. Les chymistes font de l'estomac un laboratoire. *Hequet* en fait un moulin. Heureusement la nature nous fait digérer sans qu'il soit nécessaire que nous sachions son secret. Elle nous donne des appétits, des goûts, & des aversions pour certains alimens dont nous ne pourrons jamais savoir la cause.

On dit que notre chile se trouve déjà tout formé dans les alimens même, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chymistes ensemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui ressemble ni à une perdrix ni au chile. Il faut avouer que nous digérons ainsi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous sentons, que nous pensons, sans savoir comment.

Nous avons des bibliothèques entières sur la génération, mais

personne ne sait encore seulement quel ressort produit l'intumescence dans la partie masculine.

On parle d'un suc nerveux qui donne la sensibilité à nos nerfs, mais ce suc n'a pu être découvert par aucun anatomiste.

Les esprits animaux qui ont une si grande réputation, sont encore à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne sait pas comment elle vous purge.

La manière dont se forment nos cheveux & nos ongles, nous est aussi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philosophes.

Vinslou & *l'Emeri* entassent mémoire sur mémoire sur la génération des mulets; les savans se partagent: l'âne fier & tranquille sans se mêler de la dispute, subjugue cependant sa cavale qui lui donne un beau mulet. La nature agit, & nous disputons.

Monsieur *Ulloa* si célèbre par les services qu'il a rendus à la physique, & par l'histoire philosophique de ses voyages, assure que dans un canton de l'Amérique méridionale il a vu plusieurs fois, observé, mangé des écrevisses qui toutes étaient constamment plus charnues dans la pleine lune, & plus chétives dans les quadratures. Il a vu & employé de gros roseaux qui éprouvaient les mêmes influences, étant plus nourris d'eau quand la lune était dans son plein que dans le tems du croissant & du décours. Il eût été à souhaiter qu'il eût donné plus de détails de ces étonnantes singularités. Ni les écrevisses, ni les roseaux de nos climats ne subissent de pareils changemens. Pourquoi la lune agirait-elle sur les écrevisses du Pérou, & négligerait-elle celles de notre continent? Pourquoi ne serait ce que dans un seul canton du Pérou que les roseaux & les écrevisses seraient soumis à l'empire de la lune? Je ferais un trop gros livre si je voulais détailler tout ce que je n'ai jamais pu comprendre.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

Des monſtres, & des races diverſes.

ON ne s'accorde point ſur l'origine des monſtres. Comment s'accorderait-on, puiſqu'on ne convient pas encore de la formation des animaux réguliers?

Natura eſt ſemper ſibi conſona, dit Newton; la nature eſt partout ſemblable à elle-même. Oui, les corps tendent vers le centre en tout pays. Le feu brûlera par-tout, mais la nature agit très-différemment dans les générations, puiſque parmi les animaux les uns jettent des œufs, les autres ſont vivipares, ceux-ci n'ont qu'un ſexe, ceux-là en ont deux, pluſieurs engendrent ſans copulation.

Quo teneam vultus mutantem protea nodo?

La race des nègres n'eſt-elle pas abſolument différente de la nôtre? Il y a encore des ignorans qui impriment que des nègres & des négreſſes tranſportés dans nos climats engendrent des blancs. Il n'y a rien de plus faux, & tous nos colons d'Amérique qui ont des nègres ſont témoins du contraire.

Comment peut-on imprimer encore aujourd'hui que les noirs ſont une race de blancs noircie par le climat, tandis qu'on ſait que ſous le même climat il n'y avait aucun noir en Amérique lorſqu'elle fut découverte, tandis qu'il n'y a de nègres que ceux qu'on y a tranſplantés d'Afrique, tandis que ces nègres engendrent toujours des nègres comme eux? La maladie des ſyſtêmes peut-elle troubler l'eſprit au point de faire dire qu'un Suédois & un Nubien ſont de la même eſpèce, lorſqu'on a ſous les yeux le *reticulum mucoſum* des nègres qui eſt abſolument noir, & qui eſt la cauſe évidente de leur noirceur inhérente & ſpécifique? Je ſais que dans la même carrière on trouve du marbre noir & du marbre blanc, mais certainement le blanc n'a pas produit le noir, & les races nègres ne viennent pas plus des races blanches que l'ébène ne vient d'un orme, & que les mûres ne viennent des abricots.

Le compilateur du *Journal œconomique*, qui n'est jamais sorti de la rue St. Jacques, me dit d'un ton de maître que les Caraïbes n'étaient point rouges; que les mères se plaisaient seulement à teindre en rouge leurs enfans. Et voilà mes voisins qui arrivent de la Guadeloupe, & qui me donnent une attestation, *qu'il y a encore cinq à six familles Caraïbes dans l'anse Bertrand, leur peau est de la couleur de notre cuivre rouge, ils sont bien faits, ils ont de longs cheveux & point de barbe.*

Ils ne sont pas les seuls peuples de cette couleur. J'ai parlé à l'Indien insulaire qui vint en France demander justice vers l'an 1720, au conseil du roi contre M. *Hebert* ci-devant gouverneur de Pondichéri, & qui l'obtint. Il était rouge, & d'ailleurs un très-bel homme.

Maillet a raison quelquefois. Il avait beaucoup vu & beaucoup examiné. *Les Américains*, dit-il page 125 du Ier. vol., *sur-tout les Canadiens, excepté les Esquimaux, n'ont ni poil ni barbe, &c.* Son éditeur qui a fait imprimer le manuscrit de *Maillet* chez la veuve *Duchêne*, fait une note sur ce texte, & dit fièrement: « *Téliamed* se trompe; les sauvages de l'Amérique ne » sont point sans poil & sans barbe; ils n'en ont point parce » que s'arrachant le poil, ou le faisant tomber à mesure qu'il » paraît, ils se frottent ensuite du jus de certaines herbes pour » l'empêcher de croître de nouveau ».

Avec quelle confiance, avec quelle ignorance intrépide ce badaud de Paris prétend-il que les Brésiliens & les Canadiens & les Patagons se sont donnés le mot de s'arracher le poil sans avoir des pinces; quel secret se sont-ils communiqués du fleuve St. Laurent au cap de Horn pour empêcher la barbe de croître? Quel est le voyageur, le colon Américain qui ne sache que ces peuples n'ont jamais eu de poil en aucune partie de leur corps?

Les hommes dans le nouveau monde en sont privés comme les lions y sont privés de crins (*a*); toute la nature était dif-

(*a*) Voici la lettre qu'un ingénieur en chef qui a commandé long-tems en Canada, me fait l'honneur de m'écrire du premier Décembre 1768.

« J'ai vu au Canada trente-deux » nations différentes rassemblées à la » fois pendant deux campagnes de » suite dans notre armée, & je les » ai vus avec des yeux assez curieux » pour vous assurer qu'ils sont im» berbes. Leurs femmes le sont aussi, » & c'est un fait sur lequel vous

férente de la nôtre en Amérique quand nous la découvrîmes; de même que sur les bords méridionaux de l'Afrique il n'y avait rien qui ressemblât aux productions de notre Europe, ni hommes, ni quadrupèdes, ni oiseaux, ni plantes.

Croira-t-on de bonne foi qu'un Lappon & un Samoyède, soient de la race des anciens habitans des bords de l'Euphrate? Leurs rangifères ou rennes, animaux qui ne se trouvent point ailleurs & qui ne peuvent vivre ailleurs, descendent-ils des cerfs de la forêt de Senlis? Il n'a pas certainement été plus difficile à la nature, de faire des Lappons & des rangifères que des nègres & des éléphans.

Les nègres blancs que j'ai vus; ces petits hommes qui ont des yeux de perdrix, & la soie la plus fine & la plus blanche sur la tête, & qui ne ressemblent aux nègres que par leur nez épaté, & par la rondeur de la conjonctive, ne me paraissent pas plus descendre d'une race noire dégénérée que d'une race de perroquets. L'auteur de l'*Histoire naturelle* les croit d'une race noire parce qu'ils sont blancs, & qu'ils habitent tous à-peu-près la même latitude, au Darien, au sud du Zaïr, & à Céylan. Et moi, c'est parce qu'ils habitent la même latitude, que je les crois tous d'une race particulière.

Est-il bien vrai que dans quelques isles des Philippines & des Mariannes, il y ait quelques familles qui ont des queues comme on peint les satyres & les faunes? Des missionnaires jésuites l'ont assuré; plusieurs voyageurs n'en doutent pas; *Maillet* dit qu'il en a vu. Des domestiques nègres de feu M. de *la Bourdonnaie* le vainqueur de Madrass & la victime de ses services, m'ont juré qu'ils en avaient vu plusieurs. Il ne serait pas plus étrange que le croupion se fût alongé & relevé dans quelques races d'hommes, qu'il ne l'est de voir des familles qui ont six doigts aux mains. Mais qu'il y ait eu quelques hommes à queue ou non, cela est fort peu important, & il faut ranger ces queues dans la classe des monstruosités.

» pouvez également compter. Enfin, » Monsieur, non seulement les Américains n'ont point de poil au menton, mais ils n'en ont dans aucune » partie du corps. Ils en ont l'obligation à la nature, & non à la » prétendue herbe dont le savant auteur de la rue St. Jacques prétend » qu'ils se frottent».

Y a-t-il eu en effet des espèces de satyres, c'est-à-dire, des filles ont-elles pu être enceintes de la façon des singes, & enfanter des animaux métis, comme les jumens font des mulets & des jumares? toute l'antiquité atteste ces faits singuliers. Plusieurs saints onr vu des satyres. Ce n'est pas un article de foi. La chose est très-possible, mais elle a dû être rare. Il est vrai que les singes aiment fort les filles : mais nos filles ont de l'horreur pour eux, elles les craignent, elles les fuient. Cependant on ne peut douter de plusieurs unions monstrueuses, arrivées quelquefois dans les pays chauds. La peine prononcée dans les loix juives contre de tels accouplemens est une preuve incontestable de leur réalité, & il est fort probable qu'il est né des animaux de ces mélanges ignorés dans nos villes, mais dont on voit des exemples dans les campagnes.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

De la population.

LA population a-t-elle toujours été abondante? Non sans doute; les peuples paresseux comme la plupart des Américains, ont dû toujours être en petit nombre; ils laissent leurs terres en friche; les fleuves les inondent, des marais immenses infectent l'air; on respire des poisons. La paucité de la race humaine rend la terre inhabitable, & cette terre abandonnée contribue à son tour à la dépopulation. Notre continent est tantôt plus, tantôt moins peuplé. Le nombre des citoyens Romains diminua sensiblement depuis les horribles scélératesses de *Sylla* & de *Marius*, jusqu'à celle du lâche *Octave* surnommé *Auguste*, & de l'effréné *Antoine*.

L'espèce diminua beaucoup en France dans les guerres civiles jusqu'aux belles années du divin *Henri IV* : j'ai lu, dans je ne sais quels livres, que sous *Charles IX*, au tems de la St. Barthelemi, la France avait vingt-neuf millions d'habitans. Une pareille erreur ne mérite pas d'être réfutée.

Il est certain que la peste, la guerre, la famine, l'inquisition

ont dépeuplé des royaumes entiers. D'un autre côté il y a des provinces trop peuplées, comme la basse Allemagne, dont il est sorti plus de vingt mille familles pour aller chercher des terres dans les colonies Anglaises. Le pays du pape manque d'hommes, celui des Provinces-Unies en regorge, la raison en est assez connue ; l'un est habité par des prêtres qui immolent les races futures à l'espérance d'un petit bénéfice, l'autre est peuplé des facteurs des deux mondes. Si on avait dit à *Trajan* dans son beau forum, *Londres sera un jour six fois plus peuplée que votre Rome*, on l'aurait bien étonné.

L'Europe est-elle plus peuplée qu'elle ne l'était du tems de *Charlemagne ?* Oui, malgré les moines. Regardez Amsterdam, Venise, Paris, Londres, Milan, Naples; Hambourg & tant d'autres villes qui n'étaient alors que des villages très-chétifs, ou qui n'existaient pas.

La plus grande partie de la forêt Hercinie est couverte de villes, de villages & de moissons. Le bois commence à manquer de nos jours presque par-tout : notre Europe est si peuplée qu'il est impossible que chacun ait du pain blanc & mange quatre livres de viande par mois. Voilà où nous en sommes : avons-nous trop de monde ? n'en avons-nous pas assez ?

Au reste, ne négligeons jamais l'occasion de remarquer l'épouvantable ridicule de ceux qui donnent à chaque enfant de *Noé* des centaines de milliards de descendans au bout de quelques années.

Un célèbre Ecossais (M. *Templeman*) a calculé que si toute la terre habitée était peuplée comme la Hollande, elle contiendrait 34720 millions d'habitans. Si comme la Russie 455 millions seulement. L'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale & sur les mœurs des nations*, assigne autour de neuf cent millions de têtes au genre humain. Je crois qu'il ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité. Quand on ne se trompe que d'un million dans de tels calculs, le mal n'est pas grand. Je ne sais si la terre manque d'hommes, mais certainement elle manque d'hommes heureux.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

Ignorances ſtupides, & mépriſes funeſtes.

QUOIQUE les phyſiciens paraiſſent condamnés à une ignorance éternelle ſur les principes des choſes, cependant la diſtance eſt prodigieuſe entre eux & le vulgaire. Quelle différence, par exemple, des connaiſſances d'un grand artiſte en horlogerie & d'une dame qui achète ſa montre ? Elle ne s'informe pas ſeulement de l'art qui a diviſé également les heures du jour. Il y a cent mille ames dans Paris qui en ſoufflant le feu de leurs cheminées, n'ont jamais ſeulement penſé à la mechanique par laquelle l'air entrant dans leur ſoufflet ferme enſuite la ſoupape qui lui eſt attachée. Les dames, les princeſſes, les reines, paſſent une partie du matin à leur miroir, ſans imaginer qu'il y a des traits de lumière qui forment un angle d'incidence égal à l'angle de réflection. On mange tous les jours des membres, des entrailles d'animaux, en n'ayant pas même la curioſité de ſavoir ce qu'on mange. Le nombre eſt très-petit de ceux qui cherchent à s'inſtruire des reſſorts de leurs corps & de leur penſée. De là vient qu'ils mettent ſouvent l'un & l'autre entre les mains des charlatans.

Le gros des hommes eſt dans ce cas pour les choſes qui l'intéreſſent le plus. La routine les conduit dans toutes les actions de leur vie ; on ne réfléchit que dans les grandes occaſions, & quand il n'eſt plus tems. C'eſt ce qui a rendu preſque toutes les adminiſtrations vicieuſes ; c'eſt ce qui a produit autant d'erreurs dans le gouvernement que dans la philoſophie. En voici un exemple palpable tiré de l'arithmétique.

Le gouvernement de Suède eut autrefois beſoin d'argent ; le miniſtre emprunta & créa des rentes perpétuelles à cinq pour cent comme avaient fait ſes prédéceſſeurs. L'argent valait alors vingt-cinq livres idéales le marc ; ainſi le citoyen & l'étranger qui prêtèrent chacun quarante marcs, durent recevoir

voir à cinq pour cent chacun deux marcs de rente, c'est-à-dire cinquante livres idéales, l'écu était alors à deux livres chimériques & demie, qu'on nommait cinquante sous chimériques. Ces deux marcs réels composaient au rentier, vingt écus de rente qu'on appellait cinquante livres.

Cependant, les dépenses augmentèrent, l'état s'obéra de plus en plus; l'argent manqua. On conseilla au ministre de faire valoir le marc cinquante livres au lieu de vingt-cinq, & par conséquent de donner la dénomination de cinq livres à ce même écu qui n'en valait que deux & demie. Par la vertu de cette parole, il payera, disait-on, toutes les rentes en idée, & il ne donnera réellement que la moitié de ce qu'il doit. On promulgue l'édit, l'écu en vaut deux tout d'un coup. Cinquante sous numéraires sont changés en cent sous numéraires. Le sot peuple à qui on dit que son argent a doublé de valeur dans sa poche, se croit du double plus riche, & celui qui a prêté son argent a perdu en un moment & pour jamais la moitié de son bien. Mais qu'arrive-t-il de cette opération aussi injuste qu'absurde? Le gouvernement ne reçoit plus que la moitié des impôts; le cultivateur qui devait un écu, ou deux livres & demie idéales de taille, ne donne plus que la moitié réelle d'un écu, & le gouvernement en frustrant ses créanciers, est bien plus frustré par ses débiteurs. Il n'a d'autre ressource que de doubler les impôts, & cette ressource est une ruine. Rien n'est plus sensible que cet exemple.

On voit mille autres abus non moins pernicieux dans plus d'un état. On n'y remédie pas; on étaye comme on peut la maison prête à crouler, & on laisse le soin de la rebâtir à son successeur qui n'en pourra venir à bout.

Il y a des vices d'administration qui sont plus contagieux que la peste, & qui portent nécessairement la désolation d'un bout de l'Europe à l'autre. Un prince veut faire la guerre, & croyant que DIEU est toujours pour les gros bataillons, il double le nombre de ses troupes; le voilà d'abord ruiné dans l'espérance d'être vainqueur; cette ruine qui était auparavant la suite de la guerre, commence chez lui avant le premier coup de canon. Son voisin en fait autant pour lui résister; chaque prince de proche en proche double aussi ses armées;

les campagnes font donc ravagées du double; le cultivateur doublement foulé a néceffairement la moitié moins de beftiaux pour engraiffer fes terres, la moitié moins de manœuvres pour l'aider à les cultiver. Ainfi tout le monde fouffre à-peu près également, quand même les mêmes avantages feraient égaux de chaque côté.

Les loix qui concernent la juftice diftributive, ont été fouvent auffi mal conçues que les reffources d'une adminiftration obérée. Les hommes ayant tous les mêmes paffions, le même amour pour la liberté, chaque homme étant à-peu-près un compofé d'orgueil, de cupidité & d'intérêt, d'un grand goût pour une vie douce, & d'une inquiétude qui exige une vie active, ne devraient-ils pas avoir les mêmes loix, comme dans un hôpital on fait prendre le même quinquina à tous ceux qui ont la fièvre tierce?

On répond à cela que dans un hôpital bien policé, chaque maladie a fon traitement particulier. Mais c'eft ce qui n'arrive pas; tous les peuples font malades en morale, & il n'y a pas deux régimes qui fe reffemblent.

Les loix de toute efpèce qui font la médecine des ames, ont donc été compofées prefque par-tout par des charlatans, qui ont donné des palliatifs, & quelques-uns même ont prefcrit des poifons.

Si la maladie eft la même dans le monde entier, fi un Bafque a tout autant de cupidité qu'un Chinois, il eft évident qu'il faut un régime uniforme pour le Chinois & pour le Bafque. La différence du climat n'a ici aucune influence. Ce qui eft jufte à Bilbao doit être jufte à Pékin, pour la raifon qu'un triangle rectangle eft la moitié de fon quarré fur le rivage Atlantique comme fur le rivage Indien; la vérité eft une, toutes les loix diffèrent; donc la plupart des loix ne valent rien.

Un jurifconfulte un peu philofophe me dira, les loix font comme les règles du jeu, chaque nation joue aux échecs différemment. Chez les unes le roi peut faire deux pas, chez d'autres il n'en fait qu'un; ici on va à dame, là on n'y va pas. Mais dans chaque pays tous les joueurs fe foumettent à la loi établie.

Je lui réponds, cela eft fort bien quand il ne s'agit que de

jouer. Je joue mon bien en Hollande en le plaçant à deux & demi pour cent, en France j'en aurai cinq. Certaines denrées payeront plus de droits en Angleterre qu'en Espagne. Ce sont là véritablement des jeux dont les règles sont arbitraires. Mais il y a des jeux où il va de la liberté, de l'honneur & de la vie.

Celui qui voudrait calculer les malheurs attachés à l'administration vicieuse, serait obligé de faire l'histoire du genre-humain. Il résulte de tout ceci, que si les hommes se trompent en physique, ils se trompent encore plus en morale; & que nous sommes livrés à l'ignorance & au malheur, dans une vie qui, tout bien calculé, n'a pas l'une portant l'autre trois ans de sensations agréables.

Mais quoi! nous répondra un homme à routine, était-on mieux du tems des Goths, des Huns, des Vandales, des Francs, & du grand schisme d'Occident?

Je réponds que nous étions beaucoup plus mal. Mais je dis que les hommes qui sont aujourd'hui à la tête des gouvernemens étant beaucoup plus instruits qu'on ne l'était alors, il est honteux que la société ne se soit pas perfectionnée en proportion des lumières acquises. Je dis que ces lumières ne sont encore qu'un crépuscule. Nous sortons d'une nuit profonde, & nous attendons le grand jour.

SERMON DU RABIN AKIB,

PRONONCÉ A SMYRNE LE 20 NOVEMBRE 1761.

Traduit de l'hébreu.

On le croit de la même main que la Défenſe du lord BOLINGBROKE.

MES CHERS FRÈRES,

NOUS avons appris le ſacrifice de quarante-deux victimes humaines, que les ſauvages de Liſbonne ont fait publiquement au mois d'*Étanim* (a), l'an 1691 depuis la ruine de Jéruſalem. Ces ſauvages appellent de telles exécutions des *actes de foi.* Mes frères, ce ne ſont pas des actes de charité. Élevons nos cœurs à l'Éternel (*b*)!

Il y a eu dans cette épouvantable cérémonie trois hommes brûlés, de ceux que les Européans appellent *Moines*, & que nous nommons *Kalenders;* deux muſulmans, & trente-ſept de nos frères condamnés.

Nous n'avons encore d'autres relations authentiques que l'*Accordao dos inquiſidores contra o padre Gabriel Malagrida jeſuita.* Le reſte ne nous eſt connu que par les lettres lamentables de nos frères d'Eſpagne.

Hélas! voyez d'abord par cet *Accordao*, à quelle dépravation DIEU abandonne tant de peuples de l'Europe. On accuſait *Malagrida jeſuita* d'avoir été le complice de l'aſſaſſinat du roi de Portugal. Le conſeil de juſtice ſuprême, établi par le roi, avait déclaré ce kalender atteint & convaincu d'avoir exhorté, au nom de DIEU, les aſſaſſins à ſe venger, par le

(*a*) C'eſt le mois d'Auguſte des Hébreux, nommé *Août* chez les Francs.

(*b*) C'eſt un refrein uſité dans les ſermons des rabins.

meurtre de ce prince, d'une entreprise contre leur honneur ; d'avoir encouragé les coupables par le moyen de la confession, selon l'usage trop ordinaire d'une partie de l'Europe, & de leur avoir dit expressément qu'il n'y avait pas même un péché véniel à tuer leur souverain.

Dans quel pays de la terre un homme accusé d'un tel crime n'eût-il pas été jugé solemnellement par la justice ordinaire du prince, confronté avec ses complices, & exécuté à mort selon les loix ?

Qui le croirait, Mes frères ? le roi de Portugal n'a pas le droit de faire condamner par ses juges un kalender accusé de parricide ! il faut qu'il en demande la permission à un rabin Latin établi dans la ville de Rome ; & ce rabin Latin la lui a refusée ! Ce roi a été obligé de remettre l'accusé à des kalenders Portugais, qui ne jugent, disent-ils, que les crimes contre DIEU ; comme si DIEU leur avait donné des patentes pour connaître souverainement de ce qui l'offense ; & comme s'il y avait un plus grand crime contre DIEU même que d'assassiner un souverain, que nous regardons comme son image.

Sachez, Mes frères, que les kalenders n'ont pas seulement interrogé *Malagrida* sur la complicité d'un parricide. C'est une petite faute mondaine, disent-ils, laquelle est absorbée dans l'immensité des crimes contre la majesté divine.

Malagrida a donc été convaincu d'avoir dit, *qu'une femme, nommée* Annah, *avait été autrefois sanctifiée dans le ventre de sa mère, que sa fille lui parla avant de venir au monde, que* Marie *reçut plusieurs visions de l'ange-messager* Gabriel, *qu'il y aura trois antechrists, dont le dernier naîtra à Milan d'un kalender & d'une kalendresse, & que pour lui* Malagrida *est un* Jean-B.... (*c*)

Voilà pourquoi ce pauvre Jésuite, âgé de soixante quinze ans, a été brûlé publiquement à Lisbonne. Élevons nos cœurs à l'Éternel !

S'il n'y avait eu que *Malagrida jesuita* de condamné aux flammes, nous ne vous en parlerions pas dans cette sainte synagogue. Peu nous importe que des kalenders aient ars un

(*c*) *Malagrida* s'est dit *Jean-Baptiste*, comme plusieurs convulsionnaires à Paris, & plusieurs prophètes à Londres, se sont dits *Élie*.

kalender jésuite. Nous savons assez que ces thérapeutes d'Europe ont souvent mérité ce supplice; c'est un des malheurs attachés aux sectes de ces barbares : leurs histoires sont remplies des crimes de leurs derviches; & nous savons assez combien leurs disputes fanatiques ont ensanglanté de trônes. Toutes les fois qu'on a vu des princes assassinés en Europe, la superstition de ces peuples a toujours aiguisé le poignard. Le savant aumônier de M. le consul de France à Smyrne, compte quatre-vingt quatorze rois, ou empereurs, ou princes, mis à mort par les querelles de ces malheureux, ou par les propres mains des faquirs, ou par celles de leurs pénitens. Pour le nombre de seigneurs & de citoyens que ces superstitions ont fait massacrer, il est immense; & de tant d'assassinats horribles, il n'en est aucun qui n'ait été médité, encouragé, sanctifié dans le sacrement qu'ils appellent de *Confession*.

Vous savez, Mes frères, que les premiers chrétiens imitèrent d'abord notre louable coutume de nous accuser devant DIEU de nos fautes, de nous confesser pécheurs dans notre temple. Six siècles après la destruction de ce saint temple, les archimandrites d'Europe imaginèrent d'obliger leurs faquirs à se confesser à eux secrétement deux fois l'année. Quelques siècles après, on obligea des gens du monde à en faire autant. Figurez vous quelle autorité dangereuse cette coutume donna à ceux qui voulurent en abuser. Les secrets des familles furent entre leurs mains, les femmes furent soustraites au pouvoir de leurs maris, les enfans à celui de leurs pères; le feu de la discorde fut allumé dans les guerres civiles par les confesseurs qui étaient d'un parti, & qui refusaient l'absolution à ceux du parti contraire.

Enfin, ils persuadèrent à leurs pénitens que DIEU leur commandait d'aller tuer les princes qui mécontentaient leurs archimandrites. Hier, Mes frères, l'aumônier de M. le consul nous montra dans l'histoire de la petite nation des Francs, qui vit dans un coin du monde, au bout de l'occident, & qui n'est pas sans mérite : il nous montra, dis-je, un faquir, nommé *Clément*, qui reçut de son prieur, nommé *Bourgoin*, l'ordre exprès en confession d'aller assassiner son roi légitime, qui s'appellait, je crois, *Henri*. En vérité, dans le peu que j'ai lu

moi-même des nations voisines, j'ai cru lire celle des antropophages. Élevons nos cœurs à l'Éternel !

Mes frères, outre le moine *Malagrida* que les sauvages ont brûlé, il y a encore eu deux autres moines de brûlés, dont j'ignore le nom & les péchés. DIEU veuille avoir leur ame !

Puis on a brûlé deux musulmans. La charité nous ordonne de lever les épaules, d'être saisis d'horreur, & de prier pour eux. Vous savez que quand les musulmans eurent conquis toute l'Espagne par leurs cimeterres, ils ne molestèrent personne, ne contraignirent personne à changer de religion, & qu'ils traitèrent les vaincus avec humanité, aussi bien que nous autres Israélites. Vos yeux sont témoins avec quelle bonté les Turcs en usent aujourd'hui avec les chrétiens grecs, les chrétiens nestoriens, les chrétiens papistes, les disciples de Jean, les anciens Parsis ignicoles, & nous humbles serviteurs de *Moïse*. Cet exemple d'humanité n'a pu attendrir les cœurs des sauvages qui habitent cette petite langue de terre du Portugal. Deux musulmans ont été livrés aux tourmens les plus cruels, parce que leurs pères & leurs grands-pères avaient un peu moins de prépuce que les Portugais, qu'ils se lavaient trois fois par jour, tandis que les Portugais ne se lavent qu'une fois par semaine, qu'ils nomment *Allah* l'Etre éternel que les Portugais appellent *Dios*, & qu'ils mettent le pouce auprès de leurs oreilles quand ils récitent leurs prières. Ah ! Mes frères, quelle raison pour brûler des hommes !

L'aumônier de M. le consul m'a fait voir une pancarte d'un grand rabin du pays des Francs, dont le nom finit en *ic*, & qui réside en un bourg ou ville appellée *Soissons*. Ce bon rabin dit dans sa pancarte, intitulée *Mandement*, qu'on doit regarder tous les hommes comme frères, & qu'un chrétien doit aimer un Turc. Vive ce bon rabin !

Puissent tous les enfans d'*Adam*, blancs, rouges, noirs, gris, basanés, barbus ou sans barbe, entiers ou châtrés, penser à jamais comme lui ! & que les fanatiques, les superstitieux, les persécuteurs deviennent hommes ! Élevons nos cœurs à l'Éternel !

Mes frères, il est tems de répandre des larmes sur nos trente-sept Israélites qu'on a assassinés dans l'acte de foi. Je ne dis

pas qu'ils aient tous été brûlés à petit feu. On nous mande qu'il y en a eu trois de fouettés jusqu'à la mort, & deux de renvoyés en prison. Reste à trente-deux consumés par les flammes dans ce sacrifice des sauvages.

Quel était leur crime ? Point d'autre que celui d'être nés. Leurs pères les engendrèrent dans la religion que leurs ayeux ont professée depuis quatre mille ans. Ils sont nés Israélites, ils ont célébré le Phasé dans leurs caves ; & voilà l'unique raison pour laquelle les Portugais les ont brûlés. Nous n'apprenons pas que tous nos frères aient été mangés après avoir été jettés dans le bûcher : mais nous devons le présumer de deux jeunes garçons de quatorze ans qui étaient fort gras, & d'une fille de douze qui avait beaucoup d'embonpoint & qui était très-appétissante.

Croiriez-vous que tandis que les flammes dévoraient ces innocentes victimes, les inquisiteurs & les autres sauvages chantaient nos propres prières ? Le grand inquisiteur entonna lui-même le makib de notre bon roi *David*, qui commence par ces mots : *Ayez pitié de moi, ô mon* DIEU, *selon votre grande miséricorde* !

C'est ainsi que ces monstres impitoyables invoquaient le DIEU de la clémence & de la bonté, le DIEU pardonneur, en commettant le crime le plus atroce & le plus barbare, exerçant une cruauté que les démons dans leur rage ne voudraient pas exercer contre les démons leurs confrères. C'est ainsi que par une contradiction aussi absurde que leur fureur est abominable, ils offrent à DIEU nos makibs (nos pseaumes) ; ils empruntent notre religion même, en nous punissant d'être élevés dans notre religion. Elevons nos coeurs à l'Eternel !

(*Ce qui précède peut être regardé comme le premier point du sermon prononcé par le rabin* Akib ; *ce qui suit, comme le second*).

O tigres dévots ! panthères fanatiques ! qui avez un si grand mépris pour votre secte, que vous pensez ne la pouvoir soutenir que par des bourreaux ! si vous étiez capables de raison, je vous interrogerais, je vous demanderais pourquoi vous nous immolez, nous qui sommes les pères de vos pères ?

Que pourriez-vous répondre, si je vous disais, votre DIEU était

était de notre religion? Il naquit Juif, il fut circoncis comme tous les autres Juifs, il reçut de votre aveu le baptême du Juif *Jean*, lequel était une antique cérémonie juive, une ablution en usage, une cérémonie à laquelle nous soumettons nos néophites; il accomplit tous les devoirs de notre antique loi; il vécut Juif, mourut Juif, & vous nous brûlez parce que nous sommes Juifs.

J'en atteste vos livres même : JESUS a-t-il dit dans un seul endroit que la loi de *Moïse* était ou mauvaise ou fausse? L'a-t-il abrogée? Ses premiers disciples ne furent-ils pas circoncis? *Pierre* ne s'abstenait-il pas des viandes défendues par notre loi, lorsqu'il mangeait avec les Israëlites? *Paul* étant apôtre ne circoncit-il pas lui-même quelques uns de ses disciples? Ce *Paul* n'alla-t-il pas sacrifier dans notre temple, selon vos propres écrits? Qu'étiez vous autre chose dans le commencement qu'une partie de nous-mêmes, qui s'en est séparée avec le tems?

Enfans dénaturés, nous sommes vos pères, nous sommes les pères des musulmans. Une mère respectable & malheureuse a eu deux filles, & ces deux filles l'ont chassée de la maison; & vous nous reprochez de ne plus habiter cette maison détruite? Vous nous faites un crime de notre infortune, vous nous en punissez. Mais ces Parsis, ces mages, plus anciens que nous, ces premiers Persans qui furent autrefois nos vainqueurs & nos maîtres, & qui nous apprirent à lire & à écrire, ne sont-ils pas dispersés comme nous sur la terre? Les banians, plus anciens que les Parsis, ne sont-ils pas épars sur les frontières des Indes, de la Perse, de la Tartarie, sans jamais se confondre avec aucune nation, sans épouser jamais des femmes étrangères? Que dis-je? vos chrétiens, gens vivans paisiblement sous le joug du grand padicha des Turcs, épousent-ils jamais des musulmanes ou des filles du rite latin? Quels avantages prétendez-vous donc tirer de ce que nous vivons parmi les nations sans nous incorporer à elles?

Votre démence va jusqu'à dire que nous ne sommes dispersés que parce-que nos pères condamnèrent au supplice celui que vous adorez. Ignorans que vous êtes! pouviez-vous ne pas voir qu'il ne fut condamné que par les Romains? nous n'avions

point alors le droit du glaive; nous étions gouvernés par *Quirinus*, par *Varus*, par *Pilatus*; car DIEU merci, nous avons presque toujours été esclaves. Le supplice de la croix était inusité chez nous. Vous ne trouverez pas dans nos histoires un seul exemple d'un homme crucifié, ni la moindre trace de ce châtiment. Cessez donc de persécuter une nation entière pour un événement dont elle ne peut être responsable.

Je ne veux que vos propres livres pour vous confondre. Vous avouez que JESUS appellait publiquement nos pharisiens & nos prêtres, *races de vipères*, *sépulchres blanchis*. Si quelqu'un parmi vous allait continuellement par les rues de Rome appeller le pape & les cardinaux, *vipères & sépulchres*, le souffrirait-on? Les pharisiens, il est vrai, dénoncèrent JESUS au gouverneur Romain, qui le fit périr du supplice usité chez les Romains. Est-ce une raison pour brûler des négocians Juifs & leurs filles dans Lisbonne?

Je sais que les barbares, pour colorer leur cruauté, nous accusent d'avoir pu connaître la divinité de JESUS-CHRIST, & de ne l'avoir pas connue. J'en appelle aux savans de l'Europe, car il y en a quelques uns: JESUS dans leur évangile s'appelle quelquefois *Fils de* DIEU, *Fils de l'homme*, mais jamais DIEU; jamais *Paul* ne lui a donné ce titre.

Fils de l'homme est une expression très ordinaire dans notre langue. Fils de DIEU signifie *homme juste*, comme *Bélial* signifie *méchant*. Pendant 300 ans JESUS fut bien reçu par les chrétiens comme médiateur envoyé de DIEU, comme la plus parfaite des créatures. Ce ne fut qu'au concile de Nicée que la majorité des évêques constata sa divinité, malgré les oppositions des trois quarts de l'empire. Si donc les chrétiens eux-mêmes ont nié si long tems sa divinité, s'il y a même encore des sociétés chrétiennes qui la nient, par quel étrange renversement d'esprit peut-on nous punir de la méconnaître? Elevons nos cœurs à l'Eternel!

Nous ne récriminons point ici contre plusieurs sectes de chrétiens: nous laissons les reproches qu'elles se font les unes aux autres d'avoir falsifié tant de livres & de passages, d'avoir supposé des oracles de sibylles, des lettres de JESUS, des lettres de *Pilate*, des lettres de *Sénèque* à *Paul*, & d'avoir forgé tant de miracles: leurs sectes se font sur toutes

ces prévarications plus de reproches que nous ne pourrions leur en faire.

Je me borne à une seule question que je leur ferai. Si quelqu'un sortant d'un *Auto-da-fé*, me dit qu'il est chrétien, je lui demanderai en quoi il peut l'être? JESUS n'a jamais pratiqué ni fait pratiquer la confession auriculaire; sa Pâque n'est certainement point celle d'un Portugais. Trouvera-t-on l'extrême-onction, l'ordre, &c. dans l'Evangile? il n'institua ni cardinaux, ni pape, ni dominicains, ni promoteurs, ni inquisiteurs; il ne fit brûler personne; il ne recommanda que l'observation de la loi, l'amour de DIEU & du prochain, à l'exemple de nos prophètes. S'il reparaissait aujourd'hui au monde, se reconnaîtrait-il dans un seul de ceux qui se nomment *chrétiens?*

Nos ennemis nous font aujourd'hui un crime d'avoir volé les Egyptiens, d'avoir égorgé plusieurs petites nations dans les bourgs dont nous nous emparâmes, d'avoir été d'infâmes usuriers, d'avoir aussi immolé des hommes; d'en avoir même mangé, comme dit *Ezéchiel*. Nous avons été un peuple barbare, superstitieux, ignorant, absurde, je l'avoue: mais serait-il juste d'aller aujourd'hui brûler le pape & tous les monsignori de Rome, parce que les premiers Romains enlevèrent les Sabines, & dépouillèrent les Samnites?

Que les prévaricateurs, qui dans leur propre loi ont besoin de tant d'indulgence, cessent donc de persécuter, d'exterminer ceux qui comme hommes sont leurs frères, & qui comme Juifs sont leurs pères. Que chacun serve DIEU dans la religion où il est né, sans vouloir arracher le cœur à son voisin pour des disputes où personne ne s'entend. Que chacun serve son prince & sa patrie, sans jamais employer le prétexte d'obéir à DIEU pour désobéir aux loix. O *Adonaï*, qui nous as créés tous, qui ne veux pas le malheur de tes créatures! DIEU, père commun, DIEU de miséricorde, fais qu'il n'y ait plus sur ce petit globe, sur ce moindre de tes mondes, ni fanatiques, ni persécuteurs. Elevons nos cœurs à l'Eternel! *Amen.*

HOMÉLIES

PRONONCÉES A LONDRES EN 1765, DANS UNE ASSEMBLÉE PARTICULIÈRE.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur l'athéisme.

MES FRÈRES!

PUISSENT mes paroles paſſer de mon cœur dans le vôtre! puiſſé-je écarter les vaines déclamations, & n'être point un comédien en chaire, qui cherche à faire applaudir ſa voix, ſes geſtes & ſa fauſſe éloquence! Je n'ai pas l'inſolence de vous inſtruire; j'examine avec vous la vérité. Ce n'eſt ni l'eſpérance des richeſſes & des honneurs, ni l'attrait de la conſidération, ni la paſſion effrénée de dominer ſur les eſprits, qui anime ma faible voix. Choiſi par vous pour m'éclairer avec vous, & non pour parler en maître; voyons enſemble dans la ſincérité de nos cœurs ce que la raiſon de concert avec l'intérêt du genre-humain nous ordonne de croire & de pratiquer. Nous devons commencer par l'exiſtence d'un DIEU. Ce ſujet a été traité chez toutes les nations, il eſt épuiſé; c'eſt par cette raiſon-là même que je vous en parle; car vous préviendrez tout ce que je vous dirai; nous nous affermirons enſemble dans la connaiſſance de notre premier devoir; nous ſommes ici des enfans aſſemblés pour nous entretenir de notre père.

C'eſt une belle démarche de l'eſprit humain, un élançement divin de notre raiſon, ſi j'oſe ainſi parler, que cet ancien argument; *J'exiſte : Donc quelque choſe exiſte de toute éternité.* C'eſt embraſſer tous les tems du premier pas & du premier coup-d'œil. Rien n'eſt plus grand, mais rien n'eſt plus ſimple:

cette vérité est aussi démontrée que les propositions les plus claires de l'arithmétique & de la géométrie; elle peut étonner un moment un esprit inattentif, mais elle le subjugue invinciblement le moment d'après; enfin elle n'a été niée par personne; car à l'instant qu'on réfléchit, on voit évidemment que si rien n'existait de toute éternité, tout serait produit par le néant; notre existence n'aurait nulle cause; ce qui est une contradiction absurde.

Nous sommes intelligens; donc il y a une intelligence éternelle. L'univers ne nous atteste-t-il pas qu'il est l'ouvrage de cette intelligence? Si une simple maison bâtie sur la terre, ou un vaisseau qui fait sur les mers le tour de notre petit globe, prouve invinciblement l'existence d'un ouvrier, le cours des astres & toute la nature démontrent l'existence de leur auteur.

Non, me répond un partisan de *Strabon* ou de *Zenon;* le mouvement est essentiel à la matière; toutes les combinaisons sont possibles avec le mouvement; donc dans un mouvement éternel il falait absolument que la combinaison de l'univers actuel eût sa place. Jettez mille dés pendant l'éternité, il faudra que la chance de mille surfaces semblables arrive, & on assigne même ce qu'on doit parier pour & contre.

Ce sophisme a souvent étonné des esprits sages & confondu les superficiels. Mais voyons s'il n'est pas une illusion trompeuse.

Premièrement, il n'y a nulle preuve que le mouvement soit essentiel à la matière; au contraire, tous les sages conviennent qu'elle est indifférente au mouvement & au repos, & un seul atome ne remuant pas de sa place détruit l'opinion de ce mouvement essentiel.

Secondement, quand même il serait nécessaire que la matière fût en motion, comme il est nécessaire qu'elle soit figurée, cela ne prouverait rien contre l'intelligence qui dirige son mouvement & qui modèle ses diverses figures.

Troisièmement, l'exemple de mille dés qui amènent une chance est bien plus étrangère à la question qu'on ne croit. Il ne s'agit pas de savoir si le mouvement rangera différemment des cubes; il est sans doute très-possible que mille dés amènent

mille six ou mille as; quoique cela soit très-difficile. Ce n'est là qu'un arrangement de matière sans aucun dessein, sans organisation, sans utilité. Mais que le mouvement seul produise des êtres pourvus d'organes dont le jeu est incompréhensible; que ces organes soient toujours proportionnés les uns aux autres; que des efforts innombrables produisent des effets innombrables dans une régularité qui ne se dément jamais; que tous les êtres vivans produisent leurs semblables; que le sentiment de la vue, qui au fond n'a rien de commun avec les yeux, s'exerce toujours quand les yeux reçoivent les rayons qui partent des objets; que le sentiment de l'ouie qui est totalement étranger à l'oreille, nous fasse à tous entendre les mêmes sons, quand l'oreille est frappée des vibrations de l'air; c'est là le véritable nœud de la question; c'est là ce que nulle combinaison ne peut opérer sans un artisan. Il n'y a nul rapport des mouvemens de la matière au sentiment, encore moins à la pensée. Une éternité de tous les mouvemens possibles ne donnera jamais ni une sensation ni une idée; & qu'on me le pardonne, il faut avoir perdu le sens ou la bonne foi, pour dire que le seul mouvement de la matière fait des êtres sentans & pensans.

Aussi *Spinosa*, qui raisonnait méthodiquement, avouait-il qu'il y a dans le monde une intelligence universelle.

Cette intelligence, dit-il, avec plusieurs philosophes, existe nécessairement avec la matière; elle en est l'ame; l'une ne peut être sans l'autre. L'intelligence universelle brille dans les astres, nage dans les élémens, pense dans les hommes, végète dans les plantes. *Mens agitat molem & magno se corpore miscet.*

Ils sont donc forcés de reconnaître une intelligence suprême; mais ils la font aveugle & purement méchanique; ils ne la reconnaissent point comme un principe libre, indépendant, & puissant.

Il n'y a selon eux qu'une seule substance; & une substance n'en peut produire une autre. Cette substance est l'universalité des choses, qui est à la fois pensante, sentante, étendue, figurée.

Mais raisonnons de bonne foi: n'appercevons nous pas un choix dans tout ce qui existe? Pourquoi y a-t-il un certain nombre d'espèces? Ne pourrait-il pas évidemment en exis-

ter moins? Ne pourrait-il pas en exister davantage? Pourquoi, dit le judicieux *Clarke*, les planètes tournent-elles en un sens plutôt qu'en un autre? J'avoue que parmi d'autres argumens plus forts, celui-ci me frappe vivement: Il y a un choix; donc il y a un maître qui agit par sa volonté.

Cet argument est encore combattu par nos adversaires. Vous les entendez dire tous les jours, Ce que vous voyez est nécessaire, puisqu'il existe. Eh bien, leur répondrai-je, tout ce qu'on pourra déduire de votre supposition, c'est que pour former le monde il était nécessaire que l'intelligence suprême fît un choix; ce choix est fait; nous sentons, nous pensons en vertu des rapports que DIEU a mis entre nos perceptions & nos organes. Examinez d'un côté des nerfs & des fibres, de l'autre des pensées sublimes: & avouez qu'un Etre suprême peut seul allier des choses si dissemblables.

Quel est cet Etre? Existe-t-il dans l'immensité? L'espace est-il un de ses attributs? Est-il dans un lieu, ou en tous lieux, ou hors d'un lieu? Puisse-t-il me préserver à jamais d'entrer dans ces subtilités métaphysiques? J'abuserais trop de ma faible raison, si je cherchais à comprendre pleinement l'Etre qui par sa nature & par la mienne doit m'être incompréhensible. Je ressemblerais à un insensé, qui sachant qu'une maison a été bâtie par un architecte, croirait que cette seule notion suffit pour connaître à fond sa personne.

Bornons donc notre insatiable & inutile curiosité; attachons-nous à notre véritable intérêt. L'artisan suprême qui a fait le monde & nous, est-il notre maître? Est-il bienfaisant? Lui devons-nous de la reconnaissance?

Il est notre maître sans doute: Nous sentons à tous momens un pouvoir aussi invisible qu'irrésistible. Il est notre bienfaiteur, puisque nous vivons. Notre vie est un bienfait, puisque nous aimons tous la vie, quelque misérable qu'elle puisse devenir. Le soutien de cette vie nous a été donné par cet Etre suprême & incompréhensible, puisque nul de nous ne peut former la moindre des plantes, dont nous tirons la nourriture qu'il nous donne, & puisque même nul de nous ne sait comment ces végétaux se forment.

L'ingrat peut dire, qu'il falait absolument que DIEU nous fournît des alimens, s'il voulait que nous existassions un certain tems. Il dira, nous sommes des machines qui se succèdent les unes aux autres, & dont la plupart tombent brisées & fracassées dès les premiers pas de leur carrière. Tous les élémens conspirent à nous détruire, & nous allons par les souffrances à la mort. Tout cela n'est que trop vrai. Mais aussi il faut convenir que s'il n'y avait qu'un seul homme qui eût reçu de la nature un corps sain & robuste, un sens droit, un cœur honnête, cet homme aurait de grandes graces à rendre à son auteur. Or certainement, il y a beaucoup d'hommes à qui la nature a fait ces dons : ceux-là du moins doivent regarder DIEU comme bienfaisant.

A l'égard de ceux que le concours des loix éternelles, établies par l'Etre des êtres, a rendu misérables, que pouvons-nous faire, sinon les secourir? Que pouvons-nous dire, sinon que nous ne savons pas pourquoi ils sont misérables?

Le mal inonde la terre; Qu'en inférerons-nous par nos faibles raisonnemens? Qu'il n'y a point de DIEU? Mais il nous a eté démontré qu'il existe. Dirons-nous que ce DIEU est méchánt? Mais cette idée est absurde, horrible, contradictoire. Soupçonnerons-nous que DIEU est impuissant, & que celui qui a si bien organisé tous les astres, n'a pu bien organiser tous les hommes? Cette supposition n'est pas moins intolérable. Dirons-nous qu'il y a un mauvais principe qui altère les ouvrages d'un principe bienfaisant ou qui en produit d'exécrables? Mais pourquoi ce mauvais principe ne dérange-t-il pas le cours du reste de la nature? Pourquoi s'acharnerait-il à tourmenter quelques faibles animaux sur un globe si chétif, pendant qu'il respecterait les autres ouvrages de son ennemi? Comment n'attaquerait-il pas DIEU dans ces millions de mondes qui roulent réguliérement dans l'espace? Comment deux Dieux, ennemis l'un de l'autre, seraient-ils chacun également l'être nécessaire? Comment subsisteraient-ils ensemble?

Prendrons-nous le parti de l'optimisme? Ce n'est au fond que celui d'une fatalité désespérante. Le lord *Shaftersbury*, l'un des plus hardis philosophes d'Angleterre, accrédita le premier ce triste systême. *Les loix*, dit-il, *du pouvoir central*

&

& de la végétation ne seront point changées pour l'amour d'un chétif & faible animal, qui, tout protégé qu'il est par ces mêmes loix, sera bientôt réduit par elles en poussière.

L'illustre lord *Bolingbroke* est allé beaucoup plus loin; & le célèbre *Pope* a osé redire, que le bien général est composé de tous les maux particuliers.

Le seul exposé de ce paradoxe en démontre la fausseté. Il serait aussi raisonnable de dire, que la vie est le résultat d'un nombre infini de morts; que le plaisir est formé de toutes les douleurs, & que la vertu est la somme de tous les crimes.

Le mal physique & le mal moral sont l'effet de la constitution de ce monde, sans doute; & cela ne peut être autrement. Quand on dit que *tout est bien*, cela ne veut dire autre chose sinon, que tout est arrangé suivant des loix physiques; mais assurément tout n'est pas bien pour la foule innombrable des êtres qui souffrent, & de ceux qui font souffrir les autres. Tous les moralistes l'avouent dans leurs discours; tous les hommes le crient dans les maux dont ils sont les victimes.

Quel exécrable soulagement prétendez-vous donner à des malheureux persécutés, & calomniés, expirans dans les tourmens, en leur disant: *Tout est bien; vous n'avez rien à espérer de mieux?* Ce serait un discours à tenir à ces êtres qu'on suppose éternellement coupables, & qu'on dit nécessairement condamnés avant le tems à des supplices éternels.

Le stoïcien, qu'on prétend avoir dit dans un violent accès de goutte; *Non, la goutte n'est point un mal*, avait un orgueil moins absurde que ces prétendus philosophes, qui dans la pauvreté, dans la persécution, dans le mépris, dans toutes les horreurs de la vie la plus misérable, ont encore la vanité de crier, *Tout est bien.* Qu'ils ayent de la résignation, à la bonne heure, puisqu'ils feignent de ne vouloir pas de compassion; mais qu'en souffrant, & en voyant presque toute la terre souffrir, ils disent, *Tout est bien sans aucune espérance de mieux*, c'est un délire déplorable.

Supposerons-nous enfin, qu'un Etre suprême, nécessairement bon, abandonne la terre à quelque être subalterne qui la ravage, à un géolier qui nous met à la torture? Mais c'est faire de DIEU un tyran lâche, qui n'osant commettre le mal par

lui-même, le fait continuellement commettre par ses esclaves.

Quel parti nous reste-t-il donc à prendre ? n'est-ce pas celui que tous les sages de l'antiquité embrassèrent, dans les Indes, dans la Caldée, dans l'Egypte, dans la Grèce, dans Rome ? celui de croire que DIEU nous fera passer de cette malheureuse vie à une meilleure, qui sera le développement de notre nature ? Car enfin il est clair que nous avons éprouvé déjà différentes sortes d'existence. Nous étions avant qu'un nouvel assemblage d'organes nous contînt dans la matrice ; notre être pendant neuf mois fut très-différent de ce qu'il était auparavant ; l'enfance ne ressembla point à l'embrion ; l'âge mûr n'eut rien de l'enfance : La mort peut nous donner une manière différente d'exister.

Ce n'est là qu'une espérance, me crient des infortunés, qui sentent & qui raisonnent ; vous nous renvoyez à la boîte de *Pandore* ; le mal est réel, & l'espérance peut n'être qu'une illusion ; le malheur & le crime assiègent la vie que nous avons ; & vous nous parlez d'une vie que nous n'avons pas, que nous n'aurons peut-être pas, & dont nous n'avons aucune idée. Il n'est aucun rapport de ce que nous sommes aujourd'hui, avec ce que nous étions dans le sein de nos mères : Quel rapport pourrions nous avoir dans le sépulcre avec notre existence présente ?

Les Juifs, que vous dites avoir été conduits par DIEU même, ne connurent jamais cette autre vie. Vous dites que DIEU leur donna des loix, & dans ces loix il ne se trouve pas un seul mot qui annonce les peines & les récompenses après la mort. Cessez donc de présenter une consolation chimérique à des calamités trop véritables.

Mes frères, ne répondons point encore en chrétiens à ces objections douloureuses ; il n'est pas encore tems. Commençons à les réfuter avec les sages, avant de les confondre par le secours de ceux qui sont au-dessus des sages mêmes.

Nous ignorons ce qui pense en nous : & par conséquent nous ne pouvons savoir si cet être inconnu ne survivra pas à notre corps ; il se peut physiquement qu'il y ait en nous une monade indestructible, une flamme cachée, une particule du feu divin, qui subsiste éternellement sous des apparences diverses. Je ne dirai pas que cela soit démontré ; mais sans vouloir

tromper les hommes on peut dire que nous avons autant de raison de croire que de nier l'immortalité de l'être qui pense. Si les Juifs ne l'ont point connue autrefois, ils l'admettent aujourd'hui. Toutes les nations policées sont d'accord sur ce point. Cette opinion si ancienne & si générale, est la seule peut-être qui puisse justifier la providence. Il faut reconnaître un DIEU rémunérateur & vengeur, ou n'en point reconnaître du tout. Il ne paraît pas qu'il y ait de milieu ; ou il n'y a point de DIEU, ou DIEU est juste. Nous avons une idée de la justice, nous, dont l'intelligence est si bornée : comment cette justice ne serait-elle pas dans l'intelligence suprême ? Nous sentons combien il serait absurde de dire que DIEU est ignorant, qu'il est faible, qu'il est menteur: Oserons-nous dire qu'il est cruel? Il vaudrait mieux s'en tenir à la nécessité fatale des choses : il vaudrait mieux n'admettre qu'un destin invincible, que d'admettre un DIEU qui aurait fait une seule créature pour la rendre malheureuse.

On me dit que la justice de DIEU n'est pas la nôtre. J'aimerais autant qu'on me dit que l'égalité de deux fois deux & quatre n'est pas la même pour DIEU & pour moi. Ce qui est vrai l'est à mes yeux, comme aux siens. Toutes les propositions mathématiques sont démontrées pour l'être fini, comme pour l'être infini. Il n'y a pas en cela deux différentes sortes de vrai. La seule différence est probablement, que l'intelligence suprême comprend toutes les vérités à la fois, & que nous nous traînons pas lents vers quelques-unes. S'il n'y a pas deux sortes de vérités dans la même proposition, pourquoi y aurait-il deux sortes de justice dans la même action ? Nous ne pouvons comprendre la justice de DIEU que par l'idée que nous avons de la justice. C'est en qualité d'êtres pensans que nous connaissons le juste & l'injuste. DIEU infiniment pensant doit être infiniment juste.

Voyons du moins, mes frères, combien cette croyance est utile, combien nous sommes intéressés à la graver dans tous les cœurs.

Nulle société ne peut subsister sans récompense & sans châtiment. Cette vérité est si sensible & si reconnue, que des anciens Juifs admettaient au moins des peines temporelles

Si vous prévariquez, dit leur loi, *le Seigneur vous enverra la faim & la pauvreté, de la poussière au lieu de pluie.... des démangeaisons incurables au fondement.... des ulcères malins dans les genoux & dans les jambes....... Vous épouserez une femme, afin qu'un autre couche avec elle, &c.*

Ces malédictions pouvaient contenir un peuple grossier dans le devoir. Mais il pouvait arriver aussi, qu'un homme coupable des plus grands crimes, n'eût point d'ulcères dans les jambes, & ne languît point dans la pauvreté & dans la famine. *Salomon* devint idolâtre, & il n'est point dit qu'il fut puni par aucun de ces fléaux. On sait assez que la terre est couverte de scélérats heureux, & d'innocens opprimés. Il fallut donc nécessairement recourir à la théologie des nations plus nombreuses & plus policées, qu long-tems auparavant avaient posé pour fondement de leur religion des peines & des récompenses, dans le développement de la nature humaine, qui est probablement une vie nouvelle.

Il semble que cette doctrine soit un cri de la nature, que tous les anciens peuples avaient écouté, & qui ne fut étouffé qu'un tems chez les Juifs, pour retentir ensuite dans toute sa force.

Il y a chez tous les peuples qui font usage de leur raison, des opinions universelles, qui paraissent empreintes par le maître de nos cœurs. Telle est la persuasion de l'existence d'un DIEU, & de sa justice miséricordieuse : Tels sont les premiers principes de morale, communs aux Chinois, aux Indiens & aux Romains; & qui n'ont jamais varié; tandis que notre globe a été bouleversé mille fois.

Ces principes sont nécessaires à la conservation de l'espèce humaine. Otez aux hommes l'opinion d'un DIEU vengeur & rémunérateur, *Sylla* & *Marius* se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens. *Auguste*, *Antoine* & *Lépide* surpassent les fureurs de *Sylla*. *Néron* ordonne de sang froid le meurtre de sa mère. Il est certain que la doctrine d'un DIEU vengeur était éteinte alors chez les Romains : l'athéisme dominait; & il ne serait pas difficile de prouver par l'histoire, que l'athéisme peut causer quelquefois autant de mal que les superstitions les plus barbares.

Pensez-vous en effet qu'*Alexandre VI* reconnut un DIEU, quand pour aggrandir le fils de son inceste, il employait tour-à-tour la trahison, la force ouverte, le stilet, la corde, le poison; & qu'insultant encore à la superstitieuse faiblesse de ceux qu'il assassinait, il leur donnait une absolution & des indulgences au milieu des convulsions de la mort. Certes il insultait la Divinité, dont il se moquait, en même tems qu'il exerçait sur les hommes ses épouvantables barbaries. Avouons tous, quand nous lisons l'histoire de ce monstre & de son abominable fils, que nous souhaitons qu'ils soient châtiés. L'idée d'un DIEU vengeur est donc nécessaire.

Il se peut, & il arrive trop souvent, que la persuasion de la justice divine n'est pas un frein à l'emportement d'une passion. On est alors dans l'ivresse : les remords ne viennent que quand la raison a repris ses droits, mais enfin ils tourmentent le coupable. L'athée peut sentir, au lieu de remords, cette horreur secrète & sombre qui accompagne les grands crimes. La situation de son ame est importune & cruelle; un homme souillé de sang n'est plus sensible aux douceurs de la société; son ame devenue atroce est incapable de toutes les consolations de la vie; il rugit en furieux, mais il ne se repent pas. Il ne craint point qu'on lui demande compte des proies qu'il a déchirées; il sera toujours méchant, il s'endurcira dans ses férocités. L'homme au contraire qui croit en DIEU rentrera en lui-même. Le premier est un monstre pour toute sa vie, le second n'aura été barbare qu'un moment. Pourquoi ? C'est que l'un a un frein, l'autre n'a rien qui l'arrête.

Nous ne lisons point que l'archevêque *Troll*, qui fit égorger sous ses yeux tous les magistrats de Stockolm, ait jamais daigné seulement feindre d'expier son crime par la moindre pénitence. L'athée fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne & agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes. Car s'il n'y a point de DIEU, ce monstre est son DIEU à lui-même; il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle : les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnemens ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé de carnage.

Lorsque le pape *Sixte IV* faisait assassiner les deux *Médicis*

dans l'église de la Reparade, au moment où l'on élevait aux yeux du peuple le DIEU que ce peuple adorait, *Sixte IV* tranquille dans son palais n'avait rien à craindre, soit que la conjuration réussît, soit qu'elle échouât : il était sûr que les Florentins n'oseraient se venger, qu'il les excommunierait en pleine liberté, & qu'ils lui demanderaient pardon à genoux d'avoir osé se plaindre.

Il est très-vraisemblable que l'athéisme a été la philosophie de tous les hommes puissans, qui ont passé leur vie dans ce cercle de crimes que les imbéciles appellent *politique*, *coups d'état*, *art de gouverner*.

On ne me persuadera jamais qu'un cardinal ministre célèbre crût agir en la présence de DIEU, lorsqu'il faisait condamner à mort un des grands de l'état, par douze meurtriers en robe, esclaves à ses gages dans sa propre maison de campagne, & pendant qu'il se plongeait dans la dissolution avec ses courtisannes, à côté de l'appartement où ses valets décorés du nom de *juges*, menaçaient de la torture un maréchal de France dont il savourait déjà la mort.

Quelques-uns de vous, mes frères, m'ont demandé si un prince Juif avait une véritable notion de la Divinité, quand à l'article de la mort au lieu de demander pardon à DIEU de ses adultères, de ses homicides, de ses cruautés sans nombre, il persiste dans la soif du sang & dans la fureur atroce des vengeances ; quand d'une bouche prête à fermer pour jamais, il recommande à son successeur de faire assassiner le vieillard *Semei* son ministre, & son général *Joab* ?

J'avoue avec vous que cette action dont *St. Ambroise* voulut en vain faire l'apologie, est la plus horrible peut-être qu'on puisse lire dans les annales des nations. Le moment de la mort est pour tous les hommes le moment du repentir & de la clémence : vouloir se venger en mourant & ne l'oser, charger un autre par ses dernières paroles d'être un infame meurtrier, c'est le comble de la lâcheté & de la fureur réunies.

Je n'examinerai point ici si cette histoire révoltante est vraie, ni en quel tems elle fut écrite. Je ne discuterai point avec vous s'il faut regarder les chroniques des Juifs du même

œil dont on lit les commandemens de leur loi, si on a eu tort dans des tems d'ignorance & de superstition de confondre ce qui était sacré chez les Juifs avec leurs livres profanes. Les loix de *Numa* furent sacrées chez les Romains, & leurs historiens ne le furent pas. Mais si un Juif a été barbare jusqu'à son dernier moment, que nous importe? sommes-nous Juifs? quel rapport les absurdités & les horreurs de ce petit peuple ont-elles avec nous? on a consacré des crimes chez presque tous les peuples du monde : que devons-nous faire? les détester & adorer le DIEU qui les condamne.

Il est reconnu que les Juifs crurent DIEU corporel. Est-ce une raison pour que nous ayons cette idée de l'Etre suprême?

S'il est avéré qu'ils crurent DIEU corporel, il n'est pas moins clair qu'ils reconnaissaient un DIEU formateur de l'univers.

Long tems avant qu'ils vinssent dans la Palestine, les Phéniciens avaient leur DIEU unique *Jaho*, nom qui fut sacré chez eux, & qui le fut ensuite chez les Egyptiens & chez les Hébreux. Ils donnaient à l'Etre suprême un nom plus commun, *El*. Ce nom était originairement caldéen. C'est de là que la ville appellée par nous *Babilone* fut nommée Babel, *la porte de* DIEU. C'est de là que le peuple Hébreu, quand il vint dans la suite des tems s'établir en Palestine, prit le surnom d'Israël, qui signifie *voyant* DIEU, comme nous l'apprend *Philon* dans son traité des récompenses & des peines, & comme nous le dit l'historien *Joseph* dans sa réponse à *Appion*.

Les Egyptiens reconnurent un DIEU suprême malgré toutes superstitions; ils le nommaient *Knef*, & ils le représentaient sous la forme d'un globe.

L'ancien *Zerdust* que nous nommons *Zoroastre* n'enseignait qu'un seul DIEU, auquel le mauvais principe était subordonné. Les Indiens qui se vantent d'être la plus antique société de l'univers, ont encore leurs anciens livres qu'ils prétendent avoir été écrits il y a quatre mille huit cent soixante & six ans. L'ange *Brama* ou *Abrama*, disent-ils, l'envoyé de DIEU, le ministre de l'Etre suprême, dicta ce livre dans la langue du Sanscrit. Ce livre saint se nomme *Chatabad*, & il est beau-

coup plus ancien que le *Védam* même qui eſt depuis ſi long-tems le livre ſacré ſur les bords du Gange.

Ces deux volumes qui ſont la loi de toutes les ſectes des brames, l'*Ezour-Védam* qui eſt le commentaire du *Védam*, ne parlent jamais que d'un DIEU unique.

Le ciel a voulu qu'un de nos compatriotes qui a réſidé trente années à Bengale, & qui ſait parfaitement la langue des anciens brames, nous ait donné un extrait de ce *Chatabad*, écrit mille années avant le *Védam*. Il eſt diviſé en cinq chapitres. Le premier traite de DIEU & de ſes attributs, & il commence ainſi. « DIEU eſt un; il a formé tout ce qui eſt. Il eſt » ſemblable à une ſphère parfaite ſans fin ni commencement. » Il gouverne tout par une ſageſſe générale. Tu ne chercheras » point ſon eſſence & ſa nature, cette entrepriſe ſerait vaine » & criminelle. Qu'il te ſuffiſe d'admirer jour & nuit ſes » ouvrages, ſa ſageſſe, ſa puiſſance, ſa bonté. Sois heureux » en l'adorant ».

Le ſecond chapitre traite de la création des intelligences céleſtes.

Le troiſième de la chûte de ces Dieux ſecondaires.

Le quatrième de leur punition.

Le cinquième de la clémence de DIEU.

Les Chinois, dont les hiſtoires & les rites atteſtent une antiquité ſi reculée, mais moins ancienne que celle des Indiens, ont toujours adoré le *Tien*, le *Chang-ti*, la *Vertu céleſte*. Tous leurs livres de morale, tous les édits des empereurs recommandent de ſe rendre agréable au *Tien*, au *Chang-ti*, & de mériter ſes bienfaits.

Confucius n'a point établi de religion chez les Chinois, comme les ignorans le prétendent. Long-tems avant lui les empereurs allaient au temple quatre fois par année préſenter au *Chang-ti* les fruits de la terre.

Ainſi vous voyez que tous les peuples policés, Indiens, Chinois, Egyptiens, Perſans, Caldéens, Phéniciens, reconnurent un DIEU ſuprême. Je ne nierai pas que chez ces nations ſi antiques il n'y ait eu des athées; je ſais qu'il y en a beaucoup à la Chine; nous en voyons en Turquie; il y en a dans notre patrie & chez toutes les nations de l'Europe.

Mais

Mais pourquoi leur erreur ébranlerait-elle notre croyance ? Les sentimens erronés de tous les philosophes sur la lumière, nous empêcheront-ils de croire fermement aux découvertes de *Newton* sur cet élément incompréhensible ? La mauvaise physique des Grecs, & leurs ridicules sophismes détruiront-ils dans nous la science intuitive que nous donne la physique expérimentale ?

Il y a eu des athées chez tous les peuples connus ; mais je doute beaucoup que cet athéisme ait été une persuasion pleine, une conviction lumineuse, dans laquelle l'esprit se repose sans aucun doute, comme dans une démonstration géométrique. N'était-ce pas plutôt une demi-persuasion, fortifiée par la rage d'une passion violente & par l'orgueil qui tiennent lieu d'une conviction entière ? Les *Phalaris*, les *Busiris* (& il y en a dans toutes les conditions) se moquaient avec raison des fables de *Cerbère* & des *Euménides* : ils voyaient bien qu'il était ridicule d'imaginer que *Thésée* fût éternellement assis sur une escabelle, & qu'un vautour déchirât toujours le foie renaissant de *Prométhée*. Ces extravagances, qui déshonoraient la Divinité, l'anéantissaient à leurs yeux. Ils disaient confusément dans leur cœur : On ne nous a jamais dit que des inepties sur la Divinité ; cette Divinité n'est donc qu'une chimère. Ils foulaient aux pieds une vérité consolante & terrible, parce qu'elle était entourée de mensonges.

O malheureux théologiens de l'école, que cet exemple vous apprenne à ne pas annoncer DIEU ridiculement ! C'est vous qui par vos platitudes répandez l'athéisme que vous combattez ; c'est vous qui faites les athées de cour, auxquels il suffit d'un argument spécieux pour justifier toutes leurs horreurs. Mais si le torrent des affaires, & celui de leurs passions funestes, leur avaient laissé le tems de rentrer en eux-mêmes, ils auraient dit : Les mensonges des prêtres d'*Isis* & des prêtres de *Cybèle* ne doivent m'irriter que contre eux, & non pas contre la Divinité qu'ils outragent. Si le Phlégeton & le Cocyte n'existent point, cela n'empêche pas que DIEU existe. Je veux mépriser les fables, & adorer la vérité. Si on m'a peint DIEU comme un tyran ridicule, je ne le croirai pas moins sage & moins juste. Je ne dirai pas avec *Orphée*,

que les ombres des hommes vertueux se promènent dans les champs Elisées ; je n'admettrai point la métempsicose des pharisiens, encore moins l'anéantissement de l'ame avec les saducéens ; je reconnaitrai une providence éternelle, sans oser deviner quels seront les moyens & les effets de sa miséricorde & de sa justice. Je n'abuserai point de la raison que DIEU m'a donnée, je croirai qu'il y a du vice & de la vertu, comme il y a de la santé & de la maladie ; & enfin, puisqu'un pouvoir invisible, dont je sens continuellement l'influence, m'a fait un être pensant & agissant, je conclurai que mes pensées & mes actions doivent être dignes de ce pouvoir qui m'a fait naître.

Ne nous dissimulons point ici qu'il y a eu des athées vertueux. La secte d'*Epicure* a produit de très-honnêtes gens : *Epicure* était lui même un homme de bien, je l'avoue. L'instinct de la vertu, qui consiste dans un tempérament doux & éloigné de toute violence, peut très-bien subsister avec une philosophie erronée. Les épicuriens & les plus fameux athées de nos jours, occupés des agrémens de la société, de l'étude & du soin de posséder leur ame en paix, ont fortifié cet instinct qui les porte à ne jamais nuire, en renonçant au tumulte des affaires qui bouleversent l'ame, & à l'ambition qui la pervertit. Il y a des loix dans la société qui sont plus rigoureusement observées que celles de l'état & de la religion. Quiconque a payé les services de ses amis par une noire ingratitude, quiconque a calomnié un honnête homme ; quiconque aura mis dans sa conduite une indécence révoltante, ou qui sera connu par une avarice sordide & impitoyable, ne sera point puni par les loix, mais il le sera par la société des honnêtes gens, qui porteront contre lui un arrêt irrévocable de bannissement ; il ne sera jamais reçu parmi eux. Ainsi donc un athée de mœurs douces & agréables, retenu d'ailleurs par le frein que la société des hommes impose, peut très-bien mener une vie innocente, heureuse, honorée. On en a vu des exemples de siècle en siècle, depuis le célèbre *Atticus*, également ami de *César* & de *Cicéron*, jusqu'au fameux magistrat *Des-Barreaux*, qui ayant fait attendre trop long-tems un plaideur dont il rapportait le procès,

lui paya de son argent la somme dont il s'agissait.

On me citera encore, si l'on veut, le sophiste géométrique *Spinosa*, dont la modération, le désintéressement & la générosité ont été dignes d'*Epictète*. On me dira que le célèbre athée *La Métrie* était un homme doux & aimable dans la société, honoré pendant sa vie & après sa mort des bontés d'un grand roi, qui sans faire attention à ses sentimens philosophiques, a récompensé en lui les vertus. Mais mettez ces doux & tranquilles athées dans de grandes places ; jettez-les dans les factions ; qu'ils aient à combattre un *César Borgia*, ou un *Cromwell*, ou même un cardinal de *Retz*, pensez-vous qu'alors ils ne deviendront pas aussi méchans que leurs adversaires ? Voyez dans quelle alternative vous les jettez ; ils seront des imbécilles, s'ils ne sont pas des pervers. Leurs ennemis les attaquent par des crimes ; il faut bien qu'ils se défendent avec les mêmes armes, ou qu'ils périssent. Certainement leurs principes ne s'opposeront point aux assassinats, aux empoisonnemens qui leur paraîtront nécessaires.

Il est donc démontré, que l'athéisme peut tout au plus laisser subsister les vertus sociales, dans la tranquille apathie de la vie privée ; mais qu'il doit porter à tous les crimes, dans les orages de la vie publique.

Une société particulière d'athées, qui ne disputent rien & qui perdent doucement leurs jours dans les amusemens de la volupté, peut durer quelque tems sans trouble ; mais si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. En un mot, des athées qui ont en main le pouvoir, seraient aussi funestes au genre humain que des superstitieux. Entre ces deux monstres la raison nous tend les bras : & ce sera l'objet de mon second discours.

SECONDE HOMÉLIE.

Sur la superstition.]

MES FRÈRES,

VOUS savez assez que toutes les nations bien connues ont établi un culte public. Si les hommes s'assemblèrent de tout tems pour traiter de leurs intérêts, pour se communiquer leurs besoins, il était bien naturel qu'ils commençassent ces assemblées par les témoignages de respect & d'amour qu'ils doivent à l'auteur de la vie. On a comparé ces hommages à ceux que des enfans présentent à un père, & des sujets à un souverain. Ce sont des images trop faibles du culte de DIEU : Les relations d'homme à homme n'ont aucune proportion avec la relation de la créature à l'Etre suprême : L'infini les sépare. Ce serait même un blasphême que de rendre hommage à DIEU sous l'image d'un monarque. Un souverain de la terre entière, s'il en pouvait exister un, si tous les hommes étaient assez malheureux pour être subjugués par un homme, ne serait au fond qu'un ver de terre, commandant à d'autres vers de terre, & serait encore infiniment moins devant la Divinité. Et puis dans les républiques, qui sont incontestablement antérieures à toute monarchie, comment aurait on pu concevoir DIEU sous l'image d'un roi ? S'il fallait se faire de DIEU une image sensible, celle d'un père, toute défectueuse qu'elle est, paraîtrait peut être la plus convenable à notre faiblesse.

Mais les emblêmes de la Divinité furent une des premières sources de la superstition. Dès que nous eûmes fait DIEU à notre image, le culte divin fut perverti. Ayant osé représenter DIEU sous la figure d'un homme, notre misérable imagination, qui ne s'arrête jamais, lui attribua tous les vices des hommes. Nous ne le regardâmes que comme un maître puissant, & nous le chargeâmes de tous les abus de la puissance ; nous le célébrâmes comme fier, jaloux, colère, vindicatif, bienfaiteur,

capricieux, destructeur impitoyable, dépouillant les uns pour enrichir les autres, sans autre raison que sa volonté. Nous n'avons d'idées que de proche en proche; nous ne concevons presque rien que par similitude; ainsi quand la terre fut couverte de tyrans, on fit DIEU le premier des tyrans. Ce fut bien pis quand la Divinité fut annoncée par des emblêmes tirés des animaux & des plantes. DIEU devint bœuf, serpent, crocodile, singe, chat & agneau, broutant, sifflant, bêlant, dévorant & dévoré.

La superstition a été si horrible chez presque toutes les nations, que s'il n'en existait pas encore des monumens, il ne serait pas possible de croire ce qu'on nous raconte. L'histoire du monde est celle du fanatisme.

Mais parmi les superstitions monstrueuses qui ont couvert la terre, y en a-t-il eu d'innocentes? Ne pourrons-nous point distinguer entre des poisons dont on a su faire des remèdes, & des poisons qui ont conservé leur nature meurtrière? Cet examen mérite, si je ne me trompe, toute l'attention des esprits raisonnables.

Un homme fait du bien aux hommes ses frères; celui-là détruit des animaux carnassiers; celui-ci invente des arts par la force de son génie. On les voit par conséquent plus favorisés de DIEU que le vulgaire; on imagine qu'ils sont enfans de DIEU; on en fait des demi-Dieux après leur mort, des Dieux secondaires. On les propose non-seulement pour modèle au reste des hommes, mais pour objet de leur culte. Celui qui adore *Hercule* & *Persée* s'excite à les imiter. Des autels deviennent le prix du génie & du courage. Je ne vois là qu'une erreur dont il résulte du bien. Les hommes ne sont trompés alors que pour leur avantage. Si les anciens Romains n'avaient mis au rang des Dieux secondaires que des *Scipions*, des *Titus*, des *Trajans*, des *Marc-Aurèles*, qu'aurions-nous à leur reprocher?

Il y a l'infini entre DIEU & un homme. D'accord; mais si dans le systême des anciens on a regardé l'ame humaine comme une portion finie de l'intelligence infinie, qui se replonge dans le grand tout sans l'augmenter; si on suppose que DIEU habita dans l'ame de *Marc-Aurèle*, si cette ame fut supérieure aux

autres par la vertu pendant sa vie, pourquoi ne pas supposer qu'elle est encore supérieure quand elle est dégagée de son corps mortel ?

Nos frères les catholiques romains (car tous les hommes sont nos frères) ont peuplé le ciel de demi-Dieux, qu'ils appellent *saints.* S'ils avaient toujours fait d'heureux choix, avouons sans détour que leur erreur eût été un service rendu à la nature humaine. Nous leur prodiguons les injures & le mépris, quand ils fêtent un *Ignace*, chevalier de la vierge, un *Dominique*, persécuteur, un *François*, fanatique en démence, qui marche tout nud, qui parle aux bêtes, qui catéchise un loup, qui se fait une femme de neige. Nous ne pardonnons pas à *Jérôme*, traducteur savant, mais fautif, de livres juifs, d'avoir, dans son histoire des pères du désert, exigé nos respects pour un *Saint-Pacôme*, qui allait faire ses visites monté sur un crocodile. Nous sommes sur-tout saisis d'indignation, en voyant qu'à Rome on a canonisé *Grégoire VII*, l'incendiaire de l'Europe.

Mais il n'en est pas ainsi du culte qu'on rend en France au roi *Louis IX*, qui fut juste & courageux. Et si c'est trop que de l'invoquer, ce n'est pas trop de le révérer: c'est seulement dire aux autres princes, imitez ses vertus.

Je vais plus loin: Je suppose qu'on ait placé dans une basilique la statue du roi *Henri IV*, qui conquit son royaume avec la valeur d'*Alexandre* & la clémence de *Titus*, qui fut bon & compatissant, qui sut choisir les meilleurs ministres, & fut son premier ministre lui-même: je suppose que malgré ses faiblesses, on lui paie des hommages au-dessus des respects qu'on rend à la mémoire des grands hommes, quel mal pourra-t-il en résulter ? Il vaudrait certainement mieux fléchir le genou devant lui, que devant cette multitude de saints inconnus, dont les noms même sont devenus un sujet d'opprobre & de ridicule. Ce serait une superstition, j'en conviens, mais une superstition qui ne pourrait nuire, un enthousiasme patriotique, & non un fanatisme pernicieux. Si l'homme est né pour l'erreur, souhaitons lui des erreurs vertueuses.

La superstition qu'il faut bannir de la terre, est celle qui faisant de DIEU un tyran, invite les hommes à être tyrans. Celui

qui dit le premier qu'on doit avoir les réprouvés en horreur, mit le poignard à la main de tous ceux qui oserent se croire fidèles. Celui qui le premier défendit toute communication avec ceux qui n'étaient pas de son avis, sonna le tocsin des guerres civiles dans toute la terre.

Je crois ce qui parait impossible à ma raison: c'est-à dire, je crois ce que je ne crois pas: Donc je dois haïr ceux qui se vantent de croire une absurdité contraire à la mienne. Telle est la logique des superstitieux, ou plutôt telle est leur execrable démence. Adorer l'Être suprême, l'aimer, le servir, être utile aux hommes, ce n'est rien; c'est même selon quelques-uns une fausse vertu qu'ils appellent un *péché splendide*. Ainsi depuis qu'on se fit un devoir sacré de disputer sur ce qu'on ne peut entendre, depuis qu'on plaça la vertu dans la prononciation de quelques paroles inexplicables, que chacun voulut expliquer, les pays chrétiens furent un théâtre de discorde & de carnage.

Vous me direz qu'on doit imputer cette peste universelle à la rage de l'ambition, plutôt qu'à celle du fanatisme. Je vous répondrai qu'on en est redevable à l'une & à l'autre. La soif de la domination s'est abreuvée du sang des imbécilles. Je n'aspire point à guérir les hommes puissans de cette passion furieuse d'asservir les esprits; c'est une maladie incurable. Tout homme voudrait que les autres s'empressassent à le servir, & pour être servi mieux, il leur fera croire, s'il peut, que leur devoir & leur bonheur consistent à être ses esclaves. Allez trouver un homme qui jouit de quinze à seize millions de revenu, & qui a dans l'Europe quatre ou cinq cent mille sujets dispersés, lesquels ne lui coûtent rien, sans compter ses gardes & sa milice; remontrez lui que le CHRIST, dont il se dit le vicaire & l'imitateur, a vécu dans la pauvreté & dans l'humilité: il vous répond que les tems sont changés; & pour vous le prouver il vous condamne à périr dans les flammes. Vous n'avez corrigé ni cet homme, ni un *cardinal de Lorraine*, possesseur de sept evêchés à la fois. Que fait-on alors? On s'adresse aux peuples, on leur parle, & tout abrutis qu'ils sont, ils écoutent, ils ouvrent à demi les yeux; ils secouent une partie du joug le plus avilissant qu'on ait jamais porté; ils se défont de quel-

ques erreurs, ils reprennent un peu de leur liberté, cet appanage ou plutôt cette essence de l'homme, dont on les avait depouillés. Si on ne peut guérir les puissans de l'ambition, on peut donc guérir les peuples de la superstition; on peut donc en parlant, en écrivant, rendre les hommes plus éclairés & meilleurs.

Il est bien aisé de leur faire voir ce qu'ils ont souffert pendant quinze cents années. Peu de personnes lisent, mais toutes peuvent entendre. Ecoutez donc, mes chers frères, & voyez les calamités qui accablèrent les générations passées.

A peine les chrétiens, respirant en liberté sous *Constantin*, avaient trempé leurs mains dans le sang de la vertueuse *Valerie*, fille, femme & mère de césar, & dans le sang du jeune *Candidien* son fils, l'espérance de l'empire; à peine avaient-ils (*a*) égorgé le fils de l'empereur *Maximin*, âgé de huit ans, & sa fille âgée de sept; à peine ces hommes qu'on nous peint si patiens, pendant deux siècles, avaient ainsi signalé leurs fureurs au commencement du quatrième, que la controverse fit naître des discordes civiles, qui se succédant les unes aux autres sans aucun moment de relâche, agitent encore l'Europe. Quels sont les sujets de ces querelles sanguinaires? Des subtilités, mes frères, dont on ne trouve pas le moindre mot dans l'Evangile. On veut savoir si le *Fils* est engendré, ou fait; s'il est engendré dans le tems, ou avant le tems; s'il est consubstantiel, ou semblable au père; si la *monade* de DIEU, comme dit *Athanase*, est trine en trois hypostases; si le St Esprit est engendré, ou procédant; ou s'il procède du Père seul, ou du Père & du Fils; si JESUS eut deux volontés ou une, ou deux natures, une ou deux personnes.

Enfin, depuis la *consubstantialité* jusqu'à la *transsubstantiation*, termes aussi difficiles à prononcer qu'à comprendre, tout a été sujet de dispute: & toute dispute a fait couler des torrens de sang.

Vous savez combien en fit verser notre superstitieuse *Marie*, fille du tyran *Henri VIII*, & digne épouse du tyran Espagnol *Philippe II*. Le trône de *Charles I* fut changé en échafaud;

(*a*) En 313.

faud ; & le roi périt par le dernier ſupplice, après que plus de deux cent mille hommes eurent été égorgés pour une liturgie.

Vous connaiſſez les guerres civiles de France. Une troupe de théologiens fanatiques appelée *la Sorbonne*, déclare le roi *Henri III* déchu du trône, & ſoudain un apprentif théologien l'aſſaſſine. Elle déclare le grand *Henri IV* notre allié incapable de régner, & vingt meurtriers ſe ſuccédant les uns aux autres, juſqu'à ce qu'enfin ſur la ſeule nouvelle que ce héros va protéger ſes anciens alliés contre les adhérens du pape, un moine feuillant, un maître d'école plonge le couteau dans le cœur du plus vaillant des rois & du meilleur des hommes au milieu de ſa capitale, aux yeux de ſon peuple, & dans les bras de ſes amis. Et par une contradiction inconcevable ſa mémoire eſt à jamais adorée, & la troupe de Sorbonne qui le proſcrivit, qui l'excommunia, qui excommunia ſes ſujets fidèles, & qui n'a droit d'excommunier perſonne, ſubſiſte encore à la honte de la France.

Ce ne ſont pas les peuples, mes frères, ce ne ſont pas les cultivateurs, les artiſans ignorans & paiſibles, qui ont élevé ces querelles ridicules & funeſtes, ſources de tant d'horreurs & de tant de parricides. Il n'en eſt malheureuſement aucune dont les théologiens n'aient été les auteurs. Des hommes nourris de vos travaux, dans une heureuſe oiſiveté, enrichis de vos ſueurs & de votre miſère, combattirent à qui aurait le plus de partiſans & le plus d'eſclaves; ils vous inſpirèrent un fanatiſme deſtructeur, pour être vos maîtres : ils vous rendirent ſuperſtitieux, non pas pour que vous craigniſſiez DIEU davantage, mais afin que vous les craigniſſiez.

L'Evangile n'a pas dit à *Jacques* & *Pierre*, à *Barthélemi*, nagez dans l'opulence; pavanez-vous dans les honneurs; marchez entourés de gardes. Il ne leur a pas dit non plus, troublez le monde par vos queſtions incompréhenſibles. JESUS, mes frères, n'agita aucune de ces queſtions. Voudrions-nous être plus théologiens que celui que vous reconnaiſſez pour votre unique maître ? Quoi ! il vous a dit, Tout conſiſte à aimer DIEU, & ſon prochain, & vous rechercheriez autre choſe ?

Y a-t-il quelqu'un parmi vous ? que dis-je, y a-t-il quelqu'un

ſur la terre qui puiſſe penſer que DIEU le jugera ſur des points de théologie, & non pas ſur ſes actions ?

Qu'eſt-ce qu'une opinion théologique ? C'eſt une idée qui peut être vraie ou fauſſe, ſans que la morale y ſoit intéreſſée. Il eſt bien évident que vous devez être vertueux, ſoit que le St. Eſprit procède du Père par ſpiration, ou qu'il procède du Père & du Fils. Il n'eſt pas moins évident que vous ne comprendrez jamais aucune propoſition de cette eſpèce. Vous n'aurez jamais la plus légère notion comment JESUS avait deux natures & deux volontés dans une perſonne. S'il avait voulu que vous en fuſſiez informés, il vous l'aurait dit. Je choiſis ces exemples entre cent autres, & je paſſe ſous ſilence d'autres diſputes, pour ne pas réveiller des plaies qui ſaignent encore.

DIEU vous a donné l'entendement ; il ne peut vouloir que vous le pervertiſſiez. Comment une propoſition dont vous ne pouvez jamais avoir d'idée pourrait-elle vous être néceſſaire ? Que DIEU, qui donne tout, ait donné à un homme plus de lumière, plus de talens qu'à un autre, cela ſe voit tous les jours. Qu'il ait choiſi un homme pour s'unir de plus près à lui qu'aux autres hommes, qu'il en ait fait le modèle de la raiſon & de la vertu, cela ne révolte point notre bon ſens. Perſonne ne doit nier qu'il ſoit poſſible à DIEU de verſer ſes plus beaux dons ſur un de ſes ouvrages. On peut donc croire en JESUS, qui a enſeigné la vertu & qui l'a pratiquée ; mais craignons qu'en voulant aller trop au-delà, nous ne renverſions tout l'édifice.

Le ſuperſtitieux verſe du poiſon ſur les alimens les plus ſalutaires, il eſt ſon propre ennemi & celui des hommes. Il ſe croira l'objet des vengeances éternelles, s'il a mangé de la viande un certain jour ; il penſe qu'une longue robe griſe, avec un capuce pointu & une grande barbe eſt beaucoup plus agréable à DIEU qu'un viſage raſé & une tête qui porte ſes cheveux ; il s'imagine que ſon ſalut eſt attaché à des formules latines qu'il n'entend point ; il a élevé ſa fille dans ces principes ; elle s'enterre dans un cachot dès qu'elle eſt nubile ; elle trahit la poſtérité pour plaire à DIEU ; plus coupable envers le genre-humain, que l'Indienne qui ſe précipite dans le bûcher de ſon mari après lui avoir donné des enfans.

Anachorètes des parties méridionales de l'Europe, condamnés par vous-mêmes à une vie aussi abjecte qu'affreuse, ne vous comparez pas aux pénitens du bord du Gange ; vos austérités n'approchent pas de leurs supplices volontaires. Mais ne pensez pas que DIEU approuve dans vous ce que vous avouez qu'il condamne dans eux.

Le superstitieux est son propre bourreau : Il est encore celui de quiconque ne pense pas comme lui. La délation la plus infame, il l'appelle *correction fraternelle* ; il accuse la naïve innocence qui n'est pas sur ses gardes, & qui dans la simplicité de son cœur n'a pas mis le sceau sur ses lèvres. Il la dénonce à ces tyrans des ames, qui tient en même tems de l'accusé & de l'accusateur.

Enfin le superstitieux devient fanatique ; & c'est alors que son zèle est capable de tous les crimes au nom du Seigneur.

Nous ne sommes plus, il est vrai, dans ces tems abominables où les parens & les amis s'égorgeaient, où cent batailles rangées couvraient la terre de cadavres pour quelques argumens de l'école : Mais des cendres de ce vaste incendie il renaît tous les jours quelques étincelles ; les princes ne marchent plus aux combats à la voix d'un prêtre ou d'un moine ; mais les citoyens se persécutent encore dans le sein des villes, & la vie privée est souvent empoisonnée de la peste de la superstition. Que diriez-vous d'une famille qui serait toujours prête à se battre, pour deviner de quelle manière il faut saluer son père ? Eh ! mes enfans, il s'agit de l'aimer : Vous le saluerez comme vous pourrez. N'êtes-vous frères que pour être divisés, & faudra-t-il que ce qui doit vous unir soit toujours ce qui vous sépare ?

Je ne connais pas une seule guerre civile entre les Turcs pour la religion. Que dis-je, une guerre civile ? L'histoire n'a remarqué aucune sédition, aucun trouble parmi eux, excité par la controverse. Est-ce parce qu'ils ont moins de prétextes de disputes ? Est-ce parce qu'ils sont nés moins inquiets & plus sages que nous ? Ils ne s'informent pas de quelle secte vous êtes, pourvu que vous payez exactement un tribut léger. Chrétiens Latins, chrétiens Grecs, jacobites, monothélites, cophtes, protestans, réformés, tout est bien venu chez eux,

tandis qu'il n'y a pas trois nations chez les chrétiens qui exercent cette humanité.

Enfin, mes frères, JESUS ne fut point superstitieux, il ne fut point intolérant; il n'a pas proféré une seule parole contre le culte des Romains, dont sa patrie était environnée. Imitons son indulgence, & méritons qu'on en ait pour nous.

Ne nous effrayons pas de cet argument barbare si souvent répété : Le voici je crois dans toute sa force.

« Vous croyez qu'un homme de bien peut trouver grace de» vant l'Etre des êtres, devant le DIEU de justice & de misé» ricorde, dans quelque tems, dans quelque lieu, dans quelque » religion qu'il ait consumé sa courte vie; & nous au contraire » nous affirmons qu'on ne peut plaire à DIEU qu'en étant né » parmi nous, ou ayant été enseigné par nous : Il nous est dé» montré que nous sommes les seuls dans le monde qui ayons » raison. Nous savons que DIEU étant venu sur la terre & étant » mort du dernier supplice pour tous les hommes, il ne veut » pourtant avoir pitié que de notre petite assemblée, & que » même dans cette assemblée il n'y a que fort peu de personnes » qui pourront échapper à des peines éternelles. Prenez donc le » parti le plus sûr; entrez dans notre petite assemblée, & tâchez » d'être élu chez nous ».

Remercions nos frères qui nous tiennent ce langage; félicitons-les d'être certains que tout l'univers est damné, hors un petit nombre d'entr'eux; & croyons que notre secte vaut mieux que la leur, par cela seul qu'elle est plus raisonnable & plus compatissante. Quiconque me dit, *Pense comme moi, ou* DIEU *te damnera*, me dira bientôt, *Pense comme moi, ou je t'assassinerai*. Prions DIEU qu'il adoucisse ces cœurs atroces, & qu'il inspire à tous ses enfans des sentimens de frères. Nous voilà dans notre isle où la secte épiscopale domine depuis Douvres jusqu'à la petite rivière de Twede. De-là jusqu'à la dernière des Orcades le presbytérianisme est en crédit, & sous ces deux religions régnantes il y en a dix ou douze autres particulières. Allez en Italie, vous trouverez le despotisme papiste sur le trône. Ce n'est plus la même chose en France : Elle est traitée à Rome de demi-hérétique. Passez en Suisse, en Allemagne, vous couchez aujourd'hui dans une ville cal-

viniste, demain dans une papiste, après demain dans une luthérienne. Allez jusqu'en Russie, vous ne voyez plus rien de tout cela. C'est une secte toute différente. La cour y est éclairée, à la vérité, par une impératrice philosophe. L'auguste *Catherine* a mis la raison sur le trône, comme elle y a placé la magnificence & la générosité; mais le peuple de ses provinces déteste encore également & luthériens & calvinistes, & papistes. Il ne voudrait ni manger avec aucun d'eux, ni boire dans le même verre. Or je vous demande, mes frères, ce qui arriverait, si dans une assemblée de tous ces sectaires chacun se croyait autorisé par l'esprit divin à faire triompher son opinion? Ne voyez-vous pas les épées tirées, les potences dressées, les bûchers allumés d'un bout de l'Europe à l'autre? Quel est donc celui qui a raison dans ce cahos de disputes? Le tolérant, le bienfaisant. Ne dites pas qu'en prêchant la tolérance nous prêchons l'indifférence. Non, mes frères; celui qui adore DIEU, & qui fait du bien aux hommes n'est point indifférent. Ce nom convient bien davantage au superstitieux qui pense que DIEU lui saura gré d'avoir proféré des formules inintelligibles, tandis qu'il est en effet très-indifférent sur le sort de son frère qu'il laisse périr sans secours, ou qu'il abandonne dans la disgrace, ou qu'il flatte dans la prospérité, ou qu'il persécute s'il est d'une autre secte, s'il est sans appui & sans protection. Plus le superstitieux se concentre dans des pratiques & dans des croyances absurdes, plus il a d'indifférence pour les vrais devoirs de l'humanité. Souvenons-nous à jamais d'un de nos charitables compatriotes: Il fondait un hôpital pour les vieillards dans sa province; on lui demandait si c'était pour des papistes, des luthériens, des presbytériens, des quakers, des sociniens, des anabaptistes, des méthodistes, des memnonistes? Il répondit, pour des hommes.

O mon DIEU! écarte de nous l'erreur de l'athéisme qui nie ton existence, & délivre-nous de la superstition qui outrage ton existence, & qui rend la nôtre affreuse.

TROISIEME HOMELIE.

Sur l'interprétation de l'ancien Testament.

MES FRÈRES!

LES livres gouvernent le monde, ou du moins toutes les nations qui ont l'usage de l'écriture; les autres ne méritent pas qu'on les compte. Le *Zenda-Vesta*, attribué au premier *Zoroastre*, fut la loi des Persans. Le *Vedam* & le *Chatabad* sont encore celle des brames. Les Egyptiens furent régis par les livres de *Thaut* qu'on appela *le premier Mercure*. L'*Alcoran* ou le *Koran*, gouverne aujourd'hui l'Afrique, l'Egypte, l'Arabie, les Indes, une partie de la Tartarie, la Perse entière, la Scythie dans la Chersonèse, l'Asie mineure, la Syrie, la Thrace, la Thessalie & toute la Grèce, jusqu'au détroit qui sépare Naples de l'Epire. Le *Pentateuque* gouverne les Juifs; & par une singulière providence il est aujourd'hui notre règle. Notre devoir est de lire ensemble cet ouvrage divin, qui est le fondement de notre foi.

Au commencement DIEU *créa les cieux & la terre. Et la terre était sans forme & vuide; les ténèbres étaient sur la face de l'abîme, & l'esprit de* DIEU *se mouvait sur le dessus des eaux. Et* DIEU *dit: Que la lumière soit; & la lumière fut. Et* DIEU *vit que la lumière était bonne, &* DIEU *sépara la lumière d'avec les ténèbres. Et* DIEU *nomma la lumière*, jour, *& les ténèbres*, nuit. *Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin; ce fut le premier jour. Puis* DIEU *dit: Qu'il y ait une étendue entre les eaux, & qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux.* DIEU *donc fit l'étendue, & sépara les eaux d'avec les eaux qui sont au-dessous de l'étendue, d'avec celles qui sont au-dessus de l'étendue, & il fut ainsi. Et* DIEU *nomma l'étendue*, cieux. *Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin, ce fut le second jour. Puis* DIEU *dit: Que les eaux qui sont au-dessous des cieux soient rassemblées en un lieu, & que le sec paraisse, & il fut ainsi. &c.*

Nous savons, mes frères, que DIEU en parlant ainsi aux Juifs daigna se proportionner à leur intelligence encore grossière. Personne n'ignore que notre terre n'est qu'un point, en comparaison de l'espace que nous nommons improprement le *ciel*, dans lequel brille cette prodigieuse quantité de soleils, autour desquels roulent des planètes très-supérieures à la nôtre. On sait que la lumière n'a pas été faite avant le jour, & que notre lumière vient du soleil. On sait que l'étendue solide entre les eaux supérieures & les inférieures, étendue qui à la lettre signifie *firmament*, est une erreur de l'ancienne physique, adoptée par les Grecs. Mais puisque DIEU parlait aux Juifs, il daignait s'abaisser à parler leur langage. Personne ne l'aurait certainement entendu dans le désert d'Oreb, s'il avait dit : *J'ai mis le soleil au centre de votre monde, le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour de ce grand astre, par qui toutes les planètes sont illuminées ; & la lune tourne en un mois autour de la terre. Ces autres astres que vous voyez sont autant de soleils qui président à d'autres mondes, &c.*

Si l'éternel géomètre s'était exprimé ainsi, il aurait parlé dignement, il est vrai, en maître qui connaît son ouvrage, mais nul Juif n'aurait compris un mot à ces sublimes vérités. Ce peuple était d'un col roide & dur d'entendement. Il fallut donner des alimens grossiers à un peuple grossier qui ne pouvait être nourri que par de tels alimens. Il semble que ce premier chapitre de la Genèse fut une allégorie, proposée par l'Esprit Saint, pour être expliquée un jour par ceux que DIEU daignerait remplir de ses lumières. C'est du moins l'idée qu'en eurent les principaux Juifs, puisqu'il fut défendu de lire ce livre avant vingt-cinq ans, afin que l'esprit des jeunes gens, disposé par les maîtres, pût lire l'ouvrage avec plus d'intelligence & de respect.

Les docteurs prétendaient donc qu'à la lettre, le Nil, l'Euphrate, le Tigre & l'Araxe, n'avaient pas en effet leurs sources dans le paradis terrestre ; mais que ces quatre fleuves qui l'arrosaient, signifiaient évidemment quatre vertus nécessaires à l'homme. Il était visible selon eux, que la femme formée de la côte de l'homme était l'allégorie la plus frappante de la concorde inaltérable qui doit régner dans le mariage, & que

les ames des époux doivent être unies comme leurs corps. C'est le symbole de la paix & de la fidélité qui doivent régner dans leur société.

Le serpent qui séduisit Eve, *& qui était le plus rusé de tous les animaux de la terre*, est, si nous en croyons *Philon* lui-même & plusieurs pères, une expression figurée qui peint sensiblement nos desirs corrompus. L'usage de la parole, que l'Ecriture lui prête, est la voix de nos passions qui parle à nos cœurs. DIEU emploie l'allégorie du serpent, qui était très-commune dans tout l'orient. Il passait pour subtil, parce qu'il se dérobe avec vitesse à ceux qui le poursuivent, & qu'il s'élance avec adresse sur ceux qui l'attaquent. Son changement de peau était le symbole de l'immortalité. Les Egyptiens portaient un serpent d'argent dans leurs processions. Les Phéniciens, voisins des déserts des Hébreux, avaient depuis long-tems la fable allégorique d'un serpent qui avait fait la guerre à l'homme & à DIEU. Enfin, le serpent qui tenta *Eve* a été reconnu pour le diable, qui veut toujours nous tenter & nous perdre.

Il est vrai que la doctrine du diable, tombé du ciel & devenu l'ennemi du genre-humain, ne fut connue des Juifs que dans la suite des siècles; mais le divin auteur qui savait bien que cette doctrine serait un jour répandue, daignait en jetter la semence dans les premiers chapitres de la Genèse.

Nous ne connaissons, à la vérité, l'histoire de la chûte des mauvais anges que par ce peu de mots de l'Epître de St. Jude: *Des étoiles errantes, à qui l'obscurité des ténèbres est réservée éternellement, desquelles* Enoc, *septième homme après* Adam, *a prophétisé.* On a cru que ces étoiles errantes étaient les anges transformés en démons malfaisans; & on supplée aux prophéties d'*Enoc*, septième homme après *Adam*, lesquelles nous n'avons plus. Mais dans quelque labyrinthe que se perdent les savans, pour expliquer ces choses incompréhensibles, il en résulte toujours que nous devons entendre dans un sens édifiant tout ce qui ne peut être entendu à la lettre.

Les anciens bracmanes avaient, comme nous l'avons dit, cette théologie plusieurs siècles avant que la nation juive existât. Les anciens Persans avaient donné des noms aux diables long-tems avant les Juifs. Et vous savez que dans le

Pentateuque on ne trouve le nom d'aucun bon ou mauvais ange. On ne connut ni *Gabriel*, ni *Raphaël*, ni *Sathan*, ni *Asmodée* dans les livres juifs, que très-long-tems après, & lorsque ce petit peuple eut appris ces noms dans son esclavage à Babilone. Tout cela prouve au moins que la doctrine des êtres célestes & des êtres infernaux a été commune à de grandes nations. Vous la retrouverez dans le livre de *Job*, précieux monument de l'antiquité. *Job* est un personnage Arabe; c'est en arabe que cette allégorie fut écrite. Il reste encore dans la traduction hébraïque des phrases entières arabes. Voilà donc les Indiens, les Persans, les Arabes & les Juifs, qui les uns après les autres admettent à-peu-près la même théologie. Elle est donc digne d'une grande attention.

Mais ce qui en est bien plus digne, c'est la morale qui doit résulter de toute cette théologie antique. Les hommes qui ne sont point nés pour être meurtriers, puisque DIEU ne les a point armés contre les lions & les tigres; qui ne sont point nés pour l'imposture, puisqu'ils aiment tous nécessairement la vérité; qui ne sont point nés pour être des brigands ravisseurs, puisque DIEU leur a donné également à tous les fruits de la terre & les toisons de brebis; mais qui cependant sont devenus ravisseurs, parjures & homicides, sont réellement les anges transformés en démons.

Cherchons toujours, mes frères, dans la sainte Ecriture ce qui nous enseigne la morale & non la physique.

Que l'ingénieux *Calmet* emploie sa profonde sagacité & sa pénétrante dialectique à trouver la place du paradis terrestre; contentons-nous de mériter, si nous pouvons, le paradis céleste, par la justice, par la tolérance, par la bienfaisance.

Et quant à l'arbre de la science du bien & du mal, tu n'en mangeras point, car le jour que tu en mangeras tu mourras de mort (b).

Les interprètes avouent qu'on n'a jamais connu aucun arbre qui donnât de la science. *Adam* ne mourut point de mort le jour qu'il en mangea; il vécut encore neuf cent trente années, dit la sainte Ecriture. Hélas! que sont neuf siècles

(*b*) Gen. II. 17.

entre deux éternités ! ce n'eſt pas même une minute dans le tems, & nos jours paſſent comme l'ombre. Mais cette allégorie ne nous dit-elle pas clairement que la ſcience mal entendue eſt capable de nous perdre? L'arbre de la ſcience porte ſans doute des fruits bien amers, puiſque tant de ſavans théologiens ont été perſécuteurs ou perſécutés, & que pluſieurs ſont morts d'une mort épouvantable. Ah! mes frères, l'Eſprit ſaint a voulu nous faire voir combien une fauſſe ſcience eſt dangereuſe, combien elle enfle le cœur, & à quel point un docteur eſt ſouvent abſurde.

C'eſt de ce paſſage que *St. Auguſtin* conclut l'imputation faite à tous les hommes de la déſobéiſſance du premier. C'eſt lui qui développa la doctrine du péché originel, ſoit que la ſouillure de ce péché ait corrompu nos corps, ſoit que les ames qui entrent dans nos corps en ſoient abreuvées; myſtère en tout point incompréhenſible, mais qui nous avertit du moins de ne point vivre dans le crime, ſi nous ſommes nés dans le crime.

Et l'Eternel mit une marque ſur Caïn, *afin que quiconque le trouverait ne le tuât point* (c). C'eſt ici ſur-tout, mes frères, que les pères ſont oppoſés les uns aux autres. La famille d'*Adam* n'était pas encore nombreuſe; l'Ecriture ne lui donne d'autres enfans qu'*Abel* & *Caïn*, dans le tems que ce premier fut aſſaſſiné par ſon frère. Comment DIEU eſt-il obligé de donner une ſauvegarde à *Caïn* contre tous ceux qui pourront le punir? Remarquons ſeulement, que DIEU pardonne à *Caïn* un fratricide, après lui avoir donné ſans doute des remords. Profitons de cette leçon; ne condamnons pas nos frères aux plus épouvantables ſupplices, pour des cauſes légères. Quand DIEU daigne avoir de l'indulgence pour un meurtre abominable, imitons le DIEU de miſéricorde. On nous objecte, que DIEU en pardonnant à un cruel meurtrier, damne à jamais tous les hommes pour la tranſgreſſion d'*Adam*, qui n'était coupable que d'avoir mangé d'un fruit défendu. Il ſemble à notre faible raiſon que DIEU ſoit injuſte en puniſſant éternellement tous les enfans de ce coupable, non pas pour expier

(c) Gen. IV.

un fratricide, mais pour une désobéissance qui semble excusable. C'est, dit-on, une contradiction intolérable qu'on ne peut admettre dans l'Etre infiniment bon. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. DIEU, en nous livrant, nous, nos pères & nos enfans, aux flammes pour la désobéissance d'*Adam*, nous envoie, quatre mille ans après, JESUS-CHRIST pour nous délivrer; & il conserve la vie à *Caïn* pour peupler la terre; ainsi il est par-tout le DIEU de justice & de miséricorde. *St. Augustin* appelle la faute d'*Adam* une faute heureuse; mais celle de *Caïn* fut plus heureuse encore, puisque DIEU prit soin de lui mettre lui-même un signe, qui était une marque de sa protection.

Tu feras le comble de l'arche d'une coudée de hauteur, &c. (*d*) Nous voici parvenus au plus grand des miracles, devant lequel il faut que la raison s'humilie, & que le cœur se brise. Nous savons assez avec quelle audace dédaigneuse les incrédules s'élèvent contre le prodige d'un déluge universel.

C'est en vain qu'ils objectent que dans les années les plus pluvieuses, il ne tombe pas trente pouces d'eau sur la terre pendant une année; que même pendant cette année il y a autant de terrains qui n'ont pas reçu la pluie, qu'il y en a d'inondés; que la loi de la gravitation empêche l'océan de franchir ses bornes; que s'il couvrait la terre il laisserait son lit à sec; qu'en couvrant la terre il ne pourrait surpasser le sommet des montagnes de quinze coudées; que les animaux qui entraient dans l'arche ne pouvaient venir d'Amérique ni des terres australes; que sept paires d'animaux purs, & deux paires d'animaux impurs pour chaque espèce n'auraient pu être contenus seulement dans vingt arches; que ces vingt arches n'auraient pu contenir tout le fourage qu'il leur fallait, non seulement pendant dix mois, mais pendant l'année suivante, année pendant laquelle la terre trop abreuvée ne pouvait rien produire; que les animaux voraces, qui se nourrissent de chair, seraient péris faute de nourriture; que huit personnes qui étaient dans l'arche n'auraient pu suffire à distribuer aux animaux leur pâture journalière. Enfin, ils ne tarissent point sur les difficultés; mais on

(*d*) Gen. VI. 16. &c.

lève toutes ces difficultés en leur faisant voir que ce grand événement est un miracle : & dès lors toute dispute est finie.

Or çà, bâtissons une ville & une tour, de laquelle le sommet soit jusqu'aux cieux, & acquérons-nous de la réputation, de peur que nous ne soyons dispersés par toute la terre (e).

Les incrédules prétendent qu'on peut avoir de la réputation & être dispersé. Ils demandent, si les hommes ont pu jamais être assez insensés pour vouloir bâtir une tour qui s'élevât jusqu'au ciel. Ils disent que cette tour ne s'élève que dans l'air, & si par l'air on entend le ciel, elle sera nécessairement dans le ciel, ne fût-elle haute que de vingt pieds : Que si tous les hommes alors parlaient la même langue, ce qu'ils pouvaient faire de plus sage était de se réunir dans la même ville, & de prévenir la corruption de leur langage. Ils étaient apparemment tous dans leur patrie, puisqu'ils étaient tous d'accord pour y bâtir. Les chasser de leur patrie est tyrannique : leur faire parler de nouvelles langues tout d'un coup est absurde. Par conséquent, disent-ils, on ne peut regarder l'histoire de la tour de Babel que comme un conte oriental.

Je réponds à ce blasphême, que ce miracle étant écrit par un auteur qui a rapporté tant d'autres miracles, doit être cru comme les autres. Les œuvres de DIEU ne doivent ressembler en rien aux œuvres des hommes. Les siècles des patriarches & des prophètes ne doivent tenir en rien des siècles des hommes ordinaires. DIEU qui ne descend plus sur la terre, y descendait alors souvent pour voir lui-même ses ouvrages. C'est la tradition de toutes les grandes nations anciennes. Les Grecs qui n'eurent aucune connaissance des livres juifs que long tems après la traduction faite dans Alexandrie par les Juifs hellenistes, les Grecs avaient cru avant *Homère* & *Hésiode*, que le grand *Zeus* & tous les autres Dieux descendaient de l'air pour visiter la terre. Quel fruit pouvons-nous tirer de cette idée généralement établie ? que nous sommes toujours en présence de DIEU, & que nous ne devons nous livrer à aucune action, à aucune pensée qui ne soit conforme à sa justice. En un mot, la tour de Babel n'est

(e) Gen. XI. 4.

pas plus extraordinaire que tout le reste. Le livre est également authentique dans toutes ses parties. On ne peut nier un fait sans nier tous les autres : il faut soumettre sa raison orgueilleuse, soit qu'on lise cette histoire comme véridique, soit qu'on la regarde comme un emblême.

Et en ce jour le Seigneur traita alliance avec Abraham, *en disant : J'ai donné à ta postérité ce pays, depuis le fleuve d'Egypte jusqu'à l'Euphrate* (f).

Les incrédules triomphent, de voir que les Juifs n'ont jamais possédé qu'une partie de ce que DIEU leur a promis. Ils trouvent même injuste que le Seigneur leur ait donné cette portion. Ils disent que les Juifs n'y avaient pas le moindre droit ; qu'un voyage fait autrefois par un Caldéen dans un pays barbare ne pouvait être un prétexte légitime d'envahir ce petit pays ; qu'un homme qui se dirait aujourd'hui descendant de *St. Patrick* serait mal reçu à venir saccager l'Irlande, en disant qu'il en a reçu l'ordre de DIEU. Mais considérons toujours combien les tems sont changés ; respectons les livres juifs, en nous gardant d'imiter jamais ce peuple. DIEU ne commande plus ce qu'il commandait autrefois.

On demande quel est cet *Abraham*, & pourquoi on fait remonter le peuple Juif à un Caldéen, fils d'un potier idolâtre, qui n'avait aucun rapport avec les gens du pays de Canaan, & qui ne pouvait entendre leur idiôme ? Ce Caldéen va jusqu'à Memphis avec sa femme courbée sous le poids des ans, & cependant belle encore. Pourquoi de Memphis ce couple se transporte-t-il dans le désert de *Guerar* ? comment y a-t-il un roi dans cet horrible désert ? comment le roi d'Egypte & le roi de Guerar sont-ils tous deux amoureux de la vieille épouse d'*Abraham* ? ce ne sont là que des difficultés historiques. L'essentiel est d'obéir à DIEU. La sainte Ecriture nous représente toujours *Abraham* comme soumis sans réserve aux volontés du Très-haut : songeons à l'imiter plutôt qu'à disputer.

Or sur le soir deux anges vinrent à Sodome, &c. (g). C'est ici une pierre de scandale pour les examinateurs qui n'écoutent

(f) Gen. XV. 18. (g) Gen. XIX. tout entier.

que leur raison. Deux anges, c'est-à-dire deux créatures spirituelles, deux ministres célestes de DIEU, qui ont un corps terrestre, qui inspirent des desirs infames à toute une ville, & même aux vieillards : un père de famille qui veut prostituer ses deux filles, pour sauver l'honneur de ces deux anges : une ville changée en un lac par le feu : Une femme métamorphosée en une statue de sel : Deux filles qui trompent & qui enivrent leur père, pour commettre un inceste avec lui, de peur, disent elles, que sa race ne périsse ; tandis qu'elles ont tous les habitans de la ville de Thsoar, parmi lesquels elles peuvent choisir ! Tous ces événemens rassemblés forment une image révoltante. Mais si nous sommes raisonnables, nous conviendrons avec *St. Clément d'Alexandrie*, & avec tous les pères qui l'ont suivi, que tout est ici allégorique.

Souvenons-nous que c'était la manière d'écrire de tout l'orient. Les paraboles furent si long-tems en usage, que l'auteur de toute vérité, quand il vint sur la terre, ne parla aux Juifs qu'en paraboles.

Les paraboles composent toute la théologie profane de l'antiquité. *Saturne* qui dévore ses enfans, est visiblement le tems qui détruit ses propres ouvrages. *Minerve* est la sagesse ; elle est formée dans la tête du maître des Dieux. Les flèches de l'enfant *Cupidon* & son bandeau ne sont que des figures trop sensibles. La chûte de *Phaëton* est un emblême admirable des ambitieux. Tout n'est pas allégorie dans la théologie payenne : Tout ne l'est pas non plus dans l'histoire sacrée du peuple Juif. Les pères distinguent ce qui est purement historique ou purement parabole, & ce qui est mêlé de l'un & de l'autre. Il est difficile, j'en conviens, de marcher dans ces chemins escarpés ; mais pourvu que nous apprenions à nous conduire dans le chemin de la vertu, qu'importe celui de la science ?

Le crime que DIEU punit ici est horrible, que cela nous suffise. La femme de *Loth* est changée en statue de sel, pour avoir regardé derrière elle. Modérons les emportemens de notre curiosité. En un mot, que toutes les histoires de l'Ecriture servent à nous rendre meilleurs, si elles ne nous rendent pas plus éclairés.

Il y a, ce me semble, mes frères, deux manières d'interpréter figurément & dans un sens mystique les saintes Ecritures : La première, qui est incontestablement la meilleure, est celle de tirer de tous les faits des instructions pour la conduite de la vie. Si *Jacob* fait une cruelle injustice à son frère *Esaü*, s'il trompe son beau-père *Laban*, conservons la paix dans nos familles, & agissons avec justice envers nos parens. Si le patriarche *Ruben* déshonore le lit de son père *Jacob*, ayons cet inceste en horreur. Si le patriarche *Juda* commet un inceste encore plus odieux avec *Thamar* sa belle-fille, n'en ayons que plus d'aversion pour ces iniquités. Quand *David* ravit la femme d'*Uriah* & qu'il assassine son mari, quand *Salomon* assassine son frère, quand presque tous les petits rois Juifs sont des meurtriers barbares, adoucissons nos mœurs en lisant cette suite affreuse de crimes. Lisons enfin toute la Bible dans cet esprit : Elle inquiète celui qui veut être savant ; elle console celui qui ne veut être qu'homme de bien.

L'autre manière de développer le sens caché des Ecritures est celle de regarder chaque événement comme un emblême historique & physique. C'est la méthode qu'ont employée *St. Clemens*, le grand *Origène*, le respectable *St. Augustin*, & tant d'autres pères. Selon eux le morceau de drap rouge que la prostituée *Rahab* pend à sa fenêtre, est le sang de JESUS-CHRIST. *Moïse* étendant les bras annonce le signe de la croix. *Juda* liant son ânon à la vigne, figure l'entrée de JESUS-CHRIST dans Jérusalem. *St. Augustin* compare l'arche de *Noé* à JESUS. *St. Ambroise*, dans son livre septième *de Arcâ*, dit que la petite porte de dégagement pratiquée dans l'arche signifie l'ouverture par laquelle l'homme jette la partie grossière des alimens. Quand même toutes ces explications seraient vraies, quel fruit en pourrions-nous retirer ? Les hommes en seront-ils plus justes, quand ils sauront ce que signifie la petite porte de l'arche ? Cette méthode d'expliquer l'Ecriture sainte n'est qu'une subtilité de l'esprit ; & elle peut nuire à la simplicité du cœur.

Ecartons tous les sujets de dispute, qui divisent les nations, & pénétrons-nous des sentimens qui les réunissent. La soumission à DIEU, la résignation, la justice, la bonté, la com-

passion, la tolérance, voilà les grands principes. Puissent tous les théologiens de la terre vivre ensemble comme les commerçans, qui, sans examiner dans quel pays ils sont nés, dans quelles pratiques ils ont été nourris, suivent entre eux les règles inviolables de l'équité, de la fidélité, de la confiance réciproque. Ils sont par ces principes les liens de toutes les nations. Mais ceux qui ne connaissent que leurs opinions, & qui condamnent toutes les autres; ceux qui croient que la lumière ne luit que pour eux, & que les autres hommes marchent dans les ténèbres; ceux qui se feraient un scrupule de communiquer avec les religions étrangères, ceux-là ne méritent-ils pas le titre d'ennemis du genre humain?

Je ne dissimulerai point que les plus savans hommes assurent que le Pentateuque n'est point de *Moïse*. *Newton*, le grand *Newton*, qui seul a découvert le premier principe de la nature, qui seul a connu la lumière, cet étonnant génie qui avait tant approfondi l'histoire ancienne, attribue le Pentateuque à *Samuel*. D'autres savans respectables croient qu'il fut fait du tems d'*Osias* par le scribe *Saphan*. D'autres enfin prétendent qu'*Esdras* en fut l'auteur au retour de la captivité. Tous s'accordent avec quelques Juifs modernes à ne point croire que cet ouvrage soit de *Moïse*. Cette grande objection n'est pas si terrible qu'elle le paraît. Nous révérons certainement le Décalogue, par quelque main qu'il ait été écrit. Nous sommes en dispute sur la date de plusieurs loix que les uns attribuent à *Edouard III*, les autres à *Edouard II*: mais nous n'en adoptons pas moins ces loix, parce que nous les trouvons justes & utiles. Si même dans le préambule il y a des faits qu'on révoque en doute, si nos compatriotes rejettent ces faits, ils ne rejettent point la loi qui subsiste.

Distinguons toujours l'histoire du dogme, & le dogme de la morale, de cette morale éternelle que tous les législateurs ont enseignée, & que tous les peuples ont reçue.

O morale sainte! ô mon DIEU qui en êtes le créateur, je ne vous enfermerai point dans les limites d'une province; vous régnez sur tous les êtres pensans & sensibles. Vous êtes le DIEU de *Jacob*, mais vous êtes le DIEU de l'univers.

Je ne puis finir ce discours, mes chers frères, sans vous parler

parler des prophètes. C'est un des grands objets sur lesquels nos ennemis pensent nous accabler : ils disent que dans l'antiquité tout peuple avait ses prophêtes, ses devins, ses voyans. Mais si les Egyptiens, par exemple, avaient anciennement de faux prophêtes, s'ensuit il que les Juifs ne pussent en avoir de véritables ? on prétend qu'ils n'avaient aucune mission, aucun grade, aucune autorisation légale ; cela est vrai, mais ne pourraient ils pas être autorisés par DIEU même ? Ils s'anathématisaient les uns les autres, ils se traitaient réciproquement de fourbes & d'insensés. Et le prophête *Sedekia* osa même donner un soufflet au prophête *Michée* en présence du roi *Josaphat*. Nous n'en disconvenons pas. Les Paralipomènes rapportent ce fait. Mais un ministère est il moins saint quand les ministres le déshonorent ? & nos prêtres n'ont-ils pas fait cent fois pis que de se donner des soufflets ?

DIEU ordonne à *Ezéchiel* de manger un livre de parchemin, de mettre des excrémens humains sur son pain ; de partager ensuite ses cheveux en trois parties & d'en jetter une dans le feu ; de se faire lier, de coucher trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, & quarante sur le côté droit. DIEU commande expressément au prophête *Ozée* de prendre une fille de fornication, & d'en avoir des enfans de fornication. DIEU veut ensuite qu'*Ozée* couche avec une femme adultère pour quinze dragmes & un boisseau & demi d'orge. Tous ces commandemens de DIEU scandalisent les esprits qui se disent sages. Mais ne seront-ils pas plus sages, s'ils voyent que ce sont des allégories, des types, des paraboles conformes aux mœurs des Israëlites ; qu'il ne faut ni demander compte à un peuple de ses usages, ni demander compte à DIEU des ordres qu'il a donnés en conséquence de ces usages reçus ?

DIEU n'a pu ordonner sans doute à un prophête d'être débauché & adultère ; mais il a voulu faire connaître qu'il réprouvait les crimes & les adultères de son peuple chéri. Si nous ne lisions pas la Bible dans cet esprit, hélas ! nous serions révoltés & indignés à chaque page.

Edifions-nous de ce qui fait le scandale des autres ; tirons une nourriture salutaire de ce qui leur sert de poison. Quand le sens propre & littéral d'un passage paraît conforme à notre

raison, tenons-nous-en à ce sens naturel. Quand il paraît contraire à la vérité, aux bonnes mœurs, cherchons un sens caché dans lequel la vérité & les bonnes mœurs se concilient avec la sainte Ecriture. C'est ainsi qu'en ont usé tous les pères de l'église. C'est ainsi que nous agissons tous les jours dans le commerce de la vie. Nous interprétons toujours favorablement les discours de nos amis & de nos partisans. Traiterons-nous avec plus de dureté les saints livres des Juifs qui sont l'objet de notre amour & de notre foi? Enfin, lisons les livres juifs pour être chrétiens; & s'ils ne nous rendent pas plus savans, qu'ils servent au moins à nous rendre meilleurs.

QUATRIÈME HOMELIE.

Sur l'interprétation du nouveau Testament.

MES FRÈRES,

IL est dans le nouveau Testament, comme dans l'ancien, des profondeurs qu'on ne peut sonder, & des sublimités où la faible raison ne peut atteindre. Je ne prétends ici ni concilier les Evangiles, qui semblent quelquefois se contredire, ni expliquer des mystères, qui, de cela même qu'ils sont mystères, doivent être inexplicables. Que des hommes plus savans que moi examinent si la Ste. Famille se transporta en Egypte après le massacre des enfans de Bethléem, selon *Saint Mathieu*, ou si elle resta en Judée, selon *Saint Luc*; qu'ils recherchent si le père de *Joseph* s'appellait *Jacob*, son grand-père *Matham*, son bisayeul *Eleasar*, ou bien si son bisayeul était *Lévi*, son grand-père *Matat* & son père *Héli*; qu'ils disposent selon leurs lumières de cet arbre généalogique; c'est une étude que je respecte. J'ignore si elle éclairera mon esprit; mais je sais bien qu'elle ne peut parler à mon cœur. La science n'est pas la vertu. *Paul* apôtre dit lui-même dans sa première Epître à *Timothée*, qu'il ne faut pas s'occuper des généa-

logies. Nous n'en ferons pas plus gens de bien, quand nous saurons précisément quels étaient les ayeux de *Joseph*; dans quelle année JESUS vint au monde, & si *Jaques* était son frère, ou son cousin-germain. Que nous servira d'avoir consulté tout ce qui nous reste des annales romaines, pour voir si en effet *Auguste* ordonna qu'on fît un dénombrement des peuples de toute la terre, quand *Marie* était enceinte de JESUS, quand *Quirinus* était gouverneur de la Syrie, & qu'*Hérode* régnait encore en Judée. *Quirinus* que *Saint Luc* appelle *Cirénius*, (disent les savans) ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après; ce n'était pas du tems d'*Hérode*, c'était du tems d'*Archelaüs*, & jamais *Auguste* n'ordonna un dénombrement de l'empire Romain.

On nous crie que l'Épître aux Hébreux attribuée à *Paul* n'est point de *Paul*; que ni l'Apocalypse, ni l'Evangile de *Jean* ne sont point de *Jean*; que le premier chapitre de cet Evangile est évidemment d'un Grec platonicien, qu'il est impossible que ce livre soit d'un Juif; que jamais un Juif n'aurait fait prononcer ces paroles à JESUS, *Je vous fais un commandement nouveau; c'est que vous vous aimiez les uns les autres.* Certes, disent-ils, ce commandement n'était point nouveau. Il est énoncé expressément, & en termes plus énergiques, dans les loix du Lévitique, *Tu aimeras ton* DIEU *plus que toute autre chose, & ton prochain comme toi-même.* Un homme tel que JESUS-CHRIST, disent-ils, un homme savant dans les Ecritures, & qui confondait les docteurs à l'âge de douze ans, un homme qui parle toujours de la loi, ne pouvait ignorer la loi; & son disciple bien-aimé ne peut lui avoir imputé une erreur si palpable.

Mes frères, ne nous troublons point; songeons que JESUS parlait un idiôme peu intelligible aux Grecs, composé du syriaque & du phenicien; que nous n'avons l'Evangile de *Saint-Jean* qu'en grec; que cet Evangile fut écrit plus de cinquante ans après la mort de JESUS; que les copistes peuvent aisément avoir altéré le texte; qu'il est plus probable que le texte portait, *je vous fais un commandement qui n'est pas nouveau*, qu'il n'est probable qu'il portât en effet ces mots, *je vous fais un commandement nouveau.* Enfin, revenons à notre

grand principe; le précepte est bon; c'est à nous à le suivre si nous pouvons; soit que *Zoroastre* l'ait annoncé le premier, soit que *Moïse* l'ait écrit, soit que JESUS l'ait renouvellé.

Irons-nous pénétrer dans les plus épaisses ténèbres de l'antiquité, pour voir si les ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de JESUS furent une éclipse de soleil dans la pleine lune; si un astronome nommé *Phlégon*, que nous n'avons plus, a parlé de ce phénomène, ou si quelque autre a jamais observé l'étoile des trois mages. Ces difficultés peuvent occuper un antiquaire; mais en consumant un tems précieux à débrouiller ce cahos, il ne l'aura pas employé en bonnes œuvres, il aura plus de doutes que de piété. Mes frères, celui qui partage son pain avec le pauvre, vaut mieux que celui qui a comparé le texte hébreu avec le grec, & l'un & l'autre avec le samaritain.

Ce qui ne regarde que l'histoire fait naître mille disputes: Ce qui concerne nos devoirs n'en souffre aucune. Vous ne comprendrez jamais comment le diable emporta DIEU dans le désert; comment il le tenta pendant quarante jours; comment il le transporta au haut d'une colline dont on découvrait tous les royaumes de le terre. Le diable qui offre à DIEU tous ces royaumes, pourvu que DIEU l'adore, pourra révolter votre esprit; vous chercherez quel mystère est caché sous ces paraboles & sous tant d'autres; votre entendement se fatiguera en vain; chaque parole vous plongera dans l'incertitude & dans les angoisses d'une curiosité inquiète qui ne peut se satisfaire. Mais si vous vous bornez à la morale, cet orage se dissipe, vous reposez dans le sein de la vertu.

J'ose me flatter, mes frères, que si les plus grands ennemis de la religion chrétienne nous entendaient dans ce temple écarté où l'amour de la vertu nous rassemble; si les lords *Herbert*, *Shaftsburi*, *Bolingbroke*, si les *Tindal*, les *Toland*, les *Collins*, les *Whilston*, les *Trenchard*, les *Gordon*, les *Swift*, étaient témoins de notre douce & innocente simplicité, ils auraient pour nous moins de mépris & d'horreur. Ils ne cessent de nous reprocher un fanatisme absurde. Nous ne sommes point fanatiques en étant de la religion de JESUS; il adorait un DIEU, & nous l'adorons. Il méprisait de vaines cérémo-

nies, & nous les méprisons. Aucun Evangile n'a dit que sa mère fût mère de DIEU, aucun n'a dit qu'il fût consubstantiel à DIEU, ni qu'il eût deux natures & deux volontés dans une même personne, ni que le St. Esprit procédât du Père & du Fils. Vous ne trouverez dans aucun Evangile que les disciples de JESUS doivent s'arroger le titre de *St. Père*, de *mylord*, de *monseigneur*; que douze mille pièces d'or doivent être le revenu d'un prêtre qui demeure à Lambeth, tandis que tant de cultivateurs utiles ont à peine de quoi ensemencer les trois ou quatre acres de terre qu'ils labourent & qu'ils arrosent de pleurs. L'Evangile n'a point dit aux évêques de Rome, Forgez une donation de *Constantin* pour vous emparer de la ville des *Scipions* & des *Césars*, pour oser être suzerains du royaume de Naples. Evêques Allemands, profitez d'un tems d'anarchie pour envahir la moitié de l'Allemagne. JESUS fut un pauvre qui prêcha des pauvres. Que dirions-nous des disciples de *Pen* & de *Fox*, ennemis du faste, ennemis des honneurs, amoureux de la paix, s'ils marchaient une mître d'or en tête entourés de soldats; s'ils ravissaient la substance des peuples, s'ils voulaient commander aux rois, si leurs satellites suivis de bourreaux criaient à haute voix, Nations imbécilles, croyez à *Fox* & à *Pen*, ou vous allez expirer dans les supplices?

Vous savez mieux que moi quel funeste contraste tous les siècles ont vu entre l'humilité de JESUS, & l'orgueil de ceux qui se sont parés de son nom; entre leur avarice, & sa pauvreté; entre leurs débauches, & sa chasteté; entre sa soumission, & leur sanguinaire tyrannie.

De toutes ses paroles, mes frères, j'avoue que rien ne m'a fait plus d'impression que ce qu'il répondit à ceux qui eurent la brutalité de le frapper avant qu'on le conduisît au supplice: *Si j'ai mal dit, rendez témoignage du mal; & si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous?* Voilà ce qu'on a dû dire à tous les persécuteurs. Si j'ai une opinion différente de la vôtre, sur des choses qu'il est impossible d'entendre; si je vois la miséricorde de DIEU, là où vous ne voulez voir que sa puissance; si j'ai dit que tous les disciples de JESUS étaient égaux, quand vous avez cru les devoir fouler à vos pieds; si je n'ai adoré que DIEU seul, quand vous lui avez donné des

affociés ; enfin fi j'ai mal dit en n'étant pas de votre avis, rendez témoignage du mal ; & fi j'ai bien dit, pourquoi m'accablez-vous d'injures & d'opprobre ? Pourquoi me pourfuivez-vous, me jettez-vous dans les fers, me livrez-vous aux tortures, aux flammes, m'infultez-vous encore après ma mort ? Hélas ! fi j'avais mal dit, vous ne deviez que me plaindre & m'inftruire. Vous êtes fûrs que vous êtes infaillibles, que votre opinion eft divine, que les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir contre elle, que toute la terre embraffera un jour votre opinion, que le monde vous fera foumis, que vous régnerez du mont Atlas aux ifles du Japon. En quoi mon opinion peut-elle donc vous nuire ? Vous ne me craignez pas, & vous me perfécutez ! Vous me méprifez, & vous me faites périr !

Que répondre, mes frères, à ces modeftes & puiffans reproches ? Ce que répond le loup à l'agneau ; *Tu as troublé l'eau que je bois.* C'eft ainfi que les hommes fe font traités les uns les autres, l'Evangile & le fer à la main, prêchant le défintéreffement, & accumulant des tréfors ; annonçant l'humilité, & marchant fur les têtes des princes profternés ; recommandant la miféricorde, & faifant couler le fang humain.

Si ces barbares trouvent dans l'Evangile quelque parabole dont le fens puiffe être détourné en leur faveur, par quelque interprétation frauduleufe ; ils s'en faififfent comme d'une enclume fur laquelle ils forgent leurs armes meurtrières.

Eft-il parlé de deux glaives fufpendus à un plat-fond ? ils s'arment de cent glaives pour frapper. S'il eft dit qu'un roi a tué fes bêtes engraiffées, a forcé des aveugles, des eftropiés de venir à fon feftin, & a jetté celui qui n'avait pas fa robe nuptiale dans les ténèbres extérieures ; eft-ce une raifon, mes frères, qui les mette en droit de vous enfermer dans des cachots comme ce convive, de vous difloquer les membres dans les tortures, de vous arracher les yeux pour vous rendre aveugles, comme ceux qui ont été traînés à ce feftin ; de vous tuer, comme ce roi a tué fes bêtes engraiffées ? C'eft pourtant fur de telles équivoques que l'on s'eft fondé fi fouvent pour défoler une grande partie de la terre.

Ces terribles paroles, *Je ne fuis pas venu apporter la paix,*

mais le glaive, ont fait périr plus de chrétiens, que la seule ambition n'en a jamais immolés.

Les Juifs disperses & malheureux se consolent de leur abjection, quand ils nous voyent toujours opposés les uns aux autres, depuis les premiers jours du christianisme, toujours en guerre ou publique ou secrette, persécutés & persécuteurs, oppresseurs & opprimés; ils sont unis entre eux, & ils rient de nos querelles éternelles. Il semble que nous n'ayons été occupés que du soin de les venger.

Misérables que nous sommes, nous insultons aux payens, & ils n'ont jamais connu nos querelles théologiques; ils n'ont jamais versé une goutte de sang pour expliquer un dogme; & nous en avons inondé la terre. Je vous dirai sur-tout dans l'amertume de mon cœur, JESUS a été persécuté: Quiconque pensera comme lui sera persécuté comme lui. Car enfin, qu'était JESUS aux yeux des hommes, qui ne pouvaient certainement soupçonner sa divinité? C'était un homme de bien, qui, né dans la pauvreté, parlait aux pauvres contre les superstitions des riches pharisiens & des prêtres insolens; c'était le *Socrate* de la Galilée. Vous savez qu'il dit à ces pharisiens: *Malheur à vous, guides aveugles, qui coulez le moucheron, & qui avalez le chameau! Malheur à vous, parce que vous nettoyez les dehors de la coupe & dn plat, & que vous êtes au dedans pleins de rapines & d'impuretés* (h)!

Il les appelle souvent, *Sépulchres blanchis, races de vipères*: Ils étaient pourtant des hommes constitués en dignité. Ils se vengèrent par le dernier supplice. *Arnaud de Brescia*, *Jean Hus*, *Jérôme de Prague* en dirent beaucoup moins des pontifes de leurs jours, & ils furent suppliciés de même. Ne choquez jamais la superstition dominante, si vous n'êtes assez puissans pour lui résister, ou assez habiles pour échapper à sa poursuite. La fable de *Notre-Dame de Lorette* est plus extravagante que toutes les métamorphoses d'*Ovide*, il est vrai: Le miracle de *San-Gennaro* à Naples est plus ridicule que celui d'*Egnatia* dont parle *Horace*, j'en conviens; mais dites hautement à Naples, à Lorette ce que vous pensez de ces absurdités, il vous

(*h*) Mathieu XXIII.

en coûtera la vie. Il n'en eſt pas ainſi chez quelques nations plus éclairées : Le peuple y a ſes erreurs, mais moins groſſières ; & le peuple le moins ſuperſtitieux eſt toujours le plus tolérant.

Rejettons donc toute ſuperſtition, afin de devenir plus humains ; mais en parlant contre le fanatiſme, n'irritons point les fanatiques ; ce ſont des malades en délire, qui veulent battre leurs médecins. Adouciſſons leurs maux, ne les aigriſſons jamais ; & faiſons couler goutte-à-goutte dans leur ame ce baume divin de la tolérance, qu'ils rejetteraient avec horreur, ſi on le leur préſentait à pleine coupe.

LE SERMON

prêché à Baſle, le premier jour de l'an 1768, *par* JOSIAS ROSSETTE.

COMMENÇONS l'année, meſſieurs, par rendre graces à DIEU du plus grand événement qui ait ſignalé le ſiècle où nous vivons ; ce n'eſt pas une bataille gagnée par les meurtriers aux gages d'un roi qui demeure vers la Sprée, contre les meurtriers aux gages des ſouverains qui habitent les bords du Danube, ou contre ceux qui ſortent des bords de la Garonne, de la Loire & du Rhône, pour aller en grand nombre porter la dévaſtation en Germanie, & pour revenir en très-petit nombre dans leurs foyers.

Je n'ai point à vous entretenir de ces fureurs qui ont uſurpé le nom de gloire, & qui ſont plus déteſtées par les ſages qu'elles ne ſont vantées par les inſenſés. S'il eſt une conquête dans l'auguſte entrepriſe que nous célébrons, c'eſt une conquête ſur le fanatiſme ; c'eſt la victoire de l'eſprit pacificateur ſur l'eſprit de perſécution ; c'eſt le genre-humain rétabli dans ſes droits, dès bords de la Viſtule aux rivages de la mer Glaciale & aux montagnes du Caucaſe dans une étendue de terre deux fois plus grande que le reſte de l'Europe.

Deux têtes couronnées ſe ſont unies pour rendre aux hommes

mes ce bien précieux que la nature leur a donné, la liberté de conſcience. Il ſemble que dans ce ſiècle DIEU ait voulu qu'on expiât le crime de quatorze cents ans de perſécutions chrétiennes exercées preſque ſans interruption pour noyer dans le ſang humain la liberté naturelle. L'impératrice de Ruſſie non-ſeulement établit la tolérance univerſelle dans ſes vaſtes états, mais elle envoie une armée en Pologne, la première de cette eſpèce depuis que la terre exiſte, une armée de paix qui ne ſert qu'à protéger les droits des citoyens, & à faire trembler les perſécuteurs. O roi ſage & juſte, qui avez préſidé à cette conciliation fortunée! ô primat éclairé, prince ſans orgueil, & prêtre ſans ſuperſtition, ſoyez bénis & imités dans tous les ſiècles!

C'était beaucoup, mes frères, pour la conſolation du genre humain que les jéſuites ces grands prédicateurs de l'intolérance, euſſent été chaſſés de la Chine & des Indes, du Portugal & de l'Eſpagne, de Naples & du Mexique, & ſur-tout de la France qu'ils avaient ſi long-tems troublée; mais enfin, ce ne ſont que des victimes ſacrifiées à la haine publique. Elles ne l'ont point été à la raiſon univerſelle. Tant de princes chrétiens n'ont point dit, Chaſſons les jéſuites, afin que nos peuples ſoient délivrés du joug monacal, afin qu'on rende à l'état les biens immenſes engloutis dans tant de monaſtères, & à la ſociété tant d'eſclaves inutiles ou dangereux. Les jéſuites ſont exterminés; mais leurs rivaux ſubſiſtent. Il ſemble même que ce ſoit à leurs rivaux qu'on les immole. Les diſciples de l'inſenſé *Ignace*, de ce chevalier errant de la Vierge, eux-mêmes chevaliers errans de l'évêque de Rome, diſparaiſſent ſur la terre; mais les diſciples d'un fou beaucoup plus dangereux, d'un *François d'Aſſiſe*, couvrent une partie de l'Europe; les enfans du perſécuteur *Dominique* triomphent. On n'a dit encore ni en France ni en Eſpagne, ni en Portugal, ni à Naples, Citoyens qui ne reconnaiſſez pas l'évêque de Rome pour le maître du monde, ſujets qui n'êtes ſoumis qu'à votre roi, chrétiens qui ne croyez qu'à l'Evangile, vivez en paix; que vos mariages confirmés par les loix, repeuplent nos provinces dévaſtées par tant de malheureuſes guerres; occupez dans nos villes les charges municipales; hommes, jouiſſez des droits des hommes. On a

fait le premier pas dans quelques royaumes, & on tremble au second; la raison est plus timide que la vengeance.

C'était autrefois, mes frères, une opinion établie chez les Grecs, que la sagesse viendrait d'orient, tandis que sur les bords de l'Euphrate & de l'Indus on disait qu'elle viendrait d'occident. On l'a toujours attendue. Enfin elle arrive du nord. Elle vient nous éclairer; elle tient le fanatisme enchaîné; elle s'appuie sur la tolérance qui marche toujours auprès d'elle, suivie de la paix consolatrice du genre humain.

Il faut que vous sachiez que l'impératrice du nord a rassemblé dans la grande salle du kremelin à Moscou, six cent quarante députés de ses vastes états d'Europe & d'Asie pour établir une nouvelle législation qui soit également avantageuse à toutes ses provinces. C'est là que le musulman opine à côté du Grec, le payen auprès du papiste, & que l'anabaptiste confère avec l'évangélique & le réformé, tous en paix, tous unis par l'humanité, quoique la religion les sépare.

Enfin donc, graces au ciel, il s'est trouvé un génie supérieur, qui au bout de près de dix-huit siècles s'est souvenu que tous les hommes sont frères. Déjà un Anglais en France, un *Barwick*, évêque de Soissons avait osé dire dans son célèbre mandement de 1757, que les Turcs sont nos frères, ce que ni *Bossuet*, ni *Massillon* n'avaient jamais eu le courage de dire. Déjà cent mille voix s'élevaient de tous côtés dans l'Europe en faveur de la tolérance universelle; mais aucun souverain ne s'était encore déclaré si ouvertement; aucun n'avait posé cette loi bienfaisante pour la base des loix de l'état; aucun n'avait dit à la tolérance en présence des nations, Asseyez vous sur mon trône.

Elevons nos voix pour célébrer ce grand exemple, mais élevons nos cœurs pour en profiter. Vous tous qui m'écoutez, souvenez-vous que vous êtes hommes avant d'être citoyens d'une certaine ville, membres d'une certaine société, professant une certaine religion. Le tems est venu d'agrandir la sphère de nos idées & d'être citoyens du monde. Que de petites nations apprennent donc leur devoir des grandes.

Nous sommes tous de la même religion sans le savoir. Tous les peuples adorent un DIEU des extrémités du Japon aux

rochers du mont Atlas ; ce sont des enfans qui crient à leur père en différens langages. Cela est si vrai & si avéré, que les Chinois en signant la paix avec les Russes le 8 Septembre 1689, la signèrent au nom du même DIEU. Le marbre qui sert de bornes aux deux empires, montre encore aux voyageurs ces paroles gravées dans les deux langues ; *Nous prions le* DIEU, *seigneur de toutes choses, qui connait les cœurs, de punir les traîtres qui rompraient cette paix sacrée.*

Malheur à un habitant de Lucerne ou de Fribourg, qui dirait à un réformé de Berne ou de Genève, je ne vous connais pas : j'invoque des saints, & vous n'invoquez que DIEU : je crois au concile de Trente, & vous à l'Evangile : aucune correspondance ne peut subsister entre nous ; votre fils ne peut épouser ma fille, vous ne pouvez posséder une maison dans notre cité ; *vous n'avez point écouté mon assemblée, vous êtes pour moi comme un payen & comme un receveur des deniers de l'état.*

Voilà pourtant les termes dans lesquels nous sommes, nous qui accusons sans cesse d'intolérance des nations plus hospitalières. Nous sommes treize républiques confédérées, & nous ne sommes pas compatriotes. La liberté nous a unis, & la religion nous divise. Qu'aurait-on dit dans l'antiquité si un Grec de Thèbes ou de Corinthe avait été banni de la communion d'Athènes & de Sparte ? en quelque endroit de la Grèce qu'ils allassent, ils se trouvaient chez eux ; celui dont la cité était sous la protection d'*Hercule* allait sacrifier dans Athènes à *Minerve* ; on les voyait associés aux mêmes mystères comme aux mêmes jeux. Le droit le plus sacré, le plus beau lien qui ait jamais joint les hommes, l'hospitalité, rendait au moins pour quelque tems le Scythe concitoyen de l'Athénien. Jamais il n'y eut entre ces peuples aucune querelle de religion. La république Romaine ne connut jamais cette fureur absurde. On ne vit pas depuis *Romulus* un seul citoyen Romain inquiété pour sa manière de penser ; & tous les jours le stoïcien, l'académicien, le platonicien, l'épicurien, l'éclectique, goûtaient ensemble les douceurs de la société ; leurs disputes n'étaient qu'instructives. Ils pensaient, ils parlaient, ils écrivaient dans une sécurité parfaite.

On l'a dit cent fois à notre confusion ; nous n'avons qu'à rougir, nous qui étant frères par nos traités, sommes encore si étrangers les uns aux autres par nos dogmes ; nous qui après avoir eu la gloire de chasser nos tyrans, avons eu l'horreur & la honte de nous déchirer par des guerres civiles pour des chimères scholastiques.

Je sais bien que nous ne voyons plus renaître ces jours déplorables où cinq cantons enivrés du fanatisme qui empoisonnait alors l'Europe entière, s'armèrent contre le canton de Zurich parce qu'ils étaient de la religion romaine, & Zurich de la religion réformée. S'ils versèrent le sang de leurs compatriotes après avoir récité cinq *Pater* & cinq *Ave Maria* dans un latin qu'ils n'entendaient pas ; s'ils firent après la bataille de Capel écarteler par le bourreau de Lucerne le corps mort du célèbre pasteur *Zuingle* ; s'ils firent en priant DIEU, jetter ses membres dans les flammes, ces abominations ne se renouvellent plus. Mais il reste toujours entre le romain & le protestant, un levain de haine que la raison & l'humanité n'ont pu encore détruire.

Nous n'imitons pas, il est vrai, les persécutions excitées en Hongrie, à Saltzbourg, en France ; mais nous avons vu depuis peu dans une ville étroitement alliée à la Suisse un pasteur doux & charitable, forcé de renoncer à sa patrie pour avoir soutenu que l'Être créateur est bon, & qu'il est le DIEU de miséricorde encore plus que le DIEU des vengeances. Qu'un homme savant & modéré avance parmi nous que JESUS CHRIST n'a jamais pris le nom de DIEU, qu'il n'a jamais dit qu'il eût deux natures & deux volontés, que ces dogmes n'ont été connus que longtems après lui ; n'entendez-vous pas aussi-tôt cent ignorans crier au blasphême & demander son châtiment ? nous voulons passer pour tolérans ; que nous sommes encore loin, mes chers frères, de mériter ce beau titre !

A notre honte, ce sont les anabaptistes qui sont aujourd'hui les vrais tolérans, après avoir été au seizième siècle aussi barbares que les autres chrétiens. Ce sont ces primitifs appellés *quakers* qui sont tolérans, eux qui au nombre de plus de quatre-vingt-mille dans la Pensilvanie, admettent parmi eux toutes les religions du monde, eux qui seuls de tous les peuples transplantés en

Amérique, n'ont jamais ni trompé ni égorgé les naturels du pays si indignement appellés *sauvages*. C'était le grand philosophe *Locke* qui était tolérant, lui qui dans le code des loix qu'il donna à la Caroline, posa pour fondement de la législation que sept pères de famille, fussent-ils Turcs ou Juifs, suffiraient pour établir une religion dont tous les adhérens pourraient parvenir aux charges de l'état.

Que dis-je! l'esprit de tolérance commence enfin à s'instruire chez les Français, qui ont passé long-tems pour aussi volages que cruels. Ils ont leur St. Barthelemi en horreur; ils rougissent de l'outrage fait au grand *Henri IV*, par la révocation de l'édit de Nantes: on venge la cendre de *Calas*; on adoucit l'affreuse destinée de la famille *Sirven*. On ne l'eût pas fait sous le ministère du cardinal de *Fleuri*. On chasse les jésuites, les plus intolérans des hommes: on réprime doucement la brutale animosité des jansénistes. On impose silence à la Sorbonne sur l'article de la tolérance, lorsqu'en osant censurer les maximes humaines de *Bélisaire*, elle a le malheur de s'attirer l'indignation de toutes les nations de l'Europe. Enfin, la haute prudence de *Louis XV* a plongé dans un oubli général cette scandaleuse bulle *Unigenitus*, & ces billets de confession plus scandaleux encore. Le gouvernement devenu plus éclairé appaise avec le tems toutes les querelles dangereuses qui étaient le fruit de cet exécrable intolérantisme.

Quand serons-nous donc véritablement tolérans à notre tour, nous qui demandons, qui crions sans cesse qu'on le soit ailleurs pour les protestans nos frères?

Disons aux nations, mais disons sur-tout à nous-mêmes, JESUS-CHRIST a daigné converser également avec la courtisanne de Jérusalem, & avec la courtisanne de Samarie: il s'est fait parfumer les pieds par l'une parce qu'elle l'avait beaucoup aimé, il s'est arrêté long-tems avec l'autre sur le bord d'un puits.

S'il a dit anathême aux receveurs des deniers publics, il a soupé chez eux, & il a appellé l'un d'eux à l'apostolat. S'il a séché un figuier pour n'avoir pas porté du fruit quand ce n'était pas le tems des figues, il a changé l'eau en vin à des noces où les convives déjà trop échauffés semblaient

le mettre en droit de ne pas exercer cette condescendance. S'il rebute d'abord sa mère avec des paroles dures, il fait incontinent le miracle qu'elle demande. S'il fait jetter en prison le serviteur qui n'a pas fait profiter l'argent de son maître à cent pour cent chez les changeurs, il fait payer l'ouvrier de la vigne venu à la dernière heure comme ceux qui ont travaillé dès la première. S'il dit en un endroit qu'il est venu apporter le glaive & la dissension dans les familles, il dit dans un autre avec tous les anciens législateurs, qu'il faut aimer son prochain. Ainsi, tempérant toujours la sévérité par l'indulgence, il nous apprend à tout supporter. Si toutes les nations ont péché en *Adam*, ô mystère incompréhensible! JESUS quatre mille ans après a subi le dernier supplice en Palestine pour racheter toutes les nations; ô mystère plus incompréhensible encore! S'il a dit dans un endroit qu'il n'était venu que pour les Juifs, pour les enfans de la maison, il a dit ailleurs qu'il était venu pour les étrangers. Il appelle à lui toutes les nations, quoique l'Europe seule semble être aujourd'hui son partage. Il n'y a donc point d'étranger pour un véritable disciple de JESUS-CHRIST; il doit être concitoyen de tous les hommes.

Pourquoi nous resserrer dans le cercle étroit d'une petite société isolée, quand notre société doit être celle de l'univers? Quoi! le citoyen de Berne ne pourra être le citoyen de Lucerne? Quoi! un Français parce qu'il est de la communion romaine & qu'il ne communie qu'avec du pain azime, ne pourra acheter chez nous un domaine, tandis que tout Suisse de quelque secte qu'il puisse être, peut acheter en France la terre la plus seigneuriale?

Avouons que malgré la révocation de l'édit de Nantes, malgré le funeste édit de 1724, que la haine languedochienne arracha au cardinal de *Fleuri* contre les pasteurs évangéliques, c'est pourtant en France, c'est dans la société française, dans les mœurs françaises, dans la politesse française qu'est la vraie liberté de la vie sociale; nous n'en avons que l'ombre.

Mes frères, il faut vous le dire; vous êtes chrétiens & vous aimez votre intérêt; mais entendez-vous votre intérêt, & le christianisme? Ce christianisme vous ordonne l'hospitalité, &

rien n'eſt moins hoſpitalier que vous. Votre intérêt eſt que l'étranger s'établiſſe dans votre patrie. Car aſſurément il n'y viendra pas chercher les honneurs & la fortune, comme vous les allez chercher ailleurs. Un étranger ne pourrait acheter dans votre territoire un domaine que pour partager avec vous ſes revenus. Le bonheur ineſtimable de vivre ſans maître, de ne jamais dépendre du caprice d'un ſeul homme, de n'être ſoumis qu'aux loix, attirerait dans vos cantons comme en Hollande cent riches étrangers dégoûtés des dangers des cours plus funeſtes encore à l'innocence qu'à la fortune. Mais vous écartez ceux à qui vous devez tendre les bras; vous les rebutez par des uſages que l'inimitié & la crainte établirent autrefois, & qui ne doivent plus ſubſiſter aujourd'hui. Ce qui n'a été inventé que dans des tems de trouble & de terreur, doit être aboli dans les jours de paix & de ſécurité.

Le proteſtant a craint autrefois que le catholique n'apportât la tranſſubſtantiation, les reliques, les taxes romaines & l'eſclavage dans ſa ville. Le catholique a craint que le proteſtant ne vînt attriſter la ſienne par ſa manière d'expliquer l'Evangile & par le pédantiſme reproché aux conſiſtoires. Pour avoir la paix il fallut renoncer à l'humanité. Mais les tems ſont changés; la controverſe, les diſputes de l'école qui ont ſi long-tems allumé par-tout la diſcorde, ſont aujourd'hui l'objet du mépris de tous les honnêtes gens de l'Europe.

S'il eſt encore des fanatiques, il n'eſt point de bourgeois, de cultivateur, d'artiſan qui les écoute. La lumière ſe répand de proche en proche; & la religion ne fait preſque plus de mal.

Qui eſt celui d'entre vous qui n'affermera pas ſon champ & ſa vigne à un anabaptiſte, à un quaker, à un ſocinien, à un memnoniſte, à un piétiſte, à un moravé, à un papiſte s'il eſt ſûr qu'il fera un meilleur marché avec cet étranger qu'avec un homme de votre ville fermement attaché au ſyſtême de *Zuingle*? Les terres de Genève ne ſont cultivées que par des papiſtes Savoyards: ce ſont des papiſtes Lombards qui labourent les champs des cantons que nous poſſédons dans le Milanais; & plus d'un proteſtant fabrique des toiles dont la vente enfle le tréſor de l'abbé de St. Gall.

Or si la malheureuse division que les différentes sectes du christianisme ont mise entre les hommes, n'empêche pas qu'ils ne travaillent les uns pour les autres dans le seul but de gagner quelque argent, pourquoi empêchera-t-elle qu'ils ne fraternisent ensemble, pour jouir des charmes de la vie civile ? N'est-il pas absurde que vous puissiez avoir un fermier catholique, & que vous ne puissiez pas avoir un concitoyen catholique ?

Je ne vous propose pas de recevoir parmi vous des prêtres romains, des moines romains : ils se font un devoir cruel d'être nos ennemis ; ils ne vivent que de la guerre spirituelle qu'ils nous font, & ils nous en feraient bientôt une réelle ; ce sont les janissaires du sultan de Rome.

Je vous propose d'augmenter vos richesses & votre liberté en admettant parmi vous tout séculier à son aise que l'amour de cette liberté appellerait dans vos contrées. J'ose assurer qu'il y a même en Italie plus d'un père de famille qui aimerait mieux vivre avec vous dans l'égalité à l'ombre de vos loix, que d'être l'esclave d'un prêtre souverain. Non, il n'y a pas un seul séculier Italien, il n'y a pas dans Rome un seul Romain (j'excepte toujours la populace) qui ne frémisse dans le fond de son cœur de ne pouvoir lire l'Evangile en sa langue maternelle, de ne pouvoir acheter un seul livre sans la permission d'un jacobin, de se voir à la fois compatriote des *Scipions* & esclave d'un successeur de *Simon Pierre*. Soyez sûrs que ce contraste bizarre & odieux d'un filet de pêcheur & d'une triple couronne révolte tous les esprits. Soyez certains qu'il n'y a pas un seul seigneur Romain, qui en voyant JESUS monté sur un âne, & le pape porté sur les épaules des hommes, en voyant d'un côté JESUS qui n'a pas seulement de quoi payer une demi-dragme pour le korban qu'il devait au temple des Juifs, & de l'autre la chambre de la daterie occupée sans cesse à compter l'argent des nations, ne conçoive une indignation d'autant plus forte qu'il en faut dissimuler toutes les apparences. Il la cache à ses maîtres, il la manifeste dans le secret de l'amitié.

Je vais plus loin, mes frères, je soutiens que dans toute la chrétienté il n'y a pas aujourd'hui un seul homme un peu instruit

instruit qui soit véritablement papiste ; non, le pape ne l'est pas lui-même ; non, il n'est pas possible qu'un faible mortel se croye infaillible, & revêtu d'un pouvoir divin.

Je n'entre point ici dans l'examen des dogmes qui séparent la communion romaine & la nôtre ; je prêche la charité & non la controverse ; j'annonce l'amour du genre-humain & non la haine ; je parle de ce qui réunit tous les hommes & non de ce qui les rend ennemis.

Aujourd'hui, malgré les cris de l'église romaine, aucune puissance n'attente à la liberté de conscience etablie chez ses voisins. Vous avez vu dans la dernière guerre six cent mille hommes en armes, sans qu'un seul soldat ait été envoyé pour faire changer un seul homme de croyance. L'Espagne même, l'Espagne appelle dans ses provinces une foule d'artisans protestans pour ranimer sa vie que la barbarie insensée de l'inquisition faisait languir dans la misère ; un sage ministre brave le monstre de l'inquisition pour l'interêt de sa patrie.

Ne craignez donc point que le joug papiste imposé dans des tems d'ignorance puisse jamais s'appesantir sur vous. Ne craignez point qu'on vous remette au gland, lorsque vous avez connu l'agriculture. La tyrannie peut bien empêcher la raison pendant quelques siècles de pénétrer chez les hommes : mais quand elle y est parvenue, nul pouvoir ne peut l'en bannir.

Etres pensans, ne redoutez plus rien de la superstition. Vous voyez tous les jours les conseils éclairés des princes catholiques mutiler eux-mêmes petit à petit ce colosse autrefois adoré. On le réduira enfin à la taille ordinaire. Tous les gouvernemens sentiront que l'église est dans l'état, & non l'état dans l'église. Le sacerdoce à la longue mis à sa véritable place fera gloire enfin comme nous d'obéir à la magistrature. En attendant conservons les deux biens qui appartiennent essentiellement à l'homme, la liberté & l'humanité. Que les cantons catholiques s'éclairent, & que les cantons protestans ne résistent point par préjugé à leur raison éclairée ; vivons en frères avec quiconque voudra être notre frère. Cultivons également notre esprit & nos campagnes. Souvenons-nous toujours que nous sommes une république, non pas en vertu de quelques argumens de théologie, non pas comme zuingliens ou comme

œcolampadiens, mais en qualité d'hommes. Si la religion n'a ſervi qu'à nous diviſer, que la nature humaine nous réuniſſe. C'eſt aux cantons proteſtans à donner l'exemple, puiſqu'ils ſont plus floriſſans que les autres, plus peuplés, plus inſtruits dans les arts & dans les ſciences. N'emploierons-nous nos talens que pour les concentrer dans notre petite ſphère? L'homme iſolé eſt un ſauvage, un être informe qui n'a pas encore reçu la perfection de ſa nature. Une cité iſolée, inhoſpitalière, eſt parmi les ſociétés ce que le ſauvage eſt à l'égard des autres hommes. Enfin, en adorant le DIEU qui a créé tous les mortels, qu'aucun mortel ne ſoit étranger parmi nous.

COLLECTION D'ANCIENS EVANGILES,

OU

MONUMENS DU PREMIER SIECLE DU CHRISTIANISME, EXTRAITS DE FABRICIUS, GRABIUS ET UATRES SAVANS.

PAR L'ABBÉ B***.

NON enim dictas fabulas ſecuti notam fecimus vobis Domini noſtri JESU CHRISTI *virtutem & præſentiam, ſed ſpeculatores facti illius magnitudinis.*

Ce n'eſt point en ſuivant des contes fabuleux que nous vous avons fait connaître la vertu & la préſence de notre Seigneur JESUS-CHRIST, mais c'eſt après avoir été nous-mêmes les contemplateurs de ſa grandeur.

II Epître de St. Pierre. c. I. v. 16.

AVANT-PROPOS.

En publiant cette traduction de quelques anciens ouvrages apocryphes, on n'a pas cru devoir justifier par l'exemple de *Ciceron*, de *Virgile* & d'*Homère* les idiotismes (*a*) & les répetitions (*b*) qui choqueraient dans un écrit profane. Jesus ayant expressément déclaré qu'il avait été (*c*) envoyé pour prêcher l'Evangile aux pauvres, ses disciples, à son exemple, n'affectèrent jamais le langage étudié d'une sagesse humaine (*d*).

St. Luc avoue à *Théophile* qu'on avait composé plusieurs Evangiles avant qu'il lui dédiât le sien & ses *Actes des Apôtres*. Cependant les *Constitutions apostoliques* ne recommandent la lecture que (*e*) des Evangiles de *Matthieu*, de *Jean*, de *Luc* & de *Marc*. Et la principale raison qu'en donne *St. Irénée* (*f*), c'est que le prophète *David* pour demander l'avénement du verbe, s'écrie (*g*) : Vous qui êtes assis sur le chérubim, apparaissez. Or, selon *Ezéchiel* (*h*) & l'Apocalypse (*i*), le chérubim ayant la figure de quatre animaux, le lion désigne la génération royale de Jesus écrite par *Jean*; le veau sa génération sacerdotale décrite par *Luc*; l'homme sa génération humaine racontée par *Matthieu*; & l'aigle volant l'esprit prophétique dont *Marc* est saisi en commençant son Evangile. C'est pour cela qu'il n'y a eu que quatre Testamens donnés au genre humain; le premier avant le déluge sous *Adam*; le second après le déluge sous *Noé*; le troisième sous la loi de *Moïse*; & le quatrième, comme le sommaire de tous les autres, renouvelle l'homme & l'élève vers le royaume céleste par l'Evangile. Aussi conclut-il qu'il y aurait autant de vanité que d'ignorance & d'audace à recevoir plus ou moins de quatre Evangiles.

(*a*) *Asconius in 2. Verr.* On laisse les citations en latin comme inutiles au commun des lecteurs.

(*b*) *Macrob. Saturn.* l. 5. c. 15.

(*c*) Luc. c. 4. v. 18. & Isaï. c. 61. v. 1.

(*d*) I. Corinth. c. 2. v. 13.

(*e*) L. 2. c. 57.

(*f*) L. 3. c. 11.

(*g*) Ps. 79. v. 2.

(*h*) C. 1. v. 10.

(*i*) C. 4. v. 7.

St. Ambroise (k), *St. Athanase* (l), & *St. Augustin* (m), sont à la vérité chacun une association différente des quatre animaux & des quatre évangélistes, mais *St. Jérôme* qui attribue (*n*) l'aigle à *Jean*, le bœuf à *Luc*, le lion à *Marc*, & l'homme à *Matthieu*, a été suivi par *Fulgence* (o), *Eucher* de Lyon (*p*), *Sédulius*, *Théodulphe* d'Orléans, *Pierre* de Riga, & par un très-grand nombre d'autres modernes, tant Latins que Grecs, comme il paraît par *Germain* patriarche de Constantinople (*q*), en un mot par toute la foule des peintres (*r*).

Ces quatre Evangiles furent appellés *authentiques* par opposition aux autres nommés *apocryphes*. On trouve ces deux mots grecs dans l'appendice du concile de Nicée (*s*), où il est dit qu'après avoir placé pêle-mêle les livres apocryphes & les livres authentiques sur l'autel, les pères prièrent ardemment le Seigneur que les premiers tombassent sous l'autel, tandis que ceux qui avaient été inspirés par le St. Esprit resteraient dessus, ce qui arriva sur le champ.

Nicéphore (t), *Baronius* (u) & *Aurelius Peruginus* (x) nous apprennent d'ailleurs que deux évêques nommés *Chrysante* & *Musonius* étant morts pendant la tenue du concile de Nicée, premier écuménique, il était nécessaire d'avoir leur signature pour la validité dudit concile. On porta sur le tombeau des défunts le livre où étaient renfermés les actes divisés par sessions ; on passa la nuit en oraison ; on mit des gardes autour du tombeau, comme on avait fait autour de celui de notre Seigneur ; & le lendemain on trouva (ô chose incroyable) que les trépassés avaient signé.

Comme le pape *Léon I* fit ensuite (*y*) livrer aux flammes les écritures apocryphes qui passaient sous le nom des apôtres, il n'y en a qu'un petit nombre qui soient parvenues jusqu'à nous, & l'on ne connaît plus des autres que les noms & quelques fragmens épars dans les écrivains ecclésiastiques. *St. Jérôme*, par

(*k*) *Præf. in Luc.*
(*l*) *In Synopsi Scripturæ*. T. 2. pag. 155.
(*m*) L. 1. *de consensu Evangelist.* c. 6. *& alibi.*
(*n*) L. 1. *adversus Jovinian. & alibi.*
(*o*) *Homil. in natalem Christi.*
(*p*) L. 1. *instruction.*
(*q*) *Theoria ecclesiastica.* p. 160.
(*r*) Joh. Molanus, *hist. sacrar. imagin.* 3. 15. & 18.
(*s*) *Concil. Labb.* T. 1. p. 8.

exemple (z), fait mention de l'Evangile selon les Egyptiens, de celui de *Thomas*, de *Mathias*, de *Barthelemi*, des douze apôtres, de *Basilides*, d'*Apelles*, & ajoute qu'il ferait trop long de faire l'énumération des autres.

Un décret (*a*) connu sous le nom du pape *Gélase*, quoique quelques manuscrits l'attribuent au pape *Damase* & d'autres au pape *Hormisdas* (b), note comme apocryphes l'*Itinéraire de Pierre apôtre* en dix livres sous le nom de *St. Clément*; les *Actes d'André apôtre*, de *Philippe apôtre*, de *Pierre apôtre*, de *Thomas apôtre*; l'*Evangile de Thadée*, de *Mathias*, de *Thomas apôtre*, de *Barnabé*, de *Jacques le mineur*, de *Pierre apôtre*, de *Barthelemi apôtre*, d'*André apôtre*, de *Lucien*, d'*Hésyque*; le livre de l'*Enfance du Sauveur*, de la *Naissance du Sauveur & de Ste. Marie & de sa sage-femme*, du *Pasteur*, de *Lenticius*; les *Actes de Thécle & de Paul apôtre*; *la révélation de Thomas apôtre*, de *Paul apôtre*, d'*Etienne apôtre*; le livre du *trépas de Ste. Marie*, ceux qu'on appelle *les sorts des apôtres*, & *la louange des apôtres*, celui des *Canons des apôtres*; l'*Epître de* JESUS *au roi Abgare*.

Les *Actes de Pierre*, son *Evangile* & ceux de *Thadée*, de *Jacques le mineur*, & d'*André*, ne se trouvent pas dans quelques manuscrits de ce décret. Le savant *Fabricius* a publié une notice de cinquante Evangiles apocryphes que l'on trouvera dans ce recueil avant la traduction de quatre conservés en entier.

A tant d'écrits dictés (*c*) par un zèle qui n'était point selon la science, les ennemis du christianisme ne manquèrent pas d'en opposer d'autres qu'ils décoraient des mêmes titres. Pour ne parler d'abord que des Evangiles, *St. Irénée* (d) dit que les disciples de *Valentin* étaient parvenus à un tel point d'audace, qu'ils donnaient le titre d'*Evangile de vérité* à un écrit qui ne s'accordait en rien avec les Evangiles des apôtres; de

(*t*) L. 8. c. 23.
(*u*) T. 4. n. 82. *ad annum* 325.
(*x*) *In annalibus abbreviatis ad annum* 325.
(*y*) *Epist.* 93. *ad Turibium.* c. 15.
(*z*) *Proem. in Matth.*
(*a*) *In jure canon. dist.* 15. *can.* 3.
(*b*) Cavei *hist. litterar.* T. 1.
(*c*) Rom. c. 10. v. 2.
(*d*) L. 3. *adversus hæreses.* c 11.

sorte, ajoute-t-il, que chez eux l'Evangile même n'est pas sans blasphème.

Tertullien nous apprend (*e*) que cette infamie avait commencé par les Juifs, & que par eux, & à cause d'eux, le nom du seigneur est blasphémé parmi les nations. En effet, au rapport de *St. Justin* (f), d'*Eusèbe* (g) & de *Nicéphore* (h), les Juifs de la Palestine avaient envoyé dans toutes les parties du monde tant par mer que par terre des écrits remplis de blasphêmes contre JESUS, pour les faire publier & même enseigner à la jeunesse dans les écoles des villes & des champs.

Quoique les empereurs *Constantin* (i) & *Théodose* (k) aient donné chacun un édit, portant ordre sous peine de mort de brûler tous les écrits contre la religion des chrétiens, on trouve encore des traces des blasphêmes des Juifs dans les *Actes de Pilate*, mieux connus sous le nom d'*Evangile de Nicodème*. On y lit (l) que les Juifs, en présence de *Pilate*, reprochèrent à JESUS qu'il était magicien & né de la fornication.

On ne doutera pas que ce ne soit-là le blasphême de l'*Evangile de vérité*, si l'on fait attention qu'*Origène* (m) témoigne que *Celse* intitulait *Discours de vérité* un ouvrage dans lequel il faisait reprocher par un Juif à JESUS d'avoir supposé qu'il devait sa naissance à une vierge : d'être originaire d'un petit hameau de la Judée, & d'avoir eu pour mère une pauvre villageoise qui ne vivait que de son travail, laquelle ayant été convaincue d'adultère avec un soldat nommé *Panther*, fut chassée par son fiancé qui était charpentier de profession. Qu'après cet affront, errant misérablement de lieu en lieu, elle accoucha secrétement de JESUS; que lui se trouvant dans la nécessité fut contraint de s'aller louer en Egypte, où ayant appris quelques-uns de ces secrets (*n*) que les Egyptiens font tant valoir, il retourna dans

(*e*) *Contra Marcion*. 3. 23.
(*f*) *Dialog. cum Tryphon*. p. 234.
(*g*) L. 9. hist. c. 5.
(*h*) L. 7. hist. c. 26.
(*i*) Socrates. l. 1 c. 9. Gelas. *hist. concil. Nicæni*. 2. 36. & *hist. tripartit*. 2. 15.
(*k*) *Act. Synodi Ephesin. a. c.* 435. T. 1. Harduin. p. 1720. & *Cod. Justinian. de Summa Trin.*
(*l*) Art. 2.
(*m*) L. 1. *contra Celsum*. cc. 9.
(*n*) Voyez l'*Evangile de l'enfance* art. 37. note *d*.

ſon pays, & que tout fier des miracles qu'il ſavait faire, il ſe proclama lui-même DIEU.

Cet écrit pernicieux, quoique réfuté par *Origène*, fit cependant une telle impreſſion, que deux pères écrivirent ſérieuſement qu'en effet JESUS avait été appellé fils de *Panther*, & cela, dit *St. Epiphane* (o), parce que *Joſeph* était frère de *Cléophas* fils de *Jacques* ſurnommé *Panther*, engendrés tous les deux d'un nommé *Panther*. Et ſelon *St. Damaſcène* (p), parce que *Marie* était fille de *Joachim* fils de *Bar-panther*, fils de *Panther*.

Comme ces ſurnoms ne ſe trouvent point dans les deux généalogies différentes de JESUS écrites l'une par *St. Mathieu* (q), l'autre par *St. Luc* (r), l'Egliſe s'en eſt tenue au conſeil de *St. Paul* (s) de ne point s'attacher à des fables & à des généalogies ſans fin, qui produiſent plutôt des doutes que l'édification de DIEU qui eſt dans la foi.

Lactance (t) remarque auſſi qu'*Hiéroclès* avait pris le titre d'*amateur de la vérité*, dans deux livres adreſſés aux chrétiens. Il ajoutait aux blaſphêmes de *Celſe*, que le CHRIST ayant été chaſſé par les Juifs, raſſembla une troupe de neuf cents hommes, avec leſquels il fit le métier de brigand. Ces nouvelles calomnies furent auſſi aiſément réfutées par *Euſèbe* de Céſarée que celles de *Celſe* l'avaient été par *Origène*.

J'ai honte de parler ici d'autres ouvrages encore ſubſiſtans. *L'Arétin*, par exemple (*u*), compare *Marie* à *Léda* qui devint enceinte de *Jupiter* transformé en cigne; comme ſi c'était en cette occaſion que l'Eſprit ſaint eût pris la forme d'un pigeon. Le jéſuite *Sanchez* (x) agitant de bonne foi la queſtion ſi la vierge *Marie* fournit de la ſemence dans l'incarnation du CHRIST, s'autoriſe pour l'affirmative du ſentiment de *Suarez* (y) & de *Pero Mato* (z). Ces théologiens ignoraient-ils que tout ce qui concerne ce myſtère ineffable eſt ſi au-deſſus des

(*o*) *Hæreſ.* 78.
(*p*) L. 4. *de fide orthod.* c. 15.
(*q*) C. 1. v. 1.
(*r*) C. 3. v. 23.
(*s*) I. Timoth. c. 1. v. 4.
(*t*) *Inſtitut. divin.* l. 5. c. 2.
(*u*) *Quatro libri della humanita di Chriſto.* Venet. 1538.
(*x*) *Tract. de matrim.* L. 2. *diſp.* 21. *n.* 11.
(*y*) 3. *p. q.* 32. *a.* 1. *diſp.* 10. *ſect.* 1.
(*z*) *In append. ad tract. de Semine.*

lumières de notre faible raison, qu'il fallut que DIEU révélât son fils à *Pierre* (a) & à *Paul* (b) avant de confier au premier l'*Evangile de la circoncision*, & au second l'*Evangile du prépuce* (c)?

Il en a été des *Actes des apôtres* tout comme des Evangiles. L'imposture des méchans & la pieuse curiosité des simples les ont également multipliés. Outre les *Actes apocryphes* mentionnés dans le décret de *Gélase*, *St. Epiphane* (d) dit que les ébionites en avaient supposé dans lesquels ils prétendaient que *Paul* était né d'un père & d'une mère, Gentils, & qu'étant venu demeurer à Jérusalem, il devint prosélyte & fut circoncis dans l'espérance d'épouser la fille du pontife; mais que n'ayant pas eu cette vierge, *ou bien ne l'ayant pas eue vierge*, il en fut si irrité qu'il écrivit contre la circoncision, contre le sabbath & contre toute la loi. Cette assertion paraissait fondée sur ce que *Paul* lui-même se dit (*e*) natif de Tarse en Cilicie dans les *Actes authentiques* écrits par *Luc*. Mais *Fabricius* (f) en cite un manuscrit grec, dans lequel *Paul* ne dit pas qu'il est né à Tarse, mais qu'il a été fait citoyen de cette ville. Et *St. Jérôme* lui-même, si savant dans les langues, vient à l'appui de ce sentiment. Dans deux de ses ouvrages (*g*) il fait naître *Paul* à Gischale, ville de la Galilée.

Sur ce que le même *Paul* écrit à *Timothée* (h) qu'*Hermogènes* & (*i*) *Demas* l'ont abandonné, & qu'il lui parle en même tems (*k*) des grandes persécutions & des souffrances qu'il avait essuyées à Icone & à Antioche; un de ses disciples, pour suppléer aux *Actes des apôtres* qui n'en disent qu'un mot (*l*), composa les *Actes de Thècle* & *de Paul*. Cet ouvrage a été si célèbre autrefois, que l'on ne sera pas fâché d'en trouver ici le précis avec les noms des pères qui l'ont cité.

Lorsque *Paul*, dit l'auteur, après sa fuite d'Antioche s'en

(*a*) Matt. c. 16. v. 17.
(*b*) Galat. c. 1. v. 16.
(*c*) Galat. c. 2. v. 7.
(*d*) *Hæres.* 30. n. 16.
(*e*) Act. c. 22. v. 3.
(*f*) *Codex Apocryph.* p. 571.
(*g*) *De viris illustr.* c. 5. *Et comment. in epist. ad Philem.*
(*h*) II. Timoth. c. 1. v. 15.
(*i*) Ibid. c. 6. v. 9.
(*k*) Ibid. c. 3. v. 11.
(*l*) Act. c. 14. v. 1.

allait

allait à Icone, deux hommes pleins d'hypocrisie, *Demas* & *Hermogènes*, se joignirent à lui. Cependant un certain *Onésiphore* avec sa femme *Lectre* & ses enfans *Simmie* & *Zenon* vint l'attendre sur le chemin royal qui conduit à Lystres pour le recevoir chez lui. Comme il n'avait jamais vu *Paul*, il le reconnut à sa taille courte, sa (*m*) tête chauve, ses cuisses courbes, ses grosses jambes, ses sourcils joints & son nez aquilin. C'était-là le signalement que *Tite* en avait donné.

Comme *Paul* prêchait à Icone, la vierge *Thècle* qui était fiancée à un prince de la ville nommé *Thamiris* (n), passait les jours & les nuits à l'écouter de la fenêtre de sa maison, voisine de celle d'*Onésiphore* où se tenait l'assemblée. Elle n'avait point encore vu la figure de *Paul*; mais elle désirait de paraître devant lui & d'être du nombre des femmes & des vierges qu'elle y voyait entrer. *Theoclia* sa mère fit avertir son gendre qu'il y avait trois jours que *Thècle* séduite par les discours trompeurs de cet étranger, oubliait de boire & de manger.

Les tendres représentations de *Thamiris* pour la détourner des discours de *Paul*, furent aussi vaines que les larmes de la mère & des servantes (*o*). *Thamiris* alors voyant sortir d'auprès de *Paul* deux hommes qui se querellaient vivement les alla joindre dans la rue & les invita à souper, ce qu'ils acceptèrent. Ces deux hypocrites, *Demas* & *Hermogènes*, gagnés par la bonne chère & les grands présens que leur fit *Thamiris*, lui déclarèrent que *Paul* empêchait les jeunes gens de se marier, en leur persuadant que la résurrection ne sera que pour ceux qui persévéreront dans la chasteté. Vous n'avez, ajoutèrent-ils, qu'à le faire conduire au gouverneur comme enseignant la nouvelle doctrine des chrétiens, & suivant le décret de *César* on le fera mourir, & vous aurez votre fiancée à laquelle

(*m*) Grabius (T. 1. *Specileg.* p. 95.) observe que *Paul* dans le *Philopatris* de *Lucien* est désigné par ces mots: *Ce chauve au nez aquilin qui a été ravi par les airs jusqu'au troisième ciel.*

(*n*) *St. Grégoire* de Nysse cite ce trait dans sa quatorzième *Homélie* sur le *Cantique*, T. 1, p. 676. D.

(*o*) St. Jean Chrysostome (*Homil. de Theclâ*, T. I. p. 885.) & St. Epiphane, (*Hæres.* 78. *n.* 16.) commentent cet endroit.

nous enſeignerons que (*p*) la réſurrection que *Paul* annonce comme à venir eſt déjà faite dans les enfans que nous avons, & que nous ſommes reſſuſcités lorſque nous avons connu DIEU.

Thamiris tranſporté d'amour & de colère courut le lendemain matin avec des gens armés de bâtons ſe ſaiſir de *Paul*, & l'ayant traîné devant le gouverneur *Caſtelius*, il l'accuſa de détourner les vierges du mariage, & toute la troupe criait : ce magicien a corrompu toutes nos femmes.

Paul fut mis en priſon, & *Thècle* pendant la nuit détacha ſes boucles d'oreilles (*q*) dont elle fit préſent au portier de la maiſon pour ſe faire ouvrir la porte, & courant à la priſon elle donna ſon miroir d'argent au geolier pour avoir la liberté d'entrer vers *Paul* dont elle baiſa les chaînes en ſe tenant debout à ſes pieds.

Le gouverneur en étant informé, la fit comparaître avec *Paul* devant ſon tribunal, & lui demanda pourquoi elle n'épouſait pas *Thamiris*. Comme *Thècle*, au lieu de répondre, avait les yeux fixés ſur *Paul*, ſa mère criait au gouverneur : Brûlez, brûlez cette malheureuſe au milieu du theâtre, afin d'effrayer toutes celles qui ont écouté les enſeignemens de ce magicien. Alors le gouverneur très-affligé ordonna que *Paul* fût fouëtté & chaſſé de la ville, & condamna *Thècle* à être brûlée Comme elle parcourait des yeux la foule des ſpectateurs, elle vit le Seigneur aſſis (*r*) ſous la forme de *Paul*, & dit en elle-même : *Paul* eſt venu me regarder comme ſi je ne pouvais pas ſouffrir avec courage. Et comme elle tenait les yeux arrêtés ſur lui, il s'élevait au ciel en ſa préſence. Le gouverneur la voyant nue ne pouvait retenir ſes larmes, & il admirait ſa rare beauté.

Thècle ayant fait le ſigne de la croix monta ſur le bûcher. Le peuple y mit le feu qui ne la toucha point, quoiqu'il fût embraſé de tous côtés ; parce que DIEU prenant pitié de *Thècle* fit entendre ſous terre un grand bruit, un nuage chargé de pluie & de grêle la couvrit, & le ſein de la terre s'ouvrant & s'écrou-

(*p*) St. Hilaire (*Comment. in* 2. Timoth. c. 11.) ſemble citer ce paſſage, quand il dit en parlant de l'héréſie d'*Hymenée* & de *Philete* : ils prétendent que *comme nous l'enſeigne une autre écriture*, la réſurrection ſe fait dans les fils.

(*q*) *St. Jean Chryſoſtome*, Homélie

lant engloutit plusieurs spectateurs ; le feu s'éteignit, & *Thècle* échappa sans avoir aucun mal.

Cependant *Paul* avec *Onésiphore* qui avait quitté les richesses mondaines pour le suivre avec sa femme & ses enfans, jeûnait caché dans un monument sur le chemin qui conduit d'Icone à Daphné. Un des enfans étant allé vendre la tunique de *Paul*, pour acheter du pain, apperçut *Thècle* auprès de la maison de son père ; & il la conduisit vers *Paul*. Et sur ce qu'elle lui dit : je vous suivrai où que vous alliez : *Paul* lui repliqua : nous sommes dans un tems où règne le libertinage & vous êtes belle ; prenez garde qu'il ne vous survienne pas une seconde tentation pire que la première.

De là *Paul* renvoya *Onésiphore* chez lui avec toute sa famille, & prenant *Thècle*, il s'en alla à Antioche. Ils n'y furent pas plutôt arrivés qu'un Syrien nommé *Aléxandre* qui en avait été gouverneur, voyant *Thècle*, en fut amoureux & offrit de grands & riches présens à *Paul* qui lui dit : je ne connais pas cette femme dont vous me parlez, & elle n'est point à moi. Le gouverneur l'ayant embrassée & baisée dans la rue, elle courut vers *Paul*, en criant d'une voix triste : N'insultez point une étrangère & ne violez point la servante de DIEU. Je suis des premières familles d'Icone, & j'ai été contrainte de quitter la ville parce que je refusais d'épouser *Thamiris*. Et se saisissant d'*Aléxandre*, elle lui déchira sa tunique, fit tomber la couronne de sa tête, & le renversa par terre devant tout le monde. *Alexandre* transporté d'amour & de honte la conduisit au gouverneur, qui gagné par un présent d'*Alexandre*, la condamna aux bêtes.

Thècle se voyant condamnée, demanda au gouverneur d'être conservée chaste jusqu'au jour qu'elle devait combattre. Elle fut confiée à une veuve fort riche nommée *Trisina* ou *Triphena*, dont la fille venait de mourir & qui la regarda comme sa fille.

Thècle fut d'abord exposée à une lionne très-cruelle, qui lui léchait les pieds. Et comme *Trisina* qui n'avait pas rougi

25 sur les actes, propose cet exemple de *Thècle*.

(*r*) Cette apparition est rapportée par *Basile* de Séleucie (*l*. 1. de Theclâ p. 251.) & par d'autres.

de la suivre, l'eut ramenée dans sa maison, voici que sa fille qui était morte lui apparut en songe & lui dit: Ma mère, prenez à ma place *Thècle* la servante du CHRIST, & demandez-lui qu'elle prie pour moi afin que je sois transportée dans un lieu de repos. *Thècle* pour calmer les pleurs de la mère, se mit à prier le Seigneur, disant: *Seigneur* DIEU *du ciel & de la terre*, JESUS-CHRIST *fils du Très-Haut, faites que sa fille* Falconille *vive éternellement*. Ce qu'entendant *Trisina*, elle pleura davantage, disant: *O jugemens injustes! ô crime indigne! de livrer aux bêtes une telle personne!*

Thècle fut exposée une seconde fois aux bêtes, après qu'on l'eut dépouillée de ses habits, & on lâcha contre elle des lions & des ours; & la cruelle lionne courant à elle, se coucha à ses pieds. Une ourse l'ayant attaquée, fut arrêtée & mise en pièces par la lionne. Ensuite un lion accoutumé à dévorer des hommes & qui appartenait à *Alexandre*, se jetta contre elle. Mais la lionne en le combattant tomba morte avec lui. On lâcha ensuite plusieurs bêtes, pendant que *Thècle* priait debout les mains étendues vers le ciel. Ses prières étant finies, elle vit la fosse pleine d'eau, & s'y plongeant précipitamment, elle dit: *Mon Seigneur* JESUS-CHRIST, *c'est en votre nom que je suis baptisée en mon dernier jour*. Le gouverneur même ne pouvait retenir ses larmes voyant que les veaux marins allaient avaler une telle beauté. Mais toutes les bêtes frappées d'un éclat de foudre, surnagèrent sans force, & une nuée de feu entoura *Thècle* de sorte que les bêtes ne la touchèrent point & que sa nudité fut cachée.

Or, comme on avait lâché sur *Thècle* d'autres bêtes redoutables, toutes les femmes poussèrent un cri de tristesse, & ayant jetté sur elle l'une du nard, l'autre de la casse, celle-ci des aromates, cette autre de l'onguent, toutes les bêtes furent comme accablées de sommeil & ne touchèrent point *Thècle*; de sorte qu'*Alexandre* dit au gouverneur, j'ai des taureaux fort terribles, nous l'y attacherons. Le gouverneur tout triste lui ayant répondu: Faites ce que vous voudrez; ils l'attachèrent par les pieds entre deux taureaux, auxquels ils mirent dans l'aîne des fers ardens; mais comme les taureaux s'agitaient & mugissaient horriblement, la flamme brûla autour

des membres des taureaux les cordes dont *Thècle* était liée, & elle resta détachée dans le lieu du combat (*s*).

Enfin le gouverneur lui fit rendre ses habits, & *Thècle* ayant appris que *Paul* était à Myre en Lycie, elle s'habilla en homme pour l'aller rejoindre. *Paul* la renvoya ensuite à Icone où elle apprit la mort de *Thamiris*, & n'ayant pu convertir sa mère, signant tout son corps elle prit le chemin de Daphné; & étant entrée dans le monument où elle avait trouvé *Paul* avec *Onésiphore*, elle se prosterna & y pleura devant DIEU. Ensuite étant allée à Séleucie elle en éclaira plusieurs de la parole du CHRIST, & elle y reposa en bonne paix.

Voilà le précis exact des *Actes* de *Thécle* & de *Paul* apôtre. *Tertullien*, le plus ancien des pères latins, assure (*t*) que ce fut un prêtre d'Asie qui composa cet écrit par amour pour *Paul*. *St. Cyprien* d'Antioche (*u*) fait mention de l'histoire de *Thécle*; *Basile* de Séleucie la mit en vers, au rapport de *Photius*; & *S. Augustin* (*x*) en remarquant que les manichéens s'autorisaient de l'exemple de *Thécle*, ne traite point son histoire de fable, quoiqu'il qualifie de ce nom d'autres écrits apocryphes.

Enfin, trois autres disciples écrivirent chacun une relation de la mort de *Pierre* & de *Paul*. On traduira à la fin de ce recueil celle de *Marcel*, & les notes indiqueront en quoi elle diffère de celles d'*Abdias* & d'*Hégésippe*.

Nous allons commencer par la notice de cinquante Evangiles dont nous avons parlé.

(*s*) *Maxime* de Turin, Homélie sur la naissance de *Ste. Agnès* vers la fin, & *St. Grégoire* de Nazianze T. II. p. 300. B. de son exhortation aux vierges, disent que *Thécle* échappa aux flammes & aux bêtes.

(*t*) L. *de Baptismo*. c. 17.

(*u*) Grabius *Specileg*. p. 88.

(*x*) L. 30. *contra Faustum*. c. 4.

NOTICE ET FRAGMENS DE CINQUANTE EVANGILES.

A l'article de l'Evangile selon les Egyptiens Nomb. I. de la liste alphabétique de *Fabricius*, & N. XI. de la nôtre, ce judicieux écrivain observe que *St. Clément* Romain ne nomme ni la personne qui interrogeait le Seigneur, ni l'Evangile d'où il a tiré ces paroles que nous rapportons de lui (*a*). « Le Seigneur étant interrogé par une certaine *personne* quand son » règne devait arriver, lui dit : Lorsque deux seront un, & ce » qui est dehors sera comme ce qui est dedans, & que le mâle » avec la femelle ne seront ni mâle ni femelle ». Au lieu que *St. Clément* d'Alexandrie (*b*) nomme l'Evangile selon les Egyptiens dans lequel cette question est faite par *Salomé*, & la réponse du Seigneur commence ainsi : *Lorsque vous foulerez aux pieds l'habillement de la pudeur & lorsque deux seront un, &c.* Ainsi la citation dans *Saint-Clément* Romain n'est pas exacte.

Il en est de même d'une autre qui se lit dans l'Epître de *St. Ignace* aux Smyrnéens (*c*). « Et lorsque *le Seigneur* vint à ceux » qui étaient autour de *Pierre*, il leur dit : Tenez-moi, & me » touchez, & voyez que je ne suis pas un démon incorporel. » Et aussitôt ils le touchèrent & ils crurent, étant convaincus » par sa chair & par l'esprit ».

Eusèbe (d) avoue qu'il ne sait point où le martyr d'Antioche a puisé ce passage; mais *St. Jérôme* (e) le reconnaît pour être d'un Evangile qu'il avait traduit depuis peu, & le rapporte avec quelques différences. « Et lorsqu'il vint à *Pierre* & à ceux qui » étaient avec *Pierre*, il leur dit : Voilà, touchez-moi & voyez » que je ne suis pas un démon incorporel. Et aussitôt ils le tou» chèrent & ils crurent». Il cite ailleurs (*f*) ces dernières paroles comme étant de l'Evangile des Hébreux dont se servent les Na-

(*a*) Nombre 11. note *b*.
(*b*) *Ibid.* note *c. d.*
(*c*) C. 3.
(*d*) Hist. Eccles. L. 3. p. 37.
(*e*) *In catalog. Script. eccles.*
(*f*) *Procem. in l. 18. Esaiæ.*

zaréens. Cette citation de *St. Ignace* n'eſt pas plus exacte que celle de *St. Clément* Romain.

Non-ſeulement on peut conclure de là que les Evangiles apocryphes ont été cités par les pères apoſtoliques; mais en même tems réſoudre une grande difficulté touchant les quatre Evangiles authentiques. C'eſt que, comme il eſt inconteſtable que les noms de *St. Matthieu*, de *St. Marc*, de *St. Luc* & de *St. Jean* ne ſe trouvent dans aucun des pères apoſtoliques avant *St. Juſtin*, on en infère que leurs Evangiles n'exiſtaient pas, & que les ſeuls apocryphes avaient cours dans ces premiers tems.

Mais ſi l'on poſe en fait que les pères apoſtoliques ont cité peu exactement les Evangiles authentiques & les apocryphes ſans en nommer aucun, rien n'empêche de dire que *St. Matthieu* & *St. Luc* ſont cités dans ce paſſage de *St. Clément* Romain (*g*). « Car le Seigneur dit : Vous ſerez comme des agneaux » au milieu des loups : mais *Pierre* répondant, dit : Si donc » les loups mettent les agneaux en pièces? Jesus dit à *Pierre* : » Que les agneaux ne craignent pas les loups après votre mort; » & vous, ne craignez pas ceux qui vous tuent & enſuite ne » peuvent rien vous faire; mais craignez celui qui, après que » vous ſerez morts, a la puiſſance de l'ame & du corps, & *les* » *peut* envoyer dans la gehenne ».

En effet on lit dans *St. Matthieu* (h) : « Voilà je vous envoie » comme des brebis au milieu des loups (*i*). Ne craignez point » ceux qui tuent le corps & ne peuvent tuer l'ame, mais plutôt » craignez celui qui peut perdre & l'ame & le corps dans la » gehenne ». On trouve auſſi dans *St. Luc* : (*k*) « Allez, voilà » je vous envoie comme des agneaux entre les loups (*l*). Or » je vous dis *à vous qui êtes* mes amis; N'ayez point de peur » de ceux qui tuent le corps & après cela n'ont plus rien à » faire davantage. Mais je vous montrerai qui *il faut que* vous » craignez : craignez celui qui après qu'il aura tué, a la puiſ- » ſance d'envoyer dans la gehenne, oui je vous dis, craignez » celui-là ».

(*g*) Epiſt. II. c. 5.
(*h*) Matth. c. 10. v. 16.
(*i*) *Ibid.* v. 28.
(*k*) Luc. c. 10. v. 3.
(*l*) *Ibid.* c. 12. v. 4 & 5.

Malgré la ressemblance de ces textes, on insiste sur ce que l'Evangile de *St. Matthieu*, parle de *Zacharie* fils de *Barachie*, qui ne fut tué, suivant *Joseph* (m), que pendant la guerre des Juifs contre les Romains. Donc, ajoute-t-on, l'Evangile de *St. Matthieu* fut écrit après cette guerre qui y paraît prédite (*n*).

Cette allégation spécieuse semble porter à faux, dès que l'Evangile des Nazaréens (*o*) nous apprend que le *Zacharie* dont parle *St. Matthieu*, était fils de *Jojada*.

Sans nous étendre davantage sur l'utilité des Evangiles apocryphes, voyons en peu de mots ce que l'on connaît de ces anciens écrits.

I. Evangile d'André apôtre.

Cet Evangile n'est connu que par le décret du pape *Gélase*, dont on a parlé dans l'avant-propos.

II. Evangile d'Apelles.

Outre *St. Jérôme* cité dans l'avant-propos, *Bède* (a) fait mention de cet Evangile dont St. Epiphane (*b*) a conservé ce passage : *Le Christ a dit dans l'Evangile : soyez d'honnêtes banquiers. Servez-vous de toutes choses en choisissant de chaque écriture ce qui vous sera utile.*

III. Evangile des douze apôtres.

St. Jérôme, *Origène* (c), *St. Ambroise* (d) & *Théophilacte* (e) en ont parlé.

(*m*) Bell. Jud. L. 4. c. 19.
(*n*) Matth. c. 24. v. 6.
(*o*) Voyez N. 36.
(*a*) *Comment. in Luc.*
(*b*) *Hærs.* 44. *n.* 2.
(*c*) *Homil.* 1. *in Luc. ex vet. vers.*
(*d*) *Proœm. Comment. in Luc.*
(*e*) *Ad id. Lucæ Proœmium.*

V.

IV. Evangile de Barnabé.

Il eſt compris dans le décret de *Gélaſe*.

V. Evangile de Barthelemi apôtre.

Son nom ſe trouve dans le décret de *Gélaſe*, dans *St. Jérôme* & dans *Bède*.

VI. Evangile de Basilides.

On ne connaît de cet Evangile que le nom cité par *St. Jérôme*, *Origène* & *St. Ambroiſe*.

VII. Evangile de Cérinthe.

St. Epiphane (f) penſe que cet Evangile eſt un de ceux dont parle *St. Luc* en commençant le ſien. Il avait inſinué auparavant (g) que *Cérinthe* ſe ſervait de l'Evangile de *St. Matthieu*.

VIII. Histoire de la famille du Christ, trouvée sous l'empereur Justinien.

Cette hiſtoire qui ſe trouve dans *Suidas*, le fit mettre par le pape *Paul IV* au nombre des livres défendus, au rapport de *Poſſevin*, qui parle auſſi dans ſon apparat de la réfutation qu'*Hentenius* en publia à Paris l'an 1547, à la fin du commentaire d'*Euthymius Zigabenus* ſur les quatre évangéliſtes qu'il avait traduits en latin.

(f) *Hæreſ.* 51. *n.* 7.

(g) *Hæreſ.* 30. *n.* 14.

IX. Histoires des Desposynes, sur la généalogie du Christ.

Jules Africain dans sa lettre à *Aristide* (h) rapporte qu'*Hérode* honteux de son origine ignoble (*i*) fit brûler tous les monumens des anciennes familles d'Israël ; mais qu'un petit nombre jaloux de l'antiquité de leur noblesse suppleèrent à cette perte en se faisant une nouvelle genealogie, soit de mémoire, soit en s'aidant des titres particuliers qui leur restaient. De ce nombre étaient ceux qu'on appella *Desposynoi* en grec, parce qu'ils étaient proches parens du Sauveur.

X. Evangile des Ebionites.

St. Epiphane (k) dit, qu'ils avaient altéré & tronqué l'Evangile de *St. Matthieu* qu'ils commençaient ainsi : *Sous le règne d'*Hérode *roi de Judée*, Jean *fils de* Zacharie *&* *d'*Elisabeth, *que l'on disait être de la race du prêtre* Aaron, *vint baptiser dans le fleuve de Jourdain du baptême de la pénitence*, *& tout le monde allait à lui. Le peuple ayant été baptisé*, JESUS *y vint aussi*, *& fut baptisé par* Jean. *Et lorsqu'il fut sorti de l'eau*, *les cieux s'ouvrirent*, *& il vit le Saint Esprit de* DIEU *qui descendait*, *sous la forme d'une colombe*, *& qui entrait en lui. Et une voix éclata du ciel*, *disant* : *Vous êtes mon fils bien-aimé*, *je me suis complu en vous. Et ensuite* : *je vous ai engendré aujourd'hui. Et aussitôt*, *dans ce même lieu*, *brilla une grande lumière* (l). *Ce que* Jean *ayant vu*, *lui dit* : *Qui êtes-vous*, *Seigneur ? La voix reprit du ciel* : *Celui-ci est mon fils bien-aimé*, *en qui je me suis complu. A ces mots* Jean *se jettant à ses pieds* : *Seigneur*, *dit-il*, *baptisez-*

(*h*) Eufeb. hist. eccl. L. 1. c. 7. & Nicephor. L. 1. c. 2.

(*i*) Joseph. *hist. des Juifs*, L. 14. c. 2. avoue cependant qu'il était petit-fils d'*Antipas* Iduméen, gouverneur de toute la Judée.

(*k*) *Hæres.* 30. *n.* 13.

(*l*) *St. Justin* dans son colloque avec *Tryphon*, pag. 315, dit qu'en ce même tems il parut du feu dans le Jourdain.

moi, je vous prie. Mais lui l'en empêchait, disant : Laissez, il est à propos que nous accomplissions ainsi toutes choses. Ailleurs (*m*) les ébionites font dire à JESUS ; *Je suis venu pour abroger les sacrifices, & si vous ne cessez de sacrifier, la colère de* DIEU *contre vous ne cessera pas.* Ensuite (*n*), *Ai-je desiré de manger la chair, cette Pâque avec vous ?* Paroles que *Luc* (o) rapporte sans interrogation & sans parler de la chair. Enfin (*p*) outre l'Evangile sous le nom de *Matthieu*, les mêmes ébionites paraissent en avoir supposé sous celui de *Jacques* & des autres disciples.

XI. EVANGILE SELON LES EGYPTIENS.

St. Jérôme fait mention de cet Evangile, & *St. Epiphane* (q) dit, que les sabelliens y puisaient leur erreur; comme si le Sauveur y déclarait à ses disciples que le Père & le Fils & le St. Esprit sont le même.

St. Clément Romain (*r*) & *St. Clément* d'Alexandrie en citent ces paroles. *Le Seigneur étant interrogé par une certaine* (s) Salomé *quand son règne devait venir, lui dit* (t) : Lorsque vous foulerez aux pieds l'habillement de la pudeur & *lorsque deux seront un, & ce qui est dehors sera comme ce qui est dedans, & que le mâle avec la femelle ne seront ni mâle ni femelle* (u). Salomé *demandant : jusqu'à quand les hommes mourront ils ? Le Seigneur dit, tant que vous autres femmes enfanterez. Et lorsqu'elle eut dit : j'ai donc bien fait moi qui n'ai point enfanté ; le Seigneur répliqua : Nourrissez-vous de toute herbe, mais ne vous nourrissez pas de celle qui a de l'amertume* (x). Enfin, on rapporte que le Sauveur avait dit : *Je suis venu pour détruire les ouvrages de la femme : c'est-à-dire, de la femme de la cupidité ; or ses ouvrages sont la génération & la mort.*

(*m*) Epiphan. *Hæres.* 30. *n.* 16.
(*n*) *Idem n.* 21.
(*o*) C. 22. v. 15.
(*p*) Epiphan. *Hæres.* 30. *n.* 23.
(*q*) *Hæres.* 62. *n.* 2.
(*r*) Epist. II. n. 12.
(*s*) Clém. Alex. L. 3. *Strom.* p. 465.
(*t*) *Ibid.*
(*u*) *Idem.* L. 3. *Strom.* p. 445.
(*x*) *Idem.* p. 452.

XII. Evangile des Encratites.

St. Epiphane (y) pense que l'Evangile dont se servaient les encratites était celui que *Tatien* avait composé en fondant ensemble les quatre Evangiles canoniques; mais il paraît se tromper lorsqu'il dit que quelques-uns l'appellaient *selon les Hébreux* : en effet *St. Jérôme* qui traduisit ce dernier en grec & en latin, ne dit nulle part qu'il ait vu celui de *Tatien*, dont se servaient non-seulement ses disciples, mais encore les autres catholiques qui habitaient en Syrie sur les bords de l'Euphrate, comme l'atteste *Théodoret* (z).

XIII. Evangile de l'enfance du Christ.

Gélase déclare apocryphes les livres de l'enfance du Sauveur. On donnera en français le fragment de celui que *Cotelier* a traduit du grec en latin, & ensuite un autre complet que *Sike* de Brême a mis en latin d'après l'arabe. Le savant M. *Sinner* parle d'un autre manuscrit *n.* 377, de la bibliothèque de Berne, dans lequel l'arrivée des mages à Jérusalem est rapportée deux ans après la naissance de Jesus. Il ajoute au voyage de Marie & de Joseph en Egypte que *le troisième jour de leur départ*, Marie *dans le désert se trouva fatiguée de la trop grande ardeur du soleil; & voyant un palmier elle dit à* Joseph, *reposons-nous un peu sous son ombre. Et* Joseph *se hâtant la conduisit vers le palmier & la fit descendre de sa monture. Et lorsque* Marie *fut assise, regardant les branches du palmier & les voyant chargées de fruits, elle dit à* Joseph : *j'ai envie, si cela se pouvait, de manger du fruit de ce palmier. Alors* Joseph *lui dit : je suis surpris que vous me disiez cela puisque vous voyez quelle hauteur ont les rameaux de ce palmier. Pour moi je suis très-en peine où nous prendrons de l'eau pour remplir nos outres qui sont déjà vuides, & pour nous ranimer. Alors le petit enfant* Jesus *d'un air joyeux dans le sein*

(y) *Hæres.* 46. *n.* 1. (z) *Hæretic. fab.* L. 1. c. 20.

de la Vierge Marie *sa mère dit au palmier : Arbre, recourbez-vous, & rafraîchissez ma mère de vos fruits. Aussi tôt à cette parole il inclina son sommet jusqu'aux pieds de* Marie. *Et cueillant tous les fruits qu'il avait, ils se rafraîchirent. Or après que tous les fruits furent cueillis, il demeurait incliné attendant pour se relever l'ordre de celui qui l'avait fait baisser. Alors* JESUS *lui dit : Palmier, dressez-vous & vous affermissez, & soyez comme les arbres qui sont dans le paradis de mon Seigneur & de mon père. Ouvrez aussi de vos racines la veine qui est cachée en terre, il en coulera des eaux pour nous désaltérer. Aussi-tôt le palmier se dressa, & des sources d'eaux très-claires & très-douces commencèrent à sortir par ses racines.*

XIV. EVANGILE ÉTERNEL.

Comme il est fait mention de l'*Evangile éternel* dans l'Apocalypse (*a*), les frères mendians, vers le milieu du treizième siècle, en composèrent un par lequel l'*Evangile du* CHRIST devait être abrogé. Cet ouvrage fut condamné par le pape *Alexandre IV* à être brûlé, mais en secret, pour ne pas scandaliser les frères (*b*).

XV. EVANGILE D'EVE.

On lisait dans cet Evangile (*c*) : *J'étais arrêté sur une haute montagne, lorsque je vois un homme d'une haute taille & un autre fort court. Ensuite j'entends une voix comme celle du tonnerre. Je m'approche donc de plus près pour écouter, alors il me parla de cette manière : Je suis le même que vous, & vous êtes le même que moi ; & en quelque endroit que vous soyez, j'y suis, & je suis dispersé par toutes choses. Et de quelque endroit que vous voudrez, vous me cueillez. Or, en me cueillant vous vous*

(*a*) C. 14. v. 6.
(*b*) Matt. Paris ad ann. 1257. p. 939.
(*c*) Epiphan. *Hæres.* 26. *n.* 3.

cueillez vous-même. Ensuite (*d*), *je vis un arbre portant douze fruits chaque année, & il me dit, c'est-là le bois de vie.* St. Epiphane qui rapporte ces deux passages, dit que les gnostiques interprétaient ce dernier des règles des femmes.

XVI. Evangile des Gnostiques.

Les gnostiques (*e*) outre certaines interrogations de *Marie* avaient aussi d'autres Evangiles sous le nom des disciples.

XVII. Evangile selon les Hébreux.

Bède (f) remarque que l'*Evangile selon les Hébreux* ne doit pas être compris parmi les apocryphes, mais parmi les histoires ecclésiastiques, d'autant que *St. Jérôme* interprète de l'Ecriture sainte, en a pris nombre de témoignages.

XVIII. Evangiles d'Hésychius, ou Hésyque.

Ils sont compris dans le décret de *Gélase*; quoique *Ussérius* (*g*) pense qu'*Hésychius* Egyptien, de même que *Lucianus* martyr, avaient plutôt entrepris de corriger les livres saints que de les falsifier. *St Jérôme* aussi (*h*) les cite l'un & l'autre, en rendant compte au pape *Damase* des tracasseries qu'il avait lui-même à essuyer en pareille conjoncture.

XIX. Protévangile de Jacques le mineur.

Le décret de *Gélase* en fait mention. *Postel* l'a traduit de grec en latin; & on le donne en français.

(*d*) *Idem. n.* 5.
(*e*) *Idem. Hæres.* 26. *n.* 8.
(*f*) *Comment. in Luc.*
(*g*) *Syntagm. de 70 interpret. c.* 7.
(*h*) *Præfat. in Evangelia.*

(*i*) Bivarius pag. 57. *not. ad commentitium Chron. Lucio Dextro suppositum A.* C. 37.
(*k*) Tom. 7. *Act. Sanctor. Maii*, p. 285 & 393.

Un Evangile de *Jacques le majeur* trouvé en Espagne l'an 1595 (*i*), fut condamné par *Innocent* XI l'an 1682 (*k*).

Enfin *Cotelier* (l) & *Labbe* (m) parlent d'un Evangile manuscrit qui est à la bibliothèque du roi de France *n.* 2276, dont voici le titre : *Commence l'histoire de* Joachim *& d'*Anne, *& de la nativité de la bienheureuse mère de* DIEU Marie *toujours vierge, & de l'enfance du Sauveur. Moi* Jacques *fils de* Joseph, *&c.*

XX. Evangile de Jean du trépas de Ste. Marie.

Il est nommé dans le décret de *Gélase*. Quelques manuscrits grecs l'attribuent à *Jacques* (n).

XXI. Evangile de Jude Ischarioth.

Cet Evangile n'est connu que par ce qu'en disent *St. Irénée* (o), *St. Epiphane* (p) & *Théodoret* (q).

XXII. Evangile de Jude Thadée.

On ne le connaît que par le décret de *Gélase*.

XXIII. Evangile de Leucius.

Il est nommé *Lenticius*, *Lentius*, *Leontius*, *Lucius*, *Leicius*, *Seleucus* dans le décret de *Gélase*; & *St. Augustin* (r) l'appelle d'abord *Leontius*, & ensuite deux fois *Leucius*. *Grabe* (s) parle d'un manuscrit de cet Evangile, qu'il a vu dans la bibliothè-

(*l*) *In not. ad Constitut Apostol.* L. 6. c. 17.
(*m*) *Bibl. nov. M. SS.* p. 306.
(*n*) Lambecius. *Comment. de Bibliot. Vindobon.* L. 4. p. 130.
(*o*) L. 1. *contra hæres.* c. 35.
(*p*) *Hæres.* 28. *n.* 1.
(*q*) L. 1. *hæretic. fabul.* c. 15.
(*r*) *L. de fide contra Manichæos.*
(*s*) *Ad Irenæum.* L. 1. c. 17.

que d'Oxford, & le passage qu'il en rapporte se trouve aussi article XLIX de l'*Evangile de l'enfance.* Il s'agit d'un maître d'école qui mourut pour avoir frappé Jesus.

XXIV. Evangile de Lucianus.

Voyez ce qu'on en dit N. XVIII. article d'*Hésychius.*

XXV. XXVI. XXVII. Evangiles des Manichéens.

Le I. est l'*Evangile de Thomas apôtre* mentionné dans le décret de *Gélase*, dans l'*Histoire des Manichéens de Pierre* de Sicile (*t*) & dans *Leontius* (u). Ce dernier y joint l'*Evangile de Philippe.*

Le II. est l'*Evangile vivant* dont parlent *Photius* (u), *Cyrille* de Jérusalem (*x*) & *St. Epiphane* (*y*). Il est nommé le premier avant ceux de *Thomas* & de *Philippe*, par *Timothée* prêtre de Constantinople (*z*), ou du moins par celui qui a interpolé tout ce passage qui manque dans quelques éditions & dans quelques manuscrits.

Le III. enfin, réfuté par *Diodore* (a), fut écrit au rapport de *Photius* (b), par *Ada*, qui le nomma *Modion*, en faisant allusion au boisseau dont parle *St. Marc* (c), sous lequel on ne met pas la lumière. *Meursius* (d) se trompe en disant que ce dernier est le même que l'*Evangile de Thomas. Tollius* (e) & *Cotelier* (f) nomment expressément l'*Ecrit d'Ada* avec l'*Evangile vivant* & celui de *Thomas*, sans parler de celui de *Philippe.* Le nom d'*Ada* se trouve aussi dans l'*Evangile de Nicodème* article XIV.

(*t*) P. 30. *edit.* Raderi.
(*u*) *De Sectis lect.* 3. p. 432.
(*v*) MS. L. 1. *contra Manichæos.*
(*x*) *Catechesi* 6. p. 57.
(*y*) *Hæres.* 66. *n.* 2.
(*z*) Meursius *in variis divinis* p. 117.

(*a*) *In libris* 25 *adversus Manichæos.*
(*b*) *In Bibl. cod.* 85.
(*c*) C. 4. v. 21.
(*d*) *In gloss. græco-barbaro.* p. 172.
(*e*) *In insignibus itineris italici.* p. 142.

XXVIII.

XXVIII. Evangile de Marcion.

C'était l'*Evangile de St. Luc* que *Marcion* prétendait avoir été écrit par *St. Paul*, à ce que disent *St. Irénée* (g), *Origène* (h), *Tertullien* (i) & *St. Epiphane* (k).

XXIX. XXX. XXXI. Trois livres de la naissance de Ste. Marie.

St. Epiphane (l), *St. Grégoire* de Nysse (m) & *St. Augustin* (n) parlent des deux premiers. On donnera le troisième en français d'après la traduction latine que *St. Jérôme* en a faite sur l'hébreu attribué à *St. Matthieu*.

XXXII. Livre de Ste. Marie et de sa sage-femme.

Ce livre, compris dans le décret de *Gélase*, est réfuté par *St. Jérôme* (o).

XXXIII. XXXIV. Interrogations de Marie grandes et petites.

St. Epiphane (p) est le seul qui fasse mention de ces deux livres dont se servaient les gnostiques.

(f) T. 1. *patr. Apostol.* p. 537.
(g) L. 1. c. 29. l. 3. c. 12.
(h) L. 2. *contra Celsum.* p. 77.
(i) L. 4. *contra Marcion.* c. 3.
(k) *Hæres.* 42.
(l) *Hæres.* 26. *n.* 12.
(m) *Homil. de nativit. S. Mariæ virg.* T. 3. pag. 346.
(n) *Contra Faustum.* L. 23. c. 9.
(o) *Contra Helvidium.*
(p) *Hæres.* 26. *n.* 8.

XXXV. Livre du trépas de Marie.]

C'eſt le même dont on a parlé ſous le nom de *St. Jean*, N. XX.

XXXVI. Evangile hébreu de St. Matthieu dont se servaient les Nazaréens.

St. Jérôme (q) dit que le *Zacharie* tué entre le temple & l'autel, y eſt appelé *fils de Jojada* comme dans les Paralipomènes (*r*), au lieu de *fils de Barachie* comme dans St. Matthieu. *Euſèbe* (s), d'après *Papias*, croit que cet Evangile eſt le même que celui ſelon les Hébreux N. XVII, parce que l'hiſtoire d'une femme qui fut accuſée de pluſieurs crimes devant le Seigneur, eſt rapportée dans l'un & dans l'autre.

XXXVII. Evangile de Mathias.

Son nom ſe trouve dans le décret de *Gélaſe*, dans *St. Jérôme*, *Origène* (t), *Euſèbe* (u), *Bède* (v) & *St. Ambroiſe* (x).

XXXVIII. Evangile de Nicodème.

On lit au commencement de quelques manuſcrits & à la fin de quelques autres, que *l'empereur Théodoſe trouva dans les archives publiques, dans le prétoire de* Ponce Pilate *à Jéruſalem, cet Evangile écrit en hébreu par* Nicodème *la 19me. année*

(*q*) L. 4. *ad* Matth. c. 23. v. 35.
(*r*) L. 2. c. 24. v. 20.
(*s*) Hiſt. eccl. l. 3. c. 39.
(*t*) *In Luc. homil. I.*
(*u*) Hiſt. eccl. L. 3. c. 25.
(*v*) *Comment. in Luc.*
(*x*) *Proœm. in Luc.*
(*y*) Article 22.
(*z*) *Epiſt.* 99: *ad Evodium, edit. benedictin.* 164.
(*a*) *L. de præd. Sanctor.* c. 4.
(*b*) *In catalogo.*

de l'empereur Tibère César, *le* 8 *des calendes d'Avril, qui est le* 23 *de Mars, sous le consulat de* Rufus *& de* Léon, *la* 4*me. année de la* 202*me. olympiade,* Joseph & Caïphas *étant princes des prêtres.*

Au reste, quoique cet Evangile soit le seul qui parle du péché originel (*y*) & de la descente de JESUS aux enfers, il ne faut pas croire que *St. Augustin* y ait puisé ce qu'il en dit dans une de ses lettres (*z*). Ce père nous apprend lui-même (*a*) qu'il avait su par révélation le mystère de la grace. Un semblable secours suffisait pour expliquer tous les dogmes qui ne sont pas assez clairement énoncés dans l'écriture authentique.

XXXIX. EVANGILE DE PAUL.

St. Jérôme (b) entend ces mots des Epitres de Paul (*c*) *selon mon Evangile*, de l'Evangile prêché par cet apôtre & écrit par son disciple *St. Luc.* Voyez N. XXVIII. l'article de *Marcion.*

XL. EVANGILE DE LA PERFECTION.

On ne le connaît que par ce qu'en dit *St. Epiphane* (d). *Clément* d'Alexandrie (*e*) fait aussi mention d'un ouvrage de *Tatien* sous le titre de *la perfection selon le Sauveur.* Il est parlé d'un Evangile parfait dans celui de l'*Enfance du* CHRIST (*f*).

XLI. EVANGILE DE PHILIPPE.

St. Epiphane (g), *Timothée* prêtre de Constantinople (*h*) & *Leontius* (i) parlent d'un Evangile de *Philippe*; mais on ignore si c'est du même livre qu'il s'agit, & si on l'attribuait à l'apôtre de ce nom, ou bien à l'un des sept diacres nommé *Philippe* (*k*).

(*c*) Rom. c. 2. v. 16. Galat. c. 1. v. 8. & 2. Tim. c. 2. v. 7.
(*d*) *Hæres.* 26. n. 2.
(*e*) *Strom.* L. 3. p. 460.
(*f*) Article 25.
(*g*) *Hæres.* 26. *n.* 13.
(*h*) Voyez n. 25.
(*i*) *Ibid.*
(*k*) Act. c. 8. v. 12. & c. 21. v. 8.

XLII. Evangile de Pierre apôtre.

Le décret de *Gélase*, *Origène* (l), *Eusèbe* de Césarée (*m*) & d'autres font mention d'un Evangile de *Pierre* comme supposé, & très-différent de celui de *Marc* son disciple, qu'on attribuait aussi à *Pierre*, suivant *St. Jérôme* (n) & *Tertullien* (o).

XLIII. Livre de la naissance du Sauveur.

On ne le connaît que par le décret de *Gélase*.

XLIV. Evangile des Simoniens.

Il en est parlé dans les *Constitutions des apôtres* (p) & dans la préface arabique du concile de Nicée (*q*).

XLV. Evangile selon les Syriens.

On n'en sait que le nom qui se trouve dans *Eusèbe* (r) & *St. Jérôme* (s). *Fabricius* cite aussi (*t*) une ancienne version syrienne de l'Evangile de *Nicodème*.

XLVI. Evangile de Tatien.

C'est le même que celui des encratites, N. XII.

(*l*) *Comment. in Matth.* T. 2. p. 223.
(*m*) Hist. eccl. L. 3. c. 25.
(*n*) *Catalogi* C. 1.
(*o*) L. 4. *contra Marcion.* c. 5.
(*p*) L. 6. c. 16.
(*q*) T. 2. *Concilior. édit. Labbe.* p. 386.
(*r*) Hist. eccl. L. 4. c. 22.
(*s*) *In catalogo.*
(*t*) T. 1. p. 254.

XLVII. Evangile de Thadée.

Il en est parlé dans le décret de *Gélase* & dans *Eusèbe* (u).

XLVIII. Evangile de Thomas.

C'est le premier des manichéens, N. XXV. Son nom se trouve avec celui de *Mathias* dans les auteurs cités N. XXXVII.

XLIX. Evangile de Valentin.

Voyez ce qu'en dit *St. Irénée* cité dans la préface.

L. Evangile vivant.

C'est le second Evangile des manichéens, N. XXVI.

*Voici maintenant l'*Evangile de la naissance de Marie, *dont nous avons parlé N. XXXI de la notice alphabétique.*

(*u*) Hist. L. 1. c. 13.

EVANGILE DE LA NAISSANCE DE MARIE.

Art. I. La bienheureuse & glorieuse *Marie* toujours vierge, de la race race royale & de la famille de *David*, naquit dans la ville de Nazareth, & fut élevée à Jérusalem dans le temple du Seigneur. Son père se nommait *Joachim* & sa mère *Anne*. La famille de son père était de Galilée & de la ville de Nazareth. Celle de sa mère était de Bethléem. Leur vie était simple & juste devant le Seigneur, pieuse & irrépréhensible devant les hommes : car ayant partagé tout leur re-

venu en trois parts, ils dépensaient la première pour le temple & ses ministres; la seconde pour les pélerins & les pauvres, & réservaient la troisième pour eux & leur famille. Ainsi chéris de DIEU & des hommes, il y avait près de vingt ans qu'ils vivaient chez eux dans un chaste mariage sans avoir des enfans. Ils firent vœu si DIEU leur en accordait un, de le consacrer au service du Seigneur, & c'était dans ce dessein qu'à chaque fête de l'année ils avaient coutume d'aller au temple du Seigneur.

II. Or il arriva que comme la fête de la dédicace approchait, *Joachim* monta à Jérusalem avec quelques-uns de sa tribu. Le pontife *Issachar* se trouvait alors de fonction. Et lorsqu'il apperçut *Joachim* parmi les autres avec son oblation, il le rebuta & méprisa ses dons, en lui demandant comment étant stérile il avait le front de paraître parmi ceux qui ne l'étaient pas. Que puisque DIEU l'avait jugé indigne d'avoir des enfans, il pouvait penser que ses dons n'étaient nullement dignes de DIEU; l'Ecriture déclarant (*a*) *maudit celui qui n'a point engendré de mâle en Israël.* Il ajouta, qu'il n'avait qu'à commencer d'abord par se laver de la tache de cette malédiction en ayant un enfant, & qu'ensuite il pourrait paraître devant le Seigneur avec ses oblations. *Joachim* confus de ce reproche outrageant, se retira auprès des bergers qui étaient avec ses troupeaux dans ses pâturages: car il ne voulut pas revenir à la maison, de peur que ceux de sa tribu, qui étaient avec lui, ne lui fissent le même reproche outrageant qu'ils avaient entendu de la bouche du prêtre.

III. Or quand il y eut passé quelque tems, un jour qu'il était seul, l'ange du Seigneur s'apparut à lui avec une grande lumière. Cette vision l'ayant troublé, l'ange le rassura, en lui disant: Ne craignez point, *Joachim*, & ne vous troublez pas de me voir: car je suis l'ange du Seigneur; il m'a envoyé vers vous pour vous annoncer que vos prières sont exaucées, & que vos aumônes sont montées jusqu'à lui. Car il a vu votre honte & il a entendu le reproche de stérilité que vous avez

(*a*) Isaïe c. 4. v. 1. ne maudit que la femme stérile.

(*b*) La Genèse c. 17. v. 17. lui donne alors 90 ans.

essuyé injustement. Or DIEU punit le péché & non la nature ; c'est pourquoi lorsqu'il rend quelqu'un stérile, ce n'est que pour faire ensuite éclater ses merveilles & montrer que l'enfant qui naît est un don de DIEU & non pas le fruit d'une passion honteuse. *Sara*, la première mère de votre nation, ne fut-elle pas stérile jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans (*b*) ? & cependant au dernier âge de la vieillesse elle engendra *Isaac*, auquel la bénédiction de toutes les nations était promise. De même *Rachel* (c), si agréable au Seigneur, & si fort aimée du saint homme *Jacob*, fut long-tems stérile, & cependant elle engendra *Joseph* qui devint le maître de l'Egypte & le libérateur de plusieurs nations prêtes à mourir de faim. Lequel de vos chefs a été plus fort que *Samson*, ou plus saint que *Samuel* ? Et cependant ils eurent tous les deux des mères stériles (*d*). Si donc la raison ne vous persuade pas par mes paroles, croyez par l'effet que les conceptions long-tems différées & les accouchemens stériles n'en sont d'ordinaire que plus merveilleux. Ainsi votre femme *Anne* vous enfantera une fille que vous nommerez *Marie*, elle sera consacrée au Seigneur dès son enfance, comme vous en avez fait vœu, & elle sera remplie du St. Esprit même dès le sein de sa mère (*e*) ; elle ne mangera ni ne boira rien d'impur ; n'aura aucune société avec la populace du dehors, mais sa conversation sera dans le temple du Seigneur, de peur qu'on ne puisse soupçonner ou dire quelque chose de désavantageux sur son compte. C'est pourquoi en avançant en âge comme elle-même naîtra d'une mère stérile, de même cette vierge incomparable engendrera le fils du Très-Haut, qui sera appellé JESUS, sera le sauveur de toutes les nations, selon l'étymologie de ce nom (*f*). Et voici le signe (*g*) que vous aurez des choses que je vous annonce. Lorsque vous arriverez à la porte d'or qui est à Jérusalem, vous y trouverez votre épouse *Anne* qui viendra au-devant de vous, laquelle aura autant de joie de vous voir, qu'elle avait eu d'inquiétude du délai de votre retour. Après ces paroles l'ange s'éloigna de lui.

(*c*) Genèf. c. 30. v. 23.
(*d*) Judic. c. 13. v. 3. & I. Reg. c. 1. v. 20.
(*e*) Luc. c. 1. v. 15.
(*f*) Matth. c. 1. v. 21.
(*g*) Luc. c. 2. v. 12.

IV. Ensuite il apparut à *Anne* son épouse, disant : Ne craignez point, *Anne*, & ne pensez pas que ce que vous voyez soit un fantôme (*h*). Car je suis ce même ange qui ai porté devant DIEU vos prières & vos aumônes (*i*) & maintenant je suis envoyé vers vous, pour annoncer qu'il vous naîtra une fille, laquelle étant appellée *Marie*, sera bénie sur toutes les femmes (*k*) Elle sera pleine de la grace du Seigneur aussi-tôt après sa naissance, elle restera trois ans dans la maison paternelle pour être sevrée, après quoi elle ne sortira point du temple où elle sera comme engagée au service du Seigneur jusqu'à l'âge de raison ; enfin y servant DIEU nuit & jour par des jeûnes & des oraisons, elle s'abstiendra de tout ce qui est impur, ne connaîtra jamais d'homme ; mais seule sans exemple, sans tache, sans corruption, cette vierge sans mélange d'homme engendrera un fils, cette servante *enfantera* le Seigneur, le sauveur du monde par sa grace, par son nom & par son œuvre. C'est pourquoi levez-vous, allez à Jérusalem ; & lorsque vous serez arrivée à la porte d'or, ainsi nommée parce qu'elle est dorée, vous aurez pour signe au devant de vous votre mari dont l'état de la santé vous inquiète. Lors donc que ces choses seront arrivées, sachez que les choses que je vous annonce s'accompliront indubitablement.

V. Suivant donc le commandement de l'ange, l'un & l'autre partant du lieu où ils étaient montèrent à Jerusalem, & lorsqu'ils furent arrivés au lieu désigné par la prédiction de l'ange, ils s'y trouvèrent l'un au devant de l'autre. Alors joyeux de leur vision mutuelle & rassurés par la certitude de la lignée promise, ils rendirent graces comme ils le devaient au Seigneur qui élève les humbles (*l*). C'est pourquoi ayant adoré le Seigneur ils retournèrent a la maison où ils attendaient avec assurance & avec joie la promesse divine. *Anne* conçut donc & accoucha d'une fille, & suivant le commandement de l'ange ses parens l'appellaient *Marie*.

(*h*) Matth. c. 15. v. 26.
(*i*) Tob. c. 12. v. 15. Apocal. c. 8. v. 3.
(*k*) Luc. c. 1. v. 42.
(*l*) Luc. c. 1. v. 52.
(*m*) Ezéchiel c. 4. v. 6. & 34. *sequ.*

VI. Et

VI. Et lorsque le terme de trois ans fut révolu & que le tems de la sévrer fut accompli, ils amenèrent au temple du Seigneur cette vierge avec des oblations. Or il y avait autour du temple quinze degrés à monter (*m*) selon les quinze pseaumes des degrés. Car parce que le temple était bâti sur une montagne, il falait des degrés pour aller à l'autel de l'holocauste qui était par dehors. Les parens placèrent donc la petite bienheureuse vierge *Marie* sur le premier. Et comme ils quittaient les habits qu'ils avaient eu en chemin, & qu'ils en mettaient de plus beaux & de plus propres selon l'usage, la vierge du Seigneur monta tous (*n*) les degrés un à un sans qu'on lui donnât la main pour la conduire ou la soutenir, de manière qu'en cela seul on eût pensé qu'elle était déjà d'un âge parfait. Car le Seigneur dès l'enfance de sa vierge opérait déjà quelque chose de grand, & faisait voir d'avance par ce miracle combien grands seraient les suivans. Ayant donc célébré le sacrifice selon la coutume de la loi (*o*) & accompli leur vœu, ils l'envoyèrent dans l'enclos du temple pour y être élevée avec les autres vierges, & eux retournèrent à la maison.

VII. Or la vierge du Seigneur en avançant en âge profitait en vertus, & suivant le psalmiste (*p*) *son père & sa mère l'avaient délaissée, mais le Seigneur prit soin d'elle.* Car tous les jours elle était fréquentée par les anges, tous les jours elle jouissait de la vision divine qui la préservait de tous les maux & la comblait de tous les biens. C'est pourquoi elle parvint à l'âge de quatorze ans, sans que non-seulement les méchans pussent rien inventer de répréhensible en elle, mais tous les bons qui la connaissaient trouvaient sa vie & sa conversation digne d'admiration. Alors le pontife (*q*) annonçait publiquement que les vierges que l'on élevait publiquement dans le temple & qui avaient cet âge accompli, s'en retournassent à la maison pour se marier selon la coutume de la nation & la maturité de l'âge. Les autres ayant obéi à cet ordre avec

(*n*) La chose est rapportée un peu différemment article 4. du Protévangile de Jacques.

(*o*) 1. Sam. c. 1. v. 25.

(*p*) Ps. 27. v. 10.

(*q*) Il est nommé *Zacharie* dans le Protévangile de Jacques.

empressement, la vierge du Seigneur *Marie* fut la seule qui s'excusa de le faire, disant : que non-seulement ses parens l'avaient engagée au service du Seigneur, mais encore qu'elle avait voué au Seigneur sa virginité qu'elle ne voulait jamais violer en habitant avec un homme. Le pontife fort embarrassé ne pensant pas qu'il falût enfreindre son vœu, ce qui serait contre l'Ecriture qui dit : *Vouez & rendez* (r), ni s'ingérer d'introduire une coutume inusitée chez la nation, ordonna que tous les principaux de Jérusalem & des lieux voisins se trouvassent à la solemnité qui approchait, afin qu'il pût savoir par leur conseil ce qu'il y avait à faire dans une chose si douteuse. Ce qui ayant été fait, l'avis de tous fut qu'il fallait consulter le Seigneur sur cela. Et tout le monde étant en oraison le pontife selon l'usage (*s*) se présenta pour consulter DIEU. Et sur le champ, tous entendirent une voix qui sortit de l'oracle & du lieu du propitiatoire (*t*), qu'il fallait, suivant la prophétie d'*Isaïe*, chercher quelqu'un à qui cette vierge devait être recommandée & donnée en mariage. Car on sait qu'*Isaïe* dit (*u*) : Il sortira une verge de la racine de *Jessé*, & de cette racine il s'élèvera une fleur sur laquelle se reposera l'esprit du Seigneur, l'esprit de sagesse & d'intelligence, l'esprit de conseil & de force, l'esprit de science & de piété, & elle sera remplie de l'esprit de la crainte du Seigneur. Il prédit donc selon cette prophétie que tous ceux de la maison & de la famille de *David* qui seraient nubiles & non mariés n'avaient qu'à apporter leurs verges à l'autel, & que l'on devait recommander & donner la vierge en mariage à celui dont la verge après avoir été apportée produirait une fleur, & au sommet de laquelle l'esprit du Seigneur se reposerait en forme de colombe.

VIII. *Joseph* entr'autres de la maison & de la famille de *David* était fort âgé, & tous portant leurs verges selon l'ordre, lui seul cacha la sienne. C'est pourquoi rien n'ayant apparu de conforme à la voix divine, le pontife pensa qu'il fallait derechef consulter DIEU, qui répondit que celui qui devait épouser la

(*r*) Ps. 76. v. 11.
(*s*) Num. c. 27. v. 21.
(*t*) *Ut Num.* c. VII. v. 8. 9.
(*u*) Ch. 11. v. 1.

vierge était le seul de tous ceux qui avaient été désignés, qui n'eût pas apporté sa verge. Ainsi *Joseph* fut découvert. Car lorsqu'il eut apporté sa verge, & qu'une colombe venant du ciel se fut reposée sur le sommet, il fut évident à tous que la vierge devait lui être donnée en mariage. Ayant donc célébré le (*x*) droit des noces selon la coutume, lui se retira dans la ville de Bethléem, pour arranger sa maison & pourvoir aux choses nécessaires pour les noces. Mais la vierge du Seigneur *Marie* avec sept autres vierges de son âge & sévrées avec elle, qu'elle avait reçues du prêtre, retourna en Galilée dans la maison de son père.

IX. Or en ces jours là, c'est-à-dire au premier tems de son arrivée en Galilée, l'ange lui fut envoyé de DIEU pour lui raconter qu'elle concevrait le Seigneur, & lui expliquer principalement la manière & l'ordre de la conception. Enfin étant entré vers elle, il remplit la chambre où elle demeurait d'une grande lumière, & la saluant très-gracieusement il lui dit : Je vous salue *Marie* vierge du Seigneur très-agréable, vierge pleine de grace, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie par dessus toutes les femmes, bénie par-dessus tous les hommes nés jusqu'à présent. Mais la vierge qui connaissait déjà bien les visages des anges, & qui était accoutumée à la lumière céleste, ne fut point effrayée de voir un ange, ni étonnée de la grandeur de la lumière, mais son seul discours la troubla, & elle commença à penser, quelle pouvait être cette salutation si extraordinaire, ce qu'elle présageait, ou quelle fin elle devait avoir. L'ange divinement inspiré allant au devant de cette pensée : Ne craignez point, dit-il, *Marie*, comme si je cachais par cette salutation quelque chose de contraire à votre chasteté. Car vous avez trouvé grace devant le Seigneur, parce que vous avez choisi la chasteté. C'est pourquoi étant vierge vous concevrez sans péché & enfanterez un fils. Celui-là sera grand, parce qu'il dominera (*y*) depuis la mer jusqu'à la mer, & depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Et il sera appellé le fils du Très-Haut,

(*x*) C'est-à-dire, les fiançailles dans lesquelles on écrivait le nom de l'époux & de l'épouse sur des tablettes dans une assemblée solemnelle. *Philo de leg. special.* p. 608. édit. Genèv.

(*y*) Ps. 72. v. 8.

parce qu'en naissant humble sur la terre, il règne élevé dans le ciel. Et le Seigneur DIEU lui donnera le siège de *David* son père, & il régnera à jamais dans la maison de *Jacob*, & son règne n'aura point de fin. Il est lui-même le Roi des rois (z) & le Seigneur des seigneurs, & son trône (a) *subsistera* dans le siècle du siècle. La vierge crut à ces paroles de l'ange, mais voulant savoir la manière elle répondit : comment cela pourra-t-il se faire ? car puisque suivant mon vœu je ne connais jamais d'homme, comment pourrai-je enfanter sans l'accroissement de la semence de l'homme ? A cela l'ange lui dit : ne comptez pas, *Marie*, que vous conceviez d'une manière humaine. Car sans mêlange d'homme vous concevrez vierge, vous enfanterez vierge, vous nourrirez vierge. Car le Saint-Esprit surviendra en vous, & la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre contre les ardeurs de l'impureté. C'est pourquoi ce qui naîtra de vous sera seul saint, parce que seul conçu & né sans péché il sera appellé le fils de DIEU. Alors *Marie* étendant les mains & levant les yeux au ciel, dit : voici la servante du Seigneur, (car je ne suis pas digne du nom de maîtresse) qu'il me soit fait selon votre parole. (Il serait trop long & même ennuyeux de rapporter ici tout ce qui a précédé ou suivi la naissance du Seigneur. C'est pourquoi passant ce qui se trouve plus au long dans l'Evangile, finissons par ce qui n'y est pas si détaillé.) *Note du faux Jérôme auquel on attribue la traduction latine.*

X. *Joseph* donc venant de la Judée dans la Galilée avait intention de prendre pour femme la vierge qu'il avait fiancée : car trois mois s'étaient déjà écoulés, & le quatrième approchait, depuis le tems qu'il l'avait fiancée : cependant le ventre de la fiancée grossissant peu-à-peu, elle commença à se montrer enceinte, & cela ne put être caché à *Joseph*. Car entrant vers la vierge plus librement comme époux, & parlant plus familiérement avec elle il s'apperçut qu'elle était enceinte. C'est pourquoi il commença à avoir l'esprit agité & incertain, parce qu'il ignorait ce qu'il avait à faire de mieux. Car il ne voulut point la dénoncer (b) parce qu'il était juste ; ni la dif-

(z) Deut. c. 10. v. 17. & 1. Timot. c. 6. v. 10.

(a) Ps. 45. v. 6.

(b) Matth. 1. v. 19.

famer par le soupçon de fornication parce qu'il était pieux. C'est pourquoi il pensait à rompre son mariage secrétement & à la renvoyer en cachette. Comme il avait ces pensées, voici que l'ange du Seigneur lui apparut en songe, disant ; *Joseph* fils de *David*, ne craignez point, c'est-à-dire, n'ayez point de soupçon de fornication contre la vierge, ou ne pensez rien de désavantageux *à son sujet*, & ne craignez point de la prendre pour femme. Car ce qui est né en elle, & qui tourmente actuellement votre esprit, est l'ouvrage non d'un homme, mais du St. Esprit : car de toutes les vierges elle seule enfantera le fils DIEU, & vous le nommerez JESUS, c'est-à-dire, Sauveur, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. *Joseph* donc suivant le précepte de l'ange prit la vierge pour femme, cependant il ne la connut pas (*c*) ; mais en ayant soin chastement il la garda. Et déjà le neuvième mois depuis la conception approchait, lorsque *Joseph* ayant pris sa femme & les autres choses qui lui étaient nécessaires, s'en alla à la ville de Bethléem d'où il était. Or il arriva lorsqu'ils y furent que les jours pour accoucher furent accomplis, & (*d*) elle enfanta son fils premier-né comme l'ont enseigné les saints évangélistes, Notre Seigneur JÉSUS CHRIST, qui étant DIEU avec le Père & le Fils & l'Esprit Saint vit & règne pendant tous les siècles des siècles.

Pour suivre l'ordre historique des matières, nous plaçons au second rang le Protévangile de Jacques, qui est le XIX de la notice. Fabricius avertit qu'il a retouché la version de Postel, & qu'il a mis entre deux crochets (.....) ce qui ne se trouve pas dans le grec.

(*c*) Matth. c. 1. v. 25.

(*d*) Luc. 2. v. 6. & 7.

PROTÉVANGILE ATTRIBUÉ A JACQUES, SURNOMMÉ LE JUSTE, FRÈRE DU SEIGNEUR.

ART. I. DANS les hiſtoires des douze tribus d'Iſraël *on voit* que *Joachim* était fort riche & offrait à DIEU des doubles offrandes, diſant en ſoi-même : que mes facultés ſoient celles de tout le peuple pour la remiſſion de mes péchés auprès de DIEU, afin qu'il ait pitié de moi. Or le grand jour du Seigneur approchait & les enfans d'Iſraël offraient leurs dons, & *Ruben* s'éleva contre lui, diſant : il ne vous eſt pas permis d'offrir votre don, parce que vous n'avez point eu d'enfant en Iſraël. *Joachim* en fut très-attriſté, & il s'en alla voir la généalogie des douze tribus d'Iſraël, diſant entre ſoi, je verrai dans les tribus d'Iſraël ſi je ſuis le ſeul qui n'ai point eu d'enfant en Iſraël. C'eſt pourquoi en examinant il vit que tous les juſtes en avaient eu. Et il ſe reſſouvint du patriarche *Abraham*, à qui dans ſes derniers jours DIEU avait donné un fils *Iſaac.* Alors *Joachim* étant tout triſte, n'alla point voir ſa femme, mais il ſe retira dans le déſert, où ayant dreſſé des tentes, il jeûna quarante jours & quarante nuits (*a*) diſant en ſoi-même : je ne mangerai ni ne boirai juſqu'à ce que le Seigneur mon DIEU m'ait regardé ; mais mon oraiſon ſera ma nourriture (*b*).

II. Or ſon épouſe *Anne* pleurait de deux pleurs & était accablée d'un double chagrin, diſant : je pleure ma viduité & ma ſtérilité. Le grand jour du Seigneur étant donc arrivé, *Judith* ſa ſervante lui dit : juſqu'à quand enfin affligerez-vous votre ame ? Il ne vous eſt pas permis de pleurer, parce que c'eſt le grand jour du Seigneur (*c*). Prenez donc ce diadême que m'a donné la maîtreſſe où j'allais travailler à la journée, & parez-en votre tête. Car, comme je ſuis votre ſervante vous avez une forme royale. Et *Anne* lui dit : laiſſez moi (*d*), car je n'en ferai rien : DIEU m'a trop humiliée. Prenez bien

(*a*) *Moſes Exod.* 24. 18. 34. 28. & *Deut.* 19. 9. & 11. *Elias* 2. *Reg.* 19. 8. *Jeſus* Matth. 4. 2.

(*b*) Jean 4. 34.

garde qu'il ne vous ait été donné par quelque voleur, & que DIEU ne m'implique dans votre péché. *Judith* sa servante lui répondit : que vous dirai-je ? est-ce que je vous souhaite un plus grand mal, puisque vous n'écoutez pas ma voix ? Car c'est avec raison que DIEU vous a rendue stérile, pour ne vous point donner de fils en Israël. Et *Anne* en fut très-attristée, & ayant quitté ses habits de deuil, elle orna sa tête & se vêtit de ses habits de noces (*e*). Et sur les neuf heures elle descendit dans son jardin pour se promener, & voyant un laurier elle s'assit dessous, & fit ses prières au Seigneur DIEU, disant : DIEU de mes pères, bénissez-moi, & écoutez mon oraison : comme vous avez béni le sein de *Sara* (f) & lui avez donné un fils *Isaac*.

III. Et regardant vers le ciel elle vit dans le laurier un nid de moineau, & elle se plaignit en elle-même & dit : Hélas ! que je suis malheureuse ! (à qui puis-je être comparée) qui est-ce qui m'a engendrée, ou quelle mère m'a enfantée pour que je naquisse ainsi maudite devant les enfans d'Israël ? car ils m'accablent de reproches & d'insultes, ils m'ont chassée du temple du Seigneur mon DIEU. Hélas ! que je suis malheureuse ! à qui suis-je devenue semblable ? Je ne puis point être comparée aux oiseaux du ciel : parce que les oiseaux sont féconds en votre présence, Seigneur : car ce qui est en moi je le remets en vous. Hélas ! que je suis malheureuse ! (à qui puis-je être comparée ?) Je ne puis être comparée avec les animaux mêmes de la terre, parce qu'ils sont féconds en votre présence, Seigneur ! Hélas ! que je suis malheureuse ! à qui suis-je semblable ? Je ne puis être comparée avec les eaux, parce qu'elles sont fécondes en votre présence. (Car les eaux elles-mêmes tant claires que flottantes vous louent avec les poissons de la mer). Mais hélas ? que je suis malheureuse ! à qui puis-je être comparée ? Je ne puis être comparée avec la terre, parce que la terre porte ses fruits en son tems & vous bénit, Seigneur.

IV. Et voici que l'ange du Seigneur vola vers elle en lui

(*c*) Ps. 118. 24.
(*d*) Matth. 4. 10.
(*e*) Judith. 10. 3.
(*f*) Genes 21. 2.

disant : *Anne*, DIEU a exaucé votre prière, vous concevrez & vous enfanterez, & votre enfant sera célèbre dans tout le monde. Mais *Anne* dit : le Seigneur mon DIEU est vivant, soit que j'engendre garçon ou fille, je l'offrirai au Seigneur notre DIEU, (*g*) & il le servira dans les choses sacrées tous les jours de sa vie. Et voici que deux anges vinrent en lui disant : *Joachim* votre mari vient avec ses troupeaux; car l'ange du Seigneur est descendu vers lui, disant : *Joachim*, *Joachim*, le Seigneur a exaucé votre prière, descendez d'ici. Voici qu'*Anne* votre femme concevra dans son sein. Et *Joachim* descendit, & il appella ses bergers disant : apportez-moi ici dix agneaux femelles (pures & sans tache) & elles seront pour le Seigneur mon DIEU. Et amenez-moi douze veaux purs, & ils seront pour les prêtres & pour le clergé, soit pour l'assemblée des vieillards : & apportez moi cent boucs, & les cent boucs seront pour tout le peuple. Et voici que *Joachim* vient avec ses troupeaux, & *Anne* se tenait debout sur la porte, & elle vit *Joachim* qui venait avec ses troupeaux, & accourant elle s'attacha à son cou, disant : à présent je connais que le Seigneur DIEU m'a extrêmement bénie. Car moi qui étais veuve, je ne suis plus veuve; & moi qui étais stérile, j'ai *conçu* dans mon sein. Et *Joachim* se reposa dans sa maison le premier jour.

V. Le lendemain il offrit ses dons disant en soi-même : si le Seigneur DIEU me bénit, la lame du prêtre (*h*) me le fera connaître. (Et *Joachim* offrit ses dons) & fit attention à la lame (soit à l'éphod ou au rational) du prêtre, lorsqu'il fut admis à l'autel du Seigneur, & il ne vit point de péché en soi, & *Joachim* dit : à présent j'ai connu que DIEU a eu pitié de moi, & m'a remis tous mes péchés. Et il descendit justifié (*i*) de la maison du Seigneur, & il vint dans sa maison. Ainsi *Anne* conçut, & ses six mois furent accomplis. Mais au neuvième mois *Anne* enfanta & dit à la sage-femme : qu'est-ce que j'ai enfanté? Elle dit, une femme. Et *Anne* dit : mon ame est magnifiée à cette heure-ci & elle se recoucha. Or

(*g*) Samuel I. *ult.* (*h*) Exode 28. 36. (*i*) Luc. 18. 14.

les jours étant accomplis, *Anne* fut purifiée, & elle allaitait sa fille & nomma son nom *Marie*.

VI. Or la petite fille se fortifiait de jour en jour, & lorsqu'elle eut six mois, sa mère la posa par terre pour essayer si elle se tiendrait debout. Et elle fit sept pas en marchant, & elle vint dans le sein de sa mère. Et *Anne* dit : le Seigneur mon DIEU est vivant, parce que vous ne marcherez pas sur la terre jusqu'à ce que je vous aie présentée au temple du Seigneur. Et elle fit la sanctification dans son lit; & tout ce qui est souillé, elle avait soin de le séparer d'elle à cause d'elle, & elle appella des filles d'Hébreux sans tache, & elles la soignaient. Et la première année de la petite fille s'accomplit, & *Joachim* fit un grand repas (*k*) & il y invita les princes des prêtres, & les scribes & tout le sénat & tout le peuple d'Israël. Et il offrit (des présens) aux princes des prêtres, & ils le bénirent, disant: DIEU de nos pères, bénissez cette jeune fille & donnez-lui un nom célèbre éternellement dans toutes les générations. Et tout le peuple dit, soit fait, soit fait, ainsi soit-il. Et il la présenta aux prêtres; & ils la bénirent disant : DIEU très-haut, regardez cette petite fille, & bénissez-la d'une bénédiction qui n'ait point de relâche. Sa mère la prit & lui donna à teter, & (*l*) *Anne* fit un cantique au Seigneur DIEU, disant: Je chanterai louange au Seigneur mon DIEU, parce qu'il m'a visitée, & m'a délivrée de l'opprobre de mes ennemis. Et le Seigneur DIEU m'a donné un fruit de sa grande miséricorde en sa présence. Qui est-ce qui annoncera aux fils de *Ruben* qu'*Anne* allaite? (Ecoutez, écoutez douze tribus d'Israël parce qu'*Anne* allaite). Et elle la recoucha dans le lieu de sa sanctification, & elle sortit & elle les servait. Et ayant achevé le festin, ils se retirèrent tous joyeux (& ils lui donnèrent le nom de *Marie*) en glorifiant le DIEU d'Israël.

VII. Or la petite fille avançait en âge. Et lorsqu'elle eut deux ans *Joachim* dit à *Anne* son épouse : introduisons-la dans le temple de DIEU afin que nous rendions notre vœu, que nous avons promis, de peur que DIEU ne nous l'enlève ou

(*k*) Genes. 21. 8. (*l*) 1. Sam. 2. Luc. 1.

ne s'irrite contre nous. Et *Anne* dit : attendons la troisième année, de peur que la petite fille ne demande son père & sa mère. Et *Joachim* dit, attendons. Et la petite fille eut trois ans & *Joachim* dit : appellez des petites filles des Hébreux sans tache, & qu'elles reçoivent en particulier des lampes, & qu'elles soient allumées, de peur que la petite fille ne se retourne en arrière & que son esprit ne soit détourné du temple de DIEU. Et ils firent ainsi, jusqu'à ce qu'elles entrèrent dans le temple. Et le prince des prêtres la reçut, & la baisa, & dit : *Marie*, le Seigneur a magnifié votre nom dans toutes les générations : & dans les derniers jours le Seigneur manifestera en vous le prix de sa rédemption (*m*) aux enfans d'Israël. Et il la plaça sur le troisième degré de l'autel, & le Seigneur DIEU répandit sa grace sur elle, & elle tressaillait de joie en dansant avec ses pieds, & toute la maison d'Israël la chérit.

VIII. Et ses parens descendirent admirant & louant DIEU, parce que la petite fille ne s'est pas retournée vers eux. Or *Marie* était comme une colombe élevée dans le temple du Seigneur, & elle recevait sa nourriture de la main d'un ange. Lorsqu'elle eut douze ans, il se tint (dans le temple du Seigneur) un conseil des prêtres, disant : voilà que *Marie* a douze ans dans le temple du Seigneur, que lui ferons-nous, de peur que la sanctification du Seigneur notre DIEU ne soit peut-être souillée ? Et les prêtres dirent à *Zacharie* prince des prêtres : présentez-vous à l'autel du Seigneur & priez pour elle, & tout ce que DIEU nous aura manifesté, nous le ferons. Et le prince des prêtres ayant pris sa longue tunique à douze clochettes entra dans le Saint des saints & pria pour elle. Et voici que l'ange du Seigneur se présenta ; lui disant : *Zacharie*, *Zacharie*, sortez & convoquez les veufs du peuple, & qu'ils apportent chacun une verge (*n*) & elle sera *donnée* en garde pour femme à celui à qui DIEU aura montré un signe. Or des crieurs le publièrent par toute la région de la Judée & la trompette du Seigneur sonna (*o*) & tous accoururent.

IX. Or *Joseph* ayant jetté sa hache sortit au devant d'eux, & s'étant assemblés ils s'en allèrent au grand-prêtre, ayant

(*m*) Matth. 20. v. 28. (*n*) Num. 17. (*o*) Lévit. 25. v. 9.

pris leurs verges. Ainsi recevant d'eux leurs verges il entra dans le temple & pria. Et ayant achevé l'oraison il prit les verges & sortit. Alors il les rendit à chacun d'eux, & il n'y apparut aucun signe. Mais *Joseph* reçut la dernière verge, & voici qu'une colombe sortit de la verge, & vola sur la tête de *Joseph*. Et le grand prêtre dit à *Joseph* : vous êtes choisi par le sort divin, pour prendre la vierge du Seigneur en garde chez vous. Et *Joseph* s'en défendait, disant : J'ai des fils & je suis vieux, mais elle est très-jeune : de là je crains de devenir ridicule aux enfans d'Israël. Mais le grand prêtre dit à *Joseph* : craignez le Seigneur votre DIEU, & ressouvenez-vous quelles grandes choses DIEU fit (*p*) contre *Dathan* & *Abiron* & *Coré*, comment la terre s'ouvrit & les dévora à cause de leur contradiction. Maintenant donc craignez DIEU, *Joseph*, de peur que ces choses ne soient dans votre maison. *Joseph* effrayé la reçut & lui dit : *Marie*, voici que je vous prends du temple du Seigneur, & je vous laisserai à la maison, & j'irai pour exercer ma profession de charpentier, (& je reviendrai à vous). Et que le Seigneur vous conserve (tous les jours).

X. Or il se tint un conseil des prêtres disant : faisons un voile (ou un tapis) pour le temple du Seigneur. Et le prince des prêtres dit : Appellez-moi des vierges sans tache de la tribu de *David*. S'en allant donc & cherchant ils trouvèrent sept vierges. Et le prince des prêtres se ressouvint de *Marie*, qu'elle était de la tribu de *David*, & sans tache devant DIEU. Et le prince des prêtres dit : tirez-moi au sort laquelle filera du fil d'or (d'amianthe) & de fin lin (& de soie) & d'hyacinthe & d'écarlate & de la vraie pourpre. Et *Zacharie* se ressouvint de *Marie* qu'elle était de la tribu de *David*, & la vraie pourpre (& l'écarlate) échut à *Marie* par le sort, & (les ayant reçues) elle s'en alla dans sa maison. Or dans ce même tems *Zacharie* perdit la parole. (*q*) Et *Samuel* prit sa place, jusqu'à ce que *Zacharie* recommença à parler. *Marie* ayant reçu la pourpre (& l'écarlate) fila.

XI. Et ayant pris une cruche elle sortit puiser de l'eau (*r*).

(*p*) Num. 16. (*q*) Luc. 1. v. 20. (*r*) Gen. 24. v. 15.

Et voici une voix qui lui dit : Je vous salue pleine de grace (*s*), le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. Or *Marie* regardait à droite & à gauche, pour savoir d'où venait cette voix. Et toute tremblante elle entra dans sa maison, & quitta sa cruche, & ayant pris la pourpre elle s'assit sur sa chaise pour travailler. Et voici que l'ange du Seigneur se présenta devant elle, disant : ne craignez point, *Marie*, vous avez trouvé grace auprès du Seigneur. Et l'entendant *Marie* s'entretenait en soi-même de ces pensées : si je concevrai par le Dieu vivant, & j'enfanterai comme chaque femme engendre ? Et l'ange du Seigneur dit : Il n'en sera pas ainsi, ô *Marie*, car le St. Esprit surviendra sur vous, & la vertu de Dieu vous couvrira de son ombre, c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous (*t*), sera appellé le fils du Dieu vivant. Et vous lui donnerez le nom de Jesus : car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés : & voici que votre cousine *Elizabeth* a conçu son fils dans sa vieillesse. Et ce mois-ci est le sixième pour celle qui était appellée *stérile*, parce que tout ce que je vous dis ne sera pas impossible auprès de Dieu. Et *Marie* dit : voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

XII. Et ayant achevé la pourpre & l'écarlate elle l'apporta au grand prêtre. Il la bénit & dit : ô *Marie*, votre nom est magnifié, & vous serez bénie dans toute la terre. *Marie* ayant conçu une grande joie s'en alla vers *Elizabeth* sa cousine, & frappa à sa porte. Et *Elizabeth* l'entendant accourut à la porte & lui ouvrit & dit (*u*) : Et d'où me vient ce *bonheur* que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car ce qui est en moi a tressailli & vous a béni. Or (*x*) *Marie* elle-même ignorait ces mystères dont l'archange *Gabriel* lui avait parlé. Et regardant vers le ciel elle dit : qui suis-je pour que toutes les générations me disent ainsi bienheureuse ? Mais de jour en jour son ventre grossissait, & frappée de crainte *Marie* s'en alla dans sa maison & se cacha des (*y*) enfans d'Israël. Elle avait seize ans lorsque ces mystères s'accomplissaient.

(*s*) Luc. I. v. 28.
(*t*) Luc. I. v. 35.
(*u*) Luc. I. v. 43.
(*x*) Luc. c. 33 & 50.

XIII. Au bout de ſon ſixième mois, voici que *Joſeph* vint de ſes ouvrages de charpente, & entrant dans ſa maiſon il la vit enceinte; & le viſage abattu (il ſe jetta par terre & pleura amérement) diſant: de quel front regarderai-je le Seigneur DIEU? Or quelle prière ferai-je pour cette petite fille laquelle j'ai reçue vierge du temple du Seigneur DIEU, & je ne l'ai pas gardée? Qui m'a trompé? Qui a fait ce mal dans ma maiſon, qui a captivé & ſéduit la vierge? Ne m'eſt-il pas arrivé une hiſtoire pareille à celle d'*Adam*? Car à l'heure de ſon bonheur, le ſerpent entra, & trouva *Eve* ſeule, & il la ſéduiſit: oui, oui, pareille choſe m'eſt arrivée. Et *Joſeph* ſe releva de terre, & ayant pris *Marie* il lui dit: ô vous qui étiez ſi agréable à DIEU, pourquoi avez-vous fait cela? Et avez-vous oublié le Seigneur votre Dieu, vous qui avez été élevée dans le Saint des ſaints? Pourquoi avez-vous avili votre ame, vous qui receviez votre nourriture de la main des anges (z); pourquoi avez-vous fait cela? Mais elle pleurait très-amérement diſant: je ſuis pure & n'ai point connu d'homme. Mais *Joſeph* lui dit: Et d'où vient donc ce que vous avez dans le ſein? Et *Marie* répondit: le Seigneur mon DIEU eſt vivant, je ne ſais d'où cela me vient.

XIV. Et *Joſeph* fut tout interdit & perſiſtait dans cette penſée, que ferai-je d'elle? Et *Joſeph* dit en ſoi-même: ſi je cache ſon péché, je ſerai trouvé coupable dans la loi du Seigneur (a): ſi je la dénonce à la vue de tous les enfans d'Iſraël, je crains que cela ne ſoit pas juſte, & que je ne ſois trouvé livrant le ſang innocent à un jugement de mort. Que ferai-je donc d'elle? Aſſurément je l'abandonnerai en cachette. Et la nuit le ſurprit. Et voici que l'ange du Seigneur lui apparait en ſonge, diſant: ne craignez point de recevoir cette jeune fille: car ce qui eſt né en elle, eſt du St. Eſprit; elle enfantera donc un fils & vous lui donnerez le nom de JESUS: car ce ſera lui qui ſauvera ſon peuple de leurs péchés. *Joſeph* ſe leva donc après ce ſonge, & glorifia le DIEU d'Iſraël qui lui a fait cette grace, & il garda la jeune fille.

(y) Luc. 1. v. 24.
(z) *Supra Cap.* 8.

(a) Deut. 22. v. 13.

XV. Or le ſcribe *Annas* vint à *Joſeph* & lui dit : pourquoi n'avez-vous pas aſſiſté à l'aſſemblée ? Et *Joſeph* lui dit : j'étais fatigué du chemin & je me ſuis repoſé le premier jour. Et s'étant rerourné, le ſcribe vit *Marie* enceinte, & il s'en alla courant au prêtre & il lui dit : *Joſeph* à qui vous rendez témoignage, a grandement péché. Et le prêtre dit : qu'eſt-ce que c'eſt ? Et il lui dit : il a ſouillé la vierge qu'il avait reçue du temple du Seigneur, & a dérobé ſes noces & ne les a point déclarées aux enfans d'Iſraël. Et le prince des prêtres répondant, dit : *Joſeph* a-t-il fait cela ? Et le ſcribe *Annas* dit : envoyez des miniſtres, & ils la trouveront enceinte. Et les miniſtres y allèrent, & trouvèrent comme il leur dit. Et ils l'amenèrent ainſi que *Joſeph* en jugement, & le prêtre dit : *Marie*, pourquoi avez-vous fait cela ? Et pourquoi avez-vous avili votre ame & avez-vous oublié le Seigneur votre DIEU, vous qui avez été élevée dans le Saint des ſaints, qui avez reçu votre nourriture de la main de l'ange, qui avez entendu ſes myſtères, (& qui avez treſſailli de joie en ſa préſence) pourquoi avez-vous fait cela ? Mais elle pleurait amérement, diſant : le Seigneur mon DIEU eſt vivant parce que je ſuis pure en préſence du Seigneur, & je ne connais point d'homme. Et le prêtre dit à *Joſeph*: pourquoi avez-vous fait cela ? Et *Joſeph* dit : le Seigneur DIEU eſt vivant & ſon CHRIST (*b*) eſt vivant parce que je ſuis pur d'elle. Et le prêtre dit : ne dites point un faux témoignage (*c*), mais dites vrai : vous avez dérobé ſes noces, & ne les avez point manifeſtées aux enfans d'Iſraël, & vous n'avez point incliné votre tête ſous la main toute puiſſante (*d*) afin que votre race fût bénie. Et *Joſeph* ſe tut.

XVI. Et le prêtre lui dit (encore une fois) : reſtituez la vierge, que vous avez reçue du temple du Seigneur : & *Joſeph* fondait en larmes, & le prêtre dit : je vous ferai boire de l'eau de conviction (*e*) & votre péché ſera manifeſté devant vos yeux. Et le prêtre ayant pris de l'eau en fit boire à *Joſeph* & l'envoya dans les montagnes, & il revint ſain : (il en fit auſſi boire à *Marie* & l'envoya de même dans les montagnes,

(*b*) 1. Sam. 12. v. 3. & 5.
(*c*) Exod. 20. v. 14.
(*d*) 1 *Petri* V. v. 6.
(*e*) *Num.* 5. v. 18.

& elle revint saine). Et tout le peuple admira qu'il ne se fût point manifesté en eux de péché. Et le prêtre dit : DIEU n'a point manifesté votre péché, & moi je ne vous juge pas, & il les renvoya absous. *Joseph* ayant donc reçu *Marie* s'en alla dans sa maison tout joyeux & glorifiant le DIEU d'Israël.

XVII. Or on publia un décret d'*Auguste* césar pour faire inscrire tous ceux qui étaient à Bethléem (*f*). Et *Joseph* dit : j'aurai soin de faire inscrire mes enfans, mais que ferai-je de cette petite fille ? (Comment l'inscrirai-je) ? L'inscrirai-je comme ma femme ? (Elle n'est point ma femme : car je l'ai reçue du temple du Seigneur pour la conserver). Comme ma fille ? mais (tous) les enfans d'Israël savent qu'elle n'est pas ma fille. (Qu'en ferai-je) ? Assurément au jour du Seigneur je ferai comme le Seigneur voudra. Et *Joseph* sella une ânesse, & la fit monter sur l'ânesse. Or *Joseph* (g) & *Simon* suivaient à trois milles. Et *Joseph* se retournant la vit triste, & il dit en soi-même : peut-être que ce qui est en elle l'attriste. Et s'étant retourné une seconde fois *Joseph* la vit riante, & il lui dit : ô *Marie*, qu'est-ce qui est cause que je vois votre face tantôt joyeuse & tantôt triste ? Et *Marie* dit à *Joseph* : c'est que je vois devant mes yeux deux peuples (*h*), un qui pleure & qui gémit, mais l'autre qui tressaille de joie & qui rit. Et il vint à mi-chemin : & *Marie* lui dit : descendez-moi de l'ânesse, parce que ce qui est en moi me presse pour sortir. Et il la descendit de l'ânesse & lui dit : Où vous conduirai-je ? parce que le lieu est désert. Or *Marie* dit encore une fois à *Joseph*, emmenez-moi, car ce qui est en moi me presse extrêmement. Et aussi-tôt il l'emmena.

XVIII. Et trouvant là une caverne il l'y fit entrer, & la laissa en garde à son fils, & il sortit pour chercher une sage-femme Juive dans la région de Bethléem. Or comme *Joseph* était en marche il vit le pole ou le ciel arrêté & l'air tout interdit & les oiseaux du ciel s'arrêtant au milieu de leur cours. Et regardant à terre il vit une marmite de viande dressée & des ouvriers assis à table dont les mains étaient dans la marmite.

(*f*) Luc. 2. v 1.

(*g*) Marc. 6. v. 3. Ce *Joseph* est nommé *Joses*, & les quatre frères de JESUS sont *Jacques*, *Joseph*, *Juda* & *Simon*.

(*h*) Genes. 25. v. 23.

Et mâchant ils ne mâchaient pas, & ceux qui portaient les mains à la tête, ne prenaient rien : & ceux qui présentaient à leur bouche n'y portaient rien, mais les faces de tous étaient attentives en haut. Et voici que des brebis étaient dispersées, (elles n'avançaient point, mais) elles étaient arrêtées. Et le berger levant la main pour les frapper avec sa verge, sa main restait en haut. Et regardant dans le torrent du fleuve, il vit les museaux des boucs qui approchaient à la vérité de l'eau, mais qui ne buvaient pas, (enfin toutes choses en ce moment étaient détournées de leur cours).

XIX. Et voici qu'une femme descendant des montagnes, lui dit : Je vous dis, ô homme, où allez-vous ? Et il dit : je cherche une sage-femme Juive. Et elle lui dit : êtes-vous d'Israël, vous ? Et il dit, oui. Mais elle dit : quelle est celle qui accouche dans la caverne ? Et il dit : c'est ma fiancée. Et elle dit : n'est-elle pas votre femme ? Et *Joseph* dit : elle n'est point ma femme, mais c'est *Marie*, élevée dans le Saint des saints, dans le temple du Seigneur, & elle m'est échue par le sort, & elle a conçu du S. Esprit. Et la sage-femme lui dit : cela est-il vrai ? Il lui dit : venez & voyez. Et la sage-femme alla avec lui. Et elle s'arrêta devant la caverne. Et voici qu'une nuée lumineuse ombrageait la caverne : & la sage-femme dit : mon ame a été magnifiée aujourd'hui, parce que mes yeux ont vû des choses étonnantes, & le salut est né à Israël. Or tout d'un coup la nuée fut dans la caverne, & une grande lumière, de sorte que leurs yeux ne la supportaient pas : mais peu-à-peu la lumière se modéra, de sorte que l'enfant fut apperçu, & il prenait les tetons de sa mère *Marie*. Et la sage-femme s'écria & dit : ce jour d'aujourd'hui est grand pour moi, parce que j'ai vu ce grand spectacle. Et la sage-femme sortit de la caverne, & *Salomé* se trouva à sa rencontre. Et la sage-femme dit à *Salomé* : j'ai un grand spectacle à vous raconter : une vierge a engendré celui que sa nature ne comporte pas (& cette vierge demeure vierge). Et *Salomé* dit : le Seigneur mon Dieu est vivant, si je n'examine pas sa nature, je ne croirai pas qu'elle a enfanté.

XX. Et la sage-femme entrant dit à *Marie* : couchez-vous, car un grand combat se prépare pour vous. Et lorsque *Salomé* l'eut

l'eut touchée dans le lieu même, elle ſortit diſant : malheur à moi impie & perfide, parce que j'ai tenté le DIEU vivant. Et voici que ma main (brûlante de feu) tombe de moi. Et elle fléchit les genoux vers DIEU, & dit : DIEU de nos pères, ſouvenez-vous de moi, parce que je ſuis de la race d'*Abraham* & d'*Iſaac* & de *Jacob*. Et ne me déshonorez pas devant les enfans d'Iſraël, mais rendez moi à mes parens. Car vous ſavez, Seigneur, que c'était en votre nom que j'employais (tous) mes ſoins (& mes vacations) & je recevais de vous ma récompenſe. Et l'ange du Seigneur ſe préſenta à elle, diſant : (*Salomé, Salomé*) le Seigneur vous a exaucée, préſentez votre main à l'enfant, & portez-le ; car il ſera pour vous le ſalut & la joie. Et *Salomé* s'approcha & le porta, diſant : je l'adorerai, parce qu'il eſt le grand roi né en Iſraël. Et (ayant porté l'enfant) tout d'un coup *Salomé* fut guérie, & la ſage-femme ſortit de la caverne juſtifiée. Et voici qu'une voix lui dit : n'annoncez pas les grandes choſes que vous avez vues, juſqu'à ce que l'enfant entre dans Jéruſalem, & *Salomé* ſe retira juſtifiée.

XXI. Et voici que *Joſeph* fut prêt de ſortir (en Judée). Et il ſe fit un grand tumulte à Bethléem ; parce que des mages vinrent d'Orient, diſant : où eſt le roi des Juifs qui eſt né ? Car nous avons vu ſon étoile en Orient, & nous ſommes venus l'adorer. Et *Hérode* l'entendant, il fut extrêmement troublé, & il envoya des miniſtres aux mages. Et il fit venir les grands-prêtres & les interrogeait, diſant : comment eſt il écrit touchant le CHRIST roi ? Où naît-il ? Ils lui diſent en Bethléem de Juda. Car c'eſt ainſi qu'il eſt écrit (*i*) : Et vous Bethléem terre de Juda, vous n'êtes pas la moindre parmi les princes de *Juda*, car c'eſt de vous qu'il me ſortira un chef qui gouvernera mon peuple d'Iſraël. Et il les renvoya, & interrogea les mages, leur diſant : quel ſigne avez-vous vu touchant le roi engendré ? Dites le moi. Et les mages lui dirent ; ſa grande étoile eſt née, & a brillé ſur les étoiles du ciel de telle ſorte qu'elle les a fait diſparaître au point qu'on ne les voyait plus. Et ainſi nous avons connu qu'il eſt né un grand roi à Iſraël &

(*i*) Mich. 5. v. 1. Matth. 2. 6.

nous sommes venus l'adorer. Or *Hérode* dit : allez & cherchez-le soigneusement : & si vous le trouvez, redites-le moi afin que venant moi-même je l'adore. Et les mages sortirent, & voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les conduisait, jusqu'à ce qu'elle (entra dans la caverne &) elle s'arrêta sur le haut de la caverne. (Et les mages virent l'enfant avec *Marie* sa mère ; & ils l'adorèrent). Et tirant des dons de leurs bourses, ils lui donnèrent de l'or, de l'encens & de la myrrhe. Et ayant reçu réponse d'un ange de ne pas revenir à *Hérode*, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

XXII. Mais *Hérode* irrité de ce qu'il avait été trompé par les mages, envoya des homicides tuer tous les enfans (*k*) qui étaient dans Bethléem depuis deux ans & au dessous. Et *Marie* apprenant que l'on tuait les enfans, frappée de crainte prit l'enfant, & l'ayant enveloppé de langes elle le coucha dans la crèche des boeufs (*l*), parce qu'il n'y avait point de place pour lui dans l'hôtellerie. Or *Elizabeth* apprenant que son fils (*Jean*) était recherché, elle monta sur les montagnes, & regardait de tous côtés, où elle le cacherait, & il n'y avait pas de lieu secret. Et *Elizabeth* gémissant dit d'une voix haute : ô montagne de DIEU (*m*) recevez la mère avec le fils : car *Elizabeth* ne pouvait pas monter. Et tout d'un coup la montagne se divisa & la reçut. Une lumière les éclaira : car l'ange du Seigneur était avec eux, qui les gardait.

XXIII. Or *Hérode* cherchait *Jean*. Et il envoya des ministres à *Zacharie* (son père) qui servait à l'autel, disant : où avez-vous caché votre fils ? Mais il répondit disant : je suis prêtre servant DIEU & j'assiste au temple du Seigneur, je ne sais point où est mon fils. Et les ministres s'en allèrent & rapportèrent toutes ces choses à *Hérode*. Et étant en colère il dit : son fils doit régner sur Israël. Et il envoya une seconde fois à *Zacharie* disant : dites-nous la vérité, où est votre fils ? Ne savez vous pas que votre sang est sous ma main ? Et les ministres allèrent & en firent le rapport à *Zacharie* même. Mais il dit : DIEU est témoin que je ne sais où est mon fils.

(*k*) Les Arabes disent aussi qu'un roi des Perses fit mourir tous les enfans à cause de Daniel Bochart. *parte* 1. *Hieroz. lib.* 6. *cap.* 3.

(*l*) Luc. 2. v. 7.

(*m*) Apocal. 6. v. 16.

Si vous voulez, répandez mon sang ; car Dieu rece à coup il de-
parce qu' vous répandez le sang innocent. *Zacharias* sa maison.
les vestibules du temple de Dieu & de l'autel auprès pris l'em-
Et les enfans d'Israël ne savaient pas quand il avait été tué. *Joseph*

XXIV. Et les prêtres allèrent à l'heure de la salutation, & selon la coutume la bénédiction de *Zacharie* ne vint pas au devant d'eux. Et les prêtres attendaient pour le saluer & bénir le Très-Haut. Or comme il tardait (ils craignaient d'entrer. Mais) un d'eux eut le courage d'entrer dans le Saint où était l'autel, & il vit le sang caillé. Et voici qu'une voix cria : *Zacharie* est tué ; & son sang ne sera point effacé jusqu'à ce qu'il vienne un vengeur. Ce qu'ayant entendu il craignit, & étant sorti il rapporta aux prêtres (que *Zacharie* est tué. Et l'entendant & devenant plus hardis) ils entrèrent & virent le fait, & les lambris du temple poussant des hurlemens & ils étaient entr'ouverts du haut jusqu'en bas (*n*). On ne trouva point son corps, mais son sang dans les vestibules du temple était devenu comme de la pierre. Et tout tremblans ils sortirent, & annoncèrent au peuple que *Zacharie* avait été tué. Et toutes les tribus du peuple l'apprirent, & portèrent le deuil & le pleurèrent trois jours & (trois nuits. Mais après trois jours) les prêtres tinrent conseil, lequel ils mettraient à sa place. Et le sort vint sur *Siméon*. Car il avait été assuré par un oracle du St. Esprit qu'il ne verrait point la mort, qu'il ne vît le Christ en chair.

XXV. Et moi *Jacques*, qui ai écrit cette histoire, voyant dans Jérusalem un tumulte qu'avait excité *Hérode* (*o*) je me retirai dans le désert, jusqu'à ce que le tumulte fût appaisé dans Jérusalem. Or je glorifie Dieu, qui m'a donné la tâche d'écrire cette histoire. Mais que sa grace soit avec ceux qui craignent le Seigneur (Jesus-Christ) à qui la gloire & la force (avec le Père éternel, & l'Esprit saint bon & vivifiant, que maintenant & toujours, &) dans les siècles des siècles. Ainsi soit il.

Ce fragment de l'Evangile de l'enfance du Christ *étant trop étendu pour entrer dans la notice, nous le ferons précéder l'Evangile complet dont nous avons fait mention à son article* N. XIII.

(*n*) Matth. 27. v. 51. (*o*) Act. 12. v. 1. & 2.

nous sommes venus l'adorer. Or Hérode dit
le soigneuseme
venant moi-
que l'étoile
ce qu'I.

...LE DE L'ENFANCE DU CHRIST.

I. MOI *Thomas* j'ai cru nécessaire de faire connaître à tous les Israélites nos frères entre les nations les œuvres enfantines & magnifiques du CHRIST, qu'a opérées notre Seigneur & DIEU JESUS-CHRIST, né dans notre région à Bethléem : en étant moi-même étonné : dont voici le commencement.

II. L'enfant JESUS avait l'âge de cinq ans. Or comme il avait plu & que la pluie avait cessé, JESUS avec d'autres enfans Hébreux jouait au bord d'un ruisseau, & les eaux courantes se rassemblaient dans des fossés. Alors les eaux devinrent incontinent pures & efficaces. Cependant il ne les frappa que de la parole, & elles lui obéissaient entièrement. Et ayant pris sur leur rive de la terre molle, il en forma des petits moineaux au nombre de douze. Or il y avait avec lui des enfans qui jouaient. Et un certain Juif ayant vu ce que JESUS avait fait avec de la terre un jour de sabbath, s'en alla sur le champ & l'annonça à son père *Joseph*, disant : voici que votre fils, en jouant près d'un ruisseau, a pris de la terre, en a formé douze moineaux ; & il profane le sabbath. *Joseph* donc venant sur le lieu & le voyant, il le gronda en ces termes : Pourquoi faites-vous ces choses un jour de sabbath, puisqu'il n'est pas permis ? Mais JESUS ayant frappé des mains cria aux moineaux & leur dit : allez, volez, & souvenez-vous de moi *étant* vivans. Alors les petits moineaux s'envolèrent & sortirent en criant. Et les Juifs le voyant, l'admirèrent beaucoup, & s'en allant ils racontèrent aux principaux d'entre eux le miracle que JESUS avait fait en leur présence.

III. Or le fils d'*Annas* le scribe était là avec *Joseph* ; & ayant pris un rameau de saule, il fit écouler les eaux que JESUS avait assemblées. L'enfant JESUS le lui ayant vu faire, il en fut fâché, & lui dit ; sot *que vous êtes*, quel mal vous ont fait ces fossés, pour que vous répandiez les eaux ? Voilà sur l'heure que vous séchiez aussi vous-même comme un arbre, & que vous ne por-

tiez ni feuilles, ni rameaux, ni fruits (a). Et tout à coup il devint tout sec. Mais JESUS se retira, & s'en alla dans sa maison. Au reste les parens de celui qui avait séché, l'ayant pris l'emportèrent, en pleurant sa jeunesse, & le conduisirent à *Joseph* qu'ils accusaient : Pourquoi avez-vous un enfant de cette façon qui opère de telles choses ? Ensuite JESUS étant prié par toute *l'assemblée*, le guérit; il lui laissa cependant un petit membre sans (b) mouvement & sans force, pour qu'ils y fissent attention.

IV. Une autre fois JESUS passait par le village ; & un enfant en courant se jetta avec violence sur son épaule. De quoi JESUS étant irrité lui dit : vous ne finirez pas votre chemin ; & aussitôt l'enfant tomba & mourut. Mais quelques-uns voyant cela dirent : d'où est né cet enfant, que chacune de ses paroles a un *si* prompt effet ? Et les parens du mort s'approchant de *Joseph* se plaignaient, disant : puisque vous avez cet enfant vous ne pouvez pas habiter avec nous dans notre ville. Ou apprenez à votre enfant à bénir au lieu de faire des imprécations, ou sortez avec lui de ces lieux; car il tue nos enfans.

V. *Joseph* ayant donc pris l'enfant à part l'avertissait, disant : pourquoi faites-vous de cette façon, & les faites-vous souffrir, nous haïr & nous persécuter ? JESUS répondit ; je sais que ces paroles ne sont pas de vous, je me tairai cependant à cause de vous; mais ceux qui vous les ont suggérées en porteront la peine éternellement. Et sur le champ ses accusateurs furent privés des yeux. Et ceux qui virent cela en furent tous fort épouvantés, & ils hésitaient & disaient de lui, que tout discours qu'il proférerait, soit bon, soit mauvais, aurait son effet, & ils l'admiraient. Mais *Joseph* ayant vu cette œuvre de JESUS, se levant lui prit l'oreille & la pinça. L'enfant en fut indigné & lui dit : qu'il vous suffise, qu'ils cherchent & qu'ils ne trouvent pas. Vous n'avez point du tout fait sagement. Ne savez-vous pas que je suis à vous ? Ne me chagrinez pas.

VI. Au reste un certain maître d'école nommé *Zachée*, étant

(a) Marc. 2. v. 14. (b) Une main. Luc. 6. v. 8.

dans un certain lieu apprit ces choses de JESUS de la bouche de son père, & fut fort étonné de ce qu'un enfant tenait de tels propos. Et peu de jours après il alla vers *Joseph* & lui dit: vous avez un enfant judicieux, qui a de l'entendement: allons donc, confiez-le moi, pour qu'il apprenne les lettres. Et lorsque le maître fut assis pour enseigner les lettres à JESUS, il commença par la première, Aleph. Mais JESUS prononça la seconde Beth, & Ghimel, & lui nomma les autres lettres jusqu'à la fin. Et ayant ouvert le livre, il enseignait les prophètes au maître d'école, qui resta tout honteux, parce qu'il ne savait pas d'où il avait appris les lettres; & se levant il retourna à la maison, saisi d'admiration & étonné d'une chose incroyable.

VII. Après cela comme JESUS passait son chemin, il vit une boutique, & certain jeune homme qui trempait, dans des chaudières, des habits & divers morceaux d'étoffe de couleur brune, préparant le tout selon la volonté d'un chacun. Alors l'enfant JESUS étant entré vers le jeune homme qui était ainsi en ouvrage, il prit aussi des morceaux d'etoffe qui se trouvèrent sous sa main. * *

ÉVANGILE DE L'ENFANCE.

AU NOM DU PÈRE ET DU FILS ET DU ST. ESPRIT D'UN SEUL DIEU.

PAR le secours & la faveur du grand DIEU nous commençons à écrire le livre des miracles de notre maître, & du Seigneur, & sauveur JESUS CHRIST, qui est appellé l'*Évangile de l'enfance*, dans la paix du Seigneur; ainsi soit-il.

I. Nous trouvons dans le livre du pontife *Joseph*, qui vécut au tems du CHRIST (quelques-uns le prennent pour *Cajapha*, il dit) que JESUS parla, même lorsqu'il était au berceau, & qu'il dit à sa mère *Marie*: je suis JESUS, fils de DIEU, ce verbe, que vous avez enfanté, comme l'ange *Gabriel* vous l'a annoncé, & mon père m'a envoyé pour le salut du monde.

II. Or l'an trois cent neuf de l'ère d'*Alexandre*, *Auguste* ordonna que chacun fût inscrit dans sa patrie. C'est pourquoi *Joseph* se leva, & ayant pris *Marie* sa fiancée, il alla à Jérusalem, & vint à Bethléem pour être inscrit avec sa famille dans la ville de son père. Et quand ils furent arrivés près d'une caverne, *Marie dit à Joseph*, que son tems d'accoucher était proche, & qu'elle ne pouvait point aller jusqu'à la ville : mais, dit-elle, entrons dans cette caverne. Comme *Joseph* alla vîte pour amener une femme, qui l'aidât (dans l'accouchement), il vit une vieille Juive, originaire de Jérusalem, & lui dit : hola ! ma bonne, venez ici, & entrez dans cette caverne, où vous trouverez une femme prête d'accoucher.

III. Ainsi après le coucher du soleil, la vieille & avec elle *Joseph*, arrivèrent à la caverne & y entrèrent tous les deux. Et voici ! elle était remplie de lumières, qui effaçaient l'éclat des lampes & des chandelles, & étaient plus grandes que la clarté du soleil ; l'enfant enveloppé de langes suçait les mammelles de la divine *Marie* sa mère, étant couché dans la crêche. Comme ils admiraient tous les deux cette lumière, la vieille demande à la divine *Marie* : Etes-vous la mère de cet enfant ? Et la divine *Marie* faisant signe qu'oui, vous n'êtes pas, lui dit-elle, semblable aux filles d'*Eve*. La divine *Marie* disait : comme entre tous les enfans il n'y en a point de semblable à mon fils, de même sa mère n'a point sa pareille entre les femmes. La vieille répondant & disant : ma maîtresse, je suis venue pour acquérir un prix qui durera toujours ; notre divine *Marie* lui dit : imposez vos mains à l'enfant ; ce que la vieille ayant fait, dès ce tems elle s'en alla purifiée. C'est pourquoi étant sortie elle disait : depuis ce tems je serai la servante de cet enfant tous les jours de ma vie.

IV. Ensuite lorsque les bergers furent venus & qu'ayant allumé du feu, ils se réjouissaient grandement, il leur apparut des armées célestes louant & célébrant le DIEU suprême, & les bergers faisant la même chose, alors cette caverne paraissait très-semblable à un temple auguste, parce que les voix célestes de même que les terrestres célébraient

& magnifiaient DIEU à cause de la naissance du Seigneur CHRIST. Or la vieille Juive voyant ces miracles manifestes, rendait graces à DIEU, disant : je vous rends graces, ô DIEU, DIEU d'Israël, parce que mes yeux ont vu la naissance du Sauveur du monde.

V. Et lorsque le tems de la circoncision fut arrivé, c'est-à-dire le huitième jour, auquel la loi ordonne de circoncire un enfant (*a*), ils le circoncirent dans la caverne, & la vieille Juive prit cette pellicule (mais d'autres disent qu'elle prit la rognure du nombril) & elle la renferma dans un vase d'albâtre plein de vieille huile de nard. Or elle avait un fils parfumeur, à qui elle la remit, lui disant : prenez garde de vendre ce vase d'albâtre rempli de parfum de nard, quand même on vous en offrirait trois cents deniers. Et c'est-là ce vase d'albâtre que *Marie* la pécheresse acheta & qu'elle répandit sur la tête & les pieds de notre Seigneur JESUS-CHRIST, & les essuya avec les cheveux de sa tête. Ayant laissé passer l'espace de dix jours, ils le portèrent à Jérusalem, & le quarantième après sa naissance ils le présentèrent dans le temple devant la face du Seigneur, offrant pour lui les dons, ce qui est prescrit par la loi de *Moïse* (b); savoir ; tout mâle premier né sera appellé *le saint de* DIEU.

VI. Et le vieillard *Siméon* le vit brillant comme une colonne de lumière, lorsque la divine vierge *Marie* sa mère le portait dans ses bras, toute transportée de joie, & les anges l'entouraient comme un cercle, le célébrant & se tenant comme des gardes auprès d'un roi (*c*). C'est pourquoi *Siméon* s'approchant au plus vîte de la divine *Marie* & étendant les mains vers elle, il disait au Seigneur CHRIST (*d*) : Maintenant, ô mon Seigneur, votre serviteur s'en va en paix, selon votre parole, car mes yeux ont vu votre miséricorde que vous avez préparée pour le salut de toutes les nations ; la lumière de tous les peuples, & la gloire de votre peuple d'Israël. *Hanne* la prophé-

(*a*) Genes. 27. v. 12. & Lévit. 12. v. 3.
(*b*) Exod. 30. v. 2. & Luc. 2. v. 23.
(*c*) Matth. 4. v. 11.
(*d*) Luc. 2. v. 28.

tesse

tesse était aussi là, & s'approchant, elle rendait graces à Dieu & vantait le bonheur de la dame *Marie*.

VII. Et il arriva lorsque le Seigneur Jesus fut né à Bethléem, ville de Judée, au tems du roi *Hérode*, voici! des mages vinrent de l'orient à Jérusalem comme l'avait predit *Zoradascht* (*Zoroastre*) & ils avaient avec eux des presens, de l'or, de l'encens, & de la myrrhe, & ils l'adorèrent, & lui offrirent leurs présens. Alors la dame *Marie* prit une des bandelettes (dont l'enfant était enveloppé) & la leur donna au lieu de bénédiction, & ils la reçurent d'elle comme un très-beau présent. Et à la même heure il leur apparut un ange en forme de l'étoile qui les avait auparavant conduits dans leur chemin; & dont ils suivirent la lumière en s'en allant, jusqu'à ce qu'ils fussent retournés dans leur patrie.

VIII. Or il y avait des rois & leurs princes qui leur demandaient ce qu'ils avaient vu ou ce qu'ils avaient fait? Comment ils étaient allés & revenus? Enfin quels compagnons de voyage ils avaient eus? Mais eux leur montrèrent cette bandelette, que la divine *Marie* leur avait donnée: c'est pourquoi ils célébrèrent une fête, & selon leur coutume ils allumèrent du feu & l'adorèrent & y jettèrent cette bandelette, & le feu la saisit & l'environna. Et le feu étant éteint, ils en retirèrent la bandelette entière, comme si le feu ne l'eût pas touchée. C'est pourquoi ils commencèrent à la baiser, à la mettre sur leurs têtes & sur leurs yeux, disant: c'est certainement ici la vérité indubitable! Sans doute que c'est une grande chose que le feu n'a pu la brûler ou la perdre. Ensuite ils la prirent & la mirent dans leurs trésors avec vénération.

IX. Mais *Hérode* voyant que les mages tardaient & ne revenaient pas vers lui, fit venir les prêtres & les sages (*e*) & leur dit: Enseignez-moi où le Christ doit naître; & lorsqu'ils eurent répondu: à Bethléem ville de Judée, il commença à rouler dans son esprit le massacre du Seigneur Jesus-Christ. Alors l'ange du Seigneur apparut à *Joseph* en songe, & lui dit: levez-vous, prenez l'enfant & sa mère, & allez en

(*e*) Matth. 2. v. 4.

Egypte vers le chant du coq : c'eſt pourquoi il ſe leva & partit.

X. Et comme il penſait en lui-même quel devait être ſon voyage, il fut ſurpris par l'aurore, & la fatigue du chemin avait rompu la ſangle de la ſelle. Et ils approchaient déjà d'une grande ville dans laquelle était une idole, à qui les autres idoles & les Dieux d'Egypte offraient des dons & des vœux : & auprès de cette idole ſe tenait un prêtre qui en était le miniſtre, & qui chaque fois que *Sathan* parlait par *la bouche* de cette idole, la rapportait aux habitans de l'Egypte & de ſes contrées. Ce prêtre avait un fils de trois ans (*f*), obſédé d'une grande multitude de démons, lequel tenait pluſieurs propos, & lorſque les démons ſe ſaiſiſſaient de lui, il déchirait ſes habits, & courait tout nud, en jettant des pierres aux paſſans. Or dans le voiſinage de cette idole, était l'hôpital de cette ville, dans laquelle *Joſeph* & la divine *Marie* furent à peine entrés, & deſcendus dans cet hôpital, que ſes citoyens furent fort conſternés, & tous les princes & les prêtres de l'idole s'aſſemblèrent auprès de cette idole, lui demandant : quelle eſt cette conſternation & cette épouvante qui a ſaiſi notre pays ? L'idole leur répondit : il eſt arrivé ici un DIEU inconnu, qui eſt véritablement DIEU, & pas un autre que lui n'eſt digne du culte divin, parce qu'il eſt véritablement fils de DIEU (*g*) ; à ſa *ſeule* renommée cette religion a tremblé, & ſon arrivée la trouble & l'agite, & nous craignons beaucoup de la grandeur de ſon empire. Et à l'heure même cette idole fut renverſée, & tous les habitans de l'Egypte, outre les autres, accoururent à ſa ruine.

XI. Mais le fils du prêtre attaqué de ſa maladie accoutumée, entra dans l'hôpital, où il offenſa *Joſeph* & la divine *Marie*, que tous les autres avaient abandonnés par la fuite. Et parce que la divine *Marie* avait lavé les langes du Seigneur CHRIST, & les avait étendus ſur une latte, cet enfant poſſédé arracha un de ces langes, & le mit ſur ſa tête, & auſſitôt les démons commencèrent à ſortir de ſa bouche & à fuir ſous la figure de corbeaux & de ſerpens. Depuis ce tems donc par

(*f*) Marc. 5. v. 9. & Luc. 8. v. 30.

(*g*) Marc 5. v. 7. Matth. 8. v. 29. Luc. 4. v. 41.

l'empire du Seigneur CHRIST l'enfant fut guéri, & commença à chanter des louanges & à rendre graces au Seigneur qui l'avait guéri. Et son père le voyant rétabli dans sa première santé, Mon fils, dit-il, que vous est il arrive? & par quel moyen avez-vous été guéri? Le fils répondit: comme les démons m'agitaient, je suis entré dans l'hôpital & j'y ai trouvé une femme d'un visage charmant avec son enfant, dont elle avait étendu sur une latte les langes qu'elle venait de laver: pendant que j'en mettais sur ma tête un que j'avais arraché, les démons se sont enfuis & m'ont quitté. Le père transporté de joie lui dit: mon fils, il se peut faire, que cet enfant soit le fils du DIEU vivant, qui a créé le ciel & la terre, car aussi-tôt qu'il est venu vers nous, l'idole a été brisée, & tous les Dieux ont été renversés & détruits par une force superieure.

XII. Ainsi s'accomplit la prophétie, qui dit (*h*): j'ai appellé mon fils d'Egypte: car *Joseph* & *Marie* ayant appris que l'idole avait été renversée & détruite, furent tellement saisis de crainte & d'épouvante, qu'ils dirent: lorsque nous étions dans la terre d'Israël, *Hérode* a voulu faire mourir JESUS, c'est pour cela qu'il a massacré tous les enfans de Bethleem & de ses environs, & il n'y a point de doute que les Egyptiens ne nous fassent brûler, s'ils apprennent que cette idole a été brisée & renversée.

XIII. Etant donc sortis de là ils parvinrent auprès d'un repaire de voleurs qui ayant dépouillé des voyageurs de leurs bagages & de leurs habits, les conduisaient enchaînés. Or ces voleurs entendaient un grand bruit, tel qu'est ordinairement celui d'un roi qui sort de sa ville suivi d'une nombreuse armée & de sa cavalerie au son retentissant des tambours; c'est pourquoi laissant toute leur proie ils s'enfuirent. Alors les captifs se levant, détachaient les chaînes l'un de l'autre, & ayant repris leurs bagages & s'en allant, lorsqu'ils virent approcher *Joseph* & *Marie*, ils leur demandèrent: Où est ce roi, dont les voleurs entendant le bruit de l'arrivée, nous ont laissé échapper sans nous faire aucun mal? *Joseph* répondit: il vient après nous.

(*h*) Num. 24. v. 8. *Osea* 2. v. 1. Matth. 2. v. 15.

XIV. Ensuite ils vinrent dans une autre ville, où était une femme possédée, dont *Sathan* maudit & rebelle s'était emparé, comme elle était allée une fois de nuit puiser de l'eau. Elle ne pouvait ni souffrir des habits (*i*) ni rester dans les maisons, & chaque fois qu'on l'attachait avec des chaînes ou des courroies, elle les rompait & fuyait toute nue dans les lieux déserts, & se tenant dans les carrefours & dans les cimetières elle jettait des pierres aux hommes, de sorte qu'elle causait beaucoup de dommage à ses proches. La divine *Marie* l'ayant donc vue, en eut pitié; & tout d'un coup *Sathan* la quitta, & s'enfuyant sous la forme d'un jeune *homme*, il dit: Malheur à moi, à cause de vous, *Marie*, & de votre fils! Ainsi cette femme fut délivrée de son tourment, & revénant à son bon sens & rougissant de sa nudité, elle retourna vers ses *proches*, évitant la rencontre des hommes & ayant repris ses habits; elle expliqua la raison de son état à son père & à ses proches, lesquels étant des principaux de la ville, reçurent chez eux la divine *Marie* & *Joseph* avec vénération.

XV. Le jour suivant, ils partirent de chez eux munis d'une honnête provision pour le voyage, & sur le soir du même jour ils arrivèrent dans une autre ville où l'on célébrait des noces; mais l'épousée était devenue muette par les tromperies maudites de *Sathan*, & par le moyen de la magie, de sorte qu'elle ne pouvait plus ouvrir la bouche. Cette épousée muette voyant donc la divine dame *Marie*, lorsqu'elle entrait dans la ville en portant dans ses bras son fils le Seigneur CHRIST, elle étendit ses mains vers le Seigneur CHRIST, & l'ayant tiré à soi elle le prit dans ses bras, & le serrant étroitement elle lui donna de fréquens baisers, en l'agitant plusieurs fois & l'approchant de son corps. Aussi-tôt le nœud de sa langue se délia (*k*) & ses oreilles s'ouvrirent; & elle commença à chanter des louanges & des actions de graces à DIEU, de ce qu'il lui avait rendu la santé. C'est pourquoi il se répandit cette nuit une si grande joie parmi les citoyens de cette ville, qu'ils pensaient (*l*) que DIEU & ses anges étaient descendus vers eux.

(*i*) Luc. 8. 27. & Marc. 5. 2. (*k*) Marc. 7. v. 35. (*l*) Act. 14. v. 11.

XVI. Ils y reſtèrent trois jours traités avec grande vénération, & reçus avec un ſplendide appareil. Munis enſuite de proviſions pour le voyage, ils les quittèrent, & vinrent dans une autre ville, dans laquelle ils déſiraient paſſer la nuit, parce qu'elle était floriſſante par la célébrité des hommes. Or il y avait dans cette ville une femme noble, laquelle étant un jour deſcendue vers le fleuve pour laver; voici que le maudit *Sathan* en forme de ſerpent avait ſauté ſur elle, & s'était entortillé autour de ſon ventre, & toutes les nuits, il s'étendait ſur elle. Cette femme ayant vu la divine dame *Marie*, & le Seigneur CHRIST enfant dans ſon ſein, priait la divine dame *Marie*, qu'elle lui remît cet enfant pour le tenir & le baiſer. Elle y ayant conſenti, & ayant à peine approché l'enfant, *Sathan* s'éloigna d'elle, & fuyant il la laiſſa, & depuis ce jour cette femme ne le vit jamais. Tous les voiſins louaient donc le DIEU ſuprême, & cette femme les récompenſait avec une grande honnêteté.

XVII. Le jour ſuivant la même femme prit de l'eau parfumée, pour laver le Seigneur JESUS, & l'ayant lavé elle mit à part cette eau chez elle. Il y avait là une jeune fille dont le corps était blanc de lèpre, qui s'étant arroſée & lavée avec cette eau, fut guérie de ſa lèpre depuis ce tems-là. Le peuple diſait donc: il n'y a point de doute que *Joſeph* & *Marie*, & cet enfant ne ſoient des Dieux, car ils ne paraiſſent point mortels. Or comme ils ſe préparaient à partir, cette jeune fille que la lèpre avait infectée, s'approchant, les priait qu'ils la priſſent pou rcompagne de voyage.

XVIII. Ils y conſentaient & la jeune fille allait avec eux, juſqu'à ce qu'ils vinrent dans une ville dans laquelle était la fortereſſe d'un grand prince dont le palais n'était pas loin de l'hôtellerie. Ils y allaient, lorſque la jeune fille les quitta, & étant entrée vers l'épouſe du prince, & l'ayant trouvée triſte & pleurante, elle lui demandait la cauſe de ſes pleurs. Ne vous étonnez point, dit-elle, de mes ſanglots; car j'éprouve une grande calamité que je n'oſerais raconter à perſonne. Or la jeune fille dit: peut-être que ſi vous me confiez votre mal ſecret, le remède s'en trouvera auprès de moi. Tenant donc mon ſecret caché, répondit l'épouſe du prince, vous ne le

racontererz à aucun mortel. J'ai été mariée à ce prince qui comme un roi a plusieurs terres sous sa domination, ainsi j'ai long-tems vécu avec lui & il n'avait point d'enfant de moi. A la fin je conçus de lui ; mais hélas ! j'accouchai d'un fils lépreux, qu'il ne reconnut point pour sien lorsqu'il le vit ; & il me dit : ou tuez-le, où abandonnez-le à quelque nourrice pour être elevé dans un lieu que je n'en entende jamais parler. D'ailleurs prenez ce qui est à vous, je ne vous verrai jamais plus. Ainsi je me suis consumée en déplorant mon affliction & ma condition misérable. Hélas, mon fils ! hélas, mon époux ! Ne vous ai-je pas dit, reprit la jeune fille, que j'ai trouvé à votre mal un remède dont je vous réponds. Car j'ai été aussi lépreuse ; mais DIEU qui est JESUS, fils de la dame *Marie*, m'a guérie. Or cette femme lui demandant, où était ce DIEU dont elle parlait ? Il est ici avec vous, dit la jeune fille, dans la même maison. Mais comment, dit-elle, cela se peut-il faire ? où est-il ? Voici, repliqua la jeune fille, *Joseph* & *Marie* ; or l'enfant qui est avec eux, s'appelle JESUS, & c'est lui qui a guéri ma maladie & mon affliction. Mais comment, dit-elle, avez-vous été guérie de la lèpre ? Ne me l'indiquerez-vous pas ? Pourquoi non, dit la jeune fille : j'ai pris de l'eau dont son corps avait été lavé, je l'ai versée sur moi, & ma lèpre a disparu. C'est pourquoi l'epouse du prince se levant les logea chez elle, & prépara à *Joseph* un festin splendide dans une nombreuse assemblée. Or le jour suivant elle prit de l'eau parfumée pour en laver le Seigneur JESUS, & ensuite de la même eau elle arrosa son fils qu'elle avait pris avec elle, & sur le champ son fils fut guéri de la lèpre. Chantant donc des actions de graces & des louanges à DIEU ; bienheureuse, dit-elle, est (*m*) la mère qui vous a enfanté, ô JESUS ! est-ce ainsi que de l'eau dont votre corps a été lavé, vous guérissez les hommes, qui participent avec vous à la même nature ? Au reste elle fit des présens considérables à la dame *Marie*, & la laissa aller avec un honneur distingué.

XIX. Etant ensuite arrivés dans une autre ville, ils desiraient y passer la nuit. C'est pourquoi ils entrèrent chez un homme

(*m*) Luc. 11. v. 27.

nouvellement marié, mais qui étant enforcelé ne pouvait pas jouir de sa femme; & lorsqu'ils eurent passé cette nuit, son charme fut levé. Mais au point du jour comme ils se préparaient à partir, l'époux les en empêcha, & leur prépara un grand festin.

XX. Etant donc partis le lendemain, & approchant d'une nouvelle ville, ils apperçoivent trois femmes qui revenaient d'un certain tombeau en pleurant beaucoup. La divine *Marie* les ayant vues, dit à la jeune fille qui l'accompagnait: allez, & demandez-leur quelle est leur condition, & quelle calamité leur est arrivée. La fille le leur ayant demandé, ils ne répondirent rien, & lui demandèrent à leur tour: d'où êtes-vous & où allez-vous? car le jour va finir & la nuit approche. Nous sommes des voyageurs, dit la jeune fille, & nous cherchons une hôtellerie pour y passer la nuit. Elles dirent: allez avec nous & passez la nuit chez nous. Les ayant donc suivies, ils furent conduits dans une maison neuve, ornée, & diversement meublée. Or c'était le tems de l'hiver, & la jeune fille étant entrée dans la chambre de ces femmes les trouva encore qui pleuraient & se lamentaient. Il y avait auprès d'elles un mulet couvert d'une étoffe de soie, ayant un pendant d'ébène à son cou, elles lui donnaient des baisers & lui présentaient à manger. Or la jeune fille disant: ô mes dames que ce mulet est beau! Elles répondirent en pleurant & dirent: ce mulet que vous voyez, a été notre frère, né de notre même mère que voilà, & notre père en mourant nous ayant laissé de grandes richesses, comme nous n'avions que ce seul frère, nous lui cherchions un mariage avantageux, desirant lui préparer des noces, suivant l'usage des hommes. Mais des femmes agitées des fureurs de la jalousie l'ont enforcelé à notre insu: & une certaine nuit, ayant exactement fermé la porte de notre maison un peu avant l'aurore, nous vîmes que notre frère avait été changé en mulet, comme vous le voyez aujourd'hui. Etant donc tristes, comme vous voyez, parce que nous n'avions point de père pour nous consoler, nous n'avons laissé dans le monde aucun sage, ou mage, ou enchanteur sans le faire venir, mais cela ne nous a servi de rien du tout. C'est pourquoi, chaque fois que nos cœurs sont accablés de tristesse, nous nous

levons, & nous allons avec notre mère que voilà auprès du tombeau de notre père, & après que nous y avons pleuré nous revenons.

XXI. Ce qu'ayant entendu la jeune fille, reprenez courage, dit-elle, & cessez vos pleurs; car le remède de votre douleur est proche, ou plutôt il est avec vous & au milieu de votre maison. Car j'ai aussi été lépreuse moi, mais lorsque je vis cette femme & avec elle ce petit enfant qui se nomme JESUS, j'arrosai mon corps de l'eau dont sa mère l'avait lavé, & je fus guérie. Or je sais qu'il peut aussi remédier à votre mal; c'est pourquoi levez-vous, allez voir madame *Marie*, & l'ayant conduite dans votre cabinet, découvrez-lui votre secret, la priant humblement qu'elle ait pitié de vous. Après que les femmes eurent entendu le discours de la jeune fille, elles allèrent vîte vers la divine dame *Marie*, & l'ayant introduite chez elles & s'étant assises devant elle en pleurant, elles lui dirent: ô notre dame, divine *Marie*, ayez pitié de vos servantes; car il ne nous reste plus ni vieillard, ni chef de famille, ni père, ni frère qui entre & sorte en notre présence: mais ce mulet, que vous voyez, a été notre frère, que des femmes par enchantement ont rendu tel que vous voyez, c'est pourquoi nous vous prions que vous ayez pitié de nous. Alors la divine *Marie* touchée de leur sort ayant pris le Seigneur JESUS le mit sur le dos du mulet, & dit à son fils: hé JESUS-CHRIST, guérissez ce mulet par votre rare puissance, & rendez-lui la forme humaine & raisonnable, telle qu'il l'a eue auparavant. A peine cette parole fut-elle sortie de la bouche de la divine dame *Marie*, que le mulet changé tout à coup reprit la forme humaine, & redevint un jeune homme sans qu'il lui restât la moindre difformité. Alors lui, sa mère & ses sœurs adoraient la divine dame *Marie*, & baisaient l'enfant en l'élevant sur leurs têtes, disant (*n*): bienheureuse est votre mère, ô JESUS, ô Sauveur du monde! bienheureux sont les yeux (*o*) qui jouissent du bonheur de vous voir!

XXII. Au reste les deux sœurs disaient à leur mère: certainement notre frère a repris sa première forme par le secours du

(*n*) Luc. 2. v. 27. (*o*) Luc. 10. v. 23.

du Seigneur JESUS, & par la bénédiction de cette jeune fille qui nous a fait connaître *Marie* & son fils. Actuellement donc, comme notre frère est garçon, il est convenable que nous lui donnions en mariage cette jeune fille, leur servante. En ayant fait la demande à la divine *Marie*, qui la leur accorda, elles préparèrent à cette jeune fille des noces splendides; & changeant leur tristesse en joie, & leurs pleurs en ris, elles commencèrent à se réjouir, à se divertir, à danser & à chanter, après s'être parées de leurs habits & de leurs colliers les plus brillans, à cause de l'excès de leur plaisir. Ensuite en glorifiant & louant DIEU, elles disaient; ô JESUS, fils de *David*, qui changez la tristesse en joie & les pleurs en ris! Et *Joseph* & *Marie* y demeurèrent dix jours. Ensuite ils partirent, accablés d'honneurs par ces personnes, qui leur ayant dit adieu & s'en étant retournées, versaient des larmes, & plus que les autres la jeune fille.

XXIII. Au sortir de là étant arrivés dans une terre déserte, & ayant appris qu'elle était infestée par les voleurs, *Joseph* & la divine *Marie* se préparaient à la traverser de nuit. Et en marchant, voilà qu'ils apperçoivent dans le chemin deux larrons endormis, & avec eux une multitude de larrons qui étaient leurs associés, & ronflaient aussi. Et ces deux larrons qu'ils rencontraient, étaient *Titus* & *Dumachus* (p), & *Titus* disait à *Dumachus*: je vous prie de laisser en aller librement ces *gens*-là, de peur que nos associés ne les apperçoivent. Or *Dumachus* le refusant, *Titus* lui dit une seconde fois, prenez ces quarante dragmes & cette ceinture que je vous donne, & qu'il lui présentait plus promptement qu'il ne le disait, de peur qu'il n'ouvrît la bouche ou qu'il ne parlât. Et la divine dame *Marie* voyant que ce larron leur faisait du bien, lui dit: le Seigneur DIEU vous recevra à sa droite & vous accordera la rémission des péchés. Et le Seigneur JESUS répondit & dit à sa mère: après trente ans, ô ma mère, les Juifs me crucifieront à Jerusalem, & ces deux larrons en même tems que moi seront élevés en croix, *Titus* à ma droite & *Dumachus*

(*p*) Nicodème les appelle *Demas* & *Gestas*, article 9 de son évangile, & Bède *Matha* & *Joca*.

à ma gauche, & depuis ce jour-là *Titus* me précédera en paradis (q). Et lorsqu'elle eut dit : mon fils, que DIEU détourne cela de vous (r), ils allèrent de là à la ville des idoles, laquelle fut changée en collines de sable, lorsqu'ils en eurent approché.

XXIV. De là ils allèrent à ce Sycomore, qui s'appelle aujourd'hui Matarea, & le Seigneur JESUS produisit à Matarea une fontaine dans laquelle la divine *Marie* lava sa tunique, & de la sueur qui y coula du Seigneur JESUS, provint le baume dans cette région.

XXV. Ensuite ils descendirent à Memphis, & ayant vu *Pharaon*, ils restèrent trois ans en Egypte, & le Seigneur JESUS fit en Egypte plusieurs miracles qui ne sont écrits ni dans l'*Evangile de l'enfance* ni dans l'*Evangile parfait*.

XXVI. Mais les trois ans étant passés, il sortit d'Egypte & revint, & lorsqu'ils approchèrent de la Judée, *Joseph* craignit d'y entrer; car apprenant qu'*Hérode* était mort & que son fils *Archelaüs* avait succédé à sa place, il eut peur; & l'ange de DIEU alla en Judée & lui apparut & dit : ô *Joseph*, allez dans la ville de Nazareth, & y demeurez. (Chose étonnante sans doute, que le maître des contrées fût ainsi porté & promené par les contrées)!

XXVII. Étant ensuite entrés dans la ville de Bethléem, ils y voyaient des maladies nombreuses & difficiles, qui incommodaient les yeux des enfans, de sorte que plusieurs mouraient. Il y avait là une femme, ayant un fils malade, qu'elle amena à la divine dame *Marie* comme il était prêt de mourir, & qui la regarda lorsqu'elle lavait JESUS-CHRIST. Cette femme disait donc : ô madame *Marie*, regardez mon fils qui souffre de cruels tourmens. Et la divine *Marie* l'entendant; prenez, dit-elle, un peu de cette eau dont j'ai lavé mon fils, & l'en arrosez. Prenant donc un peu de cette eau comme la divine *Marie* l'avait ordonné, elle en arrosa son fils, qui lassé d'une violente agitation s'assoupit, & lorsqu'il eut un peu dormi, il s'éveilla après sain & sauf. La mère fut si joyeuse de cet événement qu'elle alla revoir une seconde fois la divine *Marie*,

(q) Luc. 23. v. 43. (r) Matth. 16. 22.

& la divine *Marie* lui disait : rendez graces à DIEU qui a guéri votre fils.

XXVIII. Il y avait là une autre femme, voisine de celle dont le fils venait d'être guéri. Comme le fils de celle ci avait la même maladie, & que ses yeux étaient presque fermés, elle se lamentait jour & nuit. La mère de l'enfant guéri lui dit : pourquoi ne portez-vous pas votre fils vers la divine *Marie*, comme j'y ai porté mon fils lorsqu'il était à l'agonie de la mort, qui a été guéri avec l'eau, dont le corps de son fils JESUS avait été lavé ? Ce que cette femme ayant appris d'elle, y alla aussi elle-même, & ayant pris de la même eau elle en lava son fils, dont le corps & les yeux recouvrèrent leur première santé. La divine *Marie* ordonna aussi à celle ci, lorsqu'elle lui apporta son fils, & lui raconta cet événement, de rendre graces à DIEU pour la santé que son fils avait recouvrée, & de ne raconter à qui que ce soit ce qui était arrivé (*s*).

XXIX. Il y avait dans la même ville deux femmes épouses d'un homme, dont chacune avait un fils malade. L'une se nommait *Marie* & le nom de son fils était *Kaljuse* (*t*). Celle-là se leva, & ayant pris son fils, elle alla vers la divine dame *Marie* mère de JESUS, & lui ayant présenté une très-belle serviette : ô madame *Marie*, dit-elle, recevez de moi cette serviette, & rendez-moi à la place un de vos langes. *Marie* le fit, & la mère de *Kaljuse* s'en allant en fit une tunique dont elle habilla son fils. Ainsi sa maladie fut guérie, mais le fils de sa rivale mourut. De là vint une mésintelligence entre elles : comme elles avaient le soin du ménage chacune leur semaine, & que c'était le tour de *Marie* mère de *Kaljuse*, elle chauffait le four pour cuire du pain ; & ayant laissé son fils *Kaljuse* auprès du four, elle sortit pour aller chercher de la farine. Sa rivale le voyant seul (or le four chauffait à grand feu) le prit, & le jetta dans le four, & se retira de là. *Marie* revenant, & voyant son fils *Kaljuse* rire couché au milieu du four (*u*) & le four refroidi comme si on n'y avait point mis de feu, elle connut que sa rivale l'avait jetté dans le feu.

(*s*) Matth. 8. v. 4. 9. 30 & 12. v. 16. (*t*) *Calch.* (*u*) Daniel 3. v. 23.

L'ayant donc retiré, elle le porta à la divine dame *Marie* & lui raconta son accident. Taisez-vous, lui dit-elle, car je crains pour nous, si vous divulguez ces choses. Ensuite sa rivale alla tirer de l'eau au puits, & voyant *Kaljuse* qui jouait auprès du puits, & qu'il n'y avait personne, elle le prit & le jetta dans le puits. Et lorsque des personnes furent venues chercher de l'eau au puits, elles virent cet enfant assis sur la surface de l'eau, & lui ayant tendu des cordes ils le retirèrent. Et cet enfant leur causa une si grande admiration, qu'ils glorifiaient DIEU. Or sa mère étant survenue, elle le prit & le porta vers la divine dame *Marie* en pleurant & disant : ô madame, voyez ce que ma rivale a fait à mon fils, & comment elle l'a jetté dans un puits; & il n'y a point de doute que quelque jour elle ne lui cause quelque malheur. La divine *Marie* lui dit : DIEU vengera l'injustice qu'elle vous a faite. Peu de jours après, comme sa rivale allait puiser de l'eau au puits, son enfant s'embarrassa dans la corde, de façon qu'il fut précipité dans le puits; & ceux qui accoururent à son secours, lui trouvèrent la tête cassée & les os brisés. Ainsi il périt misérablement, & ce proverbe d'un auteur s'accomplit en elle (*x*) : ils ont creusé un puits & ont jetté la terre fort loin; mais ils sont tombés dans la fosse, qu'ils avaient préparée.

XXX. Il y avait une autre femme qui avait deux enfans, attaqués de la même maladie : l'un étant mort, & l'autre prêt de mourir, elle le prit dans ses bras, & le porta à la divine dame *Marie* en fondant en larmes : ô madame, dit-elle, aidez-moi & me donnez du secours, car j'avais deux fils, je viens d'en ensevelir un, & je vois l'autre à deux doigts de la mort, voyez comment je demande grace à DIEU & je le prie humblement, & elle commença à dire : ô Seigneur, vous êtes clément, miséricordieux & doux ! vous m'avez donné deux fils, & comme vous en avez retiré un à vous, laissez-moi au moins celui-ci. C'est pourquoi la divine *Marie* voyant la violence de ses larmes, eut pitié d'elle & lui dit : hé mettez votre fils dans le lit de mon fils, & couvrez-le de ses habits. Et lorsqu'elle l'eut mis dans le lit où le CHRIST était couché, (or ses

(*x*) Prov. 26. v. 27.

yeux allaient se fermer pour toujours) aussi-tôt que l'odeur des habits du Seigneur JESUS-CHRIST eut touché cet enfant, ses yeux s'ouvrirent, & appellant sa mère d'une voix forte (y) il demanda du pain, & quand on lui en eut donné, il le suçait. Alors sa mère dit : ô dame *Marie*, je connais maintenant que la vertu de DIEU habite en vous, de sorte que votre fils guérit les enfans, qui deviennent avec lui participans de la même nature, aussi-tôt qu'ils touchent ses habits. Cet enfant qui fut guéri de cette sorte, est celui qui dans l'Evangile est appellé *Barthelemi* (z).

XXXI. Au reste il y avait là une femme lépreuse, qui allant voir la divine dame *Marie* mère de JESUS, disait : Madame, aidez-moi. Et la divine dame *Marie* répondait : quel secours demandez-vous ? Est-ce de l'or ou de l'argent, ou que votre corps soit guéri de la lèpre ? Mais qui est-ce, demandait cette femme, qui pourrait me donner cela ? La divine *Marie* lui dit : attendez un moment jusqu'à ce que j'aie lavé mon fils JESUS, & que je l'aie remis au lit. La femme attendait, comme on lui avait dit ; & *Marie* après qu'elle eut mit JESUS au lit, donnant à la femme l'eau dont elle avait lavé son corps, prenez, dit-elle, un peu de cette eau & la répandez sur votre corps ; ce qu'ayant fait, étant guérie sur le champ, elle glorifiait DIEU, & lui rendait graces.

XXXII. Elle s'en alla donc après qu'elle eut demeuré trois jours chez elle, & lorsqu'elle fut revenue à la ville, elle y vit un prince qui avait épousé la fille d'un autre prince : mais lorsqu'il eut regardé sa femme, il apperçut entre ses yeux des marques de lèpre, de la forme d'une étoile, de sorte que son mariage fut cassé & déclaré nul. Cette femme les ayant vues dans cet état, chagrines & fondantes en pleurs, leur demanda la cause de leurs larmes. Mais ne vous informez pas, lui dirent-elles, de notre état ; car nous ne pouvons raconter notre malheur à aucun mortel, ou le communiquer à aucun étranger. Elle insistait cependant & les priait de le lui confier, qu'elle leur en montrerait peut-être le remède. Comme

(y) Act. 9. v. 40.
(z) Matth. 10. v. 3. Marc. 3. v. 18. & Luc. 6. v. 14.

ils lui montrèrent donc la jeune femme, & les marques de lèpre qui paraiſſaient entre ſes yeux; moi que vous voyez ici, dit la femme, j'ai eu la même maladie & j'allai à Bethléem pour mes affaires. Y étant entrée dans une certaine caverne, je vis une femme nommée *Marie*, laquelle avait un fils, qui s'appellait JESUS; me voyant lépreuſe, elle me plaignit, & me donna de l'eau dont elle avait lavé le corps de ſon fils, j'en arroſai mon corps & j'ai été guérie. Ces femmes diſaient donc: ô madame, ne vous lèverez-vous pas & partant avec nous ne nous montrerez-vous pas la divine dame *Marie*? Elle y conſentant, elles ſe levèrent & allèrent vers la divine dame *Marie*, portant avec elles de magnifiques préſens. Et lorſqu'elles furent entrées & lui eurent offert les préſens, elles lui montraient cette jeune femme lépreuſe qu'elles avaient amenée. La divine *Marie* diſait donc: que la miſéricorde du Seigneur JESUS CHRIST habite ſur vous, & leur donnant un peu de l'eau dont elle avait lavé le corps de JESUS-CHRIST, elle ordonnait qu'on en lavât la malade; ce qu'elles firent & tout d'un coup elle fut guérie, & elles & tous les aſſiſtans glorifiaient DIEU. Etant donc joyeuſes & de retour dans leur ville, elles chantaient des louanges au Seigneur. Or le prince apprenant que ſon épouſe était guérie, la reçut chez lui, & célébrant de ſecondes noces il rendit graces à DIEU de ce que ſon épouſe avait recouvré la ſanté.

XXXIII. Il y avait auſſi une jeune fille tourmentée par *Sathan*; car ce maudit lui apparaiſſait de tems en tems ſous la forme d'un grand dragon, & avait envie de l'avaler; il avait auſſi ſucé tout ſon ſang de ſorte qu'elle reſſemblait à un cadavre. Chaque fois donc qu'il s'approchait d'elle, joignant ſes mains ſur ſa tête, elle criait & diſait: malheur, malheur à moi! parce qu'il n'y a perſonne qui me délivre de ce très-méchant dragon. Or ſon père & ſa mère, & tous ceux qui étaient autour d'elle ou la voyaient, s'attriſtaient ſur elle & pleuraient, & tous ceux qui étaient préſens, pleuraient & ſe lamentaient, principalement lorſqu'elle pleurait & diſait: ô mes frères & mes amis, n'y a-t-il perſonne qui me délivre de cet homicide? Mais la fille du prince qui avait été guérie de ſa lèpre, entendant la voix de cette jeune fille, monta ſur le

toit de son château, & la vit qui fondait en larmes les mains jointes sur sa tête, & toute l'assemblée qui l'environnait pleurant également. Ainsi elle demanda au mari de la possédée, si la mère de sa femme était vivante ? Lui ayant dit que son père & sa mère vivaient, envoyez-moi, dit-elle, sa mère. Et lorsqu'elle la vit venir, cette possédée, dit elle, est-elle votre fille ? Oui, dit-elle triste & pleurante, ô madame, elle est engendrée de moi. La fille du prince répondit : cachez mon secret : car je vous avoue que j'ai été lépreuse ; mais la dame *Marie*, mère de JESUS-CHRIST, m'a guérie. Que si vous desirez que votre fille recouvre sa première santé, la menant à Bethléem cherchez *Marie*, mère de JESUS, & ayez confiance que votre fille sera guérie, car je crois que votre fille étant saine vous reviendrez joyeuse. Elle n'eut pas achevé le mot, qu'elle se leva, & étant partie avec sa fille pour le lieu désigné, elle alla vers la divine dame *Marie*, & lui apprit l'état de sa fille. La divine *Marie* ayant entendu sa prière lui donna un peu de l'eau dont elle avait lavé le corps de son fils JESUS, & ordonna de la répandre sur le corps de la fille. Et lui ayant donné une petite bande des langes du Seigneur JESUS, prenez, dit-elle, cette bande, & faites la voir à votre ennemi chaque fois que vous le verrez ; & elle les renvoya en paix.

XXXIV. Lorsqu'elles l'eurent quittée & furent de retour dans leur ville, le tems auquel *Sathan* avait coutume de l'épouvanter approchait, & à la même heure ce maudit lui apparut sous la forme d'un grand dragon, & la fille le voyant fut saisie de frayeur. O ma fille, dit sa mère, cessez de craindre, & laissez-le approcher de vous, alors vous lui opposerez la bande que la dame *Marie* nous a donnée, & voyons ce qui en arrivera. Ainsi ce *Sathan* approchant en dragon terrible, le corps de la fille fut saisi d'une crainte effroyable ; mais aussi-tôt qu'elle montra cette bande mise sur sa tête & déployée aux yeux, il sortait de la bande des flammes & des étincelles de feu qui s'élançaient contre le dragon. Ha! combien grand est ce miracle qui arrivait à mesure que le dragon regardait la bande du Seigneur JESUS! car le feu en sortait & se répandait contre sa tête & ses yeux, de sorte qu'il s'écriait d'une voix forte (*a*):

(*a*) Marc. 1. v. 24. Luc. 4. v. 34, &c.

Qu'ai-je *affaire* avec vous, ô JESUS fils de *Marie*? Où fuirai-je *loin* de vous? Et étant tout effrayé & se retirant il laissa la jeune fille. Ainsi il cessa de faire de la peine à cette jeune fille, qui chantait à DIEU des actions de graces & des louanges, & avec elle tous ceux qui avaient été présens à ce miracle.

XXXV. Dans ce même endroit était une autre femme dont le fils était tourmenté par *Sathan*. Il se (*b*) nommait *Judas*, & chaque fois que *Sathan* s'emparait de lui, il mordait tous ceux qui étaient présens, & s'il ne trouvait personne devant lui, il se mordait les mains & les autres membres. La femme de ce misérable entendant donc parler de la divine *Marie* & de son fils JESUS, se leva promptement, & ayant pris son fils *Judas* dans ses bras elle le porta vers la dame *Marie*. Cependant *Jacques* & *Joses* (c) venaient d'emmener le Seigneur enfant JESUS, pour jouer avec les autres enfans, & étant sortis de la maison, ils s'étaient assis & avec eux le Seigneur JESUS. Or *Judas* & le possédé s'approchait, & s'asséyant à la droite de JESUS, comme *Sathan* le tourmentait suivant la coutume, il tâchait de mordre le Seigneur JESUS, & ne pouvant pas l'atteindre, il le frappait au côté droit, de sorte que JESUS pleurait. Et à la même heure *Sathan* fuyant sortit de cet enfant sous la forme d'un chien enragé. Or cet enfant qui frappa JESUS & duquel *Sathan* sortit sous la forme d'un chien, fut *Judas Iscariotes*, qui le livra aux Juifs; & les Juifs percèrent d'une lance ce même côté où *Judas* l'avait frappé.

XXXVI. Lors donc que le Seigneur JESUS eut sept ans accomplis, un certain jour qu'il était avec d'autres enfans ses camarades du même âge, lesquels en jouant faisaient différentes figures avec de la terre, des ânes, des bœufs, des oiseaux, & autres semblables; & chacun vantant son ouvrage tâchait de l'élever au-dessus de celui des autres. Alors le Seigneur

(*b*) Luc. 22. v. 3. & Johan. 13 v. 27.

(*c*) Deux fils de *Joseph*, frères de JESUS. Voyez l'article 17. du Protévangile de *Jacques*, note (*g*).

(*d*) *Pline* (L. 35. c. 11.) dit que les teinturiers d'Egypte savaient donner diverses couleurs aux étoffes en les plongeant dans la même chaudière.

(*e*) Marc. 6. v. 3. & Matth. 13. v. 55.

JESUS

JESUS disait aux enfans : pour moi j'ordonnerai aux figures que j'ai faites qu'elles marchent. Ces enfans lui demandant s'il était le fils du créateur, le Seigneur JESUS leur commandait qu'elles marchassent ; & à la même heure elles sautaient, & lorsqu'il leur ordonnait de revenir, elles revenaient. Il avait aussi fait des figures d'oiseaux & de moineaux, lesquelles lorsqu'il leur ordonnait de voler, volaient, & s'arrêtaient lorsqu'il le leur commandait ; que s'il leur présentait à manger & à boire, elles mangeaient & buvaient. Lorsqu'ensuite les enfans se furent en allés & eurent rapporté ces choses à leurs parens, leurs pères leur disaient : gardez-vous, ô mes enfans, d'aller davantage avec lui, parce qu'il est sorcier ; fuyez-le & l'évitez, & dès ce moment ne jouez jamais avec lui.

XXXVII. Un certain jour aussi le Seigneur JESUS jouant & courant avec des enfans passait devant la boutique d'un teinturier, dont le nom était *Salem* ; & il y avait dans sa boutique plusieurs pièces d'étoffe des citoyens de cette ville qu'ils voulaient faire teindre de diverses couleurs. Le Seigneur JESUS étant donç entré dans la boutique du teinturier, prit tous ces morceaux d'étoffe & les jetta dans la chaudière de teinture. *Salem* étant de retour & voyant ses étoffes perdues, commença à crier très-fort, & à gronder le Seigneur JESUS, disant : Que m'avez-vous fait, ô fils de *Marie ?* vous avez fait tort à moi & à mes citoyens ; car chacun demande la couleur qui lui convient, & vous êtes venu tout perdre. Le Seigneur JESUS répondait : de quelque pièce d'étoffe que vous vouliez changer la couleur, je vous la changerai ; & aussi-tôt il commença à tirer de la chaudière les morceaux d'étoffe teints chacun de la couleur que le teinturier desirait, jusqu'à ce qu'il les eût tous sortis (*d*). Les Juifs voyant ce prodige & ce miracle glorifiaient DIEU.

XXXVIII. Or *Joseph* qui allait par toute la ville menait avec lui le Seigneur JESUS, lorsqu'à cause de (*e*) son métier des

Justin pag. 316. de son Dialogue avec *Tryphon*, dit que JESUS avait fait des charrues, des jougs & autres ouvrages. *Théodoret* (L. 3. hist. c. 23.) rapporte aussi que *Libanius*, ayant demandé à son précepteur chrétien ce que faisait le charpentier, il lui répondit : il fait une bière pour *Julien*.

personnes le demandaient pour leur faire des portes, ou des pots au lait, ou des cribles, ou des coffres, & le Seigneur JESUS l'accompagnait où qu'il allât. Et chaque fois qu'il arrivait à *Joseph* de faire quelque ouvrage trop long ou trop court, trop large ou trop étroit, le Seigneur JESUS étendait sa main contre, & cela s'arrangeait aussi-tôt, comme *Joseph* le desirait; de sorte qu'il n'avait pas besoin d'achever aucun ouvrage de sa main, parce qu'il n'était pas fort entendu dans son metier.

XXXIX. Or un certain jour *Hérode* roi de Jérusalem le fit venir, & lui dit: *Joseph*, je veux que vous me construisiez un trône de la mesure de ce lieu où j'ai coutume de m'asseoir. *Joseph* obéit, & mettant aussi-tôt la main à l'ouvrage, il demeura deux ans dans le palais, jusqu'à ce qu'il eût achevé la construction de ce trône. Et comme il le posait à sa place, il vit qu'il s'en manquait de chaque côté dix-huit pouces de la mesure fixée: ce qu'ayant vu, le roi se fâchait très-fort contre *Joseph*, & *Joseph* craignant la colère du roi, allait coucher sans souper n'ayant rien goûté du tout. Alors le Seigneur JESUS lui demandant pourquoi il avait peur? parce que, dit *Joseph*, j'ai perdu un ouvrage auquel j'ai travaillé deux ans entiers. Et le Seigneur JESUS lui dit: quittez la crainte & ne vous abattez pas l'esprit; vous prendrez un des côtés de ce trône & moi l'autre, afin que nous le réduisions à la juste mesure. Et lorsque *Joseph* eut fait comme le Seigneur JESUS avait dit, & que l'un & l'autre tirait fortement de son côté, le trône obéit & fut réduit à la juste mesure de ce lieu. Les assistans qui voyaient ce prodige en étaient étonnés & glorifiaient DIEU. Or ce trône était fait de ce bois qui avait existé du tems de *Soliman* (*f*), c'est-à-dire d'un bois marqueté de differentes formes & figures.

XL. Un certain autre jour le Seigneur JESUS étant sorti dans la rue, & ayant vu des enfans qui s'étaient assemblés pour jouer, il se méla dans la troupe. Ceux-ci l'ayant vu, comme ils se cachaient, pour qu'il les cherchât, le Seigneur JESUS vint à la porte d'une certaine maison, & demanda à des femmes

(*f*) Salomon.
(*g*) Joh. 10. v. 11.
(*h*) Joh. 3. v. 17.
(*i*) Jérém. 13. v. 23.

qui étaient là, où ces enfans étaient allés? Et comme elles répondirent qu'il n'y avait personne là, le Seigneur JESUS reprit: qui sont ceux que vous voyez dans le four? Comme elles répondirent que c'étaient des chevreaux de trois ans, le Seigneur JESUS s'écria & dit: Sortez ici, chevreaux, vers votre pasteur. Et aussi-tôt les enfans sortaient semblables à des chevreaux, & bondissaient autour de lui; ce que ces femmes ayant vu, elles furent fort étonnées, & la crainte & le tremblement les saisit. Tout d'un coup donc elles adoraient le Seigneur JESUS, & le priaient, disant: O notre Seigneur JESUS, fils de *Marie*, vous êtes véritablement ce bon pasteur d'Israël (g)! ayez pitié de vos servantes, qui se tiennent devant vous, & qui ne doutent point que vous, ô notre Seigneur, ne soyez venu pour guérir, mais non pas pour détruire (h). Ensuite, comme le Seigneur JESUS eut répondu que les enfans d'Israël étaient entre les peuples comme les Ethiopiens (i); les femmes disaient: Seigneur, vous connaissez toutes choses, & rien ne vous est caché (k); maintenant donc nous vous prions, & nous demandons à votre douceur que vous rétablissiez ces enfans, vos serviteurs, dans leur premier état. Le Seigneur JESUS disait donc: Venez, enfans, afin que nous nous en allions & que nous jouions: & sur le champ, en présence de ces femmes, les chevreaux furent changés, & revinrent sous la forme d'enfans.

XLI. Au mois d'Adar (l) JESUS assembla des enfans, & les rangea comme *étant leur* roi; car ils avaient étendu leurs habits (m) par terre pour qu'il s'assît dessus, & avaient mis sur sa tête une couronne de fleurs, & se tenaient à droite & à gauche comme des gardes se tiennent auprès d'un roi. Or si quelqu'un passait par ce chemin-là, ces enfans l'amenaient par force, disant: Venez ici, & adorez le roi, afin que vous fassiez un bon voyage.

XLII. Cependant, tandis que ces choses se passaient, des hommes qui portaient un enfant dans une litière approchaient. Car cet enfant était allé sur la montagne chercher du bois avec

(k) Joh. 2. v. 24. seq. 16. 30. & 21. 17.

(l) C'est le 12e chez les Juifs; il répond à la fin de Février & au commencement de Mars.

(m) Matth. 21. v. 8.

ses camarades, & y ayant trouvé un nid de perdrix & y ayant porté la main pour en prendre les œufs, un malin serpent se glissant du milieu du nid, le piqua, de sorte qu'il implorait le secours de ses camarades. Lesquels étant accourus promptement, le trouvèrent étendu par terre comme mort; & ses parens étaient venus & l'ayant enlevé ils le reportaient à la ville. Etant donc parvenus à l'endroit où le Seigneur JESUS était assis comme un roi, & les autres enfans l'entouraient comme ses ministres, les enfans couraient au devant de celui qui avait été mordu du serpent, & disaient à ses proches: Approchez & saluez le roi. Mais comme ils ne voulaient pas approcher à cause de la tristesse où ils étaient plongés, les enfans les entraînaient malgré eux. Et quand ils furent venus auprès du Seigneur JESUS, il leur demandait pourquoi ils portaient cet enfant? Et comme ils répondaient qu'un serpent l'avait mordu, le Seigneur JESUS disait aux enfans: allez avec nous, afin que nous tuions ce serpent. Or les parens de l'enfant demandant qu'on les laissât en aller, parce que leur enfant était à l'agonie de la mort, les enfans répondaient, disant: N'avez-vous pas entendu ce que le roi a dit? allons & tuons le serpent, & vous ne lui obéissez pas? Et ils faisaient ainsi rebrousser chemin à la litière. Et lorsqu'ils furent arrivés auprès du nid, le Seigneur JESUS disait aux enfans: Est-ce là le trou du serpent? Eux disant qu'oui, le serpent ayant été appellé par le Seigneur JESUS, paraissait aussi-tôt, & se soumettait à lui. Allez, lui dit-il, & sucez tout le venin que vous avez insinué à cet enfant. C'est pourquoi ce serpent se glissant vers l'enfant, enleva de nouveau tout son venin; & alors le Seigneur JESUS le maudit, pour qu'il mourût déchiré sur le champ; & il toucha l'enfant de sa main, pour qu'il recouvrât sa première santé. Et comme il commençait à pleurer, retenez vos larmes, lui dit le Seigneur JESUS, car vous serez bientôt mon disciple, & *c'est lui qui* est *Simon* le Cananéen, dont il est fait mention dans l'Evangile (*n*).

XLIII. Un autre jour *Joseph* avait envoyé son fils *Jacques* au bois, & le Seigneur JESUS l'avait accompagné: Et lorsqu'ils

(*n*) Matth. 10. v. 4.

furent arrivés à l'endroit où il y avait du bois, & que *Jacques* eut commencé à en ramasser, voilà qu'une maligne vipère le mordit, de sorte qu'il commençait à pleurer & à crier. JESUS le voyant donc en cet état, s'approcha de lui, & souffla sur l'endroit où la vipère l'avait mordu, pour qu'il fût guéri sur le champ.

XLIV. Un certain jour aussi que JESUS se trouvait parmi des enfans, qui jouaient sur un toit, un des enfans tombant d'en haut, mourut tout d'un coup. Or les autres enfans s'enfuyant, le Seigneur JESUS resta seul sur le toit, & lorsque les parens de cet enfant furent venus, ils disaient au Seigneur JESUS : Vous avez jetté notre fils à bas du toit. Mais lui le niant, ils criaient en disant : Notre fils est mort & voilà celui qui l'a tué. Le Seigneur JESUS leur dit : Ne m'accusez pas d'une action dont vous ne pourrez nullement me convaincre; mais écoutez, interrogeons l'enfant lui même, qu'il mette au jour la vérité. Alors le Seigneur JESUS descendant, se tint debout sur la tête de l'enfant, & d'une voix forte, *Zeinun* (*o*), dit-il, *Zeinun*, qui est-ce qui vous a précipité du toit ? Alors le mort répondant : Seigneur, dit-il, ce n'est pas vous qui m'avez jetté, mais c'est quelqu'un qui m'en a fait tomber. Et lorsque le Seigneur eut dit aux assistans qu'ils fissent attention à ses paroles, tous ceux qui étaient présens louaient DIEU pour ce miracle.

XLV. Une fois la divine dame *Marie* avait ordonné au Seigneur JESUS de s'en-aller & de lui apporter de l'eau d'un puits. Lors donc qu'il fut allé puiser de l'eau, la cruche pleine se brisa en la retirant. Mais le Seigneur JESUS étendant sa serviette, en ramassa l'eau & la portait à sa mère, laquelle étonnée d'une chose toute merveilleuse, tenait cependant cachées & conservait dans son cœur (*p*) toutes celles qu'elle avait vues.

XLVI. Un autre jour le Seigneur JESUS se trouvait encore avec des enfans sur le bord de l'eau, & ils avaient détourné l'eau de ce ruisseau par des fossés, se construisant de petites piscines; & le Seigneur JESUS avait douze moineaux & les avait arrangés, trois de chaque côté, autour de sa piscine.

(*o*) Zenon.

(*p*) Luc. 2. v. 19.

Or c'était un jour de ſabbath, & le fils du Juif *Hanani* s'approchant & les voyant agir de la ſorte, Eſt-ce ainſi, dit-il, qu'un jour de ſabbath vous faites des figures de terre? Et accourant promptement il détruiſait leurs piſcines. Mais lorſque le Seigneur JESUS eut frappé des mains ſur les moineaux qu'il avait faits, ils s'envolaient en criant. Enſuite le fils d'*Hanani* s'approchant auſſi de la piſcine de JESUS, pour la détruire, ſon eau s'évanouit, & le Seigneur JESUS lui dit; comme cette eau s'eſt évanouie, de même votre vie s'évanouira, & ſur le champ cet enfant ſe deſſécha.

XLVII. Dans un autre tems, comme le Seigneur JESUS retournait le ſoir à la maiſon avec *Joſeph*, il fut rencontré par un enfant qui courant rapidement, le heurta & le fit tomber. Le Seigneur JESUS lui dit: Comme vous m'avez pouſſé, de même vous tomberez, & ne vous relèverez pas; & à la même heure l'enfant tomba & expira.

XLVIII. Au reſte il y avait à Jéruſalem un certain *Zachée* qui enſeignait la jeuneſſe. Il diſait à *Joſeph*: Pourquoi, ô *Joſeph*, ne m'envoyez-vous pas JESUS, pour qu'il apprenne les lettres? *Joſeph* le lui promettait, & le rapportait à la divine *Marie*. Ils le menaient donc au maître; qui auſſi-tôt qu'il l'eut vu, lui écrivit un alphabet, & lui commanda qu'il dît *Aleph*. Et lorſqu'il eut dit *Aleph*, le maître lui ordonnait de prononcer *Beth*. Le Seigneur JESUS lui *repartit*: Dites-moi premièrement la ſignification de la lettre Aleph, & alors je prononcerai Beth. Et comme le maître lui donnait des coups, le Seigneur JESUS expliquait les ſignifications des lettres aleph & beth; de même quelles figures des lettres étaient droites, obliques, doublées, avaient des points, en manquaient, pourquoi une lettre précédait une autre; & il ſe mit à détailler & éclaircir pluſieurs autres choſes, que le maître n'avait jamais entendues ni lues dans aucun livre. Enſuite le Seigneur JESUS dit au maître: Faites attention à ce que je vais dire; & il commença à réciter clairement & diſtinctement, aleph, beth, gimel, daleth, juſqu'à la fin de l'alphabet. Ce que le maître admirant, Je penſe, dit-il, que cet enfant eſt né avant *Noé*; & ſe tournant vers *Joſeph*, vous m'avez, dit-il, donné à inſtruire un enfant plus ſavant que tous les maîtres. Il dit auſſi à la divine

Marie : vous avez là un fils qui n'a besoin d'aucun enseignement.

XLIX. Ils le menèrent ensuite à un autre maître, qui lorsqu'il le vit, dites aleph, dit-il. Et lorsqu'il eut dit aleph, le maître lui commandait de prononcer beth. Le Seigneur JESUS lui répondit : Dites-moi premièrement la signification de la lettre aleph, & alors je prononcerai beth. Comme ce maître le frappait de la main, aussi-tôt sa main sécha & il mourut. Alors *Joseph* disait à la divine *Marie* : Dorénavant ne le laissons plus sortir de la maison : parce que qui que ce soit qui le contrarie, il est puni de mort.

L. Et lorsqu'il eut douze ans, ils le menèrent à Jérusalem à la fête (*q*) ; & la fête passée, ils s'en retournaient, mais le Seigneur JESUS restait en arrière dans le temple parmi les docteurs & les vieillards, & les savans des enfans d'Israël, à qui il faisait diverses questions sur les sciences, & répondait aux leurs. Car il leur disait : Le messie de qui est-il fils (*r*) ? Ils lui répondaient : Fils de *David*. Pourquoi donc, dit-il, l'appelle-t-il en esprit son Seigneur ? quand il dit (*s*) : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur ; asseyez-vous à ma droite, afin que je soumette vos ennemis aux traces de vos pieds.* Alors un certain prince des maîtres l'interrogeait ; Avez-vous lu des livres ? Et des livres, répondait le Seigneur JESUS, & les choses qui sont renfermées dans les livres ; & il expliquait les livres, & la loi, & les préceptes & les statuts, & les mystères contenus dans les livres des prophètes, choses que l'entendement d'aucune créature n'a comprises. Ce maître disait donc : Pour moi jusqu'à présent je n'ai vu ni entendu une telle science : que pensez-vous que sera cet enfant (*t*) ?

LI. Et comme il se trouvait là un philosophe savant dans l'astronomie, & qui demandait au Seigneur JESUS s'il avait étudié l'astronomie : le Seigneur JESUS lui répondait & expliquait le nombre des sphères & des corps célestes, & leurs natures & opérations, l'opposition, l'aspect trine, quadrat & sextil, leur progression & rétrogradation, enfin le comput & le prognostic,

(*q*) Luc. 2. v. 41.
(*r*) Matth. 22. v. 41.
(*s*) Ps. 110. v. 1.
(*t*) Luc. 1. v. 66.

& autres choses que jamais la raison d'aucun homme n'a approfondies.

LII. Il y avait aussi parmi eux un philosophe très-savant en médecine & en science naturelle, qui comme il demandait au Seigneur JESUS, s'il avait étudié en médecine? Lui répondant lui expliqua la physique & la métaphysique, l'hyperphysique, & l'hypophysique; les vertus & les humeurs du corps, & leurs effets; le nombre des membres & des os, des veines, des artères & des nerfs, aussi les tempéramens, le chaud & le sec, le froid & l'humide, & ceux qui en dérivaient: quelle était l'opération de l'ame sur le corps, ses sensations & ses vertus, les facultés de parler, de se fâcher & de desirer, enfin la congrégation & la dissipation; & autres choses que jamais l'entendement d'aucune créature n'a pénétrées. Alors ce philosophe se levait & adorait le Seigneur JESUS; O Seigneur JESUS, dit-il, désormais je serai votre disciple & votre serviteur.

LIII. Comme ils s'entretenaient de ces choses & d'autres, la divine dame *Marie* arrivait, après avoir couru trois jours en le cherchant avec *Joseph*: & le voyant assis entre les docteurs (*u*), les interrogeant & leur répondant tour-à-tour, elle lui disait: Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voici que moi & votre père vous avons cherché avec une grande fatigue. Mais pourquoi, leur dit-il, me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il convient que je vacque dans la maison de mon père? Mais eux ne comprenaient pas les paroles qu'il leur disait. Alors ces docteurs demandaient à *Marie* s'il était son fils? Et elle disant qu'oui: O *Marie*, disaient-ils, que vous êtes heureuse d'avoir enfanté un tel fils! Or il retournait avec eux à Nazareth (*x*), & il leur obéissait en toutes choses. Et sa mère conservait toutes ses paroles dans son cœur. Et le Seigneur JESUS profitait en taille, & en sagesse, & en grace devant DIEU & les hommes.

LIV. Et depuis ce jour il commença à cacher ses miracles & ses secrets, & à s'appliquer à la loi, jusqu'à ce qu'il eût trente ans accomplis (*y*); quand le père le déclara publiquement

(*u*) Luc. 2. v. 46. (*x*) Luc. 2. v. 51. (*y*) Luc. 3. v. 23.

ment vers le Jourdain, par cette voie venue du ciel (z); Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me plais : le St. Esprit présent sous la forme d'une colombe blanche.

LV. C'est-là celui que nous adorons humblement, parce qu'il nous a donné l'essence & la vie, & nous a fait sortir du sein de nos mères (a); qui a pris un corps humain à cause de nous, & nous a rachetés, afin que la miséricorde éternelle nous environnât & qu'il nous donnât sa grace par sa libéralité, sa bienfaisance, sa générosité & sa bienveillance. A lui soit gloire & louange, & puissance & empire, depuis ce tems dans les siècles éternels. Ainsi soit-il.

Fin de tout l'*Evangile de l'Enfance*, par le secours du DIEU suprême, suivant ce que nous avons trouvé dans l'original.

Enfin le quatrième Evangile apocryphe qui nous reste en entier est celui de Nicodème *dont nous avons donné le préambule, selon quelques manuscrits, ou la conclusion, suivant d'autres, N°. XXXVIII. En voici donc actuellement la suite.*

(z) Luc. 3. v. 22.

(a) Ps. 139. v. 13.

EVANGILE DU DISCIPLE NICODÈME.

DE LA PASSION ET DE LA RÉSURRECTION DE NOTRE MAITRE ET SAUVEUR JESUS-CHRIST.

ART. I. CAR *Annas* & *Caïphas* & *Summas*, & *Datam*, *Gamaliel*, *Judas*, *Lévi*, *Nephtalim*, *Alexandre* & *Cyrus*, & les autres Juifs viennent vers *Pilate* au sujet de JESUS, l'accusant de plusieurs mauvaises accusations, & disant : Nous savons que JESUS est fils de *Joseph* le charpentier, né de *Marie :* & il dit qu'il est fils de DIEU (a) & roi; & non-seulement il dit cela, mais il veut détruire le sabbath (b) & la loi

(a) Matth. 17. v. 11. Marc. 15. v. 2. & Luc. 23. v. 2.

(b) Matth. 12. Luc. 13. v. 18. & Joh. 5. v. 18.

de nos pères. Les Juifs lui disent : Nous avons *pour* loi de ne point guerir un jour de sabbath ; or il a guéri des boiteux, des sourds, des paralytiques, des aveugles & des lépreux & des démoniaques par de mauvaises pratiques. *Pilate* leur dit : Comment par de mauvaises pratiques ? Ils lui disent : il est magicien, & c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons & qu'ils lui sont tous soumis (*c*). *Pilate* dit : ce n'est point-là chasser les démons par l'esprit immonde, mais par la vertu de DIEU (*d*). Et les Juifs disent à *Pilate* : Nous prions votre grandeur que vous le fassiez paraître devant votre tribunal, & entendez-le. Or *Pilate* appellant un coureur lui dit : Par quel moyen amènera-t-on le CHRIST ? Mais le coureur sortant & le connaissant, il l'adora, & étendit par terre un manteau qu'il portait à sa main, disant : Seigneur, marchez là-dessus, entrez, parce que le gouverneur vous demande. Mais les Juifs voyant ce que fit le coureur, s'en plaignirent à *Pilate*, disant : Pourquoi ne l'avez-vous pas fait assigner par un huissier, plutôt que par un coureur ? Car le coureur le voyant, l'a adoré, & a étendu par terre le manteau qu'il tenait à sa main, & lui a dit : Seigneur, le gouverneur vous demande. *Pilate* appellant le coureur, lui dit : Pourquoi avez-vous fait cela ? Le coureur lui dit : lorsque vous m'envoyâtes de Jérusalem à Alexandrie (*e*), je vis JESUS monté sur une humble ânesse, & les enfans des Hébreux criaient *Osanna*, tenant des rameaux dans leurs mains : mais d'autres étendaient leurs habits dans le chemin, disant : Sauvez-nous, vous qui êtes dans les cieux, béni celui qui vient au nom du Seigneur. Les Juifs crièrent donc contre le coureur, disant : A la vérité les enfans des Hébreux criaient en hébreu ; mais vous qui êtes Grec, comment entendez-vous la langue hébraïque ? Le coureur leur dit : j'ai interrogé quelqu'un des Juifs, & lui ai dit, qu'est-ce que ces enfans crient en hébreu ? Et il me l'a expliqué, disant : Ils crient *Osanna*, ce qui veut dire : O Seigneur, rendez sain, ou bien, Seigneur sauvez. *Pilate* leur dit : Mais vous pourquoi attestez-vous les paroles que les enfans

(*c*) Matth. 9. v. 34. & 12. 14. & Luc. 10. v. 17.

(*d*) Matth. 12. v. 13. Luc. 2. v. 20.

(*e*) Act. 4. v. 6.

ont dites. En quoi le coureur a-t-il péché? Et eux se turent. Le gouverneur dit au coureur : Sortez, & de quelque manière que ce soit faites-le entrer. Mais le coureur sortant fit comme la première fois & lui dit : Seigneur, entrez parce que le gouverneur vous demande. JESUS entra donc vers les portes-enseignes, qui tenaient leurs étendards, & leurs têtes se courbèrent & ils adorèrent JESUS. Ce qui fit crier davantage les Juifs contre les portes-enseignes. Or *Pilate* dit aux Juifs : Vous n'approuvez pas que les têtes des étendards se sont courbées d'elles-mêmes, & ont adoré JESUS; mais comment criez-vous contre les portes-enseignes parce qu'ils se sont baissés & l'ont adoré? Eux dirent à *Pilate :* Nous avons vu que les portes-enseignes se sont inclinés & ont adoré JESUS. Mais le gouverneur appellant les portes-enseignes, il leur dit : Pourquoi avez-vous fait ainsi? Les portes-enseignes disent à *Pilate* : Nous sommes des hommes payens, & serviteurs des temples, comment l'avons-nous adoré? Mais comme nous tenions nos étendards, ils se sont courbés & l'ont adoré. *Pilate* dit aux chefs de la synagogue, choisissez vous-mêmes des hommes forts : & qu'ils tiennent les étendards, & voyons s'ils se courberont d'eux-mêmes. Les vieillards des Juifs voyant donc douze hommes très-forts, ils leur firent tenir les étendards, & paraître devant le gouverneur. *Pilate* dit au coureur : Faites sortir JESUS & faites-le rentrer comme vous voudrez, & JESUS & le coureur sortirent du prétoire. Et *Pilate* appellant les premiers portes-enseignes, leur jurant par le salut de *César* que s'ils ne portent pas ainsi les étendards lorsque JESUS entrera, je couperai vos têtes. Et le gouverneur ordonna que JESUS entrât une seconde fois, & le coureur fit comme la première fois & pria instamment JESUS de marcher sur son manteau, & il y marcha & entra. Mais comme JESUS entrait les étendards se courbèrent & l'adorèrent.

II. Or *Pilate* voyant cela fut saisi de crainte & commença à se lever de son siège. Mais comme il pensait à se lever, l'épouse de *Pilate* qui était éloignée, lui envoya dire : Ne vous mêlez point de ce juste (*f*), car j'ai beaucoup souffert à cause

(*f*) Matth. 27. 19.

de lui cette nuit en songe. Les Juifs entendant cela dirent à *Pilate :* Ne vous avons-nous pas dit qu'il est magicien? voilà qu'il a envoyé ce songe à votre épouse. Mais *Pilate* appellant JESUS lui dit : Entendez-vous ce qu'ils déposent contre vous? Et vous ne dites rien. JESUS lui répondit : S'ils n'avaient pas le pouvoir de parler, ils ne parleraient pas, mais parce que chacun a le pouvoir de parler bien ou mal, ils verront. Les vieillards des Juifs répondirent à JESUS : Que verrons-nous? La première chose que nous avons vue de vous, c'est que vous êtes né de la fornication. Secondement, qu'à votre naissance les enfans de Bethléem ont été massacrés. Troisièmement, que votre père & votre mère *Marie* s'enfuirent en Egypte, parce qu'ils n'avaient pas confiance au peuple. Quelques-uns des Juifs assistans qui pensaient bien disent : Nous ne disons pas qu'il est né de la fornication : le discours que vous tenez là n'est pas vrai, parce que le mariage s'est fait, comme le disent ceux-mêmes qui sont de votre nation. *Annas* & *Caïphas* disent à *Pilate* : il faut entendre toute la multitude qui crie qu'il est né de la fornication & qu'il est magicien. Mais ceux qui nient qu'il soit né de la fornication, sont des proselytes & ses disciples. *Pilate* dit à *Annas* & *Caïphas :* Quels sont les prosélytes? Ils disent : ils sont fils de payens & maintenant ils sont devenus Juifs. *Eliézer* & *Astérius*, & *Antoine* & *Jacques*, *Caras* (g) & *Samuel*, *Isaac* & *Phinées*, *Crippus* & *Agrippa*, *Annas* & *Judas* disent : Nous ne sommes point prosélytes, mais nous sommes fils de Juifs & nous disons la vérité, & nous avons assisté au mariage de *Marie*. Or *Pilate* portant la parole aux douze hommes qui dirent cela, leur dit : Je vous conjure par le salut de *César* s'il n'est pas né de la fornication, ou si ce que vous avez dit est véritable. Ils disent à *Pilate* : Nous avons pour loi de ne point jurer parce que cela est péché : qu'ils jurent eux par le salut de *César*, que ce n'est pas comme nous avons dit, & nous sommes coupables de mort. *Annas* & *Caïphas* disent à *Pilate* : Ces douze ne *nous* croiront pas, parce que nous savons qu'il est né du crime, & qu'il est magicien; & il dit qu'il est fils de DIEU & roi, ce que

(g) Cyrus.

nous ne croyons pas & que nous craignons d'entendre. *Pilate* faisant donc sortir tout le peuple excepté les douze hommes qui ont dit qu'il n'est pas né de la fornication, & ayant aussi fait retirer JESUS à l'écart, il leur dit : Pour quelle raison les Juifs veulent-ils faire mourir JESUS? Ils lui disent : Leur zèle vient de ce qu'il guérit le jour du sabbath. *Pilate* dit : C'est pour une bonne œuvre qu'ils veulent le faire mourir ? Ils lui disent : Oui, Seigneur.

III. *Pilate* alors rempli de colère sortit du prétoire & dit aux Juifs : Je prends la terre à témoin que je ne trouve aucune faute en cet homme. Les Juifs disent à *Pilate :* S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'eussions pas livré. *Pilate* leur dit : Prenez-le vous & le jugez selon votre loi. Les Juifs disent à *Pilate :* Il ne nous est permis de faire mourir personne. *Pilate* dit aux Juifs : Elle vous dit donc (*h*) : ne tuez point, mais non pas à moi. Et il entra une seconde fois dans le prétoire, & il fit venir JESUS seul & lui dit : Etes-vous le roi des Juifs ? Et JESUS répondant dit à *Pilate* : Dites-vous cela de vous même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi? *Pilate* répondant dit à JESUS : Est-ce que je suis Juif moi ? La nation & les princes des prêtres vous ont livré à moi : qu'avez-vous fait? JESUS répondant dit : Mon royaume n'est pas de ce monde : si mon royaume était de ce monde, mes ministres résisteraient, & je n'aurais pas été livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici. *Pilate* dit : Vous êtes donc roi ? JESUS répondit : Vous dites que je suis roi. JESUS dit encore à *Pilate :* Je suis né en cela, & je suis né pour cela, & je suis venu pour cela, afin que je rende témoignage à la vérité, & tout *homme* qui est de la vérité entend ma voix. *Pilate* lui dit : Qu'est-ce que la vérité? JESUS dit : La vérité est du ciel. *Pilate* dit : La vérité n'est donc pas sur la terre? JESUS dit à *Pilate* : Faites attention que la vérité est sur la terre parmi ceux qui pendant qu'ils ont le pouvoir de juger, se servent de la vérité & rendent des jugemens justes.

IV. *Pilate* laissant donc JESUS dans le prétoire, sortit dehors vers les Juifs & leur dit : Je ne trouve pas une seule faute

(*h*) Exod. 20. v. 15.

en JESUS. Les Juifs lui disent : il a dit (*i*) : je puis détruire le temple de DIEU & le rebâtir en trois jours. *Pilate* leur dit : Quel est ce temple dont il parle ? Les Juifs lui disent : Celui que *Salomon* bâtit en quarante-six ans (*k*), il a dit *qu'il peut* le détruire & le rebâtir en trois jours. Et *Pilate* leur dit une seconde fois : Je suis innocent du sang de cet homme, vous verrez. Les Juifs lui disent : Que son sang *soit* sur nous & sur nos enfans. *Pilate* appellant les vieillards & les scribes, les prêtres & les lévites, il leur dit secrétement : Ne faites pas ainsi, je n'ai rien trouvé digne de mort dans votre accusation, touchant la guérison des malades & la violation du sabbath. Les prêtres & les lévites disent à *Pilate* : Par le salut de *César*, si quelqu'un a blasphêmé (*l*), il est digne de mort. Or celui-ci a blasphêmé contre le Seigneur. Le gouverneur fit une seconde fois sortir les Juifs du prétoire, & faisant venir JESUS il lui dit : Que vous ferai-je ? JESUS lui répondit : Ainsi qu'il est dit. *Pilate* lui dit : Comment est-il dit ? JESUS lui dit : *Moïse* & les prophêtes ont annoncé ma passion & ma résurrection. Ce que les Juifs ayant appris, ils en furent irrités & dirent à *Pilate* : Que voulez-vous entendre davantage le blasphême de cet *homme ? Pilate* leur dit : Si ce discours vous paraît un blasphême, prenez-le vous & le citez à votre synagogue, & jugez-le selon votre loi. Les Juifs disent à *Pilate* : Notre loi décide que si un homme péche contre un homme, il soit digne de recevoir quarante moins un *coup* (m) ; mais s'il a blasphêmé contre le Seigneur, d'être alors lapidé. *Pilate* leur dit : Si ce discours est un blasphême, jugez-le vous-mêmes selon votre loi. Les Juifs disent à *Pilate :* Notre loi nous ordonne (*n*) de ne tuer personne. Nous voulons qu'il soit crucifié, parce qu'il est digne de la croix. *Pilate* leur dit : Il n'est pas bon qu'il soit crucifié, mais châtiez-le (*o*) & le renvoyez. Or le gouverneur regardant le peuple des Juifs qui l'environnait, vit plusieurs Juifs qui pleuraient, & il dit aux princes des prêtres des Juifs : Toute la multitude ne desire pas qu'il meure. Les vieillards

(*i*) Joh. 2. v. 20.

(*k*) On trouve le même nombre dans l'Evangile de St. Jean, (c. 2. v. 20.) quoique *Salomon* l'eût bâti en sept ans (L. 3. *Reg.* c. 6. v. 38.) & qu'il eût été rebâti par *Herode* en neuf ans & demi. (Joseph. antiq. l. 15. c. 14.)

des Juifs disent à *Pilate*: Nous ne sommes venus ici nous & toute la multitude, qu'afin qu'il meure. *Pilate* leur dit : Pourquoi mourra-t-il? Ils lui disent : Parce qu'il se dit être fils de DIEU & roi.

V. Or un certain *Nicodème* homme Juif, se présenta devant le gouverneur, & dit : Je vous prie, juge miséricordieux, que vous daigniez m'entendre un instant. *Pilate* lui dit : Parlez. *Nicodème* dit : C'est moi qui ai dit aux vieillards des Juifs, & aux scribes, & aux prêtres, & aux lévites, & à toute la multitude des Juifs dans la synagogue : que cherchez-vous avec cet homme? cet homme fait plusieurs prodiges bons & glorieux, tels qu'aucun homme sur la terre n'en a fait ou n'en fera, renvoyez-le & ne lui faites *aucun* mal. S'il est de DIEU (*p*), ses prodiges subsisteront; mais s'il est des hommes, ils seront dissipés. De même que *quand* Moïse envoyé de DIEU en Egypte fit des prodiges que DIEU lui dit de faire devant *Pharaon* roi d'Egypte. Il y avait *Jannès* & *Mambrès* (q) magiciens, & ils firent par leurs enchantemens les prodiges qu'avait faits *Moïse*, mais non pas tous. Et les prodiges que firent les magiciens n'étaient pas de DIEU, comme vous savez, vous scribes & pharisiens : ils périrent eux qui les firent, & tous ceux qui les crurent (*r*). Et maintenant renvoyez cet homme, parce que les prodiges dont vous l'accusez sont de DIEU, & il n'est pas digne de mort. Les Juifs disent à *Nicodème* : Vous êtes devenu son disciple & vous parlez pour lui. *Nicodème* leur dit : Est-ce que le gouverneur est aussi devenu son disciple & qu'il parle pour lui? Est-ce qu'il ne tient pas sa dignité de *César?* Or les Juifs frémissaient lorsqu'ils entendirent ces *paroles* & grinçaient *les dents* contre *Nicodème* & lui disaient : Recevez de lui la vérité & ayez votre possession avec le CHRIST. *Nicodème* dit : Ainsi soit-il, que je la reçoive comme vous l'avez dit.

VI. Un certain autre sortant d'entre les Juifs priait le gouverneur qu'il voulût entendre une parole. Le gouverneur dit : Dites tout ce que vous voulez dire. J'ai été couché pendant

(*l*) Lévit. 24. v. 16. Deut. 13. v. 10.
(*m*) 1. Corinth. 11. v. 24.
(*n*) Exod. 20. v. 15.
(*o*) Luc. 23. v. 16.
(*p*) Act. 5. v. 38.
(*q*) 2 Tim. 3. v. 8. on lit Jambrès.
(*r*) Act. 5. v. 37.

trente ans à Jérusalem auprès de la piscine probatique (s), souffrant une grande infirmité, attendant la santé, qui revenait à l'arrivée de l'ange qui troublait l'eau selon le tems. Et celui qui descendait le premier dans l'eau après l'agitation de l'eau, était guéri de toute infirmité. Et JESUS m'y trouvant languissant, me dit : Voulez-vous être guéri? Et je répondis : Seigneur, je n'ai pas un homme qui me mette dans la piscine, lorsque l'eau aura été troublée. Et il me dit : Levez-vous, prenez votre lit & marchez. Et étant guéri sur le champ, je pris mon lit & je marchai. Les Juifs disent à *Pilate* : Seigneur gouverneur, demandez-lui quel jour c'était quand ce languissant fut guéri. Le languissant guéri dit, le sabbath. Les Juifs disent à *Pilate* : N'est-ce pas ainsi que nous vous avons appris, qu'il guérit dans le sabbath, & qu'il chasse les démons par le prince des démons? Et un certain autre Juif sortant dit (t) : J'étais aveugle, j'entendais les voix, & ne pouvais voir personne, & comme JESUS eut passé, j'entendis la troupe qui passait, & je demandai ce que c'était. Et ils me dirent, que JESUS passait. Et je criai disant : JESUS fils de *David*, ayez pitié de moi. Et s'arrêtant, il me fit conduire vers lui, & me dit : Que voulez vous? Et je dis : Seigneur, que je voye. Et il me dit : Regardez, & aussi-tôt je vis, & je le suivis plein de joie & rendant graces. Et un autre Juif sortant, dit : J'étais lépreux & il m'a guéri d'une seule parole, disant : Je veux (u), soyez guéri : & tout d'un coup je fus guéri de la lèpre. Et un autre Juif sortant, dit : J'étais courbé (x) & il m'a redressé d'une parole.

VII. Et une certaine femme (y) nommée *Véronique*, dit : J'avais une perte de sang depuis douze ans, & j'ai touché la frange de son vêtement, & aussi-tôt le flux de mon sang s'est arrêté. Les Juifs disent : Nous avons une loi (z) qu'une femme n'est pas reçue en témoignage. Et un certain Juif après autres

(s) Joh. 5.
(t) Marc. 10. v. 40.
(u) Matth. 8. v. 3.
(x) Luc. 13. v. 12. dit que c'était une femme.

(y) Matth. 9. 20. ne dit pas son nom.
(z) Selden. L. 2. de Synedr. c. 13. n. 11.
(zz) Joh. 2.

choses

choses dit : J'ai vu JESUS (zz) être invité à des noces avec ses disciples, & le vin manquer en Cana de Galilée ; & lorsque le vin eut manqué, il ordonna à ceux qui servaient de remplir d'eau six cruches qui étaient là, & ils les remplirent jusqu'au bord. Et il les bénit & changea l'eau en vin, & toute sorte de gens en burent en admirant ce prodige. Et un autre Juif se présenta dans le milieu & dit : J'ai vu JÉSUS (*a*) à Capharnaum enseigner dans la synagogue. Et un certain homme était dans la synagogue ayant le démon, & il s'écria, disant : Laissez-moi. Qu'y a-t-il entre nous & vous, JESUS de Nazareth ? Vous êtes venu nous perdre. Je sais que vous êtes le saint de DIEU. Et JESUS le reprit & lui dit : Taisez-vous, esprit immonde, & sortez de cet homme. Et aussi-tôt il en sortit & ne lui fit aucun mal. Et un certain pharisien dit ces *paroles* : J'ai vu qu'une grande troupe (*b*) est venue vers JESUS de la Galilée & de la Judée, & des bords de la mer, & de plusieurs régions en deçà du Jourdain, & plusieurs infirmes venaient à lui, & il les guérissait tous (*c*). Et j'ai entendu les esprits immondes (*d*) criant & disant : Vous êtes le fils de DIEU. Et JESUS les menaçait fortement, pour qu'ils ne le fissent pas connaître.

VIII. Après cela un certain nommé *Centurion* e) dit : J'ai vu JESUS à Capharnaum, & je l'ai prié, disant : Seigneur (*f*), mon enfant est couché paralytique à la maison. Et JESUS me dit : Allez, & qu'il vous soit fait comme vous avez cru ; & l'enfant fut guéri à l'heure même. Ensuite un certain prince (*g*) dit : J'avais un fils à Capharnaum qui se mourait, & lorsque j'appris que JESUS arrivait en Galilée, j'allai & le priai qu'il descendît dans ma maison & qu'il guérît mon fils, car il commençait à mourir. Et il me dit : Allez, votre fils est vivant, & mon fils fut guéri à l'heure même. Et plusieurs autres d'entre les Juifs tant hommes que femmes crièrent disant : Celui-là *est* véritablement le fils de DIEU, puisqu'il guérit tous *les maux* d'une seule parole, & que les démons lui sont soumis en toutes choses. Quelques-uns d'eux disent : Cette puissance n'est que de DIEU.

(*a*) Marc. 1. v. 23.
(*b*) Marc. 3. v. 7.
(*c*) Matth. 12. v. 15.
(*d*) Marc. 3. v. 11.

(*e*) Matth. 8. v. 5. dit que Centurion était le nom de son office.
(*f*) Luc. 7. v. 2. dit mon serviteur.
(*g*) Joh. 4. 46.

Pilate dit aux Juifs : Pourquoi les démons ne se soumettent-ils pas à vous qui enseignez ? Quelques-uns d'entre eux disent : Cette puissance n'est que de DIEU, pour que les démons soient soumis. Mais d'autres dirent à *Pilate* (h): Parce qu'il a fait sortir du tombeau *Lazare* mort depuis quatre jours. Le gouverneur entendant ces *choses* dit tout effrayé à la multitude des Juifs : Que vous servira-t-il de répandre le sang innocent ?

IX. Et *Pilate* faisant venir *Nicodème* & les douze hommes qui dirent qu'il n'était pas né de la fornication, il leur dit : Que ferai-je, parce qu'il se fait une sédition dans le peuple ? Ils lui disent : Nous ne savons pas, que ceux qui excitent la sédition, voient eux-mêmes. *Pilate* faisant revenir une seconde fois la multitude leur dit : Vous savez que c'est votre coutume le jour des azymes (*i*) que je vous délivre un prisonnier ; j'ai un insigne prisonnier (*k*) homicide, qui se nomme *Barrabas*, & JESUS, qui s'appelle CHRIST, en qui je ne trouve aucune cause de mort. Lequel donc de ces deux voulez-vous que je délivre ? Ils crièrent tous disant : Délivrez-nous *Barrabas*. *Pilate* leur dit : Que ferai-je donc de JESUS, qui s'appelle le CHRIST ? Ils disent tous, qu'il soit crucifié. Ils crièrent une seconde fois, disant à *Pilate* (l) : Vous n'êtes pas ami de *César* si vous le délivrez, parce qu'il a dit qu'il est fils de DIEU & roi : est-ce peut-être que vous voulez que ce soit lui & non *César* ? Alors *Pilate* rempli de fureur leur dit : Votre nation a toujours été séditieuse, & vous avez été contraires à ceux qui vous ont fait du bien. Les Juifs répondirent : Qui sont ceux qui ont été pour nous ? *Pilate* leur dit (*m*) : votre DIEU qui vous a tirés de la dure servitude des Egyptiens, & vous a fait traverser la mer Rouge à pied sec, & vous a nourris dans le désert avec la manne & la chair des cailles, & a produit de l'eau de la pierre, & vous a donné une loi du ciel : & en toutes choses vous avez irrité votre DIEU, & vous avez cherché à vous faire un veau jetté en fonte, & vous avez adoré, & vous avez immolé, & vous avez dit : Israël, ce sont là tes Dieux, qui t'ont fait sortir de la terre d'Egypte : Et votre DIEU a voulu

(*h*) Joh. 11.
(*i*) Joh. 18. v. 39.
(*k*) Matth. 27. v. 16.
(*l*) Joh. 19. v. 12.
(*m*) Act. 7.
(*n*) Exod. 32. v. 31.

vous perdre : & (n) *Moïse* a prié pour vous, afin que vous ne mourussiez pas, & votre DIEU l'a écouté, & il vous a remis votre péché. Ensuite étant irrités vous avez voulu tuer (o) vos prophètes *Moïse* & *Aaron*, quand ils s'enfuirent dans le tabernacle, & vous avez toujours murmuré contre DIEU & ses prophètes. Et se levant de son tribunal il voulut sortir dehors. Mais tous les Juifs crièrent : Nous savons que *César* est roi & non JESUS ** (p). Car quand il nâquit, alors des mages vinrent & lui offrirent des présens. Ce qu'*Hérode* ayant appris, il fut fort troublé & il voulut le faire mourir. Ce que son père ayant connu, il s'enfuit en Egypte avec sa mère *Marie*. *Hérode*, lorsqu'il eut appris qu'il était né, voulut le faire mourir, & il envoya massacrer tous les enfans qui étaient à Bethléem & dans tous ses environs depuis l'âge de deux ans & au dessous. *Pilate* entendant ces paroles craignit, & le silence étant fait dans le peuple qui criait, il dit à JESUS (q) : Vous êtes donc roi ? Tous les Juifs disent à *Pilate* : C'est-là celui qu'*Hérode* cherchait à faire mourir. Or *Pilate* prenant de l'eau (r) lava ses mains devant le peuple, disant : Je suis innocent du sang de ce juste, vous n'avez qu'à voir. Et les Juifs répondirent disant : Que son sang *soit* sur nous & sur nos enfans. Alors *Pilate* fit amener JESUS devant lui, & lui dit ces paroles : Votre nation vous a réprouvé en qualité de roi. C'est pourquoi moi *Hérode* (s) j'ordonne que vous soyez flagellé selon les statuts des premiers princes, & que vous soyez d'abord lié, & pendu en croix dans le même lieu où vous avez été arrêté, & deux méchans avec vous dont les noms sont *Dimas* & *Gestas*.

X. Et JESUS sortit du prétoire & deux larrons avec lui. Et lorsqu'ils furent arrivés au lieu qui s'appelle *Golgota* (t) ils le dépouillèrent de son vêtement, & le ceignent d'un linge, & mettent une couronne d'épines sur sa tête, & lui donnent un roseau dans sa main. Et ils pendent pareillement les deux larrons avec lui, *Dimas* à sa droite & *Gestas* à sa gauche. Or

(o) Num. 14.
(p) Il semble qu'il manque ici une phrase. Matth. 2.
(q) Joh. 18. v. 37.
(r) Matth. 27. v. 24.
(s) Matth. 26. v. 27. dit *Pilate*.
(t) Matth. 27. v. 33.

JESUS dit : Mon père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. Et ils partagèrent ses vêtemens en jettant le sort sur sa robe. Et les peuples se tinrent *là*, & les princes des prêtres & les vieillards des Juifs le raillaient, disant : Il a sauvé les autres, qu'il se sauve à présent lui-même s'il peut. S'il est fils de DIEU, qu'il descende maintenant de la croix. Or les soldats se moquaient de lui, & prenant du vinaigre & du fiel ils lui présentaient à boire & lui disaient : Si vous êtes le roi des Juifs, délivrez-vous vous-même. Mais le soldat *Longin* prenant une lance, ouvrit son côté, & aussi tôt il en sortit du sang & de l'eau. Or *Pilate* mit sur la croix un écriteau en lettres hébraïques, & latines & grecques, contenant ces *paroles* : Celui-ci est le roi des Juifs. Mais un des larrons qui étaient crucifiés avec JESUS, nommé *Gestas*, dit à JESUS : Si vous êtes le CHRIST, délivrez-vous vous-même & nous *aussi*. Mais le larron qui était pendu à sa droite, nommé *Dimas*, répondant, le reprit, & dit : Ne craignez-vous pas DIEU, vous qui êtes *du nombre* des condamnés dans ce jugement ? Pour nous c'est avec raison & justice que nous avons reçu la récompense de nos actions ; mais ce JESUS quel mal a-t-il fait ? Et après cela il dit à JESUS en soupirant : Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez venu dans votre royaume. Mais JESUS répondit & lui dit : En vérité, je vous dis que vous serez aujourd'hui avec moi en paradis.

XI. Or il était près de la sixième heure, & les ténèbres couvrirent toute la terre jusqu'à la neuvième heure. Mais le soleil s'obscurcissant, voilà que le voile du temple se fendit depuis le haut jusqu'en bas, & les pierres se fendirent, & les monumens furent ouverts, & plusieurs corps des saints, qui sont morts, ressuscitèrent. Et environ la neuvième heure JESUS s'écria à haute voix, disant : *Hely Hely lama zabathani* : ce qu'on a interprété, mon DIEU, mon DIEU, pourquoi m'avez-vous délaissé ? Et après cela JESUS dit : Mon père, je recommande mon esprit en vos mains. Et disant cela il rendit l'esprit. Mais le centurion voyant que JESUS en criant ainsi avait rendu l'esprit, glorifia DIEU & dit : Véritablement cet homme était juste. Et tous *ceux* du peuple qui étaient présens, furent grandement troublés à ce spectacle, & considérant ce qui s'était

passé, ils frappèrent leurs poitrines, & alors ils revenaient à la ville de Jérusalem. Le centurion venant vers le gouverneur lui rapporta tout ce qui s'était passé. Et lorsque le gouverneur eut appris tout ce qui s'était passé, il fut très-chagrin, & faisant assembler *tous* les Juifs à la fois il leur dit: Avez-vous vu les signes qui ont paru au soleil, & tous les autres *prodiges* qui sont arrivés tandis que JESUS mourait? Ce que les Juifs ayant entendu, ils répondirent au gouverneur: L'éclipse est arrivée selon la vieille coutume. Or tous ceux de sa connaissance se tenaient de loin, de même que les femmes qui avaient suivi JESUS de la Galilée, en regardant ces choses. Et voici un certain homme d'Arimathie nommé *Joseph* (u), lequel *Joseph* était aussi disciple, en cachette cependant à cause de la crainte des Juifs, il vint au gouverneur & pria le gouverneur qu'il lui permît qu'il enlevât le corps de JESUS de la croix. Et le gouverneur le permit. Or *Nicodème* vint apportant avec soi un mêlange de myrrhe & d'aloës, d'environ cent livres; & ils descendirent en pleurant JESUS de la croix, & l'enveloppèrent dans des linges avec des aromates, comme les Juifs ont coutume d'ensevelir, & ils le mirent dans un monument neuf que *Joseph* avait construit, & qu'il avait fait tailler dans la pierre, dans lequel aucun homme n'avait été mis, & ils roulèrent une grande pierre à la porte de la caverne.

XII. Or les Juifs injustes apprenant qu'il a demandé le corps de JESUS & qu'il l'a enseveli, cherchaient & *Nicodème* & ces douze hommes qui ont dit devant le gouverneur qu'il n'est pas né de la fornication, & les autres bons qui avaient déclaré ses bonnes œuvres. Or tous s'étant cachés à cause de la crainte des Juifs, le seul *Nicodème* se montra à eux quand ils entrèrent dans la synagogue. Et les Juifs lui dirent: Et vous, comment avez-vous osé entrer dans la synagogue, parce que vous étiez sectateur du CHRIST? Que sa part soit avec vous dans le siècle à venir. Et *Nicodème* répondit: Ainsi soit-il. Que cela soit ainsi que ma part soit avec lui dans son royaume. *Joseph* pareillement, lorsqu'il fut montré vers les Juifs, il leur dit: Pourquoi êtes-vous irrités contre moi, parce que j'ai de-

(*u*) Joh. 19. v. 38.

mandé à *Pilate* le corps de JESUS? Voilà que je l'ai mis dans mon monument, & je l'ai enveloppé dans un suaire propre, & j'ai placé une grande pierre à la porte de la caverne. Pour moi j'ai bien agi à son égard, au lieu que vous avez mal agi envers le juste, pour le crucifier; mais vous l'avez abreuvé de vinaigre, & vous l'avez couronné d'épines, & vous l'avez déchiré de verges, & vous avez fait des imprécations sur son sang. Les Juifs entendant cela eurent l'esprit chagrin & troublé. Ils se saisirent de *Joseph* & le firent garder avant le jour du sabbath jusqu'après le jour des sabbaths. Et ils lui dirent; Reconnaissez qu'à cette heure il ne convient pas de vous faire aucun mal jusqu'au premier jour du sabbath. Mais nous savons que vous ne serez pas digne de la sépulture, mais nous donnerons vos chairs aux volatiles du ciel & aux bêtes de la terre. *Joseph* répondit: Ce discours est semblable à l'orgueilleux *Goliath*, qui insulta le DIEU vivant envers *St. David* (x). Mais vous, savez-vous, scribes & docteurs, que DIEU dit par le prophète (y): A moi la vengeance, & je rendrai le mal dont vous me menacez seulement. DIEU que vous avez pendu en croix est *assez* puissant pour m'arracher de votre main. Tout le crime viendra sur vous. Car lorsque le gouverneur a lavé ses mains, il a dit (z): Je suis pur du sang de ce juste. Et vous répondant, vous avez crié: Que son sang soit sur nous & sur nos enfans. Puissiez-vous, comme vous avez dit, périr à jamais! Mais les Juifs entendant ces discours en furent très-irrités. Et se saisissant de *Joseph*, ils l'enfermèrent dans une chambre où il n'y avait point de fenêtre. *Annas* & *Caïphas* mirent le scellé à la porte sur la clé, y posèrent des gardes, & tinrent conseil avec les prêtres & les lévites pour faire une assemblée générale après le jour du sabbath. Et ils pensèrent de quelle mort ils feraient mourir *Joseph*. Cela étant fait, les princes *Annas* & *Caïphas* ordonnèrent qu'on amenât *Joseph*. Toute l'assemblée entendant ces choses fut saisie d'admiration, parce qu'ils trouvèrent la clé de la chambre scellée (zz), & ne trouvèrent pas *Joseph*. *Annas* & *Caïphas* s'en allèrent,

(x) 1 Sam. 17. v. 27.
(y) Deut. 32. v. 35.
(z) Matth. 27. v. 24.
(zz) Act. 5. 18. & 23.

XIII. Comme tous admiraient ces choses, voici qu'un des soldats qui gardaient le sépulcre, dit dans la synagogue : Que comme nous gardions le monument de JESUS, il s'est fait un tremblement de terre (*a*), & nous avons vu l'ange de DIEU, comment il a roulé la pierre du monument, & il était assis dessus, & son regard était comme la foudre, & son vêtement comme la neige. Et nous sommes devenus comme morts de peur. Et nous avons entendu l'ange disant aux femmes *qui étaient venues* au sépulcre de JESUS : Ne craignez point ; je sais que vous cherchez JESUS crucifié ; il est ressuscité ici, comme il l'a prédit. Venez & voyez le lieu, où il avait été mis, & allez vîte dire à ses disciples, qu'il est ressuscité des morts, & il vous précédera en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. Et les Juifs faisant venir tous les soldats qui avaient gardé le tombeau de JESUS, ils leur dirent : Quelles sont-ces femmes à qui l'ange a parlé ? Pourquoi ne les avez-vous pas arrêtées ? Les soldats répondant dirent : Nous ne savons ce qu'ont été ces femmes, & nous sommes devenus comme morts par la crainte de l'ange, & comment aurions nous pu arrêter ces femmes ? Les Juifs leur dirent : Le Seigneur est vivant, parce que nous ne vous croyons pas. Les soldats répondant dirent aux Juifs : Vous avez vu & entendu JESUS qui faisait de si grands miracles & vous ne l'avez pas cru, comment pourriez-vous nous croire ? Vous avez certes bien dit : Le Seigneur est vivant, & le Seigneur est véritablement vivant. Nous avons appris, que vous avez enfermé *Joseph* qui ensevelit le corps de JESUS, dans une chambre dont vous aviez scellé la clé, & l'ouvrant vous ne l'avez pas trouvé. Donnez-nous donc *Joseph* que vous avez gardé dans une chambre, & nous vous donnerons JESUS, que nous avons gardé dans le sépulcre. Les Juifs répondant dirent : Nous vous donnerons *Joseph*, donnez-nous JESUS. *Joseph* est dans sa ville d'Arimathie. Les soldats répondant dirent : Si *Joseph* est dans Arimathie, JESUS est en Galilée comme nous l'avons appris de l'ange qui le disait aux femmes. Les Juifs entendant ces choses craignirent, disant en eux-mêmes : Certes tous ceux qui entendront ces discours croi-

(*a*) Matth. 28. v. 2.

ront en JESUS. Et rassemblant beaucoup d'argent ils le donnèrent aux soldats disant : Dites que comme vous dormiez, les disciples de JESUS sont venus la nuit, & ont dérobé le corps de JESUS. Et si cela est rapporté à *Pilate* le gouverneur, nous répondrons pour vous & nous vous mettrons en sûreté. Or les soldats en recevant ainsi, dirent comme les Juifs le leur avaient ordonné, & leur discours se divulgua par-tout.

XIV. Or un certain prêtre nommé *Phinées*, & *Ada* maître d'école, & un lévite nommé *Agée*, ces trois vinrent de Galilée à Jérusalem, & dirent aux princes des prêtres, & à tous ceux qui étaient dans les synagogues : ce JESUS que vous avez crucifié nous l'avons vu parlant avec ses onze disciples, étant assis au milieu d'eux sur la montagne (*b*) des Oliviers, & leur disant : Allez dans tout le monde, prêchez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, & du Fils & du Saint Esprit. Et (*c*) celui qui aura cru & aura été baptisé, sera sauvé. Et lorsqu'il eut dit ces *paroles* à ses disciples, nous l'avons vu qui montait au ciel. Et les princes des prêtres, & les vieillards & les lévites entendant cela, dirent à ces trois hommes : Rendez (*d*) gloire au DIEU d'Israël, & confessez-lui si ce que vous avez vu & entendu est vrai. Mais eux répondant dirent : Le Seigneur de nos pères est vivant, le DIEU d'*Abraham*, & le DIEU d'*Isaac* & le DIEU de *Jacob*, comme nous avons entendu JESUS parler avec ses disciples, & comme nous l'avons vu monter au ciel, ainsi nous vous disons la vérité. Et ces trois hommes répondant dirent (*e*) : *** Et ajoutant ces paroles ces trois hommes dirent : Nous pécherons, si nous ne disons pas les paroles que nous avons entendues de JESUS & que nous l'avons vu monter au ciel. Aussi-tôt les princes des prêtres se levant, tenant la loi du Seigneur, ils jurèrent contre eux disant : N'annoncez plus désormais les paroles que vous avez dites de JESUS, & ils leur donnèrent beaucoup d'argent. Et ils envoyèrent avec eux d'autres hommes, pour les conduire jusques dans leur contrée, afin qu'ils ne s'arrêtassent point à

(*b*) Matth. 28. v. 16.
(*c*) Marc. 16. 1. 26. & 19.
(*d*) Jos. 7. v. 19.

(*e*) Il semble qu'il manque ici quelques paroles.

Jérusalem.

Jérusalem. Tous les Juifs s'assemblèrent donc, & firent entre eux une grande lamentation, disant : Quel est ce prodige qui s'est fait à Jérusalem ? Mais *Annas* & *Caïphas* les consolant dirent : Est-ce que nous devons croire les soldats qui ont gardé le monument de JESUS, qui nous disent qu'un ange a roulé la pierre de la porte du monument ? Peut-être que ce sont ses disciples qui le leur ont dit, & qui leur ont donné de l'argent pour le leur faire dire & pour enlever le corps de JESUS. Or sachez qu'il ne faut croire en aucune manière à des étrangers, parce qu'ils ont reçu de nous beaucoup d'argent. Et ils ont dit à tout le monde comme nous leur avons dit de dire. Ou ils nous garderont la foi, ou aux disciples de JESUS.

XV. *Nicodême* se levant donc dit : Vous parlez à propos, enfans d'Israël. Vous avez entendu tout ce qu'ont dit ces trois hommes jurant en la loi du Seigneur. Lesquels ont dit : Nous avons vu JESUS parlant avec ses disciples sur la montagne des Oliviers, & nous l'avons vu monter au ciel. Et l'Ecriture nous enseigne que le bienheureux prophète *Elias* (f) fut enlevé, & qu'*Hélisée* interrogé par les fils des prophètes : Où est notre père *Elias ?* leur dit, qu'il a été enlevé. Et les fils des prophêtes lui dirent : Peut-être l'esprit l'a-t-il enlevé dans les montagnes d'Israël. Mais choisissons des hommes avec nous, & parcourant les montagnes d'Israël peut-être le trouverons-nous. Et ils prièrent *Hélisée*, & il marcha trois jours avec eux, & ils ne le trouvèrent point. Et maintenant, fils d'Israël, écoutez-moi, & envoyons des hommes dans les montagnes d'Israël, de peur que l'esprit n'ait enlevé JESUS, & peut-être nous le trouverons & nous ferons pénitence. Et le conseil de *Nicodême* plut à tout le peuple, & ils envoyèrent des hommes, & cherchant ils ne trouvèrent pas JESUS, & étant de retour, ils dirent : En allant de côté & d'autre nous n'avons pas trouvé JESUS, mais nous avons trouvé *Joseph* dans sa ville d'Arimathie. Les princes & tous les peuples entendant ces choses se réjouirent & glorifièrent le DIEU d'Israël, parce qu'on a trouvé *Joseph* qu'ils ont enfermé dans une chambre & qu'ils n'ont pas trouvé. Et faisant une grande assemblée les

(f) 4 Reg. 2.

princes des prêtres dirent : Par quel moyen pouvons-nous faire venir *Joseph* à nous & parler avec lui ? Et prenant un tome de papier, ils écrivirent à *Joseph*, disant : La paix soit avec vous & tous ceux qui sont avec vous. Nous savons que nous avons péché contre vous & contre DIEU. Daignez donc venir vers vos pères, parce que nous avons admiré votre délivrance. Nous savons que nous avons eu un mauvais dessein contre vous, & le Seigneur a pris soin de vous, & le Seigneur lui même vous a délivré de notre dessein. Paix à vous, *Joseph* honorable, *de la part* de tout le peuple. Et ils choisirent sept hommes amis de *Joseph*, & ils leur dirent : Lorsque vous serez arrivés vers *Joseph*, saluez-le en paix en lui donnant la lettre. Et les hommes arrivant vers *Joseph*, le saluant en paix lui donnèrent le livret de la lettre. Et lorsque *Joseph* eut lu, il dit : Béni *soyez vous* Seigneur DIEU, qui m'avez délivré d'Israël, afin qu'il ne répandît pas mon sang. Béni *soyez vous* Seigneur DIEU, qui m'avez couvert de vos aîles, & *Joseph* les embrassa & les reçut dans sa maison. Mais un autre jour *Joseph* montant son âne, marcha avec eux & ils allèrent à Jérusalem. Et tous les Juifs l'ayant appris, ils lui coururent au-devant criant & disant : Paix à votre entrée, père *Joseph*. Auxquels répondant il dit : Paix à tout le peuple. Et tous l'embrassèrent. Et *Nicodême* le reçut dans sa maison, faisant un grand festin (*g*). Mais un autre jour de préparation *Annas* & *Caïphas* & *Nicodême* dirent à *Joseph* : Confessez au DIEU d'Israël, & manifestez nous toutes choses sur lesquelles vous serez interrogé, parce que nous avons été fâchés de ce que vous avez enseveli le corps du Seigneur JESUS : vous enfermant dans une chambre nous ne vous avons pas trouvé, & nous avons été fort étonnés & la crainte nous a saisis, jusqu'à ce que nous vous avons reçu présent. Devant DIEU donc manifestez-nous ce qui s'est fait. Or *Joseph* répondant dit : Vous m'enfermâtes bien un jour de préparation vers le soir. Comme je faisais mon oraison le jour du sabbath à minuit, la maison fut suspendue par les quatre angles, & je vis JESUS comme un éclat de lumière & je tombai par terre de frayeur. Mais JESUS tenant ma main m'éleva de terre, & une rosée me couvrit. Et essuyant

(g) Luc. 5. v. 29.

ma face il m'embrassa & me dit : ne craignez point *Joseph*, regardez-moi, & voyez que c'est moi (*h*). Je regardai donc & je dis : Mon maître *Hélias*. Et il me dit : je ne suis pas *Elias* moi, mais je suis JESUS de Nazareth, dont vous avez enseveli le corps. Mais je lui dis : montrez-moi le monument où je vous ai mis. Or JESUS tenant ma main me conduisit dans le lieu où je l'ai mis, & me montra le suaire & le lange, dans lequel j'avais enveloppé sa tête. Alors je connus que c'est JESUS, & je l'adorai, & je dis (*i*) : Béni *soit* celui qui vient au nom du Seigneur. Mais JESUS tenant ma main me conduisit à Arimathie dans ma maison, & me dit : Paix à vous, & jusqu'au quarantième jour ne sortez pas de votre maison. Pour moi je vais vers mes disciples.

XVI. Lorsque les princes des prêtres, & les autres prêtres & les lévites eurent entendu toutes ces choses, ils furent étonnés & tombèrent par terre comme morts sur leurs visages, & s'écriant entre eux, ils dirent : Quel est ce prodige, qui s'est fait à Jérusalem ? Nous connaissons le père & la mère de JESUS. Et un certain lévite dit : J'ai connu plusieurs *personnes* de sa parenté craignant DIEU, & offrant toujours dans le temple des hosties & des holocaustes avec des oraisons au DIEU d'Israël. Et lorsque le grand prêtre *Siméon* le reçut, le tenant dans ses mains, il lui dit (*k*) : Maintenant Seigneur, vous renvoyez votre serviteur en paix selon votre parole, perce que mes yeux ont vu votre salut, que vous avez préparé devant la face de tous les peuples. La lumière pour la révélation des nations & la gloire de votre peuple d'Israël. Pareillement le même *Siméon* bénit *Marie* mère de JESUS & lui dit : Je vous annonce touchant cet enfant qu'il a été mis pour la ruine & pour la résurrection de plusieurs, & pour signe de contradiction. Et le glaive traversera votre ame, & les pensées seront révélées de plusieurs cœurs. Alors tous les Juifs dirent : Envoyons à ces trois hommes qui dirent qu'ils l'avaient vu parlant avec ses disciples sur la montagne des Oliviers. Cela étant fait, ils leur demandèrent, qu'est-ce qu'ils avaient vu. Lesquels répondant dirent d'une

(*h*) Luc. 24. v. 39. (*i*) Matth. 23. v. 39. (*k*) Luc. 2. v. 22.

voix : Le Seigneur DIEU d'Israël est vivant, parce que nous avons vu clairement JESUS parlant avec ses disciples sur la montagne des Oliviers & montant au ciel. Alors *Annas* & *Caïphas* les séparèrent l'un de l'autre & les interrogèrent séparément. Lesquels confessant unanimement la vérité dirent qu'ils avaient vu JESUS. Alors *Annas* & *Caïphas* dirent : Notre loi contient (*l*) : De la bouche de deux ou de trois témoins toute parole est assurée. Mais que disons-nous ? Le bienheureux *Enoch* plut à DIEU (*m*) & fut transporté par la parole de DIEU, & (*n*) la sépulture du bienheureux *Moïse* ne se trouve pas. Mais JESUS a été livré à *Pilate*, flagellé, couvert de crachats, couronné d'épines, frappé d'une lance & crucifié, mort sur le bois & enseveli, comme l'honorable père *Joseph* a enseveli son corps dans un sépulcre neuf, & a témoigné qu'il l'a vu vivant. Et ces trois hommes ont témoigné qu'ils l'ont vu parlant avec ses disciples sur la montagne des Oliviers, & montant au ciel.

XVII. *Joseph* donc se levant dit à *Annas* & *Caïphas* : C'est véritablement avec raison que vous admirez ce que vous avez entendu, que JESUS depuis sa mort a été vu vivant & montant au ciel. C'est véritablement admirable, parce que non-seulement il est ressuscité des morts, mais encore il a ressuscité les morts des monumens & (*o*) ils ont été vus de plusieurs *personnes* à Jérusalem. Et maintenant écoutez-moi, parce que nous avons tous connu le bienheureux *Siméon* grand-prêtre qui reçut dans ses mains (*p*) l'enfant JESUS dans le temple. Et ce même *Siméon* a eu deux fils frères de père & de mère & nous avons tous été à leur mort & à leur sépulture. Marchez donc & voyez leurs monumens, car ils sont ouverts, parce qu'ils sont ressuscités, & voilà qu'ils sont dans la ville d'Arimathie, vivant ensemble en oraisons. Quelques-uns les entendent criant, ne parlant cependant avec personne, mais se taisant comme des morts. Mais venez, allons vers eux avec

(*l*) Deut. 27. v. 6.
(*m*) Genes. 5. v. 24.
(*n*) Deut. 34. v. 6.
(*o*) Matth. 27. v. 53.
(*p*) Luc. 2. v. 28.

tout honneur & modération, conduisons-les vers nous. Et si nous les conjurons ; peut-être nous diront-ils quelques mystères touchant leur résurrection. Les Juifs entendant ces choses se réjouirent tous grandement ; & *Annas* & *Caïphas*, *Nicodême* & *Joseph*, & *Gamaliel* allant ne les trouvèrent pas dans leur sépulcre, mais marchant dans la ville d'Arimathie, ils les trouvèrent à genoux appliqués en oraison. Et les embrassant avec toute vénération & crainte de DIEU, ils les conduisirent à Jérusalem dans la synagogue. Et ayant fermé les portes, prenant la loi du Seigneur & la mettant dans leurs mains, ils les conjurèrent par le DIEU *Adonaï*, & le DIEU d'Israël, qui par la loi & les prophêtes a parlé à nos pères, disant : Si vous croyez que c'est JESUS même qui vous a ressuscité des morts, dites-nous ce que vous avez vu, & comment vous êtes ressuscités des morts. *Charinus* & *Lenthius* entendant cette conjuration tremblèrent du corps, & troublés du cœur ils gémirent. Et regardant ensemble vers le ciel ils firent un signe de croix sur leurs langues avec leurs doigts. Et aussi-tôt ils parlèrent ainsi, disant : Donnez-nous à chacun des tomes de papier & nous vous écrirons tout ce que nous avons vu. Et ils leur donnèrent, & s'asseyant ils écrivirent chacun disant :

XVIII. Seigneur JESUS & DIEU père, résurrection & vie des morts, permettez-nous de dire vos mystères que nous avons vus après la mort de votre croix, parce qu'on nous a conjurés par vous. Car vous avez défendu à vos serviteurs de rapporter les sécrets de votre divine majesté, que vous avez faits dans les enfers. Or comme nous étions placés avec nos pères dans le profond de l'enfer, dans l'obscurité des ténèbres, tout-à-coup une couleur d'or du soleil & une lumière rougeâtre *nous* a éclairés, & aussi-tôt *Adam* le père de tout le genre-humain avec tous les patriarches & prophêtes ont tressailli, disant : Cette lumière est l'auteur de la lumière éternelle, qui nous a promis de nous transmettre une lumière coéternelle. Et le prophête *Jésaïas* s'est écrié, & a dit : C'est-là la lumière du père & du fils de DIEU, comme j'ai prédit lorsque j'étais vivant sur la terre (*q*) : la terre de Zabulon & la terre

(*q*) E.C. 9. v. 1

de Nephtalim au-delà du Jourdain ; le peuple qui marche dans les ténèbres, a vu une grande lumière : & la lumière est levée à ceux qui habitent dans la région de l'ombre de la mort. Et maintenant elle est arrivée & a brillé pour nous qui étions assis dans la mort. Et comme nous tressaillions tous de joie dans la lumière qui a brillé sur nous, il nous est survenu notre père *Siméon*, & en tressaillant de joie, il a dit à tous : Glorifiez le Seigneur JESUS-CHRIST fils de DIEU, que j'ai reçu enfant dans mes mains dans le temple, & poussé par le Saint Esprit je lui ai dit & confessé : Parce que maintenant mes yeux ont vu votre salut, que vous avez préparé devant la face de tous les peuples. La lumière pour la révélation des nations & la gloire de votre peuple d'Israël. Tous les saints qui étaient au profond de l'enfer entendant ces choses, se réjouirent davantage. Et ensuite il survint comme un hermite (*r*) & tous lui demandent qui êtes-vous ? Et leur répondant il dit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert, *Jehan Baptiste*, prophète du Très-Haut, présent devant la face de son avénement *pour* préparer ses voies, pour donner la science du salut à son peuple, pour la rémission de leurs péchés. Et moi *Jehan* voyant JESUS venir à moi, j'ai été poussé par le Saint Esprit & j'ai dit : Voilà l'agneau de DIEU, voilà celui qui ôte les péchés du monde. Et je l'ai baptisé dans le fleuve du Jourdain, & j'ai vu le Saint Esprit descendant sur lui en espèce de colombe. Et j'ai entendu une voix du ciel disant : Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel je me suis bien complu, écoutez-le. Et maintenant (*s*) le précédant devant sa face, je suis descendu vous annoncer que dans très-peu le fils de DIEU même se levant d'en-haut nous visitera, venant à nous qui sommes assis dans les ténèbres & dans l'ombre de la mort.

XIX. Mais lorsque le père *Adam* premier formé eut entendu ces choses, que JESUS a été baptisé dans le Jourdain, il cria à son fils *Seth* : Racontez à vos fils les patriarches & les prophètes toutes les choses que vous avez entendues de *Michel*

(*r*) Matth. 3.
(*s*) Luc. 2. v. 76.

(*t*) Marc. 6. v. 13. & Jac. 5. v. 14.
(*u*) *Ex Judæ*. v. 9.

archange, quand je vous ai envoyé aux portes du paradis, afin que vous priassiez DIEU, & qu'il oignît (*t*) ma tête lorsque j'étais malade. Alors *Seth* s'approchant des saints patriarches & des prophêtes, dit : Moi *Seth*, comme j'étais priant le Seigneur aux portes du paradis, voilà que l'ange du Seigneur, *Michel* m'apparut disant : J'ai été envoyé vers vous par le Seigneur, je suis établi (*u*) sur le corps humain. Je vous dis, *Seth* : Ne priez point DIEU dans les larmes & ne le suppliez point à cause de l'huile de la miséricorde du bois, afin que vous oigniez votre père *Adam* pour la douleur de sa tête, parce que vous ne pourrez le recevoir en aucune façon, si ce n'est dans les derniers jours & les derniers tems, si ce n'est quand cinq mille & cinq cent ans auront été accomplis, alors le très-tendre fils de DIEU viendra sur la terre ressusciter le corps humain d'*Adam* (*x*), & ressusciter en même tems les corps des morts, & lui-même venant sera baptisé dans l'eau du Jourdain (*y*). Et lorsqu'il sera sorti de l'eau du Jourdain, alors il oindra de l'huile de sa miséricorde tous ceux qui croiront en lui, & l'huile de sa miséricorde sera pour la génération de ceux qui doivent naître de l'eau & du St. Esprit pour la vie éternelle. Alors JESUS-CHRIST le très-tendre fils de DIEU descendant sur terre, introduira notre père *Adam* vers l'arbre de miséricorde dans le paradis. Tous les patriarches & les prophêtes entendant toutes ces choses de *Seth* tressaillirent davantage de joie.

XX. Et comme tous les saints tressaillaient de joie voilà que *Sathan* prince & chef de la mort dit au prince des enfers : Je m'apprête à prendre JESUS de Nazareth lui-même, qui s'est glorifié d'être fils de DIEU, & *qui* est un homme craignant la mort & disant (*z*) : Mon ame est triste jusqu'à la mort. Et me causant plusieurs maux & à plusieurs autres que j'ai rendus aveugles & boiteux, & que de plus j'ai tourmentés par différens démons, il les a guéris d'une parole. Et il vous a enlevé les morts que je vous ai amenés. Or le prince des enfers répondant dit à *Sathan* : Quel est ce prince si puissant,

(*x*) Matth. 27. v. 52.
(*y*) Matth. 3. v. 13.

(*z*) Matt. 26. v. 38. & Ps. 42 v. 5.

puisqu'il est un homme craignant la mort ? Car tous les puissans de la terre sont tenus assujettis par ma puissance *après* que vous lez avez amenés assujettis par votre force. Si donc il est puissant dans son humanité, je vous dis véritablement, il est tout-puissant dans sa divinité, & personne ne peut résister à son pouvoir. Et lorsqu'il dit qu'il craint la mort, il veut vous tromper, & malheur à vous sera dans des siècles éternels. Or *Sathan* répondant dit au prince du Tartare : Qu'avez-vous hésité & qu'avez-vous craint de prendre ce JESUS de Nazareth, votre adversaire & le mien ? Car je l'ai tenté & j'ai excité contre lui par le zèle & la colère mon ancien peuple Juif. J'ai aiguisé une lance pour sa passion, j'ai mêlé du fiel & du vinaigre, & je lui ai fait donner à boire, & j'ai préparé du bois pour le crucifier & des clous pour percer ses mains & ses pieds, & sa mort est très-proche, & je vous l'amenerai, assujetti à vous & à moi. Or le prince du Tartare répondant dit : Vous m'avez dit que c'est lui qui m'a arraché les morts. Ceux qui sont détenus ici, pendant qu'ils vivaient sur la terre n'ont point été enlevés par leurs pouvoirs ; mais par les divines prières, & leur DIEU tout-puissant me les a arrachés. Quel est donc ce JESUS de Nazareth, qui par sa parole m'a arraché les morts sans prières ? C'est peut-être lui qui m'a arraché & a rendu à la vie par son pouvoir, *Lazare* mort depuis quatre jours, sentant mauvais & dissous (*a*) que je détenais mort. *Sathan* répondant au prince des enfers dit : C'est ce même JESUS de Nazareth. Le prince des enfers entendant ces choses lui dit : Je vous conjure par vos vertus & par les miennes, ne me l'amenez pas. Car lorsque j'ai appris la force de sa parole, j'ai tremblé très-effrayé de crainte, & en même tems tous mes mauvais ministres ont été troublés avec moi, & nous n'avons pas pu retenir *Lazare* même, mais se secouant avec toute la malignité & la vîtesse *possibles*, il est sorti sain d'avec nous, & la terre même qui tenait le corps mort de *Lazare* l'a aussi-tôt rendu vivant. Or je sais maintenant que le DIEU tout-puissant a pu faire ainsi ces choses, *lui* qui est puissant dans son empire, & puissant

(*a*) Joh. 11. v. 44.

dans

dans son humanité, & qui est le Sauveur du genre-humain. Ne me l'amenez donc point, car tous ceux que je retiens ici renfermés en prison sous l'incrédulité, & enchaînés par les liens de leurs péchés, il les dégagera & les conduira à la vie éternelle de sa divinité.

XXI. Et comme *Sathan* & le prince de l'enfer disaient ces choses alternativement, tout d'un coup on entendit une voix comme le tonnerre (*b*) & un bruit comme un orage. Princes, levez vos portes; & portes éternelles élevez-vous, & le roi de gloire entrera (*c*). Or quand le prince du Tartare eut entendu ces *paroles*, il dit à *Sathan:* Eloignez vous de moi & sortez dehors de mes demeures; si vous êtes un puissant combattant, combattez contre le roi de gloire. Mais qu'avez-vous avec lui? Et il renvoya *Sathan* hors de ses demeures. Et le prince dit à ses impies ministres: Fermez les solides portes d'airain, & poussez les verroux de fer, & résistez vaillamment, de peur que nous ne soyons emmenés captifs en captivité. Toute la multitude des saints entendant ces *paroles* ils dirent au prince des enfers en le réprimandant d'une voix forte: Ouvrez vos portes afin que le roi de gloire entre. Et *David* ce divin prophête s'écria disant: Est-ce que lorsque j'étais vivant sur la terre je ne vous ai pas bien prédit (*d*)? Que les miséricordes du Seigneur le louent & ses merveilles pour les enfans des hommes, parce qu'il a rompu les portes d'airain & brisé les verroux de fer. Il les a retirés de la voie de leur iniquité, car ils ont été humiliés à cause de leurs injustices. Et après cela un autre prophête, savoir, *St. Esaïas*, dit pareillement à tous les saints: Est-ce que lorsque j'étais savant sur la terre, je ne vous ai pas bien prédit (*e*)? Les morts qui sont dans les monumens, s'éveilleront & ressusciteront, & ceux qui sont dans la terre tressailliront de joie, parce que la rosée qui est du Seigneur est leur santé. Et j'ai encore dit (*f*): Mort, où est votre victoire? Mort, où est votre aiguillon? Or tous les saints entendant ces paroles d'*Isaïe*, dirent au prince des en-

(*b*) Apoc. 14. v. 2.
(*c*) Ps. 24. v. 7.
(*d*) Ps. 106. v. 15. sq.
(*e*) *Es.* 26. v. 19.
(*f*) *Hoseas* 13. v. 14.

fers : Ouvrez maintenant vos portes & enlevez vos verroux de fer, parce que vous ferez vaincu & fans pouvoir. Et on entendit une grande voix comme le bruit du tonnerre, difant (g) : Princes, levez vos portes, & portes infernales élevez-vous, & le roi de gloire entrera. Mais le prince des enfers voyant qu'on avait crié deux fois, feignant d'ignorer, dit : Qui eft le roi de gloire ? Or *David* répondant au prince des enfers dit : Je connais ces paroles de la voix, parce que ce font les mêmes que j'ai prophétifées par fon efprit. Et maintenant je vous dis ce que j'ai dit ci-devant. Le Seigneur fort & puiffant, le Seigneur puiffant dans le combat, c'eft lui qui eft le roi de gloire, & (h) le Seigneur eft dans le ciel & il a regardé fur la terre, afin qu'il entendît les gémiffemens de ceux qui font dans les fers, & qu'il délivrât les fils de ceux qui ont été mis à mort. Et maintenant très vilain & très-fale prince de l'enfer, ouvrez vos portes, & que le roi de gloire entre, parce qu'il eft le Seigneur du ciel & de la terre. *David* difant ces *mots* au prince des enfers, le Seigneur de majefté furvint en forme d'homme, & il éclaira les ténèbres éternelles, & il rompit les liens indiffolubles, & par une vertu invincible il vifita ceux qui étaient affis dans les profondes ténèbres des crimes, & dans l'ombre de la mort des péchés.

XXII. La mort impie entendant cela avec fes cruels miniftres, ils furent faifis de crainte dans leurs propres royaumes ayant connu la clarté de la lumière, tandis qu'ils virent tout d'un coup le CHRIST établi dans leurs demeures, ils s'écrièrent difant : Nous fommes déjà vaincus par vous, vous dirigez au Seigneur notre confufion. Qui êtes-vous, qui fans atteinte de corruption avez pour preuve incorruptible de majefté des fplendeurs que vous méprifez ? Qui êtes-vous fi puiffant ou impuiffant, grand & petit, humble & élevé foldat, qui pouvez commander fous la forme de ferviteur, comme humble combattant ? Et roi de gloire mort & vivant, que la croix a porté étant tué. Qui avez été couché mort dans le fépulcre, & qui êtes defcendu vivant vers nous. Et à votre mort toute créature

(g) Pf. 24. v. 10.

(h) Pf. 102. v. 19 & 20.

a tremblé, & tous les aſtres ont été ébranlés, & maintenant vous êtes devenu libre entre les morts, & vous troublez nos légions, Qui êtes-vous, qui déliez les captifs & remettez dans leur première liberté ceux qui ſont tenus liés par le péché originel? Qui êtes-vous qui pénétrez d'une lumière divine, brillante & éclatante, *ceux qui ſont* aveuglés par les ténèbres des péchés? De même toutes les légions des démons effrayées d'une pareille crainte, crièrent avec une ſoumiſſion craintive & d'une voix, diſant: Comment & d'où vient, JESUS-CHRIST, que vous êtes un homme ſi fort & brillant de majeſté, ſi beau ſans tache & pur de crime? car ce monde terreſtre qui nous a toujours été aſſujetti juſqu'à préſent, qui nous payait des tributs pour nos ſombres uſages, ne nous a jamais fourni un tel homme mort, n'a jamais deſtiné de pareils préſens aux princes des enfers. Qui êtes-vous donc, vous qui êtes ainſi entré ſans crainte dans nos confins, & non-ſeulement vous ne craignez pas de nous cauſer de grands ſupplices, mais de plus vous tâchez de nous délivrer tous de nos liens? Peut-être êtes vous ce JESUS, de qui *Sathan* diſait tout-à-l'heure à notre prince, que par votre mort de la croix vous deviez enlever toute la puiſſance de la mort? Alors le Seigneur de gloire foulant aux pieds la mort, & ſaiſiſſant le prince des enfers, le priva de toute ſa puiſſance & attira notre père terreſtre à ſa clarté.

XXIII. Alors les princes du Tartare prenant *Sathan* lui dirent en le reprenant fortement: O *Belzébuth*, prince de perdition & chef de deſtruction, dériſion des anges de DIEU, ordure des juſtes, qu'avez-vous voulu faire ici? Vous avez voulu crucifier le roi de gloire, dans la ruine duquel vous nous avez promis de ſi grandes dépouilles, ignorant comme inſenſé qu'avez-vous fait? Car ne voilà-t-il pas que déjà ce JESUS de Nazareth par l'éclat de ſa glorieuſe divinité chaſſe toutes les horribles ténèbres de la mort, a briſé les bas & les hauts des priſons, & a mis dehors tous les captifs, & a délivré tous ceux qui étaient dans les fers, & tous ceux qui à cauſe des cruels tourmens avaient coutume de ſoupirer & de gémir, nous inſultent, & nous ſommes accablés de leurs imprécations? Nos royaumes impies ſont vaincus, & il ne nous

reste plus. aucun genre d'homme, mais plutôt ils nous menacent fortement, parce que ces morts ne nous ont jamais été superbes, & ces captifs n'ont jamais pu être joyeux. O *Sathan* prince de tous les maux, père des impies & des violateurs, qu'avez-vous voulu faire ici, parce que depuis le commencement jusqu'à présent ils ont désespéré du salut & de la vie : maintenant aucun de leurs gémissemens ne se fait entendre, & ne trouve aucune trace de larmes dans la face d'aucun d'eux. O prince *Sathan* possession des enfers, vous avez maintenant perdu par le bois de la croix vos richesses que vous aviez acquises par le bois de la prévarication & la perte du paradis, & toute votre joie a péri; pendant que vous avez pendu ce JESUS-CHRIST roi de gloire, vous avez agi contre vous & contre moi : désormais vous connaîtrez quels grands tourmens & *quels* supplices éternels & infinis vous devez souffrir. O *Sathan* prince de tous les méchans, auteur de la mort & source de tout orgueil, vous auriez dû premièrement chercher une mauvaise cause de ce JESUS de Nazareth contre lequel vous n'avez trouvé aucune cause de mort. Pourquoi sans raison avez-vous osé le crucifier injustement, & amener dans notre région l'innocent & le juste ? Et vous avez perdu les mauvais, les impies & les injustes de tout le monde. Et comme le prince des enfers parlait à *Sathan*, alors le roi de gloire dit au prince même des enfers *Belzébuth* : Le prince *Sathan* sera sous votre puissance pendant tous les siècles substitué à la place d'*Adam* & de ses enfans mes justes.

XXIVe Et JESUS étendant sa main dit : Venez à moi tous mes saints, qui avez été créés à mon image, qui avez été damnés par le bois, le diable & la mort. Vivez par le bois de ma croix maintenant que le diable prince du monde est damné & que la mort est renversée. Alors aussi-tôt tous les saints de DIEU furent réunis sous la main de DIEU très haut. Mais le Seigneur JESUS tenant la main d'*Adam* lui dit : Paix à vous avec tous vos enfans mes justes. Or *Adam* se jettant aux genoux du Seigneur JESUS-CHRIST, le supplia humblement avec larmes, disant d'une voix forte (*i*) : *Seigneur je*

(*i*) Ps. 30. v. 1. 2 & 3.

vous exalterai, parce que vous m'avez reçu, & que vous n'avez pas délecté mes ennemis sur moi. Seigneur DIEU, *j'ai crié à vous, & vous m'avez guéri, Seigneur. Vous avez retiré mon ame de l'enfer, vous m'avez sauvé de ceux qui descendaient dans le lac. Chantez des psaumes du Seigneur tous ses saints, & confessez à la mémoire de sa sainteté. Parce que la colère est dans son indignation, & la vie dans sa volonté.* Et pareillement tous les saints de DIEU se jettant aux genoux du Seigneur JESUS dirent d'une voix : Vous êtes arrivé, rédempteur du monde & vous avez accompli par les faits en ce moment, comme vous avez prédit par la loi & par vos saints prophêtes. Vous avez racheté les vivans par votre croix, & par la mort de la croix vous êtes descendu vers nous pour nous arracher des enfers & de la mort par votre majesté. Seigneur, comme vous avez placé votre croix, le titre de votre gloire, dans le ciel, & vous l'avez érigée le titre de la rédemption sur la terre : de même, Seigneur, placez dans l'enfer le signe de la victoire de votre croix, afin que la mort ne domine plus. Et le Seigneur JESUS étendant sa main fit un signe de croix sur *Adam* & sur tous ses saints, & prenant la *main* droite d'*Adam* il sortit des enfers. Et tous les saints de DIEU le suivirent. Alors le prophête royal *St. David* cria fortement disant (*k*) : *Chantez au Seigneur un cantique nouveau, parce qu'il a fait des choses admirables. Sa droite & son saint bras nous a sauvés pour lui. Le Seigneur a fait connaître son salut & a révélé sa justice en face des nations.* Et toute la troupe des saints répondirent disant (*l*) : *Toute cette gloire est à tous les saints de* DIEU. Ainsi soit-il, Louez DIEU. Et après cela le prophête *Habacuc* s'écria disant (*m*) : *Vous êtes sorti pour le salut de votre peuple, pour délivrer vos peuples.* Et tous les saints répondirent disant (*n*) : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le Seigneur DIEU qui nous a éclairés. C'est ici notre DIEU à jamais & pour le siècle du siècle, il nous régira pour les siècles. Ainsi soit-il, Louez DIEU. Et de même tous les prophêtes rapportant des *textes* sacrés de ses louanges, suivaient le Seigneur.

(*k*) Pf. 148. v. 1. 2 & 3.
(*l*) Pf. 149. v. 9.
(*m*) Habacuc. 3. v. 13.
(*n*) Matth. 23. v. 39.

XXV. Or le Seigneur tenant la main d'*Adam* la donna à *Michel* archange, & tous les saints suivaient *Michel* archange, & la grace glorieuse les introduisit dans le paradis, & deux hommes anciens des jours vinrent au-devant d'eux, mais étant interrogés par les saints: Qui êtes-vous, qui n'avez pas encore été avec nous dans les enfers, & qui avez été placés corporellement en paradis? Un d'eux répondant dit: Je suis *Enoch* qui ai été transporté par une parole. Et celui-ci qui est avec moi, est *Elias Thesbite*, qui a été enlevé par un char de feu (*o*). Ici & jusqu'à présent nous n'avons point éprouvé la mort, mais nous devons revenir pour l'avénement du CHRIST, armés de signes divins & de prodiges pour combattre avec lui & en être tués dans Jérusalem. Et après trois jours & demi (*p*) vivans derechef être enlevés dans les nuées.

XXVI. Et comme *St. Enoch* & *Elias* disaient ces *paroles*, voici qu'il survient un autre homme très-misérable portant sur ses épaules le signe de la croix. Et lorsque tous les saints le virent, ils lui dirent qui êtes-vous? parce que vous avez l'air d'un larron, & pourquoi portez-vous une croix sur vos épaules? Et leur répondant il dit: Vous avez dit vrai que j'ai été un larron faisant tous les maux sur la terre. Et le Juifs me crucifièrent avec JESUS, & je vis les merveilles des créatures qui furent faites par la croix du Seigneur JESUS crucifié, & je crus qu'il est le créateur de toutes les créatures & le roi tout-puissant, & je le priai disant: Souvenez-vous de moi, Seigneur, lorsque vous serez venu dans votre royaume. Aussi-tôt ayant égard à ma prière il me dit (*q*): En vérité je vous dis, vous serez aujourd'hui avec moi en paradis. Et il me donna ce signe de croix disant: Portez-le & marchez dans le paradis, & si l'ange (*r*) gardien du paradis ne vous laisse pas entrer, montrez lui le signe de croix & dites-lui, que JESUS-CHRIST fils de DIEU qui est maintenant crucifié, m'a envoyé à vous. Lorsque j'eus fait cela, je dis toutes ces choses à l'ange gardien du paradis. Qui lorsqu'il me les entendit *dire*, ouvrant aussi-tôt il me fit entrer & me plaça à la droite du

(*o*) 4 *Reg.* 2. v. 11.
(*p*) Apoc. 11. v. 11.
(*q*) Luc. 23. v. 43.
(*r*) Gen. 3. v. 24.

paradis, disant : Voilà tenez-vous un moment là, afin qu'*Adam* le père de tout le genre-humain entre avec tous ses fils les saints & les justes du CHRIST Seigneur crucifié. Lorsqu'ils eurent entendu toutes les paroles du larron, tous les patriarches d'une voix dirent : Vous êtes béni DIEU tout-puissant, père des biens éternels & père des miséricordes, qui avez donné une telle grace à ses péchés, & l'avez rétabli en grace du paradis, & l'avez placé par une vie spirituelle très-sainte dans vos pâturages spirituels & abondans. Ainsi soit-il.

XXVII. Ce sont-là les divins & sacrés mystères que nous avons vus & entendus. Moi *Charinus* & *Lenthius*, il ne nous est plus permis de raconter les autres mystères de DIEU, comme *Michel* archange déclarant hautement nous dit : Allant avec mes frères à Jérusalem vous serez en oraisons criant & glorifiant la résurrection du Seigneur JESUS-CHRIST, *vous* qu'il a ressuscités avec lui. Et vous ne parlerez avec aucun homme, & vous resterez comme muets, jusqu'à ce que l'heure arrive que le Seigneur vous permette de rapporter les mystères de sa divinité. Or *Michel* archange nous ordonna d'aller au-delà du Jourdain dans un lieu très-bon & abondant, où sont plusieurs qui sont ressuscités en témoignage de la résurrection du CHRIST : parce que c'est seulement pour trois jours que nous sommes ressuscités des morts que nous avons été envoyés à Jérusalem pour célébrer la Pâque du Seigneur avec nos parens en témoignage du Seigneur CHRIST, & nous avons été baptisés dans le saint fleuve du Jourdain. Et depuis nous n'avons été vus de personne. Ce sont-là les grandes choses que DIEU nous a ordonné de vous rapporter, & donnez-lui louange & confession & faites pénitence & il aura pitié de vous. Paix à vous par le Seigneur DIEU JESUS-CHRIST & Sauveur de tous les nôtres. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il. Et après qu'en écrivant ils eurent accompli toutes choses, ils écrivirent chaque tome de papier. Or *Charinus* donna ce qu'il écrivit dans les mains d'*Annas* & de *Caïphas* & de *Gamaliel*. Et pareillement *Lenthius* donna ce qu'il écrivit dans les mains de *Nicodème* & de *Joseph*, & tout d'un coup ils furent transfigurés très-blancs (*s*) & on ne les vit plus. Or leurs écrits se trouvèrent

(*s*) Marc. 9. v. 3.

égaux, n'ayant rien *pas même* une lettre de moins ou de plus. Toute la synagogue des Juifs entendant tous ces discours admirables de *Charinus* & de *Lenthius*, se dirent l'un à l'autre : Véritablement c'est DIEU qui a fait toutes ces choses, & béni soit le Seigneur JESUS dans les siècles des siècles, ainsi soit-il. Et ils sortirent tous avec une grande inquiétude, avec crainte & tremblement, & ils frappèrent leurs poitrines, & chacun se retira chez soi (*t*). Toutes ces choses que les Juifs dirent dans leur synagogue, *Joseph* & *Nicodême* l'annoncèrent aussi-tôt au gouverneur, & *Pilate* écrivit tout ce que les Juifs avaient fait & dit touchant JESUS, & mit toutes ces paroles dans les registres publics de son prétoire.

XXVIII. Après cela *Pilate* étant entré dans le temple des Juifs, assembla tous les princes des prêtres & les scribes & les docteurs de la loi, & il entra avec eux dans le sanctuaire du temple, & ordonna que toutes les portes fussent fermées, & il leur dit : Nous avons appris que vous avez une certaine grande bibliothèque dans ce temple, c'est pourquoi je vous prie qu'elle soit présentée devant nous; & lorsqu'ils eurent apporté cette grande bibliothèque ornée d'or & de pierres précieuses par quatre ministres, *Pilate* dit à tous : Je vous conjure par le DIEU votre père qui a fait & ordonné que ce temple fût bâti, de ne me point taire la vérité : Vous savez tout ce qui est écrit dans cette bibliothèque, mais dites-moi maintenant, si vous avez trouvé dans les écritures que ce JESUS que vous avez crucifié est le fils de DIEU qui doit venir pour le salut du genre-humain, & manifestez moi en combien d'années des tems il devait venir. Etant ainsi conjurés *Annas* & *Caïphas* firent sortir du sanctuaire tous les autres qui étaient avec eux & ils fermèrent eux-mêmes les portes du temple & du sanctuaire, & ils dirent à *Pilate* : Nous sommes conjurés par vous, ô juge, par l'édification de ce temple de vous manifester la vérité & la raison. Après que nous avons crucifié JESUS, ignorant qu'il était le fils de DIEU, & pensant qu'il faisait les vertus par quelque enchantement, nous avons fait une grande assemblée dans ce temple. Et conférant l'un avec l'autre les signes

(*t*) Act. 21. v. 6.

des

des vertus que JESUS avait faites, nous avons trouvé plusieurs témoins de notre race qui ont dit qu'ils l'ont vu vivant après la passion de sa mort, & nous avons vu deux témoins dont JESUS a ressuscité les corps d'entre les morts. Qui nous ont annoncé plusieurs merveilles que JESUS a faites chez les morts, que nous avons écrites entre nos mains. Et c'est notre coutume que chaque année ouvrant cette sainte bibliothèque devant notre synagogue nous cherchons le témoignage de DIEU, & nous avons trouvé dans le premier livre des Septante où *Michel* archange parla au troisième fils d'*Adam* le premier homme, de cinq mille cinq cents ans dans lesquels devait venir du ciel le très-aimé fils de DIEU le CHRIST, & nous avons encore considéré que peut être il est le DIEU d'Israël qui dit à *Moïse* (*u*): Faites-vous une arche du testament de la longueur de deux coudées & demie, de la hauteur d'une coudée & demie, de la largeur d'une coudée & demie. Dans ces cinq coudées & demie nous avons compris & nous avons connu dans la fabrique de l'arche du vieux testament, que dans cinq mille ans & demi JESUS-CHRIST devait venir dans l'arche de son corps, & ainsi nos écritures attestent qu'il est le fils de DIEU & le Seigneur & le roi d'Israël. Parce qu'après sa passion nous princes des prêtres admirant les signes qui se faisaient à cause de lui, nous avons ouvert cette bibliothèque, examinant toutes les générations jusqu'à la génération de *Joseph* & de *Marie* mère de JESUS, pensant qu'il était de la race de *David*, nous avons trouvé ce que fit le Seigneur & quand il fit le ciel & la terre & *Adam* le premier homme jusqu'au déluge deux mille deux cent & douze ans. Et depuis le déluge jusqu'à *Abraham* neuf cent douze ans. Et depuis *Abraham* jusqu'à *Moïse* quatre cent trente ans. Et depuis *Moïse* jusqu'au roi *David* cinq cent dix ans. Et depuis *David* jusqu'à la transmigration de Babilone cinq cents ans. Et depuis la transmigration de Babilone jusqu'à l'incarnation du CHRIST quatre cents ans. Et ils font ensemble cinq mille & demi (*x*), & ainsi il apparaît que JESUS que nous avons crucifié, est JESUS,

(*u*) Exod. 25. v. 10.

(*x*) De 5500 ans, il s'en manque 536; l'addition ne donne que 4964.

CHRIST fils de DIEU, vrai DIEU & tout-puissant. Ainsi soit-il.

Pour rendre ce recueil plus intéressant, nous joindrons ici deux lettres & une relation de Pilate à l'empereur Tibère; & nous finirons par les actes de Pierre & de Paul que nous avons promis dans l'avant-propos.

DEUX LETTRES
DE PILATE A L'EMPEREUR TIBÈRE.

PREMIÈRE LETTRE.

Ponce Pilate salue Claude (a).

IL arriva dernièrement & je l'ai moi-même prouvé, que les Juifs par envie se punirent ainsi que leurs descendans par une cruelle condamnation. Comme il avait été promis à leurs pères que DIEU leur enverrait du ciel son Saint qui serait à juste titre appellé leur *roi*, & qu'il leur avait promis de l'envoyer sur terre par une vierge; & comme le DIEU des Hébreux l'avait envoyé en Judée lorsque j'en étais gouverneur, voyant qu'il avait rendu la vue aux aveugles, purifié les lépreux, guéri les paralytiques, chassé les démons des possédés, même ressuscité des morts, commandé aux vents, marché à pied sec sur les eaux de la mer, & fait plusieurs autres miracles, tout le peuple des Juifs disait qu'il était fils de DIEU, mais les princes des Juifs prirent envie contre lui, s'en saisirent, me le livrèrent, & le chargèrent de fausses accusations, m'assurant qu'il était magicien & qu'il agissait contre la loi. Je crus que cela était ainsi, & l'ayant fait flageller, je le leur abandonnai pour en faire ce qu'ils voudraient. Ils le crucifièrent & mirent

(a) *Tibère* avait ce nom, parce qu'il était de la famille patricienne Claudia. (*Sueton. c.* 1. & 42. *in ejus vitâ.*)

des gardes à son tombeau. Mais comme mes soldats le gardaient, il ressuscita le troisième jour; mais la méchanceté des Juifs en fut si irritée, qu'ils donnèrent de l'argent aux gardes, pour leur faire dire que ses disciples avaient enlevé son corps. Mais quoiqu'ils eussent reçu de l'argent, ils ne purent taire ce qui était arrivé : car ils attestèrent qu'ils l'avaient vu ressusciter & que les Juifs leur avaient donné de l'argent. C'est pourquoi je vous l'ai écrit, de peur que quelqu'un ne le rapporte autrement, & ne croie devoir ajouter foi aux mensonges des Juifs.

SECONDE LETTRE.

Pilate salue Tibère César,

JE vous ai nettement déclaré dans ma dernière lettre, que par le complot du peuple, JESUS-CHRIST avait enfin subi un cruel supplice, comme malgré moi & sans que j'aie osé m'y opposer. Aucun âge n'a certainement vu ni ne verra un homme si pieux & si sincère. Mais ce qu'il y a d'étonnant dans cet acharnement du peuple, & cet accord de tous les scribes & vieillards, c'est que leurs prophètes ainsi que nos sibylles ont prédit le crucifiement de cet interprète de la vérité, & les signes surnaturels qui ont paru tandis qu'il était en croix, & qui ont fait craindre la ruine de l'univers de l'aveu des philosophes. Ses disciples, loin de démentir leur maître par leurs œuvres & la continence de leur vie, font au contraire beaucoup de bien en son nom. Si je n'avais pas craint la sédition du peuple qui était prête à éclater, peut-être ce gentilhomme vivrait encore *parmi* nous. Mais suivant moins ma volonté que me laissant entraîner par la foi de votre grandeur, je n'ai pas résisté de toutes mes forces pour *empêcher* que le sang du juste exempt de toute accusation, ne fût livré & répandu pour assouvir la cruelle méchanceté des hommes, (comme les écritures l'expliquent). Portez-vous bien. Le quatre des Nones d'Avril, c'est-à-dire, le 1.

RELATION DU GOUVERNEUR PILATE, TOUCHANT JESUS-CHRIST NOTRE SEIGNEUR, ENVOYÉE A L'EMPEREUR TIBÈRE QUI ÉTAIT A ROME (*a*).

Lorsque notre Seigneur Jesus-Christ eut souffert la mort sous *Ponce Pilate*, gouverneur de la province de Palestine & de Phénicie, ces actes furent composés à Jérusalem *sur ce* que les Juifs firent contre le Seigneur. Mais *Pilate*, de sa province en envoya à Rome une copie à l'empereur en ces termes.

Au très-puissant, très-auguste & invincible empereur *Tibère*; *Pilate* gouverneur de l'Orient.

Je suis obligé, très-puissant empereur, quoique saisi de crainte & de terreur, de vous apprendre par ces lettres ce qu'un tumulte a causé dernièrement, d'où je prévois ce qui peut arriver par la suite. A Jérusalem ville de cette province où je préside, toute la multitude des Juifs m'a livré un homme nommé Jesus, & l'a dit coupable de plusieurs crimes, sans pouvoir le prouver par de solides raisons. Ils s'accordèrent cependant tous à dire que Jesus avait enseigné qu'il ne fallait pas observer le sabbath. Car il en a guéri plusieurs ce jour-là, a rendu la vue aux aveugles, la faculté de marcher aux boiteux, a ressuscité des morts, purifié des lépreux, fortifié des paralytiques qui étaient si débiles qu'il ne leur restait plus aucune force du corps ou des nerfs. Non-seulement d'une seule parole il a rendu à tous ces malades l'usage de la voix, de l'ouïe, & la faculté de marcher & de courir, mais il a fait quelque chose de plus grand & que nos Dieux ne peuvent faire. Il a ressuscité un mort de quatre jours d'une seule parole & seulement en l'appellant par son nom, & le voyant dans le tombeau déjà rongé de vers & puant comme un chien, il lui ordonna de courir, de sorte qu'il ressemblait moins à un mort qu'à un époux sortant du lit nuptial tout parfumé. Et ceux qui avaient l'esprit aliéné, étaient possédés des démons, & se tenaient dans les déserts comme des bêtes-fé-

(*a*) N°. 2493 de Colbert.

roces & se nourrissaient avec les serpens, il les a rendus doux & tranquilles, & d'une seule parole les a fait revenir à eux, habiter de nouveau les villes, parmi des hommes nobles qui ayant tout leur esprit & toutes leurs forces mangeassent avec eux, & les vissent combattre en ennemis les démons pernicieux dont ils avaient été tourmentés. Il y avait un homme qui avait une main séche, ou plutôt la moitié du corps comme changée en pierre, & qui à force de maigreur avait à peine la forme d'homme. Il l'a aussi gueri & lui a rendu la santé d'une seule parole. De même une femme ayant une perte de sang, les veines & les artères épuisées tenant à peine aux os, elle ressemblait à une morte, avait perdu la voix, & les médecins de cet endroit n'y pouvaient apporter aucun remède. Comme JESUS passait, ayant repris des forces par son ombre, elle toucha en secret la frange de sa robe par derrière, & à la même heure elle fut remplie de sang & délivrée de son mal, ce qu'étant fait elle courut bien vîte dans sa ville de Capernaum & put faire le chemin en six jours. Or je vous ai rapporté ces miracles de JESUS, plus grands que ceux des Dieux que nous adorons, comme ils se sont d'abord présentés à ma mémoire. *Hérode*, *Archelaüs*, *Philippe*, *Annas* & *Caïphas* avec tout le peuple me le livrèrent, ayant excité contre moi un grand tumulte à son sujet. J'ordonnai donc qu'après avoir été flagellé il fût mis en croix, quoique je n'eusse trouvé en lui aucune cause de malefices & de crimes. Mais aussi-tôt qu'il fut crucifié, les tenèbres couvrirent toute la terre, le soleil s'étant obscurci en plein midi & les astres paraissant, tandis qu'au milieu des étoiles la lune loin de briller était comme teinte de sang & éclipsée. Alors tout l'ornement des choses terrestres était enseveli, de sorte qu'à cause de l'épaisseur des ténèbres, les Juifs ne pouvaient pas même voir ce qu'ils appellent leur sanctuaire : mais on entendait le bruit de la terre qui s'ouvrait & des foudres qui éclataient. Au milieu de cette terreur, des morts ressuscités se firent voir, comme les Juifs eux-mêmes qui furent témoins l'affirmèrent : *on vit* entre autres *Abraham*, *Isaac*, *Jacob*, les douze patriarches, *Moïse* & *Jean*, dont une partie était morte, comme ils disent, il y avait plus de trois mille &

cinq cents ans. Et plusieurs qu'ils avaient connus pendant leur vie pleuraient la guerre qui les menaçait à cause de leur impiété, & plaignaient le renversement des Juifs & de leur loi. Le tremblement de terre dura depuis la sixième heure du jour de la préparation jusqu'à la neuvième. Mais le premier jour de la semaine étant arrivé, on entendit un bruit du ciel le matin, & le ciel parut sept fois plus lumineux que les autres jours. Le troisième jour de la nuit le soleil parut brillant d'une clarté incomparable, & comme les éclairs brillent tout-à-coup dans une tempête, de même des hommes vêtus d'une robe brillante & d'une grande gloire apparurent avec une multitude innombrable qui criait & disait d'une voix comme d'un fort tonnerre: *Le* CHRIST *crucifié est ressuscité.* Et ceux qui avaient été en servitude sous terre dans les enfers revinrent à la vie, la terre s'étant aussi fort ouverte que si elle n'avait point eu de fondemens, de sorte que les eaux mêmes paraissaient sous l'abîme tandis que des esprits célestes ayant pris un corps venaient au devant de plusieurs morts qui étaient ressuscités. Mais JESUS qui avait ressuscité tous les morts & qui avait enchaîne les enfers: Dites aux disciples, dit-il, qu'il vous précédera en Galilée, c'est-là que vous le verrez. Au reste cette lumière ne cessa point d'éclairer pendant toute la nuit. Mais un grand nombre de Juifs furent engloutis dans l'ouverture de la terre, de sorte que le lendemain il manquait plusieurs des Juifs qui avaient parlé contre le CHRIST. Les autres virent des fantômes tels qu'aucun de nous n'en a jamais vu. Et il ne subsista pas à Jérusalem une seule synagogue des Juifs, car elles furent toutes renversées. Au reste les soldats qui gardaient le sépulchre de JESUS effrayés de la présence de l'ange, s'en allèrent tout hors d'eux-mêmes par l'excès de la crainte & de la terreur. Ce sont-là les choses que j'ai vu se passer de mon tems, & faisant le rapport à votre puissance de tout ce que les Juifs ont fait avec JESUS, Seigneur, je l'ai envoyé à votre divinité.

Lorsque ces lettres furent arrivées à Rome & qu'on en eut fait la lecture, plusieurs qui étaient dans la ville étaient tout étonnés que l'injustice de *Pilate*, les ténèbres & les tremblemens de terre eussent affligé toute la terre. C'est pourquoi l'em-

pereur rempli d'indignation ayant envoyé des soldats se fit amener *Pilate* enchaîné.

EXTRAIT DE JEAN D'ANTIOCHE (*a*).

Pendant la jeunesse de *Néron* auguste, l'administration de la république était entre les mains de *Sénèque* & de *Burrus*. Cependant *Néron* s'appliquait aux études de la philosophie & entre autres s'informait de JESUS, qu'il croyait certainement être encore vivant. Mais lorsqu'il eut appris que les Juifs l'avaient mis en croix, il en fut si irrité, qu'il se fit amener les pontifes *Annas* & *Caïphas* avec *Pilate* enchaînés, & les questionna sur tout ce qui s'était passé dans son jugement. *Annas* & *Caïphas* dirent que pour eux ils l'avaient jugé suivant leurs loix & qu'ils n'avaient en rien péché contre la majesté du prince : & que tout s'était passé à la volonté du gouverneur *Pilate*. Ce qu'ayant entendu, *Néron* mit *Pilate* en prison, mais renvoya *Annas* avec *Caïphas* sans leur faire aucun mal. Et peu de tems après il fit passer *Pilate* au fil de l'épée, parce qu'il avait osé punir de mort un si grand homme sans l'autorité du prince. Après cela *Néron* fit élever *Pierre* en croix & décapiter *Paul*.

RELATION DE MARCEL. DES CHOSES MERVEILLEUSES ET DES ACTES DES BIENHEUREUX APÔTRES PIERRE ET PAUL, ET DES ARTS MAGIQUES DE SIMON LE MAGICIEN.

Lorsque *Paul* fut venu à Rome, tous les Juifs s'assemblèrent auprès de lui, disant : Défendez notre foi dans laquelle vous êtes né ; car il n'est pas juste que vous qui êtes Hébreu venant des Hébreux, vous vous declariez le maître des Gentils, & que devenu le défenseur des incirconcis, vous qui êtes circoncis, vous anéantissiez la foi de la circoncision. Lors donc

(*a*) *In excerptis Peiresc.* p. 809.

que vous verrez *Pierre*, entreprenez de disputer contre lui parce qu'il a anéanti toute l'observation de notre loi : il a retranché le sabbath & les néoménies (*a*) & supprimé toutes les fêtes etablies par les loix. *Paul* leur répondit : Vous pourrez éprouver ici que je suis Juif & vrai Juif, puisque vous pourrez voir que j'observe véritablement le sabbath & la circoncision. Car le jour du sabbath DIEU se reposa de ses œuvres. Nous avons les pères, & les patriarches & la loi. Que prêche de tel *Pierre* dans le royaume des Gentils ? Mais si par hasard il veut introduire quelque nouvelle doctrine, sans trouble, sans envie & sans bruit, annoncez lui que nous nous voyions, & je le convaincrai en votre présence. Que si par hasard sa doctrine est munie d'un véritable témoignage & des livres des Hébreux, il est convenable que nous lui obéissions tous. Comme *Paul* tenait ces discours & autres semblables, les Juifs allèrent vers *Pierre* & lui dirent : *Paul* vient des Hebreux, il vous prie de venir vers lui, parce que ceux qui l'ont amené disent qu'ils ne peuvent pas lui permettre de voir qui il veut, avant qu'ils le présentent à *César*. *Pierre* entendant ces choses, en eut une grande joie & se levant aussi-tôt il alla vers lui. En se voyant ils pleurèrent de joie, & se tenant très-long-tems embrassés ils se mouillèrent réciproquement de leurs larmes. Et lorsque *Paul* lui eut rendu compte de toutes ses affaires & que *Pierre* lui eût dit quelles embûches lui dressait *Simon* le magicien, *Pierre* se retira sur le soir, pour revenir le lendemain matin.

A peine le jour commençait avec l'aurore, que voilà *Pierre* qui arrive à la porte de *Paul* où il trouva une multitude de Juifs. Or il y avait une grande altercation entre les Juifs, les chrétiens & les Gentils. Car les Juifs disaient : Nous sommes la race choisie, royale, des amis de DIEU *Abraham*, *Isaac* & *Jacob*, & de tous les prophètes avec lesquels DIEU a parlé, auxquels DIEU a montré ses secrets ; mais vous Gentils, vous n'avez rien de grand dans votre race si ce n'est dans les idoles, & souillés par vos figures taillées vous avez été exécrables. A ces choses & autres semblables que disaient

(*a*) Nouvelles lunes.

les

les Juifs, les Gentils répondaient, disant : Pour nous, aussitôt que nous avons entendu la vérité, nous avons abandonné nos erreurs & nous l'avons suivie; mais vous, qui avez vu les vertus de vos pères, les sectes & les signes des prophètes, & avez reçu la loi, & avez passé la mer à pieds secs & avez vu vos ennemis abaissés, & une colonne vous a apparu dans le ciel pendant le jour, & du feu pendant la nuit, & la manne vous a été donnée du ciel, & les eaux ont coulé pour vous de la pierre, & après toutes ces choses vous vous êtes fait l'idole d'un veau, & vous avez adoré une figure taillée; mais nous sans voir aucun signe nous avons cru ce Seigneur que vous avez abandonné sans croire en lui. Comme ils disputaient sur ces choses & autres semblables l'apôtre *Paul* leur dit : Qu'ils ne devaient point avoir ces disputes entre eux, mais plutôt faire attention que le Seigneur avait accompli ses promesses, qu'il avait jurées à *Abraham* notre père, que dans sa race toutes les nations deviendraient son héritage : car il n'y a point d'accep ion de personnes auprès du Seigneur; que quiconque aurait péché sous la loi serait jugé selon la loi, & que ceux qui auraient erré sans la loi, périraient sans la loi, car il y a tant de sainteté dans les sens humains, que la nature loue les bonnes choses & punit les mauvaises, tandis qu'elle punit jusqu'aux pensées qui s'accusent entre elles, ou récompense celles qui s'excusent.

Comme *Paul* disait ces choses & autres semblables, il arriva que les Juifs & les Gentils furent appaisés, mais les princes des Juifs insistaient. Or *Pierre* dit à ceux qui le reprenaient de ce qu'il interdisait leurs synagogues : Mes frères, écoutez le Saint Esprit qui promit au patriarche *David* qu'il mettrait sur son siège du fruit de son ventre. C'est donc celui à qui le Père dit *du haut* des cieux, vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. C'est celui que les princes des prêtres ont crucifié par envie; mais pour qu'il accomplît la rédemption nécessaire au siècle, il a permis qu'on lui fît souffrir toutes ces choses, afin que de même que de la côte d'*Adam* fut formée *Eve*, de même du côté du CHRIST mis en croix fût formée l'église qui n'eût ni tache ni ride. DIEU a ouvert cette

entrée à tous les fils d'*Abraham*, d'*Isaac* & de *Jacob*; afin qu'ils soient dans la foi de l'église & non dans l'infidélité de la synagogue. Convertissez-vous donc & entrez dans la joie d'*Abraham* votre père, parce que ce qu'il lui a promis, il l'a accompli : aussi le prophète chante-t-il : Le Seigneur a juré & il ne s'en repentira pas, vous êtes prêtre pour toujours, selon l'ordre de *Melchisedech*. Car il a été fait prêtre sur la croix, lorsque étant hostie il a offert le sacrifice de son corps & de son sang pour tout le siècle. *Pierre* & *Paul* disant ces choses & autres semblables, la plus grande partie des peuples crut, & il y en eut peu, qui avec une foi feinte ne pouvaient cependant négliger ouvertement leurs avis ou leurs préceptes. Or les principaux de la synagogue & les pontifes des Gentils voyant que par leur prédication leur fin en particulier approchait, ils firent en sorte que leur discours excitât le murmure du peuple; d'où il arriva qu'ils firent paraître *Simon* le magicien devant *Néron* & qu'ils les accusèrent. Car tandis que des peuples innombrables se convertissaient au Seigneur par la prédication de *Pierre*, il arriva que *Livie* femme de *Néron*, & que la femme du gouverneur *Agrippa*, nommée *Agrippine*, se convertirent aussi, & se retirèrent d'auprès de leurs maris. Or par la prédication de *Paul* plusieurs abandonnant la milice s'attachaient au Seigneur, de sorte qu'ils venaient même à lui de la chambre du roi, & étant chrétiens ils ne voulurent retourner ni à la milice ni au palais. De là *Simon* irrité par le murmure séditieux des peuples, se mit à dire beaucoup de mal de *Pierre*: disant qu'il était un magicien & un séducteur. Or ceux qui admiraient ses signes, le croyaient, car il faisait qu'un serpent d'airain se mouvait, courait & paraissait tout-à-coup dans l'air. Au contraire *Pierre* guérissait les malades par la parole, rendait la vue aux aveugles en priant, faisait fuir les démons à son ordre, & cependant ressuscitait les morts mêmes : or il disait au peuple non seulement de fuir sa séduction, mais encore de l'abandonner, de peur qu'ils ne parussent s'accorder avec le diable. Ainsi il arriva que tous les hommes religieux ayant *Simon* en exécration, l'abandonnèrent comme un magicien scélérat, & vantèrent *Pierre* dans les louanges du Seigneur. Au contraire tous les scélérats, les railleurs, les séduc-

teurs & les méchans s'attachèrent à *Simon*, en quittant *Pierre* comme magicien, ce qu'ils étaient eux-mêmes, puisqu'ils disaient que *Simon* était DIEU. Et ce discours vint jusqu'à *Néron* césar, & il ordonna que *Simon* le magicien entrât vers lui, lequel étant entré commença à se tenir debout devant *Néron*, & à changer tout-à-coup de figure, de sorte qu'il devenait d'abord enfant, & ensuite vieillard, & à une autre heure jeune homme. Il changeait de sexe & d'âge, & prenait successivement plusieurs figures par le ministère du diable. Ce que voyant *Néron*, il pensait qu'il était le véritable fils de DIEU: mais l'apôtre *Pierre* enseignait qu'il était voleur, menteur, magicien, vilain, scélérat, & dans toutes les choses qui sont de DIEU adversaire de la vérité, & qu'il ne restait plus rien qu'à faire connaître par l'ordre de DIEU son iniquité devant tout le monde. Alors *Simon* étant entré vers *Néron*, dit: Ecoutez-moi, bon empereur; je suis le fils de DIEU qui suis descendu du ciel, jusqu'à présent je souffrais *Pierre* qui se dit apôtre; mais à présent le mal est doublé; car l'on dit que *Paul* qui enseigne aussi les mêmes choses, & qui pense contre moi, prêche avec lui; ce qu'il y a de certain c'est que si vous ne pensez pas à les faire mourir, votre royaume ne pourra pas subsister.

Alors *Néron* agité d'inquiétude ordonna qu'on les lui amenât promptement. Or le lendemain comme *Simon* le magicien, & les apôtres de CHRIST *Pierre* & *Paul* furent entrés vers *Néron*, *Simon* dit: Ce sont là les disciples de ce Nazaréen qui n'ont pas tant de bonheur que d'être du peuple des Juifs. *Néron* dit: Qu'est ce que le Nazaréen? *Simon* dit: Il y a une ville dans la Judée, qui a toujours fait contre vous: elle s'appelle Nazareth, & leur maître en était. *Néron* dit: DIEU avertit tout homme & le chérit. Pourquoi les persécutez-vous? *Simon* dit: C'est cette race d'hommes qui ont détourné toute la Judée de me croire. *Néron* dit à *Pierre*: Pourquoi êtes-vous si perfides, comme votre race? Alors *Pierre* dit à *Simon*: Vous en avez pu imposer à tous, mais jamais à moi: & ceux que vous aviez trompés, DIEU les a retirés par moi de votre erreur, & puisque vous avez éprouvé que vous ne pouvez me surpasser, j'admire de quel front vous vous vantez en présence du roi

de surpasser par votre art magique les disciples de CHRIST. *Néron* dit : Quel est le CHRIST ? *Pierre* dit : Celui là est le CHRIST, qui a été crucifié pour la rédemption du monde, & ce *Simon* le magicien affirme que c'est lui qui l'est ; mais il est un homme très-méchant, & ses œuvres sont diaboliques. Or si vous voulez savoir, ô empereur, ce qui s'est passé en Judée touchant le CHRIST, envoyez & prenez les lettres de *Ponce Pilate*, adressées à *Claude* césar ; & ainsi vous connaîtrez toutes choses. *Néron* ayant entendu cela, les fit prendre & lire en sa présence. Or le texte de l'écriture était de cette manière.

Ponce Pilate salue Claude, &c.

Et lorsque la lettre eut été lue, *Néron* dit : Dites-moi, *Pierre*, est-ce ainsi que toutes choses ont été faites par lui ? *Pierre* dit : Oui, je ne vous trompe pas, bon empereur. Ce *Simon* plein de mensonges & environné de tromperies, pense être aussi ce que DIEU est, quoiqu'il soit un homme très méchant. Or il y a dans le CHRIST les deux substances de DIEU & de l'homme ; de l'homme qu'a pris cette majesté incompréhensible, qui par l'homme a daigné subvenir aux hommes ; mais dans ce *Simon* il y a les deux substances de l'homme & du diable, qui par l'homme tâche d'embarrasser les hommes (*b*). *Simon* dit : Je vous admire, ô empereur, que vous regardiez comme de quelque conséquence cet homme ignorant, pêcheur, très-menteur, qui n'est remarquable ni par la parole, ni par sa famille, ni par quelque puissance. Mais pour ne pas souffrir plus long-tems cet ennemi, je vais commander à mes anges qu'ils viennent & me vengent de lui. *Pierre* dit : Je ne crains pas vos anges ; mais eux pourront me craindre dans la vertu & la confiance de mon Seigneur JESUS-CHRIST, que vous prétendez faussement être. *Néron* dit : *Pierre*, vous ne craignez pas *Simon*, qui affirme sa divinité par des effets ! *Pierre* dit : La divinité est dans celui qui sonde les secrets des cœurs : si donc la divinité est en lui, qu'il me dise maintenant ce que je pense ou ce que je fais. Avant qu'il devine ma pensée, je

(*b*) Hégésippe (L. 3. c. 2. *de excidio Hierosol.*) & Abdias (c. 16. *apost. histor.*) avant de rapporter l'aventure des chiens & du pain d'orge, racontent comment *Pierre* par la prière ressuscita au nom de JESUS-

vais vous la dire à l'oreille, afin qu'il n'ose pas mentir ce que je pense. *Néron* dit : Dites-moi, qu'est-ce que vous pensez ? *Pierre* dit : Ordonnez que l'on m'apporte un pain d'orge & qu'on me le donne en cachette. Et lorsqu'il eut ordonné qu'on l'apportât & qu'on le donnât à *Pierre ;* ayant pris le pain *Pierre* le rompit, le cacha sous sa manche & dit : Qu'il dise maintenant ce que j'ai pensé, ce qu'on a dit ou ce qu'on a fait. *Néron* dit : Voulez-vous donc que je croie, parce que *Simon* n'ignore pas ces choses, lui qui a ressuscité un mort, & qui ayant été décollé s'est représenté après le troisième jour, & a fait tout ce qu'il avait dit qu'il ferait ? *Pierre* dit : Mais il ne l'a pas fait devant moi. *Néron* dit : Il a fait toutes ces choses en ma présence, car il a dit à ses anges de venir à lui & ils sont venus. *Pierre* dit : Donc s'il a fait ce qui est très-grand, pourquoi ne fait-il pas ce qui est moindre ? Qu'il dise ce que j'ai pensé & ce que j'ai fait. *Néron* dit : Que dites-vous, *Simon?* Je ne saurais être d'accord entre vous. *Simon* dit : Que *Pierre* dise donc ce que je pense. *Pierre* répondit : Je vous ferai voir que je sais ce que pense *Simon*, pourvu que je fasse ce qu'il aura pensé. *Simon* dit : Sachez cela, ô empereur, que personne ne connaît les pensées des hommes, sinon DIEU seul. *Pierre* dit : Vous donc, qui dites que vous êtes fils de DIEU, dites ce que je pense, exprimez, si vous pouvez, ce que je viens de faire en cachette. Car *Pierre* avait béni le pain d'orge qu'il avait reçu, & l'avait rompu & l'avait mis dans sa manche droite & gauche. Alors *Simon* indigné de ce qu'il ne pouvait pas dire le secret de l'apôtre, s'écria disant : Que de grands chiens s'avancent & le dévorent en présence de *César* ; & sur le champ parurent des chiens d'une grandeur étonnante, & ils s'élancèrent contre *Pierre*. Or *Pierre* étendant les mains pour prier, montra aux chiens le pain qu'il avait béni. Et les chiens ne l'eurent pas plutôt vu qu'ils disparurent tout-à coup. Alors *Pierre* dit à *Néron* : Voilà que je vous ai montré que je sais ce qu'a pensé *Simon*, non par des paroles mais par des faits ;

CHRIST un jeune homme, noble & parent de *César*, après que *Simon* eut en vain tâché de le faire revivre par ses enchantemens : Le mort avait paru remuer la tête, mais *Pierre* le fit parler, marcher & le rendit vivant à sa mère.

car ayant promis qu'il ferait venir contre moi des anges, il n'a fait paraître que des chiens, afin qu'il montrât qu'il n'avait pas des anges de DIEU, mais de chien. Alors *Néron* dit à *Simon*: Qu'est-ce que c'est, *Simon?* Nous sommes vaincus, je pense. *Simon* dit: Il m'a fait ces choses dans la Judée, dans toute la Palestine, & dans la Césarée, & en combattant souvent avec moi, c'est pourquoi il dit que cela lui est contraire; il dit donc cela pour m'échapper. Car, comme j'ai dit, personne ne connait les pensées des hommes que DIEU seul. Et *Pierre* dit à *Simon*: Certes vous mentez en vous disant DIEU, pourquoi donc ne manifestez-vous pas les pensées de chacun? Alors *Néron* s'étant tourné vers *Paul* dit ainsi: *Paul*, pourquoi ne dites-vous rien? *Paul* dit: Sachez cela, *César*, parce que si vous laissez ce magicien faire de si grandes choses, il en arrivera un plus grand mal à votre patrie, & il fera décheoir votre royaume de son état. *Néron* dit à *Simon*: Que dites-vous, *Simon? Simon* répondit: Si je ne démontre pas ouvertement que je suis DIEU, personne ne me rendra la vénération qui m'est due. *Néron* dit: Et pourquoi différez-vous & ne montrez-vous pas que vous êtes DIEU, afin que ceux-ci soient punis? *Simon* dit: Ordonnez que l'on me fasse une tour élevée de bois, & je monterai dessus & j'appellerai mes anges, & je leur ordonnerai qu'à la vue de tout le monde ils me portent au ciel vers mon père. Comme ceux-ci ne pourront pas le faire, vous éprouverez qu'ils sont des hommes ignorans. Or *Néron* dit à *Pierre*: Avez-vous entendu, *Pierre*, ce que *Simon* a dit? de là il apparaîtra quelle grande vertu il a, ou lui ou votre DIEU. *Pierre* répondit à cela: Très-bon empereur, si vous vouliez, vous pouviez le comprendre, parce qu'il est plein du démon. L'empereur *Néron* dit: Que me faites-vous chercher des détours de paroles? Le jour de demain vous éprouvera. *Simon* dit: Vous croyez, bon empereur, que je suis magicien, puisque j'ai été mort, & je suis ressuscité. Car le perfide *Simon* avait fait par son prestige qu'il avait dit à *Néron*: Ordonnez que l'on me décolle dans l'obscurité, & que l'on m'y laisse après m'avoir tué, & si je ne ressuscite pas le troisième jour sachez que j'étais un magicien; mais si je ressuscite, sachez que je suis le fils de DIEU.

Et comme *Néron* avait ordonné que cela se fît dans l'obscurité, il fit par son art magique qu'un bélier fût décollé, lequel bélier parut être *Simon* pendant le tems qu'on le décollait. Ayant été décollé dans l'obscurité, lorsque celui qui l'avait décollé eut examiné & porté sa tête à la lumière, il trouva que c'était une tête de bélier; mais il n'en voulut rien dire au roi, de peur de se découvrir; car on lui avait ordonné de faire cela en cachette. C'était donc de là que *Simon* disait qu'il était ressuscité le troisième jour, parce qu'il avait enlevé la tête & les membres du bélier, & le sang y était figé; & le troisième jour il se montra à *Néron* & dit: Faites essuyer mon sang qui a été répandu, parce que voilà que j'avais été décollé, & que je suis ressuscité le troisième jour, comme je l'ai promis. Lors donc que *Néron* eut dit, le jour de demain vous éprouvera, s'étant retourné vers *Paul* il dit: Vous *Paul*, pourquoi ne dites-vous rien, ou qui vous a enseigné, ou quel maître avez-vous eu, ou comment avez-vous enseigné dans les villes, ou quels *disciples* avez-vous formés par votre doctrine? Car je pense que vous n'avez aucune sagesse & que vous ne pouvez operer aucune vertu. A cela *Paul* répondit: Pensez-vous que je doive parler contre un homme perfide & un magicien désespéré, un enchanteur qui a destiné son ame à la mort, & à qui le trépas & la perdition arriveront bientôt, qui feint d'être ce qu'il n'est pas, & par l'art magique fait illusion aux hommes pour leur perdition? Si vous voulez écouter ses paroles, vous perdrez peut-être votre ame & votre empire; car cet homme est très-méchant. Et comme les magiciens d'Egypte *Jannès* & *Mambrès* qui entraînèrent *Pharaon* & son armée dans l'erreur jusqu'à ce qu'ils fussent engloutis dans la mer: de même celui-ci persuade les hommes par la science du diable son père, & fait plusieurs maux par la nécromancie, & d'autres maux, s'il y en a chez les hommes, & en séduit ainsi plusieurs qui ne se tiennent point sur leurs gardes, pour la perdition de votre empire. Mais moi, voyant répandre la parole du diable par cet homme, j'agis avec le Saint Esprit par les gémissemens de mon cœur, afin qu'il puisse bientôt paraître ce qu'il est; car autant qu'il pense s'élever vers les cieux, autant il sera englouti dans le plus profond de l'enfer, où il y a des pleurs &

le grincement des dents. Or quant à la doctrine de mon maître sur laquelle vous m'avez interrogé, il n'y a que ceux qui y apportent un cœur pur qui la comprennent; car je n'ai enseigné que ce qui regarde la paix & la charité, & j'ai accompli la parole de paix par le circuit depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie, & j'ai sur tout enseigné que les hommes se chérissent. J'ai enseigné qu'ils se préviennent réciproquement d'honneur. J'ai enseigné aux grands & aux riches de ne pas s'élever, & de ne pas espérer en l'incertain des richesses, mais de mettre en DIEU leur espérance. J'ai enseigné aux médiocres à être contens de la vie & du vêtement. J'ai enseigné aux pauvres à se réjouir dans leur indigence. J'ai enseigné aux pères à enseigner à leurs fils la discipline de la crainte du Seigneur. J'ai enseigné aux fils à obéir à leurs parens, & à leurs avis salutaires. J'ai enseigné à ceux qui ont des possessions à payer les impôts aux ministres de la république. J'ai enseigné aux femmes à chérir leurs maris, & à les craindre, comme leurs seigneurs. J'ai enseigné aux hommes à garder la foi à leurs épouses, comme ils veulent qu'elles leur gardent la pudeur en toutes manières; car ce qu'un mari punit dans une épouse adultère, le Seigneur père & créateur des choses le punit dans un mari adultère. J'ai enseigné aux maîtres, qu'ils traitent leurs serviteurs plus doucement. J'ai enseigné aux serviteurs, qu'ils servent leurs maîtres fidèlement & comme DIEU. J'ai enseigné aux églises des croyans à adorer un DIEU tout-puissant & invisible. Or cette doctrine ne m'a pas été donnée des hommes ni par quelque homme, mais par JESUS-CHRIST & par le père de gloire, qui m'a parlé du ciel; & tandis que mon Seigneur JESUS-CHRIST m'envoyait pour la prédication, il me dit: Allez, & je serai avec vous, & tout ce que vous direz ou ferez, je le justifierai. *Néron* ayant entendu ces choses, fut interdit, & s'étant tourné vers *Pierre*, il dit: Et vous que dites-vous? *Pierre* dit: Toutes les choses que *Paul* a dites sont vraies. Car il y a quelques années que j'ai reçu des lettres de nos évêques qui sont dans tout l'empire Romain, & ils m'ont écrit des lettres de presque toutes les villes touchant ses actions, car comme il était persécuteur de la loi du CHRIST, une voix l'a appellé du ciel, & lui a enseigné la vérité, parce qu'il

qu'il n'était pas ennemi de notre foi par envie, mais par ignorance. Car il y a eu avant nous de faux Christs, comme est *Simon*, il y a eu de faux apôtres, il y a eu de faux prophêtes, qui venant contre les livres sacrés, se sont appliqués à détruire la vérité, & il était nécessaire d'agir contre eux; mais celui-ci qui dès son enfance ne s'était appliqué à autre chose qu'à examiner les mystères de la loi divine, dans lesquels il avait appris cela, d'où il était le défenseur de la vérité, & le persécuteur de la fausseté, parce que sa persécution ne se faisait pas par émulation, mais pour défendre la loi; la vérité elle-même lui a parlé du ciel, lui disant : Je suis JESUS de Nazareth, que vous persécutez; cessez de me persécuter, parce que je suis la vérité même pour laquelle vous paraissez combattre. Ayant donc connu que cela était ainsi, il abandonna ce qu'il défendait, & il commença à défendre ce sentier du CHRIST qu'il poursuivait, qui est la véritable voie pour ceux qui marchent purement, la vérité pour ceux qui ne trompent point, & la vie éternelle pour ceux qui croyent. *Simon* dit : Bon empereur, comprenez leur conspiration, ils sont sages contre moi. *Pierre* dit : Il n'y a aucune vérité en vous, ennemi de la vérité, mais c'est du seul mensonge que vous dites & que vous faites toutes ces choses. *Néron* dit : Et vous *Paul*, que dites-vous? *Paul* répondit : Croyez ce que vous avez entendu dire à *Pierre* & à moi, car nous avons un seul sentiment, parce que nous avons un seul Seigneur JESUS-CHRIST. *Simon* dit : Pensez-vous, ô empereur, que j'aie une dispute avec eux, qui ont fait un complot contre moi? Et s'étant tourné vers les apôtres, il dit : Ecoutez, *Pierre* & *Paul*; si je ne puis rien faire ici avec vous, nous viendrons où il faut que vous me jugiez. *Paul* répondit : Bon empereur, voyez quelles menaces il nous fait. Et *Pierre* dit : Pourquoi ne vous riez-vous pas d'un homme vain & d'une tête aliénée, qui joué par les démons pense ne pouvoir pas se manifester? *Simon* répondit : Je vous pardonne maintenant, jusqu'à ce que je montre ma vertu. A cela *Pierre* répondit : Si *Simon* ne voit la vertu de CHRIST notre JESUS-CHRIST, il ne croira pas qu'il n'est pas le CHRIST. *Simon* dit : Très-sacré empereur, gardez-vous de les croire, parce que ce sont eux qui sont circoncis & qui circoncisent,

A cela *Paul* répondit : Pour nous, avant que nous connussions la vérité, nous avons gardé la circoncision de la chair, mais dès que la vérité nous a apparu, c'est de la circoncision du cœur que nous sommes circoncis & que nous circoncisons. Et *Pierre* dit à *Simon* : Si la circoncision est mauvaise, pourquoi êtes-vous circoncis ? L'empereur dit : *Simon* est il donc aussi circoncis ? *Pierre* répondit : Il ne pouvait pas autrement tromper les ames, s'il n'eût pas fait semblant d'être Juif, & n'eût montré qu'il enseignait la loi de DIEU. L'empereur dit : Vous *Simon*, comme je vois, vous êtes conduit par le zèle, c'est pourquoi vous les poursuivez. Car il y a, comme je vois, un grand zèle entre vous & leur CHRIST, & je crains que vous ne soyez convaincu par eux, & que vous ne paraissiez détruit par de grands maux. *Simon* dit : Etes-vous séduit, ô empereur ? *Néron* dit : Qu'est-ce que c'est, êtes-vous séduit ? Ce que je vois en vous, je le dis, que vous êtes l'adversaire évident de *Pierre* & de *Paul* & de leur maître. *Simon* répondit : Le CHRIST n'a pas été le maître de *Paul*. *Paul* répondit : Celui qui a enseigné *Pierre*, m'a instruit par révélation, car parce qu'il nous accuse d'être circoncis, qu'il dise maintenant pourquoi il est lui même circoncis. A cela *Simon* répondit : Pourquoi m'interrogez-vous là-dessus ? *Paul* dit : c'est la raison que nous vous interrogions. L'empereur dit : Pourquoi craignez vous de leur répondre ? *Simon* dit : Je suis circoncis moi parce que la circoncision était commandée de DIEU dans le tems que je la reçus. *Paul* dit : Avez-vous entendu, empereur, ce qu'a dit *Simon* ? Si donc la circoncision est bonne, pourquoi avez-vous trahi les circoncis, & les avez-vous obligés d'être tués précipitamment ? L'empereur dit : Mais je ne pense pas bien de vous. *Pierre* & *Paul* dirent : Que vous pensiez bien ou mal de nous, cela ne fait rien à la chose, car il faudra nécessairement que ce que notre maître nous a promis se fasse. L'empereur dit : Et si je ne veux pas moi ? *Pierre* dit : Ce n'est pas ce que vous voudrez, mais ce qu'il nous a promis. *Simon* répondit : Bon empereur, ces hommes ont abusé de votre clémence, & vous ont mis dans leur parti. *Néron* dit : Mais vous ne m'avez pas encore rassuré sur votre compte. *Simon* répondit : Je suis surpris qu'après que je vous ai fait

voir de si grandes choses & de tels signes, vous paraissiez encore douter. L'empereur répondit : Je ne doute, ni ne crois à aucun de vous, mais répondez-moi plutôt à ce que je vous demande. *Simon* dit : Je ne vous réponds rien à présent. L'empereur dit : Vous dites cela parce que vous mentez. Et si je ne puis rien vous faire, DIEU qui est puissant le fera. *Simon* dit : Je ne vous répondrai plus. L'empereur dit : Et moi je ne vous compterai plus pour quelque chose, car comme je le sens vous êtes trompeur en tout : mais à quoi bon plus *de discours ?* Vous m'avez fait voir tous trois votre esprit indécis, & vous m'avez rendu si incertain en toutes choses que je ne trouve pas à qui je puisse croire. A cela *Pierre* répondit : Pour moi, je suis Juif de nation, & je prêche toutes ces choses que j'ai apprises de mon maître, afin que vous croyiez qu'il y a un DIEU père invisible, & incompréhensible, & immense, & un notre Seigneur JESUS CHRIST sauveur & créateur de toutes choses. Nous annonçons au genre-humain *celui* qui a fait le ciel & la terre, la mer & toutes les choses qui y sont, qui est le véritable roi, & son règne n'aura point de fin. Et *Paul* dit : Ce qu'il a dit, je le confesse semblablement, d'autant qu'il n'y a point de salut par un autre, sinon par JESUS CHRIST. L'empereur dit : Qui est le roi CHRIST ? *Paul* répondit : Le Sauveur de toutes les nations. *Simon* dit : Je suis celui que vous dites ; & sachez, *Pierre* & *Paul*, qu'il ne vous arrivera pas ce que vous desirez, que je vous trouve dignes du martyre. *Pierre* & *Paul* dirent : Que ce que nous desirons nous arrive, & puissiez-vous, *Simon* magicien & plein d'amertume, n'être jamais bien, parce que dans tout ce que vous dites, vous mentez. *Simon* dit : Écoutez-moi, césar *Néron*, afin que vous sachiez qu'eux sont des faussaires, & que moi j'ai été envoyé du ciel ; le jour de demain j'irai aux cieux, & je rendrai heureux ceux qui croyent en moi ; & je montrerai ma colère contre ceux-là qui ont osé me nier. *Pierre* & *Paul* dirent : DIEU nous appella autrefois à sa gloire, mais vous êtes appellé maintenant par le diable, vous courez aux tourmens. *Simon* dit : César *Néron*, écoutez-moi. Séparez ces insensés de vous, afin que lorsque je serai venu vers mon père dans les cieux, je puisse vous être favorable. L'empereur dit : Et d'où prouvons,

nous cela, que vous allez au ciel ? *Simon* dit : Ordonnez que l'on faſſe une tour élevée de bois & de grandes poutres, & qu'on la place dans le champ de Mars, afin que j'y monte, & lorſque j'y ſerai monté, je commanderai à mes anges qu'ils deſcendent du ciel vers moi, & qu'ils me portent dans le ciel vers mon père, afin que vous ſachiez que j'ai été envoyé du ciel. Car ils ne peuvent pas venir à moi ſur la terre entre les pécheurs. L'empereur *Néron* dit : Je veux voir ſi vous accomplirez ce que vous dites. *Simon* répondit : Ordonnez donc que cela ſe faſſe au plus vîte, afin que vous voyiez.

Alors *Néron* fit faire une tour élevée dans le champ de Mars, & ordonna que tous les peuples & toutes les dignités s'aſſemblaſſent à ce ſpectacle. Or le lendemain l'empereur *Néron*, avec le ſénat, & les chevaliers Romains, & tout le peuple vinrent dans le champ de Mars au ſpectacle, & lorſque tous furent venus l'empereur ordonna que *Pierre* & *Paul* fuſſent préſens dans toute cette aſſemblée ; & comme ils eurent auſſi-tôt été amenés devant lui, il leur dit : La vérité va maintenant paraître. *Pierre* & *Paul* dirent : Ce n'eſt pas nous qui le démaſquons, mais le Seigneur JESUS-CHRIST fils de DIEU, qu'il a dit fauſſement qu'il était lui-même. Et *Paul* s'étant tourné vers *Pierre* dit : C'eſt à moi à prier DIEU à genoux ; c'eſt à vous à ordonner, ſi vous voyez *Simon* entreprendre quelque choſe, parce que vous avez été élu le premier par le Seigneur. Et s'étant mis à genoux *Paul* priait devant tout le peuple. Mais *Pierre* regarda *Simon*, diſant : Commencez ce que vous avez entrepris, car le moment approche que vous allez être découvert, & que nous allons être appellés de ce ſiècle. Car je vois le CHRIST qui m'appelle & Paul *auſſi*. *Néron* dit : Et où irez-vous contre ma volonté ? *Pierre* répondit : Où le Seigneur nous appellera. *Néron* dit : Et quel eſt votre Seigneur ? *Pierre* répondit : Le Seigneur JESUS-CHRIST que je vois, qui nous appelle. *Néron* dit : Et irez-vous au ciel ? *Pierre* répondit : Nous irons où il plaira à celui qui nous ap-

(*c*) *Hégéſippe* & *Abdias* diſent qu'il monta ſur le mont Capitolin, & que s'élançant d'un rocher il commença à voler.

(*d*) *Abdias* dit que les aîles qu'il avait priſes s'étant embarraſſées, il tomba, ſe briſa tout le corps, s'eſtropia les cuiſſes & expira dans ce

pelle. A cela *Simon* répondit : Afin que vous sachiez, ô empereur, qu'ils sont des trompeurs, bientôt quand je serai monté aux cieux, je vous enverrai mes anges & je vous ferai venir à moi. L'empereur dit : Faites donc comme vous avez parlé (*c*). Alors *Simon* monta dans la tour devant tout le monde, les mains étendues, couronné de laurier, & commença à voler. *Néron* l'ayant vu, dit ainsi à *Pierre* : Ce *Simon* est véritable ; mais vous & *Paul* êtes des séducteurs. Et *Pierre* lui dit : Sans tarder vous saurez que nous sommes de véritables disciples du CHRIST, & que lui n'est pas le CHRIST, mais un magicien & un enchanteur. L'empereur dit : Persévérez-vous encore dans votre mensonge ? Voilà que vous le voyez pénétrer jusques dans le ciel. Alors *Pierre* dit à *Paul* : *Paul*, levez la tête & voyez. Et lorsque *Paul* eut élevé la tête, pleine de larmes, & qu'il eut vu *Simon* voler, il dit ainsi : *Pierre*, que tardez-vous ? Achevez ce que vous avez commencé, car notre Seigneur JESUS-CHRIST nous appelle maintenant. Et *Néron* les entendant, dit en souriant : Ils voyent déjà qu'ils sont vaincus, ils sont actuellement en délire. *Pierre* répondit : Vous allez éprouver que nous ne sommes pas en délire. *Paul* dit à *Pierre* : Faites au plus vîte ce que vous devez faire. Et regardant contre *Simon*, *Pierre* dit : Je vous conjure anges de *Sathan*, qui le portez dans les airs pour tromper les cœurs des hommes infidèles, par DIEU créateur de toutes choses & par JESUS-CHRIST, que dès cette heure vous ne le portiez plus, mais que vous l'abandonniez. Et ayant été lâché tout à coup (*d*), il tomba dans l'endroit qui s'appelle la *Voye Sacrée*, & s'étant partagé en quatre parts, il assembla quatre cailloux en un, qui servent encore de témoignage à la victoire des apôtres jusqu'aujourd'hui. Alors *Paul* leva la tête au bruit qu'il fit en se brisant, & dit : Nous vous rendons graces, Seigneur JESUS-CHRIST, qui nous avez exaucés, & avez démasqué *Simon* le magicien, & avez prouvé que nous sommes vos

lieu même quelques heures après ; au contraire *Arnobe* (L. 2. *adversus gentes*) rapporte que son char & ses quatre chevaux de feu s'étant dissipés, il tomba par son propre poids, se brisa les cuisses, & qu'ayant été porté à Brinde, de douleur & de honte il se précipita une seconde fois du haut d'un bâtiment.

disciples dans la vérité. Alors *Néron* plein d'une grande colère fit mettre *Pierre* & *Paul* dans les chaînes; & pour le corps de *Simon* il le fit soigneusement garder trois jours & trois nuits, pensant qu'il ressusciterait le troisième jour. Et *Pierre* lui dit: Vous vous trompez, ô empereur, il ne ressuscitera pas, parce qu'il est véritablement mort, & condamné à la peine éternelle. *Néron* lui répondit: Qui vous a permis de commettre un tel crime? *Pierre* répondit: son obstination: &, si vous le comprenez, c'est un grand avantage pour lui qu'il soit péri, pour ne plus multiplier de si grands blasphêmes contre DIEU qui aggraveraient son supplice. *Néron* dit: Vous m'avez rendu l'esprit suspect, c'est pourquoi par un mauvais exemple je vous perdrai. *Pierre* répondit: Ce n'est pas ce que vous voulez, mais ce qui nous a été promis qui doit nécessairement s'accomplir. Alors *Néron* rempli de colère dit à son préfet *Agrippa*: Il faut perdre misérablement ces hommes irréligieux; c'est pourquoi les ayant liés de chaînes de fer, faites-les périr dans le bassin où se donne le combat naval; car il faut que tous les hommes de cette sorte périssent misérablement. Le préfet *Agrippa* dit (*e*): Très-sacré empereur, vous ne les faites pas punir par un exemple convenable. *Néron* dit: Pourquoi n'est il pas convenable? *Agrippa* dit: Parce que *Paul* parait innocent. Mais *Pierre* qui est coupable d'un homicide, doit souffrir une peine amère. *Néron* dit: De quel exemple périront-ils donc? *Agrippa* dit: A ce qu'il me semble, il est juste que *Paul* irréligieux ait la tête tranchée, & *Pierre* qui de plus a commis un homicide, faites-le élever en croix. *Néron* dit: Vous avez très-bien jugé. Et sur le champ *Pierre* & *Paul* furent amenés en la présence de *Néron*. *Paul* fut décollé dans la voie d'Ostie. Mais *Pierre* étant venu vers sa croix, dit: Parce que mon Seigneur JESUS-CHRIST est descendu du ciel en terre, il a été élevé sur une croix droite; mais moi que ma croix daigne appeller de la terre au ciel, ma tête doit être près de la terre & mes pieds dirigés vers le ciel. Donc parce que je ne suis pas digne d'être en croix comme

(*e*) Lin (*de passione Petri*) ajoute une autre cause du supplice de l'apôtre, c'est qu'il avait détourné les épouses d'*Agrippa*, d'*Albin* & de quelques autres grands, de l'amour conjugal envers leurs maris.

mon Seigneur, tournez ma croix & crucifiez-moi la tête en bas. Mais eux tournèrent la croix, & attachèrent ses pieds en haut & ses mains en bas. Or il s'assembla en ce lieu une multitude innombrable de peuple qui maudissaient césar Néron, *qui étaient* si pleins de fureur, qu'ils voulaient brûler *Néron* lui-même. Mais *Pierre* les empêchait disant : Gardez-vous bien, mes petits enfans, gardez-vous bien de faire cela, mais écoutez plutôt ce que je m'en vais vous dire. Car il y a peu de jours qu'à la sollicitation des frères, je m'éloignais d'ici, & mon Seigneur JESUS-CHRIST me rencontra en chemin à la porte de cette ville, & je l'adorai, & lui dis : Seigneur, où allez-vous ? Et il me dit : Suivez-moi, parce que je vais à Rome être crucifié une seconde fois. Et pendant que je le suivais, je revins à Rome, & il me dit : Ne craignez point parce que je suis avec vous, jusqu'à ce que je vous introduise dans la maison de mon père. C'est pourquoi, mes petits enfans, gardez-vous bien d'empêcher mon voyage. Mes pieds marchent déjà dans la voie du ciel. Ne vous chagrinez point, mais réjouissez-vous avec moi, parce que j'obtiens aujourd'hui le fruit de mes travaux. Et après qu'il eut dit ces *paroles*, il dit : Je vous rends graces, bon pasteur, parce que les brebis que vous m'avez données ont compassion de moi. Je vous demande qu'elles participent avec moi à votre grace. Je vous recommande les brebis que vous m'avez confiées, afin qu'elles ne sentent pas qu'elles sont sans moi, en vous ayant, & je vous prie qu'elles soient toujours protégées par votre secours, Seigneur JESUS-CHRIST, par qui j'ai pu gouverner ce troupeau. Et disant cela il rendit l'esprit. Aussi-tôt y apparurent de saints hommes que jamais personne n'avait vus auparavant, & qu'ils ne purent voir depuis ; car ils disaient que c'était à cause d'eux qu'ils étaient arrivés de Jérusalem ; & de compagnie avec *Marcel* homme illustre, qui avait cru, & qui laissant *Simon*, avait suivi *Pierre*, ils enlevèrent son corps en cachette & le mirent vers le Térébinte auprès du canal où se donne le combat naval, dans le lieu qui s'appelle le *Vatican*. Or ces hommes qui dirent qu'ils étaient arrivés de Jérusalem, dirent au peuple, Réjouissez-vous & tressaillissez de joie, parce que vous avez mérité d'avoir de grands patrons, & des amis

de notre Seigneur JESUS-CHRIST. Or sachez que ce *Néron* très-méchant après la mort des apôtres ne pourra garder le royaume.

Or il arriva après cela que *Néron* encourut la haine de son armée, & la haine du peuple Romain, de sorte qu'ils résolurent de lui couper enfin le cou publiquement, jusqu'à ce qu'il fût mort & expirât. Ayant eu vent de ce complot, il fut saisi d'un tremblement & d'une crainte insupportable, de sorte qu'il s'enfuit & ne parut plus depuis. Il y en eut aussi qui disaient que comme il errait dans les forêts en fuyant, il était mort de froid & de faim, & avait été dévoré par les loups. Or comme les Grecs enlevaient les corps des saints apôtres *Pierre* & *Paul* pour les porter en Orient, il survint un grand tremblement de terre, & le peuple Romain courut, & ils les arrêtèrent vers le lieu que l'on nomme *Catacombe*, dans la voie Appienne au troisième mille, & les corps y furent gardés un an & sept mois, jusqu'à ce qu'on eût préparé les lieux où leurs corps furent mis, & c'est-là qu'ils sont considérés avec l'honneur & la révérence convenables & par les louanges des hymnes. Et le corps du très-heureux *Pierre* fut mis dans le Vatican du combat naval, & celui de *St. Paul* dans la voie d'Ostie au second mille; où reçoivent les bienfaits de leurs prières ceux qui les demandent assidument & fidélement, pour la louange & la gloire de notre Seigneur JESUS-CHRIST qui vit & règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Moi *Marcel* disciple de mon maître l'apôtre *Pierre*, j'ai écrit ce que j'ai vu.

Les curieux trouveront encore beaucoup d'autres pièces dans Fabricius, Grabius, Cotelerius, &c. On a cru que celles-ci suffisaient au grand nombre des lecteurs, que les savans ont toujours trop négligés.

LES

LES ADORATEURS OU LES LOUANGES DE DIEU.

LE PREMIER ADORATEUR.

MES compagnons, mes frères, hommes qui possédez l'intelligence, cette émanation de DIEU même, adorez avec moi ce DIEU qui vous l'a donnée, ce *Li*, ce *Chang-ti*, ce *Tien*, que es Sères, les antiques habitans du Catay adorent depuis cinq mille ans selon leurs annales publiques, annales qu'aucun tribunal de lettrés n'a jamais révoquées en doute, & qui ne sont combattues chez les peuples occidentaux que par des ignorans insensés, qui mesurent le reste de la terre & les tems antiques par la petite mesure de leur province, sortie à peine de la barbarie.

Adorons cet Etre des êtres que les peuples du Gange policés avant les Sères reconnaissaient dans des tems encore plus reculés, sous le nom de *Birmah*, père de *Brama* & de toutes choses, & qui fut invoqué sans doute dans les révolutions innombrables qui ont changé si souvent la face de notre globe.

Adorons ce grand Etre nommé *Oromaze* chez les anciens Perses. Adorons ce Démiourgos que *Platon* célébra chez les Grecs, ce DIEU *très-bon & très-grand*, *optimum maximum*, qui n'était point appellé d'un autre nom chez les Romains, lorsque dans le sénat ils dictaient des loix aux trois quarts de la terre alors connue.

C'est lui qui de toute éternité arrangea la matière dans l'immensité de l'espace. Il dit, & tout exista; mais il le dit avant les tems; il est l'Etre nécessaire : donc il fut toujours. Il est l'Etre agissant, donc il a toujours agi : sans quoi il n'aurait été dans une éternité passée que l'Etre inutile. Il n'a pas fait l'univers dans peu de jours; car alors il ne serait que l'Etre capricieux.

Ce n'est ni depuis six mille ans, ni depuis cent mille, que ses créatures lui durent leurs hommages; c'est de toute éternité. Quel resserrement d'esprit, quelle absurde grossiéreté ! de dire

le cahos était éternel, & l'ordre n'est que d'hier. Non, l'ordre fut toujours parce que l'Etre nécessaire auteur de l'ordre fut toujours.

C'est ainsi que pensait le grand *St. Thomas* dans la somme de la foi catholique, (*lib. secund. capite* 3). « DIEU a eu la » volonté pendant toute l'éternité, ou de produire l'univers » ou de ne pas le produire; or il est manifeste qu'il a eu la » volonté de le produire; donc il l'a produit de toute éternité, » l'effet suivant toujours la puissance d'un agent qui agit par » volonté ».

A ces paroles sensées qu'on est bien étonné de trouver dans *St. Thomas*, j'ajoute, qu'un effet d'une cause éternelle & nécessaire, doit être éternel & nécessaire comme elle.

DIEU n'a pas abandonné la matière à des atomes qui ont eu sans cesse un mouvement de déclinaison ainsi que l'a chanté *Lucrèce*, grand peintre à la vérité des choses communes qu'il est aisé de peindre, mais physicien de la plus complette ignorance.

Cet Etre suprême n'a pas pris des cubes, des petits *dés* pour en former la terre, les planètes, la lumière, la matière magnétique, comme l'a imaginé le chimérique *Descartes*, dans son roman appellé *Philosophie*.

Mais il a voulu que toute matière gravitât invinciblement vers un centre en raison directe de sa masse, & en raison inverse de sa distance à ce centre; il a ordonné que ce centre de notre petit monde fût dans le soleil, & que toutes nos planètes tournassent autour de lui, de façon que les cubes de leurs distances seraient toujours comme les quarrés de leurs révolutions. *Jupiter* & *Saturne* observent ces loix en parcourant leurs orbites; & les satellites de *Saturne* & de *Jupiter* obéissent à ces loix avec la même exactitude. Ces divins théorêmes reduits en pratique à la naissance éternelle des mondes, n'ont été découverts que de nos jours; mais ils sont aujourd'hui aussi connus que les premières propositions d'*Euclide*.

On sait que tout est uniforme dans l'étendue des cieux; mille milliards de soleils qui le remplissent, ne sont qu'une faible expression de l'immensité de l'existence. Tous jettent de leur sein les mêmes torrens de lumière qui partent de notre soleil;

& des mondes innombrables s'éclairent les uns les autres. On en compte jusqu'à deux mille dans une seule partie de la constellation d'*Orion*. Cette longue & large bande de points blancs qu'on remarque dans l'espace, & que la fabuleuse Grèce nommait *la voie lactée*, en imaginant qu'un enfant nommé *Jupiter*, DIEU de l'univers, avait laissé répandre un peu de lait en tétant sa nourrice; cette voie lactée, dis-je, est une foule de soleils dont chacun a ses mondes planétaires roulans autour de lui. Et à travers cette longue trainée de soleils & de mondes on voit encore des espaces dans lesquels on distingue encore des mondes plus éloignés, surmontés d'autres espaces & d'autres mondes.

J'ai lu dans un poëme épique ces vers qui expriment ce que j'ai voulu dire,

Au delà de leurs cours & loin dans cet espace,
Où la matière nage & que DIEU seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre & des mondes sans fin;
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Au delà de ces cieux le DIEU des cieux réside.

J'aurais mieux aimé que l'auteur eût dit:

Dans ces cieux infinis le DIEU des cieux réside.

Car la force, la vertu puissante qui les dirige & qui les anime, doivent être par-tout; ainsi que la gravitation est dans toutes les parties de la matière, ainsi que la force motrice est dans toute la substance du corps en mouvement.

Quoi! la force active serait en tous lieux, & le grand Etre ne serait pas en tous lieux!

Virgile a dit:

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

Caton a dit:

Jupiter est quodcumque vides quocumque moveris.

St. Paul a dit :

In Deo vivimus movemur & sumus.

Tout se meut, tout respire & tout existe en DIEU.

Nous avons eu la bassesse d'en faire un roi qui a des courtisans dans son cabinet, & des huissiers dans son antichambre. On chante dans quelques temples gothiques ces vers nouveaux d'un énergumène.

Illic secum habitans in penetralibus
Se rex ipse suo contuitu beat.

Dans son appartement ce monarque suprême
Se voit avec plaisir & vit avec lui-même.

C'est au fond peindre DIEU comme un fat qui se regarde au miroir & qui se contemple dans sa figure ; c'est bien alors que l'homme a fait DIEU à son image.

Pensons donc comme *Platon*, *Virgile*, *Caton*, *St. Paul*, *St. Thomas*, sur ce grand sujet, & non comme le *Victorin* auteur de cette hymne. Ne cessons de répéter que l'intelligence infinie de l'Etre nécessaire, de l'Etre formateur, produit tout, remplit tout, vivifie tout de toute éternité. Il nous faut à nous, ombres passagères, à nous atomes d'un moment, à nous atomes pensans, il nous faut une portion d'intelligence bien rare, bien exercée pour comprendre seulement une petite partie de ses mathématiques éternelles.

Par quelles loix la terre a-t-elle un mouvement périodique de vingt-sept mille neuf cent vingt années outre son cours dans son orbite & sa rotation sur elle-même ? comment l'astre de nos nuits se balance-t il, & pourquoi la terre & lui changent-ils continuellement pendant dix-neuf années la place où leurs orbites doivent se rencontrer ? Le nombre des hommes qui s'élèvent à ces connaissances divines, n'est pas une unité sur un million dans le genre humain : tandis que presque tous les hommes courbés vers la fange de la terre, ou consument leur vie dans de petites intrigues, ou tuent les hommes leurs frères, & en sont tués pour de l'argent.

Sur un million d'hommes qui rampent ou qui se pavanent

fur la terre, on peut à toute force en trouver une cinquantaine qui ont des idées un peu approfondies de ces augustes vérités.

C'eſt à ce petit nombre de ſages que je m'adreſſe pour admirer avec eux l'immenſité de l'ordre des choſes ; la puiſſante intelligence qui reſpire dans elles, & l'éternité dans laquelle elles nagent, éternité dont un moment eſt accordé aux individus paſſagers qui végètent, qui ſentent, & qui penſent.

LE SECOND ADORATEUR.

Vous avez admiré, vous avez adoré ; je voudrais avoir été touché. Vous louez, mais vous n'avez point remercié. Que m'importe des millions d'univers (néceſſaires ſans doute puiſqu'ils exiſtent), mais qui ne me feront aucun bien, & que je ne verrai jamais ? Que m'importe l'immenſité, à moi qui ſuis à peine un point ? Que me fait l'éternité quand mon exiſtence eſt bornée à ce moment qui s'écoule ? Ce qui peut exciter ma reconnaiſſance, c'eſt que je ſuis un être végétant, ſentant, & ayant du plaiſir quelquefois.

Graces ſoient à jamais rendues à cet Etre néceſſaire, éternel, intelligent & puiſſant, qui a doué de toute éternité mes confrères les animaux de l'organiſation & de la végétation. Il a voulu que nous euſſions tous des poumons, un foie, un pancreas, un eſtomac, un cœur avec des oreillettes, des veines & des artères, ou l'équivalent de tout cela. C'eſt un artifice auſſi admirable que celui de tant de mondes qui roulent autour de leurs ſoleils. Mais cet artifice prodigieux ne ferait rien, ſi nous n'avions le ſentiment qui fait la vie. Il nous a donné à tous les appétits & les organes qui la conſervent, & ce qui mérite encore plus de gratitude, nous lui devons les inſtrumens ſi chers & ſi inconcevables par qui la vie eſt donnée aux êtres qui naiſſent de nous.

Le grand Etre nous fit préſent à tous de ſix organes auxquels ſont attachés des ſentimens, tous étrangers les uns aux autres. Le tact répandu dans toutes les parties du corps, mais plus ſenſible dans les mains ; l'ouïe que pluſieurs animaux nos confrères ont incomparablement plus fine que nous, mais qui nous donne ſur eux un avantage dont ils ne ſont que très-groſſière-

ment ſuſceptibles, c'eſt celui de la muſique; mais nous entendons des accords où preſque tous les animaux n'entendent que des ſons. L'harmonie n'eſt faite que pour nous; & ſi les roſſignols ont la voix plus légère, nous l'avons beaucoup plus étendue & plus variée.

La vue de l'homme eſt moins perçante que celle de tous les oiſeaux de proie, moins pénétrante que celle de tous les inſectes auxquels il eſt donné de voir un univers en petit qui nous échappe. Mais placés entre l'aigle & la mouche, nous devons être contens de nos yeux; c'eſt un tact qui ſe prolonge juſqu'aux étoiles. Nous voyons par un ſeul trou le quart du ciel, cette propriété eſt aſſez avantageuſe.

Le goût eſt auſſi un don fait par la nature à tous les êtres vivans. Il eſt bien difficile de deviner quelle eſpèce eſt la plus gourmande, & a le goût le plus délicat: on dit qu'il n'en faut pas diſputer. Mais il faut convenir que ſans le goût aucun animal ne penſerait à ſe nourrir; rien ne ſerait plus important que de manger & de boire, ſi DIEU n'avait attaché à cette action autant de plaiſir que de beſoin. Le plaiſir vient manifeſtement de DIEU. Cette vérité eſt ſi palpable qu'il eſt impoſſible de ſe donner, d'imaginer même une ſenſation agréable qui ne ſoit pas dans les organes que nous poſſédons, & que nous n'ayons pas éprouvée.

Le ſixième ſens, le plus exquis de tous, donné à tout le genre animal, eſt celui qui unit ſi délicieuſement les deux ſexes, celui dont le ſeul deſir ſurpaſſe toutes autres voluptés; celui qui par ſes ſeuls avant goûts eſt un plaiſir ineffable. Les autres ſens ſe bornent à la ſatisfaction de l'individu qui les poſſède: mais le ſens de l'amour enivre à la fois les deux êtres penſans, & en fait naître un troiſième. Quel adorable myſtère! la jouiſſance devient une création. Auſſi le comte de *Rocheſter* a dit que le plaiſir de l'amour ſuffirait à faire bénir DIEU dans un pays d'athées; auſſi le grand *Mahomet* a promis l'amour pour récompenſe à ſes braves guerriers. Il n'a pas eu l'abſurde impertinence d'imaginer qu'on reſſuſciterait avec ſes organes ſans faire uſage de ſes organes. Il a choiſi le plus noble, le plus exquis de tous pour être éternellement le prix du courage & de la vertu.

Je laisse à d'autres le soin de faire admirer les angles égaux au sommet que la lumière forme dans notre cornée, les réfractions qu'elle éprouve dans l'uvée, dans le cristallin, les tableaux qu'elle trace sur la rétine. Qu'ils célèbrent la conque de l'oreille, l'os pierreux, le tambour, le tympan & sa corde, le marteau, l'enclume & l'étrier; & qu'après avoir examiné tous ces instrumens de l'ouïe, ils ignorent profondément comment on peut entendre.

Qu'on dissèque mille cerveaux sans pouvoir jamais soupçonner par quels ressorts il s'y formera une pensée.

Je laisse *Borelli* attribuer au cœur une force de quatre-vingt mille livres, que *Keil* réduit à cinq onces. Je laisse *Héquet* faire de l'estomac un moulin, & *Vanhelmont* un laboratoire de chymie.

Je m'arrête à considérer avec autant de reconnaissance que d'étonnement la multiplicité, la finesse, la force, la souplesse, la proportion des ressorts par lesquels nous avons reçu, & nous donnons la vie.

Dépouillez ces organes de la chair qui les couvre & des accompagnemens qui les environnent, regardez les avec des yeux d'un anatomiste; ils vous font horreur. Mais les deux sexes dans la jeunesse ne les voyent qu'avec les yeux de la volupté; ils parlent à votre imagination, ils l'embrasent, ils se gravent dans votre mémoire. Un nerf part du cerveau, il tourne auprès des yeux, de la bouche, & passe auprès du cœur, il descend aux organes de la génération, & de là vient que les regards sont les avant-coureurs de la jouissance.

Si dans cette jouissance vous saviez ce que vous faites, si vous étiez assez malheureux pour vous occuper du prodigieux artifice de la génération, de cette méchanique admirable de léviers, de cette contraction de fibres, de cette filtration de liqueurs, vous ne pourriez consommer les vues de la nature; vous trahiriez le grand Etre qui vous a donné les organes de la génération pour la produire & non pour la connaître. Vous lui obéissez en aveugle; & plus vous êtes ignorant, mieux vous le servez. Vous n'en savez pas plus sur le fond de ce mystère que les rossignols & les tourterelles.

Vous saurez seulement que de tout tems la vie a passé d'un

corps dans un autre, & qu'ainsielle est éternelle comme le grand Etre dont elle est émanée.

Enfin, rendons graces à l'Etre suprême qui nous a donné le plaisir. Probablement les astres n'en ont point; un ciron à cet égard l'emporte sur cette foule de soleils qui surpassent un million de fois notre soleil en grosseur.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, que le ciron & l'éléphant, la matière brute, la matière organisée; la matière en mouvement, la matière sensible, rendent d'éternels témoignages au grand Démiourgos éternellement agissant par sa nature, & de qui tout a toujours été, comme il n'y eut jamais de soleil sans lumière. Vous l'avez remercié de ce don du sentiment que vous tenez de lui, & que vous ne pouvez vous être donné vous-même: mais vous ne l'avez pas remercié du don de la pensée. L'instinct & le sentiment sont divins sans doute. C'est par instinct que se forment tous nos premiers mouvemens, & que nous sentons tous nos besoins. Mais les choses sont tellement combinées que si les autres animaux sont doués d'un instinct qui surpasse le nôtre, nons avons une raison qui surpasse infiniment la leur. En mille occasions fiez-vous à votre chien & même à votre cheval; que l'Indien consulte son éléphant: mais en mathématique consultez *Archimède*. DIEU a donné à la matière brute la force centripète, la force centrifuge, la résistance & le ressort, c'est là son instinct, il est incompréhensible; celui des animaux l'est aussi, mais la pensée est encore plus admirable. La faculté de prédire une éclipse & d observer la route des comètes, semble, si on l'ose dire, tenir quelque chose de la puissante intelligence du grand Etre qui les a formées. C'est bien là que nous paraissons n'être qu'une émanation de lui-même.

Toute matière a ses loix invariables de mouvement. Toute espèce chez les animaux a son instinct presque toujours assez uniforme, & qui ne se perfectionne que jusqu'à des bornes fort étroites; mais la raison de l'homme s'élance jusqu'à la Divinité.

Il

Il eſt très-certain que les bêtes ſont douées de la faculté de la mémoire. Un chien, un éléphant reconnait ſon maître au bout de dix ans. Pour avoir cette mémoire qu'on ne peut expliquer, il faut avoir des idées qu'on ne peut pas expliquer davantage.

Qui donne cette mémoire & ces idées aux animaux ? Celui qui leur donne leur ſang, leurs viſcères, leurs mouvemens, celui de qui tout émane, de qui procède tout être, & par conſéquent toute manière d'être.

Pluſieurs animaux ont le don de perfectionner leur inſtinct. Il y a des ſinges, des éléphans qui ont plus d'eſprit que d'autres, c'eſt-à-dire, plus de mémoire, plus d'aptitude à combiner un nombre d'idées. Nous voyons des chiens de chaſſe apprendre leur métier en trois mois, & devenir d'excellens chefs de meute, tandis que d'autres reſtent toujours dans la médiocrité. Pluſieurs chevaux ont aimé & défendu leurs maîtres; pluſieurs ont été rebelles & ingrats, mais c'eſt le petit nombre. Un cheval bien traité, bien nourri, careſſé par ſon maître, eſt beaucoup plus reconnaiſſant qu'un courtiſan. Preſque tous les quadrupèdes & les reptiles mêmes perfectionnent en vieilliſſant leur inſtinct juſqu'aux bornes preſcrites: les fouines, les renards, les loups en ſont une preuve évidente. Un vieux loup & ſa compagne font toujours mieux la guerre que les jeunes. L'ignorance & la démence peuvent ſeules les combattre ces vérités dont nous ſommes témoins tous les jours. Que ceux qui n'ont pas eu le tems & la commodité d'obſerver la conduite des animaux liſent l'excellent article *Inſtinct* dans l'*Encyclopédie*, ils ſeront convaincus de l'exiſtence de cette faculté qui eſt la raiſon des bêtes, raiſon auſſi inférieure à la nôtre qu'un tourne-broche l'eſt à l'horloge de Strasbourg; raiſon bornée, mais réelle, intelligence groſſière, mais intelligence dépendante des ſens comme la nôtre, faible & incorruptible ruiſſeau de cette intelligence immenſe & incompréhenſible qui a préſidé à tout en tout tems.

Un Eſpagnol nommé *Péreira* qui n'avait que l'imagination, s'en ſervit pour haſarder de dire que les bêtes n'étaient que des machines dépourvues de toute ſenſation; il fit de DIEU un joueur de marionettes occupé continuellement à tirer les

cordons de ses personnages, à leur faire jetter les cris de la joie & de la douleur, sans qu'ils ressentissent ni douleur ni joie, à les accoupler sans amour, à les faire manger & boire sans soif & sans faim. *Descartes* dans ses romans adopta cette charlatanerie impertinente : elle eut cours chez des ignorans qui se croyaient savans.

Le cardinal de *Polignac*, homme de beaucoup d'esprit, & qui même montra du génie dans les détails, bon poëte latin, s'il en peut être parmi les modernes, mais très-peu philosophe, & ne connaissant malheureusement que les absurdes systêmes de *Descartes*, s'avisa d'écrire un poëme contre *Lucrèce*; mais bien moins poëte que ce Romain, il fut aussi mauvais physicien que lui; il ne fit qu'opposer erreurs à erreurs dans son onvrage sec & décharné qu'on loua beaucoup & qu'on ne peut lire.

Il rapporte dans son poëme des exemples incroyables de la sagacité des animaux, qui prouveraient une intelligence égale pour le moins à celle que la nature nous a donnée. Il met en vers, par exemple, au sixième chant, un conte qu'il avait souvent fait à la cour de France à son retour de Pologne, & dont on s'était fort moqué. Il dit qu'un milan ayant un jour attaqué une aigle, il lui arracha une plume. Que l'aigle quelque tems après le dépluma tout entier, & dédaigna de lui ôter la vie. Le milan (poursuit-il) médita sa vengeance pendant tout le tems que ses plumes revinrent. Enfin il trouva sur un vieux pont une ouvérture, par laquelle il pouvait passer son corps à toute force, mais qui devait être impraticable pour l'aigle plus grosse que lui. Quand il se fut essayé à plusieurs reprises, il va défier son ennemi dans les airs, il le trouve à point nommé : le combat s'engage, le milan par une retraite habile plonge dans le trou & passe à travers, l'aigle le poursuit avec rapidité, la tête & le cou passent aisément, le reste du corps ne peut suivre. Elle se débat pour se dégager : tandis qu'elle s'épuise en efforts le milan revole sur elle à son aise, la déplume comme il avait été déplumé, & lui donne généreusement la vie comme l'aigle la lui avait donnée, mais il la laissa en proie aux moqueries de tous les palatins de Pologne témoins de ce beau combat.

Il n'y a dans les ſtratagêmes de *Frontin* aucune ruſe de guerre qui approche celle-ci, & *Scipion* l'Africain ne fut jamais ſi magnanime. On s'attend que le cardinal de *Polignac* va conclure que ce milan avait une très-belle ame; point du tout, il conclut que c'eſt un automate ſans eſprit & ſans aucune ſenſation.

C'eſt ainſi que le fils du grand *Racine* qui hérita de ſon père le talent de la verſification, ſe fait dans une épître les objections les plus fortes qui prouvent du raiſonnement dans les bêtes. Et il n'y répond qu'en aſſurant ſans raiſonner qu'elles ſont des machines pures.

Oui, ſans doute elles ſont des machines; mais machines à ſentiment, machines à idées, machines plus ou moins penſantes ſelon qu'elles ſont organiſées. Il y a de grandes différences entre leurs talens comme il en eſt entre les nôtres. Quel eſt le chien de chaſſe, l'ouran-ou-tang, l'éléphant bien organiſé qui n'eſt pas ſupérieur à nos imbécilles que nous renfermons, à nos vieux gourmands frappés d'apoplexie traînant les reſtes d'une inutile vie dans l'abrutiſſement d'une végétation interrompue, ſans mémoire, ſans idées, languiſſans entre quelques ſenſations & le néant? Quel eſt l'animal qui ne ſoit pas cent fois au-deſſus de nos enfans nouveaux-nés, chez qui DIEU cependant, ſelon nos théologiens, infuſa une ame ſpirituelle & immortelle au bout de ſix ſemaines dans l'uterus de leur mère? Que dis-je, quelle différence de nous-mêmes à nous-mêmes! quelle diſtance immenſe entre le jeune *Newton* inventant le calcul de l'infini, & *Newton* expirant ſans connaiſſance, ſans aucune trace de ce génie qui avait peſé les mondes! c'eſt la ſuite des loix éternelles de la nature que *Newton* lui-même ne put comprendre parce qu'il n'était pas DIEU. Adorons le grand Etre dont ces loix émanent, remercions-le d'avoir accordé pour quelques jours à nos organes le don de la penſée qui nous élève juſqu'à lui.

Un profond philoſophe, & qui aurait ſaiſi la vérité s'il n'avait voulu la mêler avec les menſonges des préjugés, a dit que nous voyons tout en DIEU. Mais c'eſt plutôt DIEU qui voit tout en nous, qui fait tout en nous, puiſqu'il eſt néceſſairement le grand, le ſeul, l'éternel ouvrier de toute la nature.

Comment pensons-nous, comment sentons-nous? qui pourra nous le dire? DIEU n'a pas mis (il faut le répéter sans cesse) DIEU n'a pas caché dans les plantes un être secret qui s'appelle *végétation*; elles végètent parce qu'il fut ainsi ordonné dans tous les siècles. Il n'est point dans l'animal une créature secrète qui s'appelle *sensation*; & le cerf court, & l'aigle vole, & le poisson nage sans avoir besoin d'une substance inconnue résidente en eux qui les fasse voler, courir & nager. Ce que nous avons nommé leur instinct est une faculté ineffable, inhérente dans eux par les loix ineffables du grand Etre. Nous avons de même une faculté ineffable dans l'entendement humain: mais il n'y a point d'être réel qui soit l'entendement humain; il n'en est point qui s'appelle *la volonté*. L'homme raisonne, l'homme desire, l'homme veut; mais ses volontés, ses desirs, ses raisonnemens ne sont point des substances à part. Le grand défaut de l'école platonicienne, & ensuite de toutes nos écoles, fut de prendre des mots pour des choses; ne tombons point dans cette erreur.

Nous sommes tantôt pensans, tantôt ne pensant pas, comme tantôt éveillés, tantôt dormans, tantôt excités par des desirs involontaires, tantôt plongés dans une apathie passagère; esclaves dès notre enfance jusqu'à la mort de tout ce qui nous environne, ne pouvant rien par nous seuls, recevant toutes nos idées sans pouvoir jamais prévoir celles que nous aurons l'instant suivant; & toujours sous la main du grand Etre qui agit dans toute la nature par des voies aussi incompréhensibles que lui-même.

LE SECOND ADORATEUR.

Je l'adore avec vous; je reconnais en lui la cause, la fin, l'enveloppe & le centre de toutes choses; mais je crains en parlant, de lui faire quelque offense, si pourtant le fini peut outrager l'infini, si un être misérable qui est à peine un mode de l'Etre, un embrion né entre de l'urine & des excrémens, excrément lui-même formé pour engraisser la fange dont il sort, peut faire une injure à l'Etre éternel.

Je vois en tremblant, en l'adorant, en l'aimant comme l'auteur éternel de tout ce qui fut & de tout ce qui sera, que nous

le faisons auteur du mal. Je considère avec douleur que toutes les sectes qui ont admis comme nous un seul DIEU, sont tombées dans ce piége où je crains que ma raison ne soit prise. Leurs prétendus sages ont répondu que DIEU ne fait point le mal; mais qu'il le permet. J'aimerais autant qu'on me dit lorsque les rayons du soleil trop ardens ont aveuglé un enfant, que ce n'est pas le soleil qui lui a fait ce mal; mais qu'il a permis que ses rayons lui crevassent les yeux.

Je vous disais tout-à-l'heure que j'étais pénétré de reconnaissance & de joie; mais d'autres idées s'étant présentées nécessairement à moi, comme il arrive à tous les hommes, mes remerciemens sont suivis de mes murmures involontaires; j'éclate en gémissemens & je me dissous en larmes comme un enfant qui passe en un moment du rire à la plainte entre les bras de sa nourrice.

Toute l'antiquité admira & pleura comme moi. Elle rechercha la cause des imperfections du monde avec autant d'empressement que de désespoir. Les Grecs imaginèrent des titans enfans du ciel & de la terre, qui demandèrent à *Jupiter* leur part du bien de leurs père & mère, & firent la guerre aux Dieux. Les autres inventèrent la belle fable de *Pandore*. D'autres (plus philosophes peut-être en paraissant ne l'être pas) mirent *Jupiter* entre deux tonneaux versant le bien goutte-à-goutte & le mal à plein canal. On imagina des androgines qui possédant les deux sexes à la fois devinrent fort insolens, & furent pour leur châtiment séparés en deux. Les Indiens écrivirent dans leur *Shasta* qui subsiste depuis cinq mille ans dans la langue du Hanscrit entre les mains des brames, que des anges, des génies se révoltèrent dans le ciel contre DIEU. Les Syriens disaient que notre planète n'était pas faite originairement pour être habitée par des gens raisonnables, mais que parmi les citoyens du ciel il se trouva deux gourmands mari & femme qui s'avisèrent de manger une galette. Pressés ensuite d'un besoin qui est la suite de la gourmandise, ils demandèrent à un des principaux domestiques de l'empire où était la garde-robe. Celui ci leur répondit, voyez vous la terre, ce petit globe qui est à mille millions de lieues? c'est là qu'est le privé de l'univers; ils y allèrent & DIEU les y laissa pour les punir.

Quelques autres Aſiatiques rapportent que DIEU ayant formé l'homme, lui donna la recette de l'immortalité bien écrite ſur du beau vélin; l'homme en chargea ſon âne avec d'autres petits meubles, & ſe mit à courir le monde. Chemin faiſant l'âne rencontra le ſerpent, & lui demanda s'il n'y avait pas dans les environs quelque fontaine où il pût boire; le ſerpent le conduiſit avec courtoiſie; mais tandis que l'âne buvait, & que l'homme était éloigné, le ſerpent vola la recette; il y lut le ſecret de changer de peau, ce qui le rendit immortel, ſelon l'idée commune de l'Aſie. L'homme garda ſa peau & fut ſujet à la mort.

Les Egyptiens & ſur-tout les Perſans reconnurent un DIEU diable, ennemi du DIEU favorable; un *Typhon*, un *Arimane*, un *Sathan*, un mauvais principe, qui ſe plaiſait à gâter tout ce que le bon principe faiſait de bien. Cette idée était priſe de ce qui ſe paſſait tous les jours chez les pauvres humains. Nous ſommes preſque toujours en guerre. Le chef d'une nation ruine tant qu'il peut tout ce que le chef de la nation oppoſée a pu faire d'utile. *Laomédon* bâtit une belle ville, *Agamemnon* la détruit; c'eſt l'hiſtoire du genre humain. Les hommes ont toujours tranſporté dans le ciel toutes les ſottiſes de la terre, ſoit ſottiſes atroces, ſoit ſottiſes ridicules. La doctrine de *Zoroaſtre* & celle de *Manès* ne ſont au fond que l'idée de certains peuples de l'Amérique, qui pour expliquer la cauſe de la pluie, prétendaient qu'il y avait là haut un petit garçon & une petite fille, frère & ſœur, que le frère caſſait quelquefois la cruche de ſa petite ſœur, & qu'alors on avait des pluies & des tempêtes.

Voilà toute la théologie du manichéiſme; & tous les ſyſtêmes ſur leſquels on a tant diſputé ne valent pas mieux.

Pardonnons aux hommes accablés de miſères & de chagrins, d'avoir juſtifié ſi mal la providence dans les bons momens où quelque relâche dans leurs peines leur laiſſait la liberté de penſer. Pardonnons-leur d'avoir ſuppoſé un grand être malfaiſant, éternel ennemi d'un grand Etre favorable. Qui peut n'être pas effrayé quand il conſidère que la terre entière n'eſt que l'empire de la deſtruction? La génération, la vie des animaux ſont l'ouvrage d'une main ſi puiſſante &

si industrieuse, que la puissance de tous les rois & le génie de cent mille *Archimèdes*, ne pourraient pas dans toute l'éternité fabriquer l'aile d'une mouche. Mais à quoi sert tout cet artifice divin qui brille dans la structure de ces milliards d'êtres sensibles ? A les faire tous dévorer les uns par les autres. Certes si un homme avait fait un automate admirable, marchant de lui-même, & jouant de la flûte, & qu'il le brisât le moment d'après, nous le prendrions pour un grand génie devenu fou furieux.

Le globe est couvert de chefs-d'œuvres, mais de victimes ; ce n'est qu'un vaste champ de carnage & d'infection. Toute espèce est impitoyablement poursuivie, déchirée, mangée sur la terre, dans l'air & dans les eaux. L'homme est plus malheureux que tous les animaux ensemble ; il est continuellement en proie à deux fléaux que les animaux ignorent, l'inquiétude & l'ennui, qui ne sont que le dégoût de soi-même. Il aime la vie & il sait qu'il mourra. S'il est né pour goûter quelques plaisirs passagers dont il loue la providence, il est né pour des souffrances sans nombre & pour être mangé des vers ; il le sait & les animaux ne le savent pas. Cette idée funeste le tourmente, il consume l'instant de sa détestable existence à faire le malheur de ses semblables, à les égorger lâchement pour un vil salaire, à tromper & à être trompé, à piller & à être pillé, à servir pour commander, à se repentir sans cesse. Exceptez-en quelques sages, la foule des hommes n'est qu'un assemblage horrible de criminels infortunés, & le globe ne contient que des cadavres.

Je tremble encore une fois d'avoir à me plaindre de l'Etre des êtres en portant une vue attentive sur cet épouvantable tableau. Je voudrais n'être pas né.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon frère, puisque vous aimez DIEU, puisque vous êtes vertueux, loin de maudire votre naissance, bénissez-la. Vous avez commencé par remercier, finissez de même. Vivez pour servir l'Etre des êtres & les créatures. Tous ceux qui ont inventé des fables pour expliquer l'origine du mal & la pré-

tendue dégradation de l'homme, ont rendu DIEU ridicule; rendez-le respectable.

Souvenez-vous que les effets d'une cause nécessaire sont nécessaires aussi. C'est l'opinion de tous les sages; elle produit une vertu consolante, la résignation. Graces à la résignation, la faiblesse de l'innocence opprimée par les tyrans goûte quelque paix dans l'exil & dans les chaînes. C'est par la résignation que l'homme se soutient contre l'invincible nécessité qui le presse. Tout émane sans doute du grand Etre. La justice, la bienfaisance, la tolérance en émanent donc aussi.

Soyons justes, bienfaisans, tolérans, puisque c'est la destinée des sages & la nôtre; laissons les imbécilles perdre leurs jours sans penser, & les fripons penser à persécuter les ames honnêtes. Résignons-nous quand nous voyons un petit homme né dans la fange, pêtri de tout l'orgueil de la sottise, de toute l'avarice attachée à son éducation, de toute l'ignorance de son école, vouloir dominer insolemment, prétendre faire respecter par les autres têtes toutes les chimères de la sienne, calomnier avec bassesse & chercher à persécuter avec cruauté. Cet amas de turpitudes est dans sa nature comme la soif du sang est dans la fouine, & la gravitation dans la matière.

D'ailleurs, toute consolation nous est-elle interdite? N'est-il pas possible qu'il y ait dans nous quelque principe indestructible qui renaîtra dans l'ordre des choses? Rien n'est sorti du néant, rien n'y rentre, *omnia mutantur, nihil interit.* S'il était nécessaire qu'un peu de pensée fût pour quelques momens je ne sais comment dans un corps de cinq pieds & demi, organisé comme nous le sommes, pourquoi ce don de la pensée ne sera-t-il pas accordé à un des atomes qui a été le principal & l'invisible organe de cette machine? Ajoutons à nos vertus celle de l'esperance, souffrons dans cette courte vie les tyranniques bêtises que nous ne pouvons empêcher; tâchons seulement de ne point dire de bêtise sur le grand Etre.

LE SECOND ADORATEUR.

Oui frère, je me résigne, il le faut bien. J'espère autant que e le puis, & je vous réponds que je ne déshonorerai pas ma raison

raiſon par les chimères que tant de charlatans ont débitées ſur le grand Etre.

Vous ſavez qu'avant mon retour de Pondichéri avec le jéſuite *Lavaur* qui avait onze centmille francs dans ſon porte-feuille en lettres-de-change & en diamans, je connus beaucoup de Guèbres & de brames. Ces Guèbres ou Parſis ſont d'une antiquité très-reculée, devant laquelle nous ne ſommes que d'hier; mais plus un peuple eſt ancien, plus il a d'anciennes ſottiſes. Je fus confondu quand les mages Guèbres me dirent qu'il avait plu à l'Etre néceſſaire éternellement agiſſant de ne former les mondes que depuis quatre cent cinquante mille années, & qu'il les avait formés en ſix *Gahambars*, en ſix tems. Les pauvres mages! Ils font de DIEU un homme, un ouvrier qui demande ſix ſemaines pour faire ſon ouvrage, & qui ſe donne ce qu'on appelle du bon tems la ſeptième ſemaine.

Si vous ſaviez quels contes de vieille ces rêveurs ajoutent à leurs ſix *Gahambars*, vous en auriez pitié. La fable du ſerpent qui vola la recette de l'immortalité à l'âne, n'eſt pas comparable à celles des Parſis. On y voit des ſerpens & des ânes qui jouent des rôles fort comiques. Le grand Etre, l'Etre néceſſaire éternel, infini, ſe promène tous les jours à midi ſous des palmiers; il forme une eſpèce de Pandore qu'il pêtrit d'un morceau de chair tiré de la ſubſtance d'un homme, cet homme s'appellait *Misha* & ſa femme *Mishana* (a).

Près d'une fontaine dont les eaux s'étendent de tous les côtés juſqu'au bout du monde, on voit un arbre qui enſeigne le paſſé, le préſent & le futur, & qui donne des leçons de morale & de phyſique. Les arbres de Dodone ne ſont rien auprès. Tout eſt prodige dans les tems antiques de tous les peuples; rien n'eſt jamais chez eux accordé à la nature, parce qu'ils ne la connaiſſaient pas. On ne voit aucun hiſtorien ſage qui raconte les ſiècles paſſés, mais on voit par-tout des ſorciers qui racontent l'avenir. Parmi tous ces ſorciers il n'y en a pas un qui vive comme les

(*a*) Ce ſont les premiers hommes ſelon *Zoroaſtre:* comme ſuivant *Sanchoniaton*, ce ſont *Protegènos* & *Genos*, ou du moins des créatures que le traducteur Grec nomme ainſi. Chez les Indiens ce ſont *Adimo* & *Procriti*, chez les Grecs *Prométée*, *Epimétée* & *Pandore*, chez les Chinois *Puon-cu*, &c.

autres hommes. Celui-là se met un bât sur le dos, & court tout nud dans les rues de la capitale. Celui-ci mange des excrémens sur son pain, cet autre est enlevé par les cheveux au milieu des airs. Un quatrième se promène sur la moyenne région dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu. *Hercule* est englouti dans le ventre d'un poisson, il y reste trois jours, mais il y fait très-bonne chère, car il fait griller le foie du poisson & le mange, de-là il court au détroit de Gibraltar, il le passe dans son gobelet (*b*).

Bacchus avec sa verge va conquérir les Indes, il change sa verge en serpent, & rechange le serpent en verge; il passe la mer des Indes à pied sec, arrête le soleil & la lune, & fait cent tours de cette force. Voilà l'histoire ancienne.

Toutes ces inepties font rire. Mais voici ce qui fait verser des larmes.

Les charlatans qui montèrent sur des trétaux les jours de foire pour divertir la canaille par ces contes, ne se contentèrent pas de la rétribution volontaire qui leur en revenait : ils crièrent : « Nous attestons les Dieux immortels qui habitent » sur le sommet de l'Olympe & de l'Atlas, nous jurons par le « grand *Démiourgos*, le grand *Zeus* leur père & leur maître, » que nous vous avons annoncé la vérité pure; nous sommes les » ambassadeurs du ciel, payez-nous notre voyage. Les deux » tiers de vos biens sont à nous de droit divin, & l'autre de » droit humain. Nous avons la condescendance de vous laisser » jouir de ce dernier tiers, mais à la condition que les rois » tiendront la bride de notre cheval, & l'arçon de notre selle » quand nous viendrons vous visiter; qu'ils mettront leurs diadêmes à nos pieds; qu'ils croiront fermement que nous sommes infaillibles; & pour les récompenser de leur foi, non-» seulement nous leur concédons la dignité de notre porte-» coton quand nous irons à la selle, mais nous voulons bien » par grace spéciale, leur faire distribuer nos matières, qu'ils » porteront pendues à leur cou respectueusement. Ainsi DIEU » leur soit en aide (*c*) ».

Si quelqu'un ose jamais disputer, même avec la plus grande

(*b*) Voyez *Licofron*.

(*c*) Voyez toutes les relations concernant le grand Lama.

retenue fur les dimenfions de la taffe d'*Hercule*, dans laquelle il naviga d'une de fes colonnes à l'autre; s'il ofe demander comment *Hercule* fut avalé par un poiffon, & comment il trouva un gril dans fon ventre pour faire cuire le foie de l'animal, il fera pendu fur le champ.

Celui qui doutera que *Deucalion* & *Pirra* s'étant trouffés, aient jetté entre leurs jambes des pierres qui furent changées en hommes, fera lapidé comme de raifon par nos théologiens; & le maçon béni de notre temple, qui a un cœur de roche,... jettera la première pierre.

Si quelqu'un eft affez infolent pour réciter une chanfon fur *Cibèle*, la mère de *Zeus*, ou *Vénus* fa fille, on lui arrachera la langue avec des tenailles, on lui coupera la main, on lui fendra la poitrine dont on tirera le cœur palpitant pour lui en battre les joues, & on jettera fon cœur, fa main, fa langue & fon corps dans les flammes, pour la confolation des fidèles, pour la plus grande gloire de DIEU, qui eft très-glorieux, & qui aime paffionnément à voir un cœur fanglant dont on donne des foufflets fur les joues du propriétaire.

Quand ceux qui voudront rectifier quelques points de votre doctrine feront en grand nombre, faites vîte une St. Barthelemi, c'eft le moyen le plus fûre pour éclaircir la foule.... Que vos grands ftolifères n'aient jamais moins de dix talens d'or de rente, & que les très-grands ftolifères n'en aient jamais moins de mille..... Qu'on dépeuple la terre & les mers pour leurs tables fomptueufes, tandis que le pauvre mange du pain noir à leurs portes. C'eft ainfi qu'il convient de fervir l'Etre des êtres.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, je ne vous ai point nié qu'il n'y eût de grands maux fur notre globe; il y en a fans doute, nous fommes dans un orage, fauve qui peut. Mais encore une fois efpérons de beaux jours. Où? & quand? Je n'en fais rien; mais fi tout eft néceffaire il l'eft que le grand Etre ait de la bonté. La boîte de *Pandore* eft la plus belle fable de l'antiquité, l'efpérance était au fond. Vous voudriez quelque chofe de plus pofitif. Si vous en connaiffez, daignez me l'apprendre.

LES DROITS DES HOMMES, ET LES USURPATIONS DES AUTRES.

UN PRÊTRE DE CHRIST DOIT-IL ÊTRE SOUVERAIN ?

POUR connaître les droits du genre humain, on n'a pas besoin de citations. Les tems sont passés où des *Grotius* & des *Puffendorf* cherchaient le tien & le mien dans *Aristote* & dans *St. Jérôme*, & prodiguaient les contradictions & l'ennui pour connaître le juste & l'injuste. Il faut aller au fait.

Un territoire dépend-il d'un autre territoire ? Y a-t-il quelque loi physique qui fasse couler l'Euphrate au gré de la Chine ou des Indes ? Non sans doute. Y a-t-il quelque notion métaphysique qui soumette une île Moluque à un marais formé par le Rhin ou la Meuse ? Il n'y a pas d'apparence. Une loi morale ? Pas davantage.

D'où vient que Gibraltar dans la Méditerranée appartint autrefois aux Maures, & qu'il est aujourd'hui aux Anglais, qui demeurent dans des îles de l'Océan, dont les dernières sont vers le soixantième degré ? C'est qu'ils ont pris Gibraltar. Pourquoi le gardent-ils ? C'est qu'on n'a pu le leur ôter ; & alors on est convenu qu'il leur resterait : la force & la convention donnent l'empire.

De quel droit *Charlemagne*, né dans le pays barbare des Austrasiens, dépouilla-t-il son beau-père le Lombard *Didier* ; roi d'Italie, après avoir dépouillé ses propres neveux de leur héritage ? Du droit que les Lombards avaient exercé en venant des bords de la mer Baltique saccager l'empire Romain ; & du droit que les Romains avaient eu de ravager tous les autres pays l'un après l'autre. Dans le vol à main armée c'est le plus fort qui l'emporte ; dans les acquisitions convenues, c'est le plus habile.

Pour gouverner de droit ses frères les hommes, (& quels

frères! quels faux frères)! que faut-il? le consentement libre des peuples.

Charlemagne vient à Rome vers l'an 800, après avoir tout préparé, tout concerté avec l'évêque, & faisant marcher son armée & sa cassette dans laquelle étaient les présens destinés à ce prêtre. Le peuple Romain nomme *Charlemagne* son maître par reconnaissance de l'avoir délivré de l'oppression Lombarde.

A la bonne heure que le sénat & le peuple aient dit à *Charles* : « Nous vous remercions du bien que vous nous avez » fait, nous ne voulons plus obéir à des empereurs imbécilles & » méchans qui ne nous défendent pas, qui n'entendent pas notre » langue, qui nous envoient leurs ordres en grec par des eunu» ques de Constantinople, & qui prennent notre argent. Gou» vernez-nous mieux en conservant toutes nos prérogatives, & » nous vous obéirons ».

Voilà un beau droit, sans doute, & le plus légitime.

Mais ce pauvre peuple ne pouvait assurément disposer de l'empire; il ne l'avait pas; il ne pouvait disposer que de sa personne. Quelle province de l'empire aurait-il pu donner? l'Espagne? elle était aux Arabes; la Gaule & l'Allemagne? *Pepin* père de *Charlemagne* les avait usurpées sur son maître : l'Italie citérieure? *Charles* l'avait volée à son beau-père. Les empereurs Grecs possédaient tout le reste; le peuple ne conférait donc qu'un nom; ce nom était devenu sacré. Les nations depuis l'Euphrate jusqu'à l'Océan s'étaient accoutumées à regarder le brigandage du saint empire Romain comme un droit naturel; & la cour de Constantinople regarda toujours les démembremens de ce saint empire comme une violation manifeste du droit des gens, jusqu'à-ce qu'enfin les Turcs vinrent leur apprendre un autre code.

Mais dire avec les avocats mercenaires de la cour pontificale Romaine (lesquels en rient eux-mêmes) que l'évêque *Léon III* donna l'empire d'Occident à *Charlemagne*, cela est aussi absurde que si on disait que le patriarche de Constantinople donna l'empire d'Orient à *Mahomet II*.

D'un autre côté, répéter après tant d'autres que *Pepin* l'usurpateur, & *Charlemagne* le dévastateur, donnèrent aux évêques

Romain l'exarcat de Ravenne, c'eſt avancer une fauſſeté évidente. *Charlemagne* n'était pas ſi honnête. Il garda l'exarcat pour lui ainſi que Rome; il nomme Rome & Ravenne dans ſon teſtament comme ſes villes principales. Il eſt conſtant qu'il confia le gouvernement de Ravenne & de la Pentapole à un autre *Leon* archevêque de Ravenne, dont nous avons encore la lettre qui porte en ces termes exprès : *hæ civitates à Carolo ipſo unà cum univerſá Pentapoli illi fuerint conceſſæ.*

Quoi qu'il en ſoit, il ne s'agit ici que de démontrer que c'eſt une choſe monſtrueuſe dans les principes de notre religion comme dans ceux de la politique & dans ceux de la raiſon qu'un prêtre donne l'empire, & qu'il ait des ſouverainetés dans l'empire.

Ou il faut entiérement renoncer au chriſtianiſme, ou il faut l'obſerver. Ni un jéſuite avec ſes diſtinctions, ni le diable n'y peut trouver de milieu.

Il ſe forme dans la Galilée une religion toute fondée ſur la pauvreté, ſur l'égalité, ſur la haine contre les richeſſes & les riches; une religion dans laquelle il eſt dit qu'il eſt auſſi impoſſible qu'un riche entre dans le royaume des cieux, qu'il eſt impoſſible qu'un chameau paſſe par le trou d'une aiguille; où l'on dit que le mauvais riche eſt damné uniquement pour avoir été riche; où *Anania* & *Saphira* ſont punis de mort ſubite pour avoir gardé de quoi vivre; où il eſt ordonné aux diſciples de ne jamais faire de proviſion pour le lendemain; où JESUS-CHRIST fils de DIEU, DIEU lui-même prononce ces terribles oracles contre l'ambition & l'avarice; *je ne ſuis pas venu pour être ſervi, mais pour ſervir. Il n'y aura jamais parmi vous ni premier ni dernier. Celui de vous qui voudra s'agrandir, ſoit abaiſſé. Que celui de vous qui voudra être le premier, ſoit le dernier.*

La vie des premiers diſciples eſt conforme à ces préceptes; *St. Paul* travaille de ſes mains, *St. Pierre* gagne ſa vie. Quel rapport y a-t-il de cette inſtitution avec le domaine de Rome, de la Sabine, de l'Ombrie, de l'Emilie, de Ferrare, de Ravenne, de la Pentapole, du Bolonais, de Commachio, de Bénévent, d'Avignon? On ne voit pas que l'Evangile ait donné ces terres aux papes, à moins que l'Evangile ne reſſemble à la règle des théatins, dans laquelle il fut dit qu'ils

feraient vêtus de blanc: & on mit en marge, *c'est-à-dire de noir.*

Cette grandeur des papes & leurs prétentions mille fois plus étendues, ne sont pas plus conformes à la politique & à la raison qu'à la parole de DIEU, puisqu'elles ont bouleversé l'Europe, & fait couler des flots de sang pendant sept cents années.

La politique & la raison exigent dans l'univers entier que chacun jouisse de son bien, & que tout état soit indépendant. Voyons comment ces deux loix naturelles, contre lesquelles il ne peut être de prescription, ont été observées.

DE NAPLES.

Les gentilshommes Normands qui furent les premiers instrumens de la conquête de Naples & de Sicile, firent le plus bel exploit de chevalerie dont on ait jamais entendu parler. Quarante à cinquante hommes seulement, délivrent Salerne au moment qu'elle est prise par une armée des Sarrasins. Sept autres gentilshommes Normands, tous frères, suffisent pour chasser ces mêmes Sarrasins de toute la contrée, & pour l'ôter à l'empereur Grec qui les avait payés d'ingratitude. Il est bien naturel que les peuples dont ces héros avaient ranimé la valeur, s'accoutumassent à leur obéir par admiration & par reconnaissance.

Voilà les premiers droits à la couronne des deux Siciles. Les évêques de Rome ne pouvaient pas plus donner ces états en fief que le royaume de Boutan ou de Cachemire. Ils ne pouvaient même en accorder l'investiture quand on la leur aurait demandée; car dans le tems de l'anarchie des fiefs, quand un seigneur voulait tenir son bien allodial en fief pour avoir une protection, il ne pouvait s'adresser qu'à son seigneur suzerain. Or, certainement le pape n'était pas seigneur suzerain de Naples, de la Pouille & de la Calabre.

On a beaucoup écrit sur cette vassalité prétendue, mais on n'a jamais remonté à la source. J'ose dire que c'est le défaut de presque tous les jurisconsultes, comme de tous les théologiens.

Chacun tire bien ou mal, d'un principe reçu, les conséquences les plus favorables à son parti. Mais ce principe est-il vrai? Ce premier fait sur lequel ils s'appuient, est il incontestable? C'est ce qu'ils se donnent bien de garde d'examiner. Ils ressemblent à des anciens romanciers qui supposaient tous que *Francus* avait apporté en France le casque d'*Hector*. Ce casque était impénétrable sans doute, mais *Hector* en effet l'avait-il porté? Le lait de la vierge est aussi très-respectable; mais les sacristies qui se vantent d'en posséder une roquille, la possèdent-ils en effet?

Giannoné est le seul qui ait jetté qnelque jour sur l'origine de la domination suprême affectée par les papes sur le royaume de Naples. Il a rendu en cela un service éternel aux rois de ce pays; & pour récompense il a été abandonné par l'empereur *Charles VI*, alors roi de Naples, à la persécution des jésuites, trahi depuis par la plus lâche des perfidies, sacrifié à la cour de Rome, il a fini sa vie dans la captivité. Son exemple ne nous découragera pas. Nous écrivons dans un pays libre; nous sommes nés libres; & nous ne craignons ni l'ingratitude des souverains, ni les intrigues des jésuites, ni la vengeance des papes. La vérité est devant nous; & toute autre considération nous est étrangère.

C'était une coutume dans ces siècles de rapines, de guerres particulières, de crimes, d'ignorance & de superstition, qu'un seigneur faible pour être à l'abri de la rapacité de ses voisins, mît ses terres sous la protection de l'église, & achetât cette protection pour quelque argent; moyen sans lequel on n'a jamais réussi. Ses terres alors étaient réputées sacrées : quiconque eût voulu s'en emparer était excommunié.

Les hommes de ce tems-là aussi méchans qu'imbécilles, ne s'effrayaient pas des plus grands crimes, & redoutaient une excommunication qui les rendaient exécrables aux peuples encore plus méchans qu'eux, & beaucoup plus sots.

Robert Guiscard & *Richard* vainqueurs de la Pouille & de la Calabre, furent d'abord excommuniés par le pape *Léon IX*. Ils s'étaient déclarés vassaux de l'empire: mais l'empereur *Henri III* mécontent de ces feudataires conquérans, avait engagé *Léon IX* à lancer l'excommunication à la tête d'une armée d'Allemands.

lemands. Les Normands qui ne craignaient point ces foudres comme les princes d'Italie les craignaient, battirent les Allemands & prirent le pape prisonnier. Mais pour empêcher désormais les empereurs & les papes de venir les troubler dans leurs possessions, ils offrirent leurs conquêtes à l'église sous le nom d'*Oblata*. C'est ainsi que l'Angleterre avait payé le denier de *St. Pierre*, c'est ainsi que les premiers rois d'Espagne & de Portugal en recouvrant leurs états contre les Sarrasins, promirent à l'église de Rome deux livres d'or par an; ni l'Angleterre ni l'Espagne, ni le Portugal ne regardèrent jamais le pape comme leur seigneur suzerain.

Le duc Robert *Oblat* de l'église, ne fut pas non plus feudataire du pape; il ne pouvait pas l'être, puisque les papes n'étaient pas souverains de Rome. Cette ville alors était gouvernée par son sénat: l'évêque n'avait que du crédit; le pape était à Rome précisément ce que l'électeur est à Cologne. Il y a une différence prodigieuse entre être oblat d'un saint & être feudataire d'un évêque.

Baronius dans ses actes, rapporte l'hommage prétendu fait par *Robert* duc de la Pouille & de la Calabre à *Nicolas II*; mais cette pièce est fausse, on ne l'a jamais vue; elle n'a jamais été dans aucune archive. *Robert* s'intitula *duc par la grace de* DIEU *& de St. Pierre*. Mais certainement *St. Pierre* ne lui avait rien donné, & n'était point roi de Rome. Si on voulait remonter plus haut, on prouverait invinciblement, non-seulement que *St. Pierre* n'a jamais été évêque de Rome dans un tems où il est avéré qu'aucun prêtre n'avait de siège particulier, & où la discipline de l'église naissante n'était pas encore formée; mais que *St. Pierre* n'a pas plus été à Rome qu'à Pékin. *St. Paul* déclare expressément que sa mission était *pour les prépuces entiers, & que la mission de St. Pierre était pour les prépuces coupés* (a), c'est-à-dire que *St. Pierre* né en Galilée ne devait prêcher que les Juifs, & que lui *Paul* né à Tarsis dans la Caramanie devait prêcher les étrangers.

La fable qui dit que *Pierre* vint à Rome sous le règne de *Néron* & y siégea pendant vingt-cinq ans, est une des plus absur-

(a) Epitre aux Galates ch. II.

des qu'on ait jamais inventées, puisque *Néron* ne régna qu'onze ans. La supposition qu'on a osé faire qu'une lettre de *St. Pierre* datée de Babilone avait été écrite dans Rome, & que Rome est là pour Babilone, est une supposition si impertinente qu'on ne peut en parler sans rire. On demande à tout lecteur sensé ce que c'est qu'un droit fondé sur des impostures si avérées.

Enfin que *Robert* se soit donné à *St. Pierre* ou aux douze apôtres ou aux douze patriarches, ou aux neuf chœurs des anges, cela ne communique aucun droit au pape sur un royaume; ce n'est qu'un abus intolérable contraire à toutes les anciennes loix féodales, contraire à la religion chrétienne, à l'indépendance des souverains, au bon sens & à la loi naturelle.

Cet abus a sept cents ans d'antiquité. D'accord; mais en eût-il sept cent mille, il faudrait l'abolir. Il y a eu, je l'avoue, trente investitures du royaume de Naples données par des papes; mais il y a eu beaucoup plus de bulles qui soumettent les princes à la jurisdiction ecclésiastique, & qui déclarent qu'aucun souverain ne peut en aucun cas juger des clercs ou des moines, ni tirer d'eux une obole pour le maintien de leurs états. Il y a eu plus de bulles qui disent de la part de DIEU qu'on ne peut faire un empereur sans le consentement du pape. Toutes ces bulles sont tombées dans le mépris qu'elles méritent, pourquoi respecterait-on davantage la suzeraineté prétendue du royaume de Naples? Si l'antiquité consacrait les erreurs & les mettait hors de toute atteinte, nous serions tous tenus d'aller à Rome plaider nos procès lorsqu'il s'agirait d'un mariage, d'un testament, d'une dixme; nous devrions payer des taxes imposées par les légats. Il faudrait nous armer toutes les fois que le pape publierait une croisade, nous achèterions à Rome des indulgences, nous délivrerions les ames des morts à prix d'argent, nous croirions aux sorciers, à la magie, au pouvoir des reliques sur les diables. Chaque prêtre pourrait envoyer des diables dans le corps des hérétiques: tout prince qui aurait un différend avec le pape perdrait sa souveraineté. Tout cela est aussi ancien ou plus ancien que la prétendue vassalité d'un royaume qui par sa nature doit être indépendant.

Certes si les papes ont donné ce royaume, ils peuvent l'ôter; ils en ont en effet dépouillé autrefois les légitimes possesseurs. C'est une source continuelle de guerres civiles. Ce droit du pape est donc en effet contraire à la religion chrétienne, à la saine politique & à la raison; ce qui était à démontrer.

De la Monarchie de Sicile.

Ce qu'on appelle *le privilège*, la prérogative de la monarchie de Sicile, est un droit essentiellement attaché à toutes les puissances chrétiennes, à la république de Gènes, à celles de Lucques & de Raguse comme à la France & à l'Espagne. Il consiste en trois points principaux accordés par le pape *Urbain II* à *Roger* roi de Sicile,

Le premier, de ne recevoir aucun légat *à latere* qui fasse les fonctions de pape, sans le consentement du souverain.

Le second, de faire chez soi ce que cet ambassadeur étranger s'arrogeait de faire,

Le troisième, d'envoyer aux conciles de Rome les évêques & les abbés qu'il voudrait.

C'était bien le moins qu'on pût faire pour un homme qui avait délivré la Sicile du joug des Arabes & qui l'avait rendue chrétienne. Ce prétendu privilège n'était autre chose que le droit naturel, comme les libertés de l'église gallicane ne sont que l'ancien usage de toutes les églises.

Ces privilèges ne furent accordés par *Urbain II*, confirmés & augmentés par quelques papes suivans, que pour tâcher de faire un fief apostolique de la Sicile comme ils l'avaient fait de Naples. Mais les rois ne se laissèrent pas prendre à ce piège. C'était bien assez d'oublier leur dignité jusqu'à être vassaux en terre ferme; ils ne le furent jamais dans l'isle.

Si l'on veut savoir une des raisons pour laquelle ces rois se maintinrent dans le droit de ne point recevoir de légat dans le tems que tous les autres souverains de l'Europe avaient la faiblesse de les admettre, la voici dans *Jean* évêque de Salisburi: *Legati Apostolici... ita debaccantur in Provinciis ac Sathan ad Ecclesiam flagellandam à facie Domini. Provinciarum*

diripiunt spolia ac si thesauros Crœsi studeant comparare. Ils saccagent le pays comme si c'était *Sathan* qui flagellât l'église loin de la face du Seigneur. Ils enlèvent les dépouilles des provinces comme s'ils voulaient amasser les trésors de *Cresus.*

Les papes se repentirent bientôt d'avoir cédé aux rois de Sicile un droit naturel. Ils voulurent le reprendre. *Baronius* soutint enfin que ce privilège était subreptice, qu'il n'avait été vendu aux rois de Sicile que par un antipape : & il ne fait nulle difficulté de traiter de tyrans tous les rois successeurs de *Roger.*

Après des siècles de contestations & d'une possession toujours constante des rois, la cour de Rome crut enfin trouver une occasion d'asservir la Sicile quand le duc de Savoie *Victor-Amédée* fut roi de cette isle en vertu des traités d'Utrecht.

Il est bon de savoir de quel prétexte la cour Romaine moderne se servit pour bouleverser ce royaume si cher aux anciens Romains. L'évêque de Lipari fit vendre un jour en 1711 une douzaine de litrons de pois verds à un grenetier. Le grenetier vendit ces pois au marché & paya trois oboles pour le droit imposé sur les pois par le gouvernement. L'évêque prétendit que c'était un sacrilège, que ces pois lui appartenaient de droit divin, qu'ils ne devaient rien payer à un tribunal profane. Il est évident qu'il avait tort. Ces pois verds pouvaient être sacrés quand ils lui appartenaient ; mais ils ne l'étaient pas après avoir été vendus. L'évêque soutint qu'ils avaient un caractère indélébile ; il fit tant de bruit, & il fut si bien secondé par ses chanoines, qu'on rendit au grenetier ses trois oboles.

Le gouvernement crut l'affaire appaisée ; mais l'évêque de Lipari était déjà parti pour Rome après avoir excommunié le gouverneur de l'isle & les jurats. Le tribunal de la monarchie leur donna l'absolution *cum reincidentia*, c'est-à-dire qu'ils suspendirent la censure selon le droit qu'ils en avaient.

La congrégation qu'on appelle à Rome de l'*immunité*, envoya aussi-tôt une lettre circulaire à tous les évêques Siciliens, laquelle déclarait, que l'attentat du tribunal de la monarchie était encore plus sacrilège que celui d'avoir fait payer trois oboles pour des pois qui venaient originairement du potager

d'un évêque. Un évêque de Catane publia cette déclaration. Le vice-roi avec le tribunal de la monarchie la cassa comme attentatoire à l'autorité royale. L'évêque de Catane excommunia un baron *Figuerazzi* & deux autres officiers du tribunal.

Le vice-roi indigné envoya par deux gentilshommes un ordre à l'évêque de Catane de sortir du royaume. L'évêque excommunia les deux gentilshommes, mit son diocèse en interdit & partit pour Rome. On saisit une partie de ses biens. L'évêque d'Agrigente fit ce qu'il put pour s'attirer un pareil ordre, on le lui donna. Il fit bien mieux que l'évêque de Catane; il excommunia le vice-roi, le tribunal & toute la monarchie.

Ces pauvretés qu'on ne peut lire aujourd'hui sans lever les épaules, devinrent une affaire très-sérieuse. Cet évêque d'Agrigente avait trois vicaires encore plus excommunians que lui. Ils furent mis en prison. Toutes les dévotes prirent leur parti; la Sicile était en combustion.

Lorsque *Victor-Amédée* à qui *Philippe V* venait de céder cette isle en prit possession le 10 octobre 1713; à peine le nouveau roi était arrivé que le pape *Clément XI* expédia trois brefs à l'archevêque de Palerme, par lesquels il lui était ordonné d'excommunier tout le royaume, sous peine d'être excommunié lui-même. La providence divine n'accorda pas sa protection à ces trois brefs. La barque qui les conduisait fit naufrage; & ces brefs qu'un parlement de France aurait fait brûler, furent noyés avec le porteur. Mais comme la Providence ne se signale pas toujours par des coups d'éclat, elle permit que d'autres brefs arrivassent; un entre autres où le tribunal de la monarchie était qualifié de *certain prétendu tribunal*. Dès le mois de Novembre la congrégation de l'immunité assembla tous les procureurs des couvens de Sicile qui étaient à Rome, & leur ordonna de mander à tous les moines qu'ils eussent à observer l'interdit fulminé précédemment par l'évêque de Catane, & à s'abstenir de dire la messe jusqu'à nouvel ordre.

Le bon *Clément XI* excommunia lui-même nommément le juge de la monarchie le 5 Janvier 1714. Le cardinal *Paulucci* ordonna à tous les évêques (& toujours avec menace d'excom-

munication) de ne rien payer à l'état de ce qu'ils s'étaient engagés eux-mêmes à payer par les anciennes loix du royaume. Le cardinal de *la Trimouille* ambassadeur de France à Rome, interposait la médiation de son maître entre le St. Esprit & *Victor-Amédée*; mais la négociation n'eut point de succès.

Enfin le 10 Février 1715 le pape crut abolir par une bulle le tribunal de la monarchie Sicilienne. Rien n'avilit plus une autorité précaire que des excès qu'elle ne peut soutenir. Le tribunal ne se tint point pour aboli; le St. Père ordonna qu'on fermât toutes les églises de l'isle & que personne ne priât DIEU. On pria DIEU malgré lui dans plusieurs villes. Le comte *Maffei* envoyé de la part du roi au pape eut une audience de lui. *Clément XI* pleurait souvent, & se dédisait aussi souvent des promesses qu'il avait faites. On disait de lui : *il ressemble à* St. Pierre, *il pleure & il renie.* Maffei qui le trouva tout en larmes de ce que la plupart des églises étaient encore ouvertes en Sicile, lui dit : *St. Père, pleurez quand on les fermera, & non quand on les ouvrira.*

DE FERRARE.

Si les droits de la Sicile sont inébranlables, si la suzeraineté de Naples n'est qu'une antique chimère, l'invasion de Ferrare est une nouvelle usurpation. Ferrare était constamment un fief de l'empire, ainsi que Parme & Plaisance. Le pape *Clément VIII* en dépouilla *César* d'*Est* à main armée en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien singulier pour un homme qui se dit l'humble vicaire de JESUS-CHRIST. Le duc *Alphonse* d'*Est* premier du nom, souverain de Ferrare, de Modène, d'Est, de Carpi, de Rovigno, avait épousé une simple citoyenne de Ferrare nommée *Laura Eustochia*, dont il avait eu trois enfans avant son mariage, reconnus par lui solemnellement en face d'église. Il ne manqua à cette reconnaissance aucune des formalités prescrites par les loix. Son successeur *Alphonse* d'*Est* fut reconnu duc de Ferrare. Il épousa *Julie* d'*Urbin* fille de *François* duc d'Urbin, dont il eut cet infortuné *César* d'*Est*,

héritier incontestable de tous les biens de la maison, & déclaré héritier par le dernier duc mort le 27 octobre 1597. Le pape *Clément VIII* du nom d'*Aldobrandin*, originaire d'une famille de négocians de Florence, osa prétexter que la grand-mère de *César* d'*Est* n'était pas assez noble, & que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raison est ridicule & scandaleuse dans un evêque; la seconde est insoutenable dans tous les tribunaux de l'Europe: car si le duc n'était pas légitime, il devait perdre Modène & ses autres états; & s'il n'y avait point de vice dans sa naissance, il devait garder Ferrare comme Modène,

L'acquisition de Ferrare était trop belle pour que le pape ne fit pas valoir toutes les décrétales & toutes les décisions des braves théologiens qui assurent que le pape *peut rendre juste ce qui est injuste*. En conséquence il excommunia d'abord *César* d'*Est*, & comme l'excommunication prive nécessairement un homme de tous ses biens, le père commun des fidèles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir son héritage au nom de l'église. Ces troupes furent battues; mais le duc de Modène & de Ferrare vit bientôt ses finances épuisées & ses amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que le roi de France *Henri IV* se crut obligé de prendre le parti du pape pour balancer le crédit de *Philippe II* à la cour de Rome. C'est ainsi que le bon roi *Louis XII*, moins excusable, s'était déshonoré en s'unissant avec le monstre *Alexandre VI* & son exécrable bâtard le duc *Borgia*. Il fallut céder; alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal *Aldobrandin*, qui entra dans cette florissante ville avec mille chevaux & cinq mille fantassins.

Depuis ce tems Ferrare devint déserte, son terroir inculte se couvrit de marais croupissans. Ce pays avait été sous la maison d'*Est* un des plus beaux de l'Italie; le peuple regretta toujours ses anciens maîtres. Il est vrai que le duc fut dédommagé. On lui donna la nomination à un évêché & à une cure; & on lui fournit même quelques minots de sel des magasins de Cervia; mais il n'est pas moins vrai que la maison de *Modène* a des droits

inconteſtables & impreſcriptibles ſur ce duché de Ferrare dont elle eſt ſi indignement dépouillée.

De Castro et Ronciglione.

L'uſurpation de Caſtro & Ronciglione ſur la maiſon de *Parme* n'eſt pas moins injuſte, mais la manière a été plus baſſe & plus lâche. Il y a dans Rome beaucoup de Juifs qui ſe vengent comme ils peuvent des chrétiens en leur prêtant ſur gages à gros intérêt. Les papes ont été ſur leur marché. Ils ont établi des banques que l'on appelle *Monts-de-piété*; on y prête ſur gages auſſi; mais avec un intérêt beaucoup moins fort. Les particuliers y dépoſent leur argent, & cet argent eſt prêté à ceux qui veulent emprunter & qui peuvent répondre.

Rainuce duc de Parme, fils de ce célèbre *Alexandre Farnèſe* qui fit lever au roi *Henri IV* le ſiège de Rouen & le ſiège de Paris, obligé d'emprunter de groſſes ſommes, donna la préférence au Mont-de-piété ſur les Juifs. Il n'avait cependant pas trop à ſe louer de la cour Romaine. La première fois qu'il y parut, *Sixte-Quint* voulut lui faire couper le cou pour récompenſe des ſervices que ſon père avait rendus à l'égliſe.

Son fils *Odoard* devait les intérêts avec le capital, & ne pouvait s'acquitter que difficilement. *Barbarin* ou *Barberin*, qui était alors pape ſous le nom d'*Urbain VIII*, voulut accommoder l'affaire en mariant ſa nièce *Barbarini* ou *Barbarina* au jeune duc de Parme. Il avait deux neveux qui le gouvernaient, l'un *Tadeo Barbarini* préfet de Rome, & l'autre le cardinal *Antonio*, & encore un troiſième, cardinal auſſi, mais qui ne gouvernait perſonne. Le duc alla à Rome voir ce préfet & ces cardinaux, dont il devait être le beau-frère moyennant une diminution des intérêts qu'il devait au Mont d'impiété. Ni le marché, ni la nièce du pape, ni les procédés des neveux ne lui plurent, il ſe brouilla avec eux pour la grande affaire des Romains modernes, *le punctilio*, la ſcience du nombre des pas qu'un cardinal & un préfet doivent faire

en reconduisant un duc de Parme. Tous les caudataires se remuèrent dans Rome pour ce différend, & le duc de Parme s'en alla épouser une *Médicis*.

Les *Barberins* ou *Barbarins* songèrent à la vengeance. Le duc vendait tous les ans son bled du duché de Castro à la chambre des apôtres pour acquitter une partie de sa dette ; & la chambre des apôtres revendait chèrement son bled au peuple. Elle en acheta ailleurs, & défendit l'entrée du bled de Castro dans Rome. Le duc de Parme ne put vendre son bled aux Romains, & le vendit aussi ailleurs comme il put.

Le pape qui d'ailleurs était un assez mauvais poëte, excommunia *Odoard* selon l'usage, & incaméra le duché de Castro. Incamérer est un mot de la langue particulière à la chambre des apôtres : chaque chambre a la sienne. Cela signifie, prendre, saisir, s'approprier, s'appliquer ce qui ne nous appartient point du tout. Le duc avec le secours des *Médicis* & de quelques amis, arma pour désincamérer son bien. Les *Barberins* armèrent aussi. On prétend que le cardinal *Antonio* en faisant délivrer des mousquetons bénis aux soldats, les exhortait à les tenir toujours bien propres, & à les rapporter dans le même état qu'on les leur avait confiés. On assure même qu'il y eut des coups donnés & rendus, & que trois ou quatre personnes moururent dans cette guerre, soit de l'intemperie, soit autrement. On ne laissa pas de dépenser beaucoup plus que le bled de Castro ne valait. Le duc fortifia Castro ; & tout excommunié qu'il était, les *Barberins* ne purent prendre sa ville avec leurs mousquetons. Tout cela ne ressemblait que médiocrement aux guerres des Romains du tems passé, & encore moins à la morale de JESUS-CHRIST. Ce n'était pas même le *Contrain-les d'entrer* ; c'était le *contrain-les de sortir*. Ce fracas dura par intervalles pendant les années 1642 & 1643. La cour de France en 1644 procura une paix fourée. Le duc de Parme communia & garda Castro.

Pamphile, *Innocent X*, qui ne faisait point de vers & qui haïssait les deux cardinaux *Barberins*, les vexa si durement pour les punir de leurs vexations, qu'ils s'enfuirent en France où le cardinal *Antonio* fut archevêque de Rheims, grand aumônier & chargé d'abbayes.

Nous remarquerons en passant qu'il y avait encore un troisième cardinal *Barberin*, baptisé aussi sous le nom d'*Antoine*. Il était frère du pape *Urbain VIII*. Celui-là ne se mêlait ni de vers ni de gouvernement. Il avait été assez fou dans sa jeunesse pour croire que le seul moyen de gagner le paradis était d'être frère laï chez les capucins. Il prit cette dignité, qui est assurément la dernière de toutes; mais étant depuis devenu sage, il se contenta d'être cardinal & très-riche. Il vécut en philosophe. L'épitaphe qu'il ordonna qu'on gravât sur son tombeau est curieuse.

Hic jacet pulvis & cinis, postea nihil.
Ci gît poudre & cendre, & puis rien.

Ce rien est quelque chose de singulier pour un cardinal.

Mais revenons aux affaires de Parme. *Pamphile* en 1646 voulut donner à Castro un évêque fort décrié pour ses mœurs & qui fit trembler tous les citoyens de Castro qui avaient de belles femmes & de jolis enfans. L'évêque fut tué par un jaloux. Le pape au lieu de faire chercher les coupables & de s'entendre avec le duc pour les punir, envoya des troupes & fit raser la ville. On attribua cette cruauté à *Dona Olimpia* belle-sœur & maitresse du pape, à qui le duc avait eu la négligence de ne pas faire de présens lorsqu'elle en recevait de tout le monde. Démolir une ville était bien pis que de l'incamérer. Le pape fit ériger une petite pyramide sur les ruines avec cette inscription : *Qui fù Castro*.

Cela se passa sous *Rainuce II* fils d'*Odoard Farnèse*. On recommença la guerre, qui fut encore moins meurtrière que celle des *Barberins*. Le duché de Castro & de Ronciglione resta toujours confisqué au profit de la chambre des apôtres depuis 1646 jusqu'à 1662 sous le pontificat de *Chigi*, *Alexandre VII*.

Cet *Alexandre VII* ayant dans plus d'une affaire bravé *Louis XIV*, dont il méprisait la jeunesse & dont il ne connaissait pas la hauteur, les differends furent poussés si loin entre les deux cours, les animosités furent si violentes entre le duc de *Créqui* ambassadeur de France à Rome & *Mario Chigi* frère du pape, que les gardes Corses de sa sainteté tirèrent sur les

carrosse de l'ambassadrice & tuèrent un de ses pages à la portière. Il est vrai qu'ils n'y étaient autorisés par aucune bulle; mais il parut que leur zèle n'avait pas beaucoup déplu au St. Père. *Louis XIV* fit craindre sa vengeance. Il fit arrêter le nonce à Paris, envoya des troupes en Italie, se saisit du comtat d'Avignon. Le pape qui avait dit d'abord que *des légions d'anges viendraient à son secours*, ne voyant point paraître ces anges, s'humilia, demanda pardon. Le roi de France lui pardonna à condition qu'il rendrait Castro & Ronciglione au duc de Parme, & Commachio au duc de Modène, tous deux attachés à ses intérêts & tous deux opprimés.

Comme *Innocent X* avait fait ériger une petite pyramide en mémoire de la démolition de Castro, le roi de France exigea qu'on érigeât une pyramide du double plus haute à Rome, dans la place Farnèse, où le crime des gardes du pape avait été commis. A l'égard du page tué, il n'en fut pas question. Le vicaire de JESUS-CHRIST devait bien au moins une pension à la famille de ce jeune chrétien. La cour de Rome fit habilement insérer dans le traité qu'on ne rendrait Castro & Ronciglione au duc que moyennant une somme d'argent, équivalente à-peu près à la somme que la maison *Farnèse* devait au Mont de piété. Par ce tour adroit Castro & Ronciglione sont demeurés toujours incamérés, malgré *Louis XIV*, qui dans les occasions éclatait avec fierté contre la cour de Rome & ensuite lui cédait.

Il est certain que la jouissance de ce duché a valu à la chambre des apôtres, quatre fois plus que le Mont de piété ne peut redemander de capital & d'intérêts. N'importe, les apôtres sont toujours en possession. Il n'y a jamais eu d'usurpation plus manifeste. Qu'on s'en rapporte à tous les tribunaux de judicature, depuis ceux de la Chine jusqu'a ceux de Corfou: y en a-t-il un seul où le duc de Parme ne gagnât sa cause? Ce n'est qu'un compte à faire. Combien vous dois je? Combien avez-vous touché par vos mains? Payez-moi l'excédent & rendez moi mon gage. Il est à croire que quand le duc de Parme voudra intenter ce procès, il le gagnera par-tout ailleurs qu'à la chambre des apôtres.

ACQUISITIONS DE JULES II.

Je ne parlerai point ici de Commachio, c'eſt une affaire qui regarde l'empire, & je m'en rapporte à la chambre de Veſtzlar & au conſeil aulique. Mais il faut voir par quelles bonnes œuvres les ſerviteurs des ſerviteurs de DIEU ont obtenu du ciel tous les domaines qu'ils poſſèdent aujourd'hui. Nous ſavons par le cardinal *Bembo*, par *Guichardin* & par tant d'autres, comment *la Rovère*, *Jules II*, acheta la tiare, & comment il fut élu avant même que les cardinaux fuſſent entrés dans le conclave. Il fallait payer ce qu'il avait promis, ſans quoi on lui aurait repréſenté ſes billets, & il riſquait d'être dépoſé. Pour payer les uns il fallait prendre aux autres. Il commence par lever des troupes; il ſe met à leur tête, aſſiège Pérouſe qui appartenait au ſeigneur *Baglioni* homme faible & timide qui n'eut pas le courage de ſe défendre. Il rendit ſa ville en 1506. On lui laiſſa ſeulement emporter ſes meubles avec des *agnus Dei*. De Pérouſe *Jules* marche à Bologne & en chaſſe les *Bentivoglio*.

On ſait comment il arma tous les ſouverains contre Veniſe, & comment enſuite il s'unit avec les Vénitiens contre *Louis XII*. Cruel ennemi, ami perfide, prêtre ſoldat, il réuniſſait tout ce qu'on reproche à ces deux profeſſions, la fourberie & l'inhumanité. Cet honnête homme ſe mêlait auſſi d'excommunier. Il lança ſon ridicule foudre contre le roi de France *Louis XII*, le père du peuple; il croyait, dit un auteur célèbre, mettre les rois ſous l'anathème comme vicaire de DIEU, & il mettait à prix les têtes de tous les Français en Italie comme vicaire du diable. Voilà l'homme dont les princes baiſaient les pieds & que les peuples adoraient comme un DIEU. J'ignore s'il eut la vérole, comme on l'a écrit. Tout ce que je ſais, c'eſt que la ſignora *Orſini* ſa fille ne l'eut point & qu'elle fut une très-honorable dame. Il faut toujours rendre juſtice au beau ſexe dans l'occaſion.

DES ACQUISITIONS D'ALEXANDRE VI.

La terre a retenti assez de la simonie qui valut à ce *Borgia* la tiare ; des excès de fureur & de débauche dont se souillèrent ses bâtards ; de son inceste avec *Lucrecia* sa fille. Quelle *Lucrecia !* On sait qu'elle couchait avec son frère & son père, & qu'elle avait des évêques pour valets de chambre. On est assez instruit du beau festin pendant lequel cinquante courtisannes nues ramassaient des châtaignes en variant leurs postures pour amuser sa sainteté qui distribua des prix aux plus vigoureux vainqueurs de ces dames. L'Italie parle encore du poison qu'on prétendit qu'il prépara pour quelques cardinaux, & dont on croit qu'il mourut lui-même. Il ne reste rien de ces épouvantables horreurs que la mémoire ; mais il reste encore des héritiers de ceux que son fils & lui assassinèrent, ou étranglèrent, ou empoisonnèrent pour ravir leurs héritages. On connait le poison dont ils se servaient, il s'appellait *la cantarella.* Tous les crimes de cette abominable famille sont aussi connus que l'Evangile à l'abri duquel ces monstres les commettaient impunément. Il ne s'agit ici que des droits de plusieurs illustres maisons qui subsistent encore. Les *Orsini*, les *Colonnes* souffriront-ils toujours que la chambre apostolique leur retienne les héritages de leur ancienne maison ?

Nous avons à Venise des *Tiepclo* qui descendent de la fille de *Jean Sforce* seigneur de Pesaro, que *César Borgia* chassa de la ville au nom du pape son père. Il y a des *Manfredi* qui ont droit de réclamer Faenza. *Astor Manfredi* âgé de dix-huit ans, rendit Faenza au pape & se remit entre les mains de son fils, à condition qu'on le laisserait jouir du reste de sa fortune. Il était d'une extrême beauté ; *César Borgia* en devint éperdument amoureux ; mais comme il était louche, ainsi que tous ses portraits le témoignent, & que ses crimes redoublaient encore l'horreur de *Manfredi* pour lui, ce jeune homme s'emporta imprudemment contre le ravisseur ; *Borgia* n'en put jouir que par violence : ensuite il le fit jetter dans le Tibre avec la femme d'un *Caraccioli* qu'il avait enlevée à son époux.

On a peine à croire de telles atrocités ; mais s'il est quelque chose d'avéré dans l'histoire, ce sont les crimes d'*Alexandre VI* & de sa famille.

La maison de *Montefeltro* n'est pas encore éteinte. Le duché d'Urbin qu'*Alexandre VI* & son fils envahirent par la perfidie la plus noire & la plus célébrée dans les livres de *Machiavel*, appartient à ceux qui sont entrés dans la maison de *Montefeltro*, à moins que les crimes n'opèrent une prescription contre l'équité.

Jules Varano seigneur de Camerino, fut saisi par *César Borgia* dans le tems même qu'il signait une capitulation, & fut étranglé sur la place avec ses deux fils. Il y a encore des *Varano* dans la Romagne, c'est à eux sans doute que Camerino appartient.

Tous ceux qui lisent, ont vu avec effroi dans *Machiavel* comment ce *César Borgia* fit assassiner *Vitellozzo Vitelli*, *Oliverotto da Fermo*, *il signor Pagolo*, & *Francescos Orsini* duc de Gravina. Mais ce que *Machiavel* n'a point dit, & ce que les historiens contemporains nous apprennent, c'est que pendant que *Borgia* faisait étrangler le duc de Gravina & ses amis dans le château de Sinigaglia, le pape son père faisait arrêter le cardinal *Orsini*, parent du duc de Gravina, & confisquait tous les biens de cette illustre maison. Le pape s'empara même de tout le mobilier. Il se plaignit amèrement de ne point trouver parmi ces effets une grosse perle estimée deux mille ducats, & une cassette pleine d'or qu'il savait être chez le cardinal. La mère de ce malheureux prélat, âgée de quatre-vingt ans, craignant qu'*Alexandre VI*, selon sa coutume, n'empoisonnât son fils, vint en tremblant lui apporter la perle & la cassette; mais son fils était déjà empoisonné & rendait les derniers soupirs. Il est certain que si la perle est encore, comme on le dit, dans le trésor des papes, ils doivent en conscience la rendre à la maison des *Ursins*, avec l'argent qui était dans la cassette.

CONCLUSION.

Après avoir rapporté dans la vérité la plus exacte tous ces

faits dont on peut tirer quelques conséquences & dont on peut faire quelque usage honnête, je ferai remarquer à tous les intéressés qui pourront jetter les yeux sur ces feuilles, que les papes n'ont pas un pouce de terre en souveraineté qui n'ait été acquis par des troubles ou par des fraudes. A l'égard des troubles il n'y a qu'à lire l'histoire de l'Empire & les jurisconsultes d'Allemagne. A l'égard des fraudes il n'y a qu'à jetter les yeux sur la donation de *Constantin* & sur les décrétales.

La donation de la comtesse *Mathilde* au doux & modeste *Grégoire VII*, est le titre le plus favorable aux évêques de Rome. Mais en bonne foi si une femme à Paris, à Vienne, à Madrid, à Lisbonne déshéritait tous ses parens & laissait tous ses fiefs masculins par testament à son confesseur avec ses bagues & joyaux, ce testament ne serait-il pas cassé suivant les loix expresses de tous ces états?

On nous dira que le pape est au-dessus de toutes les loix, qu'il peut rendre juste ce qui est injuste, *potest de injustitiâ facere justitiam. Papa est supra jus, contra jus & extra jus;* c'est le sentiment de *Bellarmin* (a), c'est le sentiment des théologiens Romains. A cela nous n'avons rien à répondre. Nous révérons le siége de Rome. Nous lui devons les indulgences, la faculté de tirer des ames du purgatoire, la permission d'épouser nos belles-sœurs & nos nièces l'une après l'autre, la canonisation de *St. Ignace*, la sûreté d'aller en paradis en portant le scapulaire; mais ces bienfaits ne sont peut-être pas une raison pour retenir le bien d'autrui.

Il y a des gens qui disent que si chaque église se gouvernait par elle-même sous les loix de l'état; si on mettait fin à la simonie de payer des annates pour un bénéfice; si un évêque qui d'ordinaire n'est pas riche avant la nomination, n'était pas obligé de se ruiner lui ou ses créanciers en empruntant de l'argent pour payer ses bulles; l'état ne serait pas appauvri à la longue par la sortie de cet argent qui ne revient plus. Mais nous laissons cette matière à discuter par les banquiers en cour de Rome.

(a) *De Romano Pontifice*, Tom. 1. Liv. 4.

Finiſſons par ſupplier encore le lecteur chrétien & bénévole de lire l'Evangile, & de voir s'il y trouvera un ſeul mot qui ordonne le moindre des tours que nous avons fidèlement rapportes. Nous y liſons, il eſt vrai, *qu'il faut ſe faire des amis avec l'argent de la mammone d'iniquité.* Ah! beatiſſimo Padre, ſi cela eſt, rendez donc l'argent.

A Padoue le 24 Juin 1768.

INSTRUCTION DU GARDIEN DES CAPUCINS DE RAGUSE A FRÈRE PÉDICULOSO, PARTANT POUR LA TERRE SAINTE.

I.

LA première choſe que vous ferez, frère *Pédiculoſo*, ſera d'aller voir le paradis terreſtre où DIEU créa *Adam* & *Eve*, ſi connus des anciens Grecs & des premiers Romains, des Perſes, des Egyptiens, des Syriens, qu'aucun auteur de ces nations n'en a jamais parlé. Il vous ſera très aiſé de trouver le paradis terreſtre: car il eſt à la ſource de l'Euphrate, du Tigre, de l'Araxe & du Nil; & quoique les ſources du Nil & de l'Euphrate ſoient à mille lieues l'une de l'autre, c'eſt une difficulté qui ne doit nullement vous embarraſſer. Vous n'aurez qu'à demander le chemin aux capucins qui ſont à Jéruſalem, vous ne pourrez vous égarer.

I I.

N'oubliez pas de manger du fruit de l'arbre de la ſcience du bien & du mal: car vous nous paraiſſez un peu ignorant & malin. Quand vous en aurez mangé vous ferez un très ſavant & très-honnête homme. L'arbre de la ſcience eſt un peu vermoulu, ſes racines ſont faites des œuvres des rabbins, des ouvrages du pape *Grégoire le grand*, des œuvres d'*Albert le grand*, de *St. Thomas*, de *St. Bonaventure*, de *St. Bernard*, de l'abbé

l'abbé *Tritême*, de *Luther*, de *Calvin*, du révérend père *Garaſſe*, de *Bellarmin*, de *Suarès*, de *Sanchès*, du docteur *Tournéli* & du docteur *Tamponet*. L'écorce eſt rude, les feuilles piquent comme l'ortie; le fruit eſt amer comme chicotin; il porte au cerveau comme l'opium; on s'endort quand on en a un peu trop pris & on endort les autres; mais dès qu'on eſt réveillé on porte la tête haute, on regarde les gens du haut en bas. On acquiert un ſens nouveau qui eſt fort au-deſſus du ſens commun. On parle d'une manière inintelligible, qui tantôt vous procure de bonnes aumônes & tantôt cent coups de bâton. Vous nous répondrez, peut-être, qu'il eſt dit expreſſément dans le Béreshit ou Genèſe: *Le même jour que vous en aurez mangé vous mourrez très-certainement* (a). Allez, notre cher frère, il n'y a rien à craindre, *Adam* en mangea, & vécut encore neuf cent trente ans.

III.

A l'égard du ſerpent qui était *la bête des champs la plus ſubtile*, il eſt enchaîné, comme vous ſavez dans la haute Egypte, pluſieurs miſſionnaires l'ont vu. *Bochart* vous dira quelle langue il parlait, & quel air il ſiffla pour tenter *Eve*; mais prenez bien garde d'être ſifflé. Vous expliquerez enſuite quel eſt le bœuf qui garda la porte du jardin: car vous ſavez que *cherub* en hébreu & en caldéen ſignifie un bœuf, & que c'eſt pour cela qu'*Ezéchiel* dit que le roi de Tyr eſt un chérub. Que de chérubs, ô ciel, nous avons dans ce monde! Liſez ſur cela *St. Ambroiſe*, l'abbé *Rupert*, & ſur-tout le chérub *Dom Calmet*.

IV.

Examinez bien le ſigne que le Seigneur mit à *Caïn*. Obſervez ſi c'était ſur la joue ou ſur l'épaule. Il méritait bien d'être fleurdeliſé pour avoir tué ſon frère; mais comme *Romulus*, *Richard III*, *Louis XI*, &c. &c. en ont fait autant, nous voyons bien que vous n'inſiſterez pas ſur un fratricide

(*a*) Geneſ. ch. 2, v. 17.

pardonné, tandis que toute la race est damnée pour une pomme.

V.

Vous prétendez pousser jusqu'à la ville d'Hénoch que *Caïn* bâtit dans la terre de Nod; informez-vous soigneusement du nombre de maçons, de charpentiers, de menuisiers, de forgerons, de serruriers, de drapiers, de bonnetiers, de cordonniers, de teinturiers, de cardeurs de laine, de laboureurs, de bergers, de manœuvres, d'exploiteurs de mines de fer ou de cuivre, de juges, de greffiers qu'il employa lorsqu'il n'y avait encore que quatre ou cinq personnes sur la terre.

Hénoch est enterré dans cette ville que bâtit *Caïn* son aïeul; mais il vit encore, sachez où il est, demandez-lui des nouvelles de sa santé & faites-lui nos complimens.

V I.

De là vous passerez entre les jambes des géans qui sont nés des anges & des filles des hommes (*l*), & vous leur présenterez les vampires du révérend père *Dom Calmet;* mais sur-tout parlez-leur poliment: car ils n'entendent pas raillerie.

V I I.

Vous comptez aller ensuite sur le mont Ararat voir les restes de l'arche qui sont de bois de Gopher. Vérifiez les mesures de l'arche données sur les lieux par l'illustre M. *le Pelletier*. Mesurez exactement la montagne, mesurez ensuite celle de Pichancha au Pérou & le mont St. Gothard. Supputez avec *Whiston* & *Woodward* combien il faut d'océans pour couvrir tout cela, & pour s'élever quinze coudées au-dessus. Examinez tous les animaux purs & impurs qui entrèrent dans l'arche; & en revenant ne vous arrêtez pas sur des charognes comme le corbeau.

Vous aurez aussi la bonté de nous rapporter l'original du

(*l*) Genèse, chap. 6, v. 24.

texte hébreu qui place le déluge en l'an de la création 1656: l'original famaritain qui le met en 2309: le texte des Septante qui le met en 2262. Accordez les trois textes enfemble, & faites un compte jufte d'après l'abbé *Pluche*.

VIII.

Saluez de notre part notre père *Noé* qui planta la vigne. Les Grecs & les Afiatiques eurent le malheur de ne connaître jamais fa perfonne; mais les Juifs ont été affez heureux pour defcendre de lui. Demandez à voir dans fes archives le pacte que DIEU fit avec lui & avec les bêtes. Nous fommes fâchés qu'il fe foit enivré, ne l'imitez pas.

Prenez, fur-tout, un mémoire exact du tems où *Gomer*, petit fils de *Japhet*, vint régner dans l'Europe qu'il trouva très-peuplée. C'eft un point d'hiftoire avéré.

IX.

Demandez ce qu'eft devenu *Caïnam*, fils d'*Arphaxad*, fi célèbre dans les Septante, & dont la Vulgate ne parle pas. Priez-le de vous conduire à la tour de Babel. Voyez fi les reftes de cette tour s'accordent avec les mefures que le révérend père *Kirker* en a données. Confultez *Paul Orofe*, *Grégoire de Tours* & *Paul Lucas*.

De la tour de Babel vous irez à Ur en Caldée, & vous demanderez aux defcendans d'*Abraham* le potier, pourquoi il quitta ce beau pays pour aller acheter un tombeau à Hébron & du bled à Memphis. Pourquoi il donna deux fois fa femme pour fa fœur. Ce qu'il gagna au jufte à ce manège. Sachez fur-tout de quel fard elle fe fervait pour paraître belle à l'âge de quatre-vingt dix ans. Sachez fi elle employait l'eau rofe ou l'eau de lavande pour ne pas fentir le gouffet quand elle arriva à pied, ou fur fon âne à la cour du roi d'Egypte & à celle du roi Guérar : car toutes ces chofes font néceffaires à falut.

Vous favez que le Seigneur fit un pacte (*c*) avec *Abraham*,

(*c*) Chap. 15.

par lequel il lui donna tout le pays depuis le fleuve d'Egypte jusqu'à l'Euphrate. Sachez bien précisément pourquoi ce pacte n'a pas été exécuté.

X.

Chemin faisant vous irez à Sodome. Demandez des nouvelles des deux anges qui vinrent voir *Loth*, & auxquels il prépara un bon souper. Sachez quel âge ils avaient quand les Sodomites voulurent leur faire des sottises, & si les deux filles de *Loth* étaient pucelles lorsque le bon homme *Loth* pria les Sodomites de coucher avec ses deux filles au lieu de coucher avec ces deux anges. Toute cette histoire est encore très-nécessaire à salut. De Sodome vous irez à Gabaa, & vous vous informerez du nom du lévite auquel les bons Benjamites firent la même civilité que les Sodomites avaient faite aux anges.

X I.

Quand vous serez en Egypte, informez-vous d'où venait la cavalerie que le pharaon envoya dans la mer Rouge à la poursuite des Hébreux : car tous les animaux ayant péri dans la sixième & septième plaie, les impies prétendent que le pharaon n'avait plus de cavalerie. Relisez les *Mille & une nuit*, & tout l'Exode dont *Hérodote*, *Thucidide*, *Xénophon*, *Polybe*, *Tite-Live* font une mention si particulière, ainsi que tous les auteurs Egyptiens.

X I I.

Nous ne vous parlons pas des exploits de *Josué*, successeur de *Mosé*, & de la lune qui s'arrêta sur Aïalon en plein midi, quand le soleil s'arrêta sur Gabaon. Ce sont de ces choses qui arrivent tous les jours, & qui ne méritent qu'une légère attention.

Mais ce qui est très-utile pour la morale, & qui doit infiniment contribuer à rendre nos mœurs plus honnêtes & plus douces, c'est l'histoire des rois Juifs. Il faut absolument supputer combien ils commirent d'assassinats. Il y a des pères de l'église qui

en comptent cinq cent quatre-vingt, d'autres, neuf cent soixante & dix; il est important de ne s'y pas tromper. Souvenez-vous, sur-tout, que nous n'entendons ici que les assassinats de parens: car pour les autres ils sont innombrables. Rien ne sera plus édifiant qu'une notice exacte des assassins & des assassinés au non du Seigneur. Cela peut servir de texte à tous les sermons de cour sur l'amour du prochain.

XIII.

Quand de l'histoire des rois vous passerez au prophètes, vous goûterez & nous ferez goûter des joies ineffables. Noubliez pas le soufflet donné par le prophète *Sédékias* au prophète *Michée.* Ce n'est pas seulement un soufflet probable comme celui du jésuite donné par *Pascal*, c'est un soufflet avéré par le St. Esprit, dont on peut tirer de fortes conséquences pour les joues des fidèles.

Lorsque vous serez à Ezéchiel, c'est là que votre ame se dilatera plus que jamais. Vous verrez d'abord, chap. I, quatre animaux à mufles de lion, de bœuf, d'aigle à face d'homme; une roue à quatre faces semblable à l'eau de la mer, chaque face ayant plus d'yeux qu'*Argus*, & les quatre parties de la roue marchant à la fois. Vous savez qu'ensuite le prophète mangea par ordre de DIEU un livre tout entier de parchemin. Demandez soigneusement à tous les prophètes que vous rencontrerez, ce qui était écrit dans ce livre. Ce n'est pas tout, le Seigneur donne des cordes au prophète pour le lier (*d*). Tout lié qu'il est, il trace le plan de Jérusalem sur une brique; puis il se couche sur le côté gauche pendant trois cent quatre-vingt dix jours, & ensuite pendant quarante jours sur le côté droit.

XIV.

Si vous déjeûnez avec *Ezéchiel* (prenez garde notre cher frère) n'altérez point son texte, comme vous avez déja fait, c'est un des péchés contre le St. Esprit. Vous avez osé dire

(*d*) Ezéchiel, ch. 3.

que DIEU ordonna au prophète de faire cuire son pain avec de la bouze de vache, ce n'est point cela, il s'agit de mieux. Lisez la Vulgate, Ezéchiel, chap. IV, verset 12. « *Comedes illud* » *& stercore quod egreditur de homine operies illud in oculis* » *eorum*. Tu le mangeras, tu le couvriras de la merde qui sort » du corps de l'homme. » Le prophète en mangea & il s'écria : « *Pouah! pouah! pouah! Domine Deus meus, ecce anima mea* » *non est polluta*. Pouah! pouah! pouah! Seigneur mon DIEU, » je n'ai jamais fait de pareil déjeûné ». Et le Seigneur par accommodement lui dit : « Je te donne de la fiente de bœuf » au lieu de merde d'homme ».

Conservez toujours la pureté du texte, notre cher frère, & ne l'altérez pas pour un étron.

Si le déjeûné d'*Ezéchiel* est un peu puant, le dîné des Israélites dont il parle est un peu antropophage (*c*). « Les pères man» geront leurs enfans & les enfans mangeront leurs pères ». Passe encore que les pères mangent les enfans qui sont dodus & tendres; mais que les enfans mangent leurs pères qui sont coriaces, cela est-il de la nouvelle cuisine?

X V.

Il y a une grande dispute entre les doctes sur le XXXIX chap. de ce même Ezéchiel. Il s'agit de savoir si c'est aux Juifs ou aux bêtes que le Seigneur promet de donner le sang des princes à boire & la chair des guerriers à manger. Nous croyons que c'est aux uns & aux autres. Le verset 17 est incontestablement pour les bêtes; mais les versets 18, 19 & suivans sont pour les Juifs : « Vous mangerez le cheval & le cavalier ». Non-seulement le cheval comme les Scythes qui étaient dans l'armée du roi de Perse; mais encore le cavalier, comme de dignes Juifs; donc ce qui précède les regarde aussi. Voyez à quoi sert l'intelligence des écritures.

X V I.

Les passages les plus essentiels d'Ezéchiel, les plus confor-

(c) Ch. 5, v. 10.

mes à la morale, à l'honnêteté publique, les plus capables d'inspirer la pudeur aux jeunes garçons & aux jeunes filles, sont ceux où le Seigneur parle d'*Oolla* & de sa sœur *Ooliba*. On ne peut trop répéter ces textes admirables.

Le Seigneur dit à *Oolla* (f) : « Vous êtes devenue grande, » vos têtons se sont enflés, votre poil a pointé. *Grandis effecta es, ubera tua intumuerunt, pilus tuus germinavit.* Le » tems des amans est venu; je me suis étendu sur vous, j'ai » couvert votre ignominie, je vous ai donné des robes de » toutes couleurs, des souliers d'hyacinte, des brasselets, des » colliers, des pendans d'oreilles.... Mais ayant confiance en » votre beauté vous avez forniqué pour votre compte, vous » vous êtes prostituée à tous les passans, vous avez bâti un » bordel.... *Ædificasti tibi lupanar* : vous avez forniqué dans » les carrefours.... On donne de l'argent à toutes les putains, & c'est vous qui en avez donné à vos amans. *Omnibus meretricibus dantur mercedes, tu autem dedisti mercedes* » *cunctis amatoribus tuis, &c.*... Ainsi vous avez fait le contraire des fornicantes, &c. »

Sa sœur *Ooliba* a fait encore pis (g). « Elle s'est abandonnée » avec fureur à ceux dont les membres sont comme des membres d'ânes, & dont la semence est comme la semence des » chevaux. *Et insanivit libidine super concubitum eorum, quorum carnes sunt ut carnes asinorum, & sicut fluxus equorum* » *fluxus eorum* ». Le terme de semence est beaucoup plus expressif dans l'hébreu. Nous ne savons si vous devez le rendre par le mot énergique qui est en usage à la cour, chez les dames, en de certaines occasions. C'est ce que nous laissons absolument à votre discrétion.

Après un examen honnête de ces belles choses, nous vous conseillons de passer légèrement sur *Jérémie* qui court tout nud dans Jérusalem chargé d'un bât; mais nous vous prions de ne passer sous silence le prophète *Osée* à qui « le Seigneur » ordonne (h) de prendre une femme de fornication & de » se faire des enfans de fornication, parce que la terre fornicante forniquera du Seigneur. Et *Osée* prit donc *Gomer*,

(f) Chap. 16. (g) Ch. 23. (h) Osée, ch. 1.

» fille d'*Ebalaïm* ». Quelque tems après « le Seigneur (*i*) lui » ordonne de coucher avec une femme adultère, & il achète » une femme déjà adultère pour quinze pièces d'argent & » une mesure & demi d'orge ».

Rien ne contribuera plus, notre cher frère, *à former l'esprit & le cœur* de la jeunesse que de savans commentaires sur ces textes. Ne manquez pas d'évaluer les quinze pièces d'argent données à cette femme. Nous croyons que cela monte au moins à sept livres dix sous. Les capucins, comme vous savez, ont des filles à meilleur marché.

XVII.

Nous vous parlerons peu du nouveau testament. Vous concilierez les deux généalogies; c'est la chose du monde la plus aisée : car l'une ne ressemble point du tout à l'autre; il est évident que c'est là le mystère. Le bon *Calmet* dit naïvement à propos des deux généalogies de Melchisédec : *Comme le mensonge se trahit toujours par lui-même, les uns racontent sa généalogie d'une manière, les autres d'une autre.* Il avoue donc, dira-t-on, que cette différence énorme de deux généalogies est la preuve évidente d'un puant mensonge. Oui pour *Melchisédec*; mais non pas pour JESUS-CHRIST : car *Melchisédec* n'était qu'un homme; mais JESUS-CHRIST était homme & DIEU. Donc il lui fallait deux généalogies.

XVIII.

Vous direz comment *Marie* & *Joseph* emmenèrent leur enfant en Egypte selon *Matthieu*, & comment selon *Luc* la famille resta à Bethléem. Vous expliquerez toutes les autres contradictions qui sont nécessaires à salut. Il y a de très-belles choses à dire sur l'eau changée en vin aux noces de Cana pour des gens qui étaient déja ivres. Car *Jean*, le seul qui en parle, dit expressément qu'ils étaient ivres, *& cum inebriati fuerint*, dit la Vulgate.

(*i*) Ch. 3.

Lisez

Lisez sur-tout les questions de *Zapata*, docteur de Salamanque, sur le massacre des innocens par *Hérode*; sur l'étoile des trois rois; sur le figuier séché pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le tems des figues*, comme dit le texte. Ceux qui font d'excellens jambons à Bayonne & en Vestphalie, s'étonnent qu'on ait envoyé le diable dans le corps de deux mille cochons, & qu'on les ait noyés dans un lac. Ils disent que si on leur avait donné ces cochons au lieu de les noyer, ils y auraient gagné plus de vingt mille florins de Hollande, s'ils avaient été gras. Etes-vous du sentiment du révérend père *Le Moine* qui dit que JESUS CHRIST devait avoir une dent contre le diable, & qu'il fit fort bien de le noyer, puisque le diable l'avait emporté sur le haut d'une montagne?

XIX.

Quand vous aurez mis toutes ces choses dans le jour qu'elles méritent, nous vous recommandons avec la plus vive instance de justifier *Luc*, lequel ayant écrit le dernier après tous les autres évangélistes, étant mieux informé que tous ses confrères, & ayant tout examiné diligemment depuis le commencement, comme il le dit, doit être un auteur très-respectable. Ce respectable *Luc* assure que lorsque *Marie* fut prête d'accoucher, César *Auguste*, qui apparemment s'en doutait, ordonna pour remplir les prophéties, qu'on fit un dénombrement de toute la terre, & *Quirinus* gouverneur de Syrie publia cet édit en Judée. Les impies qui ont le malheur d'être savans, vous diront qu'il n'y a pas un mot de vrai; que jamais *Auguste* ne donna un édit si extravagant; que *Quirinus* ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après les couches de *Marie*, & que ce *Luc* était probablement un gredin, qui ayant entendu dire qu'il s'était fait un cens des citoyens Romains sous *Auguste*, & que *Quirinus* avait été gouverneur de Syrie après *Varus*, confond toutes les époques & tous les événemens, qu'il parle comme un provincial ignorant de ce qui s'est passé à la cour, & qu'il a encore le petit amour-propre de dire qu'il est plus instruit que les autres.

C'est ainsi que s'expriment les impies; mais ne croyez que

les pies ; parlez toujours en pie. Lisez sur-tout sur cet article les *Questions* de frère *Zapata*, elles vous éclairciront cette difficulté comme toutes les autres.

Il n'y a peut-être pas un verset qui ne puisse embarrasser un capucin ; mais avec la grace de DIEU on explique tout.

X X.

Ne manquez pas de nous avertir si vous rencontrez dans votre chemin quelques-uns de ces scélérats qui ne font qu'un cas médiocre de la transsubstantiation, de l'ascension, de l'assomption, de l'annonciation, de l'inquisition ; & qui se contentent de croire un DIEU, de le servir en esprit & en vérité, & d'être justes. Vous reconnaîtrez aisément ces monstres. Ils se bornent à être bons sujets, bons fils, bons maris, bons pères. Ils font l'aumône aux véritables pauvres & jamais aux capucins. Le révérend père *Hayet* récollet doit se joindre à nous pour les exterminer. Il n'y a de vraie religion que celle qui procure des millions au pape, & d'amples aumônes aux capucins. Je me recommande à vos prières & à celles du petit peuple qui habite dans votre sainte barbe.

FRAGMENT DES INSTRUCTIONS,

POUR LE PRINCE ROYAL DE ***.

I.

Vous devez d'abord, mon cher cousin, vous affermir dans la persuasion qu'il existe un DIEU tout-puissant qui punit le crime & qui récompense la vertu. Vous savez assez de physique pour voir que ces anciennes erreurs, qu'il faut que le grain pourrisse & meure en terre pour germer, &c. détruiraient plutôt l'idée d'un DIEU formateur du monde qu'elles ne l'établiraient. Vous avez appris assez d'astronomie pour être sûr qu'il n'y a ni premier, ni troisième ciel, ni région de feu auprès de la lune, ni firmament auquel les étoiles soient

attachées, &c. mais un nombre innombrable de globes disposés dans l'espace par la main de l'éternel géomètre. On vous a montré assez d'anatomie pour que vous ayez admiré par quels incompréhensibles ressorts vous vivez. Vous n'êtes point ébranlé par les objections de quelques athées ; vous pensez que DIEU a fait l'univers comme vous croyez, (si j'ose me servir de cette faible comparaison) que le palais que vous habitez a été élevé par le roi votre grand-père. Vous laissez les taupes enterrées sous vos gazons, nier, si elles l'osent, l'existence du soleil.

Toute la nature vous a démontré l'existence du DIEU suprême ; c'est à votre cœur à sentir l'existence du DIEU juste. Comment pourriez-vous être juste si DIEU ne l'était pas ? & comment pourrait-il l'être s'il ne savait ni punir ni récompenser ?

Je ne vous dirai pas quel sera le prix & quelle sera la peine. Je ne vous répéterai point, *Il y aura des pleurs & des grincemens de dents*, parce qu'il ne m'est pas démontré qu'après la mort nous ayons des yeux & des dents. Les Grecs & les Romains riaient de leurs furies, les chrétiens se moquent ouvertement de leurs diables, & *Belzébuth* n'a pas plus de crédit que *Tisiphone*. C'est une très-grande sotise de joindre à la religion des chimères qui la rendent ridicule. On risque d'anéantir toute religion dans les esprits faibles & pervers, quand on déshonore celle qu'on leur annonce par des absurdités. Il y a une ineptie cent fois plus horrible, c'est d'attribuer à l'Être suprême des injustices, des cruautés que nous punirions du dernier supplice dans les hommes.

Servez DIEU par vous-même, & non sur la foi des autres. Ne le blasphémez jamais ni en libertin, ni en fanatique. Adorez l'Être suprême en prince & non en moine. Soyez résigné comme *Epictète*, & bienfaisant comme *Marc-Aurèle*.

II.

Parmi la multitude des sectes qui partagent aujourd'hui le monde, il en est une qui domine dans cinq ou six provinces de l'Europe, & qui ose se dire universelle, parce qu'elle a

envoyé des missionnaires en Amérique & en Asie. C'est comme si le roi de Dannemarck s'intitulait *Seigneur du monde entier*, parce qu'il possède un établissement sur la côte de Coromandel & deux petites isles dans l'Amérique.

Si cette église s'en tenait à cette vanité de s'appeller *universelle* dans le coin du monde qu'elle occupe, ce ne serait qu'un ridicule; mais elle pousse la témérité, disons mieux, l'insolence, jusqu'à dévouer aux flammes éternelles, quiconque n'est pas dans son sein.

Elle ne prie pour aucun des princes de la terre qui sont d'une secte différente. C'est elle qui en forçant ces autres sociétés à l'imiter, a rompu tous les liens qui doivent unir les hommes.

Elle ose se dire *chrétienne catholique*, & elle n'est assurément ni l'une ni l'autre. Qu'y a-t-il en effet de moins chrétien que d'être en tout opposé au CHRIST? Le CHRIST & ses disciples ont été pauvres; ils ont fui les honneurs, ils ont chéri l'abaissement & les souffrances. Reconnait-on à ces traits des moines, des évêques qui regorgent de trésors, qui ont usurpé dans plusieurs pays les droits régaliens, un pontife qui règne dans la ville des *Scipions* & des *Césars*, & qui ne daigne jamais parler à un prince, si ce prince n'a pas auparavant baisé ses pieds? Ce contraste extravagant ne révolte pas assez les hommes; on le souffre en riant dans la communion romaine, parce qu'il est établi dès long-tems; s'il était nouveau, il exciterait l'indignation & l'horreur. Les hommes, tout éclairés qu'ils sont aujourd'hui, sont les esclaves de seize siècles d'ignorance qui les ont précédés.

Conçoit-on rien de plus avilissant pour les souverains de la communion soi-disant catholique, que de reconnaître un maître étranger? car quoiqu'ils déguisent ce joug, ils le portent. L'auteur du *Siècle de Louis XIV* que vous lisez avec fruit, a beau dire que le pape est une idole dont on baise les pieds & dont on lie les mains, ces souverains envoyent à cette pagode une ambassade d'obédience; ils ont à Rome un cardinal protecteur de leur couronne, ils lui payent des tributs en annates, en premiers fruits. Mille causes ecclésiastiques dans leurs états sont jugées par des commissaires que ce prêtre étranger délègue.

Enfin plus d'un roi souffre chez lui l'infame tribunal de l'inquisition érigé par des papes, & rempli par des moines; il est mitigé, mais il subsiste à la honte du trône & de la nature humaine.

Vous ne pouvez sans un rire de pitié entendre parler de ces troupeaux de fainéans tondus, blancs, gris, noirs, chaussés, déchaux, en culottes ou sans culottes, pêtris de crasse & d'argumens, dirigeant des dévotes imbécilles, mettant à contribution la populace, disant des messes pour faire retrouver les choses perdues, & faisant DIEU tous les matins pour quelques sous; tous étrangers, tous à charge à leur patrie, & tous sujets de Rome.

Il y a tel royaume qui nourrit cent mille de ces animaux paresseux & voraces, dont on aurait fait de bons matelots & de braves soldats.

Graces au ciel & à la raison, les états sur lesquels vous devez régner un jour, sont préservés de ces fléaux & de cet opprobre. Remarquez qu'ils n'ont fleuri que depuis que vos étables d'*Augias* ont été nettoyées de ces immondices.

Voyez sur-tout l'Angleterre avilie autrefois jusqu'à être une province de Rome, province dépeuplée, pauvre, ignorante & turbulente. Maintenant elle partage l'Amérique avec l'Espagne; & elle en possède la partie réellement la meilleure; car si l'Espagne a les métaux, l'Angleterre a les moissons que ces métaux achètent. Elle a dans ce continent les seules terres qui produisent les hommes robustes & courageux; & tandis que de misérables théologiens de la communion romaine disputent pour savoir si les Américains sont enfans de leur *Adam*, les Anglais s'occupent à fertiliser, à peupler & enrichir deux mille lieues de terrain, & à y faire un commerce de trente millions d'écus par année. Ils règnent sur la côte de Coromandel au bout de l'Asie; leurs flottes dominent sur les mers, & ne craindraient pas les flottes de l'Europe entière réunies.

Vous voyez clairement que toutes choses d'ailleurs égales, un royaume protestant doit l'emporter sur un royaume catholique, puisqu'il possède en matelots, en soldats, en cultivateurs, en manufactures, ce que l'autre possède en prêtres, en moines & en reliques; il doit avoir plus d'argent comptant,

puisque son argent n'est point enterre dans des trésors de Notre-Dame de Lorette, & qu'il sert au commerce au lieu de couvrir des os de morts qu'on appelle des *corps saints*; il doit avoir de plus riches moissons, puisqu'il a moins de jours d'oisiveté consacrés à de vaines cérémonies, au cabaret & à la débauche. Enfin les soldats des pays protestans doivent être les meilleurs; car le nord est plus fécond en hommes vigoureux, capables des longues fatigues & patiens dans les travaux, que les peuples du midi occupés de processions, énervés par le luxe, & affaiblis par un mal honteux qui a fait dégénérer l'espèce si sensiblement, que dans mes voyages j'ai vu deux cours brillantes où il n'y avait pas dix hommes capables de supporter les travaux militaires. Aussi, a-t-on vu un seul prince du nord dont les états n'étaient pas comptés pour une puissance dans le siècle passé, résister à tous les efforts des maisons d'*Autriche* & de *France*.

III.

Ne persécutez jamais personne pour ses sentimens sur la religion, cela est horrible devant DIEU & devant les hommes. JESUS-CHRIST loin d'être oppresseur a été opprimé. S'il y avait dans l'univers un être puissant & méchant, ennemi de DIEU; comme l'ont prétendu les manichéens, son partage serait de persécuter les hommes. Il y a trois religions établies de droit humain dans l'empire; je voudrais qu'il y en eût cinquante dans vos états, ils en seraient plus riches, & vous en seriez plus puissant. Rendez toute superstition ridicule & odieuse, vous n'aurez jamais rien à craindre de la religion. Elle n'a été terrible & sanguinaire, elle n'a renversé des trônes que lorsque les fables ont été accréditées, & les erreurs réputées saintes. C'est l'insolente absurdité des deux glaives, c'est la prétendue donation de *Constantin*, c'est la ridicule opinion qu'un paysan Juif de Galilée avait joui vingt-cinq ans à Rome des honneurs du souverain pontificat, c'est la compilation des prétendues décretales faite par un faussaire; c'est une suite non interrompue pendant plusieurs siècles, de légendes mensongères, de miracles impertinens, de livres apocryphes, de prophéties attribuées à des sibylles; c'est enfin

ce ramas odieux d'impostures qui rendit les peuples furieux & qui fit trembler les rois. Voilà les armes dont on se servit pour déposer le grand empereur *Henri IV*, pour le faire prosterner aux pieds de *Grégoire VII*, pour le faire mourir dans la pauvreté & pour le priver de la sépulture. C'est de cette source que sortirent toutes les infortunes des deux *Frédérics* ; c'est ce qui a fait nager l'Europe dans le sang pendant des siècles. Quelle religion que celle qui ne s'est jamais soutenue depuis *Constantin* que par des troubles civils, ou par des bourreaux ! Ces tems ne sont plus, mais gardons qu'ils ne reviennent. Cet arbre de mort tant élagué dans ses branches n'est point encore coupé dans sa racine, & tant que la secte romaine aura des fortunes à distribuer, des mitres, des principautés, des tiares à donner, tout est à craindre pour la liberté & pour le repos du genre-humain. La politique a établi une balance entre les puissances de l'Europe ; il n'est pas moins nécessaire qu'elle en forme une entre les erreurs, afin que balancées l'une par l'autre elles laissent le monde en paix.

On a dit souvent que la morale qui vient de DIEU réunit tous les esprits, & que le dogme qui vient des hommes, les divise. Ces dogmes insensés, ces monstres, enfans de l'école, se combattent tous dans l'école, mais ils doivent être également méprisés des hommes d'état ; ils doivent tous être rendus impuissans par la sagesse de l'administration. Ce sont des poisons dont l'un sert de remède à l'autre ; & l'antidote universel contre ces poisons de l'ame, c'est le mépris.

IV.

Soutenez la justice, sans laquelle tout est anarchie & brigandage. Soumettez-vous-y vous même le premier ; mais que les juges ne soient que juges & non maîtres, qu'ils soient les premiers esclaves de la loi & non les arbitres. Ne souffrez jamais qu'on exécute à mort un citoyen, fût-il le dernier mendiant de vos états, sans qu'on vous ait envoyé son procès, que vous ferez examiner par votre conseil. Ce misérable est un homme ; & vous devez compte de son sang.

Que les loix chez vous soient simples, uniformes, aisées à entendre de tout le monde. Que ce qui est vrai & juste dans une de vos villes, ne soit pas faux & injuste dans une autre. Cette contradiction anarchique est intolérable.

Si jamais vous avez besoin d'argent par le malheur des tems, vendez vos bois, votre vaisselle d'argent, vos diamans, mais jamais des offices de judicature. Acheter le droit de décider de la vie & de la fortune des hommes, c'est le plus scandaleux marché qu'on ait jamais fait. On parle de simonie: y a-t-il une plus lâche simonie que de vendre la magistrature? car y a-t-il rien de plus saint que les loix?

Que vos loix ne soient ni trop relâchées ni trop sévères. Point de confiscation de biens à votre profit, c'est une tentation trop dangereuse. Ces confiscations ne sont, après tout, qu'un vol fait aux enfans d'un coupable. Si vous n'arrachez pas la vie à ces enfans innocens, pourquoi leur arrachez-vous leur patrimoine? n'êtes-vous pas assez riche sans vous engraisser du sang de vos sujets? Les bons empereurs dont nous tenons notre législation, n'ont jamais admis ces loix barbares.

Les supplices sont malheureusement nécessaires; il faut effrayer le crime; mais rendez les supplices utiles; que ceux qui ont fait tort aux hommes servent les hommes. Deux souverains du plus vaste empire du monde, ont donné successivement ce grand exemple. Des pays affreux défrichés par des mains criminelles n'en ont pas moins été fertiles. Les grands chemins réparés par leurs travaux toujours renaissans, ont fait la sûreté & l'embellissement de l'empire.

Que l'usage affreux de la question ne revienne jamais dans vos provinces, excepté le cas où il s'agirait évidemment du salut de l état.

La question, la torture, fut d'abord une invention des brigands, qui venant piller des maisons, faisaient souffrir des tourmens aux maîtres & aux domestiques, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert leur argent caché. Ensuite, les Romains adoptèrent cet horrible usage contre les esclaves qu'ils ne regardaient pas comme des hommes; mais jamais les citoyens Romains ne furent exposés.

Vous savez d'ailleurs que dans les pays où cette coutume horrible

horrible eſt abolie, on ne voit pas plus de crimes que dans les autres. On a tant dit que la queſtion eſt un ſecret preſque ſûr pour ſauver un coupable robuſte, & pour condamner un innocent d'une conſtitution faible, que ce raiſonnement a enfin perſuadé des nations entières.

V.

Les finances ſont chez vous adminiſtrées avec une économie qui ne doit ſe déranger jamais. Conſervez précieuſement cette ſage adminiſtration. La recette eſt auſſi ſimple qu'elle puiſſe l'être. Les ſoldats qui ne ſervent à rien en tems de paix ſont diſtribués aux portes des villes; ils prêteraient un prompt ſecours au receveur des tributs, qui eſt d'ordinaire un homme d'âge, ſeul & déſarmé. Vous n'êtes point obligé d'entretenir une armée de commis contre vos ſujets. L'argent de l'état ne paſſe point par trente mains différentes, qui toutes en retiennent une partie. On ne voit point de fortunes immenſes élevées par la rapine à vos dépens, & aux dépens de la nobleſſe & du peuple. Chaque receveur porte tous les mois l'argent de ſa recette à la chambre de vos finances. Le peuple n'eſt point foulé, & le prince n'eſt point volé. Vous n'avez point chez vous cette multitude de petites dignités bourgeoiſes, & d'emplois ſubalternes ſans fonction, qu'on voit ſortir de ſous-terre dans certains états où ils ſont mis en vente par une adminiſtration obérée. Tous ces petits titres ſont achetés chèrement par la vanité; ils produiſent aux acheteurs des rentes perpétuelles, l'affaibliſſement perpétuel de l'état.

On ne voit point chez vous cette foule de bourgeois inutiles, intitulés *conſeillers du prince*, qui vivent dans l'oiſiveté, & qui n'ont autre choſe à faire qu'à dépenſer à leurs plaiſirs les revenus de ces charges frivoles que leurs pères ont acquiſes.

Chaque citoyen vit chez vous ou du revenu de ſa terre, ou du fruit de ſon induſtrie, ou des appointemens qu'il reçoit du prince. Le gouvernement n'eſt point endetté. Je n'ai jamais entendu crier ici dans les rues comme dans un pays où j'ai voyagé dans ma jeuneſſe, *nouvel édit d'une conſtitution de rentes*, *nouvel*

emprunt, charges de conseiller du roi mouleur de bois, mesureur de charbon. Vous ne tomberez point dans cet avilissement aussi ruineux que ridicule. On interdirait un comte de l'empire qui se conduirait ainsi dans sa terre, on lui ôterait justement l'administration de son bien. Si les états dont je parle sont destinés un jour à être nos ennemis, puissent-ils se conduire selon des maximes si extravagantes !

VI.

Faites travailler vos soldats à la perfection des chemins par lesquels ils doivent marcher, à l'applanissement des montagnes qu'ils doivent gravir, aux ports où ils doivent s'embarquer, aux fortifications des villes qu'ils doivent défendre. Ces travaux utiles les occuperont pendant la paix, rendront leurs corps plus robustes & plus capables de soutenir les fatigues de la guerre. Une légère augmentation de paye suffira pour qu'ils courent au travail avec gayeté. Telle était la méthode des Romains; les légions firent elles-mêmes ces chemins qu'ils traversèrent pour aller conquérir l'Asie mineure & la Syrie. Le soldat se courbe en remuant la terre, mais il se redresse en marchant à l'ennemi. Un mois d'exercice rétablit ce petit avantage extérieur que six mois de travail ont pu défigurer. La force, l'adresse & le courage valent bien la grace sous les armes. Les Anglais & les Russes sont moins parfaits à la parade que les Prussiens, & les égalent un jour de bataille.

On demande s'il est convenable que les soldats soient mariés ? Je pense qu'il est bon qu'ils le soient; la désertion diminue, la population augmente. Je sais qu'un soldat marié sert moins volontiers loin des frontières, mais il en vaut mieux quand il combat dans le sein de la patrie. Vous ne prétendez pas porter la guerre loin de votre état, votre situation ne vous le permet pas; votre intérêt est que vos soldats peuplent vos provinces, au lieu d'aller ruiner celles des autres.

Que le militaire après avoir long-tems servi ait chez lui des secours assurés, qu'il y jouisse au moins de sa demi-paye comme en Angleterre. Un hôtel des invalides tel que *Louis XIV* en

donna l'exemple dans sa capitale, pouvait convenir à un riche & vaste royaume. Je crois plus avantageux pour vos états que chaque soldat à l'âge de cinquante ans au plus tard, rentre dans le sein de sa famille. Il peut encore labourer ou travailler d'un métier utile; il peut donner des enfans à la patrie. Un homme robuste peut à l'âge de cinquante ans être encore utile vingt années. Sa demi-paye est un argent qui bien que modique rentre dans la circulation au profit de la culture. Pour peu que ce soldat réformé défriche un quart d'arpent, il est plus utile à l'état qu'il ne l'a été à la parade.

VII.

Ne souffrez pas chez vous la mendicité. C'est une infamie qu'on n'a pu encore détruire en Angleterre, en France & dans une partie de l'Allemagne. Je crois qu'il y a en Europe plus de quatre cent mille malheureux indignes du nom d'hommes qui font un métier de l'oisiveté & de la gueuserie. Quand une fois ils ont embrassé cet abominable genre de vie, ils ne sont plus bons à rien. Ils ne méritent pas même la terre où ils devraient être ensevelis. Je n'ai point vu cet opprobre de la nature humaine toléré en Hollande, en Suède, en Dannemarck; il ne l'est pas même en Pologne. La Russie n'a point de troupes de gueux établis sur les grands chemins pour rançonner les passans. Il faut punir sans pitié les mendians publics, & secourir les pauvres avec la plus scrupuleuse attention. Les hôpitaux de Lyon & d'Amsterdam sont des modèles; ceux de Paris sont indignement administrés. Le gouvernement municipal de chaque ville doit seul avoir le soin de ses pauvres & de ses malades. C'est ainsi qu'on en use dans Lyon & dans Amsterdam. Tous ceux que la nature afflige y sont secourus; tous ceux à qui elle laisse la liberté des membres y sont forcés à un travail utile. Il faut sur-tout commencer à Lyon par l'administration de l'hôpital pour arriver aux honneurs municipaux de l'hôtel-de-ville. C'est-là le grand secret. L'hôtel-de-ville de Paris n'a pas des institutions si sages, il s'en faut de beaucoup; le corps-de-ville y est ruiné, il est sans pouvoir & sans crédit.

Les hôpitaux de Rome ſont riches, mais ils ne ſemblent deſtinés que pour recevoir des pélerins étrangers. C'eſt un charlataniſme qui attire des gueux d'Eſpagne, de Bavière, d'Autriche, & qui ne ſert qu'à encourager le nombre prodigieux des mendians d'Italie. Tout reſpire à Rome l'oſtentation & la pauvreté, la ſuperſtition & l'arlequinade.

NB. Le reſte manque.

DU DIVORCE.

Un principal magiſtrat d'une ville de France a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant ſon mariage, & qui depuis s'eſt couverte d'opprobres par des ſcandales publics: il a eu la modération de ſe ſéparer d'elle ſans éclat. Cet homme âgé de quarante ans, vigoureux & d'une figure agréable, a beſoin d'une femme; il eſt trop ſcrupuleux pour chercher à ſéduire l'épouſe d'un autre, il craint même le commerce d'une fille, ou d'une veuve qui lui ſervirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adreſſe à ſon égliſe.

Mon épouſe eſt criminelle, & c'eſt moi qu'on punit. Une autre femme eſt néceſſaire à la conſolation de ma vie, à ma vertu même; & la ſecte dont je ſuis me la refuſe; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les loix civiles d'aujourd'hui, malheureuſement fondées ſur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'égliſe me réduit à chercher ou des plaiſirs qu'elle réprouve ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne, elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux ſur tous les peuples de la terre; il n'y en a pas un ſeul, excepté le peuple catholique romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne ſoient de droit naturel.

Quel renverſement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de ſouffrir l'adultère & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la ſienne?

Pourquoi un lien pourri est-il indissoluble malgré la grande loi adoptée par le code *quidquid ligatur dissolubile est?* On me permet la séparation de corps & de biens, & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laisse un nom qu'on appelle *sacrement!* je ne jouis plus du mariage, & je suis marié! Quelle contradiction! quel esclavage! & sous quelles loix avons-nous reçu la naissance!

Ce qui est bien plus étrange, c'est que cette loi de mon église est directement contraire aux paroles que cette église elle-même croit avoir été prononcées par JESUS CHRIST (*a*): *Quiconque a renvoyé sa femme (excepté pour adultère) pèche s'il en prend une autre.*

Je n'examine point si les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaisir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître; si lorsqu'un état a besoin d'un héritier, il est permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne recherche point si une femme turbulente attaquée de démence, ou homicide, ou empoisonneuse, ne doit pas être répudiée aussi bien qu'une adultère; je m'en tiens au triste état qui me concerne. DIEU me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas!

Le divorce a été en usage chez les catholiques sous tous les empereurs; il l'a été dans tous les états démembrés de l'empire Romain. Les rois de France qu'on appelle *de la première race*, ont presque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un *Grégoire IX* ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug insecouable; sa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultère selon la loi de JESUS-CHRIST, ils ne purent en venir à bout; il fallut chercher des prétextes ridicules. *Louis le jeune* fut obligé, pour faire son malheureux divorce avec *Eléonore de Guienne*, d'alléguer une parenté qui n'existait pas. Le roi *Henri IV*, pour répudier *Marguerite de Valois*, prétexta une cause encore plus fausse, un défaut de consentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

(*a*) Matthieu, ch. 19.

Quoi! un ſouverain peut abdiquer ſa couronne, & ſans la permiſſion du pape il ne pourra abdiquer ſa femme! Eſt il poſſible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi ſi long-tems dans cette abſurde ſervitude!

Que nos prêtres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y conſens; c'eſt un attentat contre la population, c'eſt un malheur pour eux, mais ils méritent ce malheur qu'ils ſe ſont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des eſclaves, des ſoldats ſans famille & ſans patrie, vivant uniquement pour l'égliſe: mais moi magiſtrat qui ſers l'état toute la journée, j'ai beſoin le ſoir d'une femme, & l'égliſe n'a pas le droit de priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les apôtres étaient mariés, *Joſeph* était marié, & je veux l'être. Si moi Alſacien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome, ſi ce prêtre a la barbare puiſſance de me priver d'une femme, qu'il me faſſe eunuque pour chanter des *miſerere* dans ſa chapelle.

DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

L'AUMÔNIER du prince de... lequel prince eſt catholique-romain, menaçait un anabaptiſte de le chaſſer des petits états du prince; il lui diſait qu'il n'y a que trois ſectes autoriſées dans l'empire, celle qui mange JESUS-CHRIST DIEU par la foi ſeule dans un morceau de pain en buvant un coup, celle qui mange JESUS-CHRIST DIEU avec du pain, & celle qui mange JESUS-CHRIST DIEU en corps & en ame ſans pain ni vin: que pour lui anabaptiſte qui ne mange DIEU en aucune façon, il n'était pas digne de vivre dans les terres de monſeigneur; & enfin la converſation s'échauffant, l'aumônier menaça l'anabaptiſte de le faire pendre.

Ma foi tant pis pour ſon alteſſe, répondit l'anabaptiſte; je ſuis un gros manufacturier, j'emploie deux cents ouvriers, je fais entrer deux cent mille écus par an dans ſes états, ma famille s'établira ailleurs, monſeigneur y perdra plus que moi.

Et si monseigneur fait pendre tes deux cents ouvriers & ta famille ! reprit l'aumônier ; & s'il donne ta manufacture à de bons catholiques !

Je l'en défie, dit le vieillard : on ne donne pas une manufacture comme une métairie, parce qu'on ne donne pas l'industrie. Cela ferait beaucoup plus fou que s'il faisait tuer tous ses veaux qui ne communient pas plus que moi.

L'intérêt de monseigneur n'est pas que je mange DIEU ; il est que je procure à ses sujets de quoi manger, & que j'augmente ses revenus par mon travail. Je suis honnête homme ; & quand j'aurais le malheur de n'être pas né tel, ma profession me forcerait à le devenir ; car dans les entreprises de négoce, ce n'est pas comme dans celles de cour ; point de succès sans probité. Que t'importe que j'aie été baptisé dans l'âge qu'on appelle *de raison*, tandis que tu l'as été sans le savoir ? Que t'importe que j'adore DIEU sans le manger, tandis que tu le fais, que tu le manges & que tu le digères ? Si tu suivais tes belles maximes, & si tu avais la force en main, tu irais donc d'un bout de l'univers à l'autre, faisant pendre à ton plaisir le Grec qui ne croit pas que l'Esprit procède du Père & du Fils ; tous les Anglais, tous les Hollandais, Danois, Suédois, Prussiens, Hanovriens, Saxons, Hessois, Bernois, qui ne croient pas le pape infaillible : tous les musulmans qui croient un seul DIEU & qui ne lui donnent ni père ni mère, & les Indiens dont la religion est plus ancienne que la juive, & les lettrés Chinois qui depuis cinq mille ans servent un DIEU unique sans superstition & sans fanatisme. Voilà donc ce que tu ferais si tu étais le maître ? Assurément, dit le prêtre, car je suis dévoré du zèle de la maison de DIEU. *Zelus domûs tuæ comedit me.*

Etrange secte, ou plutôt infernale horreur ! s'écria le bon père de famille : quelle religion que celle qui ne se soutiendrait que par des bourreaux, & qui ferait à DIEU l'outrage de lui dire, Tu n'es pas assez puissant pour soutenir par toi-même ce que nous appellons ton véritable culte, il faut que nous t'aidions ; tu ne peux rien sans nous, & nous ne pouvons rien sans tortures, sans échafauds & sans bûchers !

Çà, dis-moi un peu, ſanguinaire aumônier, es-tu dominicain ou jéſuite ou diable? Je ſuis jéſuite, dit l'autre. Eh mon ami, ſi tu n'es pas diable, pourquoi dis-tu des choſes ſi diaboliques?

C'eſt que le révérend père recteur m'a ordonné de les dire.

Et qui a ordonné cette abomination au révérend père recteur?

C'eſt le provincial.

De qui le provincial a-t-il reçu cet ordre?

De notre général; & le tout pour plaire au pape.

Le pauvre anabaptiſte s'écria; Sacrés papes qui êtes à Rome ſur le trône des *Ceſars*, archevêques, évêques, abbés devenus ſouverains, je vous reſpecte & je vous fuis. Mais ſi dans le fond du cœur vous avouez que vos richeſſes & votre puiſſance ne ſont fondées que ſur l'ignorance & la bêtiſe de nos pères, jouiſſez-en du moins avec modération. Nous ne voulons pas vous détrôner, mais ne nous écraſez pas. Jouiſſez & laiſſez-nous paiſibles. Sinon craignez qu'à la fin la patience n'échappe aux peuples, & qu'on ne vous réduiſe pour le bien de vos ames à la condition des apôtres dont vous prétendez être les ſucceſſeurs.

Ah miſérable! tu voudrais que le pape & l'évêque de Vurtzbourg gagnaſſent le ciel par la pauvreté évangélique!

Ah mon révérend père! tu voudrais me faire pendre!

DISCOURS AUX CONFÉDÉRÉS CATHOLIQUES DE KAMINIEK EN POLOGNE.

Par le major KAISERLING au ſervice du roi de Pruſſe.

BRAVES Polonais, vous qui n'avez jamais plié ſous le joug des Romains conquérans, voudriez-vous être aujourd'hui les eſclaves & les ſatellites de Rome théologienne?

Vous n'avez juſqu'ici pris les armes que pour votre liberté commune; faudra-t-il que vous combattiez pour rendre vos concitoyens eſclaves? Vous déteſtez l'oppreſſion; vous ne voudrez pas ſans doute opprimer vos frères.

Vous

Vous n'avez eu depuis long-tems que deux véritables ennemis, les Turcs & la cour de Rome. Les Turcs voulaient vous enlever vos frontières, & vous les avez toujours repouffés ; mais la cour de Rome vous enlève réellement le peu d'argent que vous tiriez de vos terres. Il faut payer à cette cour les annates des bénéfices, les difpenfes, les indulgences. Vous avouez que fi elle vous promet le paradis dans l'autre monde, elle vous dépouille dans celui-ci. *Paradis* fignifie jardin. Jamais on n'acheta fi cher un jardin dont on ne jouit pas encore. Les autres communions vous en promettent autant; mais du moins elles ne vous le font point payer. Par quelle fatalité voudriez-vous fervir ceux qui vous rançonnent, & exterminer ceux qui vous donnent le jardin gratis ? La raifon fans doute vous éclairera, & l'humanité vous touchera.

Vous êtes placés entre les Turcs, les Ruffes, les Suédois, les Danois & les Pruffiens. Les Turcs croient en un feul DIEU, & ne le mangent point ; les Grecs le mangent fans avoir encore décidé fi c'eft à la manière de la communion romaine : & d'ailleurs en admettant trois perfonnes divines, ils ne croient point que la dernière procède des deux autres. Les Suédois, les Danois, les Pruffiens mangent DIEU, à la vérité, mais d'une façon un peu différente des Grecs : Ils croient manger du pain, & boire un coup de vin en mangeant DIEU.

Vous avez auffi fur vos frontières plufieurs églifes de Pruffe où l'on ne mange point DIEU ; mais où l'on fait feulement un léger repas de pain & de vin en mémoire de lui ; & aucune de ces réligions ne fait précifément comment la troifième perfonne procède. Vous êtes trop juftes pour ne pas fentir dans le fond de votre cœur qu'après tout il n'y a là aucune caufe légitime de répandre le fang des hommes. Chacun tâche d'aller au jardin par le chemin qu'il a choifi ; mais en vérité il ne faut pas les égorger fur la route.

D'ailleurs vous favez que ce ne fut que dans les pays chauds qu'on promit aux hommes un *paradis*, un *jardin* ; & que fi la religion juive avait été inftituée en Pologne, on vous aurait promis de bons poëles. Mais foit qu'on doive fe promener après

ſa mort, ou reſter auprès d'un fourneau, je vous conjure de vivre paiſibles dans le peu de tems que vous avez à jouir de la vie.

Rome eſt bien éloignée de vous, & elle eſt riche; vous êtes pauvres; envoyez lui encore le peu d'argent que vous avez en lettres de change tirées par les Juifs. Dépouillez-vous pour l'égliſe romaine; vendez vos fourrures pour faire des préſens à Notre-Dame de Lorette à plus de quinze cent milles de Kaminiek. Mais n'inondez pas les environs de Kaminiek du ſang de vos compatriotes. Car nous pouvons vous aſſurer que Notre-Dame qui vint autrefois de Jeruſalem à la marche d'Ancone par les airs, ne vous ſaura aucun gré d'avoir déſolé votre patrie.

Soyez encore très-perſuadés que ſon fils n'a jamais commandé du mont des Olives, & du torrent de Cédron, qu'on ſe maſſacrât pour lui ſur les bords de la Viſtule.

Votre roi que vous avez choiſi d'une voix unanime, a cédé dans une diète ſolemnelle aux inſtances des plus ſages têtes de la nation qui ont demandé la tolérance. Une puiſſante impératrice le ſeconde dans cette entrepriſe, la plus humaine, la plus juſte, la plus glorieuſe dont l'eſprit humain puiſſe jamais s'honorer. Ils ſont les bienfaiteurs de l'humanité entière, n'en ſoyez pas les deſtructeurs. Voudriez-vous n'être que des homicides ſanguinaires ſous prétexte que vous êtes catholiques?

Votre primat eſt *catholique* auſſi. Ce mot veut dire univerſel, quoiqu'en effet la religion catholique ne compoſe pas la centième partie de l'univers; mais ce ſage primat a compris que la véritable manière d'être univerſel eſt d'embraſſer dans ſa charité tous les peuples de la terre, & d'être ſur-tout l'ami de tous ſes concitoyens. Il a ſu que ſi un homme peut en quelque ſorte, ſans blaſphême, reſſembler à la Divinité, c'eſt en chériſſant tous les hommes dont DIEU eſt également le pére. Il a ſenti qu'il était patriote Polonais avant d'être ſerviteur du pape qui eſt le ſerviteur des ſerviteurs de DIEU. Il s'eſt uni à pluſieurs prélats qui tout catholiques univerſels qu'ils ſont, ont cru que l'on ne doit pas priver ſes frères du droit de citoyens, ſous prétexte qu'ils vont au jardin par une autre allée que vous.

Cette auguſte impératrice qui vient d'établir la tolérance pour la première de ſes loix dans le plus vaſte empire de la terre, ſe joint à votre roi, à votre primat, à vos principaux palatins, à vos plus dignes évêques, pour vous rendre humains & heureux. Au nom de DIEU & de la nature, ne vous obſtinez pas à être barbares & infortunés.

Nous avouons qu'il y a parmi vous de très-ſavans moines qui prétendent que JESUS ayant été ſupplicié à Jéruſalem, la religion chrétienne ne doit être ſoutenue que par des bourreaux, & qu'ayant été vendu trente deniers par *Judas*, tout chrétien doit les intérêts échus de cet argent à notre ſaint père le pape ſucceſſeur de JESUS.

Ils fondent ce droit ſur des raiſons à la vérité très-plauſibles, & que nous reſpectons.

Premièrement, ils diſent que l'aſſemblée étant fondée ſur la pierre, & *Simon Barjone*, payſan juif, né auprès d'un petit lac juif, ayant changé ſon nom en celui de *Pierre*, ſes ſucceſſeurs ſont par conſéquent la pierre fondamentale, & ont à leur ceinture les clefs du royaume des cieux & celles de tous les coffres-forts. C'eſt une vérité dont nous ſommes bien loin de diſconvenir.

Secondement, ils diſent que le juif *Simon Barjone la Pierre*, fut pape à Rome pendant vingt-cinq ans ſous l'empire de *Néron* qui ne régna que onze années, ce qui eſt encore inconteſtable.

Troiſièmement, ils affirment d'après les plus graves hiſtoriens chrétiens qui imprimèrent leurs livres dans ce tems-là, livres connus dans tout l'univers, publiés avec privilège, dépoſés dans la bibliothèque d'*Apollon* Palatin, & loués dans tous les journaux : ils affirment, dis-je ; que *Simon Barjone Cépha Lapierre*, arriva à Rome quelque tems après *Simon* vertu de DIEU, ou vertu-DIEU ; le magicien, que *Simon* vertu-DIEU envoya d'abord un de ſes chiens faire ſes complimens à *Simon Barjone*, lequel lui envoya ſur le champ un autre chien le ſaluer de ſa part ; qu'enſuite les deux *Simons* diſputèrent à qui reſſuſciterait un mort ; que *Simon* vertu-DIEU ne reſſuſcita le mort qu'à moitié, mais que *Simon Barjone* le reſſuſcita entièrement. Cependant ſelon la maxime *dimidium*

facti qui bene cepit habet, Simon vertu-DIEU ayant opéré la moitié de la résurrection prétendait que le plus fort étant fait, *Simon Barjone* n'avait pas eu grand peine à faire le reste, & qu'ils devaient tous deux partager le prix. C'était au mort d'en juger; mais comme il ne parla point, la dispute restait indécise. *Neron* pour en décider proposa aux deux ressusciteurs un prix pour celui qui volerait le plus haut sans ailes. *Simon* vertu-DIEU vola comme une hirondelle; *Barjone Lapierre* qui n'en pouvait faire autant, pria le CHRIST ardemment de faire tomber *Simon* vertu-DIEU & de lui casser les jambes. Le CHRIST n'y manqua pas. *Néron* indigné de cette supercherie fit crucifier *Lapierre* la tête en bas. C'est ce que nous racontent *Abdias*, *Marcellus* & *Egesyppus* contemporains, les Thucydides & les Xenophons des chrétiens. C'est ce qui a été regardé comme voisin d'un article de foi, *vicinus articulo fidei*, pendant plusieurs siècles, ce que les balayeurs de l'eglise de St. Pierre nous disent encore, ce que les révérends pères capucins annoncent dans leurs missions, ce qu'on croit sans doute à Kaminiek.

Un jésuite de Thorn m'alléguait avant-hier, que c'est le saint usage de l'église chrétienne, *& que* JESUS-DIEU, *la seconde personne de* DIEU, *a dit charitablement, je suis venu apporter le glaive & non la paix, je suis venu pour diviser le fils & le père, la fille & la mère, &c. qui n'écoute pas l'assemblée soit comme un payen ou un receveur des deniers publics.* L'impératrice de Russie, le roi de Pologne, le prince primat n'écoutent pas l'assemblée, donc on doit sacrifier le sang de l'impératrice, du roi & du primat au sang de JESUS répandu pour extirper de la terre le péché qui la couvre encore de toutes parts.

Ce bon jésuite fortifia cette apologie en m'apprenant qu'ils eurent en 1724 la consolation de faire pendre, décapiter, rouer, brûler à Thorn un très-grand nombre de citoyens, parce que de jeunes écoliers avaient pris chez eux une image de la Vierge mère de DIEU, & qu'ils l'avaient laissé tomber dans la boue.

Je lui dis que ce crime était horrible, mais que le châtiment était un peu dur, & que j'y aurais désiré plus de pro-

portion. Ah ! s'écria t-il avec enthousiasme, on ne peut trop venger la famille du DIEU des vengeances; il ne saurait se faire justice lui-même, il faut bien que nous l'aidions. Ce fut un spectacle admirable, tout était plein, nous donnâmes au sortir du théâtre un grand souper aux juges, aux bourreaux, aux geoliers, aux délateurs, & à tous ceux qui avaient coopéré à ce saint œuvre. Vous ne pouvez vous faire une idée de la joie avec laquelle tous ces messieurs racontaient leurs exploits ; comme ils se vantaient, l'un d'avoir dénoncé un de ses parens dont il était héritier, l'autre d'avoir fait revenir les juges à son opinion quand il conclut à la mort; un troisième & un quatrième d'avoir tourmenté un patient plus long-tems qu'il n'était ordonné. Tous nos pères étaient du souper; il y eut de très-bonnes plaisanteries; nous citions tous les passages des Pseaumes qui ont rapport à ces exécutions (*a*) : *Le Seigneur juste coupera leurs têtes* (b). *Heureux celui qui éventrera leurs petits enfans encore à la mammelle & qui les écrasera contre la pierre, &c.*

Il m'en cita une trentaine de cette force, après quoi il ajouta, je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas été inquisiteur; il me semble que j'aurais été bien plus utile à l'église. Ah ! mon révérend père, lui répondis-je, il y a une place encore plus digne de vous, c'est celle de maître des hautes œuvres; ces deux charges ne sont pas incompatibles, & je vous conseille d'y penser.

Il me répliqua que tout bon chrétien est tenu d'exercer ces deux emplois quand il s'agit de la vierge *Marie*; il cita plusieurs exemples dans ce siècle même, dans ce siècle philosophique, de jeunes gens appliqués à la torture, mutilés, décollés, brûlés, rompus vifs, expirans sur la roue pour n'avoir pas assez révéré les portraits parfaitement ressemblans de la Sainte Vierge, ou pour avoir parlé d'elle avec inconsidération.

Mes chers Polonais, ne frémissez-vous pas d'horreur à ce récit ? voilà donc la religion dont vous prenez la défense !

Le roi mon maître a fait répandre le sang, il est vrai; mais

(*a*) Ps. 128. (*b*) Ps. 136.

ce fut dans les batailles, ce fut en exposant toujours le sien; jamais il n'a fait mourir, jamais il n'a persécuté personne pour la vierge *Marie*. Luthériens, calvinistes, hernoutres, pietistes, anabaptistes, mennonistes, millenaires, méthodistes, Tartares lamistes, Turcs omaristes, Persans alistes, papistes mêmes, tout lui est bon pourvu qu'on soit un brave homme. Imitez ce grand exemple, soyons tous bons amis; & ne nous battons que contre les Turcs quand ils voudront s'emparer de Kaminiek.

Vous dites pour vos raisons que si vous souffrez parmi vous des gens qui communient avec du pain & du vin, & qui ne croient pas que le paraclet procède du père & du fils, bientôt vous aurez des nestoriens qui appellent *Marie* mère de JESUS, & non mère de DIEU, titre que les anciens Grecs donnaient à *Cibèle*; vous craignez sur-tout de voir renaître les sociniens, ces impies qui s'en tiennent à l'Evangile, qui n'y ont jamais vu que JESUS s'appellât DIEU, ni qu'il ait parlé de la Trinité, ni qu'il ait rien annoncé de ce qu'on enseigne aujourd'hui à Rome; ces monstres enfin, qui avec *St. Paul* ne croient qu'en JESUS, & non en *Bellarmin* & en *Baronius*.

Eh bien, ni le roi ni le prince primat n'ont envoyé chez vous de colonie socinienne; mais quand vous en auriez une, quel grand mal en résulterait-il? Un bon tailleur, un bon fourreur, un bon fourbisseur, un maçon habile, un excellent cuisinier ne vous rendraient-ils pas service s'ils étaient sociniens autant pour le moins que s'ils étaient jansénistes ou hernoutres? N'est-il pas même évident qu'un cuisinier socinien doit être meilleur que tous les cuisiniers du pape? Car si vous ordonnez à un rôtisseur papiste de vous mettre trois pigeons romains à la broche, il sera tenté d'en manger deux & de ne vous en donner qu'un, en disant que trois & un font la même chose; mais le rôtisseur socinien vous fera servir certainement vos trois pigeons; de même un tailleur de cette secte ne fera jamais votre habit d'une aune quand vous lui en donnerez trois à employer.

Vous êtes forcés d'avouer l'utilité des sociniens; mais vous vous plaignez que l'impératrice de Russie ait envoyé trente mille

hommes dans votre pays. Vous demandez de quel droit ? Je vous réponds que c'eſt du droit dont un voiſin apporte de l'eau à la maiſon de ſon voiſin qui brûle ; c'eſt du droit de l'amitié, du droit de l'eſtime, du droit de faire du bien quand on le peut.

Vous avez tiré fort imprudemment ſur de petits détachemens de ſoldats, qui n'étaient envoyés que pour protéger la liberté & la paix. Sachez que les Ruſſes tirent mieux que vous ; n'obligez pas vos protecteurs à vous détruire ; ils ſont venus établir la tolérance en Pologne, mais ils puniront les intolérans qui les reçoivent à coups de fuſil. Vous ſavez que *Catherine II* la tolérante eſt la protectrice du genre humain ; elle protégera ſes ſoldats, & vous ſerez les victimes de la plus haute folie qui ſoit jamais entrée dans la tête des hommes, c'eſt celle de ne pas ſouffrir que les autres délirent autrement que vous. Cette folie n'eſt digne que de la Sorbonne, des petites-maiſons & de Kaminiek.

Vous dites que l'impératrice n'eſt pas votre amie, que ſes bienfaits qui s'étendent aux extrémités de l'hémiſphère, n'ont point été répandus ſur vous ; vous vous plaignez que ne vous ayant rien donné, elle ait acheté cinquante mille francs la bibliothèque de M. *Diderot* à Paris, rue Taranne, & lui en ait laiſſé la jouiſſance, ſans même exiger de lui une de ces dédicaces qui ſont bailler le protecteur & rire le public. Eh ! mes amis, commencez par ſavoir lire, & alors on vous achètera vos bibliothèques. . . . .

Cætera deſunt.

LETTRE SUR LES PANÉGYRIQUES.

Par Irenée Aléthès, *profeſſeur en droit dans le canton Suiſſe d'Uri.*

Vous avez raiſon, Monſieur, de vous défier des panégyriques ; ils ſont preſque tous compoſés par des ſujets qui flattent un maître, ou ce qui eſt pis encore, par des petits qui

présentent à un grand un encens prodigué avec bassesse & reçu avec dédain.

Je suis toujours étonné que le consul *Pline*, digne ami de *Trajan*, ait eu la patience de le louer pendant trois heures, & *Trajan* celle de l'entendre. On dit pour excuser l'un & l'autre, que *Pline* supprima, pour la commodité des auditeurs, une grande partie de son énorme discours; mais s'il en épargna la moitié à l'audience, il était encore trop long d'un quart.

Une seule chose me réconcilie avec ce panégyrique, c'est qu'étant prononcé devant le sénat, & devant les principaux chevaliers Romains, en l'honneur d'un prince qui regardait leurs suffrages comme sa plus noble récompense, ce discours était devenu une espèce de traité entre la république & l'empereur; *Pline* en louant *Trajan*, d'avoir été laborieux, équitable, humain, bienfaisant, l'engageait à l'être toujours. Et *Trajan* justifia *Pline* le reste de sa vie.

Eusèbe de Césarée, voulut deux siècles après, faire dans une église en faveur de *Constantin* ce que *Pline* avait fait en faveur de *Trajan* dans le capitole: je ne sais si le héros d'*Eusèbe* est comparable en rien à celui de *Pline*; mais je sais que l'éloquence de l'évêque est un peu différente de celle du consul.

« DIEU, dit-il, a donné des qualités à la matière; d'abord » il l'a embellie par le nombre de deux, ensuite il l'a perfec- » tionnée par le nombre de trois, en lui donnant la longueur, » la largeur, & la profondeur; puis ayant doublé le nom- » bre de deux, il s'en est formé les quatre élémens. Ce nom- » bre de quatre a produit celui de dix; trois fois dix ont » fait un mois, &c...... La lune ainsi parée de trois fois » dix unités qui font trente, reparaît toujours avec un éclat » nouveau; il est donc évident que notre grand empereur *Cons-* » *tantin* est le digne favori de DIEU, puisqu'il a régné trente » années ».

C'est ainsi que raisonne l'évêque auteur de la *préparation évangélique*, dans un discours pour le moins aussi long que celui de *Pline* e jeune.

En général nous ne louons aujourd'hui les grands en face que

que très-rarement; & encore ce n'eſt que des épitres dédicatoires qui ne ſont lues de perſonne, pas même de ceux à qui elles ſont adreſſées.

La méthode des oraiſons funèbres eut un grand cours dans le beau ſiècle de *Louis XIV*. Il s'éleva un homme éloquent né pour ce genre d'écrire, qui fit non-ſeulement ſupporter ſes déclamations, mais qui les fit admirer. Il avait l'art de peindre avec la parole. Il ſavait tirer de grandes beautés d'un ſujet aride. Il imitait ce *Simonides* qui célébrait les Dieux, quand il avait à louer des perſonnages médiocres.

Il eſt vrai qu'on voit trop ſouvent un étrange contraſte entre les couleurs vraies de l'hiſtoire & le vernis brillant des oraiſons funèbres. Liſez l'éloge de *Michel le Tellier* chancelier de France dans *Boſſuet*; c'eſt un ſage, c'eſt un juſte. Voyez ſes actions dans les lettres de madame de *Sévigné*; c'eſt un courtiſant intrigant & dur, qui trahit la cour dans le tems de la Fronde, & enſuite ſes amis pour la cour, qui traita *Fouquet* dans ſa priſon avec la cruauté d'un geolier, qui le jugea avec barbarie & qui mendia des voix pour le condamner à la mort. Il n'ouvrait jamais dans le conſeil que des avis tyranniques. Le comte de *Grammont*, en le voyant ſortir du cabinet du roi, le comparait à une fouine qui ſort d'une baſſe-cour, en ſe léchant le muſeau teint du ſang des animaux qu'elle a égorgés.

Ce contraſte a d'abord jetté quelque ridicule ſur les oraiſons funèbres; enſuite la multiplicité de ces déclamations a fait naître le dégoût. On les a regardées comme de vaines cérémonies, comme la partie la plus ennuyeuſe d'une pompe funéraire, comme un fatigant hommage qu'on rend à la place, & non au mérite.

Qui n'a rien fait doit être oublié. L'épouſe de *Louis XIV* n'était que la fille d'un roi puiſſant, & la femme d'un grand homme. Son oraiſon funèbre eſt l'une des plus médiocres que *Boſſuet* ait compoſées. Celles de *Condé* & de *Turenne* ont immortaliſé leurs auteurs. Mais qu'avait fait *Anne de Gozague*, comteſſe Palatine du Rhin, que *Boſſuet* voulut auſſi rendre immortelle? Retirée dans Paris elle eut des amans & des amis. Femme d'eſprit, elle étala des ſentimens hardis tant qu'elle jouit de la ſanté & de la beauté; vieille & infirme elle fut dévote.

Il importe peut être assez peu aux nations qu'*Anne de Gonzague* se soit convertie, pour avoir vu un aveugle, une poule & un chien en songe (*a*), & qu'elle soit morte entre les mains d'un directeur.

Louis XIV long-tems vainqueur & pacificateur, plus grand dans les revers que modeste dans la prospérité, protecteur des rois malheureux, bienfaiteur des arts, législateur, méritait sans doute malgré ses grandes fautes que sa mémoire fût consacrée. Mais il ne fut pas si heureusement loué après sa mort que de son vivant : soit que les malheurs de la fin de son règne eussent glacé les orateurs, & indisposé le public ; soit que son panégyrique prononcé en 1671 publiquement par *Pélisson* à l'académie, fût en effet plus éloquent que toutes les oraisons composées après sa mort, soit plutôt que les beaux jours de son règne, l'éclat de sa gloire se répandît sur l'ouvrage de *Pélisson* même. Mais ce qui fut honorable à *Louis XIV*, c'est que de son vivant on prononça douze éloges de ce monarque dans douze villes d'Italie. Ils lui furent envoyés par le marquis *Zampierri* dans une reliure d'or. Cet hommage singulier & unanime rendu par des étrangers, sans crainte & sans espérance, était le prix de l'encouragement que *Louis XIV* avait donné dans l'Europe aux beaux-arts, dont il était alors l'unique protecteur.

Un académicien Français fit en 1748 le panégyrique de *Louis XV*. Cette pièce a cela de singulier, que l'on n'y voit aucune adulation, pas une seule phrase qui sente le déclamateur ou le faiseur de dédicace. L'auteur ne loue que par les faits. Le roi de France venait de finir une guerre dans laquelle il avait gagné deux batailles en personne, & de conclure une

(*a*) *NB.* Ce fut par cette vision qu'elle comprit, dit *Bossuet*, qu'il manque un sens aux *Incrédules*. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés dans les illusions, & à préparer sa confession. Dans l'approche du jour desiré, où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissait ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal ; & après les approches de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des sacremens de l'église ! &c. Edition de 1749, pag. 315 & 316.

paix, dans laquelle il ne voulut jamais stipuler pour lui le moindre avantage. Cette conduite, supérieure à la politique ordinaire, n'eût pas été célébrée par *Machiavel*; mais elle le fut par un citoyen philosophe. Ce citoyen étant sujet du monarque auquel il rendait justice, craignit que sa qualité de sujet ne le fit passer pour flatteur, il ne se nomma pas; l'ouvrage fut traduit en latin, en espagnol, en italien, en anglais. On ignora long-tems en quelle langue il avait été d'abord écrit; l'auteur fut inconnu, & probablement le prince ignore encore quel fut l'homme obscur qui fit cet éloge désintéressé.

Vous voulez, monsieur, prononcer dans votre académie le panégyrique de l'impératrice de Russie; vous le pouvez avec d'autant plus de bienséance & de dignité, que n'étant point son sujet, vous lui rendrez librement les mêmes honneurs que le marquis *Zampieri* rendit à *Louis XIV*.

Elle se signale précisément comme ce monarque, par la protection qu'elle donne aux arts, par les bienfaits qu'elle a répandus hors de son empire, & sur-tout par les nobles secours dont elle a honoré l'innocence des *Calas* & des *Sirven*, dans des pays qui n'étaient pas connus de ses anciens prédécesseurs.

Je remplis mon devoir, monsieur, en vous fournissant quelques couleurs que vos pinceaux mettront en œuvre; & si c'est une indiscrétion, je commets une faute dont l'impératrice seule pourra me savoir mauvais gré, & dont l'Europe m'applaudira. Vous verrez que si *Pierre le grand* fut le vrai fondateur de son empire, s'il fit des soldats & des matelots, si l'on peut dire qu'il créa des hommes, on pourra dire que *Catherine II* a formé leurs ames.

Elle vit aussi une poule qui arrachait un de ses poussins de la gueule d'un chien, & elle entendit cette poule qui disait, non je ne le rendrai jamais. *Voyez pag.* 319, de la même édition.

C'est donc là ce que rapporte cet illustre *Bossuet*, qui s'élevait dans le même tems avec un acharnement si impitoyable contre les visions de l'élégant & sensible archevêque de Cambrai. O *Démosthènes* & *Sophocles*, ô *Cicerons* & *Virgiles!* qu'eussiez-vous dit, si dans votre tems, des hommes, d'ailleurs éloquens, avaient débité sérieusement de pareilles pauvretés?

Elle a introduit dans ſa cour les beaux arts & le goût, ces marques certaines de la ſplendeur d'un empire; elle en aſſure la durée ſur le fondement des loix. Elle eſt la ſeule de tous les monarques du monde, qui ait raſſemblé des députés de toutes les villes d'Europe & d'Aſie, pour former avec elle un corps de juriſprudence univerſelle & uniforme. *Juſtinien* ne confia qu'à quelques juriſconſultes le ſoin de rédiger un code; elle confie ce grand intérêt de la nation à la nation même, jugeant avec autant d'équité que de grandeur, qu'on ne doit donner aux hommes que les loix qu'ils approuvent, & prévoyant qu'ils chériront à jamais un établiſſement qui ſera leur ouvrage.

C'eſt dans ce code qu'elle rappelle les hommes à la compaſſion, à l'humanité que la nature inſpire, & que la tyrannie étouffe; c'eſt là quelle abolit ces ſupplices ſi cruels, ſi recherchés, ſi diſproportionnés aux délits; c'eſt là qu'elle rend les peines des coupables utiles à la ſociété; c'eſt là qu'elle interdit l'affreux uſage de la queſtion, invention odieuſe à toutes les ames honnêtes, contraire à la raiſon humaine & à la miſéricorde recommandée par DIEU même; barbarie inconnue aux Grecs, exercée par les Romains contre les ſeuls eſclaves, en horreur aux braves Anglais, proſcrite dans d'autres états, mitigée enfin quelquefois chez ces nations qui ſont eſclaves de leurs anciens préjugés, & qui reviennent toujours les dernières à la nature, & à la vérité en tout genre.

Souveraine abſolue elle gémit ſur l'eſclavage, & elle l'abhorre. Les lumières lui font aiſément diſcerner combien ces loix de ſervitudes apportées autrefois du nord dans une ſi grande partie de la terre, aviliſſent la nature humaine, dans quelle miſère une nation croupit quand l'agriculture n'eſt que le partage des eſclaves; à quel point les hommes ont été barbares quand le gouvernement des Huns, des Goths, des Vandales, des Francs, des Bourguignons a dégradé le genre humain.

Elle a ſenti que le grand nombre qui ne travaille jamais pour lui-même, & qui ſe croit né pour ſervir le plus petit nombre, ne peut ſe tirer de cette abîme, ſi on ne lui tend une main

favorable. Mille talens périssent étouffés, nul art ne peut être exercé; une immense multitude est inutile à elle-même & à ses maîtres. Les premiers de l'état, mal servis par des esclaves ineptes, sont eux-mêmes les esclaves de l'ignorance commune. Ils ne jouissent d'aucune consolation de la vie, ils sont sans secours au milieu de l'opulence. Tels étaient autrefois les rois Francs & tous ces vassaux grossiers de leur couronne, lorsqu'ils étaient obligés de faire venir un médecin, un astronome Arabe, un musicien d'Italie, un horloge de Perse, & que des courtiers Juifs fournissaient la grossière magnificence de leurs cours plénières.

L'ame de *Catherine* a conçu le dessein d'être la libératrice du genre-humain dans l'espace de plus de onze cent mille de nos grandes lieues quarrées : elle n'entreprend point tout ce grand ouvrage par la force, mais par la seule raison. Elle invite les grands seigneurs de son empire à devenir plus grands en commandant à des hommes libres : elle en donne l'exemple, elle affranchit des serfs de ses domaines, elle arrache plus de cinq cent mille esclaves à l'église sans la faire murmurer, & en la dédommageant; elle la rend respectable en la sauvant du reproche que la terre entière lui faisait, d'asservir les hommes qu'elle devait instruire & soulager.

« Les sujets de l'église, dit-elle dans une de ses lettres, souffrant » des vexations souvent tyranniques, auxquelles les fréquens » changemens de maîtres contribuaient beaucoup, se révoltèrent » vers la fin du règne de l'impératrice *Elizabeth*, & ils étaient » à mon avénement plus de cent mille en armes. C'est ce qui » fit qu'en 1762 j'exécutai le projet de changer entièrement » l'administration des biens du clergé, & de fixer ses revenus. » *Arsène*, évêque de Rostou, s'y opposa, poussé par quelques-» uns de ses confrères, qui ne trouvèrent pas à-propos de se » nommer. Il envoya deux mémoires où il voulait établir le » principe absurde des deux puissances. Il avait déjà fait cette » tentative du tems de l'impératrice *Elizabeth*; on s'était con-» tenté de lui imposer silence, mais son insolence & sa folie » redoublant, il fut jugé par le métropolitain de Novogorod, » & par le synode entier, condamné comme fanatique, cou-» pable d'une entreprise contraire à la foi orthodoxe, autant

» qu'au pouvoir souverain ; déchu de sa dignité & de la prêtrise,
» & livré au bras séculier. Je lui fis grace, & je me contentai de
» le réduire à la condition de moine ».

Telles sont, monsieur, ses propres paroles ; il en résulte qu'elle sait soutenir l'eglise & la contenir ; qu'elle respecte l'humanité autant que la religion ; qu'elle protège le laboureur autant que le prêtre ; que tous les ordres de l'état doivent la bénir.

J'aurai encore l'indiscrétion de transcrire ici un passage d'une de ses lettres.

« La tolérance est établie chez nous, elle fait loi de l'état ; il
» est défendu de persécuter. Nous avons, il est vrai, des fana-
» tiques, qui faute de persécution, se brûlent eux-mêmes ; mais
» si ceux des autres pays en faisaient autant, il n'y aurait pas
» grand mal, le monde en serait plus tranquille, & *Calas*
» n'aurait pas été roué ».

Ne croyez pas qu'elle écrive ainsi par un enthousiasme passager & vain qu'on désavoue ensuite dans la pratique, ni même par le desir louable d'obtenir dans l'Europe les suffrages des hommes qui pensent & qui enseignent à penser. Elle pose ces principes pour base de son gouvernement. Elle a écrit de sa main dans le conseil de législation, ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes.

« Dans un grand empire, qui étend sa domination sur autant
» de peuples divers qu'il y a de différentes croyances parmi les
» hommes, la faute la plus nuisible serait l'intolérance ». Remarquez qu'elle n'hésite pas de mettre l'intolérance au rang des fautes, j'ai presque dit des délits. Ainsi une impératrice despotique détruit dans le fond du nord la persécution & l'esclavage. Tandis que dans le midi....

Jugez après cela, monsieur, s'il se trouvera un honnête homme dans l'Europe qui ne sera pas prêt de signer le panégyrique que vous méditez. Non-seulement cette princesse est tolérante, mais elle veut que ses voisins le soient. Voilà la première fois qu'on a déployé le pouvoir suprême pour établir la liberté de conscience. C'est la plus grande époque que je connaisse dans l'histoire moderne.

C'est à-peu-près ainsi que les anciens Persans défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût à Dieu qu'au lieu des barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie & des montagnes de l'Immaüs & du Caucase vers les Alpes & les Pyrénées pour tout ravager, on vit descendre aujourd'hui des armées pour renverser le tribunal de l'inquisition, tribunal plus horrible que les sacrifices de sang humain tant reprochés à nos pères !

Enfin, ce génie supérieur veut faire entendre à ses voisins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions métaphysiques inintelligibles, qui sont les filles de l'absurdité, sont les mères de la discorde, & que l'église au lieu de dire, je viens apporter le glaive & non la paix, doit dire hautement, j'apporte la paix & non le glaive. Aussi l'impératrice ne veut-elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les dissidens.

J'ignore quelles suites aura la querelle qui divise la Pologne, mais je n'ignore pas que tous les esprits doivent être un jour unis dans l'amour de cette liberté précieuse qui enseigne aux hommes à regarder DIEU comme leur père commun, & à le servir en paix sans inquiéter, sans avilir, sans haïr ceux qui l'adorent avec des cérémonies différentes des nôtres.

Je sais encore que le roi de Pologne est un prince philosophe, digne d'être l'ami de l'impératrice de Russie, un prince fait pour rendre les Polonais heureux, si jamais ils consentent à l'être. Je ne me mêle point de politique ; ma seule étude est celle du bonheur du genre humain, &c. &c.

LETTTRES DE MEMMIUS A CICERON.

PRÉFACE.

Nul homme de lettres n'ignore que Titus Lucretius Carus, *nommé parmi nous* Lucrèce, *fit son beau poëme pour former, comme on dit,* l'esprit & le cœur *de* Caius Memmius Gemellus, *jeune homme d'une grande espérance, & d'une des plus anciennes maisons de Rome.*

Ce Memmius *devint meilleur philosophe que son maître, comme on le verra par ses lettres à* Ciceron.

L'amiral Russe Shermetol *les ayant lues en manuscrit à Rome dans la bibliothèque du Vatican, s'amusa à les traduire dans sa langue pour* former l'esprit & le cœur *d'un de ses neveux. Nous les avons traduites de russe en français, n'ayant pas eu comme monsieur l'amiral la faculté de consulter la bibliothèque du Vatican. Mais nous pouvons assurer que les deux traductions sont de la plus grande fidélité. On y verra l'esprit de Rome tel qu'il était alors (car il a bien changé depuis.) La philosophie de* Memmius *est quelquefois un peu hardie : on peut faire le même reproche à celle de* Ciceron *& de tous les grands hommes de l'antiquité. Ils avaient tous le malheur de n'avoir pu lire la Somme de* St. Thomas *d'Aquin. Cependant, on trouve dans eux certains traits de lumière naturelle qui ne laissent pas de faire grand plaisir.*

LETTRE PREMIÈRE.

J'apprends avec douleur, mon cher *Tullius*, mais non pas avec surprise la mort de mon ami *Lucrèce*. Il est affranchi des douleurs d'une vie qu'il ne pouvait plus supporter ; ses maux étaient incurables ; c'est là le cas de mourir. Je trouve qu'il a eu beaucoup plus de raison que *Caton* ; car si vous & moi

moi & *Brutus* nous avons furvécu à la république, *Caton* pouvait bien lui furvivre auffi. Se flattait-il d'aimer mieux la liberté que nous tous? ne pouvait-il pas comme nous accepter l'amitié de *Céfar*? croyait-il qu'il était de fon devoir de fe tuer parce qu'il avait perdu la bataille de Tapfa? Si cela était, *Céfar* lui-même aurait dû fe donner un coup de poignard après fa défaite à Dirrachium; mais il fut fe réferver pour des deftins meilleurs. Notre ami *Lucrèce* avait un ennemi plus implacable que *Pompée*, c'eft la nature. Elle ne pardonne point quand elle a porté fon arrêt; *Lucrèce* n'a fait que le prévenir de quelques mois; il aurait fouffert, & il ne fouffre plus. Il s'eft fervi du droit de fortir de fa maifon quand elle eft prête à tomber. Vis tant que tu as une jufte efpérance; l'as-tu perdue? meurs; c'était là fa règle, c'eft la mienne. J'approuve *Lucrèce*, & je le regrette.

Sa mort m'a fait relire fon poëme, par lequel il vivra éternellement. Il le fit autrefois pour moi; mais le difciple s'eft bien écarté du maître; nous ne fommes ni vous ni moi de fa fecte; nous fommes académiciens. C'eft au fond n'être d'aucune fecte.



Je vous envoie ce que je viens d'écrire fur les principes de mon ami, je vous prie de le corriger. Les fénateurs aujourd'hui n'ont plus rien qu'à philofopher; c'eft à *Céfar* de gouverner la terre; mais c'eft à *Ciceron* de l'inftruire. Adieu.

LETTRE SECONDE.

Vous avez raifon, grand homme, *Lucrèce* eft admirable dans fes exordes, dans fes defcriptions, dans fa morale, dans tout ce qu'il dit contre la fuperftition. Ce beau vers,

Tantum religio potuit fuadere malorum,

durera autant que le monde. S'il n'était pas un phyficien auffi ridicule que tous les autres, il ferait un homme divin. Ses tableaux de la fuperftition m'affectèrent fur-tout bien vivement dans mon dernier voyage d'Egypte & de Syrie. Nos poulets facrés & nos

augures dont vous vous moquez avec tant de grace dans votre traité de la *Divination*, sont des choses sensées en comparaison des horribles absurdités dont je fus témoin. Personne ne les a plus en horreur que la reine *Cléopâtre* & sa cour. C'est une femme qui a autant d'esprit que de beauté. Vous la verrez bientôt à Rome; elle est bien digne de vous entendre. Mais toute souveraine qu'elle est en Egypte, toute philosophe qu'elle est, elle ne peut guérir sa nation. Les prêtres l'assassineraient; le sot peuple prendrait leur parti, & crierait que les saints prêtres ont vengé *Sérapis* & les chats.

C'est bien pis en Syrie; il y a cinquante religions, & c'est à qui surpassera les autres en extravagances. Je n'ai pas encore approfondi celle des Juifs; mais j'ai connu leurs mœurs: *Crassus* & *Pompée* ne les ont point assez châtiés. Vous ne les connaissez point à Rome. Ils s'y bornent à vendre des philtres, à faire le métier de courtiers, à rogner les espèces. Mais chez eux ils sont les plus insolens de tous les hommes, détestés de tous leurs voisins, & les détestant tous. Toujours ou voleurs, ou volés, ou brigands ou esclaves, assassins & assassinés tour-à-tour.

Les Perses, les Scythes sont mille fois plus raisonnables; les bracmanes en comparaison d'eux sont des Dieux bienfaisans.

Je sais bon gré à *Pompée* d'avoir daigné le premier des Romains entrer par la brêche dans ce temple de Jérusalem qui était une citadelle assez forte; je sais encore plus de gré au dernier des Scipions d'avoir fait pendre leur roitelet qui avait osé prendre le nom d'*Alexandre*.

Vous avez gouverné la Cilicie, dont les frontières touchent presque à la Palestine; vous avez été témoin des barbaries & des superstitions de ce peuple; vous l'avez bien caractérisé dans votre belle oraison pour *Flaccus*. Tous les autres peuples ont commis des crimes, les Juifs sont les seuls qui s'en soient vantés. Ils sont tous nés avec la rage du fanatisme dans le cœur, comme les Germains & les Anglais naissent avec des cheveux blonds. Je ne serais point étonné que cette nation ne fût un jour funeste au genre humain.

Louez donc avec moi notre *Lucrèce* d'avoir porté tant de coups mortels à la superstition. S'il s'en était tenu là, toutes

les nations devraient venir aux portes de Rome couronner de fleurs son tombeau.

TROISIÈME LETTRE.

J'entre en matière tout d'un coup cette fois-ci, & je dis malgré *Lucrèce* & *Epicure*, non pas qu'il y a des Dieux, mais qu'il existe un DIEU. Bien des philosophes me siffleront, ils m'appelleront *esprit faible*; mais comme je leur pardonne leur témérité, je les supplie de me pardonner ma faiblesse.

Je suis du sentiment de *Balbus* dans votre excellent ouvrage de la *Nature des Dieux*. La terre, les astres, les végétaux, les animaux, tout m'annonce une intelligence productrice.

Je dis avec *Platon* (sans adopter ses autres principes) : Tu crois que j'ai de l'intelligence parce que tu vois de l'ordre dans mes actions, des rapports & une fin. Il y en a mille fois plus dans l'arrangement de ce monde. Juge donc que ce monde est arrangé par une intelligence suprême.

On n'a jamais répondu à cet argument que par des suppositions puériles; personne n'a jamais été assez absurde pour nier que la sphère d'*Archimède*, & celle de *Possidonius* soient des ouvrages de grands mathématiciens : elles ne sont cependant que des images très-faibles, très-imparfaites de cette immense sphère du monde, que *Platon* appelle avec tant de raison l'*ouvrage de l'éternel géomètre*. Comment donc oser supposer que l'original est l'effet du hasard quand on avoue que la copie est de la main d'un grand génie?

Le hasard n'est rien; il n'est point de hasard. Nous avons nommé ainsi l'effet que nous voyons d'une cause que nous ne voyons pas. Point d'effet sans cause; point d'existence sans raison d'exister; c'est-là le premier principe de tous les vrais philosophes.

Comment *Epicure*, & ensuite *Lucrèce* ont-ils le front de nous dire que des atomes s'étant fortuitement accrochés, ont produit d'abord des animaux, les uns sans bouche, les autres sans viscères, ceux ci privés de pieds, ceux-là de têtes, & qu'enfin le même hasard a fait naître des animaux accomplis.

C'eſt ainſi, diſent-ils, qu'on voit encore en Egypte des rats dont une moitié eſt formée, & dont l'autre n'eſt encore que de la fange. Ils ſe ſont bien bien trompés; ces ſottiſes pouvaient être imaginées par des Grecs ignorans qui n'avaient jamais été en Egypte. Le fait eſt faux; le fait eſt impoſſible. Il n'y eut, il n'y aura jamais ni d'animal, ni de végétal ſans germe. Quiconque dit que la corruption produit la génération, eſt un ruſtre, & non pas un philoſophe; c'eſt un ignorant qui n'a jamais fait d'expérience.

J'ai trouvé de ces vils charlatans qui me diſaient, il faut que le bled pourriſſe & germe dans la terre pour reſſuſciter, ſe former & nous alimenter. Je leur dis: Miſérables, ſervez-vous de vos yeux avant de vous ſervir de votre langue; ſuivez les progrès de ce grain que je confie à la terre; voyez comme il s'attendri, comme il s'enfle, comme il ſe relève, & avec quelle vertu incompréhenſible il étend ſes racines & ſes enveloppes. Quoi! vous avez l'impudence d'enſeigner les hommes, & vous ne ſavez pas ſeulement d'où vient le pain que vous mangez.

Mais qui a fait ces aſtres, cette terre, ces animaux, ces végétaux, ces germes dans leſquels un art ſi merveilleux éclate? il faut bien que ce ſoit un ſublime artiſte; il faut bien que ce ſoit une intelligence prodigieuſement au-deſſus de la nôtre, puiſqu'elle a fait ce que nous pouvons à peine comprendre; & cette intelligence, cette puiſſance, c'eſt ce que j'appelle DIEU.

Je m'arrête à ce mot. La foule & la ſuite de mes idées produiraient un volume au lieu d'une lettre. Je vous envoie ce petit volume, puiſque vous le permettez; mais ne le montrez qu'à des hommes qui vous reſſemblent, à des hommes ſans impiété & ſans ſuperſtition, dégagés des préjugés de l'école & de ceux du monde, qui aiment la vérité & non la diſpute; qui ne ſont certains que de ce qui eſt démontré, & qui ſe défient encore de ce qui eſt le plus vraiſemblable.

ICI SUIT LE TRAITÉ DE MEMMIUS.

1°.

QU'IL N'Y A QU'UN DIEU CONTRE EPICURE, LUCRÈCE ET AUTRES PHILOSOPHES.

Je ne dois admettre que ce qui m'eſt prouvé; & il m'eſt prouvé qu'il y a dans la nature une puiſſance intelligente (*a*).

Cette puiſſance intelligente eſt-elle ſéparée du grand tout? y eſt-elle unie? y eſt-elle identifiée? en eſt-elle le principe? y a-t-il pluſieurs puiſſances intelligentes pareilles?

J'ai été effrayé de ces queſtions que je me ſuis faites à moi-même. C'eſt un poids immenſe que je ne puis porter; pourrais-je au moins le ſoulever?

Les arbres, les plantes, tout ce qui jouit de la vie, & ſur-tout l'homme, la terre, la mer, le ſoleil, & tous les aſtres, m'ayant appris qu'il eſt une intelligence active, c'eſt-à-dire, un DIEU, je leur ai demandé à tous ce que c'eſt que DIEU, où il habite, s'il a des aſſociés? J'ai contemplé le divin ouvrage, & je n'ai point vu l'ouvrier; j'ai interrogé la nature, elle eſt reſtée muette.

Mais, ſans me dire ſon ſecret, elle s'eſt montrée, & c'eſt comme ſi elle m'avait parlé; je crois l'entendre. Elle me dit: Mon ſoleil fait éclore & mûrir mes fruits ſur ce petit globe qu'il éclaire, & qu'il échauffe ainſi que les autres globes. L'aſtre de la nuit donne ſa lumière réfléchie à la terre qui lui envoie la ſienne; tout eſt lié, tout eſt aſſujetti à des loix qui jamais ne ſe démentent; donc tout a été combiné par une ſeule intelligence.

Ceux qui en ſuppoſeraient pluſieurs doivent abſolument les ſuppoſer ou contraires, ou d'accord enſemble, ou différentes, ou ſemblables. Si elles ſont différentes & contraires, elles n'ont pu rien faire d'uniforme. Si elles ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'une. Tous les philoſophes conviennent qu'il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité; ils conviennent donc tous, malgré eux, qu'il n'y a qu'un DIEU.

La nature a continué, & m'a dit: Tu me demandes où eſt

(*a*) Il l'a prouvé dans ſa troiſième lettre.

ce DIEU? il ne peut être que dans moi; car s'il n'eſt pas dans la nature, où ſerait-il? dans les eſpaces imaginaires? Il ne peut être une ſubſtance à part; il m'anime, il eſt ma vie. Ta ſenſation eſt dans tout ton corps, DIEU eſt dans tout le mien. A cette voix de la nature, j'ai conclu qu'il m'eſt impoſſible de nier l'exiſtence de ce DIEU, & impoſſible de le connaître.

Ce qui penſe en moi, ce que j'appelle *mon ame*, ne ſe voit pas; comment pourrais-je voir ce qui eſt l'ame de l'univers entier?

2°.

SUITE DES PROBABILITÉS DE L'UNITÉ DE DIEU.

Platon, *Ariſtote*, *Ciceron* & moi, nous ſommes des animaux, c'eſt-à-dire, nous ſommes animés. Il ſe peut que dans d'autres globes il ſoit des animaux d'une autre eſpèce, mille millions de fois plus éclairés & plus puiſſans que nous; comme il ſe peut auſſi qu'il y ait des montagnes d'or & des rivières de nectar. On appellera ces animaux *Dieux* improprement, mais il ſe peut auſſi qu'il n'y en ait pas: nous ne devons donc pas les admettre. La nature peut exiſter ſans eux: mais ce que nous connaiſſons de la nature ne pouvait exiſter ſans un deſſein, ſans un plan; & ce deſſein, ce plan ne ne pouvait être conçu & exécuté ſans une intelligence puiſſante; donc je dois reconnaître cette intelligence, ce DIEU, & rejetter tous ces prétendus Dieux habitans des planètes & de l'olympe; & tous ces prétendus fils de DIEU, les *Bacchus*, les *Hercules*, les *Perſées*, les *Romulus*, &c. &c. Ce ſont des fables milléſiennes, des contes de ſorciers. Un DIEU ſe joindre à la nature humaine! j'aimerais autant dire que des éléphans ont fait l'amour à des puces, & en ont eu de la race; cela ſerait bien moins impertinent.

Tenons-nous en donc à ce que nous voyons évidemment, que dans le grand tout il eſt une grande intelligence. Fixons-nous à ce point juſqu'à-ce que nous puiſſions faire encore quelques pas dans ce vaſte abîme.

3°.

CONTRE LES ATHÉES.

Il était bien hardi ce *Straton* qui accordant l'intelligence aux opérations de son chien de chasse, la niait aux œuvres merveilleuses de toute la nature Il avait le pouvoir de penser; & il ne voulait pas qu'il y eût dans la fabrique du monde un pouvoir qui pensât.

Il disait que la nature seule, par ses combinaisons, produit des animaux pensans. Je l'arrête là, & je lui demande quelle preuve il en a? il me répond que c'est son systême, son hypothèse; que cette idée en vaut bien une autre.

Mais moi je lui dis, je ne veux point d'hypothèse, je veux des preuves. Quand *Possidonius* me dit qu'il peut quarrer des lunules du cercle, & qu'il ne peut quarrer le cercle, je ne le crois qu'après en avoir vu la démonstration.

Je ne sais pas si dans la suite des tems il se trouvera quelqu'un d'assez fou pour assurer que la matière, sans penser, produit d'elle-même des milliards d'êtres qui pensent. Je lui soutiendrai que suivant ce beau systême, la matière pourrait produire un DIEU sage, puissant & bon.

Car si la matière seule a produit *Archimède* & vous, pourquoi ne produirait-elle pas un être qui serait incomparablement au-dessus d'*Archimède* & de vous par le génie, au-dessus de tous les hommes ensemble, par la force & par la puissance, qui disposerait des élémens beaucoup mieux que le potier ne rend un peu d'argile souple à ses volontés, en un mot, un DIEU. Je n'y vois aucune difficulté. Cette folie suit évidemment de son systême.

4°.

SUITE DE LA RÉPUTATION DE L'ATHÉISME.

D'autres, comme *Architas*, supputent que l'univers est le produit des nombres. Oh que les chances ont de pouvoir! Un coup de dez doit nécessairement amener rafles de mondes;

car le ſeul mouvement de trois dez dans un cornet vous amènera rafle de ſix, le point de Vénus, très-aiſément en un quart d'heure. La matière toujours en mouvement dans toute l'éternité doit donc amener toutes les combinaiſons poſſibles. Ce monde eſt une de ces combinaiſons; donc elle avait autant de droit à l'exiſtence que toutes les autres; donc elle devait arriver; donc il était impoſſible qu'elle n'arrivât pas, toutes les autres combinaiſons ayant été épuiſées; donc à chaque coup de dez il y avait l'unité à parier contre l'infini que cet univers ſerait formé tel qu'il eſt.

Je laiſſe *Architas* jouer un jeu auſſi déſavantageux, & puiſqu'il y a toujours l'infini contre un à parier contre lui, je le fais interdire par le préteur, de peur qu'il ne ſe ruine. Mais avant de lui ôter la jouiſſance de ſon bien, je lui demande comment à chaque inſtant le mouvement de ſon cornet qui roule toujours ne détruit pas ce monde ſi ancien, & n'en forme pas un nouveau?

Vous riez de toutes ces folies, ſage *Ciceron*, & vous en riez avec indulgence. Vous laiſſez tous ces enfans ſouffler en l'air ſur leurs bouteilles de ſavon; leurs vains amuſemens ne ſeront jamais dangereux. Un an de guerres civiles de *Céſar* & de *Pompée* a fait plus de mal à la terre que n'en pourraient faire tous les athées enſemble pendant toute l'éternité.

5°.

Raison des athées.

Quelle eſt la raiſon qui fait tant d'athées? c'eſt la contemplation de nos malheurs & de nos crimes. *Lucrèce* était plus excuſable que perſonne; il n'a vu autour de lui, & n'a éprouvé que des calamités. Rome depuis *Sylla* doit exciter la pitié de la terre dont elle a été le fléau. Nous avons nagé dans notre ſang. Je juge par tout ce que je vois, par tout ce que j'entends, que *Céſar* ſera bientôt aſſaſſiné. Vous le penſez de même. Mais après lui je prévois des guerres civiles plus affreuſes que celles dans leſquelles j'ai été enveloppé. *Céſar* lui-même dans tout le cours de ſa vie qu'a-t-il vu,

vu, qu'a-t-il fait? des malheureux. Il a exterminé de pauvres Gaulois qui s'exterminaient eux-mêmes dans leurs continuelles factions. Ces barbares étaient gouvernés par des druides qui sacrifiaient les filles des citoyens après avoir abusé d'elles. De vieilles sorcières sanguinaires étaient à la tête des hordes germaniques qui ravageaient la Gaule, & qui n'ayant pas de maison, allaient piller ceux qui en avaient. *Arioviste* était à la tête de ces sauvages; & leurs magiciennes avaient un pouvoir absolu sur *Arioviste*. Elles lui défendirent de livrer bataille avant la nouvelle lune. Ces furies allaient sacrifier à leurs Dieux *Procilius* & *Titius* deux ambassadeurs envoyés par *César* à ce perfide *Arioviste*, lorsque nous arrivâmes & que nous délivrâmes ces deux citoyens que nous trouvâmes chargés de chaînes. La nature humaine, dans ces cantons, était celle des bêtes féroces; & en vérité nous ne valions guères mieux.

Jettez les yeux sur toutes les autres nations connues, vous ne voyez que des tyrans & des esclaves, des dévastations, des conspirations & des supplices.

Les animaux sont encore plus misérables que nous; assujettis aux mêmes maladies, ils sont sans aucun secours; nés tous sensibles, ils sont dévorés les uns par les autres. Point d'espèce qui n'ait son bourreau. La terre d'un pole à l'autre est un champ de carnage; & la nature sanglante est assise entre la naissance & la mort.

Quelques poëtes, pour remédier à tant d'horreurs, ont imaginé les enfers. Etrange consolation! étrange chimère! les enfers sont chez nous. Le chien à trois têtes, & les trois parques, & les trois furies sont des agneaux en comparaison de nos *Sylla* & de nos *Marius*.

Comment un DIEU aurait-il pu former ce cloaque épouvantable de misères & de forfaits? On suppose un DIEU puissant, sage, juste & bon: & nous voyons de tous côtés folie, injustice & méchanceté. On aime mieux alors nier DIEU que le blasphémer. Aussi avons-nous cent épicuriens contre un platonicien. Voilà les vraies raisons de l'athéisme; le reste est dispute d'école.

6°.

Réponse aux plaintes des athées.

A ces plaintes du genre humain, à ces cris de la nature toujours souffrante, que répondrai-je ?

J'ai vu évidemment des fins & des moyens. Ceux qui disent que ni l'œil n'est fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni l'estomac pour digérer, m'ont paru des fous ridicules : mais ceux qui dans leurs tourmens me baignent de leurs larmes, qui cherchent un Dieu consolateur & qui ne le trouvent pas, ceux-là m'attendrissent ; je gémis avec eux, & j'oublie de les condamner.

Mortels qui souffrez & qui pensez, compagnons de mes supplices, cherchons ensemble quelque consolation & quelques argumens. Je vous ai dit qu'il est dans la nature une intelligence, un Dieu ; mais vous ai-je dit qu'il pouvait faire mieux ? le sais-je ? dois-je le présumer ? suis je de ses conseils ? je le crois très-sage ; son soleil & ses étoiles me l'apprennent. Je le crois très-juste & très-bon ; car d'où lui viendrait l'injustice & la malice ? il y a du bon, donc Dieu l'est ; il y a du mal, donc ce mal ne vient point de lui. Comment enfin dois-je envisager Dieu ? comme un père qui n'a pu faire le bien de tous ses enfans

7°.

Si Dieu est infini et s'il a pu empêcher le mal.

Quelques philosophes me crient, Dieu est éternel, infini, tout-puissant ; il pouvait donc défendre au mal d'entrer dans son édifice admirable.

Prenez garde, mes amis, s'il l'a pu, & s'il ne l'a pas fait, vous le déclarez méchant ; vous en faites notre persécuteur, notre bourreau, & non pas notre Dieu.

Il est éternel sans doute. Dès qu'il existe quelque être, il existe un être de toute éternité ; sans quoi le néant donnerait l'existence. La nature est éternelle ; l'intelligence qui l'anime est éternelle. Mais d'où savons-nous qu'elle est infinie ? la nature

est-elle infinie ? qu'est-ce que l'infini actuel ? nous ne connaissons que des bornes ; il est vraisemblable que la nature a les siennes ; le vide en est une preuve. Si la nature est limitée, pourquoi l'intelligence suprême ne le serait-elle pas ? pourquoi ce DIEU qui ne peut-être que dans la nature, s'étendrait-il plus loin qu'elle ? sa puissance est très-grande : mais qui nous a dit qu'elle est infinie, quand ses ouvrages nous montrent le contraire ? quand la seule ressource qui nous reste pour le disculper est d'avouer que son pouvoir n'a pu triompher du mal physique & moral ? Certes, j'aime mieux l'adorer borné que méchant.

Peut-être dans la vaste machine de la nature, le bien l'a-t-il emporté nécessairement sur le mal, & l'Eternel artisan a été forcé dans ses moyens en faisant encore (malgré tant de maux) ce qu'il y avait de mieux.

Peut-être la matière a été rebelle à l'intelligence qui en disposait les ressorts.

Qui sait enfin si le mal qui règne depuis tant de siècles ne produira pas un plus grand bien dans des tems encore plus longs ?

Hélas ! faibles & malheureux humains, vous portez les mêmes chaînes que moi ; vos maux sont réels ; & je ne vous console que par des peut-être.

8°.

SI DIEU ARRANGEA LE MONDE DE TOUTE ÉTERNITÉ.

Rien ne se fait de rien. Toute l'antiquité, tous les philosophes sans exception conviennent de ce principe. Et en effet, le contraire paraît absurde. C'est même une preuve de l'éternité de DIEU. C'est bien plus, c'est sa justification. Pour moi, j'admire comment cette auguste intelligence a pu construire cet immense édifice avec de la simple matière. On s'étonnait autrefois que les peintres avec quatre couleurs pussent varier tant de nuances. Quels hommages ne doit-on pas au grand *Demiourgos* qui a tout fait avec quatre faibles élémens.

Nous venons de voir que si la matière existait, DIEU existait aussi.

Quand l'a-t-il fait obéir à sa main puissante? quand l'a-t-il arrangée ?

Si la matière existait de toute éternité, comme tout le monde l'avoue, ce n'est pas d'hier que la suprême intelligence l'a mise en œuvre. Quoi ! DIEU est nécessairement actif, & il aurait passé une éternité sans agir ! il est le grand Etre nécessaire : comment aurait-il été pendant des siècles éternels le grand Etre inutile ?

Le cahos est une imagination poétique, ou la matière avait par elle-même de l'énergie, ou cette énergie était dans DIEU. Dans le premier cas, tout se serait donné de lui-même & sans dessein, le mouvement, l'ordre & la vie, ce qui nous semble absurde.

Dans le second cas, DIEU aura tout fait, mais il aura toujours tout fait ; il aura toujours tout disposé nécessairement de la manière la plus prompte & la plus convenable au sujet sur lequel il travaillait.

Si on peut comparer DIEU au soleil son éternel ouvrage, il était comme cet astre, dont les rayons émanent dès qu'il existe. DIEU en formant le soleil lumineux ne pouvait lui ôter ses taches. DIEU en formant l'homme avec des passions nécessaires, ne pouvait peut-être prévenir ni ses vices ni ses désastres. Toujours des peut-être ; mais je n'ai point d'autre moyen de justifier la Divinité.

Cher *Ciceron*, je ne demande point que vous pensiez comme moi, mais que vous m'aidiez à penser.

9°.

DES DEUX PRINCIPES, ET DE QUELQUES AUTRES FABLES.

Les Perses, pour expliquer l'origine du mal, imaginèrent-ils il y a quelques neuf mille ans, que DIEU, qu'ils appellent *Oromaze*, ou *Orosmad*, s'était complu à former un être puissant & méchant, qu'ils nomment, je crois, *Arimane*, pour lui servir d'antagoniste ; & que le bon *Oromaze* qui nous protège, combat sans cesse *Arimane* le malin qui nous persécute. C'est ainsi que j'ai vu un de mes centurions qui se battait tous les matins contre son singe pour se tenir en haleine.

D'autres Perses, c'est, dit-on, le plus grand nombre, croient le tyran *Arimane* aussi ancien que le bon prince *Orosmad.* Ils disent qu'il casse les œufs que le favorable *Orosmad* pond sans cesse, & qu'il y fait entrer le mal; qu'il répand les ténèbres partout où l'autre envoie la lumière; les maladies quand l'autre donne la santé; & qu'il fait toujours marcher la mort à la suite de la vie. Il me semble que je vois deux charlatans en plein marché, dont l'un distribue des poisons, & l'autre des antidotes.

Des mages s'efforceront, s'ils veulent, de trouver de la raison dans cette fable. Pour moi, je n'y apperçois que du ridicule; je n'aime point à voir DIEU qui est la raison même, toujours occupé comme un gladiateur à combattre une bête féroce.

Les Indiens ont une fable plus ancienne; trois Dieux réunis dans la même volonté, *Birma* ou *Brama*, la puissance & la gloire; *Vitsnou* ou *Bitsnou*, la tendresse & la bienfaisance; *Sub* ou *Sib*, la terreur & la destruction, créèrent d'un commun accord des demi-dieux, des *debta*, dans le ciel. Ces demi-dieux se révoltèrent, ils furent précipités dans l'abîme par les trois Dieux, ou plutôt par le grand DIEU qui présidait à ces trois. Après des siècles de punition, ils obtinrent de devenir hommes; & ils apportèrent le mal sur la terre; ce qui obligea DIEU ou les trois Dieux de donner la nouvelle loi du Veidam.

Mais ces coupables, avant de porter le mal sur la terre, l'avaient déjà porté dans le ciel. Et comment DIEU avait-il créé des êtres qui devaient se révolter contre lui? comment DIEU aurait-il donné une seconde loi dans son Veidam? sa première était donc mauvaise.

Ce conte oriental ne prouve rien, n'explique rien; il a été adopté par quelques nations asiatiques; & enfin il a servi de modèle à la guerre des Titans.

Les Egyptiens ont eu leur *Osiris* & leur *Typhon.*

Le *Jupiter* d'Homère avec ses deux tonneaux, me fait lever les épaules. Je n'aime point *Jupiter* cabaretier donnant comme tous les autres cabaretiers plus de mauvais vin que de bon. Il ne tenait qu'à lui de faire toujours du falerne.

Le plus beau, le plus agréable de tous les contes inventés

pour justifier ou pour accuser la providence, ou pour s'amuser d'elle, est la boîte de *Pandore*. Ainsi, on n'a jamais débité que des fables comiques sur la plus triste des vérités.

10°.

Si le mal est nécessaire.

Tous les hommes ayant épuisé en vain leur génie à deviner comment le mal peut exister sous un Dieu bon, quel téméraire osera se flatter de trouver ce que *Ciceron* cherche encore en vain ? Il faut bien que le mal n'ait point d'origine, puisque *Ciceron* ne l'a pas découverte.

Ce mal nous crible & nous pénètre de tous côtés, comme le feu s'incorpore à tout ce qui le nourrit, comme la matière éthérée court dans tous les pores : le bien fait à-peu-près le même effet. Deux amans jouissans goûtent le bonheur dans tout leur être; cela est ainsi de tout tems. Que puis-je en penser? sinon que cela fut nécessaire de tout tems.

Je suis donc ramené malgré moi à cette ancienne idée que je vois être la base de tous les systêmes, dans laquelle tous les philosophes retombent après mille détours, & qui m'est démontrée par toutes les actions des hommes, par les miennes, par tous les événemens que j'ai lus, que j'ai vus, & auxquels j'ai eu part; c'est le fatalisme, c'est la nécessité dont je vous ai déjà parlé.

Si je descends dans moi-même, qu'y vois-je que le fatalisme? ne fallait-il pas que je nâquisse quand les mouvemens des entrailles de ma mère ouvrirent sa matrice, & me jettèrent nécessairement dans le monde? pouvait-elle l'empêcher? pouvais-je m'y opposer? me suis-je donné quelque chose? toutes mes idées n'ont-elles pas entré successivement dans ma tête sans que j'en ai appellé aucune? ces idées n'ont-elles pas déterminé invinciblement ma volonté, sans quoi ma volonté n'aurait point eu de cause. Tout ce que j'ai fait n'a-t-il pas été la suite nécessaire de toutes ces prémisses nécessaires? n'en est-il pas ainsi dans toute la nature?

Ou ce qui existe est nécessaire, ou il ne l'est pas. S'il ne l'est

l'eſt pas, il eſt démontré inutile. L'univers en ce cas ſerait inutile; donc il exiſte d'une néceſſité abſolue. DIEU ſon moteur, ſon fabricateur, ſon ame ſerait inutile; donc DIEU exiſte d'une néceſſité abſolue, comme nous l'avons dit. Je ne puis ſortir de ce cercle dans lequel je me ſens renfermé par une force invincible.

Je vois une chaîne immenſe dont tout eſt chaînon; elle embraſſe, elle ſerre aujourd'hui la nature; elle l'embraſſait hier, elle l'entourera demain; je ne puis ni voir ni concevoir un commencement des choſes. Ou rien n'exiſte, ou tout eſt éternel.

Je me ſens irréſiſtiblement déterminé à croire le mal néceſſaire, puiſqu'il eſt. Je n'apperçois d'autre raiſon de ſon exiſtence que cette exiſtence même.

O *Ciceron*, détrompez-moi, ſi je ſuis dans l'erreur; mais en combien d'endroits êtes-vous de mon avis dans votre livre *de fato*, ſans preſque vous en appercevoir! tant la vérité a de force, tant la deſtinée vous entraînait malgré vous, lors même que vous la combattiez!

11°.

CONFIRMATION DES PREUVES DE LA NÉCESSITÉ DES CHOSES.

Il y a certainement des choſes que la ſuprême intelligence ne peut empêcher. Par exemple, que le paſſé n'ait exiſté; que le préſent ne ſoit dans un flux continuel; que l'avenir ne ſoit la ſuite du préſent; que les vérités mathématiques ne ſoient vérités. Elle ne peut faire que le contenu ſoit plus grand que le contenant; qu'une femme accouche d'un éléphant par l'oreille, que la lune paſſe par un trou d'aiguille.

La liſte de ces impoſſibilités ſerait trop longue. Il eſt donc encore une fois très-vraiſemblable que DIEU n'a pu empêcher le mal.

Une intelligence ſage, puiſſante & bonne, ne peut avoir fait délibéremment des ouvrages de contradictions. Mille enfans naiſſent avec les organes convenables à leur tête, mais ceux de la poitrine ſont viciés. La moitié des conformations eſt man-

quée; & c'est ce qui détruit la moitié des ouvrages de cette intelligence si bonne. Oh si du moins il n'y avait que la moitié de ses créatures qui fût méchante! mais que de crimes depuis la calomnie jusqu'au parricide! quoi! un agneau, une colombe, une tourterelle, un rossignol ne me nuiront jamais, & Dieu me nuirait toujours! il ouvrirait des abîmes sous mes pas, ou il engloutirait la ville où je suis né, ou il me livrerait pendant toute ma vie à la souffrance, & cela sans motif, sans raison, sans qu'il en résulte le moindre bien! non, mon Dieu; non, Etre suprême, Etre bienfaisant, je ne puis le croire; je ne puis te faire cette horrible injure.

On me dira, peut-être, que j'ôte à Dieu sa liberté. Que sa puissance suprême m'en garde. Faire tout ce qu'on peut, c'est exercer sa liberté pleinement. Dieu a fait tout ce qu'un Dieu pouvait faire. Il est beau qu'un Dieu ne puisse faire le mal.

12°.

Réponse a ceux qui objecteraient qu'on fait Dieu étendu, matériel, et qu'on l'incorpore avec la nature.

Quelques platoniciens me reprochent que j'ôte à Dieu sa simplicité, que je le suppose étendu, que je ne le distingue pas assez de la nature; que je suis plutôt les dogmes de *Straton* que ceux des autres philosophes.

Mon cher *Ciceron*, ni eux, ni vous, ni moi, ne savons ce que c'est que Dieu. Bornons-nous à savoir qu'il en existe un. Il n'est donné à l'homme de connaître ni de quoi les astres sont formés, ni comment est fait le maître des astres.

Que Dieu soit appellé *Etre simple*, j'y consens de tout mon cœur. Simple ou étendu, je l'adorerai également; mais je ne comprends pas ce que c'est qu'un être simple. Quelques rêveurs, pour me le faire entendre, disent qu'un point géométrique est un être simple. Mais un point géométrique est une supposition, une abstraction de l'esprit, une chimère. Dieu ne peut être un point géométrique, je vois en lui avec *Platon* l'éternel géomètre.

Pourquoi

Pourquoi Dieu ne ſerait-il pas étendu lui qui eſt dans toute la nature? en quoi répugne-t-elle à ſon eſſence?

Si le grand Etre intelligent & néceſſaire opère ſur l'étendue, comment agit-il où il n'eſt pas? & s'il eſt en tous les lieux où il agit, comment n'eſt-il pas étendu?

Un être dont je pourrais nier l'exiſtence dans chaque particule du monde, l'une après l'autre, n'exiſterait nulle part.

Un être ſimple eſt incompréhenſible; c'eſt un mot vuide de ſens, qui ne rend Dieu ni plus reſpectable, ni plus aimable, ni plus puiſſant, ni plus raiſonnable. C'eſt plutôt le nier que le définir.

On pourra me répondre que notre ame eſt un exemple, & une preuve de la ſimplicité du grand Etre; que nous ne voyons ni ne ſentons notre ame; qu'elle n'a point de parties, qu'elle eſt ſimple; que cependant elle exiſte en un lieu, & qu'elle peut ainſi rendre raiſon du grand Etre ſimple. C'eſt ce que nous allons examiner. Mais avant de me plonger dans ce vuide, je vous réitère qu'en quelque endroit qu'on poſe l'Etre ſuprême, le mît-on en tout lieu ſans qu'il remplît de place, le reléguât-on hors de tout lieu ſans qu'il ceſſât d'être, raſſemblât-on en lui toutes les contradictions des écoles, je l'adorerai tant que je vivrai, ſans croire aucune école, & ſans porter mon vol dans des régions où nul mortel ne peut atteindre.

13°.

Si la nature de l'ame peut nous faire connaitre la nature de Dieu

J'ai conclu déjà que puiſqu'une intelligence préſide à mon faible corps, une intelligence ſuprême préſide au grand tout. Où me conduira ce premier pas de tortue? pourrai-je jamais ſavoir ce qui ſent & ce qui penſe en moi? eſt-ce un être inviſible, intangible, incorporel qui eſt dans mon corps? nul homme n'a encore oſé le dire. *Platon* lui-même n'a pas eu cette hardieſſe. Un être incorporel qui meut un corps! un être intangible qui touche tous mes organes dans leſquels eſt la ſenſation! un être ſimple & qui augmente avec l'âge! un

être incorruptible & qui dépérit par dégrés! quelles contradictions, quel cahos d'idées incompréhensibles! quoi! je ne puis rien connaître que par mes sens, & j'admettrai dans moi un être entiérement opposé à mes sens! Tous les animaux ont du sentiment comme moi, tous ont des idées que leurs sens leur fournissent: auront-ils tous une ame comme moi? nouveau sujet, nouvelle raison d'être non-seulement dans l'incertitude sur la nature de l'ame, mais dans l'étonnement continuel & dans l'ignorance.

Ce que je puis encore moins comprendre, c'est la dédaigneuse & sotte indifférence dans laquelle croupissent presque tous les hommes, sur l'objet qui les intéresse le plus, sur la cause de leur pensée, sur tout leur être. Je ne crois pas qu'il y ait dans Rome deux cents personnes qui s'en soient réellement occupées. Presque tous les Romains disent, que m'importe? & après avoir ainsi parlé ils vont compter leur argent, courent aux spectacles ou chez leurs maitresses. C'est la vie des désoccupés. Pour celle des factieux, elle est horrible. Aucun de ces gens-là ne s'embarrasse de son ame. Pour le petit nombre qui peut y penser, s'il est de bonne foi, il avouera qu'il n'est satisfait d'aucun systême.

Je suis prêt de me mettre en colère quand je vois *Lucrèce* affirmer que la partie de l'ame qu'on appelle esprit, intelligence, *animus*, loge au milieu de la poitrine (*b*), & que l'autre partie de l'ame qui fait la sensation est répandue dans le reste du corps; de tous les autres systêmes aucun ne m'éclaire.

Autant de sectes, autant d'imaginations, autant de chimères. Dans ce conflit de suppositions, sur quoi poser le pied pour monter vers DIEU? puis-je m'élever de cette ame que je ne connais pas à la contemplation de l'essence suprême que je voudrais connaître? Ma nature que j'ignore, ne me prête aucun instrument pour sonder la nature du principe universel entre lequel & moi est un si vaste & si profond abîme.

(*b*) *Consilium quod nos animum mentemque vocamus*
Idque situm media regione in corporis hæret.

14°.

COURTE REVUE DES SYSTÊMES SUR L'AME POUR PARVENIR, SI L'ON PEUT, A QUELQUE NOTION SUR L'INTELLIGENCE SUPRÊME.

Si pourtant il eſt permis à un aveugle de chercher ſon chemin à tâtons, ſouffrez, *Ciceron*, que je faſſe encore quelque pas dans ce cahos en m'appuyant ſur vous. Donnons-nous d'abord le plaiſir de jetter un coup-d'œil ſur tous les ſyſtêmes.

Je ſuis corps, & il n'y a point d'eſprit.

Je ſuis eſprit, & il n'y a point de corps.

Je poſſède dans mon corps une ame ſpirituelle.

Je ſuis une ame ſpirituelle qui poſſède mon corps.

Mon ame eſt le réſultat de mes cinq ſens.

Mon ame eſt un ſixième ſens.

Mon ame eſt une ſubſtance inconnue, dont l'eſſence eſt de penſer & ſentir.

Mon ame eſt une portion de l'ame univerſelle.

Il n'y a point d'ame.

Quand je m'éveille après avoir fait tous ces ſonges, voici ce que me dit la voix de ma faible raiſon, qui me parle ſans que je ſache d'où vient cette voix.

Je ſuis corps, il n'y a point d'eſprits. Cela me paraît bien groſſier. J'ai bien de la peine à penſer fermement que votre oraiſon *pro lege manilia*, ne ſoit qu'un réſultat de la déclinaiſon des atomes.

Quand j'obéis aux commandemens de mon général, & qu'on obéit aux miens, les volontés de mon général & les miennes ne ſont point des corps qui en font mouvoir d'autres par les loix du mouvement. Un raiſonnement n'eſt point le ſon d'une trompette. On me commande par intelligence, j'obéis par intelligence. Cette volonté ſignifiée, cette volonté que j'accomplis n'eſt ni un cube, ni un globe, n'a aucune figure, n'a rien de la matière. Je puis donc la croire immortelle. Je puis donc croire qu'il y a quelque choſe qui n'eſt pas matière.

Il n'y a que des eſprits & point de corps. Cela eſt bien délié & bien fin; la matière ne ferait qu'un phénomène! il ſuffit de

manger & de boire, & de s'être bleſſé d'un coup de pierre au bout du doigt pour croire à la matière.

Je poſſède dans mon corps une ame ſpirituelle. Qui, moi, je ſerais la boîte dans laquelle ſerait un être qui ne tient point de place! moi étendu je ſerais l'étui d'un être non étendu! je poſſéderais quelque choſe qu'on ne voit jamais, qu'on ne touche jamais, de laquelle on ne peut avoir la moindre image, la moindre idée? il faut être bien hardi pour ſe vanter de poſſéder un tel tréſor. Comment le poſſéderais-je, puiſque toutes mes idées me viennent ſi ſouvent, malgré moi, pendant ma veille & pendant mon ſommeil? C'eſt un plaiſant maître de ſes idées qu'un être qui eſt toujours maîtriſé par elles.

Une ame ſpirituelle poſſède mon corps. Cela eſt bien plus hardi à elle; car elle aura beau ordonner à ce corps d'arrêter le cours rapide de ſon ſang, de rectifier tous ſes mouvemens internes, il n'obéira jamais. Elle poſſède un animal bien indocile

Mon ame eſt le réſultat de tous mes ſens. C'eſt une affaire difficile à concevoir, & par conſéquent à expliquer.

Le ſon d'une lyre, le toucher, l'odeur, la vue, le goût d'une pomme d'Afrique ou de Perſe, ſemblent avoir peu de rapport avec une démonſtration d'*Archimède*; & je ne vois pas bien nettement comment un principe agiſſant ſerait dans moi la conſéquence de cinq autres principes. J'y rêve & je n'y entends rien du tout.

Je puis penſer ſans nez, je puis penſer ſans goût, ſans jouir de la vue, & même ayant perdu le ſentiment du tact. Ma penſée n'eſt donc par le réſultat des choſes qui peuvent m'être enlevées tour-à-tour. J'avoue que je ne me flatterais pas d'avoir des idées ſi je n'avais jamais eu aucun de mes cinq ſens. Mais on ne me perſuadera pas que ma faculté de penſer ſoit l'effet de cinq puiſſances réunies, quand je penſe encore après les avoir perdues l'une après l'autre.

L'ame eſt un ſixième ſens. Ce ſyſtême a d'abord quelque choſe d'éblouiſſant. Mais que veulent dire ces paroles? prétend-on que le nez eſt un être flairant par lui-même? mais les philoſophes les plus accrédités ont dit que l'ame flaire par le nez, voit par les yeux; & qu'elle eſt dans les cinq ſens. En ce cas, elle ſerait auſſi dans ce ſixième ſens, s'il y en avait un;

& cet être inconnu, nommée *ame*, ferait dans six sens au lieu d'être dans cinq. Que signifierait, *l'ame est un sens?* on ne peut rien entendre par ces mots, sinon l'ame est une faculté de sentir & de penser; & c'est ce que nous examinerons.

Mon ame est une substance inconnue, dont l'essence est de penser & de sentir. Cela revient à-peu-près à cette idée que l'ame est un sixième sens. Mais dans cette supposition, elle est plutôt mode, accident, faculté que substance.

Inconnue, j'en conviens, mais *substance* je le nie. Si elle était substance, son essence serait de sentir & de penser; comme celle de la matière est l'étendue & la solidité. Alors l'ame sentirait toujours & penserait toujours, comme la matière est toujours solide & étendue.

Cependant il est très-certain que nous ne sentons ni ne pensons toujours. Il faut être d'une opiniâtreté ridicule, pour soutenir que dans un profond sommeil, quand on ne rêve point, on a du sentiment & des idées. C'est donc un être de raison, une chimère, qu'une prétendue substance qui perdrait son essence pendant la moitié de sa vie.

Mon ame est une portion de l'ame universelle. Cela est plus sublime. Cette idée flatte notre orgueil; elle nous fait des Dieux. Une portion de la Divinité serait divinité elle-même, comme une partie de l'air est de l'air, & une goutte d'eau de l'océan est de la même nature que l'océan. Mais voilà une plaisante divinité qui naît entre la vessie & le rectum, qui passe neuf mois dans un néant absolu, qui vient au monde sans rien connaître, sans rien faire, qui demeure plusieurs mois dans cet état, qui souvent n'en sort que pour s'évanouir à jamais, & qui ne vit d'ordinaire que pour faire toutes les impertinences possibles.

Je ne me sens point du tout assez insolent pour me croire une partie de la divinité. *Alexandre* se fit Dieu; *César* se fera Dieu s'il veut, à la bonne heure; *Antoine & Nicomède* seront ses grands-prêtres, *Cléopâtre* sera sa grande-prêtresse. Je ne prétends point à un tel honneur.

Il n'y a point d'ame. Ce systême, le plus hardi, le plus étonnant de tous, est au fond le plus simple. Une tulippe, une rose, ces chefs-d'œuvre de la nature dans les jardins, sont

produites par une méchanique incompréhensible, & n'ont point d'ame. Le mouvement qui fait tout, n'est point une ame, un être pensant. Les insectes qui ont la vie ne nous paraissent point doués de cet être pensant qu'on appelle *ame.* On admet volontiers dans les animaux un instinct qu'on ne comprend point, & nous leur refusons une ame que l'on comprend encore moins. Encore un pas, & l'homme sera sans ame.

Que mettrons-nous donc à la place? du mouvement, des sensations, des idées, des volontés, &c. dans chacun de nos individus. Et d'où viendront ces sensations, ces idées, ces volontés dans un corps organisé? elles viendront de ses organes, elles seront dues à l'intelligence suprême qui anime toute la nature. Cette intelligence aura donné à tous les animaux bien organisés, des facultés qu'on aura nommées *ame;* & nous avons la puissance de penser sans être ame, comme nous avons la puissance d'opérer des mouvemens sans que nous soyons mouvement.

Qui sait si ce système n'est pas plus respectueux pour la Divinité qu'aucun autre? il semble qu'il n'en est point qui nous mette plus sous la main de Dieu. J'ai peur, je l'avoue, que ce système ne fasse de l'homme une pure machine. Examinons cette dernière hypothèse, & défions-nous d'elle comme de toutes les autres.

15°.

Examen si ce qu'on appelle *ame* n'est pas une faculté qu'on a prise pour une substance.

J'ai le don de la parole & de l'intonation, de sorte que j'articule & que je chante; mais je n'ai point d'être en moi qui soit articulation & chant. N'est-il pas bien probable qu'ayant des sensations & des pensées, je n'ai point en moi un être caché qui soit à la fois sensation & pensée, ou pensée sentante nommée *ame.*

Nous marchons par les pieds, nous prenons par les mains; nous pensons, nous voulons par la tête. Je suis entiérement ici pour *Epicure* & pour *Lucrèce*, & je regarde son troisième livre comme le chef-d'œuvre de la sagacité éloquente. Je doute

qu'on puisse jamais dire rien d'aussi beau, ni d'aussi vraisemblable.

Toutes les parties du corps sont susceptibles de sensation; à quoi bon chercher une autre substance dans mon corps, laquelle sente pour lui? Pourquoi recourir à une chimère quand j'ai la réalité.

Mais, me dira-t-on, l'étendue ne suffit pas pour avoir des sensations & des idées. Ce caillou est étendu, il ne sent ni ne pense. Non; mais cet autre morceau de matière organisée possède la sensation & le don de penser. Je ne conçois point du tout par quel artifice le mouvement, les sentimens, les idées, la mémoire, le raisonnement se logent dans ce morceau de matière organisée; mais je le vois, & j'en suis la preuve à moi-même.

Je conçois encore moins comment ce mouvement, ce sentiment, ces idées, cette mémoire, ces raisonnemens se formeraient dans un être inétendu, dans un être simple qui me paraît équivaloir au néant. Je n'en ai jamais vu de ces êtres simples; personne n'en a vu; il est impossible de s'en former la plus légère idée; ils ne sont point nécessaires; ce sont les fruits d'une imagination exaltée. Il est donc encore une fois très-inutile de les admettre.

Je suis corps, & cet arrangement de mon corps, cette puissance de me mouvoir & de mouvoir d'autres corps, cette puissance de sentir & de raisonner; je les tiens donc de la puissance intelligente & nécessaire qui anime la nature. Voilà en quoi je diffère de *Lucrèce*. C'est à vous de nous juger tous deux. Dites-moi, lequel vaut le mieux de croire un être invisible, incompréhensible, qui naît & meurt avec nous, ou de croire que nous avons seulement des facultés données par le grand Etre nécessaire?

16°.

DES FACULTÉS DES ANIMAUX.

Les animaux ont les mêmes facultés que nous. Organisés comme nous, ils reçoivent comme nous la vie, ils la donnent de même. Ils commencent comme nous le mouvemennt & le

communiquent. Ils ont des sens & des sensations, des idées, de la mémoire. Quel est l'homme assez fou pour penser que le principe de toutes ces choses est un esprit inétendu? Nul mortel n'a jamais osé proférer cette absurdité. Pourquoi donc serions-nous assez insensés pour imaginer cet esprit en faveur de l'homme?

Les animaux n'ont que des facultés, & nous n'avons que des facultés.

Ce serait en vérité une chose bien comique que quand un lézard avale une mouche, & quand un crocodile avale un homme, chacun avalât une ame.

Que serait donc l'ame de cette mouche? un être immortel descendu du plus haut des cieux pour entrer dans ce corps, une portion détachée de la Divinité? ne vaut-il pas mieux la croire une simple faculté de cet animal à lui donnée avec la vie? Et si cet insecte a reçu ce don, nous en dirons autant du singe & de l'éléphant; nous en dirons autant de l'homme, & nous ne lui ferons point de tort.

J'ai lu dans un philosophe que l'homme le plus grossier est au-dessus du plus ingénieux animal. Je n'en conviens point. On acheterait beaucoup plus cher un éléphant qu'une foule d'imbécilles. Mais quand même cela serait, qu'en pourrait-on conclure? que l'homme a reçu plus de talens du grand Etre, & rien de plus.

17°.

De l'immortalité.

Que le grand Etre veuille persévérer à nous continuer les mêmes dons après notre mort; qu'il puisse attacher la faculté de penser à quelque partie de nous-mêmes qui subsistera encore; à la bonne heure: je ne veux ni l'affirmer, ni le nier, je n'ai de preuve ni pour ni contre. Mais c'est à celui qui affirme une chose si étrange, à la prouver clairement; & comme jusqu'ici personne ne l'a fait, on me permettra d'en douter.

Quand nous ne sommes plus que cendre, de quoi nous servirait-il qu'un atome de cette cendre passât dans quelque créature, revêtu des mêmes facultés dont il aurait joui pendant sa vie?

vie ? cette personne nouvelle ne sera pas plus ma personne, cet étranger ne sera pas plus moi que je ne serai ce chou & ce melon qui se seront formés de la terre où j'aurai été inhumé.

Pour que je fusse véritablement immortel, il faudrait que je conservasse mes organes, ma mémoire, toutes mes facultés. Ouvrez tous les tombeaux, rassemblez tous les ossemens ; vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre lueur de cette espérance.

18°.

De la métempsycose.

Pour que la métempsycose pût être admise, il faudrait que quelqu'un de bonne foi se ressouvînt bien positivement qu'il a été autrefois un homme. Je ne croirai pas plus que *Pythagore* a été coq, que je ne crois qu'il a eu une cuisse d'or.

Quand je vous dis que j'ai des facultés, je ne dis rien que de vrai. Quand j'avoue que je ne me suis point fait ces présens, cela est encore d'une vérité évidente. Quand je juge qu'une cause intelligente peut seule m'avoir donné l'entendement, je ne dis rien encore que de très-plausible, rien qui puisse effaroucher la raison ; mais si un charbonnier me dit qu'il a été *Cyrus* & *Hercule*, cela m'étonne ; & je le prie de m'en donner des preuves convaincantes.

19°.

Des devoirs de l'homme, quelque secte qu'on embrasse.

Toutes les sectes sont différentes, mais la morale est par-tout la même. C'est de quoi nous sommes convenus souvent dans nos entretiens avec *Cotta* & *Balbus*. Le sentiment de la vertu a été mis par la nature dans le cœur de l'homme, comme un antidote contre tous les poisons dont il devait être dévoré. Vous savez que *César* eut un remords quand il fut au bord du Rubicon. Cette voix secrette qui parle à tous les hommes, lui dit qu'il était un mauvais citoyen. Si *César*, *Catilina*, *Marius*, *Sylla*, *Cinna*, ont repoussé cette voix, *Caton*, *Atticus*, *Marcellus*, *Cotta*, *Balbus* & vous, vous lui avez été dociles.

La connaissance de la vertu restera toujours sur la terre, soit pour nous consoler quand nous l'embrasserons, soit pour nous accuser quand nous violerons ses loix.

Je vous ai dit souvent, à *Cotta* & à vous, que ce qui me frappait le plus d'admiration dans toute l'antiquité, était la maxime de Zoroastre: *Dans le doute si une action est juste ou injuste, abstiens-toi.*

Voilà la règle de tous les gens de bien; voilà le principe de toute la morale. Ce principe est l'ame de votre excellent livre des *Offices*. On n'écrira jamais rien de plus sage, de plus vrai, de plus utile. Désormais ceux qui auront l'ambition d'instruire les hommes & de leur donner des préceptes, seront des charlatans, s'ils veulent s'élever au-dessus de vous, ou seront tous vos imitateurs.

20°.

QUE MALGRÉ TOUS NOS CRIMES LES PRINCIPES DE LA VERTU SONT DANS LE CŒUR DE L'HOMME.

Ces préceptes de la vertu que vous avez enseignés avec tant d'éloquence, grand *Ciceron*, sont tellement gravés dans le cœur humain par les mains de la nature, que les prêtres même d'Egypte, de Syrie, de Caldée, de Phrygie & les nôtres, n'ont pu les effacer. En vain ceux d'Egypte ont consacré des crocodiles, des boucs & des chats, & ont sacrifié à leur ignorance, à leur ambition & leur avarice: en vain les Caldéens ont eu l'absurde insolence de lire l'avenir dans les étoiles; en vain tous les Syriens ont abruti la nature humaine par leur détestables superstitions: les principes de la morale sont restés inébranlables au milieu de tant d'horreurs & de démences. Les prêtres Grecs eurent beau sacrifier *Iphigénie* pour avoir du vent; les prêtres de toutes les nations connues ont eu beau immoler des hommes; & c'est en vain que nous-mêmes, nous Romains qui nous réputions sages, nous avons sacrifié depuis peu deux Grecs & deux Gaulois pour expier le crime prétendu d'une vestale. Malgré les efforts de tant de prêtres pour changer tous les hommes en brutes féroces, les loix portées par l'intelligence souveraine de la nature, par-tout violées, n'ont été abrogées nulle part. La voix qui dit à tous les

hommes : Ne fais point ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît sera toujours entendue d'un bout de l'univers à l'autre.

Tous les prêtres de toutes les religions sont forcés eux-mêmes d'admettre cette maxime. Et l'infame Calcas en assassinant la fille de son roi, sur l'autel, disait : c'est pour un plus grand bien que je commets ce parricide.

Toute la terre reconnaît donc la nécessité de la vertu. D'où vient cette unanimité, sinon de l'intelligence suprême, sinon du grand *Demiourgos* qui, ne pouvant empêcher le mal, y a porté ce remède éternel & universel ?

21°.

SI L'ON DOIT ESPÉRER QUE LES ROMAINS DEVIENDRONT PLUS VERTUEUX ?

Nous sommes trop riches, trop puissans, trop ambitieux, pour que la république Romaine puisse renaître. Je suis persuadé qu'après *César* il y aura des tems encore plus funestes. Les Romains, après avoir été les tyrans des nations, auront toujours des tyrans ; mais quand le pouvoir monarchique sera affermi, il faudra bien parmi ces tyrans qu'il se trouve quelques bons maitres. Si le peuple est façonné à l'obéissance, ils n'auront point d'intérêt d'être méchans ; & s'ils lisent vos ouvrages, ils seront vertueux. Je me console par cette espérance de tous les maux que j'ai vus, & de tous ceux que je prévois.

22°.

SI LA RELIGION DES ROMAINS SUBSISTERA.

Il y a tant de sectes, tant de religions dans l'empire Romain, qu'il est probable qu'une d'elles l'emportera un jour sur toutes les autres. Quoique nous ayons un Jupiter, maître des Dieux & des hommes, que nous appellons le *très-puissant* & le *très-bon* ; cependant *Homère* & d'autres poëtes lui ont attribué tant de sottises, & le peuple a tant de Dieux ridicules, que ceux qui proposeront un seul DIEU, pourront bien à la longue chas-

ser tous les nôtres. Qu'on me donne un planoticien enthousiaste, & qui soit épris de la gloire d'être chef de parti, je ne désespère pas qu'il réussisse.

J'ai vu dans le voisinage d'Alexandrie au-dessous du lac Moeris, une secte qui prend le nom de *Thérapeutes*; ils se prétendent tous inspirés. Ils ont des visions, ils jeûnent, ils prient. Leur enthousiasme va jusqu'à mépriser les tourmens & la mort. Si jamais cet enthousiasme est appuyé des dogmes de *Platon* qui commencent à prévaloir dans Alexandrie, ils pourront à la fin détruire la religion de l'empire; mais aussi une telle révolution ne pourait s'opérer sans beaucoup de sang répandu. Et si jamais on commençait des guerres de religion, je crois qu'elles dureraient des siècles, tant les hommes sont superstitieux, foux & méchans.

Il y aura toujours sur la terre un très-grand nombre de sectes. Ce qui est à souhaiter, c'est qu'aucune ne se fasse jamais un barbare devoir de persécuter les autres. Nous ne sommes point tombés jusqu'à présent dans cet excès. Nous n'avons voulu contraindre ni Egyptiens, ni Syriens, ni Phrygiens, ni Juifs. Prions le grand *Demiourgos*, (si pourtant on peut éviter sa destinée) prions-le que la manie de persécuter les hommes ne se répande jamais sur la terre. Elle deviendrait un séjour plus affreux que les poëtes ne nous ont peint le Tartare. Nous gémissons sous assez de fléau sans y joindre encore cette peste nouvelle.

DISCOURS DU CONSEILLER ANNE DUBOURG A SES JUGES.

L'HISTOIRE d'un pendu du seizième siècle & ses dernières paroles, sont en général peu intéressantes. Le peuple va voir gaiement ce spectacle qu'on lui donne gratis. Les juges se font payer leurs épices, & disent, voyons qui nous reste à pendre. Mais un homme tel que le conseiller *Anne Dubourg*, peut attirer l'attention de la postérité.

Il était détenu à la Bastille & jugé, malgré les loix, par des commissaires tirés du parlement même.

L'instinct qui fait aimer la vie porta *Dubourg* à reculer quelques tems ses juges, à réclamer les formes, à se défendre par les loix contre la force.

Une femme de qualité nommée madame de *la Caille*, accusée comme lui de favoriser les réformateurs, & détenue comme lui à la Bastille, trouva le moyen de lui parler, & lui dit : N'êtes-vous pas honteux de chicaner votre vie, craignez-vous de mourir pour DIEU ?

Il n'était pas bien démontré que DIEU qui a soin de tant de globes roulans autour de leurs soleils dans les plaines de l'être, voulût expressément qu'un conseiller-clerc fût pendu pour lui dans la place de Grève ; mais madame de *la Caille* en était convaincue.

Le conseiller en crut enfin quelque chose, & rappellant tout son courage, il avoua, qu'étant Français & neveu d'un chancelier de France, il préférait Paris à Rome ; que JESUS-CHRIST n'avait jamais été prélat Romain ; que la France ne devait point être asservie aux *Guises* & à un légat ; que l'église avait un besoin extrême d'être réformée, &c. Sur cette confession, il fut déclaré hérétique, condamné à être brûlé de droit, & par grace à être pendu auparavant.

Quand il fut sur l'échelle, voici comme il parla :

Vous avez, en me jugeant, violé toutes les formes des loix ; qui méprise à ce point les règles, méprise toujours l'équité. Je

ne suis point étonné que vous ayez prononcé ma mort, puisque vous êtes les esclaves des *Guises* qui l'ont résolue. Ce sera sans doute une tache éternelle à votre mémoire & à la compagnie dont je suis membre, que vous ayez joint un confrère à tant d'autres victimes; un confrère dont le seul crime est d'avoir parlé dans nos assemblées contre les prétentions de la cour de Rome en faveur des droits de nos monarques.

Je ne puis vous regarder ni comme mes confrères, ni comme mes juges; vous avez renoncé vous-mêmes à cette dignité pour n'être que des commissaires. Je vous pardonne ma mort; on la pardonne aux bourreaux; ils ne sont que les instrumens d'une puissance supérieure; ils assassinent juridiquement pour l'argent qu'on leur donne. Vous êtes des bourreaux payés par la faction des *Guises*. Je meurs pour avoir été le défenseur du roi & de l'état contre cette faction funeste.

Vous qui jusqu'ici aviez toujours soutenu la majesté du trône, & les libertés de l'église gallicane, vous les trahissez pour plaire à des étrangers. Vous vous êtes avilis jusqu'à l'opprobre d'admettre dans votre commission un inquisiteur du pape.

Vous devriez voir que vous ouvrez à la France une carrière bien funeste, dans laquelle on marchera trop long-tems. Vous prêtez vos mains mercenaires pour soumettre la France entière à des cadets d'une maison vassale de nos rois. La couronne sera foulée par la mître d'un évêque Italien. Il est impossible d'entreprendre une telle révolution sans plonger l'état dans des guerres civiles qui dureront plus que vous & vos enfans. Ces guerres civiles produiront d'autant plus de crimes qu'elles auront la religion pour prétexte, & l'ambition pour cause. On verra renaître en France ces tems affreux où les papes persécutaient, déposaient, assassinaient les empereurs *Henri IV*, *Henri V*, *Frédéric I*, *Frédéric II*, & tant d'autres en Allemagne & en Italie. La France nagera dans le sang. Nos rois expireront sous le couteau des *Aod*, des *Samuel*, des *Joad* & de cent fanatiques.

Vous auriez pu détourner ces fléaux; & c'est vous qui les préparez. Certes une telle infamie n'aurait point été commise par ces grands-hommes qui inventèrent l'appel comme d'abus, qui déférèrent au concile de Pise *Jules II*, ce prêtre soldat, ce boutefeu de l'Europe; qui s'élevèrent si hautement contre les

crimes d'*Alexandre VI*, & qui depuis leur institution furent les gardiens des loix, & les organes de la justice.

L'honneur de l'ancienne chevalerie gouvernait alors la grande chambre, composée originairement de nobles, égaux pour le moins à ces seigneurs étrangers qui vous ont subjugués, qui vous tyrannisent & qui vous paient.

Vous avez vendu ma tête ; le prix sera bien médiocre ; la honte sera grande. Mais en vous vendant aux *Guises*, vous vous êtes mis au-dessus de la honte.

Votre jugement contre quelques autres de nos confrères est moins cruel, mais il n'est ni moins absurde, ni moins ignominieux. Vous condamnez le sage *Paul de Foix* & l'intrépide *Dufaur* à demander pardon à DIEU, au roi & à la justice, d'avoir dit qu'il faut convertir les réformateurs par des raisons, par des mœurs pures, & non par des supplices. Et pour joindre le ridicule à l'atrocité de vos arrêts, vous ordonnez que *Paul de Foix* déclare devant les chambres assemblées que *la forme est inséparable de la matière dans l'eucharistie*. Qu'a de commun ce galimatias péripatétique avec la religion chrétienne, avec les loix du royaume, avec les devoirs d'un magistrat, avec le bon sens ? De quoi vous mêlez-vous ? est-ce à vous de faire les théologiens ? n'est-ce pas assez des absurdités de *Cujas* & de *Bartole*, sans y comprendre encore celles de *Thomas* d'Aquin, de *Scot*, & de *Bonaventure* ?

Ne rougissez-vous pas de croupir aujourd'hui dans l'ignorance du quatorzième & du quinzième siècles, quand le reste du monde commence à s'éclairer? Serez-vous toujours tels que vous étiez sous *Louis XI* quand vous fites saisir les premières éditions imprimées de l'Evangile & de l'imitation de JESUS-CRIST que vous apportaient de la basse-Allemagne les inventeurs de ce grand art ? vous prîtes ces hommes admirables pour des sorciers, vous commençâtes leur procès criminel, leurs ouvrages furent perdus ; & le roi, pour sauver l'honneur de la France, fut obligé d'arrêter vos procédures & de leur payer leurs livres. Vous êtes depuis long-tems enfoncés dans la fange de notre antique barbarie. Il est triste d'être ignorans, mais il est affreux d'être lâches & corrompus.

Ma vie est peu de chose, je vous l'abandonne ; votre arrêt est

digne du tems où nous sommes. Je prévois des tems où vous serez encore plus coupables ; & je meurs avec la consolation de n'être pas témoin de ces tems infortunés.

LES POURQUOI.

POURQUOI ne fait-on presque jamais la dixième partie du bien qu'on pourrait faire ?

Il est clair que si une nation qui habite entre les Alpes, les Pyrénées & la mer, avait employé à l'amélioration & à l'embellissement du pays la dixième partie de l'argent qu'elle a perdu dans la guerre de 1741, & la moitié des hommes très-inutilement en Allemagne, l'état aurait été plus florissant. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ? pourquoi préférer une guerre, que l'Europe regardait comme injuste, aux travaux heureux de la paix, qui auraient produit l'agréable & l'utile ?

Pourquoi *Louis VIV* qui avait tant de goût pour les grands monumens, pour les fondations, pour les beaux arts, perdit-il huit cents millions de notre monnoie d'aujourd'hui à voir ses cuirassiers & sa maison passer le Rhin à la nage, à ne point prendre Amsterdam, à soulever contre lui presque toute l'Europe ? que n'aurait-il point fait avec ses huit cents millions ?

Pourquoi, lorsqu'il réforma la jurisprudence, ne fut-elle réformée qu'à moitié ? tant d'anciens usages fondés sur les décrétales & sur le droit canon, devaient-ils subsister encore ? Etait-il nécessaire que dans tant de causes qu'on appelle *ecclésiastiques*, & qui au fond sont civiles, on appellât à son évêque, de son évêque au métropolitain, du métropolitain au primat, du primat à Rome *ad apostolos*, comme si les apôtres avaient été autrefois les juges des Gaules en dernier ressort ?

Pourquoi, lorsque *Louis XIV* fut outragé par le pape *Alexandre VII*, *Chigi*, s'amusa-t-il à faire venir un légat en France pour lui faire de frivoles excuses, & à dresser dans Rom

Rome une pyramide dont les inscriptions ne regardaient que les archers du guet de Rome? pyramide qu'il fit démolir bientôt après. Ne valait-il pas mieux abolir pour jamais la simonie, par laquelle tout évêque des Gaules & tout abbé paie à la chambre apostolique italienne la moitié de son revenu?

Pourquoi le même monarque bien plus outragé par *Innocent XI*, *Odescalchi*, qui prenait contre lui le parti du prince d'Orange, se contenta-t-il de faire soutenir quatre propositions dans ses universités, & se refusa-t-il aux vœux de toute la magistrature qui sollicitait une rupture éternelle avec la cour Romaine?

Pourquoi, en faisant des loix, oublia-t-on de ranger toutes les provinces du royaumes sous une loi uniforme? & laissa-t-on subsister cent quarante coutumes, cent quarante-quatre mesures différentes?

Pourquoi les provinces de ce royaume furent-elles toujours réputées étrangères l'une à l'autre; de sorte que les marchandises de Normandie, transportées par terre en Bretagne, paient des droits comme si elles venaient d'Angleterre?

Pourquoi n'était-il pas permis de vendre en Picardie le bled recueilli en Champagne, sans une permission expresse, comme on obtient à Rome pour trois jules la permission de lire des livres défendus?

Pourquoi laissait-on si long-tems la France souillée de l'opprobre de la vénalité? Il semblait réservé à *Louis XV* d'abolir cet usage d'acheter le droit de juger les hommes, comme on achète une maison de campagne, & de faire payer des épices à un plaideur, comme on fait payer des billets de comédie à la porte?

Pourquoi instituer dans un royaume les charges & dignités
De conseillers du roi.... Inspecteurs des boissons,
Inspecteurs des boucheries,
Greffiers des inventaires,
Contrôleurs des amendes,

De conseillers du roi.... Inspecteurs des cochons,
Perequateurs des tailles,
Mouleurs de bois à brûler,
Aides à mouleurs,
Empileurs de bois,
Déchargeurs de bois neuf,
Contrôleurs des bois de charpente,
Marqueurs de bois de charpente,
Mesureurs de charbon,
Cribleurs de grains,
Inspecteurs des veaux,
Contrôleurs de volaille,
Jaugeurs de tonneaux,
Essaieurs d'eaux-de-vie,
Essaieurs de bierre.
Rouleurs de tonneaux,
Débardeurs de foin,
Planchéieurs débacleurs,
Auneurs de toiles,
Inspecteurs des perruques?

Ces offices qui font sans doute la prospérité & la splendeur d'un empire, formaient des communautés nombreuses qui avaient chacune leurs syndics. Tout cela fut supprimé en 1719, mais pour faire place à d'autres de pareille espèce dans la suite des tems.

Ne vaudrait-il pas mieux retrancher tout le faste & tout le luxe de la grandeur, que de les soutenir misérablement par des moyens si bas & si honteux?

Pourquoi un royaume réduit à de telles extrémités & à un tel avilissement, s'est-il pourtant soutenu, quelques efforts que l'on ait faits pour l'écraser? c'est que la nation est active & industrieuse. Elle ressemble aux abeilles; on leur prend leur cire & leur miel, & le moment d'après elles travaillent à en faire d'autres.

Pourquoi dans la moitié de l'Europe les filles prient-elles DIEU en latin qu'elles n'entendent pas?

Pourquoi presque tous les papes & tous les évêques, au seizième siècle, ayant publiquement tant de bâtards, s'obstinèrent-ils à proscrire le mariage des prêtres, tandis que l'église grecque a continué d'ordonner que ses curés eussent des femmes?

Pourquoi dans l'antiquité n'y eut-il jamais de querelle théologique, & ne distingua-t-on jamais aucun peuple par un nom de secte? Les Egyptiens n'étaient point appellés *Isiaques*, *Osiriaques*; les peuples de Syrie n'avaient point le nom de *Cibéliens*. Les Crétois avaient une dévotion particulière à Jupiter, & ne s'intitulèrent jamais *Jupitériens*. Les anciens Latins étaient fort attachés à Saturne; il n'y eut pas un village du Latium qu'on appellât *Saturnien*: au contraire, les disciples du DIEU de vérité prenant le titre de leur maître même, & s'appellant *oints* comme lui, déclarèrent dès qu'ils le purent, une guerre éternelle à tous les peuples qui n'étaient pas oints, & se firent pendant plus de quatorze cents ans la guerre entre eux, en prenant les noms d'*ariens*, de *manichéens*, de *donatistes*, de *hussites*, de *papistes*, de *luthériens*, de *calvinistes*. Et même en dernier lieu, les jansénistes & les molinistes n'ont point eu de mortification plus cuisante que de n'avoir pu s'égorger en bataille rangée. D'où vient cela?

Pourquoi un marchand libraire vous vend-il publiquement le *Cours d'athéisme* du grand poëte, *Lucrèce*, imprimé à l'usage du dauphin, fils unique de *Louis XIV*, par les ordres & sous les yeux du sage duc de *Montausier*, & de l'éloquent *Bossuet*, évêque de Meaux, & du savant *Huet*, évêque d'Evreux? C'est là que vous trouvez ces sublimes impiétés, ces vers admirables contre la providence & contre l'immortalité de l'ame, qui passent de bouche en bouche à tous les siècles à venir,

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.
Tangere enim ac tangi nisi corpus nulla potest res.
(Deus) nil bene pro meritis capitur nec tangitur ira.
Tantum religio potuit suadere malorum.
Nil igitur mors est; ad nos nil pertinet hilum.

Hinc acherusia fit stultorum denique vita.
Mortalem esse animam fateare necesse est.

& cent autres vers qui sont le charme de toutes les nations; productions immortelles d'un esprit qui se crut mortel.

Non-seulement on vous vend ces vers latins dans la rue Saint-Jacques, & sur le quai des Augustins, mais vous achetez hardiment les traductions faites dans tous les patois dérivés de la langue latine; traductions ornées de notes savantes qui éclaircissent la doctrine du matérialisme, qui rassemblent toutes les preuves contre la Divinité, & qui l'anéantiraient si elle pouvait être détruite. Vous trouvez ce livre relié en maroquin dans la belle bibliothèque d'un grand prince dévot, d'un cardinal, d'un chancelier, d'un archevêque, d'un président à mortier; mais on condamna les dix huit premiers livres de l'histoire du sage de *Thou* dès qu'ils parurent. Un pauvre philosophe Welche ose-t-il imprimer en son propre & privé nom, que si les hommes étaient nés sans doigts, ils n'auraient jamais pu travailler en tapisserie; aussi-tôt un autre Welche revêtu pour son argent d'un office de robe, requiert qu'on brûle le livre & l'auteur.

Pourquoi les spectacles sont-ils anathématisés par certaines gens qui se disent du premier ordre de l'état, tandis qu'ils sont nécessaires à tous les ordres de l'état, tandis qu'ils sont payés par le souverain de l'état; qu'ils contribuent à la gloire de l'état, & que les loix de l'état les maintiennent avec autant de splendeur que de régularité?

Pourquoi abandonne-t-on au mépris, à l'avilissement, à l'oppression, à la rapine, le grand nombre de ces hommes laborieux & innocens qui cultivent la terre tous les jours de l'année pour vous en faire manger tous les fruits; & qu'au contraire, on respecte, on ménage, on courtise l'homme inutile & souvent très-méchant qui ne vit que de leur travail, & qui n'est riche que de leur misère?

Pourquoi pendant tant de siècles, parmi tant d'hommes qui font croître le bled dont nous sommes nourris, ne s'en trouva-t-il

aucun qui découvrît cette erreur ridicule, laquelle enſeigne que le bled doit pourrir pour germer, & mourir pour renaître; erreur qui a produit tant d'aſſertions impertinentes, tant de fauſſes comparaiſons, tant d'opinions ridicules?

Pourquoi les fruits de la terre étant ſi néceſſaires pour la conſervation des hommes & des animaux, voit-on cependant tant d'années & tant de contrées où ces fruits manquent abſolument?

Pourquoi la terre eſt-elle couverte de poiſons dans la moitié de l'Afrique & de l'Amérique?

Pourquoi n'eſt-il aucun territoire où il n'y ait beaucoup plus d'inſectes que d'hommes?

Pourquoi un peu de ſécrétion blanchâtre & puante forme-t-elle un être qui aura des os durs, des deſirs & des penſées; & pourquoi ces êtres-là ſe perſécuteront-ils toujours les uns les autres?

Pourquoi exiſte-t-il tant de mal, tout étant formé par un DIEU que tous les théiſtes ſe ſont accordés à nommer *bon*?

Pourquoi nous plaignant ſans ceſſe de nos maux, nous occupons-nous toujours à les redoubler?

Pourquoi étant ſi miſérables a-t-on imaginé que n'être plus eſt un grand mal, lorſqu'il eſt clair que ce n'était pas un mal de n'être point avant ſa naiſſance?

Pourquoi pleut-il tous les jours dans la mer, tandis que tant de déſerts demandent la pluie & ſont toujours arides?

Pourquoi, & comment a-t-on des rêves dans le ſommeil ſi on n'a point d'ame, & comment ces rêves ſont-ils toujours ſi incohérens, ſi extravagans, ſi on en a une?

Pourquoi les aſtres circulent-ils d'occident en orient plutôt qu'au contraire?

Pourquoi exiſtons-nous? pourquoi y a-t-il quelque choſe?

LA MÉPRISE D'ARRAS.

IL eſt néceſſaire de juſtifier la France de ces accuſations de parricide qui ſe renouvellent trop ſouvent, & d'inviter les juges à conſulter mieux les lumières de la raiſon, & la voix de la nature.

Il ſerait dure de dire à des magiſtrats, vous avez à vous reprocher l'erreur & la barbarie ; mais il eſt plus dur que des citoyens en ſoient les victimes.

Sept hommes prévenus peuvent tranquillement livrer un père de famille aux plus affreux ſupplices. Or, qui eſt le plus à plaindre ou des familles réduites à la mendicité, dont les pères, les mères, les frères ſont morts injuſtement dans des ſupplices épouvantables, ou des juges tranquilles & ſûrs de l'impunité, à qui l'on dit qu'ils ſe ſont trompés, qui écoutent à peine ce reproche, & qui vont ſe tromper encore ?

Quand les ſupérieurs ſont une injuſtice évidente & atroce, il faut que cent mille voix leur diſent qu'ils ſont injuſtes. Cet arrêt prononcé par la nation eſt leur ſeul châtiment : c'eſt un tocſin général qui éveille la juſtice endormie, qui l'avertit d'être ſur ſes gardes, qui peut ſauver la vie à des multitudes d'innocens.

Dans l'aventure horrible des *Calas*, la voix publique s'eſt élevée contre un capitoul fanatique qui pourſuivit la mort d'un juſte, & contre huit magiſtrats trompés qui la ſignèrent. Je n'entends pas ici par *voix publique* celle de la populace qui eſt preſque toujours abſurde : ce n'eſt point une voix, c'eſt un cri de brutes. Je parle de cette voix de tous les honnêtes gens réunis qui réfléchiſſent, & qui avec le tems portent un jugement infaillible.

La condamnation de *Sirven* à la mort a fait moins de bruit dans l'Europe, parce qu'elle n'a pas été exécutée ; mais tous ceux qui ont appris les concluſions du magiſter de village nommé *Trinquier*, chargé des fonctions de procureur du roi dans cette affaire, ont parlé auſſi haut que dans l'aſſaſſinat juridique des *Calas*.

Ce *Trinquier* avait donné ſes concluſions en ces propres mots

très-remarquables : *Nous requérons l'accusé dûement atteint & convaincu de parricide, qu'il soit banni pour dix ans de la ville & jurisdiction de Mazamet.*

Du moins, dans l'énoncé des conclusions de cet imbécille, il n'y avait qu'un excès de ridicule & de bêtise, au lieu que les conclusions du procureur-général de Toulouse dans le procès des *Calas*, allaient à rouer le fils avec le père, & à brûler la mère toute vive sur les corps de son époux & de son fils. Une mère! & la mère la plus tendre, la plus respectable!

Cette voix publique prononçait donc avec raison, que deux choses sont absolument nécessaires à un magistrat, le sens commun & l'humanité.

Elle était bien forte, cette voix ; elle montrait la nécessité du tribunal suprême du conseil d'état qui juge les justices ; elle réclamait son autorité alors tellement négligée, que l'arrêt du conseil qui justifia les *Calas* ne put jamais être affiché dans Toulouse.

Quelquefois, & peut-être trop souvent, au fond d'une province, des juges prodiguaient le sang innocent dans des supplices épouvantables ; la sentence & les pièces du procès arrivaient à la tournelle de Paris avec le condamné. Cette chambre, dont le ressort était immense, n'avait pas le tems de l'examen ; la sentence était confirmée. L'accusé que des archers avaient conduit dans l'espace de quatre cents milles à très-grands frais, était ramené pendant quatre cent milles à plus grands frais au lieu de son supplice. Et cela nous apprend l'éternelle reconnaissance que nous devons au roi d'avoir diminué ce ressort, d'avoir détruit ce grand abus, d'avoir créé des conseils supérieurs dans les provinces (& sur-tout d'avoir fait rendre gratuitement la justice.)

Nous avons déjà parlé ailleurs du supplice de la roue, dans lequel périt, il y a peu d'années, ce bon cultivateur, ce bon père de famille nommé *Martin*, d'un village du Barois ressortissant au parlement de Paris. Le premier juge condamna ce vieillard à la torture qu'on appelle *ordinaire & extraordinaire*, & à expirer sur la roue ; & il le condamna non-seulement sur les indices les plus équivoques, mais sur des présomptions qui devaient établir son innocence.

Il s'agiſſait d'un meurtre & d'un vol commis auprès de ſa maiſon, tandis qu'il dormait profondément entre ſa femme & ſes ſept enſans. On confronte l'accuſé avec un paſſant qui avait été témoin de l'aſſaſſinat : *Je ne le reconnais pas*, dit le paſſant, *ce n'eſt pas là le meurtrier que j'ai vu ; l'habit eſt ſemblable, mais le viſage eſt différent. Ah! Dieu ſoit loué*, s'écrie le bon vieillard, *ce témoin ne m'a pas reconnu.*

Sur ces paroles, le juge s'imagine que le vieillard plein de l'idée de ſon crime, a voulu dire, je l'ai commis, on ne m'a pas reconnu, me voilà ſauvé. Mais il eſt clair que ce vieillard, plein de ſon innocence, voulait dire : *Ce témoin a reconnu que je ne ſuis pas coupable, il a reconnu que mon viſage n'eſt pas celui du meurtrier.* Cette étrange logique d'un bailli & des préſomptions encore plus fauſſes, déterminent la ſentence précipitée de ce juge & de ſes aſſeſſeurs. Il ne leur tombe pas dans l'eſprit d'interroger la femme, les enfans, les voiſins, de chercher ſi l'argent volé ſe trouve dans la maiſon, d'examiner la vie de l'accuſé, de confronter la pureté de ſes mœurs avec ce crime. La ſentence eſt portée ; la tournelle trop occupée alors ſigne ſans examen *bien jugé*. L'accuſé expire ſur la roue devant ſa porte ; ſon bien eſt confiſqué ; ſa femme s'enfuit en Autriche avec ſes petits enfans. Huit jours après le ſcélérat qui avait commis le meurtre, eſt ſupplicié pour d'autres crimes. Il avoue à la potence qu'il eſt coupable de l'aſſaſſinat pour lequel ce bon père de famille eſt mort.

Une fatalité ſingulière fait que je ſuis inſtruit de cette cataſtrophe. J'en écris à un de mes neveux conſeiller au parlement de Paris. Ce jeune homme vertueux & ſenſible trouve après bien des recherches la minute de l'arrêt de la tournelle égarée dans la poudre d'un greffe. On promet de réparer ce malheur ; les tems ne l'ont pas permis ; la famille reſte diſperſée & mendiante dans le pays étranger avec d'autres familles que la miſère a chaſſées de leur patrie.

Des cenſeurs me reprochent que j'ai déjà parlé de ces déſaſtres ; oui, j'ai peint & je veux repeindre ces tableaux néceſſaires, dont il faut multiplier les copies ; j'ai dit & je redis que la mort de la maréchale d'*Ancre* & du maréchal de *Marillac* ſont la honte éternelle des lâches barbares qui les

condamnaien

condamnèrent. On doit répéter à la postérité qu'un jeune gentilhomme de la plus grande espérance pouvait ne pas être condamné à la torture, au supplice du poing coupé, de la langue arrachée & de la mort dans les flammes, pour quelques emportemens passagers de jeunesse dont un an de prison l'aurait corrigé, pour des indiscrétions si secrètes, si inconnues, qu'on fut obligé de les faire révéler par des monitoires ; ancienne procédure de l'inquisition. L'Europe entière s'est soulevée contre cette sentence ; & il faut empêcher que l'Europe ne l'oublie.

On doit redire que le comte de *Lalli* n'était coupable ni de péculat ni de trahison. Ses nombreux ennemis l'accusèrent avec autant de violence qu'il en avait déployée contre eux. Il est mort sur l'échafaud : ils commencent à le plaindre.

Plus d'une fois on s'est récrié contre la rigueur du supplice de ce garde-du-corps qui fut pendu pour s'être fait quelques blessures afin de s'attirer une petite récompense, & de ce malheureux qu'on appellait *le fou de Verberie* qui fut puni par la mort des sottises sans conséquence qu'il avait dites dans un soupé.

N'est-il pas bien permis, que dis-je ! bien nécessaire d'avertir souvent les hommes qu'ils doivent ménager le sang des hommes. On répète tous les jours des vérités qui ne sont de nulle importance ; on avertit plusieurs fois qu'un ex-jésuite aussi hardi qu'ignorant s'est grossièrement trompé en affirmant qu'aucun roi de la première race n'eut plusieurs femmes à la fois ; en assurant que le roi *Henri III* n'assiégea point la ville de Livron, &c. &c. &c. On réfute en vingt endroits les calomnies dont un autre ex-jésuite nommé *Patouillet* a souillé des mandemens d'évêques. On est forcé à ces répétitions, parce que ce qui échappe à un lecteur, est recueilli par un autre ; parce que ce qui est perdu dans une brochure, se trouve dans un livre nouveau.

Les écrivains de Port Royal ont mille fois redoublé les mêmes plaintes contre leurs adversaires. Quoi ! on aura répété que les cinq propositions ne sont pas expressément dans *Jansénius*, dont personne ne se soucie, & on ne répéterait pas des vérités fatales qui intéressent le genre humain ! Je voudrais que le récit de toutes les injustices retentît sans cesse à toutes les oreilles. Je vais donc exposer encore la méprise d'Arras, d'après

une consultation authentique de treize avocats, & celle du savant professeur M. *Louis*.

Il ne s'agit que d'une famille obscure & pauvre de la ville de St. Omer. Mais le plus vil citoyen massacré sans raison avec le glaive de la loi, est précieux à la nation & au roi qui la gouverne.

PROCÈS CRIMINEL DU SR. MONBAILLI ET DE SA FEMME.

Une veuve, nommée *Monbailli* du nom de son mari, âgée de soixante ans, d'un embonpoint & d'une grosseur énorme, avait l'habitude de s'enivrer du poison qu'on appelle si improprement *eau-de-vie*. Cette funeste passion très-connue dans la ville, l'avait déja jettée dans plusieurs accidens qui faisaient craindre pour sa vie. Son fils *Monbailli* & sa femme *Danel* couchaient dans l'antichambre de la mère, tous trois subsistaient d'une manufacture de tabac que la veuve avait entreprise. C'était une concession des fermiers généraux, qu'on pouvait perdre par sa mort, & un lien de plus qui attachait les enfans à sa conservation; ils vivaient ensemble, malgré les petites altercations si ordinaires entre les jeunes femmes & leurs belles-mères, sur-tout dans la pauvreté. Ce *Monbailli* avait un fils, autre raison plus puissante pour le détourner du crime. Sa principale occupation était la culture d'un jardin de fleurs, amusement des ames douces. Il avait des amis; les cœurs atroces n'en ont jamais.

Le 7 Juillet 1770 une ouvrière se présente à sept heures du matin à sa porte pour parler à la veuve. *Monbailli* & son épouse étaient couchés; la jeune femme dormait encore (circonstance essentielle qu'il faut bien remarquer). *Monbailli* se lève & dit à l'ouvrière que sa mère n'est pas éveillée. On attend long-tems; enfin on entre dans la chambre, on trouve la vieille femme renversée sur un petit coffre près de son lit, la tête penchée à terre, l'œil droit meurtri d'une plaie assez profonde faite par la corne du coffre sur lequel elle était tombée, le visage livide & enflé, quelques gouttes de sang échappés du nez dans lequel il s'était formé un caillot considérable. Il était visible qu'elle était morte d'une apoplexie subite en sortant de son lit & en se débattant. C'est une fin très-commune dans

la Flandre à tous ceux qui boivent trop de liqueurs fortes.

Le fils s'écrie, Ah mon DIEU! *ma mère est morte!* il s'évanouit; sa femme se lève à ce cri; elle accourt dans la chambre.

L'horreur d'un tel spectacle se conçoit assez. Elle crie au secours; l'ouvrière & elle appellent les voisins. Tout cela est prouvé par les dépositions. Un chirurgien vient saigner le fils; ce chirurgien reconnaît bientôt que la mère est expirée. Nul doute, nul soupçon sur le genre de sa mort; tous les assistans consolent *Monbailli* & sa femme. On enveloppe le corps sans aucun trouble; on le met dans un cercueil; & il doit être enterré le 29 au matin selon les formalités ordinaires.

Il s'élève des contestations entre les parens & les créanciers pour l'apposition du scellé. *Monbailli* le fils est présent à tout; il discute tout avec une présence d'esprit imperturbable & une affliction tranquille que n'ont jamais les coupables.

Cependant, quelques personnes du peuple qui n'avaient rien vu de tout ce qu'on vient de raconter, commencent à former des soupçons; elles ont appris que la veille de sa mort la *Monbailli* étant ivre avait voulu chasser de sa maison son fils & sa belle-fille; qu'elle leur avait fait même signifier par un procureur un ordre de déloger; que lorsqu'elle eut repris un peu ses sens, ses enfans se jettèrent à ses genoux, qu'ils l'appaisèrent & qu'elle les remit au lendemain matin pour achever la réconciliation. On imagina que *Monbailli* & sa femme avaient assassiner leur mère pour se venger; car ce ne pouvait être pour hériter, puisqu'elle a laissé plus dettes que de bien.

Cette supposition, toute improbable qu'elle était, trouva des partisans, & peut-être parce qu'elle était improbable. La rumeur de la populace augmenta de moment en moment selon l'ordinaire; le cri devint si violent que le magistrat fut obligé d'agir; il se transporte sur les lieux; on emprisonne séparément *Monbailli* & sa femme, quoiqu'il n'y eût ni corps de délit, ni plainte, ni accusation juridique, ni vraisemblance de crime.

Les médecins & les chirurgiens de St. Omer sont mandés pour examiner le cadavre & pour faire leur rapport. Ils disent unanimement, *que la mort a pu être causée par une hémorragie que la plaie de l'œil a produite, ou par une suffocation.*

Quoique leur rapport n'ait pas été assez exact, comme le prouve le professeur *Louis*, il était pourtant suffisant pour disculper les accusés. On trouva quelques gouttes de sang auprès du lit de cette femme; mais elles étaient la suite évidente de la blessure qu'elle s'était faite à l'œil en tombant. On trouva une goutte de sang sur l'un des bas de l'accusé; mais il était clair que c'était un effet de sa saignée, Ce qui le justifiait bien davantage, c'était sa conduite passée, c'était la douceur reconnue de son caractère. On ne lui avait rien reproché jusqu'alors; il était moralement impossible qu'il eût passé en un moment de l'innocence de sa vie au parricide, & que sa jeune femme eût été sa complice. Il était physiquement impossible par l'inspection du cadavre que la mère fût morte assassinée; il n'était pas dans la nature que son fils & sa fille eussent dormi tranquillement après ce crime qui aurait été leur premier crime, & qu'on les eût vus toujours sereins dans tous les momens où ils auraient dû être saisis de toutes les agitations que produisent nécessairement le remords d'une si horrible action, & la crainte du supplice. Un scélérat endurci peut affecter de la tranquillité dans le parricide. Mais deux jeunes époux!

Les juges connaissaient les mœurs de *Monbailli*; ils avaient vu toutes ses démarches; ils étaient parfaitement instruits de toutes les circonstances de cette mort. Ainsi ils ne balancèrent pas à croire le mari & la femme innocens. Mais la rumeur populaire qui dans de telles aventures se dissipe bien moins aisément qu'elle ne s'élève, les força d'ordonner un plus amplement informé d'une année, pendant laquelle les accusés demeureraient en prison.

Le procureur du roi appella de cette sentence au conseil d'Artois, dont St. Omer ressortit. Il pouvait en effet la trouver trop rigoureuse, puisque les accusés reconnus innocens, demeuraient enfermés dans un cachot pendant une année entière. Mais l'appel fut ce qu'on appelle *à minima*, c'est-à-dire, d'une trop petite peine à une plus grande; sorte de jurisprudence inconnue aux Romains nos législateurs, qui n'imaginèrent jamais de faire

(a) Quand les juges n'ont point vu le crime, quand l'accusé n'a point été saisi en flagrant délit, qu'il n'y a point de témoins oculaires, que les déposans peuvent être ennemis de l'accusé; il est démontré qu'alors le prévenu ne peut être jugé que sur des probabilités. S'il y a vingt probabilités contre lui, ce qui est excessivement rare, & une seule en sa faveur de même force que chacune des vingt, il y a du moins un contre vingt qu'il n'est point coupable. Dans

juger deux fois un accusé pour augmenter son supplice, ou pour le traiter en criminel après qu'il était déclaré innocent; jurisprudence cruelle dont le contraire est raisonnable & humain; jurisprudence qui dément cette loi si naturelle, *non bis in idem.*

Le conseil supérieur d'Arras jugea *Monbailli* & sa femme sur les seuls indices, qui n'avaient pas même paru des indices aux juges de St. Omer, beaucoup mieux informés, puisqu'ils étaient sur les lieux.

Malheureusement on ne convient pas trop quels sont les indices assez puissans pour engager un juge à commencer par disloquer les membres d'un citoyen son égal par le tourment de la question. L'ordonnance de 1670 n'a rien statué sur cette affreuse opération préliminaire. Un indice n'est précisément qu'une conjecture; d'ailleurs les loix romaines n'ont jamais appliqué un citoyen Romain à la torture ni sur aucune conjecture, ni sur aucune preuve. La barbarie de la question ne fut d'abord exercée sur des hommes libres que par l'inquisition. On prétend qu'originairement elle fut inventée par des voleurs qui voulaient forcer un père de famille à découvrir son trésor; mais soit voleurs, soit inquisiteurs, on sait assez qu'elle est plus cruelle qu'utile. Quant aux indices, on sait encore combien ils sont incertains. Ce qui forme un soupçon violent dans l'esprit d'un homme, est très-équivoque, très-faible aux yeux d'un autre. Ainsi le supplice de la question & celui de la mort, sont devenues des choses arbitraires parmi nous, pendant que chez tant d'autres nations la torture est abolie comme une barbarie inutile, & qu'il est sévèrement défendu de faire mourir un homme sur de simples indices *a*.

Du moins la torture ne doit être ordonnée en France que lorsqu'il y a préalablement un corps de délit; & il n'y en avait point. Une femme morte d'apoplexie, soupçonnée vaguement d'avoir été assassinée, n'est point un corps de délit.

Après les indices viennent ce qu'on appelle des *demi-preuves*, comme s'il y avait des demi-vérités.

Mais enfin on avait contre *Monbailli* ni demi-preuve ni indice; tout parlait manifestement en sa faveur. Comment donc s'est-il pu faire que le conseil d'Arras, après avoir reçu les dénégations toujours simples, toujours uniformes de *Monbailli* & de sa femme, ait condamné le mari à souffrir la question ordinaire & extraordinaire, à mourir sur la roue après avoir eu le poing coupé; la femme à être pendue & jettée dans les flammes?

Serait-il vrai que les hommes accoutumés à juger les crimes, contractassent l'habitude de la cruauté, & se fissent à la longue un cœur d'airain? se plairaient-ils enfin aux supplices ainsi que les bourreaux? la nature humaine

ce cas, il est évident que des juges ne doivent pas jouer à vingt contre un le sang innocent. Mais si avec une seule probabilité favorable l'accusé nie jusqu'au dernier moment, ces deux probabilités fortifiées l'une par l'autre équivalent aux vingt qui le chargent. En ce dernier cas condamner un homme ce n'est pas le juger, c'est l'assassiner au hasard. Or, dans le procès de *Monbailli* il y avait beaucoup plus de vraisemblances de l'innocence que du crime.

serait-elle parvenue à ce degré d'atrocité? faut-il que la justice, instituée pour être la gardienne de la société, en soit devenu quelquefois le fléau? cette loi universelle dictée, par la nature, qu'il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de punir un innocent, serait-elle bannie du cœur de quelques magistrats trop frappés de la multitude des délits?

La simplicité, la dénégation invariables des accusés, leurs réponses modestes & touchantes qu'ils n'avaient pu se communiquer, la constance attendrissante de *Montbailli* dans les tourmens de la question, rien ne put fléchir les juges; & malgré les conclusions d'un procureur-général très-éclairé, ils prononcèrent leur arrêt.

Montbailli fut renvoyé à St. Omer pour y subir cet arrêt prononcé le 9 Novembre 1770; il fut exécuté le 19 du même mois.

Montbailli conduit à la porte de l'église, demande en pleurant pardon à DIEU de toutes ses fautes passées, & il jure à DIEU *qu'il est innocent du crime qu'on lui impute.* On lui coupe la main; il dit, *cette main n'est point coupable d'un parricide.* Il répète ce serment sous les coups qui brisent ses os; prêt d'expirer sur la roue, il dit à son confesseur: *pourquoi voulez-vous me forcer à faire un mensonge, en prenez-vous sur vous le crime?*

Tous les habitans de St. Omer témoins de sa mort, lui donnent des larmes; non pas de ces larmes que la pitié arrache au peuple pour les criminels même dont il a demandé le supplice, mais celles que la conviction de son innocence a fait répandre dans cette ville.

Tous les magistrats de St. Omer ont été, & sont encore convaincus de l'iniquité de cet arrêt.

La femme de *Montbailli* qui était enceinte, était restée dans son cachot d'Arras, pour être exécutée à son tour quand elle aurait mis son enfant au monde; c'était être à la potence pendant six mois sous la main d'un bourreau, attendant le dernier moment de ce long supplice. Quel état pour une innocente! elle en a perdu l'usage des sens & sa raison a été aliénée: elle serait heureuse d'avoir perdu la vie; mais elle est mère; elle a deux enfans, l'un qui sort du berceau, l'autre à la mamelle. Son père & sa mère presque aussi à plaindre qu'elle, ont profité du tems qui s'est coulé entre son arrêt & ses couches pour demander un sursis à M. le chancelier: il a été accordé. Ils demandent aujourd'hui la révision du procès. Ils se sont fondés, comme on l'a déja dit, sur la consultation de treize avocats, & sur celle du célèbre professeur *Louis.*

Voilà tout ce que je sais de cette horrible aventure qui exciterait les cris de toute la France, si elle regardait quelque famille considérable par ses places ou par son opulence, & qui a été long-tems inconnue parce qu'elle ne concerne que des pauvres.

On peut espérer que cette famille obtiendra la justice qu'elle implore; c'est l'intérêt de toutes les familles; car après tant de tragiques exemples, quel homme peut s'assurer qu'il n'aura pas de parens condamnés au dernier supplice, ou que lui-même ne mourra pas sur un échafaud?

Si deux époux qui dorment dans l'antichambre de leur mère tandis qu'elle

tombe en apoplexie sont condamnés comme des parricides malgré la sentence des premiers juges, malgré les conclusions du procureur-général, malgré le défaut absolu de preuves & l'invariable dénégation des accusés; quel est l'homme qui ne doit pas trembler pour sa vie? Ce n'est pas ici un arrêt rendu suivant une loi rigoureuse & durement interprétée; c'est un arrêt arbitraire prononcé au mépris des loix & de la raison. On n'y voit d'autre motif sinon celui-ci: Mourez, parce que telle est ma volonté.

La France se flatte que le chef de la magistrature qui a réformé tant de tribunaux, réformera dans la jurisprudence elle-même ce qu'elle peut avoir de défectueux & de funeste.

Peut-être l'usage affreux de la torture proscrit aujourd'hui chez tant de nations, ne sera-t il plus pratiqué que dans ces crimes d'état qui mettent en péril la sûreté publique.

Peut-être les arrêts de mort ne seront exécutés qu'après un compte rendu au souverain, & les juges ne dédaigneront pas de motiver leurs arrêts à l'exemple de tous les autres tribunaux de la terre.

On pourrait présenter une longue liste des abus inséparables de la faiblesse humaine qui se sont glissés dans le recueil si immense & souvent si contradictoire de nos loix, les unes dictées par un besoin passager, les autres établies sur des usages ou des opinions qui ne subsistent plus, ou arrachés au souverain dans des tems de troubles, ou émanées dans des tems d'ignorance.

Mais ce n'est pas à nous sans doute d'oser rien indiquer à des hommes si élevés au-dessus de notre sphère; ils voient ce que nous ne voyons pas; ils connaissent les maux & les remèdes. Nous devons attendre en silence ce que la raison, la science, l'humanité, le courage d'esprit & l'autorité voudront ordonner.

REQUÊTE A TOUS LES MAGISTRATS DU ROYAUME.

LA portion la plus utile du genre humain, celle qui vous nourrit, crie du sein de sa misère, à ses protecteurs:

Vous connaissez les vexations qui nous arrachent si souvent le pain que nous préparons pour nos oppresseurs mêmes. La rapacité des prépolés à nos malheurs n'est pas ignorée de vous. Vous avez tenté plus d'une fois de soulager le poids qui nous accable, & vous n'entendez de nous que des bénédictions, quoiqu'étouffées par nos sanglots & par nos larmes.

Nous payons les impôts sans murmure, taille, taillon, capitation, double vingtième, ustensiles, droits de toute espèce, impôts sur tout ce qui sert à nos chétifs habillemens, & enfin

la dîme à nos curés de tout ce que la terre accorde à nos travaux, sans qu'ils entrent en rien dans nos frais (a). Ainsi au bout de l'année tout le fruit de nos peines est anéanti pour nous. Si nous avons un moment de relâche on nous traîne aux corvées à deux ou trois lieues de nos habitations, nous, nos femmes, nos enfans, nos bêtes de labourage également épuisés, & quelquefois mourans pêle-mêle de lassitude sur la route. Encore si on ne nous forçait à cette dure surcharge que dans les tems de désœuvrement! mais c'est souvent dans le moment où la culture de la terre nous appelle. On fait périr nos moissons pour embellir des grands chemins larges de soixante pieds tandis que vingt pieds suffiraient (b). Ces routes fastueuses & inutiles ôtent au royaume une grande partie de son meilleur terrain que nos mains cultiveraient avec succès.

On nous dépouille de nos champs, de nos vignes, de nos prés; on nous force de les changer en chemin de plaisance; on nous arrache à nos charrues pour travailler à notre ruine, & l'unique prix de ce travaille est de voir passer sur nos héritages les carrosses de l'exacteur de la province, de l'évêque, de l'abbé, du financier, du grand seigneur, qui foulent aux pieds de leurs chevaux le sol qui servit autrefois à notre nourriture.

Tous ces détails des calamités accumulées sur nous ne sont pas aujourd'hui l'objet de nos plaintes. Tant qu'il nous restera des forces nous travaillerons; il faut mourir ou prendre ce parti.

(a) Dans tous les états de la Russie, pays de douze cent mille lieues quarrées, & dans presque tous les pays protestans, les curés sont payés du trésor public.

(b) Les grands chemins des Romains n'en avaient que quinze, & ils subsistent encore.

(a) Copie de l'arrêt sans appel prononcé par le grand juge des moines de St. Claude le 28 Juillet 1629.

Nous, après avoir vu toutes les pièces du procès & de l'avis des docteurs en droits, déclarons ledit Guillon *écuyer, duement atteint & convaincu d'avoir le 31 du mois de Mars passé jour de samedi en carême, emporté des morceaux d'un cheval jetté à la voirie dans le pré de cette ville, & d'en avoir mangé le 1*[er]*. Avril. Pour réparation de quoi nous le condamnons à être conduit sur un échafaud, qui sera dressé sur une place du marché, pour y avoir la tête tranchée,* &c.

Suit le procès verbal de l'exécution.

N.B. Que ces juges ne pouvaient

C'est

C'est aujourd'hui la permission de travailler pour vivre, & pour vous faire vivre, que nous vous demandons. Il s'agit de la quadragésime & des fêtes.

PREMIÈRE PARTIE.

Du Carême.

Tous nos jours sont des jours de peine. L'agriculture demande nos sueurs pendant la quadragésime comme dans les autres saisons. Notre carême est de toute l'année. Est-il quelqu'un qui ignore que nous ne mangeons presque jamais de viande? Hélas! il est prouvé que si chaque personne en mangeait, il n'y en aurait pas quatre livres par mois pour chacune. Peu d'entre nous ont la consolation d'un bouillon gras dans leurs maladies. On nous déclare que pendant le carême ce serait un grand crime de manger un morceau de lard rance avec notre pain bis. Nous savons même qu'autrefois dans quelques provinces, les juges condamnaient au dernier supplice ceux qui, pressés d'une faim dévorante, aurait mangé en carême un morceau de cheval ou d'autre animal jetté à la voierie (*a*). Tandis que dans Paris un célèbre financier avait des relais de chevaux qui lui amenaient tous les jours de la marée fraîche de Dieppe. Il faisait régulièrement carême, il se sanctifiait en mangeant avec ses parasites pour deux cents écus de poissons. Et nous, si nous mangeons pour deux liards d'une chair dé-

prononcer sans appel au civil au-dessus de cinq cents livres, pouvaient verser le sang humain sans appel.

NB. Que le grand juge de ce pays nommé *Boguet* se vante, dans son livre sur les sorciers, imprimé à Lyon en 1607, d'avoir fait brûler sept cents sorciers. Il assure dans ce livre, pag. 39, que *Mahomet* était sorcier, & qu'il avait un taureau & une colombe qui étaient des diables déguisés.

Les historiens n'ont jamais tenu compte de la foule épouvantable de ces horreurs. Ils parlent des intrigues des cours que la plupart n'ont jamais connues; ils oublient tout ce qui intéresse l'humanité: ils ne savent pas à quel point nous avons été barbares, & que nous ne sommes pas encore sortis entièrement de cette exécrable barbarie qui nous mettait si au-dessous des sauvages.

goûtante & abominable, nous périssions par la corde, & on nous menaçait d'une damnation éternelle.

Ces tems horribles sont changés ; mais il nous est toujours très-difficile d'opérer notre salut. Nous n'avons que du pain de seigle, ou de chataignes, ou d'orge; des œufs de nos poules, & du fromage fait avec le lait de nos vaches & de nos chèvres. Le poisson même des rivières & des lacs est trop cher pour les pauvres habitans de la campagne ; ils n'ont pas droit de pêche; tout va dans les grandes villes, & tout s'y vend à un prix auquel nous ne pouvons jamais atteindre.

Dans plusieurs de nos provinces il n'est pas permis de manger des œufs, dans d'autres le fromage même est défendu. Il dépend, dit-on, de la pure volonté de l'évêque de nous interdire les œufs & le laitage; de sorte que nous sommes condamnés ou à pécher (comme on dit) mortellement, ou à mourir de faim, selon le caprice d'un seul homme éloigné de nous de dix ou douze lieues, que nous n'avons jamais vu, & que nous ne verrons jamais, pour qui notre indigence travaille, & qui jouit d'un revenu immense dans le faste & dans la tranquillité; qui a le plaisir de faire bon salut en carême avec des soles, des turbots & du vin de Bourgogne, & qui jouit encore du plaisir plus flatteur, à ce qu'on dit, d'être puissant dans ce monde.

Dites-nous, sages magistrats, si la nourriture du peuple n'est pas une chose purement de police, & si elle doit dépendre de la volonté arbitraire d'un seul homme, qui n'a, ni ne peut avoir aucun droit sur la police du royaume.

Nous croyons qu'un évêque a le droit de nous prescrire sous peine de péché, l'abstinence pendant le saint tems de carême, & dans les autres tems marqués par l'église. L'usage de la chair est alors défendu aux riches par les saints canons, comme il nous est interdit tous les jours par notre pauvreté. Mais qu'il y ait de l'arbitraire dans les commandmens de l'église, c'est ce que nous ne concevons pas. Qu'un homme puisse à son gré nous priver des seuls alimens de carême qui nous restent, c'est ce qui nous paraît un attentat à notre vie; & nous mettons cette malheureuse vie sous votre protection.

C'est à vous seuls chargés de la police générale du royaume, à voir si la loi de la nécessité n'est pas la première des loix ; & si les pasteurs de nos ames ont le pouvoir de faire mourir de faim leurs ouailles au milieu des œufs de nos poules, & des mauvais fromages qne nos mains ont pressurés. Sans cette protection que nous vous demandons, le sort de nos plus vils animaux serait infiniment préférable au nôtre. Oui, nous jeûnons, mais c'est à vous seuls de connaître des misérables alimens que nous fournissent nos campagnes. Les substituts de messieurs les procureurs-généraux, tous les juges inférieurs savent que nous n'avons que des œufs & du fromage ; que les seuls riches ont au mois de Mars des légumes dans leurs serres, & du poisson dans leurs viviers.

Nous demandons à jeûner, mais non à mourir. L'église nous ordonne l'abstinence, mais non la famine. On nous dit que ces loix viennent d'un canton d'Italie, & que ce canton d'Italie doit gouverner la France ; que nos évêques ne sont évêques que par la permission d'un homme d'Italie. C'est ce qui passe nos faibles entendemens, & sur quoi nous nous en rapportons à vos lumières. Mais ce que nous savons très-certainement, c'est que les parties méridionales d'Italie produisent des légumes nourrissans dans le tems du carême, tandis que dans nos climats tant vantés la nature nous refuse les alimens. Nous entendons chanter le printems par les gens de la ville. Mais dans nos provinces septentrionales nous ne connaissons du printems que le nom.

C'est donc à vous à décider si la différence du sol n'exige pas une différence dans les loix, & si cet objet n'est pas essentiellement lié à la police générale dont vous êtes les premiers administrateurs.

SECONDE PARTIE.

VENONS à nos travaux pour les jours de fêtes.

Nous vous avons demandé la permission de vivre, nous vous demandons la permission de travailler. La sainte église nous recommande d'assister au service divin le dimanche & les gran-

des fêtes. Nous prévenons ses soins, nous courons au-devant de ses institutions; c'est pour nous un devoir sacré. Mais qu'elle juge elle-même si après le service de DIEU il ne vaut pas mieux servir les hommes que d'aller perdre notre tems dans l'oisiveté, ou notre raison & nos forces dans un cabaret.

Ce ne fut point l'église qui ordonna le repos du dimanche; on nous assure que ce fut l'empereur *Constantin I*, qui, par son édit de 321, ordonna que le jour du soleil, appellé depuis parmi nous *dimanche*, fût consacré au repos. Mais par ce même édit il permit les travaux des laboureurs.

D'où vient que cette institution salutaire est changée? pourquoi une multitude de fêtes consacre-t-elle à l'oisiveté & à la débauche des jours entiers où la terre accuse nos mains qui la négligent? Quoi! il sera permis dans les grandes villes le jour de la purification, de la visitation, de *St. Mathias*, de *St. Simon* & *St. Jude* & de *St. Jean le baptiseur*, d'aller en foule à l'opéra comique, & d'y entendre des plaisanteries qui ne s'éloignent de l'obscénité que par le ménagement de l'expression! & il ne nous sera pas permis, à nous les nourriciers du genre humain, d'exercer une profession ordonnée par DIEU même! le jeu sera permis dans toutes les maisons, & le maniement de la charrue, l'ensemencement de la terre seront des crimes dans les campagnes!

On nous répond que notre curé peut nous permettre ce saint, ce divin travail quand il le juge à-propos. Ah! sages magistrats, toujours de l'arbitraire! Eh, si ce curé est riche & dédaigne les représentations du pauvre; s'il est en procès contre ses paroissiens, comme il n'arrive que trop souvent, voilà donc l'espérance de l'année perdue.

Ou la culture de la terre est un mal, ou elle est un bien. Si elle est un mal, nul pouvoir n'a le droit de la permettre; si elle est un bien, nul pouvoir n'a le droit de la défendre. Mais, dira-t-on, elle est une bonne œuvre le jour d'un saint qu'on ne fête pas; elle est criminelle le jour d'un saint qu'on fête. Nous ne comprenons pas cette distinction. Nous vous supplions simplement d'examiner si l'agriculture doit dépendre du sacerdoce ou de la grande police; si c'est aux juges qui sont sur les lieux à examiner quand la culture est

en péril, quand les bleds exigent la promptitude de nos soins; ou bien si cette décision appartient à l'évêque renfermé dans son palais.

Ministres du Seigneur, exhortez à la piété; magistrats, encouragez le travail qui est le gardien de la vertu. Vingt fêtes de trop dans le royaume condamnent à l'oisiveté & exposent à la débauche vingt fois par an dix millions d'ouvriers de toute espèce, qui feraient chacun pour dix sous d'ouvrage; c'est la valeur de cent millions de nos livres de perdues à jamais pour l'état par chaque année. Cette triste vérité est démontrée, & la prodigieuse supériorité des nations protestantes sur nous en a été la confirmation. Elle a été sentie à Rome dont la campagne ne peut nourrir ses habitans. On y a retranché des fêtes; mais le soulagement a été médiocre, parce que la culture y manque de bras; parce qu'il y a dans cet état beaucoup plus de prêtres que d'agriculteurs; parce que chacun y court à la fortune en disant qu'il veut enseigner la terre, & que presque personne ne la cultive. Les pays de l'Autriche ont recueilli un avantage bien plus sensible de la suppression des fêtes. Puissent-elles être toutes absorbées dans le dimanche; que le repos soit permis en ce saint jour, mais qu'il ne soit pas commandé. Quelle loi, que l'obligation de ne rien faire! Quoi! punir un homme pour avoir servi les hommes après avoir prié Dieu!

Si dans notre ignorance nous avons dit quelque chose qui soit contre les loix, pardonnez à cette ignorance qui est la suite inévitable de notre misère. Mais daignez considérer si la puissance législatrice ayant seule institué le dimanche, ce n'est pas elle seule qui doit connaître de la police de ce jour comme de tous les autres.

Enfin, que l'église conseille, mais que le souverain commande; & que les interprêtes des loix sollicitent auprès du trône des loix utiles au genre humain. Certes il en a besoin en plus d'un genre.

Nous ne prétendons rien diminuer des véritables droits de l'église, à Dieu ne plaise; mais nous réclamons les droits de la puissance civile pour le soulagement d'une nation dans laquelle il y a réellement plus de dix millions d'êtres infor-

tunés qui souffrent & qui se cachent, tandis que quelques milliers d'hommes brillans feignent d'être heureux, se montrent avec faste aux étrangers, & leur disent : Jugez par nous de la France.

LE CRI DES NATIONS.

ESPAGNE qui fus le berceau de jésuites ; parlemens de France qui depuis l'institution de cette milice armates toujours les loix contre elle ; Portugal qui n'avais que trop éprouvé le danger de leurs maximes ; Naples, Sicile, Parme, Malte, qui les avez connus, vous en avez enfin purgé vos états ; mais parce qu'en général l'esprit de cet ordre était contraire aux intérêts des nations, & parce qu'en effet ils étaient les satellites d'un prince étranger.

C'est dans cette vue que la sagesse éclairée de presque toutes les puissances catholiques, impose aujourd'hui le frein des loix à la licence des moines qui se croyaient indépendans des loix mêmes. Cette heureuse révolution qui paraissait impossible dans le siècle passé, quoi qu'elle fût très-aisée, a été reçue avec l'acclamation des peuples. Les hommes étant plus éclairés en sont devenus plus sages & moins malheureux. Ce changement aurait produit des excommunications, des interdits, des guerres civiles dans des tems de barbarie ; mais dans le siècle de la raison on n'a entendu que des cris de joie.

Ces mêmes peuples qui bénissent leurs souverains & leurs magistrats pour avoir commencé ce grand ouvrage, espèrent qu'il ne demeurera pas imparfait. On a chassé les jésuites parce qu'ils étaient les principaux organes des prétentions de la cour de Rome. Comment donc pourrait-on laisser subsister ces prétentions ? Quoi ! l'on punit ceux qui les soutiennent, & on se laisserait opprimer par ceux qui les exercent !

DES ANNATES.

D'où vient que la France, l'Espagne, l'Italie paient encore des *annates* à l'évêque de Rome ? Les rois confèrent le bénéfice de l'épiscopat, l'église confère le St. Esprit. Ces deux dons n'ont certainement rien de commun. Les rois ont fondé le bénéfice qui consiste dans le revenu, ou bien ils sont aux droits des seigneurs qui l'ont fondé. La nomination est donc le privilège de la couronne. C'est donc *par la grace unique du roi* & non par celle d'un évêque étranger qu'un évêque est évêque. Ce n'est point le pape qui lui donne le St. Esprit ; il le reçoit de l'imposition de quelques autres évêques ses concitoyens. S'il paie au pape quelque argent pour la collation de son bénéfice, c'est dans le fond un délit contre l'état ; s'il paie cet argent pour recevoir le Saint-Esprit, c'est une simonie ; il n'y a pas de milieu. On a voulu pallier ce marché qui offense la religion & la patrie, on n'a jamais pu le justifier.

Il est autorisé, dit-on, par le concordat entre le roi *François I* & le pape *Léon X*. Mais quoi ! parce qu'ils avaient alors besoin l'un de l'autre, parce que des intérêts passagers les réunirent, faut-il que l'état en souffre éternellement ? Faut-il payer à jamais ce qu'on ne doit pas ? Sera-t-on esclave au dix-huitième siècle parce qu'on fut imprudent au seizième ?

DES DISPENSES.

On paie chèrement à Rome la dispense pour épouser sa cousine & sa nièce. Si ces mariages offensaient DIEU, quel pouvoir sur la terre aurait droit de les permettre ? Si DIEU ne les réprouve pas, à quoi sert une dispense ? s'il faut cette dispense ; pourquoi un Champenois & un Picard doivent-ils la demander & la payer à un prêtre Italien ? Ces Champenois & ces Picards n'ont-ils pas des tribunaux qui peuvent juger du contrat civil, & des curés qui administrent en vertu du contrat civil ce qui est du ressort du sacrement ?

N'est-ce pas une servitude honteuse, contraire au droit des gens, à la dignité des couronnes, à la religion, à la nature, de payer un étranger pour se marier dans sa patrie?

On a poussé cette tyrannie absurde, jusqu'à prétendre que le pape seul a droit d'accorder pour de l'argent à un filleul la permission d'épouser sa marraine. Qu'est-ce qu'une marraine? C'est une femme inutile ajoutée à un parrain nécessaire, laquelle a de surcroît répondu pour vous que vous seriez chrétien. Or, parce qu'elle a dit que vous observeriez les rites du christianisme, ce sera un crime de contracter avec elle un sacrement du christianisme! Et le pape seul pourra changer ce crime en une action méritoire & sacrée moyennant une taxe!

Ce prétendu crime n'était pas moins grand entre un parrain & une marraine. Ils ont répondu qu'un enfant né en Bavière serait chrétien, donc ils ne pourront jamais se marier si un prêtre de Rome ne leur fait payer chèrement une dispense! Et c'est ainsi qu'on a traité les hommes! Ils le méritaient, puisqu'ils l'ont souffert.

DE LA BULLE *IN CŒNA DOMINI*.

La bulle *In Cœnâ Domini* n'est pas à beaucoup près le monument le plus étrange de l'absurde despotisme si long-tems affecté autrefois par la cour de Rome. Les bulles des *Grégoire VII*, des *Innocent IV*, des *Grégoire IX*, des *Boniface VIII*, ont été sans doute plus funestes; mais la bulle *In Cœnâ Domini* est d'autant plus remarquable, qu'elle a été forgée dans des tems où les hommes commençaient à sortir de l'épaisse barbarie qui avait si long-tems abruti toute l'Europe. L'Angleterre & la moitié du continent soulevées au seizième siècle contre les usurpations romaines, semblaient avertir cette cour d'être modérée. Cependant, au mépris de toute bienséance & des droits divins & humains, l'évêque de Rome *Pie V* n'hésita pas à promulguer cette bulle qu'on fulmine à Rome tous les jeudis de la semaine sainte, avec les cérémonies les plus pompeuses & les plus lugubres. On excommunie en ce jour tous les magistrats, tous les évêques, tous les hom-

mes

mes enfin qui appellent à un futur concile; tous les capitaines de vaiſſeaux qui courent la mer ſur les côtes de l'Etat eccléſiaſtique; tous ceux qui arrêtent les pourvoyeurs des viandes deſtinées pour le pape, les rois, leurs chanceliers, leurs parlemens ou cours ſupérieures qui concourent à ſouffrir que le clergé paie des tributs à l'état, ſous quelque dénomination que ce puiſſe être; tous les magiſtrats, & particulièrement les parlemens qui s'oppoſent à la réception de la diſcipline du concile de Trente. Le pape ſeul peut abſoudre ceux qui ſe rendent coupables de ces crimes énormes. Il faut qu'ils aillent demander pardon à Rome aux grands pénitenciers, qui doivent les frapper de leurs baguettes. Ainſi tous les parlemens de France doivent faire le pélerinage de Rome pour aller recevoir des coups de verges dans l'égliſe de St. Pierre. Pourquoi non? Le grand *Henri IV* en reçut bien par procureur ſur le dos des cardinaux d'*Oſſat* & du *Perron*.

DES JUGES DÉLÉGUÉS PAR ROME.

Un curé de nos provinces eſt jugé en matière purement eccléſiaſtique par l'officialité de ſon évêque. Il en appelle au métropolitain, du métropolitain au primat, n'eſt-ce pas aſſez? Faut-il une quatrième juriſdiction pour achever ſa ruine? Faut-il que Rome délègue de nouveaux juges? Cela s'appelle *en appeller aux apôtres*. Mais nous ne voyons pas que les apôtres aient jamais rendu des arrêts à Jéruſalem par appel de la juriſdiction des Gaules.

QUELLE PEUT ÊTRE LA CAUSE DE TOUTES CES PRÉTENTIONS?

Les uſurpations de la cour Romaine ſont grandes & ruineuſes; ſes prétentions ſont innombrables. Sur quoi ſont-elles fondées? Pourquoi l'évêque de Rome ſerait-il le deſpote de l'égliſe, le ſouverain des loix & des rois? Eſt-ce parce qu'il ſe nomme *pape*? Mais ce titre eſt encore celui de tout prêtre de

l'église grecque, mère de l'église romaine, & qui n'a jamais souscrit aux usurpations de sa fille? Est-ce parce que JESUS-CHRIST a dit expressément : *il n'y aura parmi vous ni premiers ni derniers ?* Est-ce parce qu'il a dit : *que celui qui voudrait s'élever au-dessus de ses frères serait obligé de les servir ?*

Est-ce parce que les papes se sont dits successeurs de *St. Pierre*? Mais il est démontré que *St. Pierre* n'a jamais eu aucune jurisdiction sur les apôtres ses confrères; & il n'est pas moins démontré que *St. Pierre* n'a jamais été à Rome. S'il avait fait ce voyage, les *Actes des apôtres* en auraient parlé : la première église qu'on eût bâtie à Rome aurait été bâtie en l'honneur de *Pierre* & non pas en l'honneur de *Jean* : l'église de St. Jean-de-Latran ne serait pas encore regardée aujourd'hui par les Romains comme la première église d'occident.

Des auteurs qui ne sont pas des de *Thou*, un *Abdias*, un *Marcel*, un *Hégésipe*, écrivent que *Simon Barjone*, surnommé *Pierre*, vint à Rome sous l'empereur *Néron*; qu'il y rencontra *Simon* le magicien; qu'ils s'envoyèrent l'un & l'autre faire des complimens par leurs chiens; qu'ils disputèrent à qui ressusciterait un parent de *Néron* qui venait de mourir; que *Simon* le magicien n'opéra la résurrection qu'à moitié, & que l'autre *Simon* l'opéra entiérement; qu'ils se défièrent ensuite à qui volerait le plus haut dans l'air en présence de l'empereur; que *Simon Pierre* en faisant le signe de la croix fit tomber son rival de la moyenne région, ce qui fut cause qu'il se cassa les deux jambes, & que *St. Pierre* ayant vécu vingt-cinq ans à Rome sous *Néron*, qui ne régna que treize années, fut crucifié la tête en bas.

Est-il possible que ce soit sur de pareils contes que l'imbécillité humaine ait établi dans des tems barbares la plus énorme puissance qui ait jamais opprimé la terre, & en même tems la plus sacrée?

Ceux qui ont voulu donner une ombre de vraisemblance à ces incompréhensibles usurpations, ont dit que Rome ayant été la capitale du monde politique, elle devait être la capitale du monde chrétien. Mais par cette raison, si l'empereur *Charlemagne* avait établi le siège de son empire à Vaugirard, si sa race avait conservé sa puissance au lieu de la démembrer; s'il y avait eu enfin un évêque à Vaugirard, ce prélat aurait

donc été le maître des empereurs, des rois & de l'église universelle.

Quand même *St. Pierre* aurait fait le voyage de Rome, en quoi l'évêque de cette ville aurait-il eu la prééminence sur les autres? Rome n'avait point été le berceau du christianisme, c'était Jérusalem. La primauté appartenait naturellement à l'évêque de cette ville, comme les trésors appartiennent de droit à ceux sur le terrain desquels on les a trouvés.

Fraudes dont on s'est appuyé pour autoriser une domination injuste.

On frémit quand on envisage ce long amas d'impostures, dont le tissu a formé enfin la tiare qui a opprimé tant de couronnes. Je ne parle pas des fausses constitutions apostoliques, des fausses citations, des mauvais vers attribués aux prétendues sibylles, des fausses lettres de *St. Paul* à *Sénèque*, des fausses récognitions du pape *Clément*, & de ce nombre innombrable de fraudes qu'on appellait autrefois *fraudes pieuses*. Je parle de la prétendue donation de *Constantin* qui est du neuvième siècle, & qu'on était obligé de croire sous peine d'excommunication. Je parle des absurdes décrétales qui ont été si long-tems le fondement du droit canon & qui ont corrompu la jurisprudence de l'Europe. Je parle de la prétendue concession faite par *Charlemagne* à l'évêque de Rome, de la Sardaigne & de la Sicile que ce monarque n'a jamais possédées. Chaque année ajouta un chaînon à la chaîne de fer dont l'ambition revêtue des habits de la religion liait les peuples ignorans. On ne peut faire un pas dans l'histoire sans y trouver des traces de ce mépris avec lequel Rome traita le genre humain, ne daignant pas même employer la vraisemblance pour le tromper.

De l'indépendance des souverains.

Souveraineté & dépendance sont contradictoires. Toute monarchie, toute république n'a que Dieu pour maître; c'est le

droit naturel, c'eſt le droit de propriété. Deux choſes ſeules peuvent vous en priver, la force d'un brigand uſurpateur, ou votre imbécillité. Les Goths s'emparent de l'Eſpagne par la force; les Tartares s'emparent de l'Inde. *Jean ſans terre* donne l'Angleterre au pape. On ſe réintègre dans le droit naturel contre l'uſurpation quand on a du courage. On reprend ſon royaume des mains du pape quand on a le ſens commun.

DES ROYAUMES DONNÉS PAR LES PAPES.

Quiconque a lu, ſait que les papes ont donné ou cru donner tous les royaumes de l'Europe ſans en excepter aucun depuis les montagnes glacées de la Norvège juſqu'au détroit de Gibraltar. Ceux qui n'ont pas lu, ne le croiront pas, parce que d'un côté ce comble d'audace, & de l'autre cet excès d'aviliſſement ſemblent incompréhenſibles.

Hildebrand ou *Childebrant* (moine de Cluni, pape ſous le nom de *Grégoire VII*) eſt le premier qui, au bout de mille ans, pervertit à ce point le chriſtianiſme. Il oſe citer l'empereur *Henri IV* à comparaître devant lui en 1076 : il prononce contre cet empereur un arrêt de dépoſition la même année. *Je lui défends*, dit il, *de gouverner le royaume Teutonique, & je délie tous ſes ſujets de leur ſerment de fidélité.*

L'année ſuivante ayant ſoulevé contre lui l'Allemagne, il le force à venir lui demander pardon pieds nuds & revêtu d'un cilice.

En 1088 le même *Childebrant* donne de ſon autorité privée l'Empire à *Rodolphe*, duc de Suabe.

Urbain II moine de Cluni comme *Grégoire VII*, marche ſur les mêmes traces.

Paſcal II va plus loin, il arme le fils de *Henri IV* contre ſon père, & en fait un parricide.

Enfin ce grand empereur meurt en 1106 dépouillé de l'Empire & réduit à l'indigence. On l'enterre à Liège; mais comme il était excommunié, ſon propre fils *Henri V* le fait exhumer, & un manœuvre l'enterre à Spire dans une cave.

Après cet horrible exemple, il eſt inutile de rapporter tous les

attentats sans nombre que les papes exercèrent contre tant d'empereurs, & les calamités de la maison de *Suabe*.

Les papes ne permettaient pas qu'on lût l'Écriture sainte, il suffisait qu'on sût qu'ils étaient les vicaires de DIEU, & qu'en cette qualité ils devaient disposer de tous les royaumes de la terre. C'était précisément ce que le diable proposa à JESUS-CHRIST sur la montagne où il est dit qu'il le transporta.

NOUVELLES PREUVES DU DROIT DE DISPOSER DE TOUS LES ROYAUMES, PRÉTENDU PAR LES PAPES.

Il y a cent bulles d'évêques de Rome qui assurent expressément que les royaumes ne sont que des concessions de la chaire pontificale. Arrêtons-nous à celle d'*Adrien IV* au roi d'Angleterre *Henri II*. « On ne doute pas & vous êtes persuadé » que tout royaume chrétien est du patrimoine de *St. Pierre*; » & que l'Irlande & toutes les isles qui ont reçu la foi, appartiennent à l'église romaine. Nous apprenons que vous voulez » subjuguer cette isle pour faire payer un denier à *St. Pierre* » par chaque maison, ce que nous vous accordons avec plai» sir &c. »

Il n'est presque point d'état en Europe où des bulles à-peu-près semblables n'aient fait répandre des torrens de sang. Ne parlons ici que des papes qui osèrent excommunier les rois de France *Robert*, *Philippe I*, *Philippe-Auguste*, *Louis VIII*, père de *St. Louis*, excommunié par un simple légat, acceptant pour pénitence de payer au pape le dixième de son revenu de deux années, & de se présenter nuds pieds & en chemise à la porte Notre-Dame de Paris, avec un poignée de verges pour être fouetté par les chanoines; pénitence, dit-on, que ses domestiques accomplirent pour leur maître; *Philippe le bel* livré au diable par *Boniface VIII*, son royaume en interdit (*a*) & transféré à *Albert d'Autriche*. Enfin le bon

(*a*) Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdisait un royaume. On croit que celui qui se disait le père commun des chrétiens se bornait à priver une nation de toutes les fonctions du christianisme, afinqu'elle méritât sa grace en se révoltant contre le souverain.

roi *Louis XII* excommunié par *Jules II*, & la France mise encore en interdit par ce vieux & fougueux soldat évêque de Rome.

Les plaies que les papes fauteurs de la ligue ont faites à la France, ont saigné trente années, depuis que le cordelier *Sixte-Quint* eut l'audace d'appeller Henri IV *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon*, & de le déclarer incapable de posséder un seul de ses héritages. Il faut le dire à nos contemporains, & les conjurer de redire à nos descendans que ce sont ces seules maximes qui portèrent le couteau dans le cœur du plus grand de nos héros & du meilleur de nos rois. Il faut en versant des larmes sur la destinée de ce grand homme, répéter qu'on eut une peine extrême à obtenir de *Clément VIII* qu'il lui donnât une absolution dont il n'avait que faire, & à empêcher que ce pape n'insérât dans cette absolution, *qu'il réintégrait de sa pleine autorité* Henri IV *dans le royaume de France.*

Quelques personnes plus confiantes qu'éclairées, veulent nous consoler en nous disant que ces abominations ne reviendront plus. Hélas! qui vous l'a dit? Le fanatisme est-il entiérement extirpé? Ne savez-vous pas de quoi il est capable? La plupart des honnêtes gens sont instruits, je l'avoue; les maximes des parlemens sont dans nos bouches & dans nos cœurs; mais la populace n'est-elle pas ce qu'elle était du tems d'*Henri III* & de *Henri IV*? N'est-elle pas toujours gouvernée par des moines? N'est-elle pas trois cents fois au moins plus nombreuse que ceux qui ont reçu une éducation honnête? N'est-ce pas enfin une trainée de poudre, à laquelle on peut mettre un jour le feu?

Jusqu'à quand se contentera-t-on de palliatifs dans la plus horrible & la plus invétérée des maladies? Jusqu'à quand se croira-t-on en pleine santé parce que nos maux ont quelque

Mais on observait dans cette sentence des cérémonies qui doivent passer à la postérité. D'abord on défendait à tout laïque d'entendre la messe & on n'en célébrait plus au maître-autel. On déclarait l'air impur. On ôtait tous les corps saints de leurs chasses & on les étendait par terre dans l'église couvert d'un voile. On dépendait les cloches & on les enterrait dans des caveaux. Quiconque mourait dans le tems de

relache ? C'eſt aux magiſtrats, c'eſt aux hommes qui partagent le fardeau du gouvernement à voir quelle digue ils peuvent mettre à des débordemens qui nous ont inondés depuis tant de ſiècles. Chaque père de famille eſt conjuré de peſer ces grandes vérités; de les graver dans la tête de ſes enfans, & de préparer une poſtérité qui ne connaiſſe que les loix & la patrie.

On ſe ſert encore parmi nous du mot dangereux *des deux puiſſances*; mais JESUS-CHRIST ne l'a jamais employé; il ne ſe trouve dans aucun père de l'égliſe; il a été toujours inconnu à l'égliſe grecque: & en dernier lieu un évêque Grec a été dépoſé par un ſynode d'évêques pour avoir uſé de cette expreſſion révoltante.

Il n'y a qu'une puiſſance, celle du ſouverain. L'égliſe conſeille, exhorte, dirige, le gouvernement commande. Non, il n'eſt certes qu'une puiſſance. La cour de Rome a cru que c'était la ſienne; mais quel gouvernement ne ſecoue pas aujourd'hui le joug de cette abſurde tyrannie ? Pourquoi donc le nom ſubſiſte-t-il encore quand la choſe même eſt détruite ? Pourquoi laiſſer ſous la cendre un feu qui peut ſe rallumer ? N'y a-t-il pas aſſez de malheurs ſur la terre ſans mettre encore aux priſes la diſcipline du ſacerdoce avec l'autorité ſouveraine ?

Nous n'entrons pas ici dans cette grande queſtion, ſi les dignités temporelles conviennent à des eccléſiaſtiques de l'égliſe de JESUS qui leur a ſi expreſſément & ſi ſouvent ordonné d'y renoncer. Nous n'examinons point ſi dans des tems d'anarchie les évêques de Rome & d'Allemagne, les ſimples abbés ont dû s'emparer des droits régaliens; c'eſt un objet de politique qui ne nous regarde pas; nous reſpectons quiconque eſt revêtu du pouvoir ſuprême. DIEU nous préſerve de vouloir troubler la paix des états, & de remuer des bornes poſées depuis ſi long-tems ! Nous ne voulons que ſoutenir les

l'interdit était jetté à la voirie. Il était défendu de manger de la chair, de ſe raſer, de ſe ſaluer. Enfin le royaume appartenait de droit au premier occupant; mais le pape prenait toujours ſoin d'annoncer ce droit par une bulle particulière, dans laquelle il déſignait le prince qu'il gratifiait de la couronne vacante.

droits incontestables des rois, de toute la magistrature, de tous nos concitoyens, & nous nous flattons que ces droits sur lesquels repose la félicité publique seront desormais inébranlables.

TOUT EN DIEU.

COMMENTAIRE SUR MALLEBRANCHE.

In Deo vivimus movemur, & sumus.

Tout se meut, tout respire, & tout existe en DIEU.

ARATUS cité & approuvé par *St. Paul* fit cette confession de foi chez les Grecs.

Le vertueux *Caton* dit la même chose; *Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.*

Mallebranche est le commentateur d'*Aratus*, de *St. Paul* & de *Caton*. Il a réussi en montrant les erreurs des sens & de l'imagination; mais quand il a voulu développer cette grande vérité que *Tout est en* DIEU, tous les lecteurs ont dit que le commentaire est plus obscur que le texte.

Avouons avec *Mallebranche* que nous ne pouvons nous donner nos idées.

Avouons que les objets ne peuvent par eux-mêmes nous en donner. Car comment se peut-il qu'un morceau de matière ait en soi la vertu de produire dans moi une pensée?

Donc l'Etre éternel producteur de tout, produit les idées, de quelque manière que ce puisse être.

Mais, qu'est-ce qu'une idée? qu'est-ce qu'une sensation, une volonté, &c.? C'est moi appercevant, moi sentant, moi voulant.

On sait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appellé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement*, mais il y a des corps mus.

De même il n'y a point d'être réel particulier nommé *mémoire*,

mémoire, *imagination*, *jugement*; mais nous nous souvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela est d'une vérité incontestable.

LOIX DE LA NATURE.

Maintenant, comment l'Etre éternel & formateur produit-il tous ces modes dans des corps organisés?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre? A-t-il mis deux êtres dans un cerf dont l'un fera courir l'autre? Non sans doute, mais le grain est doué de la faculté de végéter, & le cerf de celle de courir.

Quest-ce que la végétation? C'est du mouvement dans la matière. Quelle est cette faculté de courir? C'est l'arrangement des muscles qui, attachés à des os, conduisent en avant d'autres os attachés à d'autres muscles.

C'est évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature & qui opère toutes les productions. Le vol des oiseaux, le nagement des poissons, la course des quadrupèdes sont des effets démontrés des règles du mouvement connues.

La formation, la nutrition, l'accroissement, le dépérissement des animaux, sont de même des effets démontrés de loix mathématiques plus compliquées.

Les sensations, les idées de ces animaux peuvent-elles être autre chose que des effets admirables de loix mathématiques plus utiles?

MÉCHANIQUE DES SENS.

Vous expliquez par ces loix comment un animal se meut pour aller chercher sa nourriture; vous devez donc conjecturer qu'il y a une autre loi par laquelle il a l'idée de sa nourriture, sans quoi il n'irait pas la chercher.

DIEU a fait dépendre de la méchanique toutes les actions de l'animal; donc DIEU a fait dépendre de la méchanique les sensations qui causent ses actions.

Il y a dans l'organe de l'ouie un artifice bien sensible; c'est une helice à tours anfractueux qui détermine les ondulations de

l'air vers une coquille formée en entonnoir; l'air pressé dans cet entonnoir entre dans l'os pierreux, dans le labyrinthe, dans le vestibule, dans la petite conque nommée *colimaçon;* il va frapper le tambour légèrement appuyé sur le marteau, l'enclume & l'étrier, qui jouent légèrement en tirant ou en relâchant les fibres du tambour.

Cet artifice de tant d'organes & de bien d'autres encore, porte les sons dans le cervelet; il y fait entrer les accords de la musique sans les confondre; il y introduit les mots, qui sont les courriers des pensées, dont il reste quelquefois un souvenir qui dure autant que la vie.

Une industrie non moins merveilleuse lance dans vos yeux sans les blesser, les traits de lumière réfléchis des objets; traits si déliés & si fins, qu'il semble qu'il n'y ait rien entr'eux & le néant; traits si rapides qu'un clin-d'œil n'approche pas de leur vîtesse. Ils peignent dans la rétine les tableaux dont ils apportent les contours. Ils y tracent l'image nette du quart du ciel.

Voilà des instrumens qui produisent évidemment des effets déterminés & très-différens, en agissant sur le principe des nerfs; de sorte qu'il est impossible d'entendre par l'organe de la vue, & de voir par celui de l'ouie.

L'auteur de la nature aura-t-il disposé avec un art si divin ces instrumens merveilleux, aura-t-il mis des rapports si étonnans entre les yeux & la lumière, entre l'air & les oreilles, pour qu'il ait encore besoin d'accomplir son ouvrage par un autre secours? La nature agit toujours par les voies les plus courtes: la longueur du procédé est une impuissance; la multiplicité des secours est une faiblesse.

Voilà tout préparé pour la vue & pour l'ouie; tout l'est pour les autres sens avec un art aussi industrieux. DIEU sera-t-il un si mauvais artisan que l'animal formé par lui pour voir & pour entendre, ne puisse cependant ni entendre ni voir, si on ne met dans lui un troisième personnage interne qui fasse seul ces fonctions? DIEU ne peut-il nous donner tout d'un coup les sensations après nous avoir donné les instrumens admirables de la sensation?

Il l'a fait, on en convient, dans tous les animaux: personne n'est

aſſez fou pour imaginer qu'il y ait un lapin dans un lévrier, un être caché qui voie, qui entende, qui flaire, qui agiſſe pour eux.

La foule innombrable des animaux jouit de ſes ſens par des loix univerſelles; ces loix ſont communes à eux & à nous. Je rencontre un ours dans une forêt; il a entendu ma voix comme j'ai entendu ſon hurlement; il m'a vu avec ſes yeux comme je l'ai vu avec les miens; il a l'inſtinct de me manger comme j'ai l'inſtinct de me défendre ou de fuir. Ira-t-on me dire, attendez, il n'a beſoin que de ſes organes pour tout cela; mais pour vous c'eſt autre choſe; ce ne ſont point vos yeux qui l'ont vu; ce ne ſont point vos oreilles qui l'ont entendu; ce n'eſt pas le jeu de vos organes qui vous diſpoſe à l'éviter ou à le combattre: il faut conſulter une petite perſonne qui eſt dans votre cervelet, ſans laquelle vous ne pouvez ni voir ni entendre cet ours, ni l'éviter, ni vous défendre?

MÉCHANIQUE DE NOS IDÉES.

Certes ſi les organes donnés par la providence univerſelle aux animaux leur ſuffiſent; il n'y a nulle raiſon pour oſer croire que les nôtres ne nous ſuffiſent pas; & qu'outre l'artiſan éternel & nous, il faut encore un tiers pour opérer.

S'il y a évidemment des cas où ce tiers vous eſt inutile, n'eſt-il pas abſurde au fond de l'admettre dans d'autres cas? On avoue que nous faiſons une infinité de mouvemens ſans le ſecours de ce tiers. Nos yeux qui ſe ferment rapidement au ſubit éclat d'une lumière imprévue, nos bras & nos jambes qui s'arrangent en équilibre par la crainte d'une chûte, mille autres opérations démontrent au moins qu'un tiers ne préſide pas toujours à l'action de nos organes.

Examinons tous les automates dont la ſtructure interne eſt à-peu-près ſemblable à la nôtre; il n'y a guères chez eux & chez nous que les nerfs de la troiſième paire, & quelques-uns des autres paires qui s'inſèrent dans des muſcles obéiſſans aux déſirs de l'animal; tous les autres muſcles qui ſervent aux ſens, & qui travaillent au laboratoire chymique des viſcères, agiſſent indépendamment de ſa volonté. C'eſt une choſe admirable ſans doute,

qu'il soit donné à tous les animaux d'imprimer le mouvement à tous les muscles qui servent à les faire marcher, à resserer, à étendre, à remuer les pattes ou les bras, les griffes ou les doigts, à manger, &c. & qu'aucun animal ne soit le maître de la moindre action du cœur, du foie, des intestins, de la route du sang qui circule tout entier environ vingt-cinq fois par heure dans l'homme.

Mais, on s'est bien entendu quand on dit qu'il y a dans l'homme un petit être qui commande à des pieds & à des mains, & qui ne peut commander au cœur, à l'estomac, au foie & au pancréas? & ce petit être n'existe ni dans l'éléphant ni dans le singe, qui font usage de leurs membres extérieurs tout comme nous, & qui sont esclaves de leurs viscères tout comme nous?

On a été encore plus loin : on a dit, il n'y a nul rapport entre les corps & une idée, nul entre les corps & une sensation; ce sont des choses essentiellement différentes: donc, ce serait en vain que Dieu aurait ordonné à la lumière de pénétrer dans nos yeux, & aux particules élastiques de l'air d'entrer dans nos oreilles pour nous faire voir & entendre, si Dieu n'avait mis dans notre cerveau un être capable de recevoir ces perceptions. Cet être, a-t-on dit, doit être simple; il est pur, intangible; il est en un lieu sans occuper d'espace; il ne peut être touché & il reçoit des impressions; il n'a rien absolument de la matière, & il est continuellement affecté par la matière.

Ensuite on a dit, ce petit personnage qui ne peut avoir aucune place, étant placé dans notre cerveau, ne peut à la vérité avoir par lui-même aucune sensation, aucune idée par les objets mêmes. Dieu a donc rompu cette barrière qui le sépare de la matière, & a voulu qu'il eût des sensations & des idées à l'occasion de la matière. Dieu a voulu qu'il vît quand notre rétine serait peinte, & qu'il entendît quand notre timpan serait frappé. Il est vrai que tous les animaux reçoivent leurs sensations sans les secours de ce petit être; mais il faut en donner un à l'homme : cela est plus noble, l'homme combine plus d'idées que les autres animaux, il faut donc qu'il ait ses sensations autrement qu'eux.

Si cela eſt, Meſſieurs, à quoi bon l'auteur de la nature a-t-il pris tant de peine? Si ce petit être que vous logez dans le cervelet ne peut par ſa nature ni voir ni entendre, s'il n'y a nulle proportion entre les objets & lui, il ne fallait ni œil ni oreille. Le tambour, le marteau, l'enclume, la cornée, l'uvée, l'humeur vitrée, la rétine étaient abſolument inutiles.

Dès que ce petit perſonnage n'a aucune connexion, aucune analogie, aucune proportion avec aucun arrangement de matière, cet arrangement était entiérement ſupeſiu. Dieu n'avait qu'à dire, tu auras le ſentiment de la viſion, de l'ouie, du goût, de l'odorat, du tact, ſans qu'il y ait aucun inſtrument, aucun organe.

L'opinion qu'il y a dans le cerveau humain un être, un perſonnage étranger qui n'eſt point dans les autres cerveaux, eſt donc au moins ſujette à beaucoup de difficultés; elle contredit toute analogie, elle multiplie les êtres ſans néceſſité, elle rend tout l'artifice du corps humain un ouvrage vain & trompeur.

Dieu fait tout.

Il eſt ſûr que nous ne pouvons nous donner aucune ſention; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe propoſent un prix pour celui qui imaginera un nouveau ſens, jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, ſoit qu'il y ait un être inviſible & intangible dans notre cervelet, ſoit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que dans tous les ſyſtêmes, l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, ſenſations, idées qui en ſont la ſuite.

Puiſque nous ſommes ainſi ſous ſa main, *Mallebranche*, malgré toutes ſes erreurs, a donc raiſon de dire philoſophiquement que nous ſommes dans Dieu, & que nous voyons tout dans Dieu, comme *St. Paul* le dit dans le langage de la théologie, & *Aratus* & *Caton* dans celui de la morale.

Qne pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en* Dieu?

Ou ce ſont des paroles vuides de ſens, ou elles ſignifient que DIEU nous donne toutes nos idées.

Que veut dire, recevoir une idée? Ce n'eſt pas nous qui la créons quand nous la recevons, donc c'eſt DIEU qui la créée; de même que ce n'eſt pas nous qui créons le mouvement, c'eſt DIEU qui le fait. Tout eſt donc une action de DIEU ſur les créatures.

COMMENT TOUT EST-IL ACTION DE DIEU?

Il n'y a dans la nature qu'un principe univerſel, éternel & agiſſant; il ne peut en exiſter deux, car ils ſeraient ſemblables ou différens. S'ils ſont différens, ils ſe detruiſent l'un l'autre; s'ils ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de deſſeiu dans le grand tout infiniment varié annonce un ſeul principe, ce principe agit ſur tout être, ou il n'eſt plus principe univerſel.

S'il agit ſur tout être, il agit ſur toutes les modes de tout être: il n'y a donc pas un ſeul mouvement, un ſeul mode, une ſeule idée qui ne ſoit l'effet immédiat d'une cauſe univerſelle toujours préſente.

Cette cauſe univerſelle a produit le ſoleil & les aſtres immédiatement. Il ſerait bien étrange qu'elle ne produisît pas en nous immédiatement la perception du ſoleil & des aſtres.

Si tout eſt toujours effet de cette cauſe, comme on n'en peut douter, quand ces effets ont-ils commencé? quand la cauſe a commencé d'agir. Cette cauſe univerſelle eſt néceſſairement agiſſante puiſqu'elle agit, puiſque l'action eſt ſon attribut, puiſque tous ſes attributs ſont néceſſaires; car s'ils n'étaient pas néceſſaires elle ne les aurait pas fait.

Elle agit donc toujours. Il eſt auſſi impoſſible de concevoir que l'Etre éternel eſſentiellement agiſſant par ſa nature eût été oiſif une éternité entière, qu'il eſt impoſſible de concevoir l'être lumineux ſans lumière.

Une cauſe ſans effet eſt une chimère, une abſurdité auſſi bien qu'un effet ſans cauſe. Il y a donc eu étererne llement, & il y aura toujours des effets de cette cauſe univerſelle.

Ces effets ne peuvent venir de rien, ils ſont donc des émanations éternelles de cette cauſe éternelle.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées, & les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque choſe eſt hors de lui, ce ferait dire qu'il y a quelque choſe hors de l'infini.

DIEU étant le principe univerſel de toutes les choſes, toutes exiſtent donc en lui & par lui.

DIEU INSÉPARABLE DE TOUTE LA NATURE.

Il ne faut pas inférer de là qu'il touche ſans ceſſe à ſes ouvrages par des volontés & des actions particulières. Nous faiſons toujours DIEU à notre image. Tantôt nous le repréſentons comme un deſpote dans ſon palais, ordonnant à des domeſtiques; tantôt comme un ouvrier occupé des roues de ſa machine. Mais un homme qui fait uſage de ſa raiſon peut-il concevoir DIEU autrement que comme principe toujours agiſſant. S'il a été principe une fois, il l'eſt donc à tout moment; car il ne peut changer de nature. La comparaiſon du ſoleil & de ſa lumière avec DIEU & ſes productions, eſt ſans doute imparfaite; mais enfin, elle nous donne une idée, quoique très-faible & fautive, d'une cauſe toujours ſubſiſtante & de ſes effets toujours ſubſiſtans.

Enfin, je ne prononce le nom de DIEU que comme un perroquet ou comme un imbécile, ſi je n'ai pas l'idée d'une cauſe néceſſaire, immenſe, agiſſante, préſente à tous ſes effets en tout lieu, en tout tems.

On ne peut m'oppoſer les objections faites à *Spinoſa*. On lui diſait qu'il faiſait un DIEU intelligent & brute, eſprit & citrouille, loup & agneau, volant & volé, maſſacrant & maſſacré; que ſon DIEU n'était qu'une contradiction perpétuelle. Mais ici on ne fait point DIEU l'univerſalité des choſes; nous diſons que l'univerſalité des choſes émane de lui. Et pour nous ſervir encore de l'indigne comparaiſon du ſoleil & de ſes rayons, nous diſons qu'un trait de lumière lancé du globe du ſoleil, & abſorbé dans le plus infect des cloaques, ne peut laiſſer aucune ſouillure dans cet aſtre. Ce cloaque n'empêche pas

que le soleil ne vivifie toute la nature dans notre globe.

On peut nous objecter encore que ce rayon est tiré de la substance même du soleil, qu'il en est une émanation, & que si les productions de DIEU sont des émanations de lui-même, elles sont des parties de lui-même. Ainsi nous retomberions dans la crainte de donner une fausse idée de DIEU de le composer de parties, & même de parties désunies, de parties qui se combattent. Nous répondrons ce que nous avons déja dit, que notre comparaison est très-imparfaite, & qu'elle ne sert qu'à former une faible image d'une chose qui ne peut être représentée par des images. Nous pourrions dire encore qu'un trait de lumière pénétrant dans la fange, ne se mêle point avec elle, & qu'elle y conserve son essence invisible. Mais il vaut mieux avouer que la lumière la plus pure ne peut représenter DIEU. La lumière émane du soleil, & tout émane de DIEU. Nous ne savons pas comment : mais nous ne pouvons encore une fois concevoir DIEU que comme l'être nécessaire de qui tout émane. Le vulgaire le regarde comme un despote qui a des huissiers dans son antichambre.

Nous croyons que toutes les images sous lesquelles on a représenté ce principe universel nécessairement existant par lui-même, nécessairement agissant dans l'étendue immense, sont encore plus erronées que la comparaison tirée du soleil & de ses rayons. On l'a peint assis sur les vents, porté dans les nuages, entouré des éclairs & des tonnerres, parlant aux élémens, soulevant les mers : tout cela n'est que l'expression de notre petitesse. Il est au fond très-ridicule de placer dans un brouillard à une demi-lieue de notre petit globe, le principe éternel de tous les millions de globes qui roulent dans l'immensité. Nos éclairs & nos tonnerres qui sont vus & entendus quatre ou cinq lieues à la ronde, tout au plus, sont de petits effets physiques, perdus dans le grand tout, & c'est ce grand tout qu'il faut considérer quand c'est DIEU dont on parle.

Ce ne peut être que la même vertu qui pénètre de notre systême planétaire aux autres systêmes planétaires qui sont plus éloignés mille & mille fois de nous que notre globe ne l'est de Saturne. Les mêmes loix éternelles régissent tous les astres ; car si les forces centripètes & centrifuges dominent dans notre monde,

monde, elles dominent dans le monde voisin, & ainsi dans tous les univers. La lumière de notre soleil & de Sirius doit être la même; elle doit avoir la même ténuité, la même rapidité, la même force, s'échapper également en ligne droite de tous les côtés, agir également en raison directe du quarré de la distance.

Puisque la lumière des étoiles, qui sont autant de soleils, vient à nous dans un tems donné, la lumière de notre soleil parvient à elles réciproquement dans un tems donné. Puisque ces traits, ces rayons de notre soleil se réfractent, il est incontestable que les rayons des autres soleils dardés de même dans leurs planètes s'y réfractent précisément de la même façon s'ils y rencontrent les mêmes milieux.

Puisque cette réfraction est nécessaire à la vue, il faut bien qu'il y ait dans ces planètes des êtres qui aient la faculté de voir. Il n'est pas vraisemblable que ce bel usage de la lumière soit perdu pour les autres globes. Puisque l'instrument y est, l'usage de l'instrument doit y être aussi. Partons toujours de ces deux principes que rien n'est inutile, & que les grandes loix de la nature sont par-tout les mêmes; donc ces soleils innombrables allumés dans l'espace, éclairent des planètes innombrables; donc leurs rayons y opèrent comme sur notre petit globe; donc des animaux en jouissent.

La lumière est de tous les êtres, ou de tous les modes du grand Etre, celui qui nous donne l'idée la plus étendue de la Divinité, tout loin qu'elle est de la représenter.

En effet, après avoir vu les ressorts de la vie des animaux de notre globe, nous ne savons pas si les habitans des autres globes ont de tels organes. Après avoir connu la pesanteur, l'élasticité, les usages de notre athmosphère, nous ignorons si les globes qui tournent autour de Sirius ou d'Aldebaram, sont entourés d'un air semblable au nôtre. Notre mer salée ne nous démontre pas qu'il y ait des mers dans ces autres planètes; mais la lumière se présente par-tout. Nos nuits sont éclairées d'une foule de soleils. C'est la lumière qui d'un coin de cette petite sphère sur laquelle l'homme rampe, entretient une correspondance continuelle entre tous ces univers & nous. Saturne nous voit, & nous voyons Saturne. Sirius apperçu

par nos yeux peut auſſi nous découvrir ; il decouvre certainement notre ſoleil, quoiqu'il y ait entre l'un & l'autre une diſtance qu'un boulet de canon qui parcourt ſix cents toiſes par ſeconde, ne pourrait franchir en cent quatre milliards d'annees.

La lumière eſt réellement un meſſager rapide qui court dans le grand tout de mondes en mondes. Elle a quelques propriétés de la matière, & des propriétés ſupérieures. Et ſi quelque choſe peut fournir une faible idée commencée, une notion imparfaite de Dieu, c'eſt la lumière ; elle eſt par-tout comme lui, elle agit par-tout comme lui.

Résultat.

Il réſulte, ce me ſemble, de toutes ces idées qu'il y a un Etre ſuprême, éternel, intelligent, d'où découlent en tout tems tous les êtres & toutes les manières d'être dans l'étendue.

Si tout eſt émanation de cet Etre ſuprême, la vérité, la vertu en ſont donc auſſi des émanations.

Qu'eſt-ce que la vérité émanée de l'Etre ſuprême ? la vérité eſt un mot général, abſtrait, qui ſignifie les choſes vraies. Qu'eſt-ce qu'une choſe vraie ? une choſe exiſtante ou qui a exiſté, & rapportée comme telle. Or, quand je cite cette choſe je dis vrai ; mon intelligence agit conformément à l'intelligence ſuprême.

Qu'eſt-ce que la vertu ? un acte de ma volonté qui fait du bien à quelqu'un de mes ſemblables. Cette volonté eſt émanée de Dieu, elle eſt conforme alors à ſon principe.

Mais le mal phyſique & le mal moral viennent donc auſſi de ce grand Etre, de cette cauſe univerſelle de tout effet ?

Pour le mal phyſique il n'y a pas un ſeul ſyſtême, pas une ſeule religion qui n'en faſſe Dieu auteur. Que le mal vienne immédiatement ou médiatement de la première cauſe, cela eſt parfaitement égal. Il n'y a que l'abſurdité du manichéiſme qui ſauve Dieu de l'imputation du mal ; mais une abſurdité ne prouve rien. La cauſe univerſelle produit les poiſons comme les alimens, la douleur comme le plaiſir. On ne peut en douter.

Il était donc néceſſaire qu'il y eût du mal ? oui, puiſqu'il

y en a. Tout ce qui exiſte eſt néceſſaire ; car quelle raiſon y aurait-il de ſon exiſtence ?

Mais le mal moral, les crimes ! *Néron, Alexandre VI !* Eh bien, la terre eſt couverte de crimes comme elle l'eſt d'aconit, de ciguë, d'arſénic, cela empêche-t-il qu'il y ait une cauſe univerſelle ? cette exiſtence d'un principe dont tout émane eſt démontrée, je ſuis fâché des conſéquences. Tout le monde dit, comment ſous un DIEU bon y a-t-il tant de ſouffrances ? Et là-deſſus chacun bâtit un roman métaphyſique ; mais aucun de ces romans ne peut nous éclairer ſur l'origine des maux, & aucun ne peut ébranler cette grande vérité que tout émane d'un principe univerſel.

Mais ſi notre raiſon eſt une portion de la raiſon univerſelle ; ſi notre intelligence eſt une émanation de l'Etre ſuprême, pourquoi cette raiſon ne nous éclaire-t-elle pas ſur ce qui nous intéreſſe de ſi près ? Pourquoi ceux qui ont découvert toutes les loix du mouvement & la marche des lunes de Saturne, reſtent-ils dans une ſi profonde ignorance de la cauſe de nos maux ? C'eſt préciſément parce que notre raiſon n'eſt qu'une très-petite portion de l'intelligence du grand Etre.

On peut dire hardiment & ſans blaſphême, qu'il y a de petites vérités que nous ſavons auſſi bien que lui, par exemple, que trois eſt la moitié de ſix, & même que la diagonale d'un quarré partage ce quarré en deux triangles égaux, &c. L'Etre ſouverainement intelligent ne peut ſavoir ces petites vérités ni plus lumineuſement, ni plus certainement que nous ; mais il y a une ſuite infinie de vérités, & l'Etre infini peut ſeul comprendre cette ſuite.

Nous ne pouvons être admis à tous ſes ſecrets, de même que nous ne pouvons ſoulever qu'une quantité déterminée de matière.

Demander pourquoi il y a du mal ſur la terre, c'eſt demander pourquoi nous ne vivons pas autant que les chênes.

Notre portion d'intelligence invente des loix de ſociété bonnes ou mauvaiſes, elle ſe fait des préjugés ou utiles ou funeſtes ; nous n'allons guères au-delà. Le grand Etre eſt fort, mais les émanations ſont néceſſairement faibles. Servons-nous encore de la comparaiſon du ſoleil. Ses rayons réunis for-

dent les métaux ; mais quand vous réunissez ceux qu'il a dardés sur le disque de la lune, ils n'excitent pas la plus légère chaleur.

Nous sommes aussi nécessairement bornés que le grand Etre est nécessairement immense.

Voilà tout ce que me montre ce faible rayon de lumière émané dans moi du soleil des esprits. Mais sachant combien ce rayon est peu de chose, je soumets incontinent cette faible lueur aux clartés supérieures de ceux qui doivent éclairer mes pas dans les ténèbres de ce monde.

(*Par l'abbé* de Tilladet.)

IDÉES DE LA MOTTE LE VAYER.

1°. SI les hommes étaient raisonnables, ils auraient une religion capable de faire du bien, & incapable de faire du mal.

2°. Quelle est la religion dangereuse ? n'est-ce pas évidemment celle qui établissant des dogmes incompréhensibles donne nécessairement aux hommes l'envie d'expliquer ces dogmes chacun à sa manière, excite nécessairement les disputes, les haines, les guerres civiles ?

3°. N'est-ce pas celle qui se disant indépendante des souverains & des magistrats, est nécessairement aux prises avec les magistrats & les souverains ?

4°. N'est-ce pas celle qui se choisissant un chef hors de l'état, est nécessairement dans une guerre publique ou secrette avec l'état ?

5°. N'est-ce pas celle qui ayant fait couler le sang humain pendant plusieurs siècles, peut le faire couler encore ?

6°. N'est-ce pas celle qui ayant été enrichie par l'imbécillité des peuples, est nécessairement portée à conserver ses richesses par la force si elle peut, & par la fraude si la force lui manque ?

7°. Quelle est la religion qui peut faire du bien sans pou-

voir faire du mal? n'eſt-ce pas l'adoration de l'Etre ſuprême ſans aucun dogme métaphyſique? celle qui ſerait à la portée de tous les hommes, celle qui dégagée de toute ſuperſtition, éloignée de toute impoſture, ſe contenterait de rendre à DIEU des actions de graces ſolemnelles ſans prétendre entrer dans les ſecrets de DIEU.

8°. Ne ſerait-ce pas celle qui dirait, ſoyons juſtes; ſans dire, haïſſons, pourſuivons d'honnêtes gens qui ne croient pas que DIEU eſt du pain, que DIEU eſt du vin, que DIEU a deux natures & deux volontés, que DIEU eſt trois, que ſes myſtères ſont ſept, que ſes ordres ſont dix, qu'il eſt né d'une femme, que cette femme eſt pucelle, qu'il eſt mort, qu'il déteſte le genre humain au point de brûler à jamais toutes les générations, excepté les moines & ceux qui croient aux moines?

9°. Ne ſerait-ce pas celle qui dirait; DIEU *étant juſte, il récompenſera l'homme de bien & il punira le méchant?* qui s'en tiendrait à cette croyance raiſonnable & utile, & qui ne prêcherait jamais que la morale?

10°. Quand on a le malheur de trouver dans un état une religion qui a toujours combattu contre l'état en s'incorporant à lui; qui eſt fondée ſur un amas de ſuperſtitions accumulées de ſiècle en ſiècle; qui a pour ſoldats des fanatiques diſtingués en pluſieurs régimens, noirs, blancs, gris ou minimes, cent fois mieux payés que les ſoldats qui verſent leur ſang pour la patrie; quand une telle religion a ſouvent inſulté le trône au nom de DIEU, a dépouillé les citoyens de leurs biens au nom de DIEU, a intimidé les ſages, & perverti les faibles, que faut-il faire?

11°. Ne faut-il pas alors en uſer avec elle comme un médecin habile traite une maladie chronique? il ne prétend pas la guérir d'abord, il riſquerait de jetter ſon malade dans une criſe mortelle. Il attaque le mal par degrés, il diminue les ſymptomes. Le malade ne recouvre pas une ſanté parfaite, mais il vit dans un état tolérable à l'aide d'un régime ſage. C'eſt ainſi que la maladie de la ſuperſtition eſt traitée aujourd'hui en Angleterre & dans tout le nord par de très-grands princes, par leurs miniſtres & par les premiers de la nation.

12°. Il ferait aussi utile qu'aisé d'abolir toutes les taxes honteuses qu'on paie à l'évêque de Rome sous différens noms, & qui ne sont en effet qu'une simonie déguisée. Ce serait à la fois conserver l'argent qui sort du royaume, briser une chaîne ignominieuse, & affermir l'autorité du gouvernement.

Rien ne serait plus avantageux & plus facile que de diminuer le nombre inutile & dangereux des couvens, & d'appliquer à la récompense des services le revenu de l'oisiveté.

Les confrères, les pénitens blancs ou noirs, les fausses reliques qui sont innombrables, peuvent être proscrites avec le tems sans le moindre danger.

A mesure qu'une nation devient plus éclairée, on lui ôte les alimens de son ancienne sottise.

Une ville qui aurait pris les armes autrefois pour les reliques de *St. Pancrace*, rira demain de cet objet de son culte.

On gouverne les hommes par l'opinion régnante, & l'opinion change quand la lumière s'étend.

Plus la police se perfectionne, moins on a besoin de pratiques religieuses.

Plus les superstitions sont méprisées, plus la véritable religion s'établit dans tous les esprits.

Moins on respecte les inventions humaines, & plus DIEU est adoré.

ANECDOTE SUR BÉLISAIRE.

JE vous connais, vous êtes un scélérat. Vous voudriez que tous les hommes aimassent un DIEU père de tous les hommes. Vous vous êtes imaginé sur la parole de *Saint-Ambroise*, qu'un jeune *Valentinien* qui n'avait pas été baptisé n'en avait pas moins été sauvé. Vous avez eu l'insolence de croire avec *Saint-Jérôme* que plusieurs payens ont vécu saintement. Il est vrai que tout damné que vous êtes, vous n'avez pas osé aller si loin que *Saint-Jean Chrisostome*, qui dans une de ses homélies (*a*), dit que les préceptes de JESUS-CHRIST sont si légers

(*a*) III. Homélie sur la I. Ep. de St. Paul aux Corinthiens.

que plusieurs ont été au-delà par la seule raison. *Præcepta ejus adeò levia sunt ut multi philosophica tantum ratione excesserint.*

Vous avez même attiré à vous *Saint-Augustin*, sans songer combien de fois il s'est rétracté. On voit bien que vous êtes de son avis quand il dit (*b*) : *depuis le commencement du genre humain tous ceux qui ont cru en un seul* Dieu, *& qui ont entendu sa voix selon leur pouvoir, qui ont vécu avec piété & justice selon ses préceptes, en quelque endroit & en quelque tems qu'ils aient vécu, ils ont été sans doute sauvé par lui.*

Mais ce qu'il y a de pis, déiste & athée que vous êtes, c'est qu'il semble que vous ayez copié mot pour mot *Saint-Paul* dans son Epitre aux Romains : *gloire, honneur & gloire à quiconque fait le bien; premièrement aux Juifs, & puis aux Gentils; car lorsque les Gentils qui n'ont point la loi, font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils sont leur loi à eux-mêmes.* Et après ces paroles, il reproche aux Juifs de Rome, l'usure, l'adultère & le sacrilège.

Enfin, détestable enfant de Bélial, vous avez osé prononcer de vous-même ces paroles impies sous le nom de Bélisaire : *ce qui m'attache le plus à ma religion, c'est qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il fallait qu'elle me rendît farouche, dur & impitoyable, je l'abandonnerais, & je dirais à* Dieu, *dans la fatale alternative d'être incrédule ou méchant; je fais le choix qui t'offense le moins.* J'ai vu d'indignes femmes de bien, des militaires trop instruits, de vils magistrats qui ne connaissent que l'équité, des gens de lettres malheureusement plus remplis de goût & de sentiment que de théologie, admirer avec attendrissement tes sottes paroles & tout ce qui les suit.

Malheureux ! vous apprendrez ce que c'est que de choquer l'opinion des licentiés de ma licence ; vous & tous vos damnés de philosophes vous vous voudriez bien que *Confucius* & *Socrate* ne fussent pas éternellement en enfer ; vous seriez fâché, que le primat d'Angleterre ne fût pas sauvé aussi bien que le primat des Gaules. Cette impiété mérite une punition exemplaire.

(*b*) Dans sa 49e. Epître *à Deo gratias.*

Apprenez votre catéchisme. Sachez que nous damnons tout le monde quand nous sommes sur les bancs ; c'est là notre plaisir. Nous comptons environ six cents millions d'habitans sur la terre. A trois générations par siècle, cela fait environ deux milliards, & en ne comptant seulement que depuis quatre mille années, le calcul nous donne quatre vingt milliards de damnés, sans compter tout ce qui l'a été auparavant & tout ce qui doit l'être après. Il est vrai que sur ces quatre - vingt milliards il faut ôter deux ou trois mille élus qui font le beau petit nombre : mais c'est une bagatelle ; & il est bien doux de pouvoir se dire en sortant de table : Mes amis, réjouissons-nous, nous avons au moins quatre-vingt milliards de nos frères dont les ames toutes spirituelles sont pour jamais à la broche, en attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rôtir avec elles.

Apprenez, monsieur le reprouvé, que votre grand *Henri IV*, que vous aimez tant, est damné pour avoir fait tout le bien dont il fut capable ; & que *Ravaillac* purgé par le sacrement de pénitence, jouit de la gloire éternelle ; voilà la vraie religion. Où est le tems où je vous aurais fait cuire avec *Jean Hus* & *Jérôme de Prague*, avec *Arnaud de Bresse*, avec le conseiller *Dubourg* & avec tous les infames qui n'étaient pas de notre avis dans ces siècles du bon sens où nous étions les maîtres de l'opinion des hommes, de leur bourse & quelquefois de leur vie ?

Qui proférait ces douces paroles ? c'était un moine sortant de sa licence ; à qui les adressait-il ? c'était à un académicien de la première académie de France. Cette scène se passait chez un magistrat, homme de lettres, que le licentié était venu solliciter pour un procès, dans lequel il était accusé de simonie. Et dans quel tems se tenait cette conférence à laquelle j'assistai ? c'était après boire ; car nous avions dîné avec le magistrat, & le moine avec les valets de chambre ; & le moine était fort échauffé.

Mon révérend père lui dit l'académicien, pardonnez-moi, je suis un homme du monde qui n'ai jamais lu les ouvrages de vos docteurs. J'ai fait parler un vieux soldat Romain comme aurait parlé notre du *Guesclin*, notre chevalier *Bayard* ou notre

notre *Turenne*. Vous savez,qu'à nous autres gens du siècle, il nous échappe bien des sottises, mais vous les corrigez; & un mot d'un seul de vos bacheliers repare toutes nos fautes. Mais comme *Belisaire* n'a pas dit un seul mot du bénéfice que vous demandez, & qu'il n'a point sollicité contre vous, j'espère que vous vous appaiserez, & que vous voudrez bien pardonner à un pauvre ignorant qui a fait le mal sans malice.

A d'autres, dit le moine, vous êtes une troupe de coquins qui ne cessez de prêcher la bienfaisance, la douceur, l'indulgence, qui poussez la méchanceté jusqu'à vouloir que DIEU soit bon. En vérité nous ne vous passerons pas vos petites conspirations. Vous avez à faire au réverend père *Ha....*, à l'abbé *Din,...* & à moi, & nous verrons comment vous vous en tirerez. Nous savons bien que dans le siècle où la raison que nous avions par tout proscrite, commençait à renaître dans nos climats septentrionaux, ce fut *Erasme* qui était tenté de dire *Sancte Socrates, ora pro nobis*, Erasme à qui on éleva une statue. *Le Vayer*, le précepteur de monsieur & même de *Louis XIV*, recueilli tous ces blasphêmes dans son livre de *la vertu des payens*. Il eut l'insolence d'imprimer que des marauts tels que *Confucius*, *Socrate*, *Caton*, *Epictète*, *Titus*, *Trajan*, les *Antonins*, *Julien*, avaient fait quelques actions vertueuses. Nous ne pûmes le brûler ni lui ni son livre, parce qu'il était conseiller d'état. Mais vous qui n'êtes qu'académicien, je vous réponds que vous ne serez pas épargné.

Le magistrat prit alors la parole & demanda grace pour le coupable. Point de grace, dit le moine, l'écriture le défend. *Orabat scelestus ille veniam quam non erat consecuturus*. Le scélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. *Oportet aliquem mori pro populo*. Toute l'académie pense comme lui, il faut qu'il soit puni avec l'académie.

Ah! frère *Triboulet*, dit le magistrat, (car *Triboulet* est le nom du docteur) ce que vous avancez là est bien chrétien, mais n'est pas tout-à-fait juste. Voudriez-vous que la Sorbonne entière répondît pour vous, comme le père *Bauni* se rendait pleige pour la bonne mère & comme toute la société de JESUS était pleige pour le père *Bauni ?* Il ne faut jamais accuser un corps des erreurs des particuliers. Voudriez-vous abolir au-

jourd'hui la Sorbonne, parce qu'un grand nombre de ses membres adhérèrent au plaidoyer du docteur *Jean Petit*, cordelier, en faveur de l'assassinat du duc d'Orléans? parce que trente-six docteurs de Sorbonne avec frère *Martin* inquisiteur pour la foi, condamnèrent la *Pucelle d'Orléans* à être brûlée vive pour avoir secouru son roi & sa patrie? parce que soixante & onze docteurs de Sorbonne déclarèrent *Henri III* déchu du trône? parce que quatre-vingt docteurs excommuièrent au 1er Novembre 1592 les bourgeois de Paris qui avait osé présenter requête pour l'admission de *Henri IV* dans sa capitale, & qu'ils défendirent qu'on priât DIEU pour ce *mauvais prince?* Voudriez-vous, frère *Triboulet*, être puni aujourd'hui du crime de vos pères? L'ame de quelqu'un de ces sages maîtres a-t-elle passé dans la vôtre *per modum traducis?* Un peu d'équité, frère. Si vous êtes coupables de simonie, comme votre partie adverse vous en accuse, la cour vous fera mettre au pilori: mais vous y serez seul, & les moines de votre couvent (puisqu'il y a encore des moines) ne seront pas condamnés avec vous. Chacun répond de ses faits; & comme l'a dit un certain philosophe, il ne faut pas purger les petits-fils pour la maladie de leur grand-père. Chacun pour soi, & DIEU pour tous. Il n'y a que le loup qui dise à l'agneau; si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

Allez, respectez l'académie composée des premiers hommes de l'état & de la littérature. Laissez *Bélisaire* parler en brave soldat & en bon citoyen; n'insultez point un excellent écrivain; continuez à faire de mauvais livres, & laissez-nous les bons. Frère *Triboulet* sortit, la queue entre les jambes; & son adversaire resta la tête haute.

Quand le magistrat & le philosophe, ou plutôt quand les deux philosophes purent parler en liberté: N'admirez-vous pas ce moine, dit le magistrat? il y a quelques jours qu'il était entiérement de votre avis. Savez-vous pourquoi il a si cruellement changé? c'est qu'il est blessé de votre réputation. Hélas! dit l'homme de lettres, tout le monde pense comme moi dans le fond de son cœur, & je n'ai fait que développer l'opinion générale. Il y a des pays où personne n'ose établir publiquement ce qui tout le monde pense en secret. Il y en a d'autres

où le secret n'est plus gardé. L'auguste impératrice de Russie vient d'établir la tolérance dans deux mille lieues de pays. Elle a écrit de sa propre main, *malheur aux persécuteurs*. Elle a fait grace à l'évêque de Rostou condamné par le synode pour avoir soutenu l'opinion des deux puissances, & pour n'avoir pas su que l'autorité ecclésiastique n'est qu'une autorité de persuasion; que c'est la puissance de la vérité, & non la puissance de la force. Elle permet qu'on lise les lettres qu'elle a écrites sur ce sujet important. Comme les choses changent selon les tems! dit le magistrat: conformons-nous au tems, dit l'homme de lettres.

SECONDE ANECDOTE SUR BÉLISAIRE.

FRÈRE *Triboulet*, de l'ordre de frère *Montepulciano*, de frère *Jacques Clément*, de frère *Ridicous* (a), &c. &c. &c. & de plus docteur de Sorbonne, chargé de rédiger la censure de la fille aînée du roi, appellée *le concile perpétuel des Gaules*, contre *Bélisaire*, s'en retournait à son couvent tout pensif. Il rencontra dans la rue des maçons la petite *Fanchon* dont il est le directeur, fille du cabaretier qui a l'honneur de fournir du vin pour le *prima mensis* de messieurs les maîtres.

Le père de *Fanchon* est un peu théologien, comme le sont tous les cabaretiers du quartier de la Sorbonne. *Fanchon* est jolie, & frère *Triboulet* entra pour.... boire un coup.

Quand *Triboulet* eut bien bû, il se mit à feuilleter les livres d'un habitué de paroisse, frère du cabaretier, homme curieux, qui possède une bibliothèque assez bien fournie.

Il consulta tous les passages par lesquels on prouve évidemment que tous ceux qui n'avaient pas demeuré dans le quartier de la Sorbonne, comme par exemple les Chinois, les Indiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, les Germains, les Afri-

(a) Consultez les mémoires de l'Etoile, & vous verrez ce qui arriva en place de Grève à ce pauvre frère *Ridicous*.

cains, les Américains, les blancs, les noirs, les jaunes, les rouges, les têtes à laine, les têtes à cheveux, les mentons barbus, les mentons imberbes, étaient tous condamnés sans miséricorde, comme cela est juste, & qu'il n'y a qu'une ame atroce & abominable qui puisse jamais penser que DIEU ait pu avoir pitié d'un seul de ces bonnes gens.

Il compilait, compilait, compilait, quoique ce ne soit plus la mode de compiler, & *Fanchon* lui donnait de tems en tems de petits soufflets sur ses grosses joues; & frère *Triboulet* écrivait, & *Fanchon* chantait; lorsqu'ils entendirent dans la rue la voix du docteur *Tamponet*, & de frère *Bonhomme* cordelier à la grande manche qui argumentait vivement l'un contre l'autre, & qui ameutait les passans. *Fanchon* mit la têfe à la fenêtre; elle est fort connue de ces deux docteurs, & ils entrèrent aussi pour.... boire.

Pourquoi faisiez-vous tant de bruit dans la rue, dit *Fanchon*? C'est que nous ne sommes pas d'accord, dit frère *Bonhomme*. Est-ce que vous avez jamais été d'accord en Sorbonne, dit *Fanchon*? Non, dit *Tamponet*, mais nous donnons toujours des décrets; & nous fixons à la pluralité des voix ce que l'univers doit penser. Et si l'univers s'en moque on n'en fait rien, dit *Fanchon*? Tant pis pour l'univers, dit *Tamponet*. Mais de quoi diable vous mêlez-vous, dit *Fanchon*? Comment, ma petite, dit frère *Triboulet!* il s'agit de savoir si le cabaretier qui logeait dans ta maison il y a deux mille ans a pu être sauvé ou non. Cela ne me fait rien, dit *Fanchon*, ni à moi non plus, dit *Tamponet;* mais certainement nous donnerons un décret.

Frère *Triboulet* lut alors tous les passages qui appuyaient l'opinion, que DIEU n'a jamais pu faire grace qu'à ceux qui ont pris leurs dégrés en Sorbonne, ou à ceux qui pensaient comme s'ils avaient pris leurs dégrés; & *Fanchon* riait, & frère *Triboulet* la laissait rire. *Tamponet* était entiérement de l'avis du jacobin; mais le cordelier *Bonhomme* était un peu plus indulgent. Il pensait que DIEU pouvait à toute force faire grace à un homme de bien qui aurait le malheur d'ignorer notre théologie, soit en lui dépêchant un ange, soit en lui envoyant un cordelier pour l'instruire.

Cela eſt impoſſible, s'écria *Triboulet;* car tous les grands hommes de l'antiquité étaient des paillards. DIEU aurait pu, je l'avoue, leur envoyer des cordeliers; mais certainement il ne leur aurait jamais député des anges.

Et pour vous prouver, frère *Bonhomme*, par vos propres docteurs, que tous les héros de l'antiquité ſont damnés ſans exception, liſez ce qu'un de vos plus grands docteurs ſéraphiques déclare expreſſément dans un livre que Mlle. *Fanchon* m'a prêté: voici les paroles de l'auteur.

Le cordelier plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon ſeigneur;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vâſte & brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuſe mort, les tourmens, les forfaits;
Trône éternel où ſied l'eſprit immonde,
Abîme immenſe où s'engloutit le monde;
Sépulcre où gît la docte antiquité,
Eſprit, amour, ſavoir, grace, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.
Tu ſais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois ſont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan, des princes le modèle,
Ce doux Titus, l'amour de l'univers,
Les deux Catons, ces fléaux des pervers,
Ce Scipion maître de ſon courage,
Lui qui vainquit & l'amour & Carthage;
Vous y grillez, ſage & docte Platon,
Divin Homère, éloquent Ciceron,
Et vous, Socrate, enfant de la ſageſſe,
Martyr de DIEU dans la prophane Grèce,
Juſte Ariſtide, & vertueux Solon,
Tous malheureux morts ſans confeſſion.

Tamponet écoutait ce passage avec des larmes de joie : Cher frère *Triboulet*, dans quel père de l'église as-tu trouvé cette brave décision ? Cela est de l'abbé *Tritême*, répondit *Triboulet* ; & pour vous le prouver *à posteriori*, d'une manière invincible, voici la déclaration expresse du modeste traducteur, au chapitre XVI de sa *Moëlle théologique*.

Cette prière est de l'abbé Tritême,
Non pas de moi, car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la cour suprême ;
Je n'aurais pas tant de témérité.

Frère *Bonhomme* prit le livre pour se convaincre par ses propres yeux, & ayant lu quelques pages avec beaucoup d'édification, ah ! ah ! dit-il au jacobin, vous ne vous vantiez pas de tout. C'est un cordelier en enfer qui parle ; mais vous avez oublié qu'il y rencontre *St Dominique*, & que ce saint est damné pour avoir été persécuteur, ce qui est bien pis que d'avoir été payen.

Frère *Triboulet* piqué, lui reprocha beaucoup de bonnes aventures de cordeliers. *Bonhomme* ne demeura pas en reste, il reprocha aux jacobins de croire à l'immaculation en Sorbonne, & d'avoir obtenu des papes une permission de n'y pas croire dans leur couvent. La querelle s'échauffa, ils allaient se gourmer. *Fanchon* les appaisa en leur donnant à chacun un gros baiser. *Tamponet* leur démontra qu'ils ne devaient dire des injures qu'aux profanes ; & ils leur cita ces deux vers qu'ils dit avoir lus autrefois dans les ouvrages d'un licentié, nommé *Molière* ;

N'apprêtons point à rire aux hommes
En nous disant nos vérités

Enfin ils minutèrent tous trois le décret qui fut ensuite signé par tous les sages maîtres.

« Nous, assemblés extraordinairement dans la ville des » Facéties, & dans les mêmes écoles où nous recommandâ- » mes au nombre de soixante & onze à tous les sujets, de

» garder leur ferment de fidélité à leur roi *Henri III*, & en
» l'année 1592 recommandâmes pareillement de prier DIEU
» pour *Henri IV*, &c. &c.

» Animés du même esprit qui nous guide toujours, nous donnons à tous les diables un nommé *Bélisaire*, général d'armée en son vivant, d'un nommé *Justinien*; lequel *Bélisaire* outrepassant ses pouvoirs, aurait méchamment & proditoirement conseillé audit *Justinien* d'être bon & indulgent, & aurait insinué avec malice que DIEU était miséricordieux. » Condamnons cette proposition comme blasphématoire, impie, » hérétique, sentant l'hérésie. Défendons sous peine de damnation éternelle, selon le droit que nous en avons, de lire ledit livre sentant l'hérésie, & enjoignons à tous les fidèles de nous rapporter les exemplaires dudit livre, lesquels ne valaient précédemment qu'un écu, & que nous revendrons un louis d'or avec le décret ci-joint ».

A peine ce décret fut-il signé qu'on apprit que tous les jésuites avaient été chassés d'Espagne; & ce fut une si grande joie dans Paris qu'on ne pensa plus à la Sorbonne.

LETTRE

DE M. L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBERI,

A..........

J'AI reçu, mylord, votre mandement contre le grand *Bélisaire*, général d'armée de *Justinien*, & contre M. *Marmontel* de l'académie française, avec vos armoiries placées en deux endroits, surmontées d'un grand chapeau, & accompagnées de deux pendans de quinze houpes chacun, le tout signé, *Christophe*, par monseigneur *La Touche*, avec paraphe.

Nous ne donnons nous autres de mandemens que sur nos fermiers : & je vous avoue, mylord, que j'aurais desiré

un peu plus d'humilité chrétienne dans votre affaire. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous affectez d'annoncer dans votre titre, que vous condamnez *M. Marmontel de l'académie française.*

Si ceux qui ont rédigé votre mandement ont trouvé qu'un général d'armée de *Justinien* ne s'expliquait pas en théologien congru de votre communion, il me semble qu'il fallait vous contenter de le dire sans compromettre un corps respectable, composé de princes du sang, de cardinaux, de prélats comme vous, de ducs & pairs, de maréchaux de France, de magistrats, & des gens de lettres les plus illustres. Je pense que l'académie française n'a rien à démêler avec vos disputes théologiques.

Permettez-moi encore de vous dire que si nous donnions des mandemens dans de pareilles occasions, nous les ferions nous-mêmes.

J'ai été fâché que votre mandataire ait condamné cette proposition de ce grand capitaine Bélisaire, DIEU *est terrible aux méchans, je le crois, mais je suis bon.*

Je vous assure, mylord, que si notre roi, qui est le chef de notre église, disait : *Je suis bon,* nous ne ferions point de mandement contre lui. *Je suis bon,* veut dire (ce semble) par tout pays, j'ai le cœur bon, j'aime le bien, j'aime la justice, je veux que mes sujets soient heureux. Je ne vois point du tout qu'on doive être damné pour avoir le cœur bon. Le roi de France (à ce que j'entends dire à tout le monde) est très-bon, & si bon qu'il vous a pardonné des désobéissances réitérées qui ont troublé la France, & que toute l'Europe n'a pas regardées comme une marque d'un esprit bien fait. Vous êtes sans doute assez *bon* pour vous en repentir.

Nous ne voyons pas que *Bélisaire* soit digne de l'enfer pour avoir dit qu'il était un bon homme. Vous prétendez que cette bonté est une hérésie, parce que *St. Pierre*, dans sa première épître, chap. V, ỿ. 5, a dit que DIEU *résiste aux superbes.* Mais celui qui a fait votre mandement n'a guère pensé à ce qu'il écrivait. DIEU résiste, je le veux ; la résistance sied bien à DIEU. Mais à qui résiste-t-il selon *Pierre?* lisez de grace ce qui précède ; & vous verrez qu'il résiste aux prêtres qui paissent mal

mal leur troupeau, & fur-tout aux jeunes gens qui ne font pas foumis aux vieillards. *Infpirez-vous*, dit-il, *l'humilité les uns aux autres, car* DIEU *refifte aux fuperbes.*

Or je vous demande quel rapport il y a entre cette réfiftance de DIEU & la bonté de *Bélifaire ?* Il eft inutile de recommander l'humilité, mais il faut auffi recommander le fens commun.

On eft bien étonné que vòtre mandataire ait critiqué cette expreffion humaine & naïve de Bélifaire : *Eft-il befoin qu'il y ait tant de réprouvés ?* Non-feulement vous ne voulez pas que *Bélifaire* foit bon, mais vous voulez auffi que le DIEU de miféricorde ne foit pas bon. Quel plaifir aurez-vous, s'il vous plaît, quand tout le monde fera damné ? Nous ne fommes point fi impitoyable dans notre ifle. Notre prédéceffeur le grand *Tillotfon*, reconnu pour le prédicateur de l'Europe le plus fenfé & le moins déclamateur, a parlé comme *Bélifaire* dans prefque tous fes fermons. Vous me permettrez ici de prendre fon parti. Soyez damné fi vous le voulez, mylord, vous & votre mandataire, j'y confens de tout mon cœur; mais je vous avertis que je ne veux point l'être, & que je fouhaiterais auffi que mes amis ne le fuffent point. Il faut avoir un peu de charité.

J'aurais bien d'autres chofes à dire à votre mandataire. Je lui recommanderais fur-tout d'être moins ennuyeux. L'ennui eft toujours mortel pour les mandemens; c'eft un point effentiel auquel on ne prend pas affez garde dans votre pays.

Sur ce, mon cher frère, je vous recommande à la *bonté* divine, quoique le mot *bon* vous faffe tant de peine.

Votre *bon* frère l'archevêque de Cantorberi.

P. S. Quand vous écrirez à l'archevêque de Rome, faites-lui, je vous prie, mes complimens. J'ai toujours beaucoup de confidération pour lui en qualité de frère. On me mande qu'il a effuyé depuis peu quelques petits défagrémens; qu'un cheval de Naples a donné un terrible coup de pied à fa mule; qu'une barque de Venife a ferré de près la barque de St. Pierre, &

qu'un fromage de Parmesan lui a donné une indigestion violente. J'en suis fâché. On dit que c'est un *bon homme*, pardonnez-moi ce mot. J'ai fort connu son père dans mon voyage d'Italie ; c'était un *bon* banquier ; mais il paraît que le fils n'entend pas son compte.

RESCRIT DE L'EMPEREUR DE LA CHINE, A L'OCCASION DU PROJET DE PAIX PERPÉTUELLE.

NOUS l'empereur de la Chine, nous sommes fait représenter, dans notre conseil d'état, les mille & une brochures qu'on débite journellement dans le renommé village de Paris pour l'instruction de l'univers. Nous avons remarqué avec une satisfaction impériale, qu'on exprime plus de pensées, ou façons de pensées, ou expressions sans pensées, dans ledit village, situé sur le petit ruisseau de la Seine, contenant environ cinq cent mille plaisans, ou gens voulant l'être, que l'on ne fabrique de porcelaines dans notre bourg de Kingtzin sur le fleuve jaune, lequel bourg possède le double d'habitans, lesquels ne sont pas la moitié si plaisans que ceux de Paris.

Nous avons lu attentivement la brochure de notre ami *Jean-Jacques*, citoyen de Genève, lequel *Jean-Jacques* a extrait un projet de paix perpétuelle du bonze *St. Pierre*, lequel bonze *S. Pierre* l'avait extrait d'un clerc du mandarin marquis de *Rosny*, duc de *Sully*, excellent écononme, lequel l'avait extrait du creux de son cerveau.

Nous avons été sensiblement affligés de voir que dans ledit extrait rédigé par notre amé *Jean-Jacques*, où l'on expose les moyens faciles de donner à l'Europe une paix perpétuelle, on avait oublié le reste de l'*Univers*, qu'il faut toujours avoir en vue dans toutes les brochures ; nous avons connu que la monarchie de France qui est la première des monarchies, l'anarchie de l'Allemagne qui est la première des anarchies, l'Espagne, la Pologne, l'Angleterre, la Suède, qui sont (suivant leurs historiens) chacune en son genre, la première puis-

sande de l'*Univers*, sont toutes requises d'accéder au traité de *Jean-Jacques*. Nous avons été édifiés de voir que notre chère cousine l'impératrice de toute Russie était pareillement requise de fournir son contingent. Mais grande a été notre surprise impériale, quand nous avons en vain cherché notre nom dans la liste. Nous avons jugé qu'étant si proches voisins de notre chère cousine, nous devions être nommés avec elle; que le grand-Turc voisin de la Hongrie & de Naples, le roi de Perse voisin du grand-Turc, le grand-Mogol voisin du roi de Perse, ont pareillement les mêmes droits, & que ce serait faire au Japon une injustice criante, de l'oublier dans la confédération générale.

Nous avons pensé de nous-mêmes, après l'avis de notre conseil, que si le grand-Turc attaquait la Hongrie; si la diète Europaine, ou Européenne, ou Européane, ne se trouvait pas alors en argent comptant; si tandis que la reine de Hongrie s'opposerait au Turc vers Belgrade, le roi de Prusse, marchait à Vienne; si les Russes pendant ce tems-là attaquaient la Silésie; si les Français se jettaient alors sur les Pays-Bas, l'Angleterre sur la France, le roi de Sardaigne sur l'Italie, l'Espagne sur les Maures, ou les Maures sur l'Espagne; ces petites combinaisons pourraient déranger la paix perpétuelle.

Notre accession étant donc d'une nécessité absolue, nous avons résolu de coopérer de toutes nos forces au bien général, qui est évidemment le but de tout empereur, comme de tout faiseur de brochures.

A cet effet, ayant remarqué qu'on avait oublié de nommer la ville dans laquelle les plénipotentiaires de l'Univers doivent s'assembler, nous avons résolu d'en bâtir une sans délai. Nous nous sommes fait représenter le plan d'un ingénieur de sa majesté le roi de Narsingue, lequel proposa il y a quelques années de creuser un trou jusqu'au centre de la terre pour y faire des expériences de physique, notre intention étant de perfectionner cette idée, nous ferons percer le globe de part en part. Et comme les philosophes les plus éminens du village de Paris sur le ruisseau dit la Seine, croient *que le noyau du globe est de verre*, qu'ils l'ont écrit, &

qu'ils ne l'auraient jamais écrit s'ils n'en avaient été sûrs, notre ville de la diète de l'*Univers* sera toute de crystal, & recevra continuellement le jour par un bout ou par un autre; de sorte que la conduite des plénipotentiaires sera toujours éclairée.

Pour mieux affermir l'ouvrage de la paix perpétuelle, nous aboucherons ensemble dans notre ville transparente notre St. Père le grand lama, notre St. Père le grand dairi, notre St. Père le muphti, & notre St. Père le pape, qui seront tous aisément d'accord, moyennant les exhortations de quelques jésuites Portugais. Nous terminerons tous d'un tems les anciens procès de la justice ecclésiastique & de la séculière, du fisc & du peuple, des nobles & des roturier, de l'épée & de la robe, des maîtres & des valets, des maris & des femmes, des auteurs & des lecteurs.

Nos plénipotentiaires enjoindront à tous les souverains de n'avoir jamais aucune querelle, sons peine d'une brochure de *Jean-Jacques* pour la première fois, & du ban de l'Univers pour la seconde.

Nous prions la république de Genève & celle de St. Marin, de nommer conjointement avec nous le sieur *Jean-Jacques* pour premier président de la diète, attendu que ledit sieur ayant déja jugé les rois & les républiques sans en être prié, il les jugera tout aussi bien quand il sera à la tête de la chambre; & notre avis est qu'il soit payé régulièrement de ses honoraires sur le produit net des actions des fermes, des billets de loterie, & de ceux de la compagnie des Indes de Paris, qui sont les meilleurs effets de l'*Univers*. Priant le *Tien* qu'il ait en sa sainte garde ledit *Jean-Jacques*, comme aussi le sieur *Volmar*, la demoiselle *Julie* & son faux germe.

Donné à Pékin, le premier du mois de Hi han, l'an 1898436500 *de la fondation de notre monarchie.*

DE PIERRE LE GRAND, ET DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

« LE czar *Pierre* n'avait pas le vrai génie, celui qui crée » & fait tout de rien. Quelques-unes des choses qu'il fit » étaient bien, la plupart étaient déplacées. Il a vu que son » peuple était barbare, il n'a point point vu qu'il n'était pas » mûr pour la police; il l'a voulu civiliser, quand il ne » fallait que l'aguérir. Il a d'abord voulu faire des Alle- » mands, des Anglais, quand il fallait commencer par faire » des Russes; il a empêché ses sujets de jamais devenir ce » qu'ils pourraient être, en leur persuadant qu'ils étaient ce » qu'ils ne sont pas. C'est ainsi qu'un précepteur Français » forme son élève pour briller un moment dans son enfance, » & puis n'être jamais rien. L'empire de Russie voudra sub- » juguer l'Europe, & sera subjugué lui-même. Les Tarta- » res ses sujets ou ses voisins deviendront ses maîtres & les » nôtres; cette révolution me paraît infaillible; tous les rois » de l'Europe travaillent de concert à l'accélérer ».

Ces paroles sont tirées d'une brochure intitulée le *Contrat social*, ou *insocial* du peu sociable *Jean-Jacques Rousseau*. Il n'est pas étonnant qu'ayant fait des miracles à Venise, il ait fait des prophéties à Moscou; mais comme il sait bien que le bon tems des miracles & des prophéties est passé, il doit croire que sa prédiction contre la Russie n'est pas aussi infaillible qu'elle lui a paru dans son premier accès. Il est doux d'annoncer la chûte des grand empires, cela nous console de notre petitesse. Ce sera un beau gain pour la philosophie, quand nous verrons incessament les Tartares Nogais, qui peuvent, je crois, mettre jusqu'à douze mille hommes en campagne, venir subjuguer la Russie, l'Allemagne, l'Italie & la France. Mais je me flatte que l'empereur de la Chine ne le souffrira pas; il a déja accédé à la paix perpétuelle; & comme il n'a plus de jésuites chez lui, il ne troublera point l'Erope. *Jean-Jacques*, qui a, comme on croit, le vrai génie, trouve que *Pierre le grand* ne l'avait pas.

Un ſeigneur Ruſſe, homme de beaucoup d'eſprit, qui s'amuſe quelquefois à lire des brochures, ſe ſouvint, en liſant celle-ci, de quelques vers de *Molière*, & les cita fort à-propos.

> Il ſemble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
> Que pour être imprimés & reliés en veau,
> Les voilà dans l'état d'importantes perſonnes,
> Qu'avec leur plume ils font le deſtin des couronnes.

Les Ruſſes, dit *Jean-Jacques*, ne ſeront jamais policés. J'en ai vu du moins de très-polis, & qui avaient l'eſprit juſte, fin, agréable, cultivé, & même conſéquent, ce que *Jean-Jacques* trouvera fort extraordinaire.

Comme il eſt très-galant, il ne manquera pas de dire qu'ils ſe ſont formés à la cour de l'impératrice *Catherine*; que ſon exemple a influé ſur eux, mais que cela n'empêche pas qu'il n'ait raiſon, & que bientôt cet empire ſera détruit.

Ce petit bon homme nous aſſure dans un de ſes modeſtes ouvrages, qu'on doit lui dreſſer une ſtatue. Ce ne ſera probablement ni à Moſcou ni à Péterſbourg, qu'on s'empreſſera de ſculpter *Jean-Jacques*.

Je voudrais en général, que lorſqu'on juge les nations du haut de ſon grenier, qu'on fût plus honnête & plus circonſpect. Tout pauvre diable peut dire ce qu'il lui plaît des Athéniens, des Romains & des anciens Perſes. Il peut ſe tromper impunément ſur le tribunat, ſur les comices, ſur la dictature. Il peut gouverner en idée deux ou trois mille lieues de pays, tandis qu'il eſt incapable de gouverner ſa ſervante. Il peut dans un roman recevoir un baiſer âcre de ſa *Julie*, & conſeiller à un prince d'épouſer la fille d'un bourreau. Il y a des ſottiſes ſans conſéquence; il y en a d'autres qui peuvent avoir des ſuites fâcheuſes.

Les fous de cour étaient fort ſenſés; ils n'inſultaient par leurs bouffonneries que les faibles, & reſpectaient les puiſſans; les fous de village ſont aujourd'hui plus hardis.

On répondra que *Diogène* & *l'Arétin* ont été tolérés; d'accord : mais une mouche ayant vu un jour une hirondelle, qui en volant emportait des toiles d'araignées, en voulut faire autant, elle y fut priſe.

DE LA LIBERTÉ D'IMPRIMER.

MAIS quel mal peut faire à la Russie la prédiction de *Jean-Jacques?* Aucun; il lui sera permis de l'expliquer dans un sens mystique, typique, allégorique, suivant l'usage. Les nations qui détruiront les Russes, ce seront les belles-lettres, les mathématiques, l'esprit de société, la politesse, qui dégradent l'homme, & pervertissent sa nature.

On a imprimé cinq à six mille brochures en Hollande contre *Louis XIV*. Aucune n'a contribué à lui faire perdre les batailles de Blenheim, de Turin & de Ramillies.

En général il est de droit naturel de se servir de sa plume, comme de sa langue, à ses périls, risques & fortunes. Je connais beaucoup de livres qui ont ennuyé, je n'en connais point qui ait fait de mal réel. Des théologiens, ou de prétendus politiques, crient: « La religion est détruite, le gouvernement » est perdu, si vous imprimez certaines vérités ou certains pa- » radoxes. Ne vous avisez jamais de penser, qu'après en avoir » demandé la licence à un moine ou à un commis. Il est contre » le bon ordre qu'un homme pense par soi-même. *Homère*, » *Platon*, *Ciceron*, *Virgile*, *Pline*, *Horace*, n'ont jamais rien » publié qu'avec l'approbation des docteurs de Sorbonne & de » la sainte inquisition.

» Voyez dans quelle décadence horrible la liberté de la » presse a fait tomber l'Angleterre & la Hollande. Il est vrai » qu'elles embrassent le commerce du monde entier, & que » l'Angleterre est victorieuse sur mer & sur terre, mais ce n'est » qu'une fausse grandeur, une fausse opulence; elles mar- » chent à grands pas à leur ruine. Un peuple éclairé ne peut » subsister ».

On ne peut raisonner plus juste, mes amis; mais voyons, s'il vous plaît, quel état a été perdu par un livre. Le plus dangereux, le plus pernicieux de tous est celui de *Spinosa*. Non-seulement en qualité de Juif il attaque le nouveau Testament, mais en qualité de savant il ruine l'ancien; son système d'athéisme est mieux lié, mieux raisonné mille fois que ceux de

Straton & d'*Epicure*. On a besoin de la plus profonde sagacité pour répondre aux argumens par lesquels il tâche de prouver qu'une substance n'en peut former une autre.

Je déteste comme vous son livre, que j'entends peut-être mieux que vous, & auquel vous avez très-mal répondu; mais avez-vous vu que ce livre ait changé la face du monde? Y a-t-il quelque prédicant qui ait perdu un florin de sa pension par le débit des œuvres de *Spinosa?* Y a-t-il un évêque dont les rentes aient diminué? Au contraire, leur revenu a doublé depuis ce tems-là; tout le mal s'est réduit à un petit nombre de lecteurs paisibles, qui ont examiné les argumens de *Spinosa* dans leur cabinet, & qui ont écrit pour ou contre des ouvrages très-peu connus.

Vous-mêmes, vous êtes assez peu conséquens pour avoir fait imprimer *ad usum Delphini*, l'athéisme de *Lucrèce* (comme on vous l'a déja reproché); & nul trouble, nul scandale n'en est arrivé; aussi laissa-t-on vivre en paix *Spinosa* en Hollande, comme on avait laissé *Lucrèce* en repos à Rome.

Mais paraît-il parmi vous quelque livre nouveau dont les idées choquent un peu les vôtres (supposé que vous avez des idées), ou dont l'auteur soit d'un parti contraire à votre faction, ou qui pis est, dont l'auteur ne soit d'aucun parti? alors vous criez au feu; c'est un bruit, un scandale, un vacarme universel dans votre petit coin de terre. Voilà un homme abominable, qui a imprimé que si nous n'avions point de mains, nous ne pourrions faire des bas ni des souliers; quel blasphême! Les dévotes crient, les docteurs fourrés s'assemblent, les allarmes se multiplient de collège en collège, de maison en maison; des corps entiers sont en mouvement, & pourquoi? pour cinq ou six pages dont il n'est plus question au bout de trois mois. Un livre vous déplaît-il? refutez-le; vous ennuie-il? ne le lisez pas.

Oh, me dites-vous, les livres de *Luther* & de *Calvin* ont détruit la religion romaine dans la moitié de l'Europe. Que ne dites-vous aussi que les livres du patriarche *Photius* ont détruit cette religion romaine en Asie, en Afrique, en Grèce & en Russie?

Vous vous trompez bien lourdement quand vous pensez que

que vous avez été ruinés par des livres. L'empire de Russie a deux mille lieues d'étendue, & il n'y a pas six hommes qui soient au fait des points controversés entre l'église grecque & la latine. Si le moine *Luther*, si le chanoine *Jean Chauvin*, si le curé *Zuingle* s'étaient contentés d'écrire, Rome subjuguerait encore tous les états qu'elle a perdus; mais ces gens-là & leurs adhérens couraient de ville en ville, de maison en maison, ameutaient des femmes, étaient soutenus par des princes. La furie qui agitait *Amate*, & qui la fouettait comme un sabot, à ce que dit *Virgile*, n'était pas plus turbulente. Sachez qu'un capucin enthousiaste, factieux, ignorant, souple, véhément, émissaire de quelque ambitieux, prêchant, confessant, communiant, cabalant, aura plutôt bouleversé une province que cent auteurs ne l'auront éclairée. Ce n'est pas l'Alcoran qui fit réussir *Mahomet*, ce fut *Mahomet* qui fit le succès de l'Alcoran.

Non, Rome n'a point été vaincue par des livres, elle l'a été pour avoir révolté l'Europe par ses rapines, par la vente publique des indulgences, pour avoir insulté aux hommes, pour avoir voulu les gouverner comme des animaux domestiques, pour avoir abusé de son pouvoir à un tel excès, qu'il est étonnant qu'il lui soit resté un village. *Henri VIII*, *Elizabeth*, le duc de Saxe, le landgrave de Hesse, les princes d'Orange, les *Condés*, les *Colignis* ont tout fait, & les livres rien. Les trompettes n'ont jamais gagné de bataille, & n'ont fait tomber de murs que ceux de Jérico.

Vous craignez les livres comme certaines bourgades ont craint les violons. Laissez lire, & laissez danser; ces deux amusemens ne feront jamais de mal au monde.

ARTICLES INTÉRESSANS.

DE L'ÉLÉGANCE.

CE mot, selon quelques-uns, vient d'*Electus*, choisi. On ne voit pas qu'aucun autre mot latin puisse être son étymologie: en effet, il y a du choix dans tout ce qui est élégant. L'élégance est un résultat de la justesse & de l'agrément.

On emploie ce mot dans la sculpture & dans la peinture. On opposait *elegans signum*, à *signum rigens*; une figure proportionnée, dont les contours arrondis étaient exprimés avec mollesse, à une figure trop roide & mal terminée.

La sévérité des anciens Romains donna à ce mot, *elegantia*, un sens odieux. Ils regardaient l'élégance en tout genre, comme une *afféterie*, comme une politesse recherchée, indigne de la gravité des premiers tems: *vitii, non laudis fuit*, dit *Aulu-Gelle*. Ils appellaient *un homme élégant* à-peu-près ce que nous appellons aujourd'hui un petit-maître, *Bellus homuncio*, & ce que les Anglais appellent *un Beau*; mais vers le tems de *Ciceron*, quand les moeurs eurent reçu le dernier degré de politesse, *elegans* était toujours une louange. *Ciceron* se sert en cent endroits de ce mot pour exprimer un homme, un discours poli; on disait même alors *un repas élégant*: ce qui ne se dirait guères parmi nous.

Ce terme est consacré en français, comme chez les anciens Romains, à la sculpture, à la peinture, à l'éloquence, & principalement à la poésie. Il ne signifie pas, en peinture & en sculpture, précisément la même chose que *grace*.

Ce terme *grace* se dit particuliérement du visage, & on ne dit pas *un visage élégant*, comme *des contours élégans*: la raison en est que la grace a toujours quelque chose d'animé, & c'est dans le visage que paraît l'ame; ainsi on ne dit pas *une démarche élégante*, parce que la démarche est animée.

L'*élégance* d'un discours n'est pas l'éloquence, c'en est une

partie; ce n'eſt pas la ſeule harmonie, le ſeul nombre; c'eſt la clarté, le nombre & le choix des paroles.

Il y a des langues en Europe dans leſquelles rien n'eſt ſi rare qu'un diſcours élégant: des terminaiſons rudes, des conſonnes fréquentes, des verbes auxiliaires néceſſairement redoublés dans une même phraſe, offenſent l'oreille même des naturels du pays.

Un diſcours peut être élégant ſans être un bon diſcours, l'*élégance* n'étant en effet que le mérite des paroles; mais un diſcours ne peut être abſolument bon ſans être élégant.

L'*élégance* eſt encore plus néceſſaire à la poéſie que l'éloquence, parce qu'elle eſt une partie de cette harmonie ſi néceſſaire aux vers.

Un orateur peut convaincre, émouvoir même ſans *élégance*, ſans pureté, ſans nombre. Un poëme ne peut faire d'effet, s'il n'eſt élégant: c'eſt un des principaux mérites de *Virgile*. *Horace* eſt bien moins élégant dans ſes ſatyres, dans ſes épîtres; auſſi eſt-il moins poëte, *ſermoni propior*.

Le grand point dans la poéſie & dans l'art oratoire, c'eſt que l'*élégance* ne faſſe jamais tort à la force; & le poëte, en cela comme dans tout le reſte, a de plus grandes difficultés à ſurmonter que l'orateur; car l'harmonie étant la baſe de ſon art, il ne doit pas ſe permettre un concours de ſyllabes rudes, il faut même quelquefois ſacrifier un peu de la penſée à l'*élégance* de l'expreſſion: c'eſt une gêne que l'orateur n'éprouve jamais.

Il eſt à remarquer que ſi l'*élégance* a toujours l'air facile, tout ce qui eſt facile & naturel, n'eſt cependant pas élégant. Il n'y a rien de ſi facile, de ſi naturel que

La cigale ayant chanté
Tout l'été:

Et

Maître corbeau ſur un arbre perché.

Pourquoi ces morceaux manquent-ils d'*élégance*? C'eſt que cette naïveté eſt dépourvue de mots choiſis & d'harmonie:

Amans heureux, voulez vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines:

& cent autres traits, ont, avec d'autres mérites, celui de l'*élégance*.

On dit rarement d'une comédie qu'elle est écrite élégamment. La naïveté & la rapidité d'un dialogue familier excluent ce mérite propre à toute autre poésie.

L'*élégance* semblerait faire tort au comique : on ne rit point d'une chose élégamment dite ; cependant la plupart des vers de l'*Amphitrion* de *Molière*, excepté ceux de pure plaisanterie, sont élégans. Le mélange des Dieux & des hommes dans cette pièce unique en son genre, & les vers irréguliers qui forment un grand nombre de madrigaux, en sont peut être la cause.

Un madrigal doit bien plutôt être élégant qu'une épigramme, parce que le madrigal tient quelque chose des stances, & que l'épigramme tient du comique ; l'un est fait pour exprimer un sentiment délicat, & l'autre un ridicule.

Dans le sublime, il ne faut pas que l'*élégance* se remarque ; elle l'affaiblirait. Si on avait loué l'elégance du *Jupiter-Olympien* de *Phidias*, c'eût été en faire une satyre. L'*élégance* de la *Vénus* de *Praxitele* pouvait être remarquée.

DE L'ÉLOQUENCE.

L'ÉLOQUENCE est née avant les règles de la rhétorique, comme les langues se sont formées avant la grammaire.

La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts & dans les grandes passions. Quiconque est vivement ému voit les choses d'un autre œil que les autres hommes. Tout est pour lui objet de comparaison rapide & de métaphore : sans qu'il y prenne garde, il anime tout, & fait passer dans ceux qui l'écoutent une partie de son entousiasme.

Un philosophe très-eclairé a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures ; que rien n'est plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *Tropes*.

Ainsi, dans toutes les langues, *le cœur brûle, le courage s'allume, les yeux étincellent, l'esprit est accablé, il se partage, il s'épuise, le sang se glace, la tête se renverse, on est enflé d'orgueil, enivré de vengeance:* la nature se peint par-tout dans ces images fortes, devenues ordinaires.

C'est elle dont l'instinct enseigne à prendre d'abord un air, un ton modeste avec ceux dont on a besoin. L'envie naturelle de captiver ses juges & ses maîtres, le recueillement de l'ame profondément frappée, qui se prépare à déployer les sentimens qui la pressent, sont les premiers maîtres de l'art.

C'est cette même nature qui inspire quelquefois des débuts vifs & animés; une forte passion, un danger pressant, appellent tout d'un coup l'imagination : ainsi un capitaine des premiers califes voyant fuir les musulmans, s'écria : « Où courez-» vous? Ce n'est pas là que sont les ennemis. On vous a dit » que le calife est tué : eh! qu'importe qu'il soit au nombre » des vivans ou des morts? DIEU est vivant & vous regarde : » marchez ».

La nature fait donc l'*éloquence;* & si on a dit que les poëtes naissent & que les orateurs se forment, on l'a dit quand l'*éloquence* a été forcée d'étudier les loix, le génie des juges, & la méthode du tems.

Les préceptes sont toujours venus après l'art. *Tibias* fut le premier qui recueillit les loix de l'*éloquence*, dont la nature donne les premières règles.

Platon dit ensuite dans son *Gorgias*, qu'un orateur doit avoir la subtilité des dialecticiens, la science des philosophes, la diction presque des poëtes, la voix & les gestes des plus grands acteurs.

Aristote fit voir ensuite que la véritable philosophie est le guide secret de l'esprit de tous les arts : il creusa les sources de l'*éloquence* dans son livre *de la Rhetorique;* il fit voir que la dialectique est le fondement de l'art de persuader, & qu'être éloquent, c'est savoir prouver.

Il distingua les trois genres, le délibératif, le démonstratif, & le judiciaire. Dans le délibératif, il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent à prendre un parti sur la guerre & sur la paix, sur l'administration publique, &c.; dans le démonstratif, de

faire voir ce qui est digne de louange ou de blâme; dans le judiciaire, de persuader, d'absoudre ou de condamner, &c. On sent assez que ces trois genres rentrent souvent l'un dans l'autre.

Il traite ensuite des passions & des mœurs que tout orateur doit connaître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'*éloquence*. Enfin, il traite à fond de l'élocution, sans laquelle tout languit; il recommande les métaphores, pourvu qu'elles soient justes & nobles; il exige sur-tout la convenance & la bienséance.

Tous ces préceptes respirent la justesse éclairée d'un philosophe, & la politesse d'un Athénien; & en donnant les règles de l'*éloquence*, il est éloquent avec simplicité.

Il est à remarquer que la Grèce fut la seule contrée de la terre, où l'on connût alors les loix de l'*éloquence*, parce que c'était la seule où la véritable *éloquence* existât.

L'art grossier était chez tous les hommes; des traits sublimes ont échappés par-tout à la nature dans tous les tems: mais remuer les esprits de toute une nation polie, plaire, convaincre & toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs.

Les Orientaux étaient presque tous esclaves: c'est un caractère de la servitude de tout exagérer; ainsi l'*éloquence* asiatique fut monstrueuse. L'Occident était barbare du tems d'*Aristote*.

L'éloquence véritable commença à se montrer dans Rome du tems des *Gracques*, & ne fut perfectionnée que du tems de *Ciceron*. *Marc-Antoine* l'orateur, *Hortensius*, *Curion*, *César* & plusieurs autres furent des hommes éloquens.

Cette *éloquence* périt avec la république, ainsi que celle d'Athènes. L'*éloquence* sublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté; c'est qu'elle consiste à dire des vérités hardies, à étaler des raisons & des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité, craint les raisons, & aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Ciceron, après avoir donné l'exemple dans ses harangues, donna les préceptes dans son livre de l'*Orateur*; il suit presque toute la méthode d'*Aristote*, & s'explique avec le style de *Platon*.

Il distingue le genre simple, le tempéré & le sublime. *Rollin* a suivi cette division dans son *Traité des Etudes*; &, ce que *Ciceron* ne dit pas, il prétend que *le tempéré* est *une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés; le simple, une table servie proprement, dont tous les mêts sont d'un goût excellent, & dont on bannit tout rafinement; que le sublime foudroie, & que c'est un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste.*

Sans se mettre à *cette table*, sans suivre *ce foudre*, *ce fleuve* & *cette rivière*, tout homme de bon sens voit que l'*éloquence simple* est celle qui a des choses simples à exposer, & que la clarté & l'élégance sont tout ce qui lui convient.

Il n'est pas besoin d'avoir lu *Aristote*, *Ciceron* & *Quintilien*, pour sentir qu'un avocat qui débute par un exorde pompeux au sujet d'un mur mitoyen, est ridicule : c'était pourtant le vice du barreau jusqu'au dix-septième siècle; on disait avec emphase des choses triviales. On pourrait compiler des volumes de ces exemples: mais tous se réduisent à ce mot d'un avocat, homme d'esprit, qui voyant que son adversaire parlait de la guerre de Troye & du Scamandre, l'interrompit en disant : *La cour observera que ma partie ne s'appelle pas* Scamandre, *mais* Michaut.

Le genre sublime ne peut regarder que de puissans intérêts, traités dans une grande assemblée.

On en voit encore de vives traces dans le parlement d'Angleterre; on a quelques harangues qui furent prononcées en 1739, quand il s'agissait de déclarer la guerre à l'Espagne. L'esprit de *Démosthène* & de *Ciceron* ont dicté plusieurs traits de ces discours; mais ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs & des Romains, parce qu'ils manquent de cet art & de ce charme de la diction qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré est celui de ces discours d'appareil, de ces harangues publiques, de ces complimens étudiés, dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encore souvent l'un dans l'autre, ainsi que les trois objets de l'*éloquence* qu'*Aristote* considère, & le grand mérite de l'orateur est de les mêler à-propos.

La grande *éloquence* n'a guères pu en France être connue au barreau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs comme dans Athènes, dans Rome, & comme aujourd'hui dans Londres, & n'a point pour objet de grands intérêts publics : elle s'est réfugiée dans les oraisons funèbres, où elle tient un peu de la poésie.

Bossuet, & après lui *Fléchier*, semblent avoir obéi à ce précepte de *Platon*, qui veut que l'élocution de l'orateur soit quelquefois celle même d'un poëte.

L'éloquence de la chaire avait été presque barbare jusqu'au *P. Bourdaloue;* il fut un des premiers qui firent parler la raison.

Les Anglais ne vinrent qu'ensuite, comme l'avoue *Burnet*, évêque de Salisburi. Ils ne connurent point l'oraison funèbre ; ils évitèrent dans les sermons les traits véhémens qui ne leur parurent point convenables à la simplicité de l'Evangile ; & ils se défièrent de cette méthode des divisions recherchées, que l'archevêque *Fénélon* condamne dans ses *Dialogues sur l'éloquence.*

Quoique nos sermons roulent sur l'objet le plus important à l'homme, cependant il s'y trouvent peu de morceaux frappans, qui, comme les beaux endroits de *Ciceron* & de *Démosthène*, sont devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur sera pourtant bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que M. *Massillon*, depuis évêque de Clermont, prêcha son fameux sermon du petit nombre des élus : il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire ; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire ; le murmure d'acclamation & de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur, & ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau : le voici.

« Je suppose que ce soit ici notre dernière heure à tous, » que les cieux vont s'ouvrir sur nos têtes, que le tems est » passé, & que l'éternité commence, que JESUS-CHRIST va pa- » raître pour nous juger selon nos œuvres, & que nous som- » mes tous ici pour attendre de lui l'arrêt de la vie ou de la » mort éternelle : je vous le demande, frappé de terreur com- » me vous, ne séparant point mon sort du vôtre, & me met- » tant dans la même situation où nous devons tous paraître

» un

» un jour devant DIEU notre juge : si JESUS-CHRIST, dis-je, » paraissait dès-à-présent pour faire la terrible séparation des » justes & des pécheurs, croyez-vous que le plus grand nom» bre fût sauvé? Croyez-vous que le nombre des justes fût » au moins égal à celui des pécheurs? Croyez-vous que s'il » faisait maintenant la discussion des œuvres du grand nombre » qui est dans cette église, il trouvât seulement dix justes par» mi nous? En trouverait-il un seul?» (Il y a eu plusieurs éditions différentes de ce discours, mais le fonds est le même dans toutes.)

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, & en même tems la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes & modernes; & le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant.

De pareils chefs-d'œuvre sont très-rares; tout est d'ailleurs devenu lieu commun.



Les prédicateurs qui ne peuvent imiter ces grands modèles, feraient mieux de les apprendre par cœur & de les débiter à leur auditoire, (supposé encore qu'ils eussent ce talent si rare de la déclamation) que de prêcher dans un style languissant des choses aussi rebattues qu'inutiles.

On demande si l'*éloquence* est permise anx historiens; celle qui leur est propre consiste dans l'art de préparer les événemens, dans leur exposition toujours élégante, tantôt vive & pressée, tantôt étendue & fleurie; dans la peinture vraie & forte des mœurs générales & des principaux personnages; dans les réflexions incorporées naturellement au récit, & qui n'y paraissent point ajoutées. L'*éloquence* de *Démostène* ne convient point à *Thucidide;* une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un héros qui ne la prononça jamais, n'est guères qu'un beau défaut.

Si pourtant ces licences pouvaient quelquefois se permettre, voici une occasion où *Mézerai* dans sa grande histoire semble obtenir grace pour cette hardiesse approuvée chez les anciens; il est égal à eux pour le moins dans cet endroit : c'est au commencement du règne d'*Henri IV*, lorsque ce prince avec très-peu de troupes, étant pressé auprès de Dieppe par une armée

de trente mille hommes, & qu'on lui conseillait de se retirer en Angleterre. *Mézerai* s'élève au-dessus de lui-même en faisant parler ainsi le maréchal de *Biron*, qui d'ailleurs était un homme de génie, & qui peut fort bien avoir dit une partie de ce que l'historien lui attribue.

« Quoi! Sire, on vous conseille de monter sur mer, comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de conserver votre royaume que de le quitter? Si vous n'étiez pas en France, il faudrait percer au travers de tous les hasards & de tous les obstacles pour y venir: & maintenant que vous y êtes, on voudrait que vous en sortissiez; & vos amis seraient d'avis que vous fissiez de votre bon gré, ce que le plus grand effort de vos ennemis ne saurait vous contraindre de faire? En l'état où vous êtes, sortir seulement de France pour vingt-quatre heures, c'est s'en bannir pour jamais. Le péril, au reste, n'est pas si grand qu'on vous le dépeint; ceux qui nous pensent envelopper, sont ou ceux même que nous avons tenus enfermés si lâchement dans Paris, ou gens qui ne valent pas mieux, & qui auront plus d'affaires entre eux-mêmes que contre nous. Enfin, Sire, nous sommes en France, il nous y faut enterrer: il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter ou y perdre la vie; & quand même il n'y aurait point d'autre sûreté pour votre sacrée personne que la fuite, je sais bien que vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied ferme que de vous sauver par ce moyen. Votre majesté ne souffrirait jamais qu'on dise qu'un cadet de la maison de Lorraine lui aurait fait perdre terre; encore moins qu'on la vît mendier à la porte d'un prince étranger. Non, non, Sire, il n'y a ni couronne, ni honneur pour vous au-delà de la mer: si vous allez au-devant du secours d'Angleterre, il reculera; si vous vous présentez au port de la Rochelle en homme qui se sauve, vous n'y trouverez que des reproches & du mépris. Je ne puis croire que vous deviez plutôt fier votre personne à l'inconstance des flots, & à la merci de l'étranger, qu'à tant de braves gentilshommes & tant de vieux soldats, qui sont prêts de lui servir de remparts & de boucliers: & je suis trop serviteur de votre majesté, pour lui dissimuler que si elle cherchait sa

» sûreté ailleurs que dans leur vertu, ils seraient obligés de » chercher la leur dans un autre parti que dans le sien ».

Ce discours fait un effet d'autant plus beau, que *Mézerai* met ici, en effet, dans la bouche du marechal de *Biron*, ce qu'*Henri IV* avait dans le cœur.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur l'*éloquence*, mais les livres n'en disent que trop; & dans un siècle éclairé, le génie aidé des exemples, en fait plus que n'en disent tous les maitres.

DE L'ESPRIT.

CE mot entant qu'il signifie *une qualité de l'ame*, est une de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent, attachent presque toujours des sens différens : il exprime autre chose que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grace, finesse; & il doit tenir de tous ces mérites : on pourrait le définir, *raison ingénieuse*.

C'est un mot générique, qui a toujours besoin d'un autre mot qui le détermine; & quand on dit : *Voilà un ouvrage plein d'esprit, un homme qui a de l'esprit*, on a grande raison de demander duquel. L'*esprit* sublime de *Corneille* n'est ni l'esprit exact de *Boileau*, ni l'esprit naïf de *la Fontaine*; & l'*esprit* de *la Bruyère*, qui est l'art de peindre singulièrement, n'est point celui de *Mallebranche*, qui est de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un *esprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de *l'esprit*, qu'une raison épurée. Un *esprit* ferme, mâle, courageux, grand, petit, faible, léger, doux, emporté, &c. signifie *le caractère & la trempe de l'ame*, & n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la société par cette expression, *avoir de l'esprit*.

L'esprit dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup *du bel esprit*, & cependant ne signifie pas précisément la même chose : car jamais ce terme *homme d'esprit* ne peut être pris en mauvaise part, & *bel esprit* est quelquefois prononcé ironiquement.

D'où vient cette différence? C'est qu'*homme d'esprit* ne signifie pas *esprit supérieur*, *talent marqué*, & que *bel esprit* le signifie. Ce mot *homme d'esprit* n'annonce point de prétention, & le *bel esprit* est une affiche : c'est un art qui demande de la culture, c'est une espèce de profession, & qui par là expose à l'envie & au ridicule.

C'est en ce sens que le *P. Bouhours* aurait eu raison de faire entendre, d'après le cardinal *Duperron*, que les Allemands ne prétendaient pas à l'*esprit*; parce qu'alors leurs savans ne s'occupaient guères que d'ouvrages laborieux & de pénibles recherches, qui ne permettaient pas qu'on y répandît des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, & que le *bel esprit* se mêlât au savant.

Ceux qui méprisent le génie d'*Aristote*, au lieu de s'en tenir à condamner sa physique, qui ne pouvait être bonne étant privée d'expériences, seraient bien étonnés de voir qu'*Aristote* a enseigné parfaitement dans sa rhétorique, la manière de dire les choses avec *esprit* : il dit que cet art consiste à ne se pas servir simplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure dont le sens soit clair & l'expression énergique; il en apporte plusieurs exemples, & entr'autres ce que dit *Périclès* d'une bataille où la plus florissante jeunesse d'Athènes avait péri, *l'année a été dépouillée de son printems*.

Aristote a bien raison de dire qu'il faut du nouveau. Le premier qui, pour exprimer que les plaisirs sont mêlés d'amertume, les regarda comme des roses accompagnées d'épines, eut de l'*esprit*; ceux qui le répétèrent n'en eurent point.

Ce n'est pas toujours par une métaphore qu'on s'exprime spirituellement : c'est par un tour nouveau; c'est en laissant deviner sans peine une partie de sa pensée : c'est ce qu'on appelle *finesse*, *délicatesse*; & cette manière est d'auant plus agréable, qu'elle exerce & qu'elle fait valoir l'*esprit* des autres.

Les allusions, les allégories, les comparaisons, sont un champ vaste de pensées ingénieuses; les effets de la nature, la fable, l'histoire présentés à la mémoire, fournissent à une imagination heureuse des traits qu'elle emploie à propos.

Il ne sera pas inutile de donner des exemples de ces différens

genres. Voici un madrigal de M. de *la Sablière*, qui a toujours été estimé des gens de goût.

Eglé tremble que dans ce jour,
L'hymen, plus puissant que l'amour,
N'enlève ses trésors sans qu'elle ose s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis;
Si la belle les eût suivis,
Elle n'aurait plus rien à craindre.

L'auteur ne pouvait, ce semble, ni mieux cacher, ni mieux faire entendre ce qu'il pensait, & ce qu'il craignait d'exprimer.

Le madrigal suivant paraît plus brillant & plus agréable : c'est une allusion à la fable :

Vous êtes belle, & votre sœur est belle;
Entre vous deux, tout choix serait bien doux;
L'amour était blond comme vous,
Mais il aimait une brune comme elle.

En voici encore un autre fort ancien. Il est de *Bertaud*, évêque de Séez, & paraît au-dessus des deux autres, parce qu'il réunit l'esprit & le sentiment :

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut, que mon feu rallumé,
N'en fit le charme en mon ame renaître,
Et que mon cœur, autrefois son captif,
Ne ressemblât l'esclave fugitif,
A qui le sort fit rencontrer son maître.

De pareils traits plaisent à tout le monde, & caractérisent l'*esprit* délicat d'une nation ingénieuse.

Le grand point est de savoir jusqu'où cet *esprit* doit être admis. Il est clair que dans les grands ouvrages, on doit l'employer avec sobriété, par cela même qu'il est un ornement. Le grand art est dans l'à-propos.

Une pensée fine, ingénieuse, une comparaison juste & fleurie, est un défaut, quand la raison seule ou la passion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts : ce n'est pas alors du faux *bel esprit*, mais c'est de l'*esprit* déplacé ; & toute beauté hors de sa place cesse d'être beauté.

C'est un défaut dans lequel *Virgile* n'est jamais tombé, & qu'on peut quelquefois reprocher au *Tasse*, tout admirable qu'il est d'ailleurs : ce défaut vient de ce que l'auteur, trop plein de ses idées, veut se montrer lui-même, lorsqu'il ne doit montrer que ses personnages.

La meilleure manière de connaître l'usage qu'on doit faire de l'*esprit*, est de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues savantes & dans la nôtre.

Le faux esprit est autre chose que de l'*esprit déplacé* : ce n'est pas seulement une pensée fausse, car elle pourrait être fausse sans être ingénieuse, c'est une pensée fausse & recherchée.

Il a été remarqué d'ailleurs qu'un homme de beaucoup d'*esprit*, qui traduisit, ou plutôt qui abrégea *Homère* en vers français, crut embellir ce poëte, dont la simplicité fait le caractère, en lui prêtant des ornemens. Il dit au sujet de la réconciliation d'*Achille* :

Tout le camp s'écria, dans une joie extrême,
Que ne vaincra-t-il point ? Il s'est vaincu lui-même.

Premiérement, de ce qu'on a dompté sa colère, il ne s'ensuit point du tout qu'on ne sera point battu : secondement, toute une armée peut-elle s'accorder, par une inspiration soudaine, à dire une pointe ?

Si ce défaut choque les juges d'un goût sévère, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces pensées alambiquées que l'on trouve en foule dans des écrits, d'ailleurs estimables ? Comment supporter que dans un livre de mathématiques on dise que, *si Saturne venait à manquer, ce serait le dernier satellite qui prendrait sa place, parce que les grands seigneurs éloignent toujours d'eux leurs successeurs ?* Comment souffrir qu'on dise qu'*Hercule* savait la physique, & qu'on *ne pouvait résister à un philosophe de cette force ?* L'envie de briller

& de surprendre par des choses neuves, conduit à ces excès.

Cette petite vanité a produit les jeux de mots dans toutes les langues; ce qui est la pire espèce du *faux bel esprit.*

Le faux goût est différent du *faux bel esprit*, parce que celui-ci est toujours une affectation, un effort de faire mal; au lieu que l'autre est souvent une habitude de faire mal sans effort, & de suivre par instinct un mauvais exemple établi.

L'intempérance & l'incohérence des imaginations orientales, est un faux goût; mais c'est plutôt un manque d'*esprit* qu'un abus d'*esprit.*

Des étoiles qui tombent, des montagnes qui se fendent, des fleuves qui reculent, le soleil & la lune qui se dissolvent, des comparaisons fausses & gigantesques, la nature toujours outrée, sont le caractère de ces écrivains, parce que dans ces pays où l'on n'a jamais parlé en public, la vraie éloquence n'a pu être cultivée, & qu'il est bien plus aisé d'être ampoulé que d'être juste, fin & délicat.

Le *faux esprit* est précisément le contraire de ces idées triviales & ampoulées; c'est une recherche fatigante de traits déliés, une affectation de dire en énigme, ce que d'autres ont déja dit naturellement, de rapprocher des idées qui paraissent incompatibles, de diviser ce qui doit être réuni, de saisir de faux rapports, de mêler, contre les bienséances, le badinage avec le sérieux, & le petit avec le grand.

Ce serait ici une peine superflue d'entasser des citations, dans lesquelles le mot d'*esprit* se trouve. On se contentera d'en examiner une de *Boileau*, qui est rapporté dans le grand dictionnaire de Trévoux; *c'est le propre des grands esprits, quand ils commencent à vieillir & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables.* Cette réflexion n'est pas vraie. Un *grand esprit* peut tomber dans cette faiblesse; mais ce n'est pas le propre des *grands esprits.* Rien n'est plus capable d'égarer la jeunesse, que de citer les fautes des bons écrivains, comme des exemples.

Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de sens différens le mot d'*esprit* s'emploie; ce n'est point un défaut de la langue: c'est au contraire un avantage d'avoir ainsi des racines qui se ramifient en plusieurs branches.

Esprit d'un corps, d'une société, pour exprimer les usages,

la manière de parler, de se conduire, les préjugés d'un corps.

Esprit de parti, qui est à l'*esprit* d'un corps ce que sont les passions aux sentimens ordinaires.

Esprit d'une loi, pour en distinguer l'intention : c'est en ce sens qu'on a dit, *la lettre tue & l'esprit vivifie.*

Esprit d'un ouvrage, pour en faire concevoir le caractère & le but.

Esprit de vengeance, pour signifier *desir* & *intention* de se venger.

Esprit de discorde, *esprit de révolte*, &c.

On a cité dans un dictionnaire, *esprit de politesse* ; mais c'est d'après un auteur nommé *Bellegarde*, qui n'a nulle autorité. On doit choisir avec un soin scrupuleux ses auteurs & ses exemples. On ne dit point *esprit de politesse*, comme on dit *esprit de vengeance*, *de dissention*, *de faction*; parce que la politesse n'est point une passion animée par un motif puissant qui la conduise, lequel on appelle *esprit* métaphoriquement.

Esprit familier se dit dans un autre sens, & signifie ces êtres mitoyens, ces génies, ces démons admis dans l'antiquité, comme l'*esprit de Socrate*, &c.

Esprit signifie quelquefois la plus subtile partie de la matière : on dit, *esprits animaux*, *esprits vitaux*, pour signifier ce qu'on n'a jamais vu, & ce qui donne le mouvement & la vie. Ces *esprits* qu'on croit couler rapidement dans les nerfs, sont probablement un feu subtil. Le docteur *Méad* est le premier qui semble en avoir donné des preuves dans la préface du *Traité sur les poisons*.

Esprit, en chymie, est encore un terme qui reçoit plusieurs acceptions différentes, mais qui signifie toujours la partie subtile de la matière.

Il y a loin de *l'esprit* en ce sens, au *bon esprit*, au *bel esprit*. Le même mot, dans toutes les langues, peut donner des idées différentes, parce que tout est métaphore, sans que le vulgaire s'en apperçoive.

Sur

Sur le mot FACILE.

FACILE ne ſignifie pas ſeulement une choſe aiſément faite ; mais encore qui paraît l'être. Le pinceau du *Corrège* eſt *facile*. Le ſtyle de *Quinault* eſt beaucoup plus *facile* que celui de *Deſpréaux*, comme le ſtyle d'*Ovide* l'emporte en facilité ſur celui de *Perſe*.

Cette facilité en peinture, en muſique, en éloquence, en poéſie, conſiſte dans un naturel heureux, qui n'admet aucun tour de recherche, & qui peut ſe paſſer de force & de profondeur. Ainſi les tableaux de *Paul Véronèſe* ont un air plus *facile* & moins fini que ceux de *Michel-Ange*. Les ſymphonies de *Rameau* ſont ſupérieures à celles de *Lulli*, & ſemblent moins *faciles*. *Rouſſeau*, dans ſes épîtres, n'a pas à beaucoup près la *facilité* & la vérité de *Deſpréaux*.

Le commentateur de *Deſpreaux* dit que ce poëte exact & laborieux avait appris à l'illuſtre *Racine* à faire difficilement des vers ; & que ceux qui paraiſſent *faciles*, ſont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté.

Il eſt très-vrai qu'il en coûte ſouvent pour s'exprimer avec clarté : il eſt vrai qu'on peut arriver au naturel par des efforts ; mais il eſt vrai auſſi qu'un heureux génie produit ſouvent des beautés *faciles* ſans aucune peine, & que l'enthouſiaſme va plus loin que l'art.

La plupart des morceaux paſſionnés de nos bons poëtes ſont ſortis achevés de leur plume, & paraiſſent d'autant plus *faciles* qu'ils ont en effet été compoſés ſans travail : l'imagination alors conçoit & enfante aiſément. Il n'en eſt pas ainſi dans les ouvrages dialectiques ; c'eſt là qu'on a beſoin d'art pour paraître *facile*. Il y a, par exemple, beaucoup moins de *facilité* que de profondeur dans l'admirable *Eſſai ſur l'homme* de *Pope*.

On peut faire facilement de très-mauvais ouvrages qui n'auront rien de gêné, qui paraîtront *faciles*, & c'eſt le partage de ceux qui ont, ſans génie, la malheureuſe habitude de compo-

ser. C'est en ce sens qu'un personnage de l'ancienne comédie, qu'on nomme italienne, dit à un autre:

Tu fais de méchans vers admirablement bien.

Le terme de *facile* est une injure pour une femme, & est quelquefois dans la société une louange pour un homme : c'est souvent un défaut dans un homme d'état.

Les mœurs d'*Atticus* étaient *faciles*; c'était le plus aimable des Romains. La *facile Cléopâtre* se donna à *Antoine* aussi aisément qu'à *César*. Le *facile Claude* se laissait gouverner par *Agrippine*. *Facile* n'est là par rapport à *Claude*, qu'un adoucissement; le mot propre est *faible*.

Un homme *facile* est en général un esprit qui se rend aisément à la raison, aux remontrances; un cœur qui se laisse fléchir aux prières; & *faible* est celui qui laisse prendre sur lui trop d'autorité.

FACTION.

De ce qu'on entend par ce mot.

LE mot *faction* venant du latin *facere*, on l'emploie pour signifier l'état d'un soldat à son poste en *faction*, les quadrilles ou les troupes des combattans dans le cirque; les *factions* vertes, bleues, rouges & blanches.

La principale acception de ce terme signifie *un parti séditieux dans un état*. Le terme de *parti* par lui-même n'a rien d'odieux, celui de *faction* l'est toujours.

Un grand homme & un médiocre peuvent avoir aisément un parti à la cour, dans l'armée, à la ville, dans la littérature.

On peut avoir un parti par son mérite, par la chaleur & le nombre de ses amis, sans être chef de parti

Le maréchal de *Catinat*, peu considéré à la cour, s'était fait un grand parti dans l'armée, sans y prétendre.

Un chef de parti est toujours un chef de *faction*: tels ont

été le cardinal de *Retz*, *Henri*, duc de *Guise*, & tant d'autres.

Un parti séditieux, quand il est encore faible, quand il ne partage pas tout l'état, n'est qu'une *faction*.

La *faction* de *César* devint bientôt un parti dominant, qui engloutit la république.

Quand l'empereur *Charles VI* disputait l'Espagne à *Philippe V*, il avait un parti dans ce royaume, & enfin il n'y eut plus qu'une *faction*. Cependant on peut dire toujours *le parti de Charles VI*.

Il n'en est pas ainsi des hommes privés. *Descartes* eut longtems un parti en France; on peut dire qu'il eut une *faction*.

C'est ainsi qu'il y a des mots synonymes en plusieurs cas, qui cessent de l'être dans d'autres.

Du terme FANTAISIE.

FANTAISIE signifiait autrefois l'*imagination*, & on ne se servait guères de ce mot, que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets sensibles.

Descartes, *Gassendi* & tous les philosophes de leur tems, disent que *les espèces*, *les images des choses se peignent en la fantaisie*; & c'est de-là que vient le mot *fantôme*. Mais la plupart des termes abstrait sont reçus à la longue dans un sens différent de leur origine, comme des instrumens que l'industrie emploie à des usages nouveaux.

Fantaisie veut dire aujourd'hui *un desir singulier*, *un goût passager*: il a eu la *fantaisie* d'aller à la Chine; la *fantaisie* du jeu, du bal lui a passé

Un peintre fait un portrait de *fantaisie* qui n'est d'après aucun modèle. Avoir des *fantaisies*, c'est avoir des goûts extraordinaires qui ne sont pas de durée. *Fantaisie* en ce sens est moins que *bisarrerie* & que *caprice*.

Le caprice peut signifier un *dégoût subtil & déraisonnable*. Il a eu la *fantaisie* de la musique, & il s'en est dégoûté par caprice.

La bisarrerie donne une idée d'inconséquence & de mauvais goût, que la *fantaisie* n'exprime pas; il a eu la *fantaisie* de bâtir, mais il a construit sa maison dans un goût bisarre.

Il y a encore des nuances entre avoir des *fantaisies* & être *fantasque*: le fantasque approche beaucoup plus du *bisarre.*

Ce mot désigne un caractère inégal & brusque. L'idée d'agrément est exclue du mot *fantasque*, au lieu qu'il y a des *fantaisies* agréables.

On dit quelquefois en conversation familière, *des fantaisies musquées*, mais jamais on n'a entendu par ce mot, *des bisarreries d'hommes d'un rang supérieur qu'on n'ose condamner*, comme le dit le dictionnaire de Trévoux: au contraire, c'est en les condamnant qu'on s'exprime ainsi; & *musquée* en cette occasion est une *explétive* qui ajoute à la force du mot, comme on dit *sottise pommée*, *folie fieffée*, pour dire sottise & folie complète.

FASTE.

Des différentes significations de ce mot.

FASTE vient originairement du latin *Fasti*, jours de fête; c'est en ce sens qu'*Ovide* l'entend dans son poëme, intitulé *Les Fastes.*

Godeau a fait sur ce modèle les *Fastes de l'église*, mais avec moins de succès: la religion des Romains payens était plus propre à la poésie que celle des chrétiens; à quoi on peut ajouter qu'*Ovide* était un meilleur poëte que *Godeau.*

Les *Fastes* consulaires n'étaient que la liste des consuls.

Les *Fastes* des magistrats étaient les jours où il était permis de plaider; & ceux auxquels on ne plaidait pas s'appellaient *Nefastes*, *Nefasti*, parce qu'alors on ne pouvait parler, *fari*, en justice.

Ce mot *nefastus*, en ce sens, ne signifiait pas *malheureux*; au contraire *nefastus* & *nefandus* furent l'attribut des jours infortunés en un autre sens, qui signifiait, jours dont on ne

doit point parler, jours dignes de l'oubli; *ille & nefasto te posuit die.*

Il y avait chez les Romains d'autres *Fastes* encore, *fasti urbis: fasti rustici*; c'était un calendrier de l'usage de la ville & de la campagne.

On a toujours cherché dans ces jours de solemnité à étaler quelque appareil dans ses vêtemens, dans sa suite, dans ses festins. Cet appareil étalé dans d'autres jours, s'est appellé *faste*. Il n'exprime que la magnificence dans ceux qui, par leur état, doivent représenter; il exprime la vanité dans les autres.

Quoique le mot de *faste* ne soit pas toujours injurieux, *fastueux* l'est toujours. Il fit son entrée avec beaucoup de *faste*: c'est un homme *fastueux*. Un religieux qui fait parade de sa vertu, met du *faste* jusques dans l'humilité même.

FAVEUR.

De ce qu'on entend par ce mot.

FAVEUR, du mot latin *favor*, suppose plutôt un bienfait qu'une récompense.

On brigue sourdement la *faveur*; on mérite & on demande hautement des récompenses.

Le Dieu *Faveur*, chez les mythologistes Romains, était fils de la beauté & de la fortune.

Toute faveur porte l'idée de quelque chose de gratuit; il m'a fait la *faveur* de m'introduire, de me présenter, de recommander mon ami, de corriger mon ouvrage.

La *faveur* des princes est l'effet de leur goût & de la complaisance assidue, la faveur du peuple suppose quelquefois du mérite, & plus souvent un hasard heureux.

Faveur diffère beaucoup de *grace*. Cet homme est en faveur auprès du roi, & cependant il n'en a point enore obtenu de graces.

On dit, *il a été reçu en grace*; on ne dit point, *il a été*

reçu en faveur, quoiqu'on dise *être en faveur* : c'est que la *faveur* suppose un goût habituel ; & que *faire grace*, *recevoir en grace*, c'est pardonner, c'est moins que doner sa *faveur*.

Obtenir grace, c'est l'effet d'un moment, obtenir la *faveur* est l'effet du tems. Cependant on dit également, *faites-moi la grace*, *faites-moi la faveur* de recommander mon ami.

Des lettres de recommandation s'appellaient autrefois *des lettres de faveur*. *Sévère* dit dans sa tragédie de *Polyeucte*,

> Je mourrais mille fois plutôt que d'abuser
> Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser.

On a la *faveur*, la bienveillance, non la grace du prince & du public. On obtient la *faveur* de son auditoire par la modestie : mais il ne vous fait pas grace, si vous êtes trop long.

Les mois des *gradués*, Avril & Octobre, dans lesquels un collateur peut donner un bénéfice simple au gradué le moins ancien, sont des mois de *faveur* & de grace.

Cette expression, *faveur*, signifiant une bienveillance gratuite qu'on cherche à obtenir du prince ou du public, la galanterie l'a étendue à la complaisance des femmes : & quoiqu'on ne dise point, il a eu des *faveurs* du roi, on dit, il a eu les *faveurs* d'une dame.

L'équivalent de cette expression n'est point connu en Asie, où les femmes sont moins reines.

On appellait autrefois *faveurs*, des rubans, des gants, des boucles, des nœuds d'épée donnés par une dame.

Le comte d'*Essex* portait à son chapeau un gant de la reine *Elizabeth*, qu'il appellait *faveur* de la reine.

Enfin l'ironie se servit de ce mot pour signifier les suites fâcheuses d'un commerce hasardé : *faveurs* de *Vénus*, *faveurs* cuisantes.

FAVORI ET FAVORITE.

De ce qu'on entend par ces mots.

CES mots ont un sens, tantôt plus resserré, tantôt plus étendu. Quelquefois *favori* emporte l'idée de puissance, quelquefois seulement il signifie un homme qui plaît à son maître.

Henri III eut des favoris qui n'étaient que des mignons; il en eut qui gouvernèrent l'état, comme les ducs de *Joyeuse* & d'*Epernon*. On peut comparer un favori à une pièce d'or, qui vaut ce que veut le prince.

Un ancien a dit: *Qui doit être le favori d'un roi? C'est le peuple.* On appelle les bons poëtes *les favoris des muses*, comme les gens heureux, *les favoris de la fortune*, parce qu'on suppose que les uns & les autres ont reçu ces dons sans travail. C'est ainsi qu'on appelle un terrein fertile & bien situé, *le favori de la nature*.

La femme qui plaît le plus au sultan s'appelle parmi nous la sultane *favorite*. On a fait l'histoire des *favorites*, c'est-à-dire, des maitresses des plus grands princes.

Plusieurs princes en Allemagne ont des maisons de campagne qu'on appelle la *favorite*.

Favori d'une dame ne se trouve plus que dans les romans & les historiette du siècle passé.

Sur la FAUSSETÉ.

FAUSSETÉ est le contraire de la vérité. Ce n'est pas proprement le mensonge, dans lequel entre toujours du dessein.

On dit qu'il y a eu cent mille hommes écrasés dans le tremblement de terre de Lisbonne, ce n'est pas un mensonge, c'est une *fausseté*.

La *fausseté* est presque toujours encore plus qu'erreur. La

fausseté tombe plus sur les faits, l'erreur sur les opinions.

C'est une erreur de croire que le soleil tourne autour de la terre; c'est une *fausseté* d'avancer que *Louis XIV* dicta le testament de *Charles II*.

La *fausseté* d'un acte est un crime plus grand que le simple mensonge; elle désigne une imposture juridique, un larcin fait avec la plume.

Un homme a de la *fausseté* dans l'esprit, quand il prend presque toujours à gauche; quand ne considérant pas l'objet entier, il attribue à un côté de l'objet ce qui appartient à l'autre, & que ce vice de jugement est tourné chez lui en habitude.

Il y a de la *fausseté* dans le cœur, quand il s'est accoutumé à flatter & à se parer de sentimens qu'il n'a pas; cette *fausseté* est pire que la *dissimulation*, & c'est ce que les latins appellaient *simulatio*.

Il y beaucoup de *fausseté* dans les historiens, des erreurs chez les philosophes, des mensonges dans presque tous les écrits polémiques, & encore plus dans les satyriques.

Les esprits faux sont insupportables, & les cœurs faux sont en horreur.

Du terme FÉCOND.

FÉCOND est le synonyme de *fertile*, quand il s'agit de la culture des terres. On peut dire également *un terrain fécond & fertile; fertiliser & féconder un champ.*

La maxime, qu'il n'y a point de synonymes, veut dire seulement qu'on ne peut se servir dans toutes les occasions des mêmes mots: ainsi une femelle de quelque espèce que ce soit, n'est point *fertile*, elle est *féconde*.

On *féconde* des œufs, on ne les *fertilise* pas; la nature n'est pas *fertile*, elle est *féconde*. Ces deux expressions sont quelquefois également employées au figuré & au propre: un esprit est *fertile* ou *fécond* en grandes idées.

Cependant les nuances sont si délicates, qu'on dit, un orateur *fécond*, & non pas un orateur *fertile*; *fécondité* & non *fer-*

tilité de paroles; cette méthode, ce principe, ce sujet est d'une grande *fécondité*, & non pas d'une grande *fertilité*; la raison en est qu'un principe, un sujet, une méthode produisent des idées qui naissent les unes des autres, comme des êtres successivement enfantés; ce qui a rapport à la génération.

Bienheureux *Scuderi* dont la *fertile* plume.

Le mot *fertile* est là bien placé, parce que cette plume s'exerçait, se répandait sur toutes sortes de sujets.

Le mot *fécond* convient plus au génie qu'à la plume.

Il y a des tems *féconds* en crimes, & non pas *fertiles* en crimes.

L'usage enseigne toutes ces petites différences.

FÉLICITÉ.

Des différens usages de ce terme.

FÉLICITÉ, est l'état permanent, du moins pour quelque tems, d'une ame contente; & cet état est bien rare.

Le bonheur vient du dehors; c'est originairement une *bonne heure*: un bonheur vient, on a un bonheur; mais on ne peut dire, *il m'est venu une félicité*, *j'ai eu une félicité*: & quand on dit, cet homme jouit d'une *félicité* parfaite, *une* alors n'est pas pris numériquement, & signifie seulement qu'on croit que sa *félicité* est parfaite.

On peut avoir un bonheur sans être heureux: un homme a eu le bonheur d'échapper à un piège, & n'en est quelquefois que plus malheureux; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la *félicité*.

Il y a encore de la différence entre *un* bonheur & *le* bonheur, différence que le mot *félicité* n'admet point.

Un bonheur est un événement heureux: le bonheur pris indéfinitivement, signifie une *suite* de ces événemens.

Le plaisir est un sentiment agréable & passager: le bonheur, considéré comme sentiment, est une suite des plaisirs; la pros-

périté, une suite d'heureux événemens; la *félicité*, une jouissance intime de sa prospérité.

L'auteur des *synonymes* dit que *le bonheur est pour les riches, la félicité pour les sages, la béatitude pour les pauvres d'esprit*; mais le bonheur paraît plutôt le partage des riches qu'il ne l'est en effet, & la *félicité* est un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve.

Ce mot ne se dit guères en prose au pluriel, par la raison que c'est un état de l'ame, comme tranquillité, sagesse, repos; cependant la poésie, qui s'élève au-dessus de la prose, permet qu'on dise dans *Polyeucte* :

> Où leurs félicités doivent être infinies.
> Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites.

Les mots, en passant du substantif au verbe, on rarement la même signification. *Féliciter* qu'on emploie au lieu de *congratuler*, ne veut pas dire *rendre heureux*; il ne dit pas même se réjouir avec quelqu'un de sa *félicité* : il veut dire simplement *faire compliment* sur un succès, sur un événement agréable; il a pris la place de *congratuler*, parce qu'il est d'une prononciation plus douce & plus sonore.

Du mot FERMETÉ.

FERMETÉ vient de *ferme*, & signifie autre chose que *solidité* & *dureté*; une toile serrée, un sable battu, ont de la *fermeté* sans être durs ni solides.

Il faut toujours se souvenir que les modifications de l'ame ne peuvent s'exprimer que par images physiques : on dit *la fermeté de l'ame, de l'esprit*; ce qui ne signifie pas plus *solidité* ou *dureté* qu'au propre.

La *fermeté* est l'exercice du courage de l'esprit; elle suppose une résolution éclairée : l'opiniâtreté au contraire suppose de l'aveuglement.

Ceux qui ont loué la *fermeté* du style de *Tacite*, n'ont pas

pas tant de tort que le prétend le *P. Bouhours* ; c'eſt un terme haſardé, mais placé, qui exprime l'énergie & la force des penſées & du ſtyle.

On peut dire que *la Bruyère* a un *ſtyle ferme*, & que d'autres écrivains n'ont qu'un ſtyle dur.

FEU.

De ce qu'on entend par cette expreſſion au moral.

LE *feu*, ſur-tout en poéſie, ſignifie ſouvent l'*amour*, & on l'emploie plus élégamment au pluriel qu'au ſingulier. *Corneille* dit ſouvent un beau *feu*, pour un amour vertueux & noble. Un homme a du *feu* dans la converſation, cela ne veut pas dire qu'il a des idées brillantes & lumineuſes, mais des expreſſions vives, animées par les geſtes.

Le *feu* dans les écrits ne ſuppoſe pas non plus néceſſairement de la lumière & de la beauté ; mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées preſſées.

Le *feu* n'eſt un mérite dans les diſcours & dans les ouvrages, que quand il eſt bien conduit.

On a dit que les poëtes étaient animés d'un *feu* divin, quand ils étaient ſublimes : on n'a point de génie ſans *feu*, mais on peut avoir du *feu* ſans génie.

DE LA FIERTÉ.

FIERTÉ eſt une de ces expreſſions qui n'ayant d'abord été employées que dans un ſens odieux, ont été enſuite détournées à un ſens favorable.

C'eſt un crime, quand ce mot ſignifie la vanité hautaine, altière, orgueilleuſe, dédaigneuſe. C'eſt preſque une louange, quand il ſignifie la hauteur d'une ame noble.

C'eſt un juſte éloge dans un général qui marche avec *fierté*

à l'ennemi. Les écrivains ont loué la *fierté* de la démarche de *Louis XIV*: ils auraient dû se contenter d'en remarquer la noblesse.

La *fierté* de l'ame, sans hauteur, est un mérite compatible avec la modestie. Il n'y a que la *fierté* dans l'air & dans les manières qui choque; elle déplaît dans les rois mêmes.

La *fierté* dans l'extérieur, dans la société, est l'expression de l'orgueil: la *fierté* dans l'ame est de la grandeur.

Les nuances sont si delicates, qu'esprit *fier* est un blâme, ame *fière*, une louange; c'est que par esprit *fier* on entend un homme qui pense avantageusement de soi-même; & par ame *fière* on entend des sentimens élevés.

La *fierté* annoncée par l'extérieur est tellement un défaut, que les petits qui louent bassement les grands de ce défaut, sont obligés de l'adoucir, ou plutôt de le relever par une épithète, *cette noble fierté*. Elle n'est pas simplement la vanité, qui consiste à se faire valoir par les petites choses; elle n'est pas la présomption, qui se croit capable des grandes; elle n'est pas le dédain, qui ajoute encore le mépris des autres à l'air de la grande opinion de soi-même: mais elle s'allie intimement avec tous ces défauts.

On s'est servi de ce mot dans les romans & dans les vers, sur-tout dans les opéra, pour exprimer la sévérité de la pudeur; on y rencontre par-tout, vaine *fierté*, rigoureuse *fierté*.

Les poëtes ont eu peut-être plus de raison qu'ils ne pensaient. La *fierté* d'une femme n'est pas simplement la pudeur sévère, l'amour du devoir, mais le haut prix que son amour-propre met à sa beauté.

On a dit quelquefois, la *fierté* du pinceau, pour signifier des touches libres & hardies.

Sur le terme FIGURÉ.

FIGURÉ, exprimé en figure. On dit, un *Ballet figuré*, qui représente ou qu'on croit représenter une action, une passion, une saison, ou qui simplement forme des figures par

l'arrangement des danſeurs, deux à deux, quatre à quatre : *copie figurée*, parce qu'elle exprime préciſément l'ordre & la diſpoſition de l'original : *vérité figurée* par une fable, par une parabole : l'*égliſe figurée* par la jeune épouſe du Cantique des cantiques : l'ancienne *Rome figurée* par Babilone : *ſtyle figuré* par les expreſſions métaphoriques qui figurent les choſes dont on parle, & qui les défigurent quand les métaphores ne ſont pas juſtes.

L'imagination ardente, la paſſion, le deſir, ſouvent trompé, de plaire par des images ſurprenantes, produiſent le ſtyle *figuré*. Nous ne l'admettons point dans l'hiſtoire; car trop de métaphores nuiſent à la clarté; elles nuiſent même à la vérité, en diſant plus ou moins que la choſe même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce ſtyle. Il eſt bien moins à ſa place dans un ſermon que dans une oraiſon funèbre; parce que le ſermon eſt une inſtruction dans laquelle on annonce la vérité; l'oraiſon funèbre, une déclamation dans laquelle on exagère.

La poéſie d'enthouſiaſme, comme l'épopée, l'ode, eſt le genre qui reçoit le plus ce ſtyle. On le prodigue moins dans la tragédie, où le dialogue doit être auſſi naturel qu'élevé; encore moins dans la comédie, dont le ſtyle doit être plus ſimple.

C'eſt le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au ſtyle *figuré* dans chaque genre. *Balthazar Gratian* dit *que les penſées partent des vaſtes côtes de la mémoire, s'embarquent ſur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'eſprit, pour être enregiſtrées à la douane de l'entendement.*

Un autre défaut du ſtyle *figuré* eſt l'entaſſement des figures incohérentes. Un poëte en parlant de quelques philoſophes, les a appellés

D'ambitieux pygmées,
Qui ſur leurs pieds vainement redreſſés,
Et ſur des monts d'argumens entaſſés,
. . . .

Quand on écrit contre les philoſophes, il faudrait mieux écrire.

Les Orientaux emploient presque toujours le style *figuré.*

On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, & dire avec simplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a plus d'allégories encore que de figures; il les exprime élégamment, sans faste.

Presque toutes les maximes des anciens Orientaux & des Grecs sont dans un style *figuré.* Toutes ces sentences sont des métaphores, de courtes allégories; & c'est là que le style *figuré* fait un très-grand effet, en ébranlant l'imagination, & en se gravant dans la mémoire.

Pythagore dit: *Dans la tempête adorez l'écho*, pour signifier, *dans les troubles civils retirez-vous à la campagne: N'attisez pas le feu avec l'épée*, pour dire, *n'irritez pas les esprits échauffés.*

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui sont dans le style *figuré.*

DE LA FINESSE,

Et des différentes significations de ce mot.

FINESSE ne signifie ni au propre ni au figuré, *mince*, *léger*, *délié*, d'une contexture rare, faible, ténue; ce terme exprime quelque chose de *délicat* & de *fini.*

Un drap léger, une toile lâche, une dentelle faible, un galon mince, ne sont pas toujours *fins.*

Ce mot a du rapport avec *finir*: de-là viennent les *finesses* de l'art; ainsi on dit la *finesse* du pinceau de *Vanderwef*, de *Mieris*: on dit un *cheval fin*, de l'*or fin*, un *diamant fin.* Le *cheval fin* est opposé au *cheval grossier*; le *diamant fin* au *faux*; l'*or fin* ou *affiné*, à l'*or mêlé d'alliage.*

La *finesse* se dit communément des choses déliées, & de la légéreté de la main-d'œuvre. Quoiqu'on dise un *cheval fin*, on ne dit guères la *finesse d'un cheval.* On dit la *finesse* des cheveux, d'une dentelle, d'une étoffe. Quand on veut, par ce mot, exprimer le défaut ou le mauvais emploi de quelque chose, on ajoute l'adverbe *trop*. Ce fil s'est cassé, il était *trop fin*, cette étoffe est *trop fine* pour la saison.

La *finesse*, dans le sens figuré, s'applique à la conduite, aux discours, aux ouvrages d'esprit. Dans la conduite, *finesse* exprime toujours, comme dans les arts, quelque chose de délié; elle peut quelquefois subsister dans l'habileté : il est rare qu'elle ne soit pas mêlée d'un peu de fourberie; la politique l'admet, & la société la réprouve.

Le proverbe des *finesses cousues de fil blanc*, prouve que ce mot, au sens figuré, vient du sens propre de *couture fine*, *d'étoffe fine*.

La *finesse* n'est pas tout-à-fait la subtilité. On tend un piège avec *finesse*, on en échappe avec subtilité; on a une conduite *fine*, on joue un tour subtil. On inspire la défiance, en employant toujours la *finesse* : on se trompe presque toujours, en entendant *finesse* à tout.

La *finesse* dans les ouvrages d'esprit, comme dans la conversation, consiste dans l'art de ne pas exprimer directement sa pensée, mais de la laisser aisément appercevoir : c'est une énigme dont les gens d'esprit dévinent tout d'un coup le mot.

Un chancelier offrant un jour sa protection au parlement, le premier président se tournant vers sa compagnie : *Messieurs*, dit-il, *remercions M. le chancelier; il nous donne plus que nous ne lui demandons*; c'est là une réponse *très-fine*.

La *finesse* dans la conversation, dans les écrits, diffère de la délicatesse; la première s'étend également aux choses piquantes & agréables, au blâme & à la louange même, aux choses mêmes indécentes, couvertes d'un voile, à travers lequel on les voit sans rougir.

On dit des choses hardies avec *finesse*.

La délicatesse exprime des sentimens doux & agréables, des louanges *fines*; ainsi la *finesse* convient plus à l'épigramme, la délicatesse au madrigal. Il entre de la délicatesse dans les jalousies des amans; il n'y entre point de *finesse*.

Les louanges que donnait *Despréaux à Louis XIV* ne sont pas toujours également délicates; les satyres ne sont pas toujours assez *fines*.

Quand *Iphigénie*, dans *Racine*, a reçu l'ordre de son père de ne plus revoir *Achille*, elle s'écrie :

Dieux plus doux, vous n'aviez demandé que ma vie.

Le véritable caractère de ce vers est plutôt la délicatesse que la finesse.

Sur le mot FLEURI.

FLEURI, qui est en *fleur*, *arbre fleuri*, *rosier fleuri*; on ne dit point des fleurs qu'elles *fleurissent*, on le dit des plantes & des arbres. *Teint fleuri*, dont la carnation semble un mélange de blanc & de couleur de rose. On a dit quelquefois, c'est un *esprit fleuri*, pour signifier un homme qui possède une littérature légère, & dont l'imagination est riante.

Un *discours fleuri* est rempli de pensées plus agréables que fortes, d'images plus brillantes que sublimes, de termes plus recherchés qu'energiques: cette métaphore est justement prise des fleurs, qui ont de l'éclat sans solidité.

Le *style fleuri* ne messied pas dans ces harangues publiques, qui ne sont que des complimens; les beautés légères sont à leur place, quand on n'a rien de solide à dire; mais le *style fleuri* doit être banni d'un plaidoyer, d'un sermon, de tout livre instructif.

En bannissant le *style fleuri*, on ne doit pas rejetter les images douces & riantes qui entreraient naturellemement dans le sujet: quelques fleurs ne sont pas condamnables; mais le *style fleuri* doit être proscrit dans un sujet solide.

Ce style convient aux pièces de pur agrément, aux idylles, aux églogues, aux descriptions des saisons, des jardins: il rempli avec grace une stance de l'ode la plus sublime, pourvu qu'il soit relevé par des stances d'une beauté plus mâle. Il convient peu à la comédie, qui étant l'image de la vie commune, doit être généralement dans le style de la conversation ordinaire. Il est encore moins admis dans la tragédie, qui est l'empire des grandes passions & des grands intérêts; & si quelquefois il est reçu dans le genre tragique & dans le comique, ce n'est que dans quelques descriptions où le cœur n'a

n'a point de part, & qui amusent l'imagination avant que l'ame soit touchée ou occupée.

Le *style fleuri* nuirait à l'intérêt dans la tragédie, & affaiblirait le ridicule dans la comédie. Il est très à sa place dans un opéra français, où d'ordinaire on effleure plus les passions qu'on ne les traite.

Le *style fleuri* ne doit pas être confondu avec le style doux.

Ce fut dans ces jardins où, par mille détours,
Inachus prend plaisir à prolonger son cours;
Ce fut sur ce charmant rivage
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la nymphe jura de ne changer jamais;
Mais le zéphyr léger, & l'onde fugitive,
Ont bientôt emporté les sermens qu'elle a faits.

C'est là le modèle du *style fleuri*. On pourrait donner pour exemple du style doux, ce qui n'est pas le doucereux, & qui est moins agréable que le *style fleuri*, ces vers d'un autre opéra :

Plus j'observe ces lieux, & plus je les admire;
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant.

Le premier morceau est *fleuri*, presque toutes les paroles sont des images riantes; le second est plus dénué de ces fleurs, il n'est que doux.

Du mot FOIBLE.

FOIBLE, qu'on prononce *faible*, & que plusieurs écrivent ainsi, est le contraire de *fort*, & non de *dur* & de *solide*. Il peut se dire de presque tous les êtres. Il reçoit souvent l'article *de* : le *fort* & le *faible* d'une épée; *faible* de reins;

armée *faible* de cavalerie ; ouvrage philoſophique, *faible* de rai'onnement, &c.

Le *faible* du cœur n'eſt point le *faible* de l'eſprit ; le *faible* de l'ame n'eſt point celui du cœur. Une ame *faible* eſt ſans reſſort & ſans action ; elle ſe laiſſe aller à ceux qui la gouvernent.

Un cœur *faible* s'ammollit aiſément, change facilement d'inclinations, ne réſiſte point à la ſéduction, à l'aſcendant qu'on veut prendre ſur lui, & peut ſubſiſter avec un eſprit fort ; car on peut penſer fortement, & agir faiblement. L'eſprit *faible* reçoit les impreſſions ſans les combatte, embraſſe les opinions ſans examen, s'effraye ſans cauſe, tombe naturellement dans la ſuperſtition.

Un ouvrage peut être *faible* par les penſées ou par le ſtyle ; par les penſées, quand elles ſont trop communes, ou, lorſqu'étant juſtes, elles ne ſont pas aſſez approfondies ; par le ſtyle, quand il eſt dépourvu d'images, de tours, de figures qui réveillent l'attention. Les oraiſons funèbres de *Maſcaron* ſont *faibles*, & ſon ſtyle n'a point de vie, en comparaiſon de *Boſſuet*.

Toute harangue eſt *faible*, quand elle n'eſt pas relevée par des tours ingénieux, & par des expreſſions énergiques ; mais un plaidoyer eſt *faible*, quand, avec tout le ſecours de l'eloquence, & toute la véhémence de l'action, il manque de raiſon. Nul ouvrage philoſophiqne n'eſt *faible*, malgré la faibleſſe d'un ſtyle lâche, quand le raiſonnement eſt juſte & profond. Une tragédie eſt *faible*, quoique le ſtyle en ſoit fort, quand l'intérêt n'eſt pas ſoutenu. La comédie la mieux écrite eſt *faible*, ſi elle manque de ce que les Latins appellaient *vis comica*, la force comique : c'eſt ce que *Céſar* reproche à Térence :

Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vis.

C'eſt ſur-tout en quoi a péché ſouvent la comédie nommée *larmoyante*. Les vers *faibles* ne ſont pas ceux qui péchent contre les règles, mais contre le génie ; qui dans leur méchanique ſont ſans variété, ſans choix de termes, ſans heureuſes inverſions, & qui, dans leur poéſie, conſervent trop la ſim-

plicité de la prose. On ne peut mieux sentir cette différence, qu'en comparant les endroits que *Racine* & *Campistron* son imitateur, ont traités.

Du terme FORNICATION.

LE dictionnaire de Trévoux dit que c'est un terme de théologie. Il vient du mot latin *fornix*, petites chambres voûtées, dans lesquelles se tenaient les femmes publiques à Rome. On a employé ce terme pour signifier le *commerce des personnes libres.* Il n'est point d'usage dans la conversation, & n'est guères reçu aujourd'hui que dans le style marotique. La décence l'a banni de la chaire. Les casuistes en faisaient un grand usage, & le distinguaient en plusieurs espèces. On a traduit par le mot de *fornication*, les infidélités du peuple Juif pour des Dieux étrangers, parce que chez les prophètes ces infidélités sont appellées *impuretés*, *souillures*. C'est par la même extension qu'on a dit que les Juifs avaient rendu aux faux Dieux un hommage *adultère.*

Du mot FORCE.

CE mot a été transporté du simple au figuré. *Force* se dit de toutes les parties du corps qui sont en mouvement, en action; la *force* du cœur, que quelques-uns ont faite de quatre cents livres, d'autres de trois onces; la *force* des viscères, des poumons, de la voix; à *force* de bras.

On dit par analogie, faire *force* de voiles, de rames; rassembler ses *forces*; connaître, mesurer ses *forces*; aller, entreprendre au-delà de ses *forces*; le travail de l'Encyclopédie est au-dessus des *forces* de ceux qui se sont déchaînés contre ce livre. On a long-tems appellé *forces*, de grands ciseaux; & c'est pourquoi dans les états de la ligue, on fit une estampe de l'ambassadeur d'Espagne, cherchant avec ses lunettes ses

ciseaux qui étaient à terre, avec ce jeu de mots pour inscription: *J'ai perdu mes forces.*

Le style très familier admet encore *force* gens, *force* gibier, *force* frippons, *force* mauvais critiques. On dit, à *force* de travailler, il s'est épuisé; le fer s'affaiblit, à *force* de le polir.

La métaphore qui a transporté ce mot dans la morale, en a fait une vertu cardinale. La *force*, en ce sens, est le courage de soutenir l'adversité, & d'entreprendre des choses vertueuses & difficiles, *animi fortitudo.*

La *force* de l'esprit est la pénétration & la profondeur, *ingenii vis.* La nature la donne comme celle du corps: le travail moderé les augmente, & le travail outré les diminue.

La *force* d'un raisonnement consiste dans une exposition claire, des preuves exposées dans leur jour, & une conclusion juste; elle n'a point lieu dans les théorêmes mathématiques, parce qu'une démonstration ne peut recevoir plus ou moins d'évidence, plus ou moins de *force*; elle peut seulement procéder par un chemin plus long ou plus court, plus simple ou plus compliqué. La *force* du raisonnement a sur-tout lieu dans les questions problématiques. La *force* de l'éloquence n'est pas seulement une suite de raisonnemens justes & vigoureux, qui subsisteraient avec la sécheresse; cette force demande de l'embonpoint, des images frappantes, des termes énergiques. Ainsi on a dit que les sermons de *Bourdaloue* avaient plus de *force*, ceux de *Massillon* plus de graces. Des vers peuvent avoir de la *force*, & manquer de toutes les autres beautés. La *force* d'un vers dans notre langue vient principalement de dire quelque chose dans chaque hémistiche:

> Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.
> L'Eternel est son nom; le monde est son ouvrage.

Ces deux vers pleins de force & d'élégance, sont le meilleur modèle de la poésie.

La *force* dans la peinture est l'expression des muscles, que des touches ressenties font paraître en action sous la chair qui les couvre. Il y a trop de *force*, quand ces muscles sont trop prononcés. Les attitudes des combattans ont beaucoup de *force* dans les

batailles de *Constantin*, dessinées par *Raphaël* & par *Jules Romain*, & dans celles d'*Alexandre*, peintes par le *Brun*. La *force* outrée est dure dans la peinture, ampoulée dans la poésie.

Des philosophes ont prétendu que la *force* est une qualité inhérente à la matière; que chaque particule invisible, ou plutôt *monade*, est douée d'une *force* active: mais il est aussi difficile de démontrer cette assertion, qu'il le serait de prouver que la blancheur est une qualité inhérente à la matière, comme le dit le dictionnaire de Trévoux à l'article *Inhérent*.

La *force* de tout animal a reçu son plus haut dégré, quand l'animal a pris toute sa croissance; elle décroît, quand les muscles ne reçoivent plus une nourriture égale; & cette nourriture cesse d'être égale, quand les esprits animaux n'impriment plus à ces muscles le mouvement accoutumé. Il est si probable que ces esprits animaux sont du feu, que les vieillards manquent de mouvement, de *force*, à mesure qu'ils manquent de chaleur.

F R O I D.

De ce qu'on entend par ce terme dans les belles-lettres & dans les beaux-arts.

On dit qu'un morceau de poésie, d'éloquence, de musique, un tableau même est *froid*, quand on attend dans ces ouvrages une expression animée qu'on n'y trouve pas. Les autres arts ne sont pas si susceptibles de ce défaut. Ainsi l'architecture, la géométrie, la logique, la métaphysique, tout ce qui a pour unique mérite la justesse, ne peut être ni échauffé, ni refroidi. Le tableau de la famille de *Darius* peint par *Mignard*, est très-*froid*, en comparaison du tableau de le *Brun*, parce qu'on ne trouve point dans les personnages de *Mignard*, cette même affliction que le *Brun* a si vivement exprimée sur le visage, & dans les attitudes des princesses *Persannes*. Une statue même peut être *froide*. On doit voir la crainte & l'horreur dans les traits d'une *Andromède*, l'effort de tous les mus-

cles, & une colère mêlée d'audace dans l'attitude & sur le front d'un *Hercule* qui soulève *Anthée*.

Dans la poésie, dans l'éloquence, les grands mouvemens des passions deviennent *froids*, quand ils sont exprimés en termes trop communs & dénués d'imagination. C'est ce qui fait que l'amour, qui est si vif dans *Racine*, est languissant dans *Campistron* son imitateur.

Les sentimens qui échappent à une ame qui veut les cacher, demandent au contraire les expressions les plus simples. Rien n'est si vif, si animé que ces vers du Cid : *Va, je ne te hais point... tu le dois... je ne puis.* Ce sentiment deviendrait *froid*, s'il était relevé par des termes étudiés.

C'est par cette raison que rien n'est si *froid* que le style ampoulé. Un héros dans une tragédie dit qu'il a essuyé une tempête, qu'il a vu périr son ami dans cet orage. Il touche, il intéresse, s'il parle avec douleur de sa perte, s'il est plus occupé de de son ami que de tout le reste. Il ne touche point, il devient *froid*, s'il fait une description de la tempête, s'il parle de *source de feu bouillonnant sur les eaux, & de la foudre qui gronde & qui frappe à sillons redoublés la terre & l'onde.* Ainsi le style *froid* vient tantôt de la stérilité, tantôt de l'intempérance des idées, souvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée.

L'auteur qui n'est *froid*, que parce qu'il est vif à contre-tems, peut corriger ce défaut d'une imagination trop abondante. Mais celui qui est *froid*, parce qu'il manque d'ame, n'a pas de quoi se corriger. On peut modérer son feu. On ne saurait en acquérir.

Du mot FRANCHISE.

MOT qui donne toujours une idée de liberté dans quelque sens qu'on le prenne ; mot venu des Francs qui étaient libres : il est si ancien, que lorsque le *Cid* assiégea & prit Tolède dans l'onzième siècle, on donna des *franchies* ou *franchises* aux Français qui étaient venus à cette expédition, &

qui s'établirent à Tolède. Toutes les villes murées avaient des *franchises*, des libertés, des privilèges jusques dans la plus grande anarchie du pouvoir féodal. Dans tous les pays d'états, le souverain jurait à son avénement de garder leurs *franchises*.

Ce nom qui a été donné généralement aux droits des peuples, aux immunités, aux asyles, a été plus particuliérement affecté aux quartiers des ambassadeurs à Rome. C'était un terrain autour des palais; & ce terrain était plus ou moins grand, selon la volonté de l'ambassadeur. Tout ce terrain était un asyle aux criminels; on ne pouvait les y poursuivre. Cette *franchise* fut restreinte sous *Innocent XI* à l'enceinte des palais. Les églises & les couvens en Italie ont la même *franchise*, & ne l'ont point dans les autres états. Il y a dans Paris plusieurs lieux de *franchise*, où les débiteurs ne peuvent être saisis pour leurs dettes par la justice ordinaire, & où les ouvriers peuvent exercer leurs métiers sans être passés maîtres. Les ouvriers ont cette *franchise* dans le fauxbourg St. Antoine; mais ce n'est pas un asyle comme le temple.

Cette *franchise*, qui exprime ordinairement la liberté d'une nation, d'une ville, d'un corps, a bientôt après signifié la *liberté* d'un discours, d'un conseil qu'on donne, d'un procédé dans une affaire: mais il y a une grande nuance entre *parler avec franchise*, & *parler avec liberté*. Dans un discours à son supérieur, la liberté est une hardiesse ou mesurée, ou trop forte; la *franchise* se tient plus dans les justes bornes, & est accompagnée de candeur. Dire son avis avec liberté, c'est ne pas craindre; le dire avec *franchise*, c'est se conduire ouvertement & noblement. Parler avec trop de liberté, c'est marquer de l'audace; parler avec trop de *franchise*, c'est trop ouvrir son cœur.

Du mot FRANÇOIS.

ON prononce aujourd'hui *Français*, & quelques auteurs l'écrivent de même; ils en donnent pour raison qu'il faut distinguer *François* qui signifie une *Nation*, de *François* qui est

un nom propre, comme *Saint François* ou *François premier.*

Toutes les nations adouciſſent à la longue la prononciation des mots qui ſont le plus en uſage; c'eſt ce que les Grecs appellaient *Euphonie.* On prononçait la diphtongue *oi* rudement, au commencement du ſeizième ſiècle. La cour de *François I* adoucit la langue comme les eſprits: de-là vient qu'on ne dit plus *François* par un *o*, mais *Français*; qu'on dit, il *aimait*, il *croyait*, & non pas il *aimoit*, *croyoit*, &c.

Les *Français* avaient d'abord été nommés *Francs*; & il eſt à remarquer que preſque toutes les nations de l'Europe accourciſſaient les noms, que nous allongeons aujourd'hui. Les Gaulois s'appellaient *Welchs*, nom que le peuple donne encore aux *Français* dans preſque toute l'Allemagne, & il eſt indubitable que les *Welchs* d'Angleterre, que nous nommons *Galois*, ſont une colonie des Gaulois.

Lorſque les Francs s'établirent dans le pays des premiers *Welchs*, que les Romains appellaient *Gallia*, la nation ſe trouva compoſée des anciens Celtes ou Gaulois ſubjugués par *Céſar*, des familles Romaines qui s'y étaient établies, des Germains qui y avaient déjà fait des émigrations, & enfin des Francs qui ſe rendirent maîtres du pays ſous leur chef *Clovis.* Tant que la monarchie qui réunit la Gaule & la Germanie ſubſiſta, tous les peuples depuis la ſource du Veſer juſqu'aux mers des Gaules, portèrent le nom de *Francs.* Mais lorſqu'en 843, au congrès de Verdun, ſous *Charles le chauve*, la Germanie & la Gaule furent ſéparées, le nom de *Francs* reſta aux peuples de la France occidentale, qui retint ſeule le nom de *France.*

On ne connut guères le nom de *Français* que vers le dixième ſiècle. Le fond de la nation eſt de familles Gauloiſes, & le caractère des anciens Gaulois a toujours ſubſiſté.

En effet, chaque peuple a ſon caractère comme chaque homme, & ce caractère général eſt formé de toutes les reſſemblances que la nature & l'habitude ont miſes entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les diſtinguent. Ainſi le caractère, le génie, l'eſprit *Français*, réſultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entre elles de ſemblables. Les peuples de la Guienne & ceux de la Normandie diffèrent de beaucoup: cependant on reconnaît en

eux

eux le génie *Français*, qui forme une nation de ces différentes provinces, & qui les distingue au premier coup-d'œil, des Italiens & des Allemands. Le climat & le sol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux & aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation s'altèrent. C'est-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère & ont conservé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre, n'est plus reconnaissable aujourd'hui sous un gouvernement sacerdotal : mais le fond de son ancienne grandeur d'ame subsiste encore, quoique caché sous la faiblesse.

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Egyptiens & les Grecs, sans avoir pu détruire le fond du caractère & la trempe de l'esprit de ces peuples.

Le fond du *Français* est tel aujourd'hui, que *César* a peint le Gaulois, promt à se résoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, se rebutant aisément. *César*, *Agatias* & d'autres, disent que de tous les barbares, le Gaulois était le plus poli. Il est encore, dans le tems le plus civilisé, le modèle de la politesse de ses voisins.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la marine : les peuples de la Guienne composèrent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois & de Tours ne sont pas, dit le *Tasse*,

. . . Gente robusta, e faticosa.
La terra molle, e lieta, e dilettosa
Simili a se gli abitator, produce.

Mais comment concilier le caractère des Parisiens de nos jours, avec celui que l'empereur *Julien*, le premier des princes & des hommes après *Marc-Aurèle*, donne aux Parisiens de son tems? *J'aime ce peuple*, dit-il dans son Misopogon, *parce qu'il est sérieux & sévère comme moi*. Ce sérieux qui semble banni aujourd'hui d'une ville immense, devenue le centre des plaisirs, devait régner dans une ville alors petite, dénuée d'amusemens : l'esprit des Parisiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oisiveté, qui ne peut s'occuper que des plaisirs & des arts, & non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs qui le caractérisèrent du tems du roi *Jean*, de *Charles VI*, de *Charles IX*, de *Henri III*, & de *Henri IV* même, à cette douce facilité de moeurs que l'Europe chérit en lui? C'est que les orages du gouvernement & ceux de la religion poussèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction & du fanatisme; & que cette même vivacité, qui subsistera toujours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le Parisien est impétueux dans ses plaisirs, comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fond du caractère, qu'il tient du climat, est toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé si long-tems, ce n'est pas qu'il ait un autre esprit, puisqu'il n'a point d'autres organes; mais c'est qu'il a eu plus de secours; & ces secours il ne se les est pas donnés lui-même, comme les Grecs & les Florentins, chez qui les arts sont nés comme des fruits naturels de leur terroir: le Français les a reçus d'ailleurs; mais il a cultivé heureusement ces plantes étrangère; & ayant tout adopté chez lui, il a presque tout perfectionné.

Le gouvernement des *Français* fut d'abord celui de tous les peuples du Nord: tout se réglait dans les assemblées générales de la nation: les rois étaient les chefs de ces assemblées; & ce fut presque la seule administration des *Français* dans les deux premières races, jusqu'à *Charles le simple*.

Lorsque la monarchie fut démembrée dans la décadence de la race *Carlovingienne*, lorsque le royaume d'Arles s'éleva, & que les provinces furent occupées par des vassaux peu dépendans de la couronne, le nom de *Français* fut plus restreint; sous *Hugues-Capet*, *Robert*, *Henri* & *Philippe*, on n'appella *Français* que les peuples en deçà de la Loire. On vit alors une grande diversité dans les moeurs, comme dans les loix des provinces demeurées à la couronne de France. Les seigneurs particulier qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces,

introduisirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux états. Un Breton, un habitant de Flandres, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du sol & du climat: mais alors ils n'avaient entr'eux presque rien de semblable.

Ce n'est guères que depuis *François I*, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs & dans les usages. La cour ne commença que dans ce tems à servir de modèle aux provinces réunies; mais en générale, l'impétuosité dans la guerre, & le peu de discipline, furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie & la politesse commencèrent à distinguer les *Français* sous *François I*. Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de *François II*. Cependant au milieu de ces horreurs, il y avait toujours à la cour une politesse que les Allemands & les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déjà jaloux des Francais dans le reste de l'Europe, en cherchant à leur ressembler. Un personnage d'une comédie de *Shakespear* dit, qu'*à toute force on peut être poli, sans avoir été à la cour de France.*

Quoique la nation ait été taxée de légèreté par *César* & par tous les peuples voisins, cependant ce royaume si longtems démembré, & si souvent prêt à succomber, s'est réuni & soutenu principalement par la sagesse des négocians, l'adresse & la patience. La Bretagne n'a été réunie au royaume que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance, & par l'habileté de *Louis XI*; le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté de Toulouse, par un accord soutenu d'une armée; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alsace; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chassés de France autrefois, malgré les victoires les plus signalées; parce que les rois de France ont su temporiser & profiter de toutes les occasions favorables. Tout cela prouve que si la jeunesse Française est légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent, ont toujours été très-sages: encore aujourd'hui la magistrature, en général, a des mœurs sévères, comme le rapporte *Aurélien*. Si les premiers succès en Italie du tems de *Charles VIII*, furent dus à l'impétuosité guerrière de la nation, les

disgraces qui les suivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était composée que de jeunes gens. *François I* ne fut malheureux que dans sa jeunesse, lorsque tout était gouverné par des favoris de son âge, & il rendit son royame florissant dans un âge plus avancé.

Les Français se servirent toujours des mêmes armes que leurs voisins, & eurent à-peu-près la même discipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'usage de la lance & des piques. La bataille d'Yvri commença à décrier l'usage des lances, qui fut bientôt aboli; & sous *Louis XIV*, les piques ont été hors d'usage. Ils portèrent des tuniques & des robes jusqu'au seizième siècle. Ils quittèrent sous *Louis le jeune* l'usage de laisser croître la barbe, & le reprirent sous *François I*, & on ne commença à se raser entiérement que sous *Louis XIV*. Les habillemens changèrent toujours, & les Français au bout de chaque siècle, pouvaient prendre les portraits de leur aïeux pour des portraits étrangers.

La langue française ne commença à prendre quelque forme, que vers le dixième siècle; elle naquit des ruines du latin & du celte, mêlée de quelques mots tudesques. Ce langage était d'abord le *Romanum rusticum*, le romain rustique; & la langue tudesque fut la langue de la cour, jusqu'au tems de *Charles le chauve*; le tudesque demeura la seule langue de l'Allemagne, après la grande époque du partage en 843. Le romain rustique, la langue romance prévalut dans la France occidentale; le peuple du pays de Vaud, du Valais, de la vallée d'Engadina & quelques autres cantons, conservent encore aujourd'hui des vestiges manifestes de cet idiome.

A la fin du dixième siècle, le *Français* se forma; on écrivit en *Français* au commencement du onzième; mais ce *Français* tenait encore plus du romain rustique, que du *Français* d'aujourd'hui. Le roman de *Philomena* écrit au dixième siècle en romain rustique, n'est pas dans une langue fort différente des loix normandes. On voit encore les origines celtes, latines & allemandes. Les mots qui signifient les parties du corps humain, ou des choses d'un usage journalier, & qui n'ont rien de commun avec le latin ou l'allemand, sont de l'ancien gaulois ou celte; comme *tête*, *jambe*, *sabre*, *pointe*, *aller*, *parler*,

écouter, *regarder*, *aboyer*, *crier*, *coutume*, *ensemble*, & plusieurs autres de cette espèce. La plupart des termes de guerre étaient francs ou allemands : *Marche*, *Halte*, *Maréchal*, *Bivouac*, *Réitre*, *Lansquenet*. Presque tout le reste est latin ; & les mots latins furent tous abrégés, selon l'usage & le génie des nations du Nord : ainsi de *Palatium*, palais ; de *Lupus*, loup ; d'*Auguste*, Août ; de *Junius*, Juin ; d'*Unctus*, oint ; de *Purpura*, pourpre ; de *Pretium*, prix, &c. .... A peine restait-il quelques vestiges de la langue grecque, qu'on avait si long-tems parlée à Marseille.

On commença au douzième siècle à introduire dans la langue quelques termes de la philosophie d'*Aristote* ; & vers le seizième, on exprima par des termes grecs toutes les parties du corps humain, leurs maladies, leurs remèdes : de-là les mots de *cordiaque*, *céphalique*, *podagre*, *apoplectique*, *asthmatique*, *iliaque*, *empième*, & tant d'autres. Quoique la langue s'enrichît alors du grec, & que depuis *Charles VIII*, elle tirât beaucoup de secours de l'Italien, déja perfectionné, cependant elle n'avait pas pris encore une consistance régulière. *François I* abolit l'ancien usage de plaider, de juger, de contracter en latin ; usage qui attestait la barbarie d'une langue dont on n'osait se servir dans les actes publics ; usage pernicieux aux citoyens, dont le sort était réglé dans une langue qu'ils n'entendaient pas. On fut alors obligé de cultiver le *Français* ; mais la langue n'était ni noble, ni régulière. La syntaxe était abandonnée au caprice. Le génie de la conversation était tourné à la plaisanterie, la langue devint très-féconde en expressions burlesques & naïves, & très-stérile en termes nobles & harmonieux : de-là vient que dans les dictionnaires de rimes on trouve vingt termes convenables à la poésie comique, pour un d'un usage plus relevé ; & c'est encore une raison pour laquelle *Marot* ne réussit jamais dans le style sérieux, & qu'*Amiot* ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de *Plutarque*.

Le *Français* acquit de la vigueur sous la plume de *Montagne* ; mais il n'eut point encore d'élévation & d'harmonie. *Ronsard* gâta la langue en transportant dans la poésie française les composés grecs dont se servaient les philosophes & les mé-

decins. *Malherbe* répara un peu le tort de *Ronsard*. La langue devint plus noble & plus harmonieuse par l'établissement de l'académie française, & acquit enfin dans le siècle de *Louis XIV*, la perfection où elle pouvait être portée dans tous les genres.

Le génie de cette langue est la clarté & l'ordre : car chaque langue a son génie, & ce génie consiste dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureusement, d'employer ou de rejetter les tours familiers aux autres langues.

Le *Français* n'ayant point de déclinaisons, & étant toujours asservi aux articles, ne peut adopter les inversions grecques & latines; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une seule manière, *Plancus a pris soin des affaires de César;* voilà le seul arrangement qu'on puisse donner à ces paroles : exprimez cette pharse en latin, *Res Cæsaris Plancus diligenter curavit ;* on peut arranger ces mots de cent vingt manières, sans faire tort au sens & sans gêner la langue. Les verbes auxiliaires qui allongent & qui énervent les phrases dans les langues modernes, rendent encore la langue française peu propre pour le style lapidaire. Les verbes auxiliaires, ses pronoms, ses articles, son manque de participes déclinables, & enfin sa marche uniforme, nuisent au grand enthousiasme de la poésie : elle a moins de ressources en ce genre que l'Italien & l'Anglais; mais cette gêne & cet esclavage même la rendent plus propre à la tragédie & à la comédie, qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel dans lequel on est obligé d'exprimer ses pensées & de construire ses phrases, répand dans cette langue une douceur & une facilité qui plaît à tous les peuples; & le génie de la nation se mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits, qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté & la douceur de la société n'ayant été long-tems connues qu'en France, le langage en a reçu une délicatesse d'expression, & une finesse pleine de naturel qui ne se trouvent guères ailleurs. On a quelquefois outré cette finesse ; mais les gens de goût ont su toujours la réduire dans de justes bornes.

Plusieurs personnes ont cru que la langue française s'était appauvrie depuis le tems d'*Amiot* & de *Montagne* : en effet, on trouve dans ces auteurs plusieurs expressions qui ne sont plus recevables ; mais ce sont, pour la plupart, des termes familiers, auxquels on a substitué des équivalens. Elle s'est enrichie de quantité de termes nobles & énergiques ; & sans parler ici de l'éloquence des choses, elle a acquis l'éloquence des paroles. C'est dans le siècle de *Louis XIV*, comme on l'a dit, que cette éloquence a eu son plus grand éclat, & que la langue a été fixée. Quelques changemens que le tems & le caprice lui préparent, les bons auteurs du dix-septième & du dix-huitième siècles serviront toujours de modèle.

On ne devait pas attendre que le *Français* dût se distinguer dans la philosophie. Un gouvernement long-tems gothique étouffa toute lumière pendant plus de douze cents ans ; & des maîtres d'erreurs, payés pour abrutir la nature humaine, épaissirent encore les ténèbres. Cependant aujourd'hui, il y a plus de philosophes dans Paris que dans aucune ville de la terre, & peut-être que dans toutes les villes ensemble, excepté Londres. Cet esprit de raison pénètre même dans les provinces. Enfin, le génie *Français* est peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philosophie ; peut-être supérieur à tous les autres peuples, depuis quatre-vingts ans, dans la littérature ; & le premier, sans doute, par les douceurs de la société, pour cette politesse si aisée, si naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité*.

Du mot GALANT.

CE mot vient de *gal*, qui d'abord signifia *gaieté* & *réjouissance*, ainsi qu'on le voit dans *Alain Chartier* & dans *Froissard* : on trouve même dans le roman de la *Rose*, *galandé*, pour signifier, *orné*, *paré*,

La belle fut bien atornée,
Et d'un filet d'or *galandée*.

Il eſt probable que le *gala* des Italiens & le *galan* des Eſpagnols, ſont dérivés du mot *gal*, qui paraît ordinairement celtique; de-là ſe forma inſenſiblement *galant*, qui ſignifie un *homme empreſſé à plaire*. Ce mot reçut une ſignification plus noble dans les tems de chevalerie, où ce deſir de plaire ſe ſignalait par des combats. *Se conduire galamment*, *ſe tirer d'affaire galamment*, veut encore dire, *ſe conduire en homme de cœur*. Un *galant homme*, chez les Anglais, ſignifie un *homme de courage*: en France, il veut dire de plus, *un homme à nobles procédés*. Un *homme galant* eſt toute autre choſe qu'un *galant homme*; celui-ci tient plus de l'honnête homme, celui-là ſe rapproche plus du petit-maître, de l'homme à bonnes fortunes. *Etre galant*, en général, c'eſt chercher à plaire par des ſoins agréables, par des empreſſemens flatteurs. *Il a été très-galant avec ces dames*, veut dire ſeulement, *il a montré quelque choſe de plus que de la politeſſe*: mais *être le galant d'une dame*, a une ſignification plus forte; cela ſignifie *être ſon amant*: ce mot n'eſt preſque plus d'uſage que dans les vers familiers. Un *galant* eſt non-ſeulement un homme à bonnes fortunes, mais ce mot porte avec ſoi quelque idée de hardieſſe, & même d'effronterie: c'eſt en ce ſens que *la Fontaine* a dit:

Mais un *galant* chercheur de pucelage.

Ainſi le même mot ſe prend en pluſieurs ſens. Il en eſt de même de *galanterie*, qui ſignifie tantôt *coquetterie* dans l'eſprit, paroles flatteuſes, tantôt préſent de petits bijoux, tantôt intrigue avec une femme ou pluſieurs; & même depuis peu, il a ſignifié ironiquement *faveurs de Vénus*: ainſi, *dire des galanteries*, *donner des galanteries*, *avoir des galanteries*, *attraper une galanterie*, ſont des choſes toutes différentes. Preſque tous les termes qui entrent fréquemment dans la converſation, reçoivent ainſi beaucoup de nuances qu'il eſt difficile de démêler: les mots techniques ont une ſignification plus préciſe & moins arbitraire

Du

Du mot GARANT.

GARANT, eſt celui qui ſe rend reſponſable de quelque choſe envers quelqu'un, & qui eſt obligé de l'en faire jouir. Le mot *Garant* vient du celte & du tudeſque *Warrant*. Nous avons changé en *G* tous les doubles *W* des termes que nous avons conſervés de ces anciens langages. *Warant* ſignifie encore, chez la plupart des nations du Nord, *aſſurance*, *garantie*; & c'eſt en ce ſens qu'il veut dire en anglais, *Edit du roi*, comme ſignifiant *promeſſe du roi*. Lorſque, dans le moyen âge, les rois faiſaient des traités, ils étaient *garantis* de part & d'autres par pluſieurs chevaliers, qui juraient de faire obſerver le traité, & même qui le ſignaient, lorſque par haſard ils ſavaient écrire. Quand l'empereur *Fréderic Barberouſſe* céda tant de droits au pape *Alexandre III*, dans le célèbre congrès de Veniſe en 1117, l'empereur mit ſon ſceau à l'inſtrument que le pape & les cardinaux ſignèrent. Douze princes de l'empire garantirent le traité par un ſerment ſur l'Evangile; mais aucun d'eux ne ſigna. Il n'eſt point dit que le doge de Veniſe *garantit* cette paix, qui ſe fit dans ſon palais.

Lorſque *Philippe-Auguſte* conclut la paix en 1200 avec *Jean*, roi d'Angleterre, les principaux barons de France & ceux de Normandie en jurèrent l'obſervation, comme cautions, comme parties *garantes*. Les Français firent ſerment de combattre le roi de France, s'il manquait à ſa parole, & les Normands de combattre leur ſouverain, s'il ne tenait pas la ſienne.

Un connétable de *Montmorenci* ayant traité avec un comte de la *Marche* en 1227, pendant la minorité de *Louis IX*, jura l'obſervation du traité ſur l'ame du roi.

L'uſage de garantir les états d'un tiers, était très-ancien ſous un nom différent. Les Romains garantirent ainſi les poſſeſſions de pluſieurs princes d'Aſie & d'Afrique, en les prenant ſous leur protection, en attendant qu'ils s'emparaſſent des terres protégées.

On doit regarder comme une *garantie* réciproque, l'alliance ancienne de la France & de la Caſtille, de roi à roi, de royaume à royaume, & d'homme à homme.

On ne voit guères de traité où la *garantie* des états d'un tiers soit expreſſément ſtipulée, avant celui que la médiation de *Henri IV* fit conclure entre l'Eſpagne & les Etats-Généraux en 1609. Il obtint que le roi d'Eſpagne, *Philippe III*, reconnût les Provinces-Unies pour libres & ſouveraines. Il ſigna, & fit même ſigner au roi d'Eſpagne la *garantie* de cette ſouveraineté des ſept Provinces, & la république reconnut qu'elle lui devait ſa liberté. C'eſt ſur-tout dans nos derniers tems que les traités de *garantie* ont été plus fréquens. Malheureuſement ces *garanties* ont quelquefois produit des ruptures & des guerres; & on a reconnu que la force eſt le meilleur *garant* qu'on puiſſe avoir.

DE LA GAZETTE.

RELATION des affaires publiques. Ce fut au commencement du dix-ſeptième ſiècle que cet uſage utile fut inventé à Veniſe, dans le tems que l'Italie était encore le centre des négociations de l'Europe, & que Veniſe était toujours l'aſyle de la liberté. On appella ces feuilles, qu'on donnait une fois par ſemaine, *Gazettes*, du nom de *Gazetta*, petite monnoie revenante à un de nos demi-ſols, qui avait cours alors à Veniſe. Cet exemple fut enſuite imité dans toutes les grandes villes de l'Europe.

De tels journaux étaient établis à la Chine de tems immémorial; on y imprime tous les jours la *Gazette* de l'empire, par ordre de la cour. Si cette *Gazette* eſt vraie, il eſt à croire que toutes les vérités n'y ſont pas; auſſi ne doivent-elles pas y être.

Le médecin *Théophraſte Renaudot* donna en France les premières *Gazettes* en 1631, & il en eut le privilège, qui a été long-tems un patrimoine de ſa famille. Ce privilège eſt devenu un objet important dans Amſterdam; & la plupart des *Gazettes* des Provinces-Unies ſont encore un revenu pour pluſieurs familles de magiſtrats, qui paient les écrivains. La ſeule ville de Londres a plus de douze *Gazettes* par ſemaine. On ne peut les

imprimer que ſur du papier timbré ; ce qui n'eſt pas une taxe indifférente pour l'état.

Les *Gazettes* de la Chine ne regardent que cet empire ; celles de l'Europe embraſſent l'univers. Quoiqu'elles ſoient ſouvent remplies de fauſſes nouvelles, elles peuvent cependant fournir de bons matériaux pour l'hiſtoire ; parce que d'ordinaire les erreurs d'une *Gazette* ſont rectifiées par les ſuivantes, & qu'on y trouve preſque toutes les pièces authentiques, que les ſouverains mêmes y font inſérer. Les *Gazettes* de France ont toujours été revues par le miniſtère. C'eſt pourquoi les auteurs ont toujours employé certaines formules, qui ne paraiſſent pas être dans les bienſéances de la ſociété, en ne donnant le titre de *Monſieur* qu'à certaines perſonnes, & celui de *Sieur* aux autres ; les auteurs ont oublié qu'ils ne parlaient pas au nom du roi. Ces journaux publics n'ont d'ailleurs été jamais ſouillés par la médiſance, & ont été toujours aſſez correctement écrits.

Il n'en eſt pas de même des *Gazettes* étrangères ; celles de Londres, excepté celles de la cour, ſont ſouvent remplies de cette indécence que la liberté de la nation autoriſe. Les *Gazettes* françaiſes faites en ce pays, ont été rarement écrites avec pureté, & n'ont pas peu ſervi quelquefois à corrompre la langue. Un des grands défauts qui s'y ſont gliſſés, c'eſt que les auteurs, en voyant la teneur des arrêts de France, qui s'expriment ſuivant les anciennes formules, ont cru que ces formules étaient conformes à notre ſyntaxe, & ils les ont imitées dans leur narration ; c'eſt comme ſi un hiſtorien Romain eût employé le ſtyle de la loi des douze tables. Ce n'eſt que dans le ſtyle des loix qu'il eſt permis de dire, *le roi aurait reconnu*, *le roi aurait établi une loterie :* mais il faut que le *gazetier* diſe, *nous apprenons que le roi a établi*, & non pas *aurait établi une loterie*, &c.... *nous apprenons que les Français ont pris Minorque*, & non pas *auraient pris Minorque*. Le ſtyle de ces écrits doit être de la plus grande ſimplicité ; les épithètes y ſont ridicules. Si le parlement a une audience du roi, il ne faut pas dire, *cet auguſte corps a eu une audience du roi*, *ces pères de la patrie ſont revenus à cinq heures préciſes*. On ne doit jamais prodiguer ces titres ; il ne faut les donner que dans les occa-

sions où ils sont nécessaires. *Son altesse dîna avec sa majesté, & sa majesté mena ensuite son altesse à la comédie; après quoi son altesse joua avec sa majesté; & les autres altesses & leurs excellences messieurs les ambassadeurs assistèrent au repas que sa majesté donna à leurs altesses.* C'est une affectation servile qu'il faut éviter. Il n'est pas nécessaire de dire que les termes injurieux ne doivent jamais être employés sous quelque prétexte que ce puisse être.

A l'imitation des *Gazettes* politiques, on commença en France à imprimer des *Gazettes* littéraires en 1665; car les premiers journaux ne furent en effet que de simples annonces des nouveaux imprimés en Europe; bientôt après on y joignit une critique raisonnée. Elle déplut à plusieurs auteurs, toute modérée qu'elle était. Nous ne voulons point anticiper ici l'article *Journal*; nous ne parlerons que de ces *Gazettes* littéraires, dont on surchagea le public, qui avait déjà de nombreux journaux de tous les pays de l'Europe, où les sciences sont cultivées. Ces *Gazettes* parurent vers l'an 1723 à Paris sous plusieurs noms différens: *Nouvellistes du Parnasse*, *Observations sur les écrits modernes*, &c. La plupart ont été faite uniquement pour gagner de l'argent; & comme on n'en gagne point à louer des auteurs, la satyre fit d'ordinaire le fond de ces écrits. On y mêla souvent des personnalités odieuses; la malignité en procura le débit: mais la raison & le bon goût qui prévalent toujours à la longue, les firent tomber dans le mépris & dans l'oubli.

DU GENRE DE STYLE.

COMME le *genre* d'exécution que doit employer tout artiste dépend de l'objet qu'il traite, comme le *genre* de *Poussin* n'est point celui de *Teniers*, ni l'architecture d'un temple celle d'une maison commune, ni la musique d'un opéra-tragédie celle d'un opéra-bouffon; aussi chaque genre d'écrire a son style propre en prose & en vers. On sait assez que le style de l'histoire, n'est pas celui d'une oraison funèbre; qu'une dépêche

d'ambassadeur ne doit pas être écrite comme un sermon; que la comédie ne doit point se servir des tours hardis de l'ode, des expressions pathétiques de la tragédie, ni des métaphores & des comparaisons de l'épopée.

Chaque *genre* a ses nuances différentes : on peut au fond les réduire à deux, le simple & le relevé. Ces deux genres, qui en embrassent tant d'autres, ont des beautés nécessaires qui leur sont également communes; ces beautés sont la justesse des idées, leur convenance, l'élégance, la propriété des expressions, la pureté du langage. Tout écrit de quelque nature qu'il soit, exige ces qualités; les différences consistent dans les idées propres à chaque sujet, dans les figures, dans les tropes; ainsi un personnage de comédie n'aura ni idées sublimes, ni idées philosophiques; un berger n'aura point les idées d'un conquérant; une épître didactique ne respirera point la passion; & dans aucun de ces écrits, on n'emploiera ni métaphores hardies, ni exclamations pathétiques, ni expressions véhémentes.

Entre le simple & le sublime, il y a plusieurs nuances; & c'est l'art de les assortir, qui contribue à la perfection de l'éloquence & de la poésie; c'est par cet art que *Virgile* s'est élevé quelquefois dans l'églogue; ce vers,

Ut vidi! ut perii! ut me malus abstulit error!

serait aussi beau dans la bouche de *Didon*, que dans celle d'un berger; parce qu'il est naturel, vrai & élégant, & que le sentiment qu'il renferme, convient à toutes sortes d'états; mais ce vers,

Castaneæque nuces mea quas Amarillis amabat,

ne conviendrait pas à un personnage héroïque, parce qu'il a pour objet une chose trop petite pour un héros.

Nous n'entendons point par *petit*, ce qui est bas & grossier; car le bas & le grossier n'est point un genre, c'est un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit se permettre le mélange des styles, & quand on doit se le défendre. La tragédie peut s'abaisser, elle le doit même;

la ſimplicité relève ſouvent la grandeur, ſelon le précepte d'*Horace* :

Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.

Ainſi ces deux beaux vers de *Titus*, ſi naturels & ſi tendres,

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois,

ne feraient point du tout déplacés dans le haut comique; mais ce vers d'*Antiochus*,

Dans l'Orient déſert quel devint mon ennui!

ne pourrait convenir à un amant dans une comédie, parce que cette belle expreſſion figurée *dans l'Orient déſert*, eſt d'un genre trop relevé pour la ſimplicité des brodequins. Nous avons remarqué déjà au mot *Eſprit*, qu'un auteur qui a écrit ſur la phyſique, & qui prétend qu'il y a eu un *Hercule* phyſicien, ajoute qu'on ne pouvait réſiſter à un philoſophe de cette force. Un autre qui vient d'écrire un petit livre, (lequel il ſuppoſe être phyſique & moral), contre l'utilité de l'inoculation, dit *que ſi on met en uſage la petite vérole artificielle, la mort ſerait bien attrapée.*

Ce défaut vient d'une affectation ridicule; il en eſt un autre qui n'eſt que l'effet de la négligence, c'eſt de mêler au ſtyle ſimple & noble qu'exige l'hiſtoire, ces termes populaires, ces expreſſions triviales que la bienſéance réprouve. On trouve trop ſouvent dans *Mézerai*, & même dans *Daniel*, qui ayant écrit long-tems après lui, devrait être plus correct; *qu'un général ſur ces entrefaites ſe mit aux trouſſes de l'ennemi, qu'il ſuivit ſa pointe, qu'il le battit à plate-couture.* On ne voit point de pareille baſſeſſe de ſtyle dans *Tite-Live*, dans *Tacite*, dans *Guichardin*, dans *Clarendon.*

Remarquons ici qu'un auteur qui s'eſt fait un genre de ſtyle, peut rarement le changer quand il change d'objet. *La Fontaine* dans ſes opéra emploie le même genre qui lui eſt ſi naturel dans ſes contes & dans ſes fables. *Benſérade* mit dans ſa traduction des métamorphoſes d'*Ovide* le genre de plaiſanterie

qui l'avait fait réussir dans des madrigaux. La perfection consisterait à savoir assortir toujours son style à la matière qu'on traite; mais qui peut être le maître de son habitude, & ployer son génie à son gré?

GENS DE LETTRES.

Ce mot répond précisément à celui de *Grammairiens*: chez les Grecs & les Romains, on entendait par *Grammairien*, non-seulement un homme versé dans la grammaire proprement dite, qui est la base de toutes les connaissances; mais un homme qui n'était pas étranger dans la géométrie, dans la philosophie, dans l'histoire générale & particulière, qui surtout faisait son étude de la poésie & de l'éloquence; c'est ce que sont nos gens de lettres d'aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui, avec un peu de connaissances, ne cultive qu'un seul genre. Celui qui n'ayant lu que des romans, ne fera que des romans; celui qui sans aucune littérature aura composé au hasard quelques pièces de théâtre, qui dépourvu de science aura fait quelques sermons, ne sera pas compté parmi les *gens de lettres*. Ce titre a, de nos jours, encore plus d'étendue que le mot *Grammairien* n'en aurait chez les Grecs & chez les Latins. Les Grecs se contentaient de leur langue, les Romains n'apprenaient que le grec; aujourd'hui *l'homme de lettres* ajoute souvent à l'étude du grec & du latin, celle de l'italien, de l'espagnol & sur-tout de l'anglais. La carrière de l'histoire est cent fois plus immense qu'elle ne l'était pour les anciens; & l'histoire naturelle s'est accrue à proportion de celle des peuples. On n'exige pas qu'un *homme de lettres* approfondisse toutes ces matières; la science universelle n'est plus à la portée de l'homme: mais les véritables *gens de lettres* se mettent en état de porter leurs pas dans ces différens terrains, s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois dans le seizième siècle, & bien avant dans le dix-septième, les littérateurs s'occupaient beaucoup de la critique grammaticale des auteurs Grecs & Latins; & c'est à leurs

travaux que nous devons les dictionnaires, les éditions correctes, les commentaires des chefs-d'œuvre de l'antiquité ; aujourd'hui cette critique est moins nécessaire, & l'esprit philosophique lui a succédé : c'est cet esprit philosophique qui semble constituer le caractère des *gens de lettres ;* & quand il se joint au bon goût, il forme un littérateur accompli.

C'est un des grands avantages de notre siècle, que ce nombre d'hommes instruits qui passent des épines des mathématiques aux fleurs de la poésie, & qui jugent également bien d'un livre de métaphysique & d'une pièce de théâtre. L'esprit du siècle les a rendus pour la plupart aussi propres pour le monde que pour le cabinet; & c'est en quoi ils sont fort supérieurs à ceux des siècles précédens. Ils furent écartés de la société jusqu'au tems de *Balzac* & de *Voiture* ; ils en ont fait depuis une partie devenue nécessaire. Cette raison approfondie & épurée que plusieurs ont répandue dans leurs conversations, a contribué beaucoup à instruire & à polir la nation : leur critique ne s'est plus consumée sur des mots grecs & latins; mais appuyée d'une saine philosophie, elle a détruit tous les préjugés dont la société était infectée : prédictions des astrologues, divinations des magiciens, sortilèges de toutes espèces, faux prestiges, faux merveilleux, usages superstitieux. Ils ont relégué dans les écoles mille disputes puériles, qui étaient autrefois dangereuses, & qu'ils ont rendues méprisables : par-là ils ont en effet servi l'état. On est quelquefois étonné que ce qui bouleversait autrefois le monde, ne le trouble plus aujourd'hui; c'est aux véritables gens de lettres qu'on en est redevable.

Ils ont d'ordinaire plus d'indépendance dans l'esprit que les autres hommes ; & ceux qui sont nés sans fortune trouvent aisément dans les fondations de *Louis XIV*, de quoi affermir en eux cette indépendance. On ne voit point, comme autrefois, de ces épîtres dédicatoires que l'intérêt & la bassesse offraient à la vanité.

Un *homme de lettres* n'est pas ce qu'on appelle un *bel-esprit* : le bel-esprit seul suppose moins de culture, moins d'étude, & n'exige nulle philosophie ; il consiste principalement dans l'imagination brillante, dans les agrémens de la conversation

conversation, aidés d'une lecture commune. Un bel esprit peut aisément ne point mériter le titre d'*homme de lettres*, & l'*homme de lettres* peut ne point prétendre au brillant du bel esprit.

Il y a beaucoup de *gens de lettres* qui ne sont point auteurs, & ce sont probablement les plus heureux. Ils sont à l'abri du dégoût que la profession d'auteur entraîne quelquefois, des querelles que la rivalité fait naître, des animosités de parti, & des faux jugemens; ils jouissent plus de la société; ils sont juges, & les autres sont jugés.

Des mots GLOIRE ET GLORIEUX.

LA *Gloire* est la réputation jointe à l'estime; elle est au comble, quand l'admiration s'y joint. Elle suppose toujours des choses éclatantes, en actions, en vertus, en talens, & toujours de grandes difficultés surmontées. *César*, *Alexandre* ont eu de la *gloire*. On ne peut guères dire que *Socrate* en ait eu: il attire l'estime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ses ennemis; mais le terme de *gloire* serait impropre à son égard. Sa mémoire est respectable plutôt que *glorieuse*. *Attila* eut beaucoup d'éclat, mais il n'a point de *gloire*, parce que l'histoire qui peut se tromper, ne lui donne point de vertus. *Charles XII* a encore de la *gloire*, parce que sa valeur, son désintéressement, sa libéralité ont été extrêmes. Les succès suffisent pour la réputation, mais non pas pour la *gloire*. Celle de *Henri IV* augmente tous les jours, parce que le tems a fait connaître toutes ses vertus, qui étaient incomparablement plus grandes que ses défauts.

La *gloire* est aussi le partage des inventeurs dans les beaux-arts; les imitateurs n'ont que des applaudissemens. Elle est encore accordée aux grands talens, mais dans les arts sublimes. On dira bien, la *gloire* de *Virgile*, de *Ciceron*, mais non de *Martial* & d'*Aulu-Gelle*.

On a osé dire la *gloire* de DIEU: il travaille pour la *gloire* de DIEU; DIEU a créé le monde pour sa *gloire*: ce n'est pas

que l'Etre ſuprême puiſſe avoir de la *gloire*; mais les hommes n'ayant point d'expreſſions qui lui conviennent, emploient pour lui celles dont ils ſont le plus flattés.

La vaine *gloire* eſt cette petite ambition qui ſe contente des apparences, qui s'étale dans le grand faſte, & qui ne s'élève jamais aux grandes choſes. On a vu des ſouverains qui, ayant une *gloire* réelle, ont encore aimé la vaine *gloire*, en recherchant trop les louanges, en aimant trop l'appareil de la repréſentation.

La fauſſe *gloire* tient ſouvent à la vaine, mais ſouvent elle porte à des excès; & la vaine ſe renferme plus dans les petiteſſes. Un prince qui mettra ſon honneur à ſe venger, cherchera une *gloire* fauſſe, plutôt qu'une *gloire* vaine.

Faire gloire, *faire vanité*, *ſe faire honneur*, ſe prennent quelquefois dans le même ſens, & ont auſſi des ſens différens. On dit également, *il fait gloire*, *il fait vanité*, *il ſe fait honneur de ſon luxe*, *de ſes excès*. Alors *gloire* ſignifie *fauſſe gloire*. Il fait *gloire* de ſouffrir pour la bonne cauſe, & non pas, il fait *vanité*. Il ſe fait *honneur* de ſon bien, & non pas, il fait *gloire* ou *vanité* de ſon bien.

Rendre *gloire* ſignifie reconnaître, atteſter. *Rendez gloire à la vérité*, reconnaiſſez la vérité. *Au* DIEU *que vous ſervez, princeſſe, rendez gloire* (Athal.); atteſtez le DIEU que vous ſervez.

La *gloire* eſt priſe pour le ciel; il eſt au ſéjour de la *gloire*.

> Où le conduiſez-vous?... à la mort... à la gloire.
>
> POLYEUCTE.

On ne ſe ſert de ce mot pour déſigner le ciel que dans notre religion. Il n'eſt pas permis de dire que *Bacchus*, *Hercule*, furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apothéoſe.

Glorieux, quand il eſt l'épithète d'une choſe inanimée, eſt toujours une louange; bataille, paix, affaire *glorieuſe*. Rang *glorieux*, ſignifie *rang élevé*, & non pas *rang qui donne de la gloire*, mais dans lequel on peut en acquérir. Homme *glorieux*, eſprit *glorieux*, eſt toujours une injure; il ſignifie celui qui ſe donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres: ainſi

on dit, un *règne glorieux*, & non pas un *roi glorieux*. Cependant ce ne ferait pas une faute de dire au pluriel, les plus *glorieux* conquérans ne valent pas un prince bienfaifant; mais on ne dira pas, les *princes glorieux*, pour dire *les princes illuftres*.

Le *glorieux* n'eft pas tout-à-fait le fier, ni l'avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arrogant & du dédaigneux, & fe communique peu. L'avantageux abufe de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le *glorieux* eft plus rempli de vanité; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes; il veut réparer par les dehors ce qui lui manque en effet. L'*orgueilleux* fe croit quelque chofe; le *glorieux* veut paraître quelque chofe. Les nouveaux parvenus font d'ordinaire plus *glorieux* que les autres. On a appellé quelquefois les faints & les anges, les *glorieux*, comme habitans du féjour de la *gloire*.

Glorieufement eft toujours pris en bonne part; il règne *glorieufement*; il fe tira *glorieufement* d'un grand danger, d'une mauvaife affaire.

Se *glorifier* eft tantôt pris en bonne part, tantôt en mauvaife, felon l'objet dont il s'agit. Il fe *glorifie* d'une difgrace qui eft le fruit de fes talens & l'effet de l'envie. On dit des martyrs qu'ils *glorifiaient* DIEU, c'eft-à-dire, que leur conftance rendait refpectable aux hommes le DIEU qu'ils annonçaient.

DU GOUT.

LE *Goût*, ce fens, ce don de difcerner nos alimens, a produit dans toutes les langues connues, la métaphore qui exprime par le mot *goût*, le fentimnnt des beautés & des défauts dans tous les arts: c'eft un difcernement prompt, comme celui de la langue & du palais, & qui prévient, comme lui, la réflexion; il eft, comme lui, fenfible & voluptueux à l'égard du bon; il rejette, comme lui, le mauvais avec foulèvement; il eft fouvent, comme lui, incertain &

égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, & ayant quelquefois besoin, comme lui, d'habitude pour se former.

Il ne suffit pas pour le *goût*, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage; il faut la sentir, en être touché. Il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse, il faut démêler les différentes nuances: rien ne doit échapper à la promptitude du discernement; & c'est encore une ressemblance de ce *goût* intellectuel, de ce *goût* des arts, avec le *goût* sensuel; car le gourmet sent & reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs: l'homme de *goût*, le connaisseur, verra d'un coup-d'œil prompt le mélange de deux styles; il verra un défaut à côté d'un agrément; il sera saisi d'enthousiasme à ce vers des *Horaces*:

> Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? Qu'il mourût!

Il sentira un dégoût involontaire au vers suivant:

> Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Comme le mauvais *goût*, au physique, consiste à n'être flatté que par des assaisonnemens trop piquans & trop recherchés, ainsi le mauvais *goût* dans les arts, est de ne se plaire qu'aux ornemens étudiés, & de ne pas sentir la belle nature.

Le *goût* dépravé, dans les alimens, est de choisir ceux qui dégoûtent les autres hommes; c'est une espèce de maladie. Le *goût* dépravé, dans les arts, est de se plaire à des sujets qui révoltent les esprits bien faits; de préférer le burlesque au noble, le précieux & l'affecté au beau simple & naturel: c'est une maladie de l'esprit. On se forme le *goût* des arts beaucoup plus que le goût sensuel; car dans le *goût* pysique, quoiqu'on finisse quelquefois par aimer les choses pour lesquelles on avait d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes en général apprissent à sentir ce qui leur est nécessaire; mais le *goût* intellectuel demande plus de tems pour se former. Un jeune homme sensible, mais sans aucune connaissance, ne distingue point d'abord les parties d'un grand chœur de musique; les yeux ne distinguent point d'abord, dans un tableau, les gradations, le

clair-obſcur, la perſpective, l'accord des couleurs, la correction du deſſein : mais peu-à-peu ſes oreilles apprennent à entendre, & ſes yeux à voir : il ſera ému à la première repréſentation qu'il verra d'une belle tragédie ; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat, par lequel aucun perſonnage n'entre ni ne ſort ſans raiſon ; ni cet art, encore plus grand, qui concentre des intérêts divers dans un ſeul ; ni enfin les autres difficultés ſurmontées. Ce n'eſt qu'avec de l'habitude & des réflexions qu'il parvient à ſentir tout d'un coup, avec plaiſir, ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le *goût* ſe forme inſenſiblement dans une nation qui n'en avait pas, parce qu'on y prend peu-à-peu l'eſprit des bons artiſtes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de *le Brun*, du *Pouſſin*, de *le Sueur* : on entend la déclamation notée des *ſcènes* de *Quinault*, avec l'oreille de *Lulli* ; & les airs & les ſymphonies, avec celles de *Rameau*. On lit les livres avec l'eſprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'eſt réunie dans les premiers tems de la culture des beaux-arts, à aimer des auteurs pleins de défauts, & mépriſés avec le tems, c'eſt que ces auteurs avaient des beautés naturelles que tout le monde ſentait, & qu'on n'était pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainſi *Lucilius* fut chéri des Romains avant qu'*Horace* l'eût fait oublier ; *Regnier* fut goûté des Français avant que *Boileau* parût : & ſi des auteurs anciens, qui bronchent à chaque pas, ont pourtant conſervé leur grande réputation, c'eſt qu'il ne s'eſt point trouvé d'écrivain pur & chatié chez ces nations, qui leur ait décillé les yeux, comme il s'eſt trouvé un *Horace* chez les Romains, un *Boileau* chez les Français.

On dit qu'il ne faut point diſputer des *goûts* ; & on a raiſon, quand il n'eſt queſtion que du *goût* ſenſuel, de la répugnance que l'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en diſpute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en eſt pas de même dans les arts ; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon *goût*, qui les diſcerne, & un mauvais *goût*, qui les ignore : & on corrige ſouvent le défaut d'eſprit, qui donne un *goût* de travers. Il y a auſſi des ames froides, des eſprits faux, qu'on ne peut ni

échauffer, ni redresser; c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des *goûts*, parce qu'ils n'en ont point.

Le *goût* est arbitraire dans plusieurs choses, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'est pas au rang des beaux-arts : alors il mérite plutôt le nom de *fantaisie*. C'est la fantaisie, plutôt que le *goût*, qui produit tant de modes nouvelles.

Le *goût* peut se gâter chez une nation; ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection. Les artistes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées; ils s'éloignent de la belle nature, que leurs prédécesseurs ont saisie : il y a du mérite dans leurs efforts; ce mérite couvre leurs défauts. Le public amoureux des nouveautés, court après eux; il s'en dégoûte, & il en paraît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers: le *goût* se perd; on est entouré de nouveautés, qui sont rapidement effacées les unes par les autres; le public ne sait plus où il en est, & il regrette en vain le siècle du bon *goût*, qui ne peut plus revenir : c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent encore loin de la foule.

Il est de vastes pays où le *goût* n'est jamais parvenu; ce sont ceux où la société ne s'est point perfectionnée, où les hommes & les femmes ne se ressemblent point, où certains arts, comme la sculpture, la peinture des êtres animés, sont défendus par la religion. Quand il y a peu de société, l'esprit est rétréci, sa pointe s'émousse, il n'a pas de quoi se former le *goût*. Quand plusieurs beaux-arts manquent, les autres ont rarement de quoi se soutenir; parce que tous se tiennent par la main, & dépendent les uns des autres. C'est une des raisons pourquoi les Asiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits presque en aucun genre, & que le *goût* n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

Du mot GRACE.

DANS les perfonnes, dans les ouvrages, *grace* fignifie non-feulement *ce qui plaît*, mais *ce qui plaît avec attrait*. C'eft pourquoi les anciens avaient imaginé que la déeffe de la beauté ne devaient jamais paraître fans les *Graces*. La beauté ne déplaît jamais; mais elle peut être dépourvue de ce charme fecret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'ame d'un fentiment doux. *Les graces* dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les difcours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle perfonne n'aura point de *graces* dans le vifage, fi la bouche eft fermée fans fourire, fi les yeux font fans douceur. Le férieux n'eft jamais gacieux; il n'attire point; il approche trop du févère, qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien eft mal affuré ou gêné, la démarche précipitée ou pefante, les geftes lourds, n'a point de *graces*; parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans fon extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion & de douceur, fera fans *grace*.

Il en eft de même dans tous les arts. La proportion, la beauté, peuvent n'être point gracieufes. On ne peut dire que les pyramides d'Egypte aient des *graces*. On ne pourrait le dire du coloffe de Rhodes comme de la *Vénus* de Gnide. Tout ce qui eft uniquement dans le genre fort & vigoureux, a un mérite qui n'eft pas celui des *graces*.

Ce ferait mal connaître *Michel-Ange* & le *Caravage*, que de leur attribuer les *graces* de *l'Albane*. Le fixième livre de l'Enéïde eft fublime: le quatrième a plus de *grace*. Quelques odes galantes d'*Horace* refpirent les *graces*, comme quelques-unes de fes épîtres enfeignent la raifon.

Il femble qu'en général le petit, le joli en tout genre, foit plus fufceptible de *graces* que le grand. On louerait mal une oraifon funèbre, une tragédie, un fermon, fi on leur donnait l'épithète de *gracieux*.

Ce n'eft pas qu'il y ait un feul genre d'ouvrage qui puiffe

être bon en étant opposé aux *graces*; car leur opposé est la rudesse, le sauvage, la sécheresse. L'*Hercule Farnèse* ne devait point avoir les *graces* du *Belvedere* & de l'*Antinoüs*; mais il n'est ni rude, ni agreste. L'incendie de Troye, dans *Virgile*, n'est point décrit avec les *graces* d'une élégie de *Tibulle*; il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans *graces*, sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément. Le terrible, l'horrible, la description, la peinture d'un monstre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux; mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé. Car si un artiste, en quelque genre que ce soit, n'exprime que des choses affreuses, s'il ne les adoucit pas par des contrastes agréables, il rebutera.

La *grace*, en peinture, en sculpture, consiste dans la mollesse des contours, dans une expression douce; & la peinture a, par-dessus la sculpture, la *grace* de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, & qui se prêtent des agrémens par leurs attributs & par leurs regards.

Les *graces* de la diction, soit en éloquence, soit en poésie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phrases, & encore plus de la délicatesse des idées & des descriptions riantes. L'abus des *graces* est l'afféterie, comme l'abus du sublime est l'ampoulé; toute perfection est près d'un défaut.

Avoir de la grace, s'entend de la chose & de la personne: *Cet ajustement, cet ouvrage, cette femme a de la grace.* La bonne *grace* appartient à la personne seulement: *Elle se présente de bonne grace. Il a fait de bonne grace ce qu'on attendait de lui. Avoir des graces*, dépend de l'action: *Cette femme a des graces dans son maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.*

Obtenir grace, c'est, par métaphore, obtenir son pardon, comme *faire grace* est pardonner. On fait *grace* d'une chose, en s'emparant du reste. *Les commis lui prirent tous ses effets, & lui firent grace de son argent. Faire des graces, répandre des graces*, est le plus bel appanage de la souveraineté; c'est *faire du bien*, c'est plus que justice. *Avoir les bonnes graces de quelqu'un*, ne se dit que par rapport à un supérieur; *avoir les bonnes graces d'une dame*, c'est être son amant favorisé. *Etre en grace*, se dit d'un courtisan qui a été en disgrace: on ne doit

doit pas faire dépendre son bonheur de l'un, ni son malheur de l'autre. On appelle *bonnes graces*, ces demi-rideaux d'un lit qui sont aux deux côtés du chevet. Les *graces*, en grec *charites*, terme qui signifie *aimable*.

Les *Graces*, divinités de l'antiquité, sont une des plus belles allégories de la mythologie des Grecs. Comme cette mythologie varia toujours, tantôt par l'imagination des poëtes, qui en furent les théologiens, tantôt par les usages des peuples, le nombre, les noms, les attributs des *graces* changèrent souvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois, & à les nommer *Aglaé*, *Thalie*, *Euphrosine*, c'est-à-dire, *brillant*, *fleur*, *gaieté*. Elles étaient toujours auprès de *Vénus*. Nul voile ne devait couvrir leurs charmes. Elles présidaient aux bienfaits, à la concorde, aux réjouissances, aux amours, à l'éloquence même; elles étaient l'emblême sensible de tout ce qui peut rendre la vie agreable. On les peignait dansantes, & se tenant par la main: on n'entrait dans leurs temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont consulté la mythologie fabuleuse, devaient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes, qui annoncent des vérités dont résulterait la felicité du genre humain.

Du mot GRACIEUX.

GRACIEUX est un terme qui manquait à notre langue, & qu'on doit à *Ménage*. *Bouhours*, en avouant que *Menage* en est l'auteur, prétend qu'il en a fait aussi l'emploi le plus juste, en disant:

Pour moi, de qui les vers n'ont rien de *gracieux*.

Le mot de *Ménage* n'en a pas moins réussi. Il veut dire plus qu'*agreable*; il indique l'envie de plaire: des manières *gracieuses*, un air *gracieux*. *Boilau*, dans son *Ode sur Namur*, semble l'avoir employé d'une façon impropre, pour signifier *moins fier*, *abaisse*, *modeste*:

Et déformais *gracieux*,
Allez à Liège, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

La plupart des peuples du nord difent: *Notre gracieux fouverain;* apparemment qu'ils entendent *bienfaifant*. De *gracieux* on a fait *difgracieux*, comme de *grace* on a formé *difgrace*; des paroles *difgracieufes*, une aventure *difgracieufe*. On dit *difgracié*, & on ne dit pas *gracié*. On commence à fe fervir du mot *gracieufer*, qui fignifie *recevoir*, *parler obligeamment*; mais ce mot n'eft pas employé par les bons écrivains dans le ftyle noble.

GRAND ET GRANDEUR.

De ce qu'on entend par ces mots.

GRAND eft un des mots les plus fréquemment employés dans le fens moral & avec le moins de circonfpection. *Grand* homme, *grand* génie, *grand* efprit, *grand* capitaine, *grand* philofophe, *grand* orateur, *grand* poëte; on entend par cette expreffion, *quiconque dans fon art paffe de loin les bornes ordinaires*. Mais comme il eft difficile de pofer ces bornes, on donne fouvent le nom de *grand* au médiocre.

On fe trompe moins dans les fignifications de ce terme au phyfique. On fait ce que c'eft qu'un *grand* orage, un *grand* malheur, une *grande* maladie, de *grands* biens, une *grande* mifère.

Quelquefois le terme *gros* eft mis au phyfique pour *grand*, mais jamais au moral. On dit de *gros biens*, pour *grandes richeffes*; *une groffe pluie*, pour *grande pluie;* mais non pas *gros capitaine*, pour *grand capitaine*; *gros miniftre*, *pour grand miniftre*. *Grand financier*, fignifie *un homme très-intelligent dans les finances de l'état*; *gros financier*, ne veut dire *qu'un homme enrichi dans la finance*.

Le *grand homme* eſt plus difficile à définir que le *grand artiſte* Dans un art, dans une profeſſion, celui qui a paſſé de loin ſes rivaux, ou qui a la réputation de les avoir ſurpaſſés, eſt appellé *grand* dans ſon art, & ſemble n'avoir eu beſoin que d'un ſeul mérite; mais le *grand homme* doit réunir des mérites différens. *Gonſalve*, ſurnommé le *grand capitaine*, qui diſait, *la toile d'honneur doit être groſſiérement tiſſue*, n'a jamais été appellé *grand homme*. Il eſt plus aiſé de nommer ceux à qui on doit refuſer l'épithète de *grand homme*, que de trouver ceux à qui on doit l'accorder. Il ſemble que cette dénomination ſuppoſe quelques *grandes* vertus. Tout le monde convient que *Cromwell* était le général le plus intrépide de ſon tems, le plus profond politique, le plus capable de conduire un parti, un parlement, une armée; nul écrivain cependant ne lui donne le titre de *grand homme*, parce qu'avec de *grandes* qualités, il n'eut aucune *grande* vertu.

Il paraît que ce titre n'eſt le partage que du petit nombre d'hommes dont les vertus, les travaux & les ſuccès ont éclaté. Les ſuccès ſont néceſſaires, parce qu'on ſuppoſe qu'un homme toujours malheureux l'a été par ſa faute.

Grand tout court exprime ſeulement une *dignité*; c'eſt en Eſpagne un nom appellatif, honorifique, diſtinctif, que le roi donne aux perſonnes qu'il veut honorer. Les *grands* ſe couvrent devant le roi, ou avant de lui parler, ou après lui avoir parlé, ou ſeulement en ſe mettant en leur rang avec les autres.

Charles-Quint confirma à ſeize principaux ſeigneurs les priviléges de la *grandeſſe*. Cet empereur, roi d'Eſpagne, accorda les mêmes honneurs à beaucoup d'autres. Ses ſucceſſeurs en ont toujours augmenté le nombre. Les *grands* d'Eſpagne ont long-tems prétendu être traités comme les électeurs & les princes d'Italie. Ils ont à la cour de France les mêmes honneurs que les pairs.

Le titre de *grand* a toujours été donné en France à pluſieurs premiers officiers de la couronne, comme *grand*-ſénéchal, *grand*-maître, *grand*-chambellan, *grand*-écuyer, *grand*-échanſon, *grand*-panetier, *grand*-veneur, *grand*-louvetier, *grand*-fauconier. On leur donna ces titres par prééminence, pour les diſtinguer de ceux qui ſervaient ſous eux. On ne le donna ni au

connétable, ni au chancelier, ni aux maréchaux, quoique le connétable fût le premier des grands-officiers, le chancelier le second officier de l'état, & le maréchal le second officier de l'armée. La raison en est qu'ils n'avaient point de vice-gérens, de sous-connétables, de sous-maréchaux, de sous-chanceliers, mais des officiers d'une autre dénomination, qui exécutaient leurs ordres; au lieu qu'il y avait des maîtres-d'hôtel sous le *grand*-maître, des chambellans sous le *grand*-chambellan, des écuyers sous le *grand*-écuyer, &c.

Grand, qui signifie *grand-seigneur*, a une sigification plus étendue & plus incertaine. Nous donnons ce titre au sultan des Turcs, qui prend celui de *Padisha*, auquel *grand seigneur* ne répond point. On dit, un *grand*, en parlant d'un homme d'une naissance distinguée, revêtu de dignités; mais il n'y a que les petits qui le disent. Un homme de quelque naissance, ou un peu illustré, ne donne ce nom à personne. Comme on appelle communément *grand seigneur*, celui qui a de la naissance, des dignités & des richesses, la pauvreté semble ôter ce titre. On dit, un *pauvre gentilhomme*, & non pas un *pauvre grand-seigneur*.

Grand est autre que *puissant*; on peut être l'un & l'autre; mais le *puissant* désigne une place importante; le *grand* annonce plus d'extérieur & moins de réalité; le *puissant* commande, le *grand* a des honneurs.

On a de la *grandeur* dans l'esprit, dans les sentimens, dans les manières, dans la couduite. Cette expression n'est point employée pour les hommes d'un rang médiocre, mais pour ceux qui par leur état, sont obligés à montrer de l'élévation. Il est bien vrai que l'homme le plus obscur peut avoir plus de *grandeur* d'ame qu'un monarque; mais l'usage ne permet pas qu'on dise, *ce marchand, ce fermier s'est conduit avec grandeur*; à moins que dans une circonstance singulière, & par opposition, on ne dise, par exemple, *le fameux négociant qui reçut* Charles-Quint *dans sa maison, & qui alluma un fagot de canelle avec une obligation de cinquante mille ducats qu'il avait de ce prince, montra plus de grandeur d'ame que l'empereur.*

On donnait autrefois le titre de *grandeur* aux hommes constitués en dignités. Les curés en écrivant aux évêques, les appel-

laient encore *votre grandeur*. Ces titres que la bassesse prodigue, & que la vanité reçoit, ne sont plus guères en usage.

La *hauteur* est souvent prise pour la *grandeur*. Qui étale la *grandeur*, montre la vanité. On s'est épuisé à écrire sur la *grandeur*, selon ce mot de Montagne : *nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire.*

Des mots GRAVE ET GRAVITÉ.

GRAVE, au sens moral, tient toujours du physique : il exprime quelque chose de poids ; c'est pourquoi on dit, *un homme, un auteur, des maximes de poids*, pour *homme, auteur, maximes graves*, Le *grave* est au sérieux, ce que le plaisant est à l'enjoué : il a un degré de plus, & ce dégré est considérable. On peut être sérieux par humeur, & même faute d'idées. On est *grave* ou par bienséance ou par l'importance des idées qui donnent de la *gravité*. Il y a de la différence entre être *grave* & être un homme *grave*. C'est un défaut d'être *grave* hors de propos. Celui qui est *grave* dans la société, est rarement recherché. Un homme *grave* est celui qui s'est concilié de l'autorité, plus par sagesse que par son maintien.

Pietate gravem ac meritis si forte virum quem.

L'air décent est nécessaire par-tout ; mais l'air *grave* n'est convenable que dans les fonctions d'un ministère important, dans un conseil. Quand la *gravité* n'est que dans le maintien, comme il arrive très-souvent, on dit *gravement* des inepties : cette espèce de ridicule inspire de l'aversion. On ne pardonne pas à qui veut en imposer par cet air d'autorité & de suffisance.

Le duc de la *Rochefoucault* a dit que *la gravité est un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit.* Sans examiner si cette expression, *mystère du corps*, est naturelle & juste, il suffit de remarquer que la réflexion est vraie pour tous ceux qui affectent de la *gravité*, mais non pour ceux qui ont dans l'occasion une *gravité* convenable à la place qu'ils tiennent, au lieu où ils sont, aux matières qu'on traite.

Un auteur *grave* eſt celui dont les opinions ſont ſuivies dans les matières contentieuſes ; on ne le dit pas d'un auteur qui a écrit ſur des choſes hors de doute. Il ſerait ridicule d'appeller *Euclide*, *Archimède*, des auteurs graves.

Il y a de la *gravité* dans le ſtyle. *Tite-Live*, de *Thou* ont écrit avec *gravité* : on ne peut pas dire la même choſe de *Tacite*, qui a cherché la préciſion, & qui laiſſe voir de la malignité ; encore moins du *cardinal de Retz*, qui met quelquefois dans ſes écrits une gaieté déplacée, & qui s'écarte quelquefois des bienſéances.

Le ſtyle *grave* évite les ſaillies, les plaiſanteries ; s'il s'élève quelquefois au ſublime, ſi dans l'occaſion il eſt touchant, il rentre bientôt dans cette ſageſſe, dans cette ſimplicité noble qui fait ſon caractère ; il a de la force, mais peu de hardieſſe. Sa plus grande difficulté eſt de n'être point monotone.

Affaire *grave*, cas *grave*, ſe dit plutôt d'une cauſe criminelle que d'un procès civil. Maladie *grave* ſuppoſe du danger.

HABILE, HABILETÉ.

HABILE. Terme adjectif, qui, comme preſque tous les autres, a des acceptions diverſes ſelon qu'on l'emploie. Il vient évidemment du latin *habilis*, & non, comme le prétend *Pezron*, du celte *abil*. Mais il importe plus de ſavoir la ſignification des mots que leur ſource.

En général il ſignifie plus que capable, plus qu'inſtruit, ſoit qu'on parle d'un artiſte ou d'un général, ou d'un ſavant, ou d'un juge. Un homme peut avoir lu tout ce qu'on a écrit ſur la guerre, ou même l'avoir vue, ſans être *habile* à la faire. Il peut être capable de commander : mais pour acquérir le nom d'*habile* général, il faut qu'il ait commandé plus d'une fois avec ſuccès.

Un juge peut ſavoir toutes les loix ſans être *habile* à les appliquer. Le ſavant peut n'être *habile* ni à écrire, ni à enſeigner : l'*habile* homme eſt donc celui qui fait un grand uſage de ce qu'il ſait ; le capable peut, & l'*habile* exécute. Ce mot

ne convient point aux arts de pur génie; on ne dit pas, un *habile* poëte, un *habile* orateur; & si on le dit quelquefois d'un orateur, c'est lorsqu'il s'est tiré avec habileté, avec dextérité d'un sujet épineux.

Par exemple, *Bossuet* ayant à traiter dans l'oraison funèbre du grand *Condé*, l'article de ses guerres civiles, dit qu'il y a une pénitence aussi glorieuse que l'innocence même. Il manie ce morceau *habilement*, & dans le reste il parle avec grandeur.

On dit, *habile* historien, c'est-à-dire, historien qui a puisé dans les bonnes sources, qui a comparé les relations, qui en juge sainement, en un mot, qui s'est donné beaucoup de peine. S'il a encore le don de narrer avec l'éloquenc convenable, il est plus qu'*habile*, il est grand historien, comme *Tite-Live*, de *Thou*, &c.

Le mot d'*habile* convient aux arts qui tiennent à la fois de l'esprit & de la main, comme la peinture, la sculpture. On dit, un *habile* peintre, un *habile* sculpteur, parce que ces arts supposent un long apprentissage, au lieu qu'on est poëte presque tout d'un coup, comme *Virgile*, *Ovide*, &c., & qu'on est même orateur sans avoir beaucoup étudié, ainsi que plus d'un prédicateur.

Pourquoi dit-on pourtant *habile* prédicateur? C'est qu'alors on fait plus d'attention à l'art qu'à l'éloquence, & ce n'est pas un grand éloge. On ne dit pas du sublime *Bossuet*, c'est un *habile faiseur d'oraisons funèbres*. Un simple joueur d'instrumens est *habile*. Un compositeur doit être plus qu'*habile*; il lui faut du génie. Le metteur-en-œuvre travaille adroitement ce que l'homme de goût a dessiné habilement.

Dans le style comique *habile* peut signifier diligent, empressé. *Molière* fait dire à M. *Loyal*,

> Que chacun soit habile
> A vuider de céans jusqu'au moindre ustensile.

Un *habile* homme dans les affaires est instruit, prudent & actif; si l'un de ces trois mérites lui manque, il n'est point habile.

Habile courtisan emporte un peu plus de blâme que de louange; il veut dire trop souvent *habile* flatteur; il peut aussi ne

signifier qu'un homme adroit qui n'est ni bas ni méchant. Le renard qui interrogé par le lion sur l'odeur qu'exhale son palais, lui répond qu'il est enrhumé, est un courtisan *habile*. Le renard qui pour se venger de la calomnie du loup, conseille au vieux lion la peau d'un loup fraîchement écorché pour réchauffer sa majesté, est plus qu'*habile* courtisan. C'est en conséquence qu'on dit, un *habile* frippon, un *habile* scélérat.

Habile en jurisprudence, signifie reconnu capable par la loi; & alors *capable* veut dire ayant droit, ou pouvant avoir droit. On est *habile* à succéder; les filles sont quelquefois *habiles* à posséder une pairie, elles ne sont point *habiles* à succéder à la couronne.

Les particules *dans*, *à* & *en*, s'emploient avec ce mot. On dit, *habile* dans un art, *habile* à manier le ciseau, *habile* en mathématique.

On ne s'étendra point ici sur le moral, sur le danger de vouloir être trop *habile*, ou de faire l'*habile* homme, sur les risques que court ce qu'on appelle une *habile* femme, quand elle veut gouverner les affaires de sa maison sans conseil (*a*). On craint d'enfler ce dictionnaire d'inutiles déclamations. Ceux qui président à ce grand & important ouvrage, doivent traiter au long les articles des arts & des sciences qui instruisent le public; & ceux auxquels ils confient de petits articles de littérature doivent avoir le mérite d'être court.

Habileté. Ce mot est à *capacité* ce qu'*habile* est à *capable*: *habileté* dans une science, dans un art, dans la conduite.

On exprime une qualité acquise, en disant, *il a de l'habileté.* On exprime une action, en disant, *il a conduit cette affaire avec habileté*,

Habilement a les mêmes acceptions: il travaille, il joue, il enseigne *habilement*; il a surmonté *habilement* cette difficulté. Ce n'est guères la peine d'en dire davantage sur ces petites choses.

(*a*) Ces mots ont été composés pour le dictionnaire Encyclopédique.

HAUTAIN.

HAUTAIN.

HAUTAIN est le ſuperlatif de *haut* & d'*altier*. Ce mot ne ſe dit que de l'eſpèce humaine : on peut dire en vers,

Un courſier plein de feu levant ſa tête altière.
J'aime mieux ces forêts altières
Que ces jardins plantés par l'art :

mais on ne peut dire *forêt hautaine*, *tête hautaine* d'un courſier. On a blâmé dans *Malherbe*, & il paraît que c'eſt à tort, ces vers ſi connus :

Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangés des vers.

On a prétendu que l'auteur a ſuppoſé mal-à-propos les ames dans ces ſépulchres ; mais on pouvait ſe ſouvenir qu'il y avait deux ſortes d'ames chez les poëtes anciens, l'une était l'entendement, & l'autre l'ombre légère, le ſimulacre du corps. Cette dernière reſtait quelquefois dans les tombeaux, où errait autour d'eux. La théologie ancienne eſt toujours celle des poëtes, parce que c'eſt celle de l'imagination. On a cru cette petite obſervation néceſſaire.

Hautain eſt toujours pris en mauvaiſe part. C'eſt l'orgueil qui s'annonce par un extérieur arrogant ; c'eſt le plus ſûr moyen de ſe faire haïr, & le défaut dont on doit le plus ſoigneuſement corriger les enfans. On peut être haut dans l'occaſion avec bienſéance. Un prince peut & doit rejetter avec une hauteur héroïque des propoſitions humiliantes, mais non pas avec des airs *hautains*, un ton *hautain*, des paroles *hautaines*. Les hommes pardonnent quelquefois aux femmes d'être *hautaines*, parce qu'ils leur paſſent tout ; mais les autres femmes ne leur pardonnent pas.

L'ame *haute* eſt l'ame grande; la *hautaine* eſt ſuperbe. On peut avoir le cœur haut avec beaucoup de modeſtie: on n'a point l'humeur *hautaine* ſans un peu d'inſolence; l'inſolent eſt à l'égard du *hautain* ce qu'eſt le *hautain* à l'impérieux. Ce ſont des nuances qui ſe ſuivent, & ces nuances ſont ce qui détruit les ſynonymes.

On a fait cet article le plus court qu'on a pu, par les mêmes raiſons qu'on peut voir au mot *habile*. Le lecteur ſent combien il ſerait aiſé & ennuyeux de déclamer ſur ces matières.

HAUTEUR, *Grammaire*, *Morale*.

SI *hautain* eſt toujours pris en mal, *hauteur* eſt tantôt une bonne, tantôt une mauvaiſe qualité, ſelon la place qu'on tient, l'occaſion où l'on ſe trouve, & ceux avec qui l'on traite. Le plus bel exemple d'une *hauteur* noble & bien placée, eſt celui de *Popilius*, qui trace un cercle autour d'un puiſſant roi de Syrie, & lui dit: Vous ne ſortirez pas de ce cercle ſans ſatisfaire à la république, ou ſans attirer ſa vengeance. Un particulier qui en uſerait ainſi ſerait un impudent. *Popilius* qui repréſentait Rome, mettait toute la grandeur de Rome dans ſon procédé, & pouvait être un homme modeſte.

Il y a des *hauteurs* généreuſes, & le lecteur dira que ce ſont les plus eſtimables. Le duc d'Orléans, régent du royaume, preſſé par M. *Sum*, envoyé de Pologne, de ne point recevoir le roi *Staniſlas*, lui répondit: Dites à votre maître, que la France a toujours été l'aſyle des rois.

La *hauteur* avec laquelle *Louis XIV* traita quelquefois ſes ennemis eſt d'un autre genre, & moins ſublime.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici ce que le père *Bouhours* dit du miniſtre d'état *Pompone*. Il avait une *hauteur*, une fermeté d'ame que rien ne faiſait ployer. *Louis XIV* dans un mémoire de ſa main (*a*), dit de ce même miniſtre, qu'il n'avait ni fermeté, ni dignité.

(*a*) On trouve ce morceau tout entier dans le *ſiècle de Louis XIV*.

On a souvent employé au pluriel le mot *hauteur* dans le style relevé, les *hauteurs de l'esprit humain*; & on dit dans le style simple, il a eu des *hauteurs*, il s'est fait des ennemis par ses *hauteurs*.

Ceux qui ont approfondi le cœur humain en diront davantage sur ce petit article.

HÉMISTICHE.

HÉMISTICHE, ἡμιστιχος, *s. m.* moitié de vers, demi-vers, repos au milieu du vers. Cet article qui paraît d'abord une minutie demande pourtant toute l'attention de quiconque veut s'instruire. Ce repos à la moitié d'un vers n'est proprement le partage que des vers alexandrins. La nécessité de couper toujours ces vers en deux parties égales, & la nécessité non moins forte d'éviter la monotonie, d'observer ce repos & de le cacher, sont des chaînes qui rendent l'art d'autant plus précieux qu'il est plus difficile.

Voici des vers techniques qu'on propose (quelques faibles qu'ils soient) pour montrer par quelle méthode on doit rompre cette monotonie que la loi de l'*hémistiche* semble entraîner avec elle.

> Observez l'*hémistiche*, & redoutez l'ennui
> Qu'un repos uniforme attache auprès de lui.
> Que votre phrase heureuse, & clairement rendue,
> Soit tantôt terminée, & tantôt suspendue;
> C'est le secret de l'art. Imitez ces accens
> Dont l'aisé *Geliotte* avait charmé nos sens.
> Toujours harmonieux, & libre sans licence,
> Il n'appesantit point ses sons & sa cadence.
> *Sallé* dont *Terpsicore* avait conduit les pas,
> Fit sentir la mesure, & ne la marqua pas.

Ceux qui n'ont point d'oreilles n'ont qu'à consulter seulement les points & les virgules de ces vers, ils verront qu'é-

tant toujours partagés en deux parties égales, chacune de six syllabes, cependant la cadence y est toujours variée, la phrase y est contenue ou dans un demi-vers, ou dans un vers entier, ou dans deux. On peut même ne completter le sens qu'au bout de six vers ou de huit; & c'est ce mélange qui produit une harmonie dont on est frappé, & dont peu de lecteurs voient la cause

Plusieurs dictionnaires disent que l'*hémistiche* est la même chose que la césure. Mais il y a une grande différence. L'*hémistiche* est toujours à la moitié du vers. La césure qui rompt le vers, est par-tout où elle coupe la phrase.

Tien. le voilà. marchons. il est à nous. vien, frappe.

Presque chaque mot est une césure dans ce vers.

Hélas quel est le prix des vertus? La souffrance.

La césure est ici à la neuvième syllabe.

Dans les vers de cinq pieds ou de dix syllabes, il n'y a point d'*hémistiche*, quoiqu'en disent tant de dictionnaires; il n'y a que des césures; on ne peut couper ces vers en deux parties égales de deux pieds & demi.

Ainsi partagez — boiteux & mal faits.
Ces vers languissans — ne plairaient jamais.

On en voulut faire autrefois de cette espèce dans le tems qu'on cherchait l'harmonie qu'on n'a que très-difficilement trouvée. On prétendait imiter les vers pentamètres latins, les seuls qui ont en effet naturellement cet *hémistiche*. Mais on ne songeait pas que les vers pentamètres étaient variés par les spondées & par les dactyles, que leurs *hémistiches* pouvaient contenir ou cinq, ou six, ou sept syllabes. Mais ce genre de vers français, au contraire, ne pouvant jamais avoir que des *hémistiches* de cinq syllabes égales, & ces deux mesures étant trop courtes & trop rapprochées, il en résulterait nécessairement cette uniformité ennuyeuse qu'on ne peut rompre comme dans les vers alexandrins. De plus le vers pentamètre latin venant après un hexamètre, produisait une variété qui nous manque.

Ces vers de cinq pieds à deux *hémistiches* égaux pourraient se souffrir dans des chansons ; ce fut pour la musique que *Sapho* les inventa chez les Grecs, & qu'*Horace* les imita quelquefois, lorsque le chant était joint à la poésie selon sa première institution. On pourrait parmi nous introduire dans le chant cette mesure qui approche de la saphique,

L'amour est un Dieu — que la terre adore,
Il fait nos tourmens — il sait les guérir,
Dans un doux repos — heureux qui l'ignore,
Plus heureux cent fois — qui peut le servir.

Mais ces vers ne pourraient être tolérés dans des ouvrages de longue haleine, à cause de la cadence uniforme. Les vers de dix syllabes ordinaires sont d'une autre mesure, la césure sans *hémistiche* est presque toujours à la fin du second pied, de sorte que le vers est souvent en deux mesures, l'une de quatre, l'autre de six syllabes. Mais on lui donne aussi souvent une autre place: tant la variété est nécessaire !

Languissant, faible, & courbé sous les maux,
J'ai consumé mes jours dans les travaux.
Quel fut le prix de tant de soins ? l'envie,
Son souffle impur empoisonne ma vie.

Au premier vers, la césure est après le mot *faible ;* au second, après *jours ;* au troisième elle est encore plus loin, après *soins ;* au quatrième elle est après *impur.*

Dans les vers de huit syllabes il n'y a ni *hémistiche* ni césure.

Loin de nous ce discours vulgaire,
Que la nature dégénère.
Que tout passe & que tout finit.
La nature est inépuisable,
Et le travail infatigable
Est un Dieu qui la rajeunit.

Au premier vers s'il y avait une césure, elle serait à la sixième syllabe. Au troisième elle serait à la troisième syllabe, *passe*, plutôt à la quatrième *se*, qui est confondu avec la troisième *pas*. Mais en effet il n'y a point-là de césure. L'harmonie des vers de cette mesure consiste dans le choix heureux des mots & dans les rimes croisées, faible mérite sans les pensées & les images.

Les Grecs & les Latins n'avaient point d'*hémistiches* dans leurs vers hexamètres. Les Italiens n'en ont dans aucune de leurs poésies.

> *Le donne, i cavalier, l'armi, gli amori,*
> *Le cortesie, l'audaci imprese io canto*
> *Che furo al tempo che passaro i mori*
> *D'Africa il mar, & in Francia nocquer tanto. &c.*

Ces vers sont comptés de onze syllabes, & le génie de la langue italienne l'exige. S'il y avait un *hémistiche*, il faudrait qu'il tombât au deuxième pied & trois quarts.

La poésie anglaise est dans le même cas. Les grands vers anglais sont de six syllabes; ils n'ont point d'*hémistiches*, mais ils ont des césures marquées.

> *At tropington — not far from Cambridgè, stood*
> *A cross a pleasing stream — a bridgè of would*
> *Near it a mill — in low and plashi ground,*
> *Where corn for all the neigbouring parts — was grownd.*

Les césures différentes de ces vers sont désignées par les tirets.

Au reste, il est inutile de dire que ces vers sont le commencement de l'ancien conte italien du *Berceau*, traité depuis par *La Fontaine*. Mais ce qui est utile pour les amateurs, c'est de savoir que non-seulement les Anglais & les Italiens sont affranchis de la gêne de l'*hémistiche*, mais encore qu'ils se permettent tous les *hiatus* qui choquent nos oreilles, & qu'à ces libertés ils ajoutent celle d'allonger & d'accourcir les mots selon le besoin, d'en changer la terminaison, de leur ôter des

lettres; qu'enfin dans leurs pièces dramatiques & dans quelques poëmes, ils ont secoué le joug de la rime. De sorte qu'il est plus aisé de faire cent vers italiens & anglais passables que dix français à génie égal.

Les vers allemands ont un *hémistiche*, les espagnols n'en ont point. Tel est le génie différent des langues, dépendant en grande partie de celui des nations. Ce génie qui consiste dans les construction des phrases, dans les termes plus ou moins longs, dans la facilité des inversions, dans les verbes auxiliaires, dans le plus ou moins d'articles, dans le mêlange plus ou moins heureux des voyelles & des consonnes; ce génie, dis-je, détermine toutes les différences qui se trouvent dans la poésie de toutes les nations. L'*hémistiche* tient évidemment à ce génie des langues.

C'est bien peu de chose qu'un *hémistiche*. Ce mot semblait à peine mériter un article, cependant on a été forcé de s'y arrêter un peu. Rien n'est à mépriser dans les arts : les moindres règles sont quelquefois d'un très-grand détail. Cette observation sert à justifier l'immensité de ce dictionnaire, & doit inspirer de la reconnaissance par les peines prodigieuses de ceux qui ont entrepris un ouvrage, lequel doit rejetter, à la vérité, toute déclamation, tout paradoxe, toute opinion hasardée. Mais qui exige que tout soit approfondi ?

HEUREUX, HEUREUSE, HEUREUSEMENT.

CE mot vient évidemment d'*heur*, dont *heure* est l'origine : de-là ces anciennes expressions, *à la bonne heure*, *à la mal-heure*; car nos pères n'avaient pour toute philosophie que quelques préjugés : des nations plus anciennes admettaient des heures favorables & funestes.

On pourrait, en voyant que le bonheur n'était autrefois qu'une heure fortunée, faire plus d'honneur aux anciens qu'ils ne méritent, & conclure de-là qu'ils regardaient le bonheur comme une chose très-passagère, telle qu'elle est en effet. Ce qu'on appelle *bonheur* est une idée abstraite, composée de quelques idées

de plaisir : car qui n'a qu'un moment de plaisir n'est point un homme *heureux*, de même qu'un moment de douleur ne fait point un homme malheureux. Le plaisir est plus rapide que le bonheur, & le bonheur que la félicité. Quand on dit, je suis *heureux* dans ce moment, on abuse du mot ; & cela ne veut dire, que j'ai du plaisir. Quand on a des plaisirs un peu répétés, on peut dans cet espace de tems se dire *heureux*. Quand ce bonheur dure un peu plus, c'est un état de felicité. on est quelquefois bien loin d'être *heureux* dans la prospérité, comme un malade dégoûté ne mange rien d'un grand festin préparé pour lui.

L'ancien adage, *on ne doit appeller personne heureux avant sa mort*, semble rouler sur de bien faux principes. On dirait par cette maxime, qu'on ne devrait le nom d'*heureux* qu'à un homme qui le serait constamment depuis sa naissance jusqu'à sa dernière heure. Cette série continuelle de momens agréables est impossible par la constitution de nos organes, par celle des élémens de qui nous dépendons, par celle des hommes dont nous dépendons davantage. Prétendre être toujours *heureux* est la pierre philosophale de l'ame ; c'est beaucoup pour n'être pas longtems dans un état triste. Mais celui qu'on supposerait avoir toujours joui d'une vie *heureuse*, & qui périrait misérablement, aurait cerainement mérité le nom d'*heureux* jusqu'à sa mort, & on pourrait prononcer hardiment qu'il a été le plus *heureux* des hommes. Il se peut très-bien que *Socrate* ait été le plus *heureux* des Grecs, quoique des juges ou superstitieux & absurdes, ou iniques, ou tout cela ensemble, l'aient empoisonné juridiquement à l'âge de soixante & dix ans, sur le soupçon qu'il croyait un seul DIEU.

Cette maxime philosophique tant rebattue, *nemo ante obitum felix*, paraît donc absolument fausse en tout sens ; & si elle signifie qu'un homme *heureux* peut mourir d'une mort *malheureuse*, elle ne signifie rien que de trivial.

Le proverbe du peuple, *heureux comme un roi*, est encore plus faux. Quiconque même a vécu doit savoir combien le vulgaire se trompe.

On demande s'il y a une condition plus *heureuse* qu'une autre ? si l'homme en général est plus *heureux* que la femme ?

Il

Il faudrait avoir essayé de toutes les conditions, avoir été homme & femme comme *Tiresias & Iphis*, pour décider cette question, encore faudrait-il avoir vécu dans toute les conditions avec un esprit également propre à chacune, & il faudrait avoir passé par tous les états possibles de l'homme & de la femme pour en juger.

On demande encore si de deux hommes l'un est plus *heureux* que l'autre? Il est bien clair que celui qui a la pierre & la goutte, qui perd son bien, son honneur, sa femme & ses enfans, & qui est condamné à être pendu immédiatement après avoir été taillé, est moins *heureux* dans ce monde, à tout prendre, qu'un jeune sultan vigoureux, ou que le savetier de *La Fontaine*.

Mais on veut savoir quel est le plus *heureux* de deux hommes également sains, également riches, & d'une condition égale? Il est clair que c'est leur humeur qui en décide. Le plus modéré, le moins inquiet, & en même tems le plus sensible, est le plus *heureux*. Mais malheureusement le plus sensible est presque toujours le moins modéré. Ce n'est pas notre condition, c'est la trempe de notre ame, qui nous rend *heureux*. Cette disposition de notre ame dépend de nos organes, & nos organes ont été arrangés sans que nous y ayons la moindre part. C'est au lecteur à faire là-dessus ses réflexions. Il y a bien des articles sur lesquels il peut s'en dire plus qu'on ne lui en doit dire. En fait d'arts, il faut l'instruire; en fait de morale, il faut le laisser penser

Il y a des chiens qu'on caresse, qu'on peigne, qu'on nourrit de biscuits, à qui on donne des jolies chiennes. Il y en a d'autres qui sont couverts de galle, qui meurent de faim, qu'on chasse, qu'on bat, & qu'ensuite un jeune chirurgien disseque lentement, après leur avoir enfoncé quatre gros clous dans les pattes. A-t-il dépendu de ces pauvres chiens d'être *heureux* ou malheureux.

On dit, *pensée heureuse*, trait *heureux*, répartie *heureuse*, physionomie *heureuse*, climat *heureux*. Ces pensées, ces traits *heureux* qui nous viennent comme des inspirations soudaines, & qu'on appelle *des bonnes fortunes d'homme d'esprit*, nous sont inspirés comme la lumière entre dans nos yeux, sans

que nous la cherchions. Ils ne sont pas plus en notre pouvoir que la physionomie *heureuse*, c'est-à-dire, douce & noble, si indépendante de nous & si souvent trompeuse. Le climat *heureux* est celui que la nature favorise. Ainsi sont les imaginations *heureuses*, ainsi est l'*heureux* génie, c'est-à-dire, le grand talent. Et qui peut se donner le génie ? qui peut, quand il a reçu quelque rayon de cette flamme, le conserver toujours brillant.

Puisq'*heureux* vient de la *bonne heure*, & *malheureux* de la *malheure*, on pourrait dire que ceux qui pensent, qui écrivent avec *génie*, qui réunissent dans les ouvrages de goût, écrivent *à la bonne heure*. Le grand nombre est de ceux qui écrivent *à la malheure*.

Quand on dit, un *heureux scélérat*, on n'entend par ce mot que ses succès. *Felix Sylla*, l'*heureux Sylla*, un *Alexandre VI*, un duc *Borgia*, ont *heureusement* pillé, trahi, empoisonné, ravagé, égorgé. Mais s'ils se sont crus des scélérats, il y a grande apparence qu'ils étaient très-malheureux, quand même ils n'auraient pas craint leurs semblables.

Il se pourrait qu'un scélérat mal élevé, un Turc, par exemple, à qui on aurait dit qu'il lui est permis de manquer de foi aux chrétiens, de faire serrer d'un cordon de soie le col de ses visirs quand ils sont riches, de jetter dans le canal de la mer Noire ses frères étranglés ou massacrés, & de ravager cent lieues de pays pour sa gloire; il se pourrait, dis-je, à toute force, que cet homme n'eût pas plus de remord que son mufti, & fût très-*heureux*. C'est sur quoi le lecteur peut encore penser beaucoup.

Il y avait autrefois des planètes *heureuses*, d'autres malheureuses; *heureusement* il n'y en a plus.

On a voulu priver le public de ce dictionnaire utile, *heureusement* on n'y a pas réussi.

Des ames de boue, des fanatiques absurdes préviennent tous les jours les puissans, les ignorans contre les philosophes. Si *malheureusement* on les écoutait, nous retombrions dans la barbarie, dont les philosophes seuls nous ont tirés.

HISTORIOGRAPHE.

TITRE fort différent de celui d'historien. On appelle communément en France *historiographe*, l'homme de lettres pensionné, & comme on disait autrefois, appointé pour écrire l'histoire. *Alain Chartier* fut *historiograhe* de *Charles VII*. Il dit qu'il interrogea les domestiques de ce prince, & leur fit prêter serment, selon le devoir de sa charge, pour savoir d'eux si *Charles* avait eu en effet *Agnès Sorel* pour maîtresse. Il conclut qu'il ne se passa jamais rien de libre entre ces amans, & que tout se réduisit à quelques caresses honnêtes, dont ces domestiques avaient été les témoins innocens. Cependant il est constant, non par les *historiographes*, mais par les historins appuyés sur les titres de famille, que *Charles VII* eut d'*Agnès Sorel* trois filles, dont l'aînée, mariée à un *Brezé*, fut poignardée par son mari. Depuis ce tems il y eut souvent des *historiographes* de France en titre, & l'usage fut de leur donner des brevets de conseillers d'état avec les provisions de leur charge. Ils étaient commensaux de la maison du roi. *Matthieu* eut ses privilèges sous *Henri IV*, & n'en écrivit pas mieux l'histoire.

A Venise c'est toujours un noble du sénat qui a ce titre & cette fonction; & le célèbre *Nani* les a remplis avec une approbation générale. Il est bien difficile que l'*historiographe* d'un prince ne soit pas un menteur; celui d'une république flatte moins, mais il ne dit pas toutes les vérités. A la Chine les *historiographes* sont chargés de recueillir tous les événemens & tous les titres originaux sous une dynastie. Ils jettent les feuilles numérotées dans une vaste salle, par un orifice semblable à la gueule du lion, dans laquelle on jette à Venise les avis secrets qu'on veut donner; lorsque la dynastie est éteinte, on ouvre la salle, & on rédige les matériaux, dont on compose une histoire authentique. Le journal général de l'empire sert aussi à former le corps d'histoire; ce journal est supérieur à nos gazettes, en ce qu'il est fait sous les yeux des mandarins de chaque province, revû par un tribunal suprême, & que cha-

que pièce porte avec elle une authenticité qui fait foi dans les matières contentieuses.

Chaque souverain choisit son *historiographe*. *Vittorio Siri* le fut. *Pélisson* fut choisi d'abord par *Louis XIV* pour écrire les événemens de son règne, & il s'acquitta de cet emploi avec éloquence dans l'histoire de la Franche-Comté. *Racine* le plus élégant des poëtes, & *Boileau* le plus correct, furent ensuite substitués à *Pélisson*. Quelques curieux ont recueillis quelques mémoires du passage du Rhin écrits par *Racine*. On ne peut juger par ces mémoires si *Louis XIV* passa le Rhin ou non avec les troupes qui traversèrent ce fleuve à la nage. Cet exemple démontre assez combien il est rare qu'un *historiographe* ose dire la vérité. Aussi plusieurs qui ont eu ce titre se sont bien donné de garde d'écrire l'histoire : ils ont fait comme *Amiot*, qui disait qu'il était trop attaché à ses maîtres pour écrire leur vie. Le père *Daniel* eut la patente d'*historiographe* après avoir donné son histoire de France ; il n'eut qu'une pension de 600 livres regardée seulement comme un honoraire convenable à un religieux.

Il est très-difficile d'assigner aux sciences & aux arts, aux travaux littéraires leurs véritables bornes. Peut-être le propre d'un *historiographe* est de rassembler les matériaux, & on est historien quand on les met en œuvre. Le premier peut tout amasser, le second choisir & arranger. L'*historiographe* tient plus de l'analyste simple, & l'historien semble avoir un champ plus libre pour l'éloquence.

Ce n'est pas la peine de dire ici que l'un & l'autre doivent également dire la vérité ; mais on peut examiner cette grande loi de Ciceron, *ne quid veri tacere non audeat*, qu'il faut oser ne taire aucune vérité. Cette règle est au nombre des loix qui ont besoin d'être commentées. Je suppose un prince qui confie à son *historiographe* un secret important auquel l'honneur de ce prince est attaché, ou que même le bien de l'état exige que ce secret ne soit jamais révélé ; l'*historiographe* ou l'historien doit-il manquer de foi à son prince ? doit-il trahir sa patrie pour obéir à *Ciceron* ? La curiosité du public semble l'exiger ; l'honneur, le devoir le défendent. Peut-être en ce cas faut-il renoncer à écrire l'histoire.

Une vérité déshonore une famille, l'*historiographe* ou l'historien doit-il l'apprendre au public? non sans doute, il n'est point chargé de révéler la honte des particuliers, l'histoire n'est point une satyre.

Mais si cette vérité scandaleuse tient aux événemens publics, si elle entre dans les intérêts de l'état, si elle a produit des maux dont il importe de savoir la cause, c'est alors que la maxime de *Ciceron* doit être observée; car cette loi est comme toutes les autres loix, qui doivent être ou exécutées, ou tempérées, ou négligées selon les convenances.

Gardons-nous de ce respect humain, quand il s'agit des fautes publiques reconnues, des prévarications, des injustices que le malheur des tems a arrachés à des corps respectables; on ne saurait trop les mettre au grand jour, ce sont des phares qui avertissent ces corps toujours subsistans de ne plus se briser aux mêmes écueils. Si un parlement d'Angleterre a condamné un homme de bien au supplice, si une assemblée de théologiens a demandé le sang d'un infortuné qui ne pensait pas comme eux, il est du devoir d'un historien d'inspirer de l'horreur à tous les siècles pour ces assassinats juridiques. On a dû toujours faire rougir les Athéniens de la mort de *Socrate*.

Heureusement même un peuple entier trouve toujours bon qu'on lui remette devant les yeux les crimes de ses pères: on aime à les condamner, on croit valoir mieux qu'eux. L'*historiographe* ou l'historien les encourage dans ces sentimens, & en retraçant les guerres de la Fronde & celles de la religion, ils empêchent qu'il n'y en ait encore.

Fin du tome quatrième.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Instruction

Articles de littérature très-intéressans.

